This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

1038

Per. 23835 d 17
11.12

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

NATIONALE

DE BELGIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

NATIONALE

DE

BELGIQUE.

Tome XIIe. — Première Livraison.

BRUXELLES,

LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE DE A. DECQ,

Rue de la Madelaine, 9

—

1844.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CONSPIRATION DES NOBLES BELGES.

On sait quelles regrettables lacunes présente encore l'histoire de la Belgique au 17e siècle. Que ne nous reste-t-il pas à apprendre sur le règne tout entier d'Albert et d'Isabelle, époque si importante, pendant laquelle la Belgique, qui n'avait pas été démembrée encore par Louis XIV, eut un avant-goût de cette indépendance qu'elle ne devait asseoir sur des bases durables que deux siècles plus tard. Si le mariage de l'Infante ne fût resté stérile, la Belgique échappée définitivement au joug étranger, aurait pu exercer sur les événements de l'Europe au 17e et au 18e siècle une influence qui peut-être, à bien des égards, en eût changé le caractère.

Dans l'acte qui constituait la souveraineté de sa fille, Philippe II avait stipulé qu'à défaut de postérité, les Pays-Bas retourneraient à l'Espagne. Déjà avant la mort d'Albert, l'âge d'Isabelle avait fait évanouir tout espoir de voir sa dynastie se continuer en ligne directe; cette perspective du retour de la domination absolue de l'Espagne irritait les esprits; la noblesse surtout frémissait à l'idée des humiliations nouvelles qui l'attendaient. Ennemie de l'Espagne, elle devait l'être aussi de la guerre, car la guerre donnait à l'Espagne la haute main en Belgique; elle envoyait ses troupes, et des chefs espagnols venaient prendre le commandement des armées. Pendant la

Digitized by Google

trève de douze ans conclue en 1609, il s'était établi bien des rapports entre les hollandais et les belges. On voyait avec envie en Belgique les progrès de la prospérité commerciale de la Hollande, et le succès avec lequel elle s'était soustraite au joug de ses maîtres étrangers. En Hollande, d'ailleurs, il s'était formé un parti qui devait tendre à se rapprocher des provinces belges par une paix définitive. C'était le parti opposé aux envahissemens du Stathoudérat. Autant la guerre devait sourire au Stathouder dont elle ne pouvait manquer de développer la puissance, autant le parti opposé devait la redouter. De cette situation des esprits dans les deux pays, naquit l'idée d'une fédération commune des provinces hollandaises et belges, vaste projet auquel des hommes considérables et, ce qui est remarquable, l'archevêque de Malines lui même s'associèrent; mais auquel manquèrent des mains assez fortes pour le mener à bonne fin. Il fut traversé en Hollande par le fanatisme protestant, par les jalousies commerciales, par les intrigues stathoudériennes; en Belgique, par l'influence espagnole, par le manque de résolution de la noblesse, et pardessus tout dans les deux pays par les intrigues de la diplomatie étrangère.

C'est sur ce curieux épisode de notre histoire que nous avons fait quelques recherches que d'autres pourront compléter.

L'année même où expirait la trève de douze ans (1621), Philippe III et l'archiduc Albert descendirent tous les deux dans la tombe; le premier succomba le 31 mars, le second le 13 juillet. La mort de Philippe III ne modifia pas le système adopté par le cabinet de Madrid; Philippe IV, gouverné par Olivarez, devait continuer la politique orgueilleuse et inintelligente qui conduisait à la décadence et à la ruine de la monarchie espagnole; mais la mort de l'archiduc Albert changea les destinées de la Belgique. Elle perdit l'indépendance dont elle jouissait depuis 1598 et redevint vassale de l'Espagne; car il avait été stipulé que l'infante Isabelle perdrait ses droits comme souveraine des Pays-Bas, si elle restait sans enfants à la mort de son mari. En effet, l'archiduchesse descendit du rang de souveraine à celui de gouvernante-générale.

Quelques essais de négociation avaient été tentés pour prolonger la trève, mais les dispositions de l'Espagne et celles du Stat-

Digitized by Google

houder Maurice de Nassau, étaient peu propres à faciliter une conclusion pacifique. La correspondance des archiducs [1] parle toutefois d'une négociation secrète entre Maurice et les archiducs, dont une dame T'Serclaes, *noble, très-catholique et d'âge fort sage*, était le principal agent. Maurice, y est-il dit, promettait de se prêter à une pacification, même à la réintégration des provinces affranchies, sous la suzeraineté de l'Espagne, moyennant de bonnes conditions, et pourvu qu'on lui assurât des faveurs signalées.

Mais Philippe III, qui vivait encore, ne voulut renoncer à aucune de ses prétentions. La situation des Provinces-Unies semblait encourager sa résistance. Non-seulement la république paraissait affaiblie par ses divisions intestines, par la lutte implacable qui s'était engagée entre le parti du stathouder et celui de Barneveldt, mais elle se trouva même un moment sans alliés. Le roi d'Angleterre, Jacques 1er, négociait une alliance matrimoniale avec l'Espagne; Louis XIII aussi, qui n'avait pas encore pour maître Richelieu, offrait à Philippe III une alliance offensive contre la république. Les archiducs avaient résolu de placer leur général, le célèbre Spinola, à la tête de 60,000 hommes; il devait se rendre maître de Thiel, et, favorisé par la trahison de quelques baillis secrètement dévoués au gouvernement de Bruxelles, s'avancer jusqu'aux portes d'Utrecht [2]. La trève, après avoir été prolongée pendant six semaines, puis continuée tacitement, fut définitivement rompue au mois d'août 1621, un mois après la mort d'Albert.

Le supplice des fonctionnaires qui avaient trahi la république, fut, en Hollande, le signal de la reprise des hostilités. Un gentilhomme gueldrois et deux officiers, accusés d'avoir voulu livrer Thiel aux Espagnols, furent arrêtés et conduits à La Haye, où ils eurent la tête tranchée. Spinola tenta néanmoins de pénétrer dans la Wéluwe; mais le stathouder lui en ayant fermé le passage, il se rejeta vers le pays de Juliers et surprit la capitale de ce duché (1621). Encouragé par ce succès et par les victoires que les armées catholiques remportaient en même temps dans l'empire, Spinola médita une expédition plus importante; il résolut de s'emparer de

[1] Voyez cette correspondance aux Archives de l'Etat à Bruxelles.

[2] Les *Annales des Provinces-Unies* par Basnage (La Haye, 1726), t. 1.

Digitized by Google

Berg-op-Zoom, conquête qui devait lui ouvrir le passage des îles de la Zélande et faciliter la réduction du fort de Lillo qui tenait la navigation d'Anvers enchaînée. Mais la vigilance du stathouder déjoua ce second projet; les Espagnols furent contraints de lever le siége de Berg-op-Zoom après y avoir perdu près de quatre mois et plus de douze mille hommes (octobre 1622). Cependant, la position de Maurice devenait également critique; tant d'exécutions sanglantes, qu'il avait ordonnées pour raffermir son pouvoir, avaient soulevé l'opinion contre lui; et l'exaspération de ses ennemis ainsi que l'effroi du peuple étaient au comble depuis que l'échafaud avait été dressé encore une fois pour les fils de Barneveldt, coupables d'avoir conspiré pour venger leur malheureux père. Spinola résolut de profiter de cette lassitude qui se manifestait dans les Provinces-Unies; en 1624, ses troupes pénétrèrent dans la Wéluwe et les Ommelandes, poussèrent jusque sous les murs de Groningue et d'Arnhem et mirent toute la campagne à contribution. Le général d'Isabelle porta ensuite toutes ses forces contre Bréda et combina si bien ses opérations que bientôt il devint impossible d'attaquer ses lignes et de faire entrer des secours dans la place. Bréda était le patrimoine héréditaire de Maurice; aussi conjura-t-il les États de lui fournir les secours nécessaires pour combattre le général Espagnol; mais ils ne purent satisfaire à ses réclamations. Après un siége de douze mois, Bréda tomba au pouvoir des Espagnols, malgré la diversion tentée par le stathouder. Cette diversion était une entreprise contre Anvers. Déjà 1,200 hommes s'étaient avancés, sous différents déguisements, jusqu'aux portes de la ville, et ils escaladaient les remparts, lorsqu'ils furent découverts et repoussés. Ces revers augmentèrent la mélancolie qui dévorait Maurice et abrégèrent ses jours; il mourut de chagrin le 25 avril 1625, dans la cinquante-neuvième année de son âge.

Toutefois, avant de descendre dans la tombe, il avait réussi à contracter une puissante alliance. Le cardinal de Richelieu, qui venait d'entrer dans les conseils de Louis XIII, avait oublié tous les griefs de la France contre la république hollandaise, parce qu'il avait besoin de cette puissance pour combattre la maison d'Autriche et écraser la Rochelle. Par le traité signé en 1624, Louis XIII

Digitized by Google

s'obligea à prêter pour cette année aux États-Généraux une somme de douze cent mille livres, et, pendant les deux suivantes, un million, à condition qu'ils ne feraient ni paix ni trève *sans son avis et sa médiation*. Ils durent promettre en outre de lui vendre ou louer tous les vaisseaux dont il aurait besoin, et de lui fournir dans le cas où il aurait la guerre, la moitié de la somme stipulée ci-dessus ou des hommes et des vaisseaux à proportion. Profitant de l'irritation que Jacques 1er nourrissait contre l'Espagne, depuis la rupture de la négociation matrimoniale entamée avec cette puissance, les États-Généraux s'étaient également rapprochés de l'Angleterre. Il fut convenu en 1625 que l'Angleterre leverait et entretiendrait pour les Provinces-Unies un corps de 6,000 hommes, dont elles rembourseraient la dépense après la conclusion d'une paix ou d'une trève avec l'Espagne.

Les talents militaires, l'habileté, l'heureuse étoile de Frédéric-Henri, qui succéda à son frère dans les charges de stathouder et de capitaine-général, contribuèrent beaucoup aussi à élever les Provinces-Unies au rang qu'elles devaient occuper désormais. En 1627, le nouveau stathouder s'empara d'Oldenzeel et du fort de Laag ; l'année suivante, il se rendit maître de Groll ; et le 14 septembre 1629, il entra dans Bois-le-Duc, surnommé la *Pucelle du Brabant*, quoique, pour le détourner de son entreprise, les Espagnols joints à un corps d'Impériaux se fussent avancés jusque dans le pays d'Utrecht.

La république des Provinces-Unies se relevait ainsi de ses revers et reprenait le dessus. Le mécontentement devint général en Belgique, car la noblesse belge voyait au-dessus d'elle des étrangers vaniteux et incapables, le commerce était anéanti, le peuple écrasé sous les impôts. Les hommes les plus dévoués à l'Infante s'indignaient eux-mêmes de l'impéritie du cabinet de Madrid. « Quant aux affaires publiques, écrivait Rubens sous la date du » 6 mai 1627, [1] nous ne savons rien, sinon que la torpeur et la las- » situde se montrent de toutes parts, et autant que je puis le » comprendre par des indices certains, si l'orgueil castillan pou- » vait entendre la raison, il y aurait plus d'un moyen de réduire

[1] *Lettres inédites de P. P. Rubens*, publiées par E. Gachet (Bruxelles 1840), p. 115.

Digitized by Google

» l'Europe, qui est pour ainsi dire tout enchaînée. Pour plus de » facilité, on entretient toujours ici des rapports secrets avec les » Hollandais; mais soyez sûr que l'Espagne n'a donné aucune » autorisation pour traiter avec eux sous quelque forme que ce » soit, malgré les dispositions que notre princesse et le marquis » Spinola font voir pour le bien public, lequel dépend de la paix » et pour leur repos particulier. On est las non pas des travaux de » la guerre, mais des difficultés continuelles que l'on éprouve à » tirer d'Espagne des provisions nécessaires, mais de la gêne dans » laquelle on retombe presque sans cesse, mais des outrages enfin » qu'il faut endurer bien souvent de la méchanceté ou de l'igno- » rance de ces ministres, ou bien encore de l'impossibilité de faire » autrement. »

Le cabinet de Madrid combla bientôt la mesure de ses torts, en rappelant Spinola (janvier 1628) dont la modération déplaisait aux exaltés de la cour. L'opinion du pays lui désignait pour successeur, dans sa place de généralissime, un belge, le comte de Berg; ce fut un espagnol, le marquis de Santa-Cruz qui y fut appelé. Pour calmer l'irritation que soulevait ce nouvel outrage fait aux Belges, on répandit le bruit que le marquis servirait sous les ordres du cardinal Infant, frère de Philippe IV, et on éleva le comte de Berg au rang de maréchal de camp général [1]. Le comte, qui était cousin germain du prince d'Orange [2] et qui comptait quarante années de service, ne put supporter le passe-droit dont il était victime; on assure que dès ce moment il entretint des intelligences avec le Stathouder, ou que du moins il ferma les yeux sur l'effrayante désertion qui dépeuplait les rangs de l'armée; car des régiments entiers, colonels en tête, passaient à l'ennemi.

Du reste, l'Infante essaya encore une fois de s'arranger avec la Hollande. Ayant appris par le comte de Solre, qui revenait d'Espagne, qu'elle ne serait pas désavouée par le roi son neveu, Isabelle envoya des ambassadeurs à La Haye, chargés de proposer une trêve de trente-quatre ans aux mêmes conditions que la précé-

[1] Voyez *Hist. de la république des Provinces-Unies depuis son établissement jusqu'à la mort de Guillaume III* (La Haye, 1704), t. 3.

[2] Il était fils de la sœur de Guillaume le Taciturne.

Digitized by Google

dente [1]. Cette offre provoqua une divergence de vues dans les Etats-Généraux. Les uns, influencés par les agents de Richelieu, soutenaient que les Espagnols, maintenant vaincus et atterrés, devaient être traités avec cette fierté qu'ils avaient montrée dans leur élévation, et qu'il fallait ménager Louis XIII. D'autres répondaient à ces partisans de l'alliance française qu'il ne fallait pas mépriser un ennemi vaincu et rappelaient les avantages qui étaient résultés pour les Provinces-Unies de la trêve précédente. La compagnie des Indes Occidentales, dans l'ivresse de ses succès, présenta un mémoire qui demandait la rupture des négociations; l'électeur palatin (Frédéric V), alors réfugié à La Haye, appuya ce mémoire par un autre dans l'espoir de reconquérir le trône de Bohême; les *prédicants* soutenaient que les vrais réformés ne pouvaient en conscience faire une trêve avec l'Espagne; enfin les régences de la plupart des villes publiaient que jamais les circonstances n'avaient été plus favorables pour créer des établissements solides dans les Indes et étendre les frontières de la république dans les Pays-Bas espagnols. Frédéric-Henri, qui d'abord, avait feint de se montrer partisan de la trêve, finit par se joindre ouvertement à la majorité qui la repoussait; et il favorisa l'ambassadeur de Louis XIII qui, pour déjouer les efforts de l'Espagne, offrait de resserrer l'alliance précédemment conclue avec la République. Richelieu triompha; au mois de juillet 1630, la France et les Provinces-Unies signèrent un second traité. Louis XIII s'engageait à payer durant sept ans, dans le cas où la guerre se prolongerait aussi longtems, un subside annuel d'un million aux Etats-Généraux, sous condition qu'ils ne feraient ni paix ni trêve sans la participation du roi et qu'ils lui fourniraient un secours de troupes, lorsqu'il ferait entrer son armée dans les provinces soumises à l'Espagne, *et particulièrement dans l'Artois et le Hainaut.*

Pour trouver un appui contre la France, Isabelle chercha à se rapprocher de l'Angleterre; la réconciliation entre l'Espagne et l'Angleterre préparée par un voyage de Rubens, à Madrid et à Londres, eut lieu vers la fin de 1630, et Charles 1er s'engagea, en 1631, à seconder

[1] Basnage, *Annales*, etc, t. 1er; et Aitzema, *Historie of verhael van saken van staet en oorlogh*, etc.

Digitized by Google

Philippe IV contre la république hollandaise, sous promesse qu'il recevrait les îles de la Zélande pour prix de sa coopération.

Cependant la rupture des nouvelles négociations entamées avec les Provinces-Unies avait augmenté encore l'exaspération des Belges déjà si vive depuis la prise de Bois-le-Duc; d'une part, l'on croyait, et non sans raison, que le cabinet de Madrid n'avait pas voulu sincèrement la paix ; d'autre part, l'on s'indignait de l'impéritie des étrangers auxquels était confiée la défense du pays. Les États de Flandre et de Brabant déclarèrent enfin à l'archiduchesse leur résolution de protéger eux-mêmes la patrie, menacée d'une ruine totale, si les Espagnols n'étaient éloignés des affaires. Philippe IV, à qui cette déclaration fut communiquée, n'y vit qu'un moyen de ménager le trésor espagnol; aussi permit-il aux Flamands d'organiser eux-mêmes leurs milices et de lever les impôts nécessaires pour le payement des gens de guerre pendant dix mois. Mais le cabinet de Madrid, craignant des démonstrations plus graves, refusa positivement la convocation des États-Généraux également réclamés par les Belges mécontents. Toutefois ils montrèrent alors que, s'ils avaient été secondés par un gouvernement intelligent et loyal, ils auraient pu défendre vaillamment le territoire; la nation s'épuisait en sacrifices de tous les genres; le clergé, la noblesse, le tiers-état avaient voté de nouvelles taxes, dont personne ne fut exempté, pas même les personnages composant la cour de l'archiduchesse.

Mais, sans confiance dans le gouvernement espagnol, humiliés par l'étranger, les habitants de la Belgique semblaient seulement vouloir prouver par cette noble attitude qu'ils étaient dignes de traiter eux-mêmes avec leurs ennemis et que leur détresse n'était pas tellement grande qu'ils dussent recevoir la loi. Aristocratie, clergé, tiers-état, tout le monde conspirait alors pour changer les destinées du pays. Les plus grands personnages se trouvaient à la tête des mécontens: dans l'armée, le comte de Berg; dans le clergé, l'archevêque de Malines, Jacques Boonen, qui entraînait aussi le conseil d'État, dont il était président; dans le conseil privé, le duc d'Aerschot, qui, pour complaire à l'archevêque, devenu plus tard un des plus fermes soutiens de Jansénius, avait fait décréter le

Digitized by Google

renouvellement du *Placet* [1]. C'était surtout la haute aristocratie qui se montrait impatiente de secouer le joug de l'Espagne; c'était elle surtout qui désirait transformer les Pays-Bas catholiques en république fédérative ; elle aurait voulu unir les provinces belges aux sept provinces hollandaises, comme les cantons catholiques de la Suisse étaient rattachés aux cantons protestants. Tout encourageait à persévérer dans ce dessein : la décadence de la monarchie espagnole, les victoires de Gustave-Adolphe, qui ruinaient la prépondérance autrichienne, les vœux de l'ancien parti de Barneveldt, en Hollande, enfin, la faiblesse de l'Infante à qui manquait Spinola. Déjà cette conspiration de la noblesse belge était flagrante, lorsque Marie de Médicis, chassée par Richelieu, vint en 1631 chercher un refuge à Bruxelles. L'Infante, non contente d'accueillir honorablement la veuve de Henri IV, offrit sa médiation pour réconcilier la famille royale de France; et elle envoya dans cette intention vers Louis XIII Carondelet, doyen de Cambrai, dont le caractère était inquiet et l'âme ambitieuse. Richelieu l'eût bientôt deviné : aussi négligea-t-il l'objet principal de la négociation pour corrompre l'envoyé d'Isabelle et connaître par lui les dispositions secrètes de l'aristocratie belge [2]. Carondelet retourna en Belgique, et, conformément aux instructions du cardinal, il fit tous ses efforts pour maintenir les conspirateurs dans leur projet; ceux qui se prononçaient le plus hautement étaient le comte de Berg, le duc d'Aerschot, les princes d'Epinoy et de Barbançon, le duc de Beurnonville, le comte de Hennin et le comte de Renesse, seigneur de Warfusée, chef des finances du roi d'Espagne dans les Pays-Bas. Richelieu, pendant qu'il excitait le mécontentement des Belges, nouait des intrigues dans les provinces wallonnes pour s'emparer en temps opportun de certaines places convoitées par la France.

[1] Voy. la Biographie de Jacques Boonen dans les *Lectures* de M. Goethals, t. 1 — En vertu des anciennes lois fondamentales des Pays-Bas, les bulles pontificales n'étaient obligatoires, quant au *for extérieur*, qu'après avoir été revêtues du *placet* du souverain.

[2] Voyez Cérisier, *Tableau de l'histoire générale des Provinces-Unies*, t. VI. — Il est constant qu'à aucune époque la trahison ne fit autant de ravages parmi les agents diplomatiques.

Digitized by Google

Le conseil de l'Infante, voulant une entreprise décisive, avait résolu, sur les données fournies par un des fils de Barneveldt [1], de couper la communication de la Zélande avec la Hollande; une flotte devait s'emparer des petites îles jusqu'à la Briele et Dordrecht, tandis que l'armée de terre pousserait jusqu'à Gertruydenberg. La destruction de la flotte espagnole par les Hollandais ruina les espérances d'Isabelle et augmenta encore l'irritation des Belges; pour apaiser le mécontentement du peuple, l'archiduchesse fut réduite à faire conduire à la citadelle de Bréda son vice-amiral, mais elle épargna le marquis de Santa-Cruz, qu'on accusait hautement d'imprévoyance et d'incapacité.

Les comtes de Berg et de Warfusée firent secrètement le voyage de La Haye: Warfusée pour faire connaître aux États-Généraux les dispositions de la noblesse belge; le comte de Berg pour concerter avec le stathouder l'expédition contre la Gueldre, dont il était gouverneur au nom de Philippe IV. L'entrevue du comte de Berg avec Frédéric-Henri et l'ambassadeur de France eut lieu dans le jardin de la cour à La Haye, où le comte fut introduit un masque sur le visage [2]. De Berg et de Warfusée furent accusés d'avoir reçu une somme de 100,000 écus et la promesse d'un bon gouvernement.

Les États-Généraux des Provinces-Unies, voulant exciter les mécontents belges en même temps que leurs troupes entraient en campagne, promirent, par une déclaration du 22 mai 1632, à toutes les provinces qui secoueraient le joug de l'Espagne « de con-
» server et maintenir sainctement et inviolablement leurs privilé-
» ges, franchises et droicts, comme encore *avec le public exercice*
» *de la religion catholique romaine*; voulant et désirant de vivre
» avec icelles, traitter et conserver, *comme bons amis, voisins et*
» *confédérés* [3]. »

Favorisé par les mécontents et par l'éloignement d'une partie

[1] Stautembourg; il s'était réfugié à Bruxelles.

[2] Voyez les *Mémoires* de Frédéric-Henri de Nassau; Basnage, *Annales*; Aitzema *saken van staet en oorlogh*; *correspandance des archiducs*, etc.

[3] *Pièces touchant les catholiques sujects des Estats des Provinces-Unies* Munster, 1634.)

Digitized by Google

des troupes espagnoles envoyées de nouveau dans le Palatinat, le stathouder conquit presque toute la Gueldre en huit jours. Puis, lorsque le drapeau hollandais flotta à Venloo, Straaten, Ruremonde, Sittard, Frédéric-Henri conduisit, au commencement du mois de juin, ses bataillons victorieux contre Maestricht, que le duc de Parme avait arraché aux Provinces-Unies, en 1579.

Pendant cette marche triomphale des Hollandais, le comte de Berg, croyant que la noblesse suivrait son exemple, se déclara ouvertement contre l'Espagne; il abandonna son armée et se retira à Liége, où, pour obtenir le droit de bourgeoisie et de protection, il se fit inscrire dans la corporation des cloutiers. Attérée par cette défection et craignant qu'elle n'entraînât la révolte de toute la noblesse, Isabelle écrivit de sa main au comte de Berg pour le rappeler au service, lui promettant de lui donner toute la satisfaction qu'il pourrait désirer. Le comte représenta en termes respectueux à l'Infante que pendant quarante ans il avait servi le roi avec une affection sincère, que six de ses frères étaient morts à son service, mais que les Espagnols ruinaient la Belgique et traitaient la noblesse avec un mépris qui ne se pouvait pas supporter plus long temps. Dans un manifeste, adressé en même temps aux États des provinces belges, il justifiait sa retraite en accusant le cabinet de Madrid de lui avoir manqué de parole par la nomination du marquis de Santa-Cruz pour successeur à Spinola, et en reprochant de nouveau aux Espagnols d'être cause de tous les maux que la Belgique souffrait. Par une seconde déclaration, il fit savoir qu'il retenait sa charge de maréchal-de-camp général, et qu'il prétendait lever une armée pour défendre le pays contre la tyrannie espagnole. Pour encourager ceux qui hésitaient encore à se déclarer, il publia une lettre concertée avec Frédéric-Henri et que celui-ci data de son camp devant Maestricht, 18 juin. Cette lettre était ainsi conçue : « Monsieur mon cousin, je suis advisé de bonne » part qu'on vous a laissé sans soldats en vostre gouvernement » pour vous défendre, par où j'ay trouvé à propos d'attenter con- » tre les places d'iceluy. Vous en estes entièrement mis en dis- » grâce de la sérénissime Infante et des ministres: et en vostre dit » gouvernement, j'ai commencé d'aller *d'une certaine façon extraor-* » *dinaire*, par où j'ai bien voulu monstrer à tout le monde l'inten-

Digitized by Google

» tion de Messieurs les Estats et la mienne, touchant la religion » catholique, laquelle on entend maintenir partout où Dieu vou- » dra faire prospérer nos armes. Je vous ay bien voulu asseurer » par cette-cy, que nostre intention n'est autre que de pouvoir » venir à *une bonne union ou asseurée paix*. A quoy je vous prie de » vous employer par tous moyens possibles. Et si en ce faisant on » le veut prendre de mauvaise part, ou attenter contre vous, » je vous promets de vous assister contre toute force et violence, » comme ne désirant plus que le bien commun [1]. » Les États de Liége, craignant que la déclaration du comte de Berg, qui avait été imprimée et publiée chez eux, ne portât atteinte à la neutralité du pays, firent connaître qu'ils n'entraient point dans les affaires du comte, et lui, de son côté, protesta aussi qu'il n'avait aucun dessein de les engager dans ses affaires directement ou indirectement [2]. Cependant de Berg ne trouva pas dans le reste de la noblesse l'appui qu'il en avait espéré ; Warfusée fut le seul qui le suivit; les autres reculèrent devant une révolte ouverte. On a dit que le complot ne manqua que par l'indiscrétion du roi d'Angleterre qui laissa transpirer le secret qu'on lui avait confié [3]. L'Infante, encouragée par l'indécision de la noblesse, fit surveiller les seigneurs suspects, particulièrement le duc d'Aerschot ; et quant au comte de Berg, elle le somma de comparaître devant le grand conseil de Malines, pour le 7 juillet, avec ordre de le saisir partout où on pourrait le faire. Le comte, qui s'était retiré à Aix-la-Chapelle, ne comparut point au jour fixé; on poursuivit néanmoins son procès, et il fut condamné par contumace à perdre la tête. Le conseil de Malines prononça la même peine contre Warfusée, qui était non-seulement accusé de trahison, mais aussi de dilapidation des deniers publics et d'avoir mis en gage jusqu'aux joyaux de la couronne. Il avait voulu, disait-on, refaire par une révolution sa fortune obérée. Le comte de Berg, dont la tête avait été mise à prix, se réfugia alors en Hollande et Warfusée s'établit à Liége, où il devint, en 1637, l'assassin du

[1] *Pièces touchant les catholiques*, p. 34.

[2] *Histoire de la république des Provinces-Unies*, t. 3.

[3] D'autres assurent que lord Cottington, ambassadeur de Charles 1er, à Madrid, avait vendu le secret de son maître.

Digitized by Google

bourgmestre La Ruelle. La prise de Maestricht par les Hollandais vint enfin mettre le comble à l'irritation des Belges. Ce revers, un des plus funestes de cette déplorable guerre, était encore dû à la nullité superbe, à l'orgueilleuse présomption des Espagnols. Trois armées étaient accourues au secours de Maestricht : l'une du Brabant sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, la seconde du Palatinat sous les ordres de don Gonzalès de Cordoue, enfin la troisième envoyée par l'empereur Ferdinand II et commandée par le célèbre Pappenheim. Ce dernier seul soutint dignement sa réputation : deux fois il livra un assaut furieux au camp hollandais, et deux fois il fut repoussé; malgré sa persistance, malgré le courage de ses troupes, elles étaient trop peu nombreuses pour lutter contre toute l'armée hollandaise. Mais en vain Pappenheim conjura-t-il les généraux espagnols de se joindre à lui ; ils restaient immobiles dans leur camp et se contentaient de répondre dédaigneusement : « Que le roi leur maître lui avait donné quatre cent » mille écus pour venir combler les fossés des Hollandais de » Lansquenets et de Reitres [1]. » Enfin, le 22 août, le baron de Leede, brave gentilhomme franc-comtois qui commandait la faible garnison de Maestricht, pressé par les plaintes et les menaces de la bourgeoisie, capitula aux conditions stipulées dans le manifeste des États-Généraux des Provinces-Unies. Celles-ci s'attribuèrent les droits dont jouissait le roi d'Espagne en sa qualité de duc de Brabant et laissèrent à l'évêque de Liége sa juridiction tout entière; toutes les églises furent également laissées aux catholiques romains, à l'exception de deux qu'on céda aux réformés; la garnison fut conduite au camp du marquis de Santa-Cruz. La prise de Maestricht fut encore suivie de celle de Limbourg et d'Orsoi ; des partisans hollandais, sous les ordres du duc de Bouillon et du comte de Stirum, pénétrèrent même dans le Brabant et levèrent des contributions jusqu'à Mons et Namur.

On conçoit l'émotion profonde que ces graves événements durent jeter dans les esprits. L'abattement du gouvernement d'Isabelle était extrême. Les mécontents s'enhardirent et réclamèrent avec tant d'énergie la convocation des États-Généraux, que l'In-

[1] *Histoire de la république des Provinces-Unies*, t. 3.

Digitized by Google

fante aux abois n'osa plus se refuser à leur demande; en y accédant son gouvernement se réservait de gagner du temps, et de déjouer les projets des mécontents, quand l'armée aurait été remise sur un pied respectable. Les États-Généraux s'ouvrirent à Bruxelles le 9 septembre 1632; pour prévenir des indiscrétions qui auraient pu fournir des armes aux autres cours ou émouvoir le peuple, Isabelle prescrivit le secret le plus absolu. On décida, contrairement à l'usage, que l'on n'irait point *à l'avis*, c'est-à-dire que l'on ne consulterait point les provinces sur les objets soumis aux délibérations de l'assemblée. Avant de prendre séance, chaque député fut obligé de prêter le serment suivant : « Je promets et jure de » tenir secret tout ce qui se traitera à la présente assemblée des » députés des provinces obéissantes de S. M. et les résolutions » qu'on y prendra, desquelles choses traitées ou résolutions ne » ferai durant l'assemblée aucun rapport à mes commettants ou » autres; promettant aussi et jurant de tenir à toujours secrètes » les opinions des particuliers sans jamais déclarer ceux qui les » auront dit. Ainsi m'aident Dieu et tous ses saints ! (1) » A peine l'assemblée fut-elle réunie que la majorité se prononça contre l'administration déplorable des gouvernants espagnols, surnommés les exagérés, et réclama de nouvelles négociations avec les Provinces-Unies. L'Infante ne crut plus pouvoir se refuser à aucune concession. Dès le 14 septembre, le cardinal de Cueva, principal conseiller d'Isabelle, fut rappelé; en traversant la Belgique pour retourner en Espagne, il entendit les malédictions du peuple contre le système, dont il était un des plus fermes soutiens, et n'échappa même qu'avec peine à la colère des masses. Le marquis de Santa-Cruz, chef de l'armée, et une foule d'autres fonctionnaires étrangers suivirent le cardinal. Les Hollandais ne cessaient de seconder le mouvement des provinces belges; le 11 septembre parut un nouveau manifeste par lequel les États-généraux des Provinces-Unies renouvelaient en termes plus formels les pro-

(1) Gachard, *des Anciennes assemblées nationales de la Belgique.* — Les circonstances étaient telles cependant qu'il fut impossible d'observer rigoureusement ce serment.

Digitized by Google

messes qu'ils avaient faites aux Belges pour les inviter à se liguer avec eux [1].

Déjà l'Infante avait envoyé un agent en Hollande pour renouer, en son nom et au nom du roi d'Espagne, des négociations avec la république. Mais les États des Provinces-Unies mandèrent qu'ils ne traiteraient qu'avec des députés des États des provinces catholiques [2]. L'assemblée nationale de Bruxelles arrêta de son côté, le 3 octobre, que la paix avec la Hollande se négocierait dorénavant sans le concours des Espagnols. Isabelle ne se crut pas en position de résister à une résolution aussi hardie, elle se résigna à l'approuver avec cette réserve qu'on se bornerait à une trêve ; l'assemblée nomma dix députés, c'est-à-dire un pour chacune des provinces composant encore les Pays-Bas catholiques. A leur tête se trouvèrent les chefs de la conspiration, tant l'esprit de l'assemblée était contraire au gouvernement. Les députés étaient : Jacques Boonen, archevêque de Malines ; Philippe de Caverel, abbé de St. Vaast d'Arras ; Philippe d'Aremberg, duc d'Aerschot ; le baron de Schwartzenberg, justicier des nobles du duché de Luxembourg ; Gabriel de Chasteler, seigneur de Moulbais ; Guillaume de Blasere, seigneur de Hellebus, 1er échevin de la ville de Gand ; Jacques Edelheer, 1er conseiller pensionnaire d'Anvers ; Viglius Van Marcke, 1er conseiller pensionnaire et greffier du Franc de Bruges ; Pierre de Broite, 1er conseiller pensionnaire de Douai, et enfin Jean de Ronneth, échevin de Namur. L'archevêque de Malines, président de la députation, le duc d'Aerschot et l'abbé de St-Vaast précédèrent leurs collègues à Maestricht. Ils y trouvèrent Frédéric-Henri et trois députés des états-généraux des Provinces-Unies. Ceux-ci affectèrent de recevoir les députés belges comme de véritables ambassadeurs et, tout en s'occupant en apparence de la négociation d'une nouvelle trêve, ils s'efforcèrent dans des conférences secrètes de jeter les bases

[1] *Pièces touchant les catholiques*, etc.

[2] Basnage, *Annales*, etc, t. 1.

[3] Gachard, *des anciennes assemblées nationales*. — Quant à l'archiduchesse, elle dut remplacer le cardinal de la Cueva et le marquis de Santa-Cruz par un autre étranger, le marquis d'Aytona.

Digitized by Google

de la république fédérative, désirée tant en Belgique qu'en Hollande. Les députés hollandais proposaient de chasser tous les Espagnols des Pays-Bas, d'entretenir les troupes nationales aux frais communs des provinces du nord et du midi, de les employer suivant l'avis des deux partis; ils consentaient à respecter la religion catholique dans les lieux où elle était dominante et à laisser à l'archiduchesse Isabelle, jusqu'à sa mort, le rang et les honneurs dont elle jouissait; mais ils exigeaient que certaines places fussent remises aux troupes hollandaises pour la tranquillité commune [1]. Quoique ce plan sourit aux députés belges, ils ne l'approuvèrent pas en son entier; ils ne voulaient pas que dans la future confédération le premier rang fut attribué aux Provinces-Unies; aussi demandaient-ils que les lois de la confédération *ne donnassent aucune atteinte à la liberté et aux droits des états particuliers* [2].

Les choses, on le voit, prenaient une tournure très-grave. Mais la négociation devait bientôt changer de face. Richelieu voulait bien susciter des embarras au gouvernement espagnol, mais il devait être l'ennemi d'un projet qui étendait la puissante fédération des Provinces-Unies jusqu'aux portes de la France et renversait les desseins de conquête qu'il voulait accomplir en Belgique avec l'assistance même de la Hollande. Tous ses efforts durent tendre à détourner le stathouder et son parti du nouveau plan de fédération et à leur faire préférer le démembrement des Pays-Bas catholiques au profit de la France et des Provinces-Unies. Aussi remarqua-t-on bientôt un changement complet dans les dispositions des États-Généraux à l'égard des députés belges.

Ils exigèrent que les conférences fussent transférées à La Haye. Les députés belges se rendirent dans cette ville le 7 décembre. A peine les conférences furent-elles ouvertes relativement à la trève et à certaines propositions qui concernaient les comtes de Berg et de Warfusée, que l'assemblée hollandaise sembla ne plus considérer les députés belges que comme des agents de la couronne d'Espagne. Elle prétendit même que l'autorisation de

[1] Cérisier, *Tableau*, etc, t. VI.
[2] Basnage, *Annales*, t. 1.

Digitized by Google

l'Infante ne suffisait pas, qu'il faillait montrer les pouvoirs donnés par Philippe IV. Pour lever cette difficulté, l'archevêque de Malines, le duc d'Aerschot, le pensionnnaire Edelheer et Viglius de Marcke retournèrent à Bruxelles pour demander la remise de tous les papiers concernant la trève. Mais sur ces entrefaites l'archiduchesse, profitant de cet incident, avait nommé un autre négociateur en qui elle avait pleine confiance; elle avait fait donner à Rubens l'autorisation du roi d'Espagne pour aller négocier avec les Provinces-Unies. Au mois de janvier 1633, Rubens, ayant obtenu du prince d'Orange un passeport, s'était dirigé vers la Hollande. Lorsque les députés mécontents arrivèrent à Bruxelles, ils demandèrent à l'archiduchesse dans quel but on chargeait un tiers d'une négociation déjà commencée par eux, et pourquoi surtout l'on donnait des pouvoirs plus étendus à un homme d'une qualité inférieure à celle des députés des états. Rubens fut rappelé, et le duc d'Aerschot, l'ayant rejoint en route, lui demanda brutalement la remise des papiers relatifs à la négociation. Une correspondance fort aigre s'engagea à ce sujet entre l'artiste illustre, devenu l'homme de confiance d'Isabelle, et ce grand seigneur, un des chefs du parti national. L'un écrivait : « Je suis » bien marry d'entendre le ressentiment que V. E. a monstré sur » la demande de mon passeport, car je marche de bon pied, et » vous supplie de croire que je rendray toujours bon compte de » mes actions. Aussi je protexte devant Dieu, que je n'ay eu ja» mais autre charge de mes supérieurs, que de servir V. E. par » toutes les voyes, en l'entremise de cette affaire, si nécessaire au » service du Roy et pour la conservation de la patrie, que j'esti» merais indigne de vie celuy qui pour ses intérêts particuliers y » apporteroit le moindre retardement..... » L'autre répondit : « Je » vous diray que toute l'assemblée qui a esté à Bruxelles a trouvé » très-estrange, qu'après avoir supplié son altesse et requis le » marquis d'Aytona de vous mander, pour nous communiquer vos » papiers, ce qu'ils nous promirent, au lieu de ce, vous ayez de» mandé un passeport; m'important fort peu de quel pied vous » marchez et quel compte vous pouvez rendre de vos actions, » tout ce que je vous puis dire, c'est que je seray bien aise que » vous appreniez dorénavant comme doivent escrire à des gens de

Digitized by Google

» ma sorte ceux de la vostre [1]. » Les députés furent de retour à La Haye le 31 janvier; ils essayèrent de reprendre une double négociation : l'une officielle, connue du gouvernement espagnol, et tendant à une trève ; l'autre secrète et tendant à une fédération entre le Nord et le Midi. Mais déjà de toutes parts arrivaient des protestations : les ambassadeurs de France et de Suède, agissant sous l'influence de Richelieu, voulaient avoir connaissance de tout ce qui se passait; la compagnie des Indes Occidentales publiait un mémoire contre la négociation ; les *prédicants* remontraient qu'une alliance avec des peuples infestés de papisme serait également dangereuse pour les consciences et peu sûre pour l'État ; enfin, si la province de Hollande désirait un accommodement avec l'Espagne, la Zélande, toujours dévouée à la maison d'Orange, ainsi que les provinces de Frise et de Groningue, s'opposaient formellement à la négociation: elles ne voulaient approuver les conférences qu'à condition qu'on n'y parlerait que d'une paix perpétuelle, sans que le roi d'Espagne intervînt dans le traité [2]. En Belgique aussi il y avait dissentiment : le parti national réclamait impérieusement une trève ; le parti espagnol s'y opposait avec non moins d'énergie. Erycius Puteanus, professeur de l'Université de Louvain, ayant publié en faveur de la négociation son *Belli et pacis statera*, les Espagnols irrités ne se contentèrent point de lui opposer un factum de Gaspard Barlœus ; le professeur de Louvain encourut en outre la censure du gouvernement. Richelieu ne s'endormait pas. Le baron de Charnacé, un des plus habiles diplomates de cette époque, partit brusquement pour La Haye en qualité d'ambassadeur extraordinaire de Louis XIII; il était chargé d'entraver la négociation; et, dans ce dessein, il devait faire valoir surtout l'engagement contracté par les Provinces-Unies, deux ans auparavant, de ne faire ni paix ni trève sans la participation du roi de France. Richelieu était parvenu à mettre dans ses intérêts le prince d'Orange, une fraction des états-généraux des Provinces-Unies et même quelques hommes d'État de l'Angleterre. Stimulé

[1] *Lettres inédites de P. P. Rubens*, p. LIX.

[2] Cérisier, *Tableau*, etc, t. 6.

Digitized by Google

par Charnacé, le stathouder se prononça avec beaucoup d'énergie contre tout accommodement avec l'Espagne. Conjointement avec les députés de la Zélande, il représenta : « Que la république » s'était nourrie et fortifiée dans la guerre, et que la paix ne lui » fournirait de longtemps d'aussi grands avantages que ceux dont » elle jouissait; que, d'ailleurs, si la république mettait bas les ar- » mes pour se jeter dans le commerce, il était à craindre que son » courage ne s'amollît et ne réveillât des dissensions qui n'étaient » pas encore amorties; qu'ainsi la guerre tiendrait les esprits en » haleine et préviendrait mille fâcheuses affaires, que la paix » pourrait faire naître. » Les députés de la Hollande répondaient : « Que l'on allait s'engager dans des dépenses, que la république » ne pouvait soutenir sans se ruiner, et que l'Espagne faisait de » si grands projets de guerre et de si terribles préparatifs pour la » campagne, qu'il y avait du danger que les Provinces-Unies n'y » succombassent. » Mais Charnacé levâ toutes les difficultés en remettant des subsides considérables au gouvernement hollandais et en donnant parole positive, de la part du roi son maître, *d'entrer en guerre avec l'Espagne et de faire diversion de ses forces en l'attaquant elle-même dans les Pays-Bas* [1].

[1] Dans la *Correspondance des Archiducs*, on lit sous la date du 2 août 1633 : « L'abbé Scaglia écrivait au comte-duc, que Gerbier, résident anglais à Bruxelles pour se venger du peu de satisfaction qu'il avait eu du grand trésorier pendant son séjour en Angleterre, offrait, moyennant 20,000 ducats et la promesse d'une pension, de faire connaître au gouvernement espagnol, treize points qui se rapportaient à une conspiration tramée par Richelieu, par l'Angleterre et la Hollande, conjointement avec un parti qui s'était formé dans les provinces obéissantes, pour faire un traité secret avec le prince d'Orange. Gerbier faisait entendre qu'il y avait en Hollande deux partis au sein des Etats, et que l'un d'eux traitait par les députés des provinces belges, afin d'embarrasser d'autant plus les affaires avec S. M., et que les Français et les Anglais y tenaient la main pour qu'on ne fît pas la trêve, ou du moins pour quelle fut faite de manière à occasionner une nouvelle guerre. » Cette pièce est citée dans les *Lettres de Rubens* (p. LIV.) Il est plus que probable cependant que tout cela se faisait sans l'aveu de Charles 1er; car en 1635 il refusa formellement de s'associer aux projets ambitieux de Richelieu. Sur les vues de cet homme d'État à l'égard de la Belgique, il faut consulter les *Négociations relatives à la succession d'Espagne* publiées par Mignet.

Digitized by Google

La négociation des députés belges à La Haye manqua ainsi son but et n'aboutit à aucun résultat ; on accusait le duc d'Aerschot de n'avoir pu garder le secret et même d'avoir donné l'éveil au gouvernement espagnol ; on s'inquiétait aussi de son départ pour Madrid avec le conseiller pensionnaire de Bruxelles [1]. Les dernières conférences entre les États-Généraux et les députés belges furent très-froides ; elles eurent lieu au mois d'octobre 1633, et ces derniers reçurent leur audience de congé au mois de décembre.

On avait perdu du temps à négocier ; pour réussir c'était un coup plus décisif qu'il eût fallu frapper en temps opportun. Comment pouvait-on croire à un désir sincère de paix quand l'armée hollandaise était portée à 50,000 hommes d'infanterie et à 10,000 de cavalerie et que l'Espagne faisait des préparatifs non moins considérables ? « L'Espagne, dit Basnage, voulait plutôt amuser les états (des Provinces-Unies) en faisant traîner une négociation pendant laquelle elle aurait rétabli ses affaires ; car l'Infante ne pouvait pas autoriser la députation des provinces, s'il était vrai qu'elles prétendissent secouer son obéissance ; et elle n'était pas réduite à l'extrémité de souffrir qu'on le fît impunément sans sa participation [2]. »

Le gouvernement de Madrid montra dès lors une grande défiance à l'égard de la noblesse belge. L'archiduchesse Isabelle étant descendue dans la tombe le 1er décembre 1633 on avait trouvé dans son cabinet un ordre du roi qui portait que, après la mort de cette princesse, le gouvernement devait rester entre les mains de l'archevêque de Malines, du duc d'Aerschot, du comte de Tilly, de Don Carlos Coloma et du marquis d'Aytona jusqu'à l'arrivée du cardinal Ferdinand, frère de Philippe IV. Mais la mort du comte de Tilly et surtout la conduite suspecte de l'archevêque de Malines et du duc d'Aerschot fit changer cette disposition ; le marquis d'Aytona fut seul investi de la direction des affaires ? Ce successeur d'Isabelle déploya aussitôt la plus grande énergie ; car il avait obtenu des pouvoirs particuliers pour rechercher les traces de la conspiration du comte de Berg. Ayant

[1] *Annales des Provinces-Unies*, etc, t. 1er.
[2] *Histoire de la république des Provinces-Unies*, t. 3.

Digitized by Google

appris que le parti français dans les provinces wallonnes, toujours excité par les agents de Richelieu, avait comploté de livrer à Louis XIII Bouchain, Le Quesnoy, Avesnes, Landrecies, il prévint cette trahison par des arrestations faites à propos. Ce fut alors que le prince de Barbançon fut conduit à la citadelle d'Anvers. Le marquis aurait également voulu arrêter le prince d'Épinoy et le comte de Hennin, mais ils s'étaient réfugiés en France avec plusieurs de leurs complices, tandis que d'autres nobles, plus particulièrement attachés au projet de fédération avec la Hollande, cherchaient un asile sur le territoire de cette république. Il finit cependant par publier une amnistie, lorsqu'il put craindre que de nouvelles mesures de rigueur allaient entraîner le soulèvement général de la noblesse, au moment même où les hostilités recommençaient.

Richelieu et Frédéric-Henri, dont l'alliance était si funeste pour les Belges, venaient enfin de dévoiler le projet qu'ils méditaient depuis si long-temps. Le manifeste de 1635 partageait les frontières des Pays-Bas espagnols entre la France et la Hollande : la première devait avoir Thionville, Namur, Ostende, avec leurs territoires et juridiction; l'autre, Dam, Hulst, avec le pays de Waes, Bréda, Gueldre, Stephenswerd, également avec leurs territoires et juridiction; la partie centrale était invitée à se constituer en État libre sous la protection des deux puissances contractantes. Les Belges refusèrent unanimement de s'associer au démembrement de leur pays. Pas une ville, pas une communauté ne répondit à l'appel de la maison d'Orange et de la France.

Digitized by Google

HISTOIRE DE DIX ANS,

Par LOUIS BLANC, derniers volumes. [1]

M. Louis Blanc vient de compléter sa publication. Comme l'avait annoncé le titre, l'auteur s'arrête à l'année 1840. Mais il passe si rapidement sur la seconde moitié de sa période décennale, que les premières années de la révolution décrites, il semble qu'il ait eu hâte d'arriver au port. C'est que de 1835 à 1840, l'intérêt de l'histoire intérieure de la France a été se rétrécissant, et depuis lors même il s'est encore amoindri. Une fois le grand ébranlement de 1830 passé, une fois le parti républicain vaincu dans les rues, comme il l'était dans les élections, le parti de l'ancien régime continuant d'autre part à rester anéanti sous ses fautes passées, il n'est plus resté de grande lutte intérieure. Dans l'arène des affaires, au parlement, le débat réel n'a plus été entre de véritables partis, mais entre des nuances d'opinion. De là, le caractère de la situation politique actuelle de la France. De là, l'incertitude des majorités, les prétendus partis s'éparpillant par petits groupes, les questions de personnes se substituant aux questions de choses, l'opposition ne sachant à quoi se prendre et cherchant, comme la majorité, le lien qui peut l'empêcher de se disjoindre, les questions intérieures désertées pour les questions extérieures, un ministère tour à tour ébranlé et raffermi par les mêmes hommes. Supposez que Charles X, au lieu de signer les ordonnances, se fût franchement soumis aux conséquences de la

[1] Paris et Bruxelles, 1844

Digitized by Google

Charte et aux nécessités du gouvernement parlementaire ; alors il y aurait eu une lutte imposante et régulière entre deux grands partis; l'un, le parti des anciennes idées, s'étendant de M. de Peyronnet à M. de Martignac, l'autre, celui des idées nouvelles, de M. Guizot à l'opinion républicaine. Le pouvoir probablement aurait oscillé longtemps entre le centre droit et le centre gauche, entre M. Martignac et M. Guizot, les idées nouvelles gagnant peu à peu du terrain ; mais toujours il se serait trouvé fort de l'appui d'une opinion bien constituée. Dans la lutte, chaque parti se serait resserré autour de ses chefs possibles, de ses chefs naturels. Une fois réduit à l'état de minorité, le parti ancien serait devenu le contrepoids régulateur de la prépondérance du parti nouveau. La netteté et la réalité de cette grande division aurait développé les caractères et les talents. Le progrès aurait été lent, mais continu; d'autant plus assuré que l'ordre l'eût été en même temps,et qu'ainsi il n'eût ni effrayé les timides, ni subi la réaction qui suit les excès. Le malheur pour la France, à notre avis, c'est qu'il n'en puisse plus être ainsi. La lutte véritable ne peut plus se produire, parce que l'influence du parti des anciennes idées a été anéantie par les fautes de la restauration ; la chaîne des temps est rompue ; il n'y a plus de parti des anciennes traditions en France ; l'opinion ancienne existe encore dans le pays, mais le parti est mort; il n'a plus assez de force morale pour être quelque chose dans les pouvoirs publics ; là, tout le monde appartient aux idées nouvelles. A part les deux opinions extrêmes qui comptent pour peu dans le pouvoir parlementaire, il ne reste que des divisions accidentelles, apparentes, mais non de véritables démarcations de partis. Entre le parti de M. Odillon Barrot et le parti de M. Thiers, entre le parti de M. Thiers et celui de M. Guizot, où est, si vous les supposez l'un et l'autre au pouvoir, la ligne infranchissable, le dissentiment profond et permanent, la grande différence de direction gouvernementale. Désespérant, en quelque sorte, de la découvrir dans la politique intérieure, on la cherche depuis quelque temps dans les relations du dehors. Mais là encore, il n'y a que des nuances. Placez l'une ou l'autre de ces opinions non pas dans la minorité, où l'on est belliqueux sans peine et sans grande res-

Digitized by Google

ponsabilité, mais au pouvoir, mettez-la en face de la chance sérieuse et imminente d'une guerre prochaine, et vous verrez comme on fera défection à l'opinion guerroyante. Nous sommes très portés à croire que M. Thiers lui-même, en 1840, a espéré effrayer les puissances, mais qu'il n'a jamais voulu sincèrement la guerre; M. Thiers savait très-bien que la couronne ne le suivrait pas et qu'il lui restait toujours la ressource de se retirer. Mais ce qui nous paraît indubitable, c'est que si M. Thiers était resté au ministère et avait voulu pousser les choses jusqu'à une guerre sérieuse, une partie de ceux qui le soutenaient au pouvoir, lui auraient bientôt fait défaut, et la majorité lui échappait: ce qui s'est passé depuis, l'a bien démontré.

Un des effets naturels de cet état de choses, c'est que devant le danger imminent de la guerre ou du désordre, il se forme une majorité compacte autour du pouvoir. Mais quand les craintes s'apaisent, le lien de la majorité se relâche et le ministère chancelle. M. Guizot a vécu sur les inquiétudes que le ministère de M. Thiers avait soulevées, mais aujourd'hui cette impression s'efface, et M. Guizot a grande peine à empêcher sa majorité de se fractionner. Que tout autre ministère lui succède, et à moins que la paix ou l'ordre intérieur ne paraisse en péril, au bout de peu de temps, il en sera de même. Le sort du ministère et celui de l'opposition sera flottant; il dépendra du hasard de quelques voix, de quelques revirements qu'on pourra toujours craindre et toujours espérer.

On comprend que ce n'est pas de ce point de vue que M. Blanc, qui appartient à l'opinion républicaine, juge la politique intérieure de son pays. Un des faits de cette dernière partie de son histoire sur lesquels il s'étend avec le plus de complaisance, c'est ce qu'on a appelé la coalition. Comme d'ordinaire, l'anecdote et les questions de personnes y tiennent une grande place. Nous n'examinerons pas le plus ou moins de justice de ces commentaires. Mais, à notre avis, la coalition n'a pas été sans utilité pour la politique intérieure de la France; elle a rapproché le gouvernement des conditions naturelles du régime représentatif; on a compris depuis lors que les opinions devaient être représentées au pouvoir par les hommes qui peuvent remplir

Digitized by Google

ce rôle avec le plus d'autorité et de dignité; on n'a plus essayé de faire des cabinets de second et de troisième ordre, et d'amener les jalousies intérieures des partis à prononcer une espèce d'ostracisme contre ceux qui peuvent défendre leurs intérêts avec le plus de puissance. Sous ce rapport, la coalition n'a point été une leçon tout-à-fait stérile pour la couronne et pour les partis ou ce qui en tient lieu. A ce propos, on ne peut s'empêcher de remarquer un fait qui étonne, c'est le nombre si restreint des hommes, qui au milieu de cette grande population française si préoccupée de la politique, si riche en intelligences auxquelles ne manque ni l'activité, ni l'éclat, ni l'ambition, parviennent à une assez grande influence pour être jugés dignes de la direction des affaires. MM. Thiers et Guizot sont depuis plus de dix ans seuls en possession de ce rôle. La chambre des députés ne paraît pas en position de leur fournir un seul suppléant. Et quand, aujourd'hui que M. Thiers reconnaît lui-même ne pouvoir rentrer aux affaires, il s'agit de trouver un successeur à M. Guizot, ce n'est ni parmi les hommes de 1830, ni parmi ceux qui datent de la restauration qu'on parvient à le découvrir. On est obligé de retourner de trente ans en arrière, pour aller emprunter à l'empire le mérite passablement vieilli et le caractère incertain de M. Molé. Ce n'est pas là, on ne peut se le dissimuler, un symptôme heureux.

Le livre de M. Blanc, malgré son titre, n'est pas une histoire. Si l'on pouvait espérer de trouver l'impartialité de l'histoire chez un contemporain, ce ne serait pas dans une opinion extrême que sa position aigrit, ce ne serait, en France, ni dans l'opinion légitimiste, ni dans l'opinion républicaine. M. Blanc n'a écrit que des mémoires sur les affaires de son temps considérées de son point de vue et racontées avec ces détails piquants, quelquefois un peu hasardés qui sont de la nature de ce genre d'écrits. Il est d'assez bon goût dans son républicanisme pour se faire lire par toutes les opinions. Son récit est animé, lucide, attachant, alors même que le sujet semble y prêter le moins. On interrompt avec peine le volume commencé. Nous allons mettre successivement sous les yeux du lecteur ce que, dans cette dernière partie de son ouvrage, l'auteur rapporte des derniers moments de

Digitized by Google

trois personnages célèbres de la France contemporaine, le plus estimé de ses républicains, le plus renommé de ses diplomates, et le dernier des rois de la dynastie qu'elle a renversée.

MORT D'ARMAND CARREL.

La presse fut amenée tout-à-coup à s'occuper de sa propre constitution ; car une grande révolution allait s'introduire dans le journalisme.

Parmi les auteurs de cette révolution, figura M. Émile de Girardin, un spéculateur.

Diminuer le prix des grands journaux quotidiens, accroître leur clientèle par l'appât du bon marché, et couvrir les pertes résultant du bas prix de l'abonnement, par l'augmentation du tribut qu'allaient payer à une publicité, devenue plus considérable, toutes les industries qui se font annoncer à prix d'argent, tel était le plan de M. Émile de Girardin.

Ainsi, l'on venait proposer de changer en un trafic vulgaire ce qui est une magistrature, et presque un sacerdoce ; on venait proposer de rendre plus large la part faite jusqu'alors, dans les journaux, à une foule d'avis menteurs, de recommandations banales ou cyniques, et cela aux dépens de la place que réclament la philosophie, l'histoire, les arts, la littérature, tout ce qui élève, en le charmant, l'esprit des hommes : le journalisme, en un mot, allait devenir le porte-voix de la spéculation. Nul doute que, sous cet aspect, la combinaison nouvelle ne fût condamnable. D'un autre côté, elle appelait à la vie publique un grand nombre de citoyens qu'en avait éloignés trop longtemps le haut prix des journaux ; et cet avantage, il y avait évidemment injustice à le méconnaître. Mais les intérêts sont toujours absolus et exclusifs dans leurs colères. M. Émile de Girardin, qui avait commencé l'attaque, fut attaqué à son tour, et avec un blâmable excès d'âpreté, par quelques-unes des feuilles dont une concurrence inattendue menaçait la prospérité ou l'existence. Et, chose étrange, ce fut le *Bon Sens*, journal démocratique, qu'on vit figurer à la tête de ce mouvement. Il est vrai qu'alors la direction du *Bon Sens* était flottante et divisée, circonstance qui permit à un des rédacteurs du feuilleton, M. Capot de Feuillide, de faire agréer ses attaques contre la presse à bon marché et contre M. de Girardin. Les articles publiés étaient écrits avec beaucoup de verve, beaucoup d'esprit, mais sur un ton qui manquait de mesure et de gravité. M. Émile de Girardin, qui avait un journal pour se défendre, se défendit par un procès en diffamation, se réfugiant de la sorte sous la protection d'une loi qui n'admet point l'accusateur à prouver que l'accusation est juste. De là une irréparable catastrophe.

Digitized by Google

Armand Carrel, en effet, n'avait pas cru devoir rester spectateur impassible d'une querelle commencée par un journal de son parti; et le 20 juillet 1836, il publiait dans le *National* quelques lignes dans lesquelles il soutenait que M. de Feuillide avait bien le droit de trouver mauvaise l'entreprise de M. de Girardin, blâmant, d'ailleurs, ce dernier d'avoir eu recours aux lois de septembre.

M. Émile de Girardin répondit par un article qui semblait jeter des doutes sur la loyauté du rédacteur en chef du *National*, et annonçait en termes généraux des attaques ultérieures.

A l'égard de l'homme qui prétendait entrer en lice avec lui, Carrel était placé assez haut pour ne se pas émouvoir. Mais il se laissa emporter par l'ardeur de son sang.

Avant d'aller plus loin, je dirai quelle était alors sa situation d'esprit. Un trouble invincible l'agitait. Car, tout en le saluant chef de parti, l'opinion ne lui fournissait aucun point d'appui sérieux, et il le sentait amèrement. Comme il était dans sa nature de redouter les emportements populaires, et que la possibilité d'une vaste réforme sociale lui apparaissait à peine dans le lointain, peut-être se serait-il appuyé volontiers sur la bourgeoisie, s'il l'avait jugée digne de la république, et accessible au goût des grandes choses. Mais la voyant soumise en général à des passions grossières, amoureuse d'un repos sans grandeur, passionnée pour le médiocre, et servile par cupidité, il s'était détourné d'elle avec un mélange de regret et d'indignation. Il portait, d'ailleurs, à celui qu'elle avait choisi pour guide, une haine presque personnelle, une haine dont chaque accident nouveau de la politique venait envenimer et creuser dans lui la blessure.

D'un autre côté, il se trouvait mal à l'aise dans son propre parti. Il s'effrayait d'avoir à conduire certains hommes dont l'obéissance même était impérieuse et violente ; il leur supposait une ardeur de représailles, des arrière-pensées de despotisme, dont sa modération prenait alarme. Au milieu des tentations de la crise prévue, sauraient-ils respecter la liberté individuelle? consentiraient-ils à proclamer sur-le-champ le régime du droit commun? Voilà ce qu'il se demandait sous l'empire d'une magnanime inquiétude. Eux, cependant, ils étaient là, l'encourageant à l'audace, le pressant, le poussant, lui criant de marcher et de vaincre, sans s'inquiéter des limites futures...., parce que, la victoire une fois remportée, l'essentiel est moins de la faire absoudre par les vaincus que de la compléter et de l'asseoir. C'est ce qu'il fut impossible à Armand Carrel de nier jusqu'au bout, surtout en présence des excès d'un pouvoir qui ne gouvernait que par la colère. Les pensées de l'homme d'État et les ressentiments du citoyen qu'on opprime, combattaient donc en lui les inspirations du chevalier, et ce combat avait fini par le jeter dans une tristesse héroïque.

Digitized by Google

Il s'affligeait aussi du perpétuel refoulement de ses désirs. Il lui aurait fallu les tourments de la gloire, la vie des camps ; et il n'avait, pour employer son énergie, que le journalisme, genre de lutte dont les émotions, si vite effacées, ne rachetaient point à ses yeux les froids soucis et les fatigues vulgaires.

Heureux encore s'il n'avait pas été en butte, parmi les siens, à des défiances qui, austères seulement de la part des uns, présentaient chez les autres un caractère marqué d'injustice. Suivant ceux-là, il n'était ni assez respectueux pour le peuple, ni assez impatient de son triomphe. Ceux-ci allaient plus loin : ils lui reprochaient son élégance militaire et les formes patriciennes de son dédain ; ils ne pouvaient lui pardonner l'injure de sa supériorité et qu'il eût conquis jusqu'à l'estime de ses adversaires. C'est là en effet ce que pardonne le moins aisément aux hommes d'élite la médiocrité envieuse qui, dans un pays libre, gronde au fond de tous les partis. Mais la liberté vaut bien que, pour la servir, on affronte le plus grave de ses dangers, qui est l'ostracisme !

Pour achever ce tableau de l'agonie morale d'un grand cœur, ajoutons qu'Armand Carrel recevait depuis quelque temps des lettres anonymes qui lui prodiguaient tantôt la menace, tantôt l'insulte : elles l'appelaient *spadassin*, et lui prédisaient comme châtiment de la dictature exercée par son courage, une fin prochaine et tragique. Quelques-unes de ces lettres présentaient de sinistres emblèmes : un pistolet et une épée en croix, par exemple. Dans des temps meilleurs, Armand Carrel n'aurait eu que du mépris pour tant de lâcheté ; mais, au point de découragement où il était tombé alors, il ne put se défendre d'une secrète angoisse, et il eut des pressentiments. Un jour il raconta en ces termes aux plus intimes de ses amis un songe dont le souvenir le poursuivait : « J'ai vu ma mère pendant mon sommeil. Elle était vêtue de noir et avait les yeux pleins de larmes. Je lui ai demandé avec effroi : Qui pleurez vous ? Est-ce mon père ? — Non. — Est-ce mon frère ? — Non. — Et de qui donc portez-vous le deuil ? — De vous, mon fils. » Le lendemain de ce rêve prophétique, Armand Carrel écrivait dans le *National* les lignes que nous avons mentionnées plus haut, et qui provoquèrent, de la part de M. Émile de Girardin, la réponse dont nous avons parlé.

Le débat était-il engagé de telle sorte que, s'il demeurait dans les mêmes termes, une rencontre dût naturellement s'en suivre ? Carrel avait une susceptibilité trop altière pour hésiter. Accompagné de M. Adolphe Thibaudeau, homme d'un rare talent et son ami, il se rendit en toute hâte chez M. Émile de Girardin, décidé à obtenir, ou une explication publique, ou une réparation par les armes. Il entra tenant à la main le journal de son adversaire. Il faisait effort sur lui-même pour être calme,

Digitized by Google

et il n'y eut rien que de très-poli, soit dans ses manières, soit dans son langage. Mais à peine avait-il commencé que M. Émile de Girardin exprima le désir d'appeler dans la discussion un de ses amis, M. Lautour-Mézeray, qu'il envoya aussitôt chercher. Jusqu'à l'arrivée de M. Lautour-Mézeray, il il y eut un assez vif échange de paroles. Armand Carrel crut voir dans la résistance de M. de Girardin une intention de duel, et, comme il en faisait l'observation, « une rencontre avec un homme tel que vous, monsieur, lui » dit M. de Girardin, me paraîtrait une bonne fortune. — Un duel » ne me paraît jamais une bonne fortune, à moi, répondit Carrel. » Peu d'instants après, M. Lautour-Mézeray étant arrivé, sa présence vint donner à la discussion un tour plus conciliant, et il fut enfin convenu que quelques mots d'explication seraient publiés dans l'un et l'autre journal. M. Émile de Girardin parlant de rédiger la note, séance tenante, « vous pouvez vous en » fier à moi, monsieur, lui dit Armand Carrel avec dignité. » La querelle paraissait presque éteinte : un incident la ralluma. M. de Girardin demandait que la publication de la note eût lieu simultanément dans les deux journaux. Carrel voulait, au contraire, qu'elle eût lieu d'abord dans la *Presse* ; mais il rencontra, sur ce point, une opposition persistante. Alors, étonné, blessé au vif, n'ayant plus rien à ajouter aux efforts de modération auxquels jusque-là il s'était plié si noblement, Carrel se leva et dit : « Je suis l'offensé, » je choisis le pistolet. » Il sortait, lorsque par une louable inspiration, M. Lautour-Mézeray courut après lui pour le retenir et le calmer. Mais une inexorable fatalité pesait sur toute cette affaire. Le soir, la discussion se ranima entre MM. Ambert et Thibaudeau, amis de Carrel, Lautour-Mézeray et Paillard de Villeneuve, représentants de M. de Girardin. On ne put s'entendre.

Il est souvent donné aux natures supérieures d'avoir de ces intuitions sûres qu'on ne saurait nier, quoique la raison soit impuissante à en pénétrer le mystère. Armand Carrel, dans les affaires d'honneur, s'était toujours élancé au-devant du péril avec une insouciance extraordinaire, en homme qui s'abandonne à sa fortune et qui se plaît à interroger fièrement la destinée. Or, on observa que, sous ce rapport, un changement notable venait de s'opérer en lui. C'était bien toujours le même sang-froid, la même sérénité ; mais ses discours semblaient contenir, pour ses amis, je ne sais quelles consolations cachées, son sourire avait quelque chose d'un adieu, et il était tout entier par la pensée à ceux qui lui étaient chers. Il mit à rendre un dépôt qu'on lui avait confié une précipitation étrange ; et, ce qu'il n'avait jamais fait, il s'occupa de son testament.

Ce fut le vendredi 22 juillet 1836, de grand matin, qu'Armand Carrel et M. de Girardin se retrouvèrent en présence dans le bois de Vincennes. Le

Digitized by Google

premier avait pour témoins MM. Maurice Persat et Ambert ; les témoins du second étaient MM. Lautour-Mézeray et Paillard de Villeneuve. Pendant qu'on chargeait les pistolets, Carrel dit à M. de Girardin : » Si » le sort m'est contraire, monsieur, et que vous fassiez ma biographie, » elle sera honorable, n'est-ce pas, c'est à-dire vraie ? — Oui, mon- » sieur, répondit celui-ci. » Les témoins avaient mesuré une distance de quarante pas; on devait s'approcher jusqu'à une distance de vingt. Armand Carrel s'avança aussitôt, sourd aux exhortations de M. Ambert, qui lui criait de s'effacer, et présentant à la balle qui le cherchait toute la largeur de son corps. M. de Girardin s'était avancé de quelques pas Les deux coups étant partis presque en même temps, on vit les deux adversaires tomber, blessés tous deux, l'un à la jambe, l'autre dans l'aine.

Au nombre des amis les plus dévoués de Carrel était M. Grégoire, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte du bois et qui attendait là le dénoûment dans un cruel état d'anxiété. Tout-à-coup, le bruit d'un tilbury roulant avec rapidité dans les avenues se fait entendre. Le tilbury s'arrête à la grille, et deux amis de M. de Girardin en descendent. C'étaient MM. Cleeman et Boutmy, qui, de la part de Carrel, venaient chercher M. Grégoire. Par eux il apprit l'issue fatale du combat, et avec eux il se hâta vers le lieu de la scène. En arrivant, il aperçut les deux adversaires étendus par terre, l'un à gauche, l'autre à droite, aux bords du chemin. La blessure de Carrel était la plus profonde, la plus dangereuse, la balle ayant froissé les intestins. On s'empressa autour de lui pour le soulever. En passant à côté de M. de Girardin, il lui demanda s'il souffrait, noble et généreux jusqu'au bout. Cependant il était en proie à de vives douleurs et il se sentait perdu. Un homme qui travaillait aux champs, étant accouru et cherchant à le rassurer sur les suites, il répondit par un sourire d'incrédulité et de résignation. Transporté à Saint-Mandé chez un de ses anciens camarades de l'école militaire, M. Peyra, il y reçut l'hospitalité la plus affectueuse et la plus touchante. Pendant les premières heures, un léger rayon d'espoir soutint ses amis. Les docteurs Jules Cloquet et Marx veillaient sur cette vie précieuse.

Au dehors, cependant, la sinistre nouvelle s'étant répandue de proche en proche, la consternation fut universelle, inexprimable. Les uns refusaient de croire qu'une aussi haute destinée pût être tranchée par une balle vulgaire; les autres, comme il arrive aussi dans les grandes inquiétudes, osaient à peine se livrer à l'espérance, et ils reprochaient à Carrel cette magnanime puérilité qui lui avait fait jouer sa vie contre un homme qu'ils jugeaient indigne d'un tel adversaire. Chez plusieurs, la fureur contre M. Émile de Girardin était au comble, et ils l'accusaient de n'avoir vu dans une

Digitized by Google

rencontre dont on devait tant parler, qu'une affaire de bruit, qu'une manière de spéculation. Tous, enfin, rappelaient à l'envi la carrière fournie par Armand Carrel et ses qualités éclatantes.

Dans la nuit du 23 au 24 juillet, l'état du blessé prit le caractère le plus alarmant. Ses souffrances étaient devenues intolérables ; et, d'une voix déchirante, il suppliait les assistants de lui faire apporter un bain. Il demanda tout-à-coup à M. Grégoire, qui ne l'avait point quitté, si l'on venait de retirer la lampe. Oui, répondit M. Grégoire avec une émotion contenue..... La lampe brûlait toujours auprès du blessé, mais Carrel entrait déjà dans la nuit éternelle. L'agonie commença alors. Au sein de ces ténèbres de la mort, qui déjà prenait possession de lui, et en présence d'amis silencieux, Armand Carrel eut un délire sublime. Ses bras, étendus hors du lit, cherchaient sans cesse la main de ceux qu'il savait là et qu'il aimait. Dans son monologue, mystérieux comme un rêve et coloré comme une prophétie, on eût dit qu'il se hâtait d'exhaler tout ce que renfermait son âme puissante. Il parla de la France, de l'Espagne, dont ses vœux et ses regrets mêlaient étroitement les destins. Il fit avec une netteté surprenante la description imaginaire des rues de Madrid, qu'il n'avait jamais vu. Il exprima quelques plaintes sur l'injustice de ses ennemis, et il évoqua le souvenir de plusieurs de ses amis dans un langage d'une éloquence passionnée. En parlant d'un officier nommé Mallé, mort en Afrique, il s'écria : « Il a été tué d'un coup de pistolet... non..., » d'un coup d'épée..... c'était un brave. » Les parties de cette funèbre improvisation étaient diverses, sans liaison entre elles ; mais chaque fragment, pris à part, formait un sens complet et présentait des aperçus d'une grandeur singulière. De temps en temps, le mourant s'interrompait pour redemander son bain. On dut céder à ce désir, qu'il n'y avait plus, hélas! de danger à satisfaire. Après avoir indiqué de quelle manière le bain devait être préparé, Carrel perdit le mouvement et la parole. Il y eut là un moment d'une solennité terrible Était-ce le sommeil? Était-ce la mort? Tous étaient debout, muets, remplis de respect, et comme enchaînés dans une attente formidable. Tout-à-coup on entend dans l'escalier le frôlement de la baignoire Aussitôt, Carrel, qui depuis un quart-d'heure ne donnait plus signe de vie, se soulève dans un indescriptible transport : « Voilà le bain ! » Allons! allons! » Ses amis le prirent dans leurs bras ; mais à peine avait-il touché l'eau, qu'une suffocation le saisit. Il murmura quelques paroles confuses : *France*, *ami*, *république*, poussa un faible cri, et rendit l'âme. Ceux qui ont assisté à une pareille scène ne pourront jamais l'oublier.

Digitized by Google

premier avait pour témoins MM. Maurice Persat et Ambert ; les témoins du second étaient MM. Lautour-Mézeray et Paillard de Villeneuve. Pendant qu'on chargeait les pistolets, Carrel dit à M. de Girardin : » Si » le sort m'est contraire, monsieur, et que vous fassiez ma biographie, » elle sera honorable, n'est-ce pas, c'est à-dire vraie ? — Oui, mon- » sieur, répondit celui-ci. » Les témoins avaient mesuré une distance de quarante pas; on devait s'approcher jusqu'à une distance de vingt. Armand Carrel s'avança aussitôt, sourd aux exhortations de M. Ambert, qui lui criait de s'effacer, et présentant à la balle qui le cherchait toute la largeur de son corps. M. de Girardin s'était avancé de quelques pas Les deux coups étant partis presque en même temps, on vit les deux adversaires tomber, blessés tous deux, l'un à la jambe, l'autre dans l'aine.

Au nombre des amis les plus dévoués de Carrel était M. Grégoire, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte du bois et qui attendait là le dénoûment dans un cruel état d'anxiété. Tout-à-coup, le bruit d'un tilbury roulant avec rapidité dans les avenues se fait entendre. Le tilbury s'arrête à la grille, et deux amis de M. de Girardin en descendent. C'étaient MM. Cleeman et Boutmy, qui, de la part de Carrel, venaient chercher M. Grégoire. Par eux il apprit l'issue fatale du combat, et avec eux il se hâta vers le lieu de la scène. En arrivant, il aperçut les deux adversaires étendus par terre, l'un à gauche, l'autre à droite, aux bords du chemin. La blessure de Carrel était la plus profonde, la plus dangereuse, la balle ayant froissé les intestins. On s'empressa autour de lui pour le soulever. En passant à côté de M. de Girardin, il lui demanda s'il souffrait, noble et généreux jusqu'au bout. Cependant il était en proie à de vives douleurs et il se sentait perdu. Un homme qui travaillait aux champs, étant accouru et cherchant à le rassurer sur les suites, il répondit par un sourire d'incrédulité et de résignation. Transporté à Saint-Mandé chez un de ses anciens camarades de l'école militaire, M. Peyra, il y reçut l'hospitalité la plus affectueuse et la plus touchante. Pendant les premières heures, un léger rayon d'espoir soutint ses amis. Les docteurs Jules Cloquet et Marx veillaient sur cette vie précieuse.

Au dehors, cependant, la sinistre nouvelle s'étant répandue de proche en proche, la consternation fut universelle, inexprimable. Les uns refusaient de croire qu'une aussi haute destinée pût être tranchée par une balle vulgaire; les autres, comme il arrive aussi dans les grandes inquiétudes, osaient à peine se livrer à l'espérance, et ils reprochaient à Carrel cette magnanime puérilité qui lui avait fait jouer sa vie contre un homme qu'ils jugeaient indigne d'un tel adversaire. Chez plusieurs, la fureur contre M. Émile de Girardin était au comble, et ils l'accusaient de n'avoir vu dans une

Digitized by Google

rencontre dont on devait tant parler, qu'une affaire de bruit, qu'une manière de spéculation. Tous, enfin, rappelaient à l'envi la carrière fournie par Armand Carrel et ses qualités éclatantes.

Dans la nuit du 23 au 24 juillet, l'état du blessé prit le caractère le plus alarmant. Ses souffrances étaient devenues intolérables ; et, d'une voix déchirante, il suppliait les assistants de lui faire apporter un bain. Il demanda tout-à-coup à M. Grégoire, qui ne l'avait point quitté, si l'on venait de retirer la lampe. Oui, répondit M. Grégoire avec une émotion contenue..... La lampe brûlait toujours auprès du blessé, mais Carrel entrait déjà dans la nuit éternelle. L'agonie commença alors. Au sein de ces ténèbres de la mort, qui déjà prenait possession de lui, et en présence d'amis silencieux, Armand Carrel eut un délire sublime. Ses bras, étendus hors du lit, cherchaient sans cesse la main de ceux qu'il savait là et qu'il aimait. Dans son monologue, mystérieux comme un rêve et coloré comme une prophétie, on eût dit qu'il se hâtait d'exhaler tout ce que renfermait son âme puissante. Il parla de la France, de l'Espagne, dont ses vœux et ses regrets mêlaient étroitement les destins. Il fit avec une netteté surprenante la description imaginaire des rues de Madrid, qu'il n'avait jamais vu. Il exprima quelques plaintes sur l'injustice de ses ennemis, et il évoqua le souvenir de plusieurs de ses amis dans un langage d'une éloquence passionnée. En parlant d'un officier nommé Mallé, mort en Afrique, il s'écria : « Il a été tué d'un coup de pistolet... non..., » d'un coup d'épée..... c'était un brave. » Les parties de cette funèbre improvisation étaient diverses, sans liaison entre elles ; mais chaque fragment, pris à part, formait un sens complet et présentait des aperçus d'une grandeur singulière. De temps en temps, le mourant s'interrompait pour redemander son bain. On dut céder à ce désir, qu'il n'y avait plus, hélas! de danger à satisfaire. Après avoir indiqué de quelle manière le bain devait être préparé, Carrel perdit le mouvement et la parole. Il y eut là un moment d'une solennité terrible Était-ce le sommeil? Était-ce la mort? Tous étaient debout, muets, remplis de respect, et comme enchaînés dans une attente formidable. Tout-à-coup on entend dans l'escalier le frôlement de la baignoire Aussitôt, Carrel, qui depuis un quart-d'heure ne donnait plus signe de vie, se soulève dans un indescriptible transport : « Voilà le bain ! » Allons! allons! » Ses amis le prirent dans leurs bras ; mais à peine avait-il touché l'eau, qu'une suffocation le saisit. Il murmura quelques paroles confuses : *France*, *ami*, *république*, poussa un faible cri, et rendit l'âme. Ceux qui ont assisté à une pareille scène ne pourront jamais l'oublier.

Digitized by Google

Je l'ai vu dans sa dernière attitude : son pâle visage exprimait la passion au repos ; la mort chez lui paraissait pleine de pensées ; et il avait la raideur guerrière et la fière immobilité d'un capitaine endormi.

Tous les partis s'unirent pour bénir sa mémoire et pour le pleurer ; MM. Arnold Scheffer, Thibaudeau, Martin Maillefer, lui firent des adieux touchants auxquels s'associa la France entière ; et Châteaubriand, Arago, Cormenin, Béranger, furent aperçus en larmes autour de la fosse qui attendait et qui garde ce vaillant homme. L'illustre sculpteur David l'a fait revivre en bronze, et son tombeau est devenu le but d'un pélérinage austère.

MORT DE TALLEYRAND.

Nous avons dépeint M. de Talleyrand ; nous avons dit combien était fastueuse sa vanité dans le mal. Mais son impassibilité n'était qu'un masque. Comme le mépris des hommes et des principes faisait école dans son salon, il ne voulait point perdre le bénéfice de ce professorat honteux, et il avait soin de ne paraître que triomphant et moqueur. Au fond, il était incertain, combattu, humble dans sa tristesse et tourmenté. Son immoralité de parade ne répondant pas en lui à une forte nature, à une perversité énergique, il s'y épuisa misérablement. Des témoignages, tenus longtemps secrets, mais irrécusables, prouvent que, dans les dernières années de sa vie, la méditation lui était amère, insupportable. Abandonné à lui-même dans le silence des nuits, il tombait du haut de son orgueil factice dans d'inexprimables découragements ; et, à la lueur de la lampe qui éclairait la solitude de ses veilles, il lui arriva d'écrire des lignes par où se montraient le tumulte de ses pensées et les défaillances de son âme, des lignes comme celles-ci, par exemple : « Voilà 85 ans écoulés ! que de soucis ! que d'agitations ! que de malveillances inspirées ! que de complications fâcheuses ! Et cela sans autres résultats qu'une grande fatigue physique et morale, et qu'un sentiment profond de découragement à l'égard de l'avenir, de dégoût pour le passé ! »

Ainsi, sous la glace de son front, l'ironie perpétuelle de son regard, le calme de son maintien, et la permanence de son bonheur apparent, M. de Talleyrand cachait une vie pleine de luttes et de puisillamnité. Une fois sur la scène, il faisait volontiers étalage de son dédain pour la vertu. Mais il avait le cynisme du mal sans en avoir le courage. Il ne croyait même pas à son scepticisme ; il n'avait pas foi, même en son immoralité : de sorte que tout était faux chez cet homme, jusqu'à ses vices.

S'il en faut croire quelques dévots personnages, la première communion de la fille de Mme de Dino aurait marqué, dans la vie de M. de Talleyrand, d'une

Digitized by Google

manière étrange, décisive ; et il se serait laissé toucher à un point extraordinaire par le spectacle de la piété chez une jeune fille qu'il aimait tendrement. Ce qui est certain, c'est que Mlle Pauline de Dino était d'une dévotion rare, et, de la part de son grand-oncle, l'objet d'une espèce de culte. M. de Talleyrand, d'ailleurs, avait une faiblesse de caractère à peine croyable, et personne plus que lui n'était propre à être gouverné par un enfant. Ce fut de ces données qu'on partit pour préparer l'œuvre de sa conversion.

On devine de quelle importance était pour les prêtres une conversion semblable ! Ceux d'entre eux qu'animait un zèle sincère pour la religion devaient s'en réjouir comme d'une sainte conquête ; les autres y voyaient un hommage rendu à leur empire, une humiliation sans égale infligée au parti de Voltaire, la preuve enfin que le catholicisme avait droit de suzeraineté sur les deux extrémités de l'existence de l'homme, sur la naissance et sur la mort. Du reste, l'ancien archevêque de Paris, le cardinal Talleyrand de Périgord, avait spécialement recommandé la conversion de son neveu à M. de Quélen, qu'il désira, dans cette pensée, avoir pour successeur.

L'intérêt de l'Église fut merveilleusement servi par la duchesse de Dino. Fille du duc de Courlande, et née par conséquent dans le voisinage des trônes, elle avait exercé longtemps le double pouvoir de l'esprit et de la beauté ; mais l'un dure plus que l'autre ; et, soit qu'elle voulût par un changement d'habitudes rajeunir sa vie, soit que les allures de la cour trop bourgeoise de Louis-Philippe eussent fini par épuiser ses aristocratiques dégoûts, elle en était venue à soupirer après le faubourg Saint-Germain. En vain M. Thiers et les hommes nouveaux lui avaient-ils maintes fois représenté combien était peu probable la réconciliation dont l'espoir la tentait, et qu'elle ne trouverait jamais ailleurs ce qu'elle allait perdre en s'éloignant de l'entourage de M. de Talleyrand, c'est-à-dire le plaisir d'influer sur les affaires et celui d'avoir des gens d'esprit pour courtisans, elle s'obstina. Or, elle crut, — et cette croyance, s'associant à des sentiments religieux, lui en était devenue sans doute plus chère, — elle crut que sa paix avec le faubourg Saint-Germain serait faite le jour où elle aurait obtenu de M. de Talleyrand un désaveu public du passé. Elle y gagnait, dans tous les cas, de flatter la reine. Et l'entreprise n'avait rien de chimérique, car la duchesse de Dino commandait irrésistiblement à la volonté de son oncle, douée quelle était d'une vive intelligence et d'un esprit charmant.

Aussi bien, M. de Talleyrand commençait à faire sur lui-même de fréquents retours, quoiqu'il se gardât soigneusement d'en laisser rien paraître à ceux de ses amis qui, comme MM. de Montrond, Thiers et Mignet, auraient eu droit de s'en étonner. Pendant l'année qui précéda sa fin, il demanda

Digitized by Google

souvent à son libraire des livres pieux ; et sur un petit morceau de papier nous avons lu, tracée au crayon et de sa main, l'indication suivante : La *Religion chrétienne étudiée dans le véritable esprit de ses maximes*. Enfin, arrivé à cet état d'inertie morale où l'homme ne peut plus se suffire, et voyant se dresser de toutes part autour de lui les fantômes de son cœur, il résolut d'appeler un prêtre. Ce fut à l'abbé Dupanloup qu'il s'adressa. Il n'était pas encore atteint de la maladie à laquelle il devait succomber, et sa vieillesse seule l'approchait de la mort.

L'abbé Dupanloup éprouvait pour M. de Talleyrand une répugnance extrême ; prié à dîner, il refusa d'abord ; mais, sur l'invitation de l'archevêque de Paris, il dut se prêter à des relations évidemment profitables à l'Église. Une secrète inquiétude l'agitait pourtant. N'était-il pas à craindre que la conversion de M. de Talleyrand ne fût une mystification cruelle préparée par son impiété, et comme une dernière comédie jouée audacieusement sur les bords du tombeau ? Tout n'était-il pas possible à une dissimulation qui fut un des grands scandales de l'histoire ? Tremblant d'être pris pour dupe, l'abbé Dupanloup aurait volontiers provoqué un éclat qui pût éclaircir ses doutes. Mais la politesse exquise de M. de Talleyrand le désarmait. Il se décida donc à lui écrire une lettre qui rappelant des souvenirs de religion et de sacerdoce, fût de nature à arracher à M. de Talleyrand une réponse péremptoire. M. de Talleyrand répondit en effet, et sa réponse s'ouvrait par la phrase que voici : « Les souvenirs que vous invoquez, monsieur l'abbé, me sont tous bien » chers, et je vous remercie d'avoir deviné la place qu'ils ont conservée dans » ma pensée et dans mon cœur. » Entre le prince et l'abbé Dupanloup les relations continuèrent, la religion faisant le fond de leurs entretiens ; et telle était l'incertitude d'esprit de l'homme qui passait pour le patriarche de l'incrédulité, qu'il se laissa insensiblement amener non-seulement à l'idée de remplir ses devoirs religieux, mais encore à celle d'abjurer publiquement sa vie. C'est ce qu'il fit dans une déclaration adressée au pape, et qui fut soumise à l'archevêque de Paris. Le prince y confessait ses erreurs avec une humilité craintive. Seulement, il y en avait une qu'il s'étudiait à excuser. L'archevêque de Paris ne voulut pas de la restriction et fit subir à l'acte des modifications auxquelles M. de Talleyrand se résigna, tant il était soumis et dompté !

Cependant, il venait d'être atteint d'une maladie mortelle, et la nouvelle de ce qui se passait dans l'intérieur perçait déjà, quoique vaguement, au dehors. Ce fut pour la portion la plus mondaine de l'entourage du prince un inexprimable sujet de surprise et de douleur. Que M. de Talleyrand eût fait intervenir dans ses adieux à la vie la religion et les ordinaires pratiques du culte, des hommes comme MM. Thiers et Mignet ne pouvaient trouver cela que très-convenable et très-décent ; mais dans la rétractation publique imposée

Digitized by Google

au vieillard par qui la messe du Champ de Mars fut célébrée, il y avait, suivant eux, un outrage à l'ensemble des traditions révolutionnaires, et ils s'en indignaient. La colère était grande surtout chez M. de Montrond, homme d'Etat anonyme et génie clandestin, roué sans égal, perdu de mœurs et de dettes, possédant au plus haut degré la grâce dans l'impertinence et le dandysme de l'incrédulité, causeur étincelant, d'ailleurs, ami du roi, et bien supérieur à M. de Talleyrand, duquel il disait : « *Qui ne l'adorerait ? il est si vicieux* ! » M. de Montrond mit à disputer aux prêtres son complice mourant une ardeur passionnée et violente. Tout fut inutile.

M. de Talleyrand avait toujours eu beaucoup de goût pour M. Thiers et pour M. Mignet. Il aimait leur genre de talent, l'originalité de leur fraternelle fortune; et il flattait en eux des historiens; car ce sceptique, si profond et si complet en apparence, se préoccupait avec une anxiété presque puérille du jugement que porterait sur lui la postérité. A son tour, M. Thiers avait été sensible aux avances faites à son mérite plébeïen par un grand seigneur de la révolution. Il est vrai qu'au sujet du traité de la quadruple-alliance leurs relations s'étaient un peu refroidies, mais enfin elles ne s'étaient pas rompues, et M. Thiers n'avait cessé d'avoir auprès du prince un facile accès : il crut remarquer qu'on essaya de l'éloigner dès que M. de Talleyrand fut tombé malade.

Le 17 mai, les signes d'une mort prochaine devenant visibles, on présenta au prince, pour qu'il y apposât sa signature, la déclaration, objet de tant de craintes, de tant d'espérances. Il signa. Peu de temps après, le roi parut, et l'on raconte que, touché d'une telle visite, le gentilhomme à l'agonie exprima sa satisfaction en ces termes : « C'est le plus grand honneur » qu'ait jamais reçu ma maison. » On raconte aussi, — et c'est par des ecclésiastiques que le fait, quelque invraisemblable qu'il soit, a été sourdement propagé, — que le roi ayant demandé à M. de Talleyrand s'il souffrait, et celui-ci ayant répondu : « Oui, comme un damné, » Louis-Philippe laissa tout bas échapper ce mot : « Déjà ? » mot que le mourant aurait entendu, et dont il se serait sur-le-champ vengé en donnant à une des personnes qui l'entouraient des indications secrètes et redoutables.

Vint l'heure suprême. La gangrène montait des entrailles vers la tête; les secours de l'église furent apportés, et l'on récita les prières des agonisants. Le nombre des visiteurs de marque était considérable, et nul obstacle n'était mis à leur admission, la duchesse de Dino ayant intérêt à ce que les derniers moments du prince fussent entourés d'une publicité solennelle et incontestable. Or, parmi les personnages présents, quelle diversité de sentiments, de préoccupations, de discours ! Quelques-uns s'affligeaient de l'appareil catholique de cette mort; la plupart y puisaient au contraire des

Digitized by Google

motifs de consolation, et, entre autres, le duc de Noailles, Mme de Castellane. Beaucoup songeaient aux révélations curieuses qu'allait sans doute laisser après lui, un homme qui avait passé un demi-siècle dans les coulisses de l'histoire; ils ignoraient que ses *Mémoires*, déposés en Angleterre, ne devaient être ouverts, conformément à sa volonté, qu'au bout de trente ans.

Vers quatre heures du soir, on s'aperçut qu'il ne lui restait plus que quelques minutes à vivre. Il avait néanmoins toute sa connaissance et paraissait attentif aux prières. En entendant prononcer les noms de ses patrons, Charles, archevêque de Milan, et Maurice, martyr, il ajouta d'une voix faible : « Ayez pitié de moi! » Enfin, comme l'abbé Dupanloup lui rapportait ces mots de l'archevêque de Paris : « Pour M. de Talleyrand je donnerais » ma vie. — Il aurait un meilleur usage à en faire, répondit-il. » Et il expira.

Rien ne devait manquer à la pompe officielle de ses funérailles; mais le peuple, qui doutait de son âme, attaqua par des propos moqueurs l'inviolabilité de son cercueil.

Pourtant, chose bizarre et navrante! cet homme, qui fut traître à son pays, qui méprisa l'humanité, qui n'hésita jamais à immoler d'un trait de plume des millions de créatures humaines, qui trempa dans toutes les iniquités fameuses, qui fit de la politique une science sèche et dure à l'excès, abominable et funeste, il se montrait, dans ses rapports privés, d'une bonté peu commune. Les gens de sa maison lui étaient dévoués. Se séparer d'un domestique était pour lui une peine si vive qu'il ne s'y pouvait résoudre. Il aima, il eut des amis.

N'importe. A qui touche aux destinées des peuples il faut plus qu'une certaine disposition à compâtir aux souffrances individuelles. L'existence politique de M. de Talleyrand ne fut qu'un long scandale : il est juste, il est nécessaire qu'on la flétrisse. Par lui fut couvée, en effet, l'immoralité contemporaine, qui à son tour le soutint et le porta. A son école se formèrent les philosophes de boudoir qu'on a vus depuis prendre le cynisme pour une preuve de supériorité, et la corruption pour de l'esprit, plagiaires du vice heureux, malhonnêtes gens à la suite.

Mais, grâce au ciel, il n'est pas vrai que l'intelligence soit du parti de l'improbité. M. de Talleyrand, nous le répétons, et la vérité l'exige. M. de Talleyrand fut un homme médiocre. M. d'Hauterive eut le mérite des travaux diplomatiques dont il usurpa, lui, tout l'honneur. Les traités sur lesquels on lit sa signature en qualité de serviteur de Napoléon, l'épée de son maître les avait conclus. Repoussé par l'empereur après l'avoir été par la république, il ne prévit pas le retour des Bourbons, et ne le jugea possible

Digitized by Google

que lorsqu'ils entrèrent dans Paris. Les cent jours prirent au dépourvus sa prévoyance, si follement vantée! Au congrès de Vienne, et bien que le partage des dépouilles du monde eût fait naître entre les puissances victorieuses des dissidences dont un négociateur habile pouvait aisément tirer profit, il ne sut empêcher ni la formation du royaume des Pays-Bas, qui devait nous servir de barrière au nord, ni celle du royaume de Sardaigne, qui devait nous servir de barrière au midi; il s'allia contre l'empereur de Russie, qui nous aimait, à l'Angleterre, qui travaillait ardemment à notre ruine; il ne put rien, absolument rien, pour le roi de Saxe notre allié le plus fidèle; et, au lieu de donner pour voisin à la France sur les bords du Rhin, une puissance secondaire, ainsi que la Russie le proposait, il contribua, par imbécilité ou trahison, à établir à nos portes la Prusse, puissance principale et hostile. Il fut incapable de se maintenir sous la restauration, à laquelle Fouché lui-même, le régicide Fouché, s'était rendu nécessaire. Il n'eut point de part à l'avènement de Louis-Philippe, tant son influence était nulle en 1830! Dans les conférences de Londres, réduit à un rôle tout-à-fait subalterne, il fut mis honteusement en dehors des délibérations qui avaient pour objet la destruction des forteresses élevées contre la France, et on lui fit signer le traité des vingt-quatre articles, appendice à ceux de 1815. Il ne connut la quadruple alliance qu'après sa conclusion, et il permit qu'on lui en attribuât la pensée. Humilié par lord Palmerston dans sa fatuité de grand seigneur, il se détacha, pour se venger, des whigs et de l'Angleterre, et prit parti pour la politique continentale, lui à qui d'ignorants panégyristes ont prêté des vues si persistantes et si profondes. Enfin, rappelé de Londres, il fut obligé, pour retenir un reste d'influence, de s'abaisser aux fonctions de flatteur, et il s'attira un jour, de la part de M. Thiers, cette exclamation cruelle : « Que M. » de Talleyrand, sous Napoléon, se soit fait le courtisan de la gloire » et de la grandeur, à la bonne heure; mais se faire le courtisan de ceci!... » Donc pas un fait qui prouve la capacité de M. de Talleyrand.

A la vérité, il a traversé beaucoup d'orages, et il est mort dans son lit. Mais, pour se tenir debout dans les hautes régions de la politique, quand on n'aspire qu'à cela, que faut-il? Avoir une âme d'esclave; savoir être infidèle au malheur et ingrat; ramper dans la tyrannie; ne sentir ni l'orgueil des choses sublimes, ni l'ambition des vastes desseins; être assez médiocre pour qu'on dédaigne de vous haïr, et assez vil pour qu'on se serve de vous, en vous méprisant. On appelle cela le génie de l'homme heureux! Ah! qu'on descende jusqu'aux plus humbles conditions; qu'on regarde ce malheureux aux prises avec la misère; qu'on calcule l'étendue des ressources qu'il est

Digitized by Google

obligé de mettre en œuvre pour échapper à la faim, la force de volonté qu'il emploie contre le désespoir... « Vous vous croyez un grand homme, monsieur » le comte, parce que vous êtes un grand seigneur, dit Beaumarchais. Eh » morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de » science pour subsister seulement. qu'on n'en a mis depuis cent ans à gou- » verner toutes les Espagnes. » Non, le génie n'a point le succès pour mesure. La vraie grandeur ne reste pas si aisément impunie. Seul, abattu, exilé sur un point de la mer, et tenant fixés sur son impuissance les regards de l'univers inquiet, Napoléon était plus imposant qu'au sommet de sa fortune, où l'appareil du souverain pouvoir le cachait à demi.

MORT DE CHARLES X.

Accueilli dans le château de Prague, après un séjour douloureux sur le sol anglais, Charles X s'était décidé. vers la fin, à quitter la Bohême. Goritz l'attirait par la salubrité de ses eaux, la douceur de son climat, et aussi par le voisinage du chaud soleil de l'Italie : la famille se mit en route. A travers les vicissitudes de l'exil, atteindrait-on le but désiré? On raconte qu'en jetant un regard d'adieu sur la Moldau, sur le pont qui la traverse, sur Prague et ses flèches gothiques, le roi fugitif fut pris de mélancolie et dit : « Nous » quittons ce château sans bien savoir où nous allons, à-peu-près comme les » patriarches, qui ignoraient où ils planteraient leurs tentes. » Il gagna Tœplitz, et il commençait à y goûter quelque repos, lorsqu'il apprit que, dans la maison qu'it occupait, le roi de Prusse était attendu. Il fallut pousser plus loin, et, comme le choléra s'avançait, on dut s'arrêter à Budweiss, dans une petite et misérable auberge. Le duc de Bordeaux y tomba malade, et de ses souffrances, qui furent cruelles, il lui resta longtemps une grande pâleur : car celui qui naquit dans le palais des rois de France avait failli mourir au fond d'une obscure hôtellerie de Bohême, dans le silence et l'abandon. Du château de Kirchberg, où il avait cherché refuge en quittant Budweiss, Charles X fut chassé par la rigueur du climat, que rendaient plus sensible les approches de l'hiver; et, dans les derniers jours du mois d'octobre 1836, tous les membres de la famille se trouvaient réunis à Goritz. en Styrie.

Ils y étaient à peine, que la température se glaça tout-à-coup; un vent d'une violence extrême, le *bora*, s'était levé ; la neige s'étendit sur toutes les montagnes environnantes : le vieux roi n'eut bientôt autour de lui que les plus sinistres images de la désolation et de la douleur. Sa santé, pourtant, n'avait jamais paru meilleure, et il faisait à pied de longues promenades.

Digitized by Google

Mais ce qui était atteint chez lui, c'était le cœur. L'idée de la mort revenait souvent dans ses entretiens. « Il ne s'écoulera pas longtemps, disait-il, » d'ici au jour où l'on fera les funérailles du pauvre vieillard. » Et l'on remarqua qu'il s'abandonnait chaque jour davantage au regret de la patrie perdue.

Dans la matinée du 4 novembre (1836), jour de la Saint-Charles, il avait éprouvé durant la messe un saisissement de froid : il ne put assister au dîner, suivant ce qu'a raconté un des compagnons de son exil, M. de Montbel ; et lorsque, le soir, il entra dans le salon, où se trouvaient, avec quelques courtisans de leur infortune, les membres de sa famille, son aspect leur fut un sujet d'épouvante. Ses traits étaient contractés d'une manière étrange, sa voix avait une lugubre sonorité ; en quelques heures il avait vieilli de plusieurs années, et l'on ne pouvait déjà plus douter que la mort ne fut avec lui. Dans la nuit, la crise se déclara. Les docteurs Bougon et Marcolini furent appelés, et le cardinal de Latil vint donner l'extrême-onction au roi mourant. La messe fut ensuite célébrée près de son lit. Accablé par le choléra, Charles X priait encore. L'évêque d'Hermopolis étant venu le consoler et l'encourager dans ces heures d'angoisse, il se montra calme, résigné au départ, et s'entretint sans trouble des choses de l'éternité. Quelques instants après, on lui amena, pour qu'il les bénît, le duc de Bordeaux et sa sœur. Alors, étendant sur leurs têtes ses mains tremblantes : « que Dieu vous protége, mes enfants, » dit-il ! marchez dans les voies de la justice... Ne m'oubliez pas.. Priez » quelquefois pour moi. » Dans la nuit du 5 novembre, il tomba dans un anéantissement profond. Il n'appartenait plus au monde extérieur que par un léger mouvement des lèvres. On commença de réciter autour de lui les prières des agonisants. Enfin, le 6 novembre (1836), à une heure et quart du matin, sur un signe du docteur Bougon, chacun se mit à genoux, des gémissements étouffés se firent entendre, et le dauphin s'avança pour fermer les yeux de son père.

Le 11, les portes du Graffenberg s'ouvraient pour les funérailles. Le char, entouré de serviteurs tenant des torches, était précédé par le prince archevêque de Goritz. Les ducs d'Angoulême et de Bordeaux suivaient, vêtus de manteaux noirs, l'un sous le titre de comte de Marnes, l'autre sous celui de comte de Chambord ; et, parmi beaucoup d'étrangers, quelques Français. Des pauvres marchaient en avant avec des flambeaux. Le corps fut porté au couvent des franciscains, situé sur une hauteur, à peu de distance de la ville. Ce fut là, dans un sépulcre vulgaire, à la lueur d'une lampe près de s'éteindre, que les amis du monarque déchu furent admis à contempler pour la dernière fois sa figure blanche et gravé sous le suaire. Le corps avait été d'abord déposé dans une bière provisoire : il en fut retiré pour être couché dans un cercueil de plomb, qui reçut l'inscription suivante :

Digitized by Google

CI-GIT

TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE

CHARLES X^e^ DU NOM,

PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

MORT A GORITZ LE 6 NOVEMBRE 1836,

AGÉ DE 79 ANS ET 28 JOURS.

Toutes les maisons régnantes de l'Europe prirent le deuil d'étiquette, une seule exceptée : la maison d'Orléans.

Telle fut la fin de Charles X, de ce prince si diversement éprouvé. En songeant de quelle source étaient venues ses fautes et à quelle expiation Dieu l'avait condamné, les âmes généreuses s'abstinrent de rappeler combien funeste avait été son royal passage à travers la France. Dans l'humiliation de ses cheveux blancs, dans les misères de sa vieillesse en peine d'un abri tranquille, dans ce qu'avaient eu de morne et de poignant ses adieux à la terre, quelques-uns ne virent que les suites naturelles de la victoire remportée par la révolution sur les rois ; et ceux-là même furent touchés d'une si grande infortune...

Digitized by Google

DE LA LANGUE FLAMANDE, SON PASSÉ ET SON AVENIR,

Par Hubert Vandenhoven. [1]

Ce titre n'excitera peut-être pas l'intérêt de tous nos lecteurs; et si nous ajoutons que c'est de l'orthographe flamande qu'il s'agit dans ce nouvel écrit, nous craignons que la curiosité ne se resserre dans un cercle plus étroit encore. Elle aura tort; car, malgré l'aridité apparente du sujet et l'obscurité d'un nom, tellement inconnu dans le monde littéraire qu'on serait tenté de croire qu'il en cache un autre, l'auteur a écrit, à propos de l'orthographe flamande, une brochure qui mérite d'être remarquée; elle sera lue avec intérêt même par ceux que n'émeuvent ni la querelle des *aa* et des *ae*, ni les terribles assauts que, du haut de la tribune nationale, le parti du *den* a livrés à la faction du *de*. Étendant ses vues au-delà de l'horizon des maîtres d'école, M. Hubert Vandenhoven apporte dans le débat de la science et des considérations toutes nouvelles qui en relèvent singulièrement le caractère.

La commission que le gouvernement chargea de faire un rapport sur l'orthographe uniforme à adopter pour la langue flamande, a voulu, autant que possible, rapprocher le flamand du hollandais, en partant de l'idée que ces deux dialectes ne forment qu'une même langue. Les adversaires de la commission prétendent, au contraire, maintenir entre le hollandais et le flamand la ligne de démarcation qui existait avant 1815, et conserver au flamand un caractère plus local. Les premiers se disent plus progressifs et plus larges dans leurs vues, les autres plus patriotes et plus soucieux des anciennes

[1] Bruxelles et Leipsick 1844, brochure in-8°.

Digitized by Google

traditions. M. Vandenhoven croit que les uns et les autres se trompent, et ce qu'il propose n'est pas un tiers-parti timide, une de ces transactions mixtes, empruntées à la politique du jour, où des hommes sans opinion font semblant de mettre d'accord des convictions qu'ils n'ont pas, c'est au contraire un parti très-hardi, ne limitant pas ses espérances aux résultats vulgaires d'une réforme orthographique, mais aspirant, pour la langue et la civilisation flamande, à des perspectives qu'on ne lui avait pas encore ouvertes; bien plus que cela, visant à une espèce de remaniement et d'agrégation nouvelle d'une partie des peuples de l'Europe septentrionale, sinon sous le rapport politique, au moins sous celui des relations littéraires et des liens de civilisation qu'engendre la communauté du langage.

Ce que l'auteur reproche surtout aux Desrochistes ou adversaires de la commission, c'est que Desroches, qui écrivit sa grammaire vers le milieu du siècle dernier, a négligé l'usage des anciens auteurs et l'esprit des langues germaniques. Depuis les écrivains du XIIIe et XIVe siècle, le flamand a beaucoup perdu. La Flandre et le Brabant ont eu, après le IXe siècle, peu de contact avec les autres populations de souche germanique; ces provinces se sont trouvées, au contraire, en rapport immédiat soit avec la France, soit avec les provinces wallonnes; leur langue a dû s'en ressentir. L'influence française sous les ducs de Bourgogne, l'influence espagnole sous Charles-Quint et Philippe II, lui furent l'une et l'autre funestes. Desroches, d'un autre côté, n'a pas su s'élever au-dessus de l'usage local; il a tracé des règles pour un dialecte; mais il a perdu de vue la langue générale qui doit dominer les dialectes, tout en profitant des ressources qu'ils lui présentent. La langue de Desroches ne peut aboutir à une littérature riche ni à une civilisation élevée; elle est restreinte à la Flandre et au Brabant; on n'écrit guère pour si peu de lecteurs.

La commission s'est rapprochée du moyen-âge, et, autant qu'elle a cru le pouvoir, des règles orthographiques de Siegenbeek que la Hollande doit aux soins de l'administration du roi Louis. Mais le hollandais a le même défaut que le flamand de Desroches. C'est un dialecte local érigé en langue. La langue hollandaise ne porte son nom et ne s'est séparée de la langue flamande que depuis que les provinces septentrionales des Pays-Bas se sont, au XVIe siècle, détachées des autres pour fonder un Etat indépendant. Depuis cette séparation, l'influence de la province de Hollande les a dominées, et sa prépondérance s'est fait sentir dans la littérature aussi bien que dans la politique; son idiôme, le plus désagréable de tous, est devenu le type de la langue écrite. Loin de se rattacher aux dialectes du dehors, on n'a pas même eu égard à ceux de la Gueldre et de l'Over-Yssel En cultivant la langue, on l'a appauvrie; au lieu d'emprunter aux dialectes d'autres populations, on procéda

Digitized by Google

par exclusion. Toute expression, toute tournure de phrase qui n'était pas née sur le sol de la province de Hollande fut bannie, tandis qu'on érigea en normes les moindres caprices de cet idiôme provincial. Les Hollandais eux-mêmes en conviennent. On trouve dans la brochure de M. Vandenhoven des extraits du vieux poème flamand du Renard et de quelques autres anciennes poésies, dont le langage n'est pas seulement d'une ravissante naïveté, mais ce que le lecteur wallon ou français aurait peine à croire d'une harmonie presqu'italienne, et de plus, d'une souplesse et d'une légèreté qu'on croirait empruntées à Lafontaine ou aux vers badins de Voltaire. Quelle distance entre ce vieux langage qui ne s'appelait encore ni flamand ni hollandais, et ce lourd entassement de rudes consonnes et de mots interminables qu'on remarque chez les meilleurs auteurs modernes de la Hollande, où l'on trouve, par exemple, des hémistiches comme ceux-ci :

Door vonklend lichtstraalbreken.
Met onafmeetbre schrenken.
Den schrikbren grimlach droeg...

Est-ce la peine d'abandonner le dialecte de Desroches pour celui de la province de Hollande ! N'y a-t-il pas d'autre alternative? M. Vandenhoven pense qu'il y a un meilleur parti à prendre, c'est de s'élever au-dessus des idiômes particuliers pour remonter à la langue dont le hollandais et le flamand ne sont que des dialectes locaux. Les dénominations de langue flamande et de langue hollandaise sont de date assez récente; l'ancien nom générique de la langue est celui de *bas-allemand*. Desroches ne désigne pas autrement le flamand. Dans le brabant, le peuple ne donne pas à la langue qu'il parle le nom de flamand, mais celui de *dietsh* ou *nederdutsch*. Or, cette langue bas-allemande n'existe pas seulement en Belgique et en Hollande, elle est parlée en Europe, suivant des dialectes différents, il est vrai, par seize millions d'hommes, sur un territoire qui s'étend de Dunkerque à Kœnigsberg et a pour limite méridionale une ligne presque droite partant de Dunkerque pour aller aboutir à la Pologne, en passant aux environs de Bonn, de Cassel, entre Magdebourg et Leipsick, et le long de la limite septentrionale de la Silésie : le pays du bas-allemand comprend ainsi outre nos provinces flamandes et la Hollande, la Westphalie, le Hanovre, le Mecklenbourg, la Vieille Prusse et le Holstein. Voilà, suivant l'auteur, la langue générale qu'il faudrait avoir en vue dans toutes les réformes orthographiques et grammaticales du flamand; au lieu de se renfermer dans trois ou quatre dialectes provinciaux, il faudrait s'efforcer de réunir en faisceau tous ces idiômes d'une langue qui au fond est la même. Pour établir cette identité, l'auteur rapporte à la fin de sa brochure quelques textes en langage populaire de la Westphalie, du Brandebourg,

Digitized by Google

de Brunswick, du duché de Sleswig, de Danzig, etc. Tous ces dialectes ne s'éloignent pas beaucoup plus du flamand, que les divers idiômes flamands ne diffèrent entre eux en Belgique. Il est remarquable que les régions les plus éloignées, c'est-à-dire, celles qui ont eu le moins de rapport avec le haut-allemand, sont celles aussi dont l'idiôme se rapproche le plus du flamand, tels sont Dantzig et le duché de Sleswig.

Cette langue bas-allemande n'est toutefois elle-même, qu'un grand dialecte de la langue germanique. Mais les caractères en sont si bien déterminés, ils se retrouvent si uniformément dans tous ses idiômes, que la ligne de démarcation entre le bas-allemand et le haut-allemand est très-nette. Les radicaux, les règles grammaticales et les désinences sont les mêmes. Il n'y a de différence sous ce rapport que dans la formation du pluriel des substantifs et de quelques temps des verbes. Mais ce qui sépare bien clairement les deux langues, c'est la substitution de certaines consonnes à d'autres. Ainsi le haut-allemand remplace presque toujours le *t* du bas-allemand par *s* ou par *z*, quelquefois par *tz* (*dat*, *wat*, *water*, deviennent *das*, *was*, *wasser*) ; le *p* se change en *f* ou *pf* (*hopen*, *hoffen*, *rapen*, *raffen*. *damp*, *dampf*, *kop*, *kopf*) ; le *k* final se change souvent en *ch* (*ik*, *ich*, *maken*, *machen*); le *d* en *t* (*dood*, *todt*, *dag*, *tag*) ; le *v* en *b*, (*geven*, *geben*, *loven*, *loben*) ; l's prend le son du *ch* français devant *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *t*, et *w*. Il n'y a guère dans les consonnes que ce petit nombre de permutations d'une langue à l'autre; mais comme elles atteignent des lettres d'un usage très fréquent, il s'en suit qu'un très grand nombre de mots sont modifiés et que le langage tout entier prend une autre physionomie. Pour les voyelles, la différence est moins importante, l'*o* flamand devant l'*n* ou l'*m*, se remplace presque toujours par l'*u* (*jong*, *jung*, *dom*, *dumm*); l'*y* tantôt par *ei*, tantôt par *i* (*byl*, *beil*, *my*, *mich*, *wy*, *wir*) ; l'*ee* par *ei*; l'*oo* par *au*; *ui* et *ou* par *au* (*huis*, *haus*, *vrouw*, *frau*). Ce n'est là pour ainsi-dire qu'une prononciation différente. L'auteur considère la prononciation du bas-allemand comme plus douce, moins saccadée et surtout moins sifflante que celle du haut-allemand. Ce qui donne surtout ce dernier défaut au haut-allemand, c'est l's, le *sch*, et le *ch* qui y sont prodigués, et que le bas-allemand remplace respectivement par le *t*, l's et le *k*.

L'existence du bas-allemand dès la fin du 5e siècle de notre ère est établie par un fait historique, l'invasion des anglo-saxons en Angleterre; la langue qu'ils y importèrent appartient au bas-allemand et prouve qu'il était déjà formé à cette époque. La traduction des évangiles en mœso-gothique, faite vers 360 par l'évêque Ulphilas, présentait même déjà la plupart des caractères du bas-allemand. Le haut-allemand au contraire n'a pas de monument authentique et certain avant le 8e siècle. Aussi s'ac-

Digitized by Google

corde-t-on généralement à regarder le dialecte bas-allemand comme plus ancien.

« Il paraît, dit M. Vandenhoven, que la forme actuelle du haut-allemand n'est pas antérieure aux grands bouleversements produits dans le 5e siècle par les invasions des peuples barbares du nord et de l'est, et il est permis de supposer que les populations slaves, qui à plusieurs reprises se sont repliées sur l'Allemagne et confondues avec les populations indigènes, auront apporté aux habitants des ces contrées méridionales le goût des consonnes sifflantes qui distingue leur idiôme.

« Jusqu'à l'époque de Luther, continue l'auteur, chacun des deux dialectes de l'Allemagne a été plus ou moins cultivé. Sous Charlemagne et ses successeurs celui des Francs prédomina. Au commencement du 12e siècle, les empereurs de la maison de Hohenstaufen mirent en faveur le dialecte souabe (schwabisch); les *Minnesänger* ou trouvères, qu'ils attirèrent à leur cour, donnèrent un brillant essor à cet idiôme, qui devint bientôt celui de la poésie dans presque toute l'Allemagne. C'est de cette époque que datent les poëmes encore admirés aujourd'hui : *das Niebelungelied*, *das Heldenbuch*, *Parcival*, *Gudrûn*, les poésies de Wolfranc von Eschenbach, de Walther von der Vogelweide, etc. Les poésies de Henri Ier, duc de Brabant, en dialecte souabe semblent indiquer que la langue des Minnesänger était cultivée à sa cour.

« Dans le siècle suivant on voit commencer la littérature bas-allemande. La prospérité commerciale de la Flandre avait développé le goût des lettres. Quoique dédaigné par ses souverains, la plupart étrangers au pays, le dialecte flamand acquit bientôt une orthographe uniforme et des règles précises. Maerlant, Willem van Utenhove et d'autres bien moins connus le façonnèrent à la poésie, et il brilla de tout son éclat dans le poëme du Renard (*Reinaert de Vos*), la production la plus originale du nord de l'Europe au moyen âge. La plupart des romans de chevalerie de la langue d'oïl furent traduits en flamand, et quelquefois avec un talent remarquable, tel p. ex. que *Floris en Blancefloer*. Le Brabant, la Hollande et la Gueldre cultivèrent à leur tour le bas-allemand, en suivant le système orthographique de la Flandre, qui pénétra même plus tard dans le Bas-Rhin et dans le nord.

» Mais pendant que le bas-allemand se développait chez nous, il faisait peu de progrès de l'autre côté du Rhin et de la Lippe. Les guerres perpétuelles contre les Slaves, qui au 12e siècle occupaient encore tout l'est de l'Allemagne jusqu'à l'Elbe et à la Saale, ne laissaient pas de temps à la culture des lettres, et lorsqu'on eut détruit ou refoulé vers l'orient les Obotrites, les Wendes et les Cassubes, il fallut encore long-temps avant de repeupler le pays. Aussi ne voit-on pas s'élever de villes importantes dans le

Digitized by Google

nord avant les temps modernes. Ce qui nous reste de la littérature de ce pays, est, en grande partie, traduit du haut-allemand ou remanié d'après un texte flamand. On sait que les copistes du moyen âge, qui transcrivaient un manuscrit dans un autre dialecte que celui de leur province, ne se faisaient pas scrupule de le corriger ; et souvent, après plusieurs copies, on finissait par croire qu'il avait été composé là où on ne l'avait que transformé. C'est ainsi que les Bas-Saxons ont regardé longtemps le *Reinaert de Vos* comme une production de leur sol tandis que nous nous attribuions leur *Ulenspiegel*.

» A la fin du 15e siècle, la Hanse teutonique avait formé un lien entre toutes les populations bas-allemandes et semblait leur promettre un avenir littéraire égal à leur avenir commercial. Déjà l'on remarquait dans l'orthographe du flamand et du bas-saxon, un rapprochement qui ne pouvait manquer de devenir plus intime, par les rapports du commerce existant alors entre Bruges, Anvers, Dordrecht, d'une part, et Hambourg, Lübeck, Danzig, etc., de l'autre. A cette époque on n'avait pas encore inventé les dénominations de *vlaemsche tael* et *hollandsche taal* ; les Hollandais et les Flamands appelaient leur langue commune *dietsch* ou *dütsch*, comme les Brabançons, les Limbourgeois et les Bas-Saxons l'appellent encore aujourd'hui ; et n'ayant ainsi qu'un même nom national, tous ces peuples ne se désignaient que par leur position géographique: nous appelions les bas-allemands de la mer Baltique *Oosterlingen* (orientaux), et ils nous nommaient *Westerlingen* (occidentaux). Si nos rapports avec le nord de l'Allemagne avaient continué, il se serait formé sans doute une seule orthographe, une seule langue écrite pour tous les peuples parlant le *dietsch* ou *nederdütsch* ; et certes, cette langue, parlée par seize millions d'âmes sur une étendue de 300 lieues en longueur et de 150 en largeur, comprise en outre de beaucoup d'autres populations germaniques, eût pu prendre une belle place en Europe et produire une littérature égale à celle des plus grandes nations. Le haut-allemand alors se fût développé à part, ou bien se fût rattaché au dialecte du nord, qui eût ainsi prédominé dans l'idiôme littéraire, comme celui du midi prédomine aujourd'hui.

» Si les choses s'étaient ainsi passées, on aurait vu probablement la langue allemande non-seulement embrasser les Pays-Bas, mais même s'étendre, par suite des relations commerciales, en Danemark et en Suède. Elle aurait aussi gagné du terrain en Lithuanie et en Courlande et rattaché peut-être, par une chaine non interrompue, les colonies teutoniques de Riga et Mitau à la mère-patrie. En effet les langues scandinaves, très-éloignées du haut-allemand, se rapprochent beaucoup du bas-allemand, et les paysans lettons apprennent très-facilement le *dütsch*, tandis qu'ils écorchent toujours le *deutsch*, dont les sons sifflants sont antipathiques à leur idiôme. Disons encore que, sous le rapport de l'harmonie, le dialecte des

Digitized by Google

plaines, dans sa pureté primitive, eût été préférable à celui des montagnes.

» Mais il n'en fut pas ainsi. Déjà séparées politiquement au commencement du 15me siècle, les populations basses-allemandes se divisèrent encore plus tard par suite de la révolution qui donna naissance à la République des Provinces-Unies, tandis que la dissolution de la Hanse et la décadence d'Anvers rompirent tout lien entre les Pays-Bas et l'Allemagne.

» Ainsi morcelée en trois parts, la langue des anciens Germains devait succomber. En Allemagne, elle subit la loi du haut-allemand, adopté comme langue écrite par Luther dans sa traduction de la Bible et répandu de cette manière parmi les populations protestantes du Nord. Après avoir lutté avec sa rivale officielle jusqu'à la fin du siècle passé [1], elle disparut successivement des livres, des tribunaux et de la chaire, pour se réfugier dans l'intérieur de la famille et chez les habitants des campagnes. Dans les Pays Bas catholiques, resserrée et étouffée sur un territoire de quelques lieues d'étendue, elle put à peine porter quelques fruits sans saveur, et le Flamand fut forcé de demander au français une civilisation que sa propre langue ne pouvait plus lui donner. En Hollande seulement le bas-allemand parvint au rang d'idiôme littéraire et officiel ; mais la cause qui empêchait en Flandre le développement de la littérature, se fit sentir aussi, quoique à un degré moindre, dans les Provinces-Unies. Malgré l'élan donné à la langue maternelle par un grand nombre d'hommes de talent, les écrivains qui voulaient être lus de l'Europe se servirent du latin ; quelques-uns même ont employé le français.

» Pendant que le bas-allemand éprouvait ces influences désastreuses, le haut-allemand se cultivait lentement, mais d'une manière constante et uniforme, jusqu'à ce qu'il s'élevât au rang où il est aujourd'hui, en devenant l'une des trois langues qui dominent en Europe. »

L'auteur voudrait donc que le flamand, le hollandais et le bas-allemand d'Allemagne, qu'il appelle le bas-saxon pour le distinguer de celui de Belgique et de Hollande, arrivassent à une orthographe commune, ce qui n'empêcherait pas du reste les dialectes de subsister à d'autres égards. La différence entre le bas-saxon d'une part, le flamand et le hollandais de l'autre ne consiste principalement, comme entre nos propres dialectes locaux, que dans la prononciation de quelques diphtongues, de l'*oe*, de l'*ui*, de l'*ie*, de l'*ou* et de l'*y*. Il faut donc que le système orthographique se prête à ces diverses prononciations; l'auteur pense que, pour atteindre ce but, il y a de part et d'autre assez peu de changements à introduire. Il suffirait au flamand de bannir le *z* qui est

[1] « Avant les guerres de la révolution française, on prêchait encore en haut-allemand dans plusieurs localités. »

Digitized by Google

d'introduction française, et que les allemands prononcent *ts*, et de le remplacer par l'*s* de l'ancien flamand; d'écrire *aa* et *uu*, au lieu de *ae* et *ue* que les allemands comprendrait plus difficilement; de se servir de l'*ö* allemand pour exprimer le son *eu* bref, et de l'*à* ou *æ*, pour rendre celui de l'*è* ouvert. Les bas-allemands d'allemagne devraient adopter l'*ae*, l'*ie*, l'*ee*, l'*oo* et l'emploi de l'*y*; ne plus substituer l'*f* au *v*, se servir au contraire du *v* et du *w* d'après l'orthographe flamande et hollandaise.

L'auteur voudrait aussi quelques autres réformes dans la langue flamande; il désire surtout qu'on lui rende la seconde personne du singulier qu'elle a perdue; les flamands et les hollandais ne tutoient pas, au moins dans la langue écrite; la seconde personne du singulier (*du*) se retrouve cependant dans les anciennes poésies, et elle subsiste dans le langage populaire d'une partie du Limbourg, de la Gueldre, de l'Over-Yssel et dans les provinces de Drenthe, Groningue et Frise. C'est une perte très-regrettable pour la poésie: on peut la réparer, pourquoi s'arrêter devant le provincialisme de la Hollande ou celui de quelques-unes de nos localités.

M. Vandenhoven fait la guerre à cet abominable son de l'*y* qui se répète constamment comme une espèce de coassement et qu'on s'obstine à vouloir faire prononcer *ei*, malgré l'usage de toute la Basse-Allemagne, malgré la Flandre-Occidentale, le Limbourg, la Gueldre, l'Over-Yssel, la Frise, Groningue et Drenthe, où le peuple donne à l'*y* le son de l'*i*, malgré les anciens écrivains qui le lui donnaient également, comme le démontre l'emploi qu'ils faisaient de l'*i* au lieu de l'*y*. L'auteur voudrait au moins qu'on bannit l'*y* dans les syllabes brèves, et surtout dans les pronoms personnels (*my*, *gy*, *wy*, *zy*), qui reviennent sans cesse, qu'on écrivait autrefois par un *i*, et que dans les provinces même où l'*ei* domine, le peuple prononce *me*, *we*, *ge*, *ze*. Enfin il propose de rétablir plusieurs usages consacrés par les anciens écrivains ou par le langage populaire, et dont la proscription n'a servi qu'à rendre la langue écrite plus raide, plus guindée et plus anti-musicale.

« Nous avons, dit l'auteur en terminant, passé en revue, les réformes orthographiques et grammaticales qui pourraient donner à la langue flamande un brillant avenir. Leurs avantages se résument ainsi: 1° Les écrivains flamands s'adresseraient à un public de 16 millions d'âmes. 2° Ils verraient s'accroitre l'intérêt que porte l'Allemagne au mouvement flamand et les meilleurs ouvrages de notre littérature pourraient être lus en original, même au-delà de la limite du *neder-dütsch*, tant au nord qu'au midi. 3° Ils trouveraient en Belgique des lecteurs et des protecteurs dans les classes supérieures de la société, où ils n'ont pu jusqu'à présent pénétrer. 4° L'étude de l'allemand deviendrait extrêmement facile: tout Flamand l'apprenant dans les colléges, regarderait

Digitized by Google

dès-lors la langue de nos voisins d'Outre-Rhin comme un dialecte de sa langue maternelle, leur littérature comme le complément de la sienne; et au lieu de se tourner vers les étrangers du midi, il irait chez ses parents de l'est chercher ce qui lui manque dans le domaine des sciences et des lettres. 3° Enfin les Wallons, reconnaissant les avantages et les beautés de la langue flamande *perfectionnée*, l'apprendraient sérieusement [1] et resserreraient ainsi les liens qui, depuis tant de siècles, les unissent aux populations germaniques, dont ils sont eux-mêmes sortis en partie...

» Oui, la sœur aînée de toutes les langues germaniques peut encore, malgré ses malheurs passés, espérer un bel avenir. Que tous ceux qui la parlent, mettant de côté leurs préjugés, leurs habitudes locales, unissent donc leurs efforts pour la cultiver. Jamais, de nos jours, l'occasion n'a été plus propice. Tandis qu'en Belgique un essaim de jeunes écrivains consacrent leurs talents à la langue maternelle, on se livre en Allemagne et en Hollande à l'étude de ses dialectes; et l'admirable invention des chemins de fer, — due aux fils des anciens Saxons, — va bientôt réunir, comme dans une même patrie, toutes les populations basses-allemandes. Lorsque l'habitant d'Ostende et celui de Stettin, franchissant par la puissante vapeur les 200 lieues qui les séparent, pourront fraterniser à Bruxelles ou à Cologne, iront-ils employer une autre langue que celle de leur enfance? Et si nous avons alors des théâtres flamands bien organisés, n'y verra-t-on pas accourir tous les bas-Allemands qui visitent la Belgique? Quelle impulsion un pareil appui ne donnera-t-il pas à la littérature!

» Que l'on pèse mûrement toutes ces circonstances et l'on verra qu'une réunion littéraire de toute la famille bas-allemande, pure utopie il y a quinze ans, est aujourd'hui une chose dont la réalisation ne doit rencontrer que peu d'obstacles. »

Malgré le mérite de ses idées, nous craignons que les espérances de M. Vandenhoven n'aillent un peu loin. Il nous serait difficile de croire, comme lui, à ce brillant avenir du bas-allemand. Il faudrait d'abord le concours actif du nord de l'Allemagne. Et il est bien douteux que ce concours puisse devenir quelque peu énergique. Il y a trois siècles, quand les deux dialectes allemands étaient encore bien séparés, quand le haut-allemand ne s'était pas encore répandu dans toute l'Allemagne du nord, on aurait pu, les circonstances aidant, nourrir un pareil espoir. Mais cette entreprise arriverait tard aujourd'hui, que depuis Luther, le haut-allemand a triomphé du dialecte du nord, que les écoles n'ont cessé de le propager, que sa pré-

[1] « On enseigne aujourd'hui le flamand dans la plupart des colléges des provinces wallonnes, mais les cours sont en général peu fréquentés. »

Digitized by Google

pondérance s'appuie sur toute une belle et riche civilisation à laquelle le bas-allemand n'a presque rien à opposer, aujourd'hui que le bas-allemand en est, de l'aveu de l'auteur, réduit à ce point qu'on ne prêche plus même dans cette langue, c'est-à-dire, qu'il est descendu au sort de l'Écossais, de l'Irlandais, du Bas-Breton, des Patois en général, vers lesquels des antiquaires peuvent bien diriger quelques études spéciales, dans lesquels on écrit quelques poésies populaires, quelques ouvrages destinés à l'instruction ou à l'amusement du peuple, mais non, les livres qui forment réellement la civilisation écrite d'un pays. A part cette classe peu nombreuse de savants spéciaux qui se livrent à l'étude des anciens idiômes, quel homme scientifique, quel philosophe, quel historien, pouvant se servir avec la même facilité de la langue que comprennent aujourd'hui tous les lecteurs de l'Allemagne, ira de gaîté de cœur restreindre son public à cette partie septentrionale comprise entre les montagnes du Hartz et la Baltique, et renoncer à être lu en Autriche, en Bavière, en Saxe, dans le grand-duché de Bade, dans le Wurtemberg, dans la plupart des capitales et des foyers de la civilisation Germanique? Un seul Etat, la Prusse serait capable de donner à ce mouvement une impulsion puissante. Or, la Prusse n'éprouve guère le besoin d'un nouvel élément de division dans son sein; ses provinces manquent déjà d'unité; elle serait bien plus portée à seconder la fusion des deux dialectes, qu'à les isoler pour donner une nouvelle vie à celui qui se meurt. La résurrection d'une langue spéciale à l'Allemagne du nord, contrarierait d'ailleurs ces vives tendances à l'unité germanique qui se manifestent de toutes parts, et tendrait à ôter à la Prusse une grande partie de cette action sur l'Allemagne que poursuivent ses habiles et constants efforts.

Nous avons quelque peine aussi à partager la confiance de l'auteur dans les destinées futures du flamand. Ce n'est pas que nous voyions avec défaveur les efforts que font un certain nombre d'écrivains pour le relever: mettre les trésors de la civilisation à la portée du peuple est un noble but; répugner à assujétir l'esprit d'une population à celui d'une autre race est une susceptibilité que nous concevons sans effort. L'activité intellectuelle a d'ailleurs assez long-temps sommeillé en Belgique pour qu'il faille en faire état partout où elle se réveille. Mais ce mouvement aboutira-t-il à autre chose qu'à quelques poésies ou livres populaires et a quelques traductions? La langue flamande peut elle devenir la langue de la civilisation d'une partie de la Belgique? Voilà ce qui nous paraît bien douteux. Car le flamand a affaire à plus fort que lui. La lutte n'est pas entre deux idiômes, entre deux vocabulaires, deux grammaires, deux syntaxes. Ce qu'il faudrait pouvoir vaincre, ce n'est ni la grammaire, ni le vocabulaire français, c'est toute la civilisation écrite de la France, civilisation puissante et la plus expansive de l'Europe. Voilà la force de

Digitized by Google

la langue française en Belgique,et à ce levier immense constamment en branle, la langue flamande n'a rien à opposer,rien que quelques écrits du moyen-âge, quelques livres hollandais, ignorés la plupart de l'Europe entière, dont beaucoup même sont traduits ou imités de l'étranger. S'il s'agissait d'empêcher les provinces septentrionales de la Belgique de renoncer à l'usage séculaire de l'anglais ou de l'allemand, la tâche serait toute différente. On pourrait opposer une civilisation à une autre, des idées à des idées, des livres à des livres. D'un côté comme de l'autre, les esprits trouveraient à suffire à tous leurs besoins. Il y aurait quelqu'égalité dans la lutte. Mais contre le contact et l'effort incessant d'une des trois grandes civilisations de notre tems, que peut une langue dans laquelle on ne saurait étudier aujourd'hui, ni la philosophie, ni l'histoire, ni le droit, ni la médecine, ni les sciences exactes, ni les sciences naturelles, ni les sciences sociales. Toute cette civilisation écrite, il faudrait commencer par la faire avec une population minime, d'une activité intellectuelle très languissante jusqu'aujourd'hui, c'est-à-dire, que pour réussir, il faudrait commencer par avoir obtenu le succès le plus difficile et le plus miraculeux; pour arriver au but, c'est le but qu'il faudrait prendre pour point de départ; cercle vicieux auquel il est difficile de découvrir une issue. Encore si les provinces flamandes étaient restées jusqu'aujourd'hui isolées du contact de toute autre civilisation, ou si, comme il y a un siècle, le français leur présentait les difficultés d'une langue peu usitée. Mais la civilisation française a déjà eu le temps de jeter ses racines de toutes parts; dans toutes les classes où quelqu'instruction pénètre, on en a savouré les fruits; dans toutes les voies ce progrès est continu;et quant aux obstacles de la langue elle-même, la plus grande difficulté est vaincue aujourd'hui dans ces classes instruites qui font la civilisation; ce fait montre qu'il suffira des effets naturels du temps pour étendre le succès plus loin. On parle aujourd'hui le français à Gand, à Bruges, à Anvers non pas aussi généralement, mais à peu près aussi bien qu'à Liége, et souvent mieux qu'à Namur. Au barreau, à la tribune, dans la presse, sous le rapport du style, les flamands écrivant ou parlant le francais ne le cèdent point aux wallons. A la Cour d'Appel de Gand les plaidoyers valent pour la forme ceux de la Cour de Liége. Les provinces wallonnes ont à la Chambre des Représentants peu de députés qui manient la langue française avec autant d'élégance et de facilité que M. D'Elhougne de la Flandre orientale. En poésie M. Weustenraadt, du Limbourg, a devancé tous les poètes wallons, et M. Wacken de Liége, ne s'est formé que longtemps après lui. Comme débuts de plus jeunes écrivains, les autres provinces n'ont rien produit de supérieur aux essais poétiques que trois ou quatre élèves flamands de l'Université de Gand ont publié, il y a deux ans. On ne trouve pas chez les prosateurs wallons, plus d'abondance et d'é-

Digitized by Google

légante souplesse de style que chez M. Moke, de Bruges. La chaire belge elle-même compte des flamands parmi ses orateurs français les plus estimés.

On était loin de là, il est vrai, il y a un demi siècle. A cette époque, les difficultés de l'usage de la langue française étaient grandes pour les populations flamandes. On pouvait douter même qu'elles pussent être surmontées. Mais aujourd'hui la question est résolue, et l'obstacle est franchi. Ce qui reste à faire, se fera sans effort et s'accomplit spontanément chaque jour par l'expansion naturelle de la civilisation elle-même.

Il est incontestable que depuis la fin de la domination française, et malgré tous les obstacles qu'a voulu y opposer le gouvernement hollandais, la langue française n'a fait que se répandre de plus en plus dans les provinces flamandes. Ce que nous venons de dire du barreau, de la tribune et de la chaire en est la preuve. On en trouve bien d'autres sur les lieux. Les correspondances en langue française se sont tellement étendues, qu'entre hommes des classes aisées, la langue flamande en est presque exclue. Ce n'est plus guère que dans les communes rurales, que les écritures des administrations communales se tiennent en langue flamande; il est même des communes rurales dont les secrétaires préfèrent, dans leurs rédactions, le français au flamand. Il y a vingt ans, le flamand était encore la langue dont on se servait pour l'enseignement du latin dans des colléges dirigés par des ecclésiastiques. Aujourd'hui, dans tous les colléges de cette nature, le français a remplacé le flamand ; et nous ajouterons pour les autres colléges, qu'au grand concours du gouvernement, dans la composition française, les élèves flamands des classes supérieures semblent lutter sans aucun désavantage contre leurs rivaux wallons. Le clergé flamand naguère connaisait peu la langue française ; aujourd'hui elle est familière aux jeunes prêtres dans les campagnes comme dans les villes. M. Vandenhoven cite comme une preuve de la profonde décadence du bas-allemand dans le nord de l'Allemagne, qu'on n'y prêche plus dans cette langue, comme on le faisait encore il y a quelques cinquante ans. La langue flamande n'est pas tombée aussi bas : on prêche en flamand en Flandre. Mais, il y a vingt ans, on n'y prêchait qu'en flamand ; aujourd'hui, dans les villes, les sermons français sont fréquents et ce ne sont pas les moins suivis. Un fait tout récent aussi, c'est la création d'un et souvent de plusieurs journaux français dans un grand nombre de petites villes des Flandres : telles qu'Ypres, Courtray, Audenaerde, Termonde, etc.

Ce mouvement, loin qu'on puisse le faire reculer, ne fera que s'étendre parce qu'il est lié au progrès de la civilisation même qu'il n'est au pouvoir de personne d'arrêter. Dans les provinces flamandes comme dans les autres, on s'instruit, on lit chaque jour davantage. Or, s'instruire davantage, lire davantage, c'est avoir recours à un plus grand nombre de livres écrits en français

Digitized by Google

c'est se familiariser avec la langue française, c'est augmenter sa suprématie et consacrer de plus en plus l'infériorité du flamand. Cet inévitable mouvement est-il un malheur pour les provinces flamandes? Vaudrait-il mieux que le progrès de la civilisation fût retardé, et qu'en histoire, en philosophie, en droit, en médecine, en sciences exactes, naturelles ou sociales, toutes les connaissances restassent stationnaires ou rétrogradassent jusqu'à ce que dans toutes ces matières, la littérature flamande présentât les ressources des trois grandes civilisations de l'Europe. Le sort des pays de peu d'étendue que leur langue isole, est-il bien digne d'envie, alors même que cette langue n'a cessé d'être cultivée par eux? Voyez le Danemarck, la Suède, la Hollande, le Portugal! Leur civilisation ne paraît-elle pas endormie au milieu des progrès généraux de l'Europe?

En politique, le plus haut intérêt de la Belgique tout entière, c'est l'affermissement de sa nationalité. Prétendre lui en donner deux n'est pas le meilleur moyen de lui en assurer une. Il serait fort à craindre qu'en se dessinant, cette nationalité flamande, qu'elle contractât ou non des liens étroits avec la nationalité hollandaise ou allemande, n'eût pour effet beaucoup plus probable de pousser les wallons vers la nationalité française. Si l'on pouvait ainsi diviser la civilisation du pays en deux zônes complètement séparées, l'une flamande, l'autre wallonne, les Flamands deviendraient peut-être plus hollandais, plus germaniques, mais les Wallons deviendraient français. Au lieu d'une civilisation commune et nationale, il n'y aurait en Belgique que deux civilisations étrangères, et comme les progrès de la civilisation flamande seraient plus difficiles et par conséquent beaucoup plus lents que ceux des provinces wallonnes qui ne feraient que continuer le mouvement actuel, il en résulterait que les provinces wallonnes, par cette différence même de leur civilisation, acquerraient sur les provinces flamandes une prépondérance chaque jour plus décisive. La Belgique aurait grand tort d'établir dans son sein une lutte de races, une lutte de la race germanique contre la race gauloise. La Belgique est formée de la lisière de ces deux races; mais ni l'une ni l'autre n'y ont conservé leur pureté originelle; elles se sont croisées par leur contact et leurs fréquents rapports : il y a du flamand dans le wallon et du wallon dans le flamand; les mœurs, le langage vulgaire des deux populations l'attestent. Ce croisement facilite la mission nationale de la Belgique. La constitution de deux civilisations différentes lui ferait perdre cet avantage, et au lieu de favoriser de plus en plus le rapprochement des deux populations, tendrait à les refouler l'une et l'autre dans des directions divergentes vers leur source primitive.

L'extension de la langue française, sans violence, sans contrainte aucune et par le libre cours des choses, est, au contraire, un heureux moyen de fu

Digitized by Google

sion entre les deux parties du pays. On peut, sous ce rapport, juger l'avenir par le passé. La langue et la civilisation françaises sont déjà aujourd'hui un lien puissant de nos diverses provinces. Si les provinces flamandes d'un côté et les provinces wallonnes de l'autre, avaient, en 1830, été parquées en deux civilisations et deux langues différentes, et qu'elles n'eussent pas déjà subi l'influence commune des mêmes idées politiques, il est douteux que la Révolution se fût faite, ou au moins qu'il y eût eu dans le congrès assez d'unité de vues pour qu'une majorité se réunit autour de la constitution et des libertés dont nous jouissons. Tout au plus, peut-être, en serait-on arrivé à une précaire et stérile fédération, empruntée aux constitutions informes du moyen-âge. C'est en ne s'isolant pas des provinces wallonnes, que les provinces flamandes pèseront de tout leur poids dans la civilisation commune, qu'elles empêcheront celle des provinces wallonnes de devenir purement françaises, que l'influence des idées françaises subira, à son tour, celle des mœurs du pays tout entier, et que l'esprit général de la nation prendra l'unité et le degré d'indépendance auquel il peut aspirer au milieu des autres civilisations de l'Europe.

L'intérêt littéraire des Flandres souffrirait-il de ce qui arrive plus que l'intérêt politique? Sans doute, il semble qu'il doive être plus facile à un Flamand d'écrire en flamand qu'en français; les langues ont certaines affinités avec les idées, les mœurs et le caractère des peuples; l'emploi des langues étrangères nuit à l'originalité du style, apporte des entraves à la libre et pleine émission de leurs pensées. Tout cela est vrai en général, mais ne l'est qu'à civilisation égale. Si, en Flandre, on pouvait apprendre dans des livres flamands, la médecine, le droit, les sciences, la philosophie, l'histoire, etc., il est probable qu'on y écrirait plus facilement et avec plus d'originalité en flamand qu'en français. Mais la langue flamande n'a pas de haute civilisation écrite, et il lui faudrait des siècles pour en avoir une qui pût remplacer celle de la France. Jusque là, il faut bien, à moins que les esprits ne reculent, qu'ils s'instruisent à des sources étrangères; et tant qu'il en sera ainsi, il arrivera, comme aujourd'hui, que les Flamands instruits préféreront écrire en français, parce que, à part même l'avantage de s'adresser à un public plus nombreux, l'emploi de cette langue, dans les matières graves et scientifiques, leur offre plus de facilité. Qu'il en soit ainsi aujourd'hui, cela est si vrai, que, dans l'intimité même, il est bien rare que la conversation des Flamands sorte des vulgarités pour s'élever à quelque sujet qui touche à une science quelconque, sans que, dans leur bouche, à l'instant et presque à leur insu, la langue française ne se substitue au flamand. Parmi ceux mêmes qui poussent avec le plus de zèle aujourd'hui au mouvement flamand, il y en a probablement plus d'un qui soutiendrait plus aisément en français qu'en flamand une

Digitized by Google

discussion quelque peu grave. Car ce choix n'est pas l'effet d'une connaissance trop imparfaite de la langue flamande, c'est le résultat de la nécessité où l'on se trouve d'apprendre dans des livres écrits en français les idées et la langue des sciences, les idées et la langue de la civilisation.

Nous ne disconvenons pas que le style du Flamand écrivant dans une langue qui n'est ni celle de ses ancêtres, ni celle de sa première enfance, ni celle que le peuple parle autour de lui, puisse y perdre un certain degré d'originalité et d'aisance. Mais ce qui se passe déjà aujourd'hui montre que cette entrave est faible. Sous le rapport de l'originalité de l'expression, nous ne voyons pas que l'avantage soit dans ce moment bien décidé en faveur des écrivains des provinces wallonnes. D'ailleurs cette question du style est-elle assez importante pour lui sacrifier le fond même de la civilisation, les progrès de toutes les connaissances scientifiques? Le caractère de l'esprit belge ne veut-il pas au contraire que nous visions plus à la solidité qu'à l'éclat, au fond qu'à la forme. La poésie, il est vrai, est particulièrement intéressée à cette question de forme. Mais quel que soit l'attrait des œuvres d'imagination, n'est-il pas vrai de dire qu'à sacrifier les intérêts du reste de sa civilisation, à celui de la poésie flamande, la Belgique ferait un marché peu avantageux. On fonde des espérances assez limitées sur la poésie du dix-neuvième siècle; la poésie est une fleur du printemps des peuples, et les peuples d'Europe en sont à cette saison de leur vie qui n'est plus très-féconde en fleurs. L'imagination, comme il arrive dans la maturité de l'âge, est détrônée par la raison. La Belgique, ou quelques-unes de ses provinces, feront-elles exception à cette loi commune qui semble dominer de plus en plus le monde civilisé? La langue flamande, pour s'élever aux brillantes régions de la poésie, remontera-t-elle le courant que d'autres peuples descendent? La Flandre tranche-t-elle à ce point sur le reste de l'Europe par l'éclat et la vivacité de l'imagination ? La population flamande ne se distingue-t-elle pas plutôt par le bon sens, par une conception un peu lente peut-être, mais sûre, par une intelligence droite et patiente? On aurait tort sans doute de fermer les voies de l'imagination à ceux qui ont la hardiesse de s'y lancer. mais y a-t-il là assez de chances de gloire, des jouissances qui tiennent assez de place dans la vie de nos concitoyens, pour y sacrifier et de hauts intérêts politiques et le progrès de tout ce vaste ensemble de connaissance qui forme le capital intellectuel des nations ? Il a fallu des siècles à l'Angleterre pour avoir un seul Shakespeare, à toute l'Allemagne pour enfanter un Schiller et un Goëthe, à la France entière pour produire un seul Corneille, un seul Racine, un seul Molière. Quelle fécondité peut donc espérer la poésie flamande dans le cercle d'une population restreinte, ayant à lutter et contre les influences peu favorables du tems, et contre des habitudes peu littéraires, et

Digitized by Google

contre une autre civilisation qui, quoiqu'on fasse, désormais ne lâchera pas prise et séduira toujours la plupart des esprits les plus capables? Est-ce une telle perspective qu'il faut acheter à un tel prix ? Les talents de peu de portée, les demi-poètes importent peu à une nation ; il ne s'attache de gloire et d'intérêt national qu'à ces grandes figures qui, sur les plus vastes théâtres de la poésie, apparaissent peut-être dix fois en mille ans. Eh ! bien, s'il vient un jour à naître au sein de la population flamande quelqu'un de ces êtres privilégiés que le sentiment poétique déborde, ou il aura reçu quelque dose de cette instruction sans laquelle les grandes œuvres poétiques sont de nos jours impossibles, et alors l'obstacle de la langue française sera devenu bien faible pour arrêter l'essor de son génie ; ou il sera sans culture aucune, et alors, né au sein du peuple, nourri des idées du peuple, il écrira pour les classes populaires, en langage populaire. Il profitera des travaux de ceux qui, sans pouvoir espérer de faire du flamand la langue de la civilisation des provinces flamandes, auront su perfectionner cet instrument propre à transmettre aux classes peu instruites et des connaissances utiles et des jouissances intellectuelles dont elles ne doivent pas être privées. Car l'utilité de cette dernière tâche n'est pas contestable. Il y a place là pour la poésie populaire et pour des travaux de vulgarisation littéraire et scientifique. Les efforts de ceux qui se dévouent à ce rôle méritent, sans contredit, encouragement et sympathie. Ce qu'il faudrait regretter seulement, c'est que perdant de vue le but vraiment utile et qu'il est possible d'atteindre, on ne visât trop haut, et qu'en exaltant de chimériques espérances, on ne poussât à d'inutiles et dangereuses divisions, pour aboutir en définitive à des mécomptes qu'il était facile de prévoir.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE. — FRANCE.

Paris, 17 février 1845.

La situation du ministère français, je devrais me borner à dire de M. Guizot, car dans sa personne se résume toute la valeur du cabinet du 29 octobre, est de celles qui méritent d'être examinées attentivement à l'étranger. On est trop porté, même en France, depuis que les dangers d'un changement nouveau de régime ont été écartés, à ne voir que des mouvements sans but et sans portée dans les agitations parlementaires qui tendent périodiquement à déplacer l'administration de ce grand pays. Il semble que, la politique générale du règne une fois hors de cause, il importe peu que ce soit M. Molé ou M. Guizot, ou même M. Thiers qui dirige les affaires, sous l'inspiration dominante du roi Louis-Philippe; et derrière chaque crise qui éloigne ces hommes d'état du pouvoir ou les y ramène, on persiste à voir seulement le complot de certaines ambitions impatientes, favorisé par l'instabilité naturelle du peuple français. Cette opinion me paraît injuste; je ne crois pas que les institutions libres se prêtent au succès de ces tristes intrigues qui n'aboutiraient qu'à satisfaire quelques rancunes et quelques vanités. Si peu formé encore que soit l'esprit public en France, il sait démêler ses intérêts véritables et ne se passionnerait point comme il le fait pour les luttes de la tribune, si la fortune politique de ceux qui les livrent était seule en jeu. Il ne faut pas nier sans doute le concours des petites causes dans les événements de la vie constitutionnelle; mais gardons-nous bien de penser qu'ils pourraient produire de grands effets. Or, comme la chûte de M. Guizot aurait des conséquences assez graves, je suis persuadé que, si elle arrivait, elle ne serait pas le résultat d'une intrigue.

Qu'il y ait eu intrigue d'abord, cela n'est point douteux. L'administration actuelle n'a jamais été populaire; aussi dès les premiers moments, les aspirants au pouvoir ont pu nourrir l'espoir de la renverser lorsqu'elle ne serait

Digitized by Google

par les événements de 1840 dans les relations extérieures de la France. Pendant près de quatre ans, il se sont tenus en repos ; et c'est une justice à rendre à M. Thiers qu'il a su comprendre qu'il était impossible et n'a point poursuivi d'infructueuses attaques l'heureux rival qui l'avait renversé. On l'a même vu, en 1842, lors de la mort du duc d'Orléans, venir en aide au gouvernement sans chercher à tirer parti de ses sérieuses alarmes. Mais depuis que les affaires de la France sont rétablies, depuis que les défiances de l'Europe se sont de nouveau apaisées, le renversement de M. Guizot est devenu l'objet des menées les plus actives et les moins dissimulées. Une personne qui approche les hommes de tous les partis, me disait avec raison qu'il n'y a plus de secrets pour le monde politique et qu'il ne se passe rien derrière les coulisses que le public puisse ignorer longtemps. Aussi sait-on fort bien à Paris que, dès la fin de la session dernière, il était déjà vivement question d'ouvrir une campagne en règle contre M. Guizot. Si le signal n'a pas été donné, c'est qu'on a craint de n'avoir pas le temps de la terminer avant la séparation des chambres, et puis l'on comptait beaucoup sur les complications survenues dans les affaires de Taïti et du Maroc, pour être dispensé de l'attaque. Or, quels étaient les chefs de cette petite conspiration ? Ce qui surprendra sans doute, M. Thiers n'en était pas ; il attendait et observait encore. C'était M. Molé qui croyait son heure revenue, c'était M. de Montalivet tout-à-coup animé contre M. Guizot. Je ne répéterai pas les bruits qui ont donné au mécontentement de ce dernier une cause tout intime. M. de Montalivet est placé dans une position très-délicate : il passe pour refléter les opinions de la couronne à la chambre. Aussi s'est-on étonné de l'attitude hostile qu'il a prise depuis six mois contre M. Guizot et l'on a voulu l'expliquer par des raisons toutes personnelles, dans l'impossibilité où l'on était d'y découvrir l'impulsion ordinaire qui le fait agir. Je ne prendrai pas sur moi de pénétrer au fond de ce mystère. Si le roi avait voulu faire une expérience sur le parlement au moyen de l'opposition de M. de Montalivet, il me semble qu'il aurait joué trop gros jeu.

Quant à M. Molé, on sait fort bien et l'on peut rappeler les raisons qui l'ont poussé à désirer la chûte immédiate de M. Guizot. M. Molé commence à prendre de l'âge ; il aspire au repos, mais il ne voudrait pas renoncer aux affaires publiques avant de s'être vengé de la coalition dont le souvenir est aussi amer pour lui qu'aux premiers jours. Il y a déjà six ans qu'il attend sa vengeance et c'est bien long ; le seul homme auquel il n'ait pu pardonner son désastre parlementaire de 1838, c'est celui qui seul en réalité en a recueilli les fruits ; c'est M. Guizot, l'ennemi le plus âpre quand il attaque, le plus dédaigneux quand il a vaincu. Voici comment M. Molé a, dit-on, arrangé son avenir : il voudrait être ministre pour une dernière fois, un ou deux ans ;

Digitized by Google

peu importerait le temps, pourvu qu'il n'y eût pas une défaite au bout de sa carrière publique. Puis, comme le chancelier de la chambre des pairs, M. le duc Pasquier, ne saurait vivre toujours, M. Molé qui convoite la présidence inamovible de la chambre des pairs, comme la récompense méritée de ses longs travaux, voudrait ou se trouver aux affaires à l'époque où cette place serait vacante, ou que M. Guizot ne fût pas en mesure de la donner à un autre, à M. le duc de Broglie, par exemple, ce qui arriverait infailliblement, si M. Pasquier mourait demain. Ainsi, voilà ce qu'était l'intrigue à la fin de la session dernière : M. de Montalivet, mécontent de M. Guizot et sondant les conservateurs qui, à tort ou à raison, voient en lui le miroir de la pensée royale ; M. Molé, ardent à se venger de la coalition, ayant perdu toute patience et pressé de faire coïncider le succès de ses projets actuels avec le chances probables de ses plans d'avenir, et M. Thiers regardant faire, prêtant les instruments qu'il a dans le centre gauche, mais n'agissant pas lui-même.

Maintenant, il faut dire ce qu'il y avait de sérieux dans la question que ce plan de campagne concerté entre des hommes d'état mécontents devaient soulever à l'ouverture de la session. Il n'est pas probable qu'une chambre des députés se donne le plaisir de renverser un ministère parce qu'il a trop duré. En supposant à MM. Molé et de Montalivet, pairs tous les deux, plus d'influence qu'ils n'en ont sur la chambre élective, en admettant la coopération toute désintéressée de M. Thiers, jamais la majorité n'aurait été ébranlée par cette considération unique que la pensée politique de M. Guizot est bonne, mais qu'il est temps d'en confier l'exécution à un ministre plus populaire. Ce qui promettait à l'intrigue des chances de succès, c'est qu'il est de la plus haute importance pour l'établissement dynastique que les prochaines élections ne soient pas faites sous l'empire d'une préoccupation passagère de l'opinion publique. A l'âge où est arrivé le roi Louis-Philippe, il faut prévoir que la prochaine législature pourrait être appelée à proclamer le premier héritier de la dynastie nouvelle. C'est une pensée que le souverain lui-même a sans cesse devant les yeux ; on dit même qu'il appelle la prochaine chambre, la chambre de la Régence. Or, la chambre actuelle, élue en 1842, devra être, selon l'usage, dissoute un an avant que son mandat soit expiré, c'est-à-dire au plus tard l'année prochaine.

Dans les circonstances ordinaires, l'impopularité de M. Guizot était sans importance ; aujourd'hui le parti conservateur pouvait craindre sérieusement qu'en permettant à l'opposition de créer une agitation factice dans le pays, cette impopularité ne contribuât à changer le caractère et la force des partis au sein d'une chambre destinée peut-être à protéger le régime nouveau dans une circonstance aussi décisive que la succession au trône. Aussi tel a été le thème

Digitized by Google

plus une nécessité, c'est-à-dire lorsqu'elle aurait réparé le désordre produit des adversaires de M. Guizot : il ne faut pas, dans l'intérêt de la Révolution de 1830, que le cabinet actuel fasse les élections prochaines. On comprend que cette question vaille la peine d'être discutée et, si c'est une intrigue qui la soulève, qu'elle donne aux projets de cette intrigue une gravité qu'ils n'avaient pas d'abord.

On offrait au parti conservateur un ministère composé de membres pris dans tous les partis dynastiques, où aurait figuré, à côté de M. Molé, le centre gauche moins M. Thiers. Toutes les nuances de l'opinion publique auraient été représentées par ce cabinet sans couleur; et il était impossible qu'il n'en résultât pas des élections paisibles, toutes favorables à l'établissement de Juillet. C'est cette perspective qui a séduit quelques membres du parti conservateur et, dans le vote sur l'adresse, les a détachés de la majorité qui, jusque là, avait si fermement soutenu M. Guizot. Ces membres n'ont vu d'abord que leurs commettants ; ils ont craint d'avoir à leur rendre compte de leur consentement au principe d'une indemnité qui a choqué l'amour-propre national, et le grand but du parti conservateur qui est l'affermissement de la dynastie étant sauf, ils ont mieux aimé sacrifier M. Guizot que les chances de leur réélection. Voilà pourquoi le ministère du 29 octobre s'est trouvé tout-à-coup au début de la session en présence de l'opposition avec une majorité insuffisante. Pour être conséquent avec lui-même, pour être fidèle à ses propres déclarations, il aurait dû se retirer. Il est reconnu chez tous les peuples constitutionnels qu'on ne saurait gouverner avec une majorité assez faible pour que le premier incident ait le pouvoir de la faire disparaître tout-à-coup. D'abord les amis mêmes de M. Guizot lui conseillaient de se retirer, et telle était leur conviction à cet égard que le lendemain du vote sur le paragraphe relatif à l'indemnité Pritchard, ils le blâmèrent d'avoir pris la résolution de passer outre et de rester aux affaires. Mais depuis ils ont changé d'avis. En effet ce jour là même, la situation changea complètement: le ministère mixte dont M. Molé devait être le chef n'était plus possible: l'opposition exaltée par sa victoire inespérée avait décidé qu'elle irait plus loin, et M. Thiers se trouva, presque sans y avoir songé, appelé à recueillir la succession de M. Guizot. Dès ce moment, il n'a plus été question de l'intrigue; et à l'heure qu'il est, il ne s'agit plus que de savoir si c'est un ministère conservateur, c'est-à-dire un ministère dont M. Guizot est le chef naturel ou un autre cabinet du 1er. mars, qui fera les élections prochaines. On a beaucoup admiré la tactique de l'opposition dans le vote de l'adresse; il me semble qu'elle aurait mérité cet éloge, si elle avait su user prudemment de son triomphe. Elle s'est trop hâtée de dresser ce qu'elle a nommé elle-même ses tables de proscription. Les conservateurs ont pris l'alarme et ceux même qui s'étaient

Digitized by Google

abstenu d'approuver l'indemnité Pritchard, ou s'étaient prononcés nettement contre le paragraphe qui la consacrait, ont senti qu'ils avaient fait les affaires de M. Thiers en croyant faire les leurs ; ils ont senti que si M. Thiers était chargé de préparer la chambre de la régence, quoique personne ne soit plus attaché que lui au régime de 1830, il réveillerait dans le pays des espérances et des passions dont l'Europe se méfie et qui pourraient avoir une influence désastreuse sur les commencements du nouveau règne. Alors, oubliant les causes secondaires de division qui avaient failli déplacer la majorité, le parti conservateur s'est resserré de nouveau et a supplié lui-même le cabinet d'affronter une seconde épreuve. M. Guizot avait dit avant l'ouverture de la session : j'espère me retirer maintenant, mon œuvre est accomplie, je ne suis plus nécessaire. Il se trouve aujourd'hui qu'aux yeux des conservateurs son œuvre est en péril, que M. Thiers est redevenu tout-à-coup possible. A quoi, dit-on, auront servi les quatre années de résistance et de reconstruction, s'il résigne le pouvoir pour le remettre aux mains de celui qui avait compromis la France aux yeux de l'Europe, pour le remettre surtout à une époque où l'hypothèse d'un nouveau règne doit plus que jamais entrer dans les calculs de la politique ?

Au moment où ces réflexions auront paru, le vote sur les fonds secrets qui doit décider du sort de M. Guizot, sera connu sans doute ; déjà l'on prédit qu'il sera favorable au ministère. L'opposition et les conservateurs se sont comptés : ceux-ci ont dit-on une majorité assurée. Cependant la crise peut renaître d'un moment à l'autre. L'opposition est décidée à essayer de battre le ministère sur toutes les petites questions, sur toutes les lois secondaires qui n'étant pas considérées comme politiques, permettent d'espérer un partage plus égal des votes. C'est M. Duvergier de Hauranne qui a suggéré ce plan dont on a vu déjà un essai dans la proposition de M. Saint-Priest sur la réforme postale. Cette manœuvre réussira-t-elle, et M. Guizot se laissera-t-il renverser par surprise ? Cela n'est pas probable : une fois averti, le parti conservateur se tiendra sur ses gardes et aura soin d'éviter, dans les discussions les moins importantes, de leur donner des résultats dont on pût forcer la signification. La session actuelle sera donc une session de tactique et il est à présumer qu'autant l'opposition fera d'efforts pour attirer le cabinet sur les points où il pourrait découvrir sa faiblesse, autant celui-ci évitera les débats dangereux qui compromettraient son existence. D'où l'on peut conclure, je crois, qu'aucune loi importante ne sera votée cette année et que la majorité fera en sorte, par exemple, qu'il ne soit pas donné suite au rapport de M. Thiers sur l'enseignement secondaire.

Le grand résultat de la session actuelle, si, selon toutes les probabilités, le ministère du 29 octobre arrive jusque-là, sera donc celui-ci :

Digitized by Google

c'est que M. Thiers ne fera pas les prochaines élections. Ce sera, comme on voit, un résultat négatif. Reste à savoir, s'il est bien prudent que ce soit M. Guizot qui les fasse. Il ne faut pas se le dissimuler M. Guizot n'est pas populaire : je ne veux pas chercher si cette impopularité est justifiée ; je me borne à constater le fait. Or il est à craindre que cette impopularité, habilement exploitée dans les colléges par les comités de l'opposition, ne contribue à donner aux élections ce caractère de défiance contre le pouvoir que l'on voudrait éviter dans la prévision de la mort du roi. La difficulté dominante n'est pas résolue, et il reste encore à savoir si, quand ce moment critique sera venu, quand on ne pourra plus le reculer, la couronne conservera son appui à M. Guizot ; on sent si bien que, dans l'état actuel de l'esprit public, la chambre prochaine pourrait ne pas présenter toutes les garanties désirables, qu'il n'est plus question de dissoudre la chambre actuelle à la fin de la session. On craint que les élections, si on les faisait au mois de novembre, par exemple, comme il en avait été question d'abord, ne coïncidassent avec une impression qu'on redoute, celle qui sera produite par le chiffre de l'indemnité Pritchard que les autorités françaises de Taïti ont été chargées de fixer. Si les préoccupations actuelles devaient se prolonger jusqu'à une autre session, si d'autres actes extérieurs venaient ranimer l'impopularité de M. Guizot, on peut prévoir que la couronne se résignerait à lui retirer sa confiance et lui-même serait peut-être forcé de devancer ce moment en offrant sa démission ; car il n'ignore pas que les suffrages du parti conservateur tout dévoué à la dynastie, lui manqueraient tout-à-coup sur un signe du roi. Cela est si vrai que l'attitude de M. de Montalivet au début de la session a suffi pour troubler la majorité et détacher de M. Guizot ceux de ses membres qui lui sont secrètement hostiles.

Le ministère du 29 octobre s'est fortifié d'une adhésion à laquelle il tenait beaucoup, je veux parler de celle de M. de Salvandy. Quand la maladie de M. Villemain se déclara, on ne donnait pas quinze jours d'existence au cabinet dont il faisait partie. Aussi, avait-il été impossible de le remplacer. L'acceptation de M. de Salvandy a été un symptôme de raffermissement que les journaux de l'opposition ont accueilli avec colère. Mais l'homme

Digitized by Google

tion contre M. Guizot est très-grande ; il est persuadé qu'on l'a joué et qu'on a violé la promesse qui lui avait été faite dans sa convalescence de ménager son retour au ministère. J'ignore si M. Villemain n'a pas été traité en effet par ses collègues avec tous les égards que sa position méritait; quoi qu'il en soit, il était bien difficile de convaincre un esprit tel que le sien qui a le droit de se croire parfaitement guéri , que les affaires d'un pays ne peuvent être plus longtemps confiées à un ministre placé sous la menace d'une attaque nouvelle.

Le calme de la retraite rend cette recrudescence moins probable; mais les soins et les fatigues du pouvoir auraient pu être une seconde fois funestes à la santé de M. Villemain. Tout vif qu'il est, le ressentiment de l'illustre écrivain (c'est maintenant le seul titre dont il se fasse gloire), ne dépasse pas les limites de son salon. Il se venge par des bons mots de l'ennemi que les circonstances lui ont fait : entre M. Guizot et moi, disait-il dernièrement, il n'y a pas de réconciliation possible; il n'y aura pas entre nous de *Traité des Détroits*. Quelqu'un lui disait qu'il avait bien fait de refuser la pension que la chambre était disposée à lui voter : vous vous seriez enterré vous-même, ajoutait cette personne. Il est possible, a repliqué M. Villemain, que cela ne m'empêche pas d'être enterré tout de même; mais au moins mes ennemis ne feront pas mon épitaphe. Ces paroles, dont je puis, comme témoin auriculaire, vous garantir l'exactitude, sont d'un homme assez maître de son esprit, s'il ne l'est pas de son ressentiment. Du reste, le public gagnera à la retraite de l'élégant académicien. Réduit à une honorable pauvreté M. Villemain a contracté avec ses libraires des engagements qu'il va bientôt remplir. Il tient à prouver qu'on s'était trop hâté de faire son oraison funèbre. Les lettres y gagneront, et M. Villemain aussi. Car ses véritables titres de gloire, ce sont ses travaux littéraires ; et il avait méconnu ses tendances naturelles en préférant aux doux loisirs de l'étude et de la contemplation les dévorantes inquiétudes de la vie politique.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CHANSONNIER HOFFMANN VON FALLERSLEBEN.

L'Allemagne est le pays où la poésie lyrique a toujours compté les plus nombreux, sinon les meilleurs interprètes. Au moyen-âge comme de nos jours, c'est un immense concert de voix fraîches et sonores, célébrant le ciel et la terre, la joie, la douleur, et tout ce qui remue les hommes. Cela devait être. La poésie lyrique, spontanée de sa nature, sied surtout à la jeunesse, et la nation allemande est bien, parmi les autres, la plus jeune, la plus naïve, la plus vraie et la plus convaincue. Dans ce pays poétique par excellence, le lyrisme se révèle partout. Pour peu qu'on examine telle doctrine de philosophie, on reconnaît aisément qu'elle n'a d'un système d'école que la forme; qu'au fond, c'est un poème lyrique, plein d'imagination et d'élan spéculatif. A voir même de près certaines utopies des publicistes allemands, ne dirait-on pas qu'en eux, la science si grave de la politique se ressent de leur amour du dithyrambe ?

Ce qui caractérise en général les poètes lyriques de l'Allemagne,

Digitized by Google

c'est le sérieux, pour ne pas dire la tristesse. La légèreté gracieuse ne leur réussit guère. Ils se plaisent surtout à déplorer les vicissitudes de la vie humaine, le néant des choses d'ici-bas. Ils méprisent le monde et son apparence trompeuse. C'est par cette teinte élégiaque que le lyrisme allemand se distingue de celui des peuples méridionaux. Rarement un Provençal chantera les alternatives de *joi e marimen* qu'il a rencontrées sous ses pas. Il aimera beaucoup mieux raconter ses aventures, ses succès, ses exploits. Le Midi a conservé quelque chose de l'humeur placide de la poésie antique. Dans la gaîté des troubadours, on voit encore la satisfaction personnelle de la Grèce. En Allemagne, au contraire, tout est sombre, souffrant, désenchanté. Nous l'avons dit, le peuple est jeune, et qui ne sait, que l'âge le plus heureux est celui qui se plaint le plus? Il porte en lui la mesure du beau et du grand, l'idéal du vrai et du juste; le monde réel ne répond pas à cette mesure, la société condamne cet idéal; le moyen de ne pas désespérer ?

Le centre de la poésie lyrique, c'est l'amour, et l'amour a surtout trois objets : Dieu, la femme et ce qui la représente, c'est-à-dire la famille, enfin la patrie.

La poésie religieuse n'a jamais prospéré en Allemagne. Ce serait à s'inquiéter de son sort, si elle n'avait pour défenseurs que les poètes de ce pays. Sous leur plume, c'est une femme savante, aimant fort la réflexion, voire même les citations classiques, parlant, d'ailleurs, beaucoup trop bien pour sentir vivement. Et puis, pourquoi ce ton lamentable ? D'où vient que la foi allemande a toujours les yeux rouges ? On peut défier la patience la plus robuste, de lire jusqu'au bout les livres mouillés de pleurs des Tiedge, des Matthisson, des Kosegarten. Il n'y a de véritable émotion que dans les poésies de Novalis. Malheureusement, elles sont inaccessibles au peuple, réduit, dans ses temples, à des litanies barbares ou à de méchantes traductions versifiées des Psaumes.

Rien de plus curieux que d'observer comment, lorsqu'il s'agit de la femme, l'expression du sentiment se modifie d'une nation à l'autre. Ici, surtout, éclate la profonde diversité des génies germanique et méridional. La cruauté inexorable, l'infidélité ou la perte de l'objet adoré, voilà ce qu'il faut au poète allemand. Les Italiens

Digitized by Google

ont bien un Pétrarque, mais en Allemagne les Laure abondent. Un poète du midi sait se faire pardonner ses triomphes, rien n'est prosaïque comme un Allemand heureux. Les Français sourient des affections platoniques de nos voisins, sans songer, qu'elles sont nécessaires à leur contentement. Cela est vrai au point, que Henri Heine qui, certes, n'est pas homme à soupirer, s'est vu forcé de feindre un amour très-profond et très-malheureux, pour faire accepter ses beaux poèmes, si gratuitement démentis par ses pamphlets de critique et de philosophe.

Toutefois, l'amour heureux est souvent bien rendu, en Allemagne, par les chants populaires, par ceux du moins, que le peuple compose et chante lui-même. Le peuple est toujours vrai. Il ignore, pour son bonheur, la pruderie hypocrite. Il est pur comme la nature. Ce sont les bourgeois-gentilshommes du Parnasse qui trouvent le ridicule, en cherchant les convenances.

La vie de famille, adorée par les Allemands, se rapetisse singulièrement dans leurs écrits; c'est que le poète, comme l'artiste, doit voir à distance, ce qu'il veut exprimer avec bonheur. On écrit mal sous l'empire d'un sentiment. Une impression trop forte, trop actuelle, écrase l'imagination au lieu de l'exciter. Une femme, ce poème lyrique vivant, ne fera jamais que des odes médiocres. Y a-t-il une Sapho, elle souffre et prévient l'apogée de son talent par une fin malheureuse. Les Romains, ces grands tragédiens de l'histoire, n'ont produit que de détestables tragédies. Les Allemands, sédentaires, fidèles, dévoués au mariage, ne savent pas dire les joies intimes du foyer domestique.

Mais ils sont admirables, lorsque, au lieu de posséder, ils désirent ou regrettent. C'est pourquoi leurs élégies amoureuses sont d'un charme indicible. C'est pourquoi, en dehors même du lyrisme, leur immortel poème épique, les Nibelungen, est une grandiose complainte. C'est pourquoi, ils font tressaillir en chantant la patrie qu'ils n'ont pas, la liberté qu'ils ont perdue. La poésie patriotique de l'Allemagne a pris son essor pendant l'époque d'enthousiasme qui précéda la chute de Napoléon. L'épisode de la révolte du Tyrol avait enflammé les esprits. C'était un dévouement digne des temps héroïques. Comme en Grèce, on voyait une poignée de braves tenir tête à des armées. C'était la poésie en action.

Digitized by Google

Le duc de Brunswick et Schill brillaient d'un éclat sans pareil. De jeunes gens chantaient, luttaient et mouraient pour la patrie. C'est alors que l'on vit clair dans la froideur, dans l'égoïsme de cet habile artiste, de ce virtuose littéraire, appelé Goëthe. C'est alors que l'on se rangea de nouveau autour de Schiller qui, dans *Guillaume Tell*, dans *Karlos*, et partout, avait parlé du peuple souverain et de ses droits imprescriptibles. On ne voulait plus de la lyre sans le glaive. Ruckert, Arndt et Wetzel entonnèrent l'ancien chant germanique. Max de Schenkendorf, Schmidt de Lubeck, Körner et Uhland firent voir qu'il y a autre chose en Allemagne que science aride et recherches d'antiquaires. Le clair-obscur du romantisme allemand disparut devant la poésie guerrière, comme s'envolent les esprits de la nuit au réveil de l'aurore.

Mais cela dura peu. Cela dura juste le temps qu'il fallait aux princes pour se délivrer de Napoléon. Faut-il dire ce qu'il advint depuis? Faut-il dire les espérances déçues, les plaintes dédaignées, les promesses violées? Un mot suffira. Niebuhr, le savant Niebuhr, homme calme, mêlé à la politique prussienne et son serviteur fidèle, Niebuhr reproche aux gouvernements « de ne pas avoir compris » la régénération du peuple, d'avoir laissé inculte le champ frat» chement labouré de la civilisation germanique.» Quoi d'étonnant, alors, si de généreux esprits, dépassant le but, expient leurs fautes sublimes dans les fers et dans l'exil ; si la poésie n'est plus qu'une âpre protestation contre les victoires de la force matérielle ; si l'historien littéraire n'a plus à parler que d'événements au lieu de livres, de souffrances au lieu de lauriers, de prophètes-martyrs au lieu de bardes couronnés ?

Tous les défauts et beaucoup de qualités de la poésie lyrique de l'Allemagne sont fidèlement réprésentés par le poète qui va nous occuper, par *Hoffmann von Fallersleben*. En homme de son pays, il avait commencé par de profondes études. Bibliothécaire et professeur des origines de la littérature allemande à Breslau, il s'était long-temps plongé dans les chants du moyen-âge. On lui doit surtout une connaissance exacte de l'Arioste allemand, de Gottfried de Strasbourg qui, dans son *Tristan*, devait singulièrement étonner ses graves contemporains du treizième siècle par son immoralité brillante, par sa glorification de l'amour. De la gaîté

Digitized by Google

de Gottfried, notre Hoffmann avait passé aux chants d'église dont il a bien raconté l'histoire depuis les temps primitifs jusqu'à Luther. Enfin, c'est Hoffmann qui avait le mieux signalé l'influence exercée sur la littérature allemande par celle des Pays-Bas. On sait, que, depuis ce même treizième siècle, depuis l'*Alexandre* de Maerlant, cette influence se fait constamment sentir, qu'au dix-septième, Zezen, à Hambourg, chante en Hollandais, Opitz admire Heinsius et Grotius à côté de Ronsard et déclare hardiment la muse Hollandaise mère de la poésie allemande.

Après avoir tant travaillé, Hoffmann se mit à composer des poésies détachées et surtout des chansons soi-disant *non-politiques* qui, malgré le titre, ont fait destituer et exiler [1] leur auteur. Arrêtons-nous d'abord aux premières.

Dans les universités allemandes, les étudiants constituent une société à part, ayant ses habitudes et son langage à elle. Il y a même, pour eux, une juridiction, ou du moins, une police particulière. Ils ne dépendent que du sénat, composé de leurs professeurs, qui, si besoin en est, les condamne à des amendes, à la prison et, dans des cas graves, à quitter l'université. Mais un employé de la sûreté publique ne peut les arrêter. C'est un *habeas corpus* scientifique. Y a-t-il crime ou délit prévu par le code pénal du pays, le sénat est tenu de traduire l'étudiant devant les tribunaux ordinaires. De là la physionomie toute particulière d'une université allemande. On pourrait poursuivre, dans les mœurs de ses étudiants, les dernières traces de la chevalerie du moyen-âge. Ils en ont les allures libres et vagabondes, le respect des femmes et le point d'honneur chatouilleux. L'humeur querelleuse des étudiants allemands est proverbiale. On leur reproche d'aimer beaucoup les fruits enivrans qui couronnent les ruines des bords du Rhin : mais ce défaut n'est-il pas consacré par d'antiques usages ? *Adversus sitim non eadem temperantia*, dit le panégyriste romain. Le moyen-âge se montre aussi dans leurs associations, autrefois toutes politiques, se distinguant, encore aujourd'hui, par des couleurs différentes, jalouses de leurs prérogatives et prêtes à s'at-

[1] Exiler par le Hanovre et le Brunswick, plus ombrageux que la Prusse qui s'était contentée d'ôter à Hoffmann sa chaire de professeur.

Digitized by Google

taquer, à se battre entr'elles pour la suprématie. Ce qui pourrait étonner dans cet esprit de corps peu moderne, c'est que les gouvernements le tolèrent, sans craindre son contact républicain pour les *Philistins*, c'est-à-dire ceux qui ne sont point étudiants. Mais lorsqu'on observe avec une certaine attention cette effervescence juvénile, on voit bien, que, la plupart du temps, elle est loin d'être dangereuse. Après trois années d'études, de duels et de chansons patriotiques, l'étudiant retourne chez lui, cherche une place, la trouve et devient *Philistin* comme tout le monde. Quelques-uns, il est vrai, conservent des souvenirs vivants de leur indépendance. Ils rentrent dans la société, tout bouillans d'idées de liberté et de progrès. Ceux-là, on les éloigne au plus vîte. Comme le sénat de l'université, on leur donne le conseil paternel de s'en aller : *consilium abeundi*.

De ce nombre est notre poëte, Hoffmann von Fallersleben.

Récemment, il a été en Belgique, et ceux qui l'ont vu, assurent, que c'est toujours le même compagnon universitaire (*deutscher Bursch*). Il faut beaucoup pardonner à un esprit joyeux, exempt d'égoïsme et de fiel. Si ayant l'air de trop se glorifier de son lieu de naissance, petite ville du duché de Brunswick, il signe *de Fallersleben*, il n'y faut voir qu'une innocente ironie d'étudiant, dirigée contre l'orgueil des aristocrates :

Me souvenant de mon pays, j'écrivis de Fallersleben. Je l'écrivis, sans songer ni à la censure ni à la police.

Beaucoup de braves gens signèrent ainsi et le font encore, sans qu'on leur fasse l'injure de les prendre pour des gentilshommes.

Ailleurs cependant avec plus d'amertume :

Des gentilshommes perchaient autrefois sur de hautes forteresses ; où, à présent, sont les forteresses ? Bien du sang noble, sans fortune ni patrimoine, demeure dans la plaine.

Et de tout héritage, il ne leur est resté que le *de*, que le nom et le souvenir de l'origine.

Moi aussi, je suis de Fallersleben, et je n'ai plus ni maison ni foyer. Qui me rendra mon pays, pour que le *de* devienne une vérité !

Par la citation de ces deux morceaux, nous avons, presqu'involontairement, anticipé sur les chansons politiques d'Hoffmann.

Digitized by Google

C'est que, nous devons renoncer à intéresser nos lecteurs à la plus grande partie des poésies lyriques proprement dites. Elles ne sont belles que de forme. Si l'on veut sonder le fond d'une poésie étrangère, il faut la traduire. La pensée, même lorsqu'on la transvase, ne s'évapore pas si vite. Ne reste-il rien ou peu de chose, il n'y avait là de véritable poésie qu'en apparence. Tous ces petits poèmes printaniers, bachiques, amoureux, surtout amoureux peuvent transporter les étudiants allemands qui en ont tant chanté, mais de ce côté du Rhin, à tort ou à raison, l'idée, en tout, a pris le dessus. Nous voulons une poésie plus sérieuse, plus intellectuelle. Le printemps est l'époque bienheureuse du réveil, de la joie, de l'amour, nous le savons bien : mais si le printemps durait tout le long de l'année, nous n'hésiterions pas à lui préférer l'hiver. Et cet amour, qu'est-ce, sinon quelque chose de vague, d'insaisissable, d'infini et de fastidieux ? Cette partie des œuvres d'Hoffmann renferme aussi quelques poésies populaires d'un assez mince mérite : des rendez-vous équivoques, des plaintes de vieilles filles, etc. Hoffmann est beaucoup mieux inspiré quand il se rapproche de la politique, et qu'il empiète sur le terrain de son autre recueil ! Nous citerons par exemple :

LE TIRE-BOUCHON.

S'il n'y avait pas de bouteilles, il n'y aurait pas de bouchons et l'on verserait le vin, comme Hébé en a versé à Jupiter.

Mais, hélas, de nos jours, on ne tire plus le vin qu'en bouteilles. On l'enferme comme l'on ferait d'un démagogue.

Et un bouchon fait sentinelle jour et nuit, il a soin que le vin ne remue pas trop.

Patience, vin généreux, ton vengeur est là. Quand l'heure est venue, il te délivre de tes liens.

Et comment s'appelle le brave homme qui va délivrer le vin? Vous le savez, gais buveurs, il s'appelle tire-bouchon.

Tire-bouchon ! célébrons-le par nos chants et buvons à sa santé ! Vive tous les tire-bouchons, les grands comme les petits !

Que les pères de famille y réfléchissent ! Il n'y a pas de boisson sans tire-bouchon.

Hoffmann, dans ses poésies lyriques, n'est vraiment remarquable que lorsqu'il exprime une souffrance. De tout ce volume, nou

Digitized by Google

taquer, à se battre entr'elles pour la suprématie. Ce qui pourrait étonner dans cet esprit de corps peu moderne, c'est que les gouvernements le tolèrent, sans craindre son contact républicain pour les *Philistins*, c'est-à-dire ceux qui ne sont point étudiants. Mais lorsqu'on observe avec une certaine attention cette effervescence juvénile, on voit bien, que, la plupart du temps, elle est loin d'être dangereuse. Après trois années d'études, de duels et de chansons patriotiques, l'étudiant retourne chez lui, cherche une place, la trouve et devient *Philistin* comme tout le monde. Quelques-uns, il est vrai, conservent des souvenirs vivants de leur indépendance. Ils rentrent dans la société, tout bouillans d'idées de liberté et de progrès. Ceux-là, on les éloigne au plus vîte. Comme le sénat de l'université, on leur donne le conseil paternel de s'en aller : *consilium abeundi*.

De ce nombre est notre poëte, Hoffmann von Fallersleben.

Récemment, il a été en Belgique, et ceux qui l'ont vu, assurent, que c'est toujours le même compagnon universitaire (*deutscher Bursch*). Il faut beaucoup pardonner à un esprit joyeux, exempt d'égoïsme et de fiel. Si ayant l'air de trop se glorifier de son lieu de naissance, petite ville du duché de Brunswick, il signe *de Fallersleben*, il n'y faut voir qu'une innocente ironie d'étudiant, dirigée contre l'orgueil des aristocrates :

Me souvenant de mon pays, j'écrivis de Fallersleben. Je l'écrivis, sans songer ni à la censure ni à la police.

Beaucoup de braves gens signèrent ainsi et le font encore, sans qu'on leur fasse l'injure de les prendre pour des gentilshommes.

Ailleurs cependant avec plus d'amertume :

Des gentilshommes perchaient autrefois sur de hautes forteresses ; où, à présent, sont les forteresses ? Bien du sang noble, sans fortune ni patrimoine, demeure dans la plaine.

Et de tout héritage, il ne leur est resté que le *de*, que le nom et le souvenir de l'origine.

Moi aussi, je suis de Fallersleben, et je n'ai plus ni maison ni foyer. Qui me rendra mon pays, pour que le *de* devienne une vérité !

Par la citation de ces deux morceaux, nous avons, presqu'involontairement, anticipé sur les chansons politiques d'Hoffmann.

Digitized by Google

C'est que, nous devons renoncer à intéresser nos lecteurs à la plus grande partie des poésies lyriques proprement dites. Elles ne sont belles que de forme. Si l'on veut sonder le fond d'une poésie étrangère, il faut la traduire. La pensée, même lorsqu'on la transvase, ne s'évapore pas si vite. Ne reste-il rien ou peu de chose, il n'y avait là de véritable poésie qu'en apparence. Tous ces petits poèmes printaniers, bachiques, amoureux, surtout amoureux peuvent transporter les étudiants allemands qui en ont tant chanté, mais de ce côté du Rhin, à tort ou à raison, l'idée, en tout, a pris le dessus. Nous voulons une poésie plus sérieuse, plus intellectuelle. Le printemps est l'époque bienheureuse du réveil, de la joie, de l'amour, nous le savons bien : mais si le printemps durait tout le long de l'année, nous n'hésiterions pas à lui préférer l'hiver. Et cet amour, qu'est-ce, sinon quelque chose de vague, d'insaisissable, d'infini et de fastidieux ? Cette partie des œuvres d'Hoffmann renferme aussi quelques poésies populaires d'un assez mince mérite : des rendez-vous équivoques, des plaintes de vieilles filles, etc. Hoffmann est beaucoup mieux inspiré quand il se rapproche de la politique, et qu'il empiète sur le terrain de son autre recueil ! Nous citerons par exemple :

LE TIRE-BOUCHON.

S'il n'y avait pas de bouteilles, il n'y aurait pas de bouchons et l'on verserait le vin, comme Hébé en a versé à Jupiter.

Mais, hélas, de nos jours, on ne tire plus le vin qu'en bouteilles. On l'enferme comme l'on ferait d'un démagogue.

Et un bouchon fait sentinelle jour et nuit, il a soin que le vin ne remue pas trop.

Patience, vin généreux, ton vengeur est là. Quand l'heure est venue, il te délivre de tes liens.

Et comment s'appelle le brave homme qui va délivrer le vin? Vous le savez, gais buveurs, il s'appelle tire-bouchon.

Tire-bouchon ! célébrons-le par nos chants et buvons à sa santé ! Vive tous les tire-bouchons, les grands comme les petits !

Que les pères de famille y réfléchissent ! Il n'y a pas de boisson sans tire-bouchon.

Hoffmann, dans ses poésies lyriques, n'est vraiment remarquable que lorsqu'il exprime une souffrance. De tout ce volume, nou

Digitized by Google

voudrions conserver les élégies, les romances plaintives et quelques poésies inspirées par le mal du pays. Une de ces dernières surtout, que nous allons essayer de traduire :

CHANSON D'UN EXILÉ

AU PRINTEMPS 1845.

De nouveau je me sentais entraîné vers le pays qui m'a vu naître. Je voulais retourner auprès de ceux qui me sont chers, et j'entrai plein de joie dans la maison de mon père.

D'anciens chants me passaient par le cœur : j'étais dans ma patrie, dans le royaume de ma jeunesse.

Sous les arbres en fleurs, je voulais revivre d'autres jours, revoir une autre enfance, être heureux comme le sont les enfants.

Ma mère était morte. Appuyé sur mon bâton de voyageur, je voulais attendre que son tombeau fût couvert de gazon.

Mais non ! ils m'ont exilé de nouveau. Je verrai le printemps loin de la maison paternelle, de nouveau je m'achemine vers une terre inconnue.

Il y a un poëte qui a mieux encore compris qu'Hoffmann, les souffrances de l'opprimé, c'est l'irlandais Thomas Moore. Nous ne connaissons, sous ce rapport, rien de plus touchant que le poème: *Oh breathe not his name.* Cette supériorité, il est vrai, est payée bien cher. Si les *Irish melodies* sont plus belles que les chants d'exil de notre Hoffmann, c'est que l'Irlande est plus malheureuse encore que l'Allemagne. Le même phénomène se reproduit partout. On n'achète le talent d'émouvoir les hommes que par les déceptions amères, par les larmes silencieuses.

Moore l'emporte sur Hoffmann pour l'élégie patriotique, mais il n'en est pas de même à l'égard de la romance plaintive et populaire. En général, les Allemands surpassent dans ce genre, les autres nations. La France et l'Italie sont pauvres en romances populaires. Le *romancero* espagnol est trop descriptif, trop historique. Il se complait dans les détails, sans exclure ni la chronologie, ni la date précise. Aussi comprenons-nous difficilement l'admiration de M. Villemain. Il se prend d'enthousiasme pour les romances du Cid au point de trouver pâle la traduction de Herder (traduction, soit dit en passant, que le secrétaire perpétuel de l'académie

Digitized by Google

française avoue avoir dû lire dans la traduction française de Sismondi). C'est surtout en comparant le *romancero* aux ballades anglaises et allemandes que la faiblesse du premier devient sensible. En Angleterre encore, il y a, si l'on excepte les poésies charmantes de Robert Burns, abus de la passion pathétique. N'est-ce pas aussi le défaut de Shakspeare, que Goëthe, son élève avisé, s'est bien gardé d'imiter ? Mais rien n'est simple et vrai comme la romance plaintive et populaire de l'Allemagne. Presque toujours, un soldat, homme du peuple, doit quitter la ville et sa bien-aimée. Ils se disent adieu, s'embrassent et pleurent. Ils ont le pressentiment de leur malheur. Le guerrier va tomber et la jeune fille va se consumer de chagrin. Dans notre Hoffmann, c'est un berger au lieu d'un soldat. Ce n'est pas la fatalité, mais l'arrêt d'un père inexorable qui sépare les amants :

ANNETTE.

Un riche fermier dit à sa fille : « Tu es mon enfant unique, tu peux prendre pour mari celui qui aura gagné ton cœur.

« Mais j'excepte le berger que tu sais. Celui-là, tâche de l'oublier. Il ne sera pas à toi, aussi long-temps que j'existerai. »

— La jeune fille se tut et pleura. Elle dit tout bas en soupirant : « Il a gagné mon cœur et je l'aimerai toujours. »

Par une matinée de printemps, jouant du chalumeau, le berger se dirigeait vers la maison d'Annette.

Annette allait au-devant de lui, belle de pudeur comme l'étoile du matin, lorsque se lève le soleil.

« Mon bien-aimé, que Dieu ait pitié de moi. Tu vas conduire ton troupeau sur l'Alpe; moi, je ne puis t'accompagner. Je dois rester dans la vallée.

« Je dois — oh ! ma douleur est trop grande. Que Dieu te protège, adieu mon bien-aimé. »

Elle lui donna la main. Il l'embrassa. Et en se regardant, ils se mirent à pleurer amèrement.

Et de son chapeau il ôta un bouton de rose et lui dit : « Adieu, mon Annette, adieu, ne m'oublie pas. Lorsque ce bouton de rose sera en fleurs, pense à moi. Adieu pour toujours, pour toujours je t'aimerai. »

Le berger conduisit son troupeau sur l'Alpe. Mais Annette resta dans la vallée, sans repos ni bonheur.

Sa souffrance était grande et devint plus grande de jour en jour.

Digitized by Google

Un matin, de très-bonne heure, vers le temps que se lève l'aurore, on vit fleurir le bouton de rose. Dans le même moment, Annette rendit le dernier soupir.

Après avoir ainsi fait nos réserves, nous pourrions, pour en finir, appliquer à cette partie non-politique des poésies d'Hoffmann une satire qui se trouve dans le second volume de ses chansons mises à l'index par la Prusse et le Hanovre. Cette petite diatribe contre les versificateurs efféminés n'a qu'un seul défaut, c'est de se trouver déjà, quant à la pensée, dans la bouche d'une des plus puissantes créations de Shakspeare, de Percy Hotspur, cet idéal de l'homme fort de volonté et infatigable d'action. Hoffmann, évidemment, oublie ou regrette ses propres péchés poétiques, quand il dit:

ROCOCO,

Chantez que de nouveau les ruisseaux coulent, les herbes poussent, les fleurs s'ouvrent, les oiseaux sifflent, les brebis gambadent, que vieillards et jeunes gens se mettent à danser.

Chantez que les zéphyrs soupirent, les arbres fleurissent, les papillons volent, que la nature se réjouit.

Chantez que les oiseaux bâtissent leurs nids, que les jeunes filles et les femmes, comme des fleurs dans la prairie, regardent par les fenêtres.

Chantez, enfin, le printemps et l'amour, et dites-moi, toutes ces vieilles misères, est-ce le moment de s'en préoccuper?

Vos chants et vos roucoulements, vos plaintes et vos complaintes, est-ce que tout cela peut convenir de nos jours où peu s'en faut que les hommes les plus courageux ne désespèrent?

Dans une partie des poésies politiques de M. Hoffmann, dans les premières surtout, le trait est si peu acéré, l'épigramme paraît si inoffensive, qu'on s'étonne que des gouvernements aient pu s'en effrayer. Mais on sait que, dans les pays de censure, l'effet de la presse est tout autrement puissant que dans les pays de liberté. On ferait une révolution en Russie avec une brochure qui, en Belgique, en Angleterre ou en France, ne parviendrait pas à captiver l'attention publique pendant vingt-quatre heures. N'oublions pas, d'un autre côté, que les précautions oratoires nécessitées par la censure, une fois saisies, personne n'en est plus dupe. L'allusion du reste est souvent fort transparente; citons un

Digitized by Google

exemple. Hoffmann célèbre, par anticipation, sans doute, l'abolition des entraves imposées à la presse. La scène est en Chine. Le refrain de la chanson est *Tsching-tsching*, expliqué, comme suit, dans une note : « C'est une expression d'une ironie triomphante, » en usage parmi les Chinois, et la plupart du temps accompagnée » d'un geste singulier. Ils prennent le nez entre le pouce et l'in- » dex, tandis que les autres doigts ont l'air de trembler convulsi- » vement. »

CHANT DE VICTOIRE

APRÈS LA CHUTE DES MANDARINS A LA PLUME DE PAON, QUI AVAIENT COMPOSÉ LE HAUT SIÉGE DE LA CENSURE, EN L'AN 20 DE TAO-KUANG ET 37 DU CYCLE 73 DE NOTRE EMPIRE CÉLESTE.

Ne craignez plus les baïonnettes, les uniformes, la cour et la noblesse, les rangs et les castes, Tsching-tsching.

Ils sont tombés, leur siége est détruit! Désormais il sera permis de dire une plaisanterie, Tsching-tsching.

Quel avenir, ô mes amis, employés du gouvernement, chantez et riez, car vous avez beaucoup écrit, mais vous n'avez jamais dit un bon mot, Tsching-tsching.

Il y avait des listes de conduite, et l'on y inscrivait le cas, lorsqu'un pauvre employé, dans sa maigre vie, s'était permis d'avoir de l'esprit, Tsching tsching.

Nous allons célébrer l'anniversaire de la victoire. Désormais, on pourra penser et imprimer tout ce qui passe par la tête, Tsching-tsching.

M. Hoffmann semble s'attaquer de préférence à l'orgueil aristocratique. C'est là le thème favori des poëtes libéraux de l'Allemagne moderne. Ils réagissent, avant tout, contre l'esprit servile de leurs prédécesseurs. Au dix-huitième siècle, la littérature allemande vivait des aumônes que lui jetait la noblesse. Et il n'y a pas, dans la dureté du terme, la moindre exagération. Tandis que Rousseau aimait mieux copier de la musique que de recevoir une pension de la Pompadour, les pauvres poètes allemands frappaient aux portes des riches, donnaient des leçons, accompagnaient les fils des grandes maisons dans leurs tournées et publiaient des livres par souscriptions. Heureusement, cette position pénible n'enchaînait point leur génie. En véritables Allemands, ils avaient la fa-

Digitized by Google

culté singulière de se scinder en deux, de vivre dans un monde idéal où pénétraient peu les préoccupations matérielles. Égarés dans les forêts de chênes de la Germanie, sur les montagnes de Fingal, au milieu des îles fabuleuses de l'Odyssée, ils conservaient toute la pureté de cœur, toute la sérénité d'esprit que reflètent leurs immortels ouvrages.

Cependant, dans la vie réelle, le public n'oubliait pas toujours l'habit rapé, la perruque de chanvre et les dîners gratuits des écrivains. Kotzebue, le Scribe allemand, avait beau plaider leur cause dans son *Pauvre poète*. On n'avait souvenir que de la pauvreté. Depuis, tout cela a changé. En Allemagne aussi, le labeur intellectuel a été dignement récompensé. Mais l'humiliation n'est pas oubliée par ceux qui en ont souffert. La jeune littérature a reçu l'héritage de secrètes et profondes rancunes. Les plus paisibles ont soin de protester contre le respect voué naguère à tout ce qui avait titre, Qu'auraient dit Herder, l'éternel gouverneur d'enfans nobles, Wieland qui vivait moins de ses livres que de leurs dédicaces, Klopstock enfin qui publiait avec prière de payer d'avance, sa *république des lettres*, qu'auraient-ils dit, en lisant la définition que donne Hoffmann de l'homme de qualité ?

L'HOMME DE QUALITÉ ET L'HOMME DU COMMUN.

Sept choses font un homme de qualité : Ne rien apprendre et prétendre tout savoir, pendant la nuit jouer gros jeu, faire des dettes le long du jour, parler allemand le plus mal possible, écorcher bravement le français, boire du champagne et pouvoir aller à la cour. Voilà, voilà ce qui fait l'homme de qualité.

Il y en a autant pour faire un homme du commun : Ne pas vivre pour soi seul sur la terre, travailler sans bruit au bonheur de ses frères, ne jamais commettre une bassesse, ne pas vivre aux frais d'autrui, parler avec difficulté le langage de la servitude, mais parler le bon allemand pour défendre la justice et la liberté, et plutôt souffrir la misère que d'avoir quelque part accès à une cour princière. Voilà, voilà ce qui fait un homme du commun.

Le nombre *sept* paraît plaire à Hoffmann. Le premier volume des poésies politiques est divisé en sept séances. Séances d'étudians apparemment, car chacune d'elles commence par une

Digitized by Google

chanson à boire. Est-ce pour noyer leur misère politique? Ils attaquent tous les privilèges injustes, tous les monopoles usurpés. La morgue des nobles et des prétendus savans, la perfidie obséquieuse des fonctionnaires publics, le mépris des hommes d'État, les souffrances du peuple passent tour-à-tour à travers les verges de leur impitoyable satire. Tout finit par une *séance intime*. C'est la plus intéressante. Mais, avant d'y assister, voyons comment, dans la cinquième, ils fustigent ces érudits inutiles qui se préoccupent de tout excepté des affaires de leur pays. Ici, tout devient trait, tout porte, jusqu'au titre, jusqu'à l'épigraphe:

LES HUMANITÉS.

Idque apud imperitos *humanitas* vocabatur, cum pars servitutis esset.

Taciti Agricola cap 21.

Cette race qui traîne le vocabulaire comme le bœuf traîne son joug, qui oublie le présent pour les fables grises des dieux mythologiques,

Ne dirait-on pas qu'elle est née en Grèce ou à Rome? Lorsqu'on trahit l'Allemagne, elle laissait faire.

Et toi aussi, jeunesse allemande, ambitionnes-tu les lauriers de la science morte? Toi aussi, veux-tu sacrifier la richesse et la force de ta vie à des printemps étrangers? Seras-tu aussi la proie du passé, seras-tu perdue pour nous?

Depuis l'enfance tu as passé par bien des écoles, d'un professeur à un autre, tu apprends tout ce qu'on peut apprendre. Tu étudies la moitié de ta vie et de bonne heure tu es dressée d'après la mesure des systèmes.

Tu subis des épreuves comme Job n'en a point subi. Et puis, tu dois prier, supplier, mendier, comme s'il s'agissait de la terre promise.

Quelle est ta récompense sur la terre pour tant d'efforts et de peines? D'être et de rester esclave *in sæcula sæculorum*.

LES ÉNERVÉS.

Hélas! La semence de l'esprit et du cœur aura bientôt disparu. Où trouvera-t-on désormais une parole fraîche et une action vivante?

Comme le meunier porte sa farine au moulin, nous apportons à la presse la provision de nos sentimens et de nos idées.

L'intérêt du jour nous pousse vers les livres. Bientôt l'esprit et le cœur de l'Allemagne ne seront plus qu'à la foire semestrielle de Leipsick.

La *séance intime* fait la guerre au ridicule dont ni la politique,

Digitized by Google

ni le patriotisme lui-même ne sont exempts; rien ne paraît plus aisé à des rhétoriciens de collége, que d'arranger convenablement les choses de ce monde; ils oublient, que, pour avoir interprété Démosthène, on n'est pas orateur; pour avoir amplifié les hauts faits des anciens, on ne sait pas gouverner les hommes. En Allemagne, la présomption de la jeunesse s'est accrue, à une époque assez rapprochée de nous, de l'exaltation outrée des tems primitifs. On croyait faire renaître l'antique Germanie, en imitant ce qu'elle avait de barbare. Coucher sur la terre nue, manger du pain sec, se couvrir de vêtements inouïs, s'exercer à la gymnastique, parler un langage emprunté aux Nibelungen et aux chroniqueurs, voilà ce qui semblait à ces Teutons modernes bien méritoire et bien patriotique. Les institutions politiques, les garanties des droits du citoyen, tout ce qui constitue la liberté réelle enfin ne les touchait guère. Ils se contentaient d'invoquer Arminius, de se cotiser pour lui ériger une statue dans la forêt où il a exterminé les légions romaines. Écoutons Hoffmann qui a mieux caractérisé, que nous ne saurions le faire, ce patriotisme factice :

ARMINIUS.

D'anciennes légendes racontent des merveilles dont nous ne nous soucions plus. Moi je veux raconter ce qui s'est passé de nos jours. C'est une histoire toute neuve et très-belle.

Arminius, le héros germanique, descendit du ciel. Nous l'avons vu de nos yeux. C'était toujours le même, fier de démarche et franc de langage. Il voulait voir, si c'était toujours la même Allemagne.

Il était descendu dans la forêt Teutoburgienne; il pensait à tout ce qui jadis s'était passé en ces lieux, lorsqu'un gendarme lui demanda s'il avait un passeport. Le géant lui répondit : « qu'est-ce que cela te regarde? »

« Je suis gendarme et je fais mon devoir. C'est la consigne. Je dois arrêter quiconque rode ici sans passeport et sans pouvoir se légitimer. »

Par bonheur un vieux gentilhomme passa par là. Il avait entendu de loin la conversation. Enfant, il avait vu le portrait d'Arminius. Il dit : « Je me porte caution pour cet étranger. »

Il le prit par la main et le conduisit dans la cour de son château, puis dans la salle de réception. Il fit venir un gobelet et il invita son hôte à boire à la liberté de l'Allemagne.

« Oui, dit Arminius, je bois à la liberté de l'Allemagne. Je suis las de la

Digitized by Google

guerre, que gagne-t-on à toujours se battre? Mais à jamais je hais les Romains. Ils nous ont toujours porté malheur. Je gage que c'est à eux que nous devons les passeports. »

— « Sois tranquille, répondit le gentilhomme, il n'y a plus, dans le monde, de trace des Romains. Tu les as bien exterminés. Personne ne parle plus latin. Tu as effacé l'éclat de leur empire.

« Il est vrai que les chrétiens, çà et là, font encore leurs prières en latin, que les jurisconsultes s'en servent pour leurs actes, que les savants en font grand cas : mais toute cette misère ne durera pas.

« Ne t'en chagrine pas, c'est l'usage parmi nous. Un allemand doit tout savoir et surtout le latin. Dans ta jeunesse tu l'as bien parlé, et pourtant tu n'en as pas été plus romain. Vide ton verre, je vais le remplir de nouveau.

« Et permets-moi de te prouver comme tu nous es cher, et comme nous vénérons ta mémoire. » Le gentilhomme lut un poème patriotique qui célébrait les exploits de son hôte. Il se faisait nuit, Arminius était fatigué, et il s'endormit.

Le lendemain matin, lorsqu'il s'était éveillé, tous les habitants du château se précipitèrent pour lui souhaiter la bien-venue. La Châtelaine et ses filles regardèrent le héros avec des yeux d'amour.

En attendant, la nouvelle se répandait, grâce aux chemins de fer, et toute l'Allemagne sut bientôt, qu'il était revenu, lui, l'espoir du pays et son libérateur.

Alors, les habitants de la Westphalie lui envoyèrent un de ces grands pains, appelé Pumpernickel. Il reçut un boudin des vieux Saxons, et d'autres tribus allemandes songèrent à satisfaire sa soif.

Les Bavarois envoyèrent un tonneau de bière. Les villes libres lui firent agréer des cigares de la Havane, car elles n'avaient rien de plus allemand.

C'était précisément l'époque où les médecins et les docteurs des sciences naturelles, s'étaient réunis à Bonn. Ils députèrent une commission pour demander des renseignemens sur l'origine de l'ivrognerie allemande, pour mesurer le gosier d'Arminius et faire un rapport sur le résultat dans un journal scientifique.

Les Académies de Munich et de Berlin firent demander si les Teutons, ses contemporains, avaient eu des yeux bleus et des cheveux blonds, quelle avait été leur orthographe et d'autres particularités intéressantes.

De Dusseldorf, vint une voiture pleine d'artistes. Ils voulurent le dessiner, le modeler, le graver en airain, le couler en bronze et le lithographier.

Et de tous côtés on ouvrait de grandes listes de souscriptions, autorisées par les princes et même par la police. Elles invitaient tout brave Allemand à signer pour l'exécution d'une statue d'Arminius.

Digitized by Google

Et lui, il était là, étendu dans un fauteuil, ne sachant trop que dire de tout ce mouvement.

Bientôt on annonça une ambassade de professeurs de l'Université de Goettingue. La *Georgia Augusta* avait décidé à l'unanimité de nommer le héros *Doctor juris utriusque.*

Arminius accepta, en souriant, le diplôme et dit : « Je vois avec plaisir, que vous me rendez justice. Fasse le ciel que vous en agissiez de même à l'égard des sept professeurs exilés. »

Le jour baissait déjà, lorsqu'un messager se présenta avec une bulle de Sa Sainteté, promettant à Arminius de le canoniser, s'il voulait employer son influence à faire cesser la querelle des mariages mixtes, soulevée entre l'archevêque de Cologne et le gouvernement prussien.

Il se sentait mal à l'aise. Il avait bien envie de retourner à Walhalla : tout-à-coup, on vit un dernier ambassadeur, envoyé par un prince allemand, qui offrit à Arminius de l'ennoblir, de le faire duc et comte par lettres patentes. C'en était trop, il mourut pour ne plus renaître.

Après les sept séances du premier volume des chansons, arrivent les sept jours de la semaine du second. Chaque jour apporte ses douleurs et ses plaintes ; la poésie en est supérieure à celle des séances, supérieure d'énergie, de clarté et de précision. On voit où le poëte veut en venir. Il sonde, jusque dans ses recoins les plus cachés, l'état politique de son pays, et, en face des misères qu'il découvre, il ne désespère jamais d'un avenir meilleur. M. Hoffmann s'est bien gardé d'imiter certains patriotes qui croyaient réveiller l'Allemagne en lui jetant le mépris et qui ne sont parvenus qu'à la décourager. C'était là le grave défaut de Boerne. Boerne rit beaucoup trop du pauvre *cousin Michel*, sobriquet de l'Allemagne. Hoffmann y songe en disant :

Raillez toujours le cousin Michel, il laboure la terre et sème. Un jour verra pousser la semence que la faux d'aucune censure ne pourra couper.

Il est encore des hommes qui ont du cœur, des mains et une volonté, qui s'avent sacrifier, avec joie, corps et bien pour la patrie.

Mais le républicain exilé, en flagellant son pays, avait eu un noble but. Moins désintéressés sont, peut-être, les jugements des publicistes qui ne cessent de parler de l'enfance du peuple. A les entendre, l'Allemagne n'est pas mûre pour la liberté. Hoffmann répond par

Digitized by Google

LE CHANT D'AUTOMNE D'UN CHINOIS.

« Nous ne sommes pas mûrs » ! Voilà le refrain que, depuis des siècles ils nous ont chanté, à nous autres pauvres orphelins. C'est ainsi qu'ils nous font taire, qu'ils détruisent l'espoir du peuple, égarent les patriotes et enchaînent notre avenir.

Nous ne sommes pas mûrs ? Nous sommes mûrs, vous dis-je, pour être plus heureux, pour crier nos souffrances, pour ne plus vous supporter, pour tout oser au nom de la liberté.

Parfois, doutant de la terre, la voix du poète s'élève vers le ciel pour implorer celui qui est venu délivrer le monde.

UNE MESSE BASSE.

Je n'ai jamais pris les ordres, mais vous me comprendrez. Je vais aujourd'hui dire la messe et prier le Seigneur pour vous.

Je me trouve dans une voie bien glissante bien dangereuse, mais je suis dans la main de Dieu : Mon habit pontifical c'est la miséricorde divine et ma patrie est le Saint Sacrement.

C'est nous qui sommes aujourd'hui le corps du seigneur, nous souffrons sa peine et son martyre, nous sommes la proie de la tyrannie qui nous outrage ; Seigneur du ciel, aie pitié de nous !

Daigne changer notre servitude par ce Saint Sacrement : accorde-nous les droits de ton fils qui nous a appelés tes enfans.

Fais que les opprimés soient égaux aux oppresseurs, égaux de justice et de liberté. Fais entrer, sur la terre déjà, les malheureux et ceux qui souffrent, dans le royaume des Cieux.

Ce qui distingue le patriotisme d'Hoffmann von Fallersleben, c'est que, chose rare en Allemagne, ses idées d'avenir ont un but positif. Son amour de la patrie n'est pas platonique. Il sait que la liberté n'est pas encore le bonheur, que c'est seulement la possibilité d'être heureux. Sa verve de chansonnier signale souvent des abus matériels et palpables. Les impôts trop lourds, la procédure toujours écrite, lente, interminable, les listes civiles enrichies aux dépens du peuple, rien ne lui échappe. Tous ces petits traits, dispersés dans une foule de chansons, sont réunis en faisceau dans le morceau intitulé :

LA RICHESSE NATIONALE DE L'ALLEMAGNE.

Alléluia ! Alléluia ! Nous émigrons pour aller en Amérique. Qu'est-ce que nous emportons de l'ancienne patrie ? Oh, bien des choses ! Des

Digitized by Google

protocoles de la confédération germanique, des budgets et des proclamations de gouvernemens. Car sans tout cela, l'Allemand ne saurait vivre dans le nouveau monde.

Alléluia ! Alléluia ! Nous émigrons pour l'Amérique. Nous emportons bien des choses : Des bâtons de caporal, cent mille livrées de domestique, des cocardes nationales, des marottes, un million de boutons à armoiries, plusieurs sacs de clefs de chambellan, de gros paquets d'arbres généalogiques, une charge de museaux de chiens, cent mille caisses de rubans pour les décorations, en outre des perruques, des privilèges, des béquilles, des titres de secrétaire intime, des bordereaux d'impôts et de tailles, des extraits de baptême, des actes de mariage et de décès, beaucoup de passeports, des centaines d'instructions de censure, trois millions de mandats d'arrêt. Car sans tout cela, sans tout cela, l'Allemand ne saurait vivre dans le nouveau monde.

Le dernier volume, dont nous venons de parler, est dédié aux femmes allemandes. C'est dans leur pureté que réside l'espoir du poëte. Ils les appelle l'aurore d'un plus bel avenir. Elles seules, ont conservé l'idée chaste et sereine de l'ancienne Germanie; elles sauront élever des hommes libres et braves, animés d'un amour sincère de la patrie. Cette dédicace pleine de charme, jette un heureux reflet sur des pages, où se pressent tant de souffrances. L'auteur avait confié son œuvre à de doux, à de poétiques esprits : ils ont su la protéger.

Digitized by Google

Lettre à la Revue Nationale

SUR LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT ET SUR LE RAPPORT DE M. THIERS.

Messieurs,

Entre la lutte des libéraux et des catholiques belges et le débat qui s'est ouvert depuis quelque temps en France sur la question de l'enseignement, il y a des analogies frappantes, des points de contact nombreux. Les discours de M. de Montalembert ont profondément ému chez nous l'opinion catholique ; le rapport de M. Thiers y a fait une vive impression dans les rangs libéraux. Il est naturel que des rapports d'une sorte de fraternité tendent ainsi à s'établir d'un pays à l'autre entre des opinions qui semblent, au fond, défendre une même cause. Ces liens cependant seraient-ils sans danger, s'ils devenaient trop étroits, et si les partis belges, sans égard pour la différence de leur position, de leurs antécédens et du caractère national, allaient se confondre avec des partis étrangers ? Pendant que le clergé et les jésuites de France ont l'air d'emprunter à la Belgique un de ses principes constitutionnels, n'y a-t-il pas à redouter d'un rapprochement

Digitized by Google

trop intime que les catholiques belges, s'imprégnant des anciennes traditions du clergé français, ne s'éloignent de plus en plus de l'esprit qui a fondé nos institutions? Et tandis que chez nos voisins, on réclame la liberté comme en Belgique, ne pourrait-on, de ce côté de la frontière, en venir à espérer la domination comme sous M. De Villèle et par des moyens analogues? A notre tour, nous libéraux, n'avons-nous pas quelques précautions à prendre, quelques réserves à faire dans nos rapports avec les adversaires de l'épiscopat français? Notre position n'est pas la même, nous luttons pour arriver à cette influence de majorité dont ils sont en pleine possession. Nous avons pris pour point de départ cette constitution belge dont nos amis de France sont loin d'accepter tous les principes. Notre bannière porte en caractères bien lisibles : *Guerre à la domination cléricale, respect aux libertés des catholiques.* Ne faut-il pas la tenir haut et ferme, et nous garder de la laisser envelopper dans les plis d'un drapeau moins libéral?

J'ai lu le rapport de M. Thiers avec une vive admiration pour le talent de son auteur et cette sympathie qui naît si facilement entre ceux qui combattent de communs adversaires. Mais la première impression passée, je n'ai pas tardé à m'inquiéter en quelque sorte de ma sympathie et de mon admiration. J'ai dû reconnaître que plusieurs principes du rapport de M. Thiers sont inconciliables avec ceux de la constitution belge. Lesquels faut-il sacrifier? Les libéraux en Belgique doivent-ils abandonner ouvertement ou secrètement le terrain de la constitution sur lequel leur cause avait paru si belle, si forte par son impartialité? A tout le moins ce serait là un changement grave, une résolution à laquelle on ne peut se laisser entraîner sans examen, et, pour ainsi dire, à son insu.

Pour moi, j'y ai longuement et sérieusement réfléchi; et il m'est resté la conviction profonde que notre constitution a raison contre M. Thiers, qu'elle est plus libérale que lui. J'ai cru, de plus, qu'il était bon que, parmi les libéraux belges, une voix le dît sans détour. Notre lutte contre l'opinion catholique, nos efforts pour conquérir sur la direction du pouvoir l'influence d'une majorité ne doivent point y porter obstacle. Toute notre force est une force d'opinion; tout notre espoir est dans l'action de nos principes. C'est au fort de la lutte qu'il faut les proclamer tout entiers et craindre de les laisser méconnaître. Cela est utile, non-seulement pour imposer des bornes à l'avance aux entraînements de la victoire, mais pour hâter le jour du triomphe, en augmentant la puissance de nos armes par la preuve de leur loyauté.

La sincérité des jésuites français, quand ils invoquent la doctrine de

Digitized by Google

la liberté de l'enseignement, est à bon droit suspecte. Cet ordre, dans lequel on ne sait ce qu'il faut détester le plus de sa haine de la liberté ou de la perversité de sa morale, hésiterait-il, en France comme ailleurs, à se saisir du monopole, si la voie lui en était ouverte? Il y aurait de la niaiserie à le croire. Mais suffit-il qu'un ennemi de la liberté la réclame et veuille en faire mauvais usage, pour que nous en répudiions le principe?

En Belgique, il est incontestable aussi que le clergé est parvenu à s'emparer d'une grande partie de l'enseignement. On craint qu'il n'en usurpe le monopole. Mais supposez une majorité libérale et le pouvoir s'appuyant sur elle; à l'instant cette crainte du monopole s'évanouira. C'est donc à la domination du parti sur le pouvoir, à sa prépondérance de majorité, non à la liberté qu'il faut s'en prendre. Dans l'état actuel des choses, avec une majorité catholique à laquelle le pouvoir est asservi, la liberté de l'enseignement est une garantie en faveur de l'opinion libérale. Supprimez-la, et l'instruction à tous ses degrés sera à la merci de la majorité. Peut-on dire jusqu'où le parti dominant aurait déjà porté ses exigences, s'il n'avait eu à redouter la concurrence libre? Nos universités, nos colléges des grandes villes ne seraient-ils pas déjà tous soumis au même esprit?

D'ailleurs, n'oublions pas que l'opinion libérale est loin d'être encore dans cette lutte ce que, par le développement de ses libres forces, elle y sera un jour. Elle y est arrivée jeune, sans organisation, ayant contre elle une opinion qui s'appuie à la fois et sur la puissante organisation du clergé et sur le pouvoir. Les effets pratiques d'un principe si grave et dont l'application est si nouvelle, demandent pour être justement appréciés une expérience plus longue et plus décisive.

J'ignore, messieurs, si vous partagerez toutes les idées émises dans cette lettre; quoiqu'il en soit, vous jugerez utile, je l'espère, qu'elles soient livrées à l'examen. Je tiens à ce qu'elles soient publiées dans votre recueil. Mon nom peu connu ne les recommanderait pas assez à l'attention et ne dirait pas suffisamment au lecteur qu'elles appartiennent à un des belges qui, comme simples citoyens, s'associent de cœur et d'âme aux efforts de l'opinion libérale, qui voient avec le plus d'amertume la mollesse et d'ignobles défections venir dans ses rangs contrarier le dévouement et le zèle, et la prépondérance de l'opinion catholique se maintenir, moins par sa propre force, que par ce qui manque d'activité, d'énergie et surtout d'organisation à son adversaire.

Mon dessein n'est pas d'examiner le rapport de M. Thiers dans toutes

Digitized by Google

ses parties, mais seulement de discuter quelques-uns de ses principes qu'à mon avis les amis du gouvernement constitutionnel ne peuvent admettre, qui répugnent à l'esprit des institutions libres; tous n'appartiennent pas exclusivement à M. Thiers; mais il en est le plus éclatant propagateur; c'est pourquoi je m'attache à lui.

L'enfant qui naît, dit l'éloquent rapporteur, *appartient à deux autorités : au père qui voit en lui sa propre postérité, le continuateur de sa famille; à l'état qui voit en lui le citoyen futur, le continuateur de la nation, et c'est dans la reconnaissance de ces deux autorités également sacrées, dans la conciliation de leur action bienfaisante qu'est la vérité.* Rien n'est plus exact sans doute; mais quelles sont les limites précises du droit de l'état? Voilà ce que M. Thiers n'éclaircit pas, et c'est là que naît le dissentiment.

Le rapport cite quelques exemples où l'intervention de l'Etat limite l'autorité paternelle : *Si le père énerve son enfant avant le temps, en l'employant dans certaines manufactures; s'il déprave en lui l'âme et le corps, l'état intervient et déclare que l'enfant ne sera consacré qu'à tels travaux, pendant tel espace de temps. Le père de famille*, avait dit M. Cousin d'une manière plus précise encore, *dispose à son gré de son enfant, mais, s'il le maltraite, la société intervient. Qu'il le maltraite moralement en quelque sorte, qu'il lui donne ou lui fasse donner des leçons affreuses, la société indignée pourrait encore intervenir.*

Ce sont de dangereuses comparaisons que celle qui ont ainsi pour but d'appliquer au monde moral les règles du monde physique; cette argumentation qui assimile une plaie intellectuelle à une plaie matérielle, qui est à vrai dire, l'argumentation propre de l'intolérance. Les jésuites, eux aussi, ne voulaient-ils pas proscrire la liberté de la presse, sous ce prétexte qu'on devait prohiber la circulation des poisons intellectuels, comme on prohibe celle des poisons matériels? Voilà deux intolérances contraires qui s'accusent et se répondent par le même sophisme, sans cesse reproduit, sous une forme nouvelle. Dieu sait cependant si la réfutation est facile et péremptoire. Nul doute que l'Etat n'eût le droit d'empêcher les leçons affreuses, la dépravation de l'âme, la circulation des opinions funestes, si l'on pouvait constater quelles leçons sont affreuses, quelles leçons dépravent, quelles opinions sont des poisons : là est l'immense, l'inabordable obstacle. Quand un père bat son enfant et le blesse, quand il l'épuise par un travail malsain ou prématuré, chacun peut affirmer que l'enfant est maltraité; le mal est là, on le voit, on le touche, il n'y a qu'un avis. Qui peut affirmer qu'un enfant a été maltraité moralement? Telles leçons trouvées affreuses par MM. Thiers et Cousin seront trouvées excellentes par un père jésuite, et telle opinion

Digitized by Google

qu'un jésuite considère comme le poison le plus subtil et le plus dangereux, sera admirée par leurs antagonistes. L'État a fait brûler et torturer tant de milliers d'hérétiques, n'est-ce pas aussi parce qu'ils donnaient des leçons affreuses? Voilà donc la St-Barthélemy justifiée, et Philippe II, barbare peut-être dans ses moyens de répression, mais réprimant justement. Qui décidera quelles leçons sont bonnes, celle de l'absolutiste, du théocrate, du socialiste, ou celle du républicain? quelle raison surhumaine s'installera en juge suprême de toutes ces convictions opposées et cependant également fermes, également absolues? M. Thiers soutient *que l'État a le droit de vouloir qu'on fasse de l'enfant un citoyen plein de l'esprit de la constitution, aimant les lois, aimant le pays, ayant les penchants qui peuvent contribuer à la grandeur, à la prospérité nationales.* Qui indiquera ce que doivent être cet esprit de la constitution, ces penchants? quels instituteurs, quels livres d'enseignement sont propres à les inspirer? L'État, dites-vous. Eh bien, qu'est-ce que l'État?

Sous un gouvernement despotique, l'État, c'est un prince absolu, avec une foule de créatures plus ou moins serviles à ses pieds: c'est donc cet homme qui va régler l'expression de la pensée des citoyens d'après la sienne propre. Il pourra légitimement prohiber tout enseignement libéral, et, si telle est son opinion, n'autoriser dans son empire que les écoles de la Compagnie de Jésus, avec autant de droit qu'on les exclut en France. Il y eut un pape qui fit emprisonner Galilée, parce que ce grand homme enseignait que la terre tournait autour du soleil: si ce pape avait effectivement la conviction pleine et entière que la terre était fixe, il était dans son droit, bien plus, c'était pour lui un devoir de bâillonner de la sorte l'auguste vérité!

Pour M. Thiers, il est vrai, *l'État n'est point un despote qui commande au nom de son intérêt égoïste, mais la société elle-même, commandant dans l'intérêt de tous; c'est l'ensemble de tous les citoyens, non-seulement ceux qui sont, mais ceux qui ont été, ceux qui seront la nation, etc.* Sous le gouvernement constitutionnel (puisqu'il ne s'agit plus des autres), l'État est composé de plusieurs pouvoirs qui s'équilibrent; et, en définitive, c'est toujours la volonté, non de toute la nation, mais de la majorité de la nation qui triomphe. C'est donc cette majorité qui, en dépit de la minorité, jugera quelles sont les bonnes ou mauvaises leçons. Ainsi, en France, elle pourrait aujourd'hui, non seulement proscrire les jésuites de l'enseignement, mais encore leurs livres, leurs doctrines, de même que les doctrines des socialistes, républicains, etc: elle devrait aussi, pour être conséquente, proscrire l'enseignement de bien d'autres principes de la liberté du commerce, par exemple. En Belgique, au contraire, une majorité catholique devrait prohiber tout livre didactique qui ne serait pas paraphé par les évêques ou par la Compagnie

Digitized by Google

de Jésus, toute école qui ne serait pas sous leur main. Je ne puis reconnaître aux majorités cette omnipotence. Elles ont le droit de faire prévaloir leur volonté, parce que, dans toute société, il faut nécessairement une volonté prédominante; mais si elles ont le droit de faire obéir les minorités contre leur propre opinion, elles n'ont pas celui d'empêcher qu'elles ne l'expriment. Les partis sont des opinions; celle qui a le plus grand nombre de partisans l'emporte, mais il n'est pas dit pour cela qu'elle soit la meilleure; elle prédomine pour le moment, voilà tout. On doit souhaiter que la meilleure triomphe, ou devienne, en d'autres termes, celle de la majorité; mais comme personne ne la connaît certainement, il faut bien laisser toutes les opinions libres, afin que la majorité puisse saisir la bonne quand on la découvrira; telle est la liberté de la pensée. Qu'une majorité impose donc son opinion à la nation comme étant la volonté légale, actuelle de l'état, elle fait bien; qu'elle veuille imposer son opinion comme étant la meilleure, la seule admissible, c'est une tyrannie insupportable qui renverse le gouvernement constitutionnel par sa base. La meilleure, Dieu seul la connaît; le temps, sans doute, nous l'apprendra : vouloir imposer les faibles et chancelantes opinions des hommes comme des certitudes immuables, ce serait, par une présomption aussi insolente qu'impie, entreprendre sur le domaine de Dieu.

Il y a des leçons qui sont certainement mauvaises et que l'état a le droit et le devoir de punir. Telles seraient des leçons contraires à la pudeur, ou qui enseigneraient le mépris des lois, car, bonnes ou mauvaises, il faut des lois, et qu'on s'y soumette strictement et sans réserve. Ainsi, il sera permis de censurer la loi, la constitution, de la trouver mauvaise, inepte, injuste, mais il ne sera jamais permis, sans encourir un châtiment, d'enseigner ou de publier, d'une manière quelconque, qu'on puisse lui désobéir. Alors, sans doute, un pareil délit doit être puni, comme celui de l'épicier qui vend des drogues empoisonnées; comme celui du père qui maltraite son enfant. Mais l'État punit là un acte répréhensible qui blesse le droit d'un citoyen, rien de plus. Cela prouve la nécessité des mesures répressives et nullement des préventives. De ce qu'un épicier peut vendre des denrées sophistiquées et qu'il est punissable de ce chef, il ne s'en suit pas qu'on ne doive admettre à la profession d'épicier que les personnes qui ont fourni des brevets de capacité et de moralité. De ce qu'un père, qui maltraite son enfant est passible d'une peine, il ne s'ensuit pas qu'il ne doive être admis à remplir les devoirs de la paternité qu'après que l'État l'en aura jugé capable.

Que l'État punisse les délits des professeurs et des pères envers l'enfant, il fait bien; il est même un délit sur lequel je désirerais appeler tout particulièrement l'attention : c'est celui du père qui laisse végéter son enfant dans

Digitized by Google

une ignorance abrutissante. L'enfant acquiert en naissant le droit à la nourriture morale, à l'instruction, comme le droit à la nourriture physique, et, si elle ne lui est pas donnée, ce droit sera violé, il y aura une sorte de vol commis, un délit. L'État a le droit et le devoir non-seulement de punir ce délit, mais de suppléer à l'autorité paternelle qui s'abdique, d'adopter en quelque sorte cet orphelin de la pensée, de lui fournir les moyens de s'instruire suivant sa condition, de lui restituer, en un mot, ce privilége inaliénable de l'homme, qui avait failli lui être ravi, et qui consiste dans la culture de l'intelligence. Je sais qu'il est peu de pays où la coupable négligence des pères soit atteinte par la loi, mais j'espère que le progrès des lumières, mettant les nécessités morales sur le même rang que les nécessités physiques, la fera partout considérer et punir comme un délit véritable. C'est une sage et équitable loi que celle qui, en Prusse, rend l'école obligatoire pour tout enfant au-dessus d'un certain âge, et cela sous peine d'amende pour les parents. C'est aussi du même principe que dérive pour l'État l'obligation de fonder des écoles et d'accorder l'instruction gratuite à ceux qui ne la peuvent payer. Car c'est, à mon avis, une très-grave et très-préjudiciable erreur que de penser que tout enseignement donné par l'État soit de sa nature contraire à la liberté. L'enseignement de l'État, outre les cas où il est nécessaire, est encore très-souvent utile à côté des établissements privés, pour les stimuler, suppléer à leurs lacunes, et fournir de nouveaux points de comparaison propres à éclairer le choix des citoyens, sans le forcer en rien. Sans doute, si l'instruction de l'État était si vaste, si puissante, et en même temps, à si bon marché, qu'elle rendît la concurrence impossible, que le jugement du père de famille fût en quelque sorte violenté et remplacé en effet par le jugement de l'État, alors, la liberté existerait en droit et non en fait. Mais ce monopole de fait, que le clergé redoute tant, ne serait pas plus durable que celui auquel le clergé lui-même aspire. Il en serait, sous ce rapport, de l'enseignement comme de l'industrie : les projets de monopoles industriels ont toujours échoué sous le régime de la liberté, et cela par la force qui lui est propre.

De même il n'y a pas moins liberté d'industrie, lors même que l'État se fait industriel. La création d'une manufacture d'armes par l'État, quoiqu'elle excite bien des récriminations et des jalousies, n'empêche pas cette industrie d'être libre, tant que l'État ne profite pas de ses capitaux et de sa puissance pour écraser ses concurrents et forcer en fait le jugement du consommateur. Des industries nouvelles peu avancées exigent même une intervention active de l'État. Ainsi le gouvernement belge a fondé un établissement pour la teinture et l'apprêt des étoffes de laine, et, loin de voir la liberté d'industrie atteinte, on a pensé que cette entreprise lui donnait un nouvel aliment, car, par là, l'État stimule et ne dirige pas.

Digitized by Google

De même encore, l'établissement de journaux subsidiés par l'État ne détruit pas la liberté de la presse. Cependant si l'État créait une grande quantité de journaux, qu'il distribuerait gratis ou à vil prix, on ne peut se dissimuler que la liberté ne fût plus ou moins compromise; mais encore une fois l'abus de l'intervention n'est pas l'intervention elle-même.

Je passe à l'une des doctrines les plus graves du rapport : *Gardons-nous*, dit M. Thiers, *de calomnier cette prétention de l'Etat d'imposer l'unité de caractère à la nation et de la regarder comme une inspiration de la tyrannie. On pourrait presque dire, au contraire, que cette volonté forte de l'Etat d'amener tous les citoyens à un type commun s'est proportionnée au patriotisme de chaque pays. C'est dans les républiques anciennes*, etc.

Sans doute, on ne rencontre nulle part une direction plus énergiquement imprimée aux esprits, et en même temps un plus grand patriotisme que dans les républiques anciennes; mais sur quoi se fondait le droit des premiers législateurs de Sparte, d'Athènes, de Rome, des Hébreux ? Sur l'incapacité des peuples à se diriger par eux-mêmes. Ils trouvaient des hommes à demi-sauvages, sans lumières, sans opinions, sans but, qu'il fallait réunir en leur donnant une impulsion commune: alors la liberté de penser eût été impossible, impraticable; à quoi eût-elle servi d'ailleurs puisqu'il n'existait pour ainsi dire pas de pensée; il fallait donc former et mûrir l'intelligence de l'homme avant de la rendre libre. Que les lois de Dracon et de Moïse punissent de mort les moindres infractions au culte établi, je le conçois et je l'approuve ; mais que, dans Athènes civilisée, il y ait des lois qui forcent Socrate à boire la ciguë pour avoir enseigné qu'il n'y avait qu'un seul Dieu; que, dans la Rome de Trajan et de Marc Aurèle, on livre les chrétiens aux bêtes, sous le prétexte qu'ils troublent l'unité de l'Etat, cela ne se peut justifier: c'est de la tyrannie. Vouloir imposer par l'enseignement une certaine classe d'idées à un peuple dont les idées sont faites, c'est, quoiqu'on en puisse dire, c'est encore de la tyrannie. Ainsi M. Thiers ne veut pas qu'on permette au père de famille de *faire de mauvais citoyens, des citoyens d'un autre temps, d'un autre pays, d'une autre constitution, des citoyens qu'on aura élevés à croire que la révolution française fut un long crime, Napoléon un usurpateur, puni de sa chûte, la France sa complice justement punie avec lui, et, en remontant dans le passé, que la révocation de l'édit de Nantes fut une mesure digne de l'approbation des grands esprits.* Voilà bien certainement l'État qui juge les opinions, qui exclut, qui condamne, et qui, par conséquent, viole la liberté de penser. Il est vrai que cette oppression est bien adoucie, mais, toute mitigée qu'elle soit, elle suffit à trahir les principes dangereux, liberticides d'où elle tire sa source.

Le régime de la liberté exclut-il, au fond, toute unité des sentimens natio-

Digitized by Google

naux. Les divisions politiques des Français, sans cesse fomentées par la presse qui est, à coup sûr, le plus puissant des enseignements, empêchent-elles la France d'être une ? S'il faut une éducation nationale, il faudra donc, à plus forte raison, une presse nationale; cependant je ne sache pas que personne en ait signalé le besoin. C'est qu'on sait bien qu'une instruction quelconque n'empêchera pas le français de rester français. Qui donc le séparera si complètement de ses concitoyens qu'il n'apprenne pas à les connaître? Qui donc fermera à jamais ses oreilles à la raison, au bon sens ? Qui étouffera chez lui tout sentiment de nationalité et brisera les mille liens qui l'unissaient à la patrie ? Quelle sera la force capable de produire de pareils effets ? Ce ne sera ni la Compagnie de Jésus, ni tous les journaux ligués ensemble ; ce sera, faut-il le dire, ce sera l'oppression : elle seule le peut. Entre citoyens libres la lutte des partis ne crée qu'une division plus apparente que réelle ; les uns et les autres veulent en définitive l'intérêt de la patrie commune, ils le veulent seulement d'une manière différente, et plus le citoyen aime sa patrie, plus il tient à ce qu'on la gratifie de ce qui, dans sa conviction, est le souverain bien. Ainsi, plus le lien de nationalité est puissant, plus la lutte des opinions est violente, comme cela paraît bien par l'exemple de l'Angleterre : heureuse et paisible violence, qui est la force et la vie des gouvernements constitutionnels! Mais si, au contraire, une opinion veut opprimer l'autre, si la majorité empêche, d'une manière quelconque, une minorité d'exprimer sa pensée, celle-ci s'irritera, et, comme on lui enlève ses moyens de convictions, on lui enlève tout son espoir, la confiance qu'elle avait de rallier un jour la nation. Ainsi mutilée que voulez-vous qu'elle devienne ? Il n'y a pas de lien entre l'oppresseur et l'opprimé, et malheureusement l'oppresseur est la majorité de la nation représentée par l'État. Bientôt on voit dans cette majorité, qui s'est fixée au pouvoir, la nation elle-même : l'oppresseur c'est la patrie, et l'opprimé, blessé dans ses affections, dans ses croyances, sans espoir, se sépare de ses concitoyens. Il n'écoute plus les arguments qu'on lui oppose, parcequ'il n'y voit que de la violence et pas de la raison ; il juge tout avec l'amertume qu'on a versée dans son cœur : c'est pourquoi ces hommes sont impossibles à convaincre ; c'est pourquoi ils sont dangereux. La lutte qui s'élève alors est bien réelle; elle est sourde, mais anti-nationale.

Il n'y a point incompatiblité politique entre un protestant et un catholique, si l'un et l'autre sont libres ; ils peuvent former des citoyens d'un même pays, également recommandables, quoique divisés. Mais si le protestant veut, même d'une manière indirecte, imposer ses opinions au catholique, le lien qui les unissait est rompu ; la lutte n'est plus égale, il n'y a plus divergence, mais séparation entière : ce ne sont plus des rayons qui partent d'un même centre, mais des forces ennemies qui se combattent pour détruire, non

Digitized by Google

pas des opinions, mais des hommes, et cela est terrible. Voilà quatre siècles que l'Anglais, s'efforçant d'introduire une trompeuse unité dans l'État, opprime l'Irlandais ; à quoi cela a-t-il abouti ? Le catholique s'est de plus en plus séparé du protestant, et peut-être n'est-il aujourd'hui qu'une séparation politique entière et complète qui puisse sauver l'Angleterre des maux qui la menacent. Tel est le fruit de l'intolérance.

Mais, dira-t-on, aucun parti ne sera opprimé en France, puisque la liberté de la presse donne à chacun le moyen de répandre ses opinions. Je réponds : l'opinion contre laquelle le rapport de M. Thiers est principalement dirigé, ne tire pas de la presse le même parti que les libéraux : son arme de prédilection, à elle, c'est l'enseignement : lui enlever l'enseignement, c'est comme si on enlevait la presse aux libéraux. Que diraient ces derniers, si, la presse étant opprimée et l'enseignement libre, on leur opposait qu'ils ont l'enseignement ?

C'est une vieille et étrange illusion de la tyrannie de s'imaginer que les opinions qui ne peuvent se produire au dehors n'existent plus; elles deviennent, au contraire, plus tenaces, plus intraitables. On aura beau proscrire en France l'enseignement de cette opinion que la révolution française fut un long crime, Napoléon un usurpateur; elle n'en existera pas moins. Le père qui voudra l'inculquer à son fils en trouvera les moyens à profusion, en dépit du prétendu droit de l'État.

Toutes ces prétentions à une unité factice sont odieuses et tyranniques. Dans un pays libre, il n'y a pas d'autre unité que celle que donne l'amour de la patrie : c'est là que viennent aboutir tous les ressorts de l'État. L'unité n'est pas l'uniformité des opinions, mais l'uniformité dans l'amour du pays. Il importe peu qu'il y ait des carlistes, bonapartistes, républicains, théocrates, ou autres, pourvu qu'ils s'entendent en ce point, et ils s'entendront si on ne leur fait pas de violence, si on les laisse libres. A qui décernera-t-on en Angleterre la palme du patriotisme, aux wighs ou aux torys? Chaque parti, si vous le consultez, se la décernera à lui-même, mais l'historien impartial se verra dans l'impossibilité de faire un choix, tant il rencontrera d'ardeur et de dévouement dans tous les deux. Parmi tant de partis qui divisent la France, quel est celui qui l'aime le mieux ? Ils l'aiment, ce me semble, également, quoique différemment. Et je m'attacherai au carlisme lui-même, à ce parti qui a fait une alliance si étroite avec l'ultramontanisme, qui touche de si près à l'illégalité que je crains bien qu'il n'en soit séparé que par un sophisme; et j'en prendrai le chef, M. Berryer; et je demanderai s'il existe à la chambre des députés une âme plus animée au bien du pays : je l'oppose à M. Thiers, et je trouve ces deux hommes illustres, contraires en tout le reste, se rencontrant là, se touchant en ce point et liés l'un à

Digitized by Google

l'autre par l'amour de la France. Telle est la seule unité des pays vraiment libres.

J'aborderai à ce propos le côté philosophique de la liberté, c'est-à-dire celui où elle touche à ce qu'il y a de plus délicat, de plus grave et de plus profond dans la nature et la destinée de l'homme. Il n'est personne aujourd'hui qui ne sache que la liberté politique fait naître les partis, qui sont des grandes discussions nationales sur la direction de l'État; mais plusieurs envisagent ces partis comme un fléau, et il en est peu qui reconnaissent que le fruit le plus abondant, le plus admirable de la liberté, c'est la création de ces mêmes partis. Cette lutte des opinions, si brutale en apparence, leur paraît chose anormale; ils la déplorent avec amertume et ne voient pas que cette lutte, c'est la vie; que, dès qu'elle vient à cesser, comme elle cessa à Rome et à Athènes, c'est que la mort politique avance à grands pas. La lutte légale n'est-elle pas aussi le plus utile contrepoids aux violences réciproques des partis ? N'est-ce pas le plus sûr chemin pour arriver à la vérité ? n'est-ce pas elle enfin qui anime l'intelligence humaine, cet inépuisable trésor, et qui seule la rend productive ? Un parti considéré en lui-même est le plus souvent mauvais, mais l'ensemble des partis produit des résultats admirables. C'est ici une vue générale qu'il faut jeter sur les choses humaines. Un parti peut être absurde dans ce qu'il défend, et cependant être utile, être nécessaire même. Celui qui, sondant les mystères de l'organisation sociale, examinerait un parti à part, et, le trouvant faux et injuste dans ses opinions, l'exclurait du tout, commettrait la même erreur que le médecin qui, trouvant la bile âcre, voudrait en débarrasser notre corps. Il n'y a pas de doute que la bile seule ne fût nuisible, mais, opposée au chyle, à la lymphe et autres humeurs, elle devient indispensable : toutes ensemble elles entretiennent la vie, et leur juste équilibre produit la santé.

Dans l'ignorance et l'incertitude de nos destinées, nous ne pouvons affirmer quel parti sera le plus utile, lequel influera le plus et le mieux sur l'avenir. Le moins raisonnable ne porte-t-il pas souvent la vérité dans son sein ? Ne fait-il pas naître des idées que, sans lui, on n'eût jamais conçues? Ne force-t-il pas souvent ses adversaires à la modération, à la justice ? ne les oblige-t-il pas à être toujours sur la brèche, ce qui évite le plus grand et le plus irrémédiable des maux qui puissent affliger un peuple: la mollesse. Je n'admets pas plus que M. Thiers cette opinion que la révolution française fut un long crime, Napoléon un usurpateur, mais je ne suis pas convaincu que cette opinion soit nuisible ; je la crois fausse, mais, quand j'élève mon esprit au-dessus des partis, elle m'apparaît comme nécessaire ; je la vois égarant sans doute quelques individus en particulier, mais ayant une influence toute différente sur la marche générale de la société : l'erreur des individus éclaire et guide la nation, ce qui, à vrai dire, est le but du législateur. Dans toutes nos opi-

Digitized by Google

nions, il y a du faux et du vrai mêlé dans des proportions diverses, mais la plus vraie a cependant un côté faux, et il n'en est pas de si erronée qui ne soit vraie par quelque point; car notre raison manque bien plus souvent pour n'avoir vu qu'une face des choses, pour avoir vu trop peu, que pour avoir mal vu; c'est du choc de toutes ces erreurs qui se combattent, que la lumière jaillit, et il est évident qu'en écarter une seule du champ de bataille, c'est enlever des chances à la vérité. Il faut donc laisser toutes les opinions se développer librement et dans le mode qui leur est propre, et il ne faut en entraver aucune; il faut les laisser naître, grandir, puis les livrer à la nation comme la matière première dont elle doit tirer la vérité; car les nations libres se dirigent par elles-mêmes, elles sont leurs propres guides et n'obéissent pas à l'impulsion que voudraient leur donner quelques hommes, fût-ce les plus puissants génies. Entre tant de chemins divers, qui conduisent les peuples à des destinées inconnues, elles choisissent avec un tact sûr, un sens admirable, celui qui leur convient le mieux; et ainsi elles démêlent le vrai du faux, lentement et sûrement. Avec la liberté, ce sont les hommes qui forment les lois et les institutions; sans la liberté, ce sont les institutions qui forment les hommes. Et voilà pourquoi, dans les pays qui se disent libres, la pensée doit être libre jusqu'à la licence.

Gardons-nous donc bien de nous écrier, avec M. Thiers, que l'enseignement, tel que la convention l'avait établi, était le délire du patriotisme. Pour ma part, je n'y puis voir que le délire de l'esprit de parti; d'un parti qui, dans le silence des lois, écrase tous les autres, qui est seul maître et qui assouvit à plaisir cette rage insensée de despotisme qui gît dans notre cœur et qui éclate, si on ne la comprime. Quel aveuglement d'appeler patriotisme l'inspiration oppressive d'une des plus grandes tyrannies qui aient jamais existé! Est-ce donc par patriotisme que la convention muselait ainsi l'enseignement? N'a-t-elle pas suivi en cela l'instinct brutal de tous les partis qui, n'imaginant rien de plus juste et de plus vrai que leurs doctrines, s'empressent de les imposer par la loi, dès qu'ils sont les maîtres? J'ai dit que l'esprit national développait la lutte des partis; il n'en faut pas conclure que leur acharnement dérive toujours de cette source. Les partis ont d'autres mobiles : ils s'aiment eux-mêmes, et quand ils ne sont pas réfrenés, combattus, cet amour prend des proportions si déréglées qu'ils se préfèrent au pays. Si l'amour de son parti est la même chose que l'amour du pays, Marat est un plus grand patriote que Lafayette. Oui, la convention a beaucoup aimé la France, et elle l'a montré, mais ce n'est pas dans sa législation qu'il faut en chercher la preuve: elle ne démontre, à mon avis, que la nécessité d'un parti contraire, extrême dans un autre sens, et capable d'arrêter, par son contrepoids, tant d'extravagances et de tyrannies.

Digitized by Google

Cette unité que M. Thiers désire dans la politique, l'État voulait autrefois la maintenir en matière religieuse. Il croyait que la religion, faisant partie de la constitution, ne pouvait être laissée au libre arbitre de chacun ; c'est lui qui indiquait la foi qu'il fallait embrasser ; il disait : vous serez catholiques ou vous serez brûlés ; vous serez protestants ou vous ne jouirez d'aucun droit politique ; vous adorerez les dieux de l'Olympe, ou je vous livre aux bêtes. Aujourd'hui, on fait bon marché de l'intervention de l'État dans les cultes : on admet indistinctement toutes les opinions religieuses, et si des Musulmans ou des Fakirs enseignaient leurs doctrines au milieu de Paris, je ne crois pas que personne y trouvât à redire. Pourquoi n'en est-il pas de même en matière politique? La cause n'en est-elle pas là seulement qu'il existe des partis politiques et qu'il n'existe plus de partis religieux ? N'y a-t-il pas là plus d'indifférence que de vraie tolérance? On n'est si accommodant à l'égard des religions, que parce que l'on s'y intéresse peu, ou plutôt parce qu'on ne les craint pas. On ne supporte si facilement les opinions religieuses que parce qu'on n'en souffre pas, contrairement à la nature de la tolérance qui est d'en souffrir et néanmoins de les supporter.

La tolérance est de deux sortes : rationnelle et politique. La tolérance de la raison est inspirée par une légitime défiance de l'intelligence de l'homme ; c'est une sorte de doute prudent qui s'étend sur toutes les connaissances et qui modère, s'il n'arrête tout-à-fait, l'élan et la fougue de la conviction : elle touche de près au scepticisme et n'en est pas toujours séparée. La tolérance politique est toute différente : elle consiste à ne jamais invoquer dans les discussions d'intérêts publics d'autre appui, d'autre secours, que le raisonnement ; à s'en rapporter pleinement et entièrement, dans toutes les questions pendantes, au jugement de la nation, sans chercher à influencer ou à diriger ce jugement d'aucune autre sorte que par la raison. Un homme politique peut donc être tolérant, avec les convictions les plus inébranlables et les moins conciliantes ; il peut attaquer ses adversaires avec la plus grande violence de parole, se montrer sans modération comme sans discernement, être, en un mot, aussi dépourvu que possible de la tolérance de raison et posséder la tolérance politique ; il suffira pour cela d'avoir en respect le jugement de la nation et, eût-on pour soi l'immense majorité, de ne chercher à ramener la minorité que par des moyens en dehors de la force et dont la minorité pût disposer à son tour librement et pleinement. La tolérance rationnelle est le propre des hommes spéculatifs ou des indifférents. Ils admettent volontiers l'opposition à leurs idées ; les uns parce qu'ils ne s'en soucient pas, les autres, parce que cette opposition existe déjà dan

Digitized by Google

leur tête : ils se sont déjà combattus eux-mêmes, ils ont assez pesé le pour et le contre de leurs opinions pour en avoir remarqué les faiblesses. Cette tolérance convient aux sciences, à la philosophie surtout, mais nullement à la politique : elle refroidirait tellement les convictions que le plus souvent elle ne laisserait à la place que l'indifférence. C'est la foi politique des partis qui anime la nation de l'ardeur qui fait vivre, qui donne le souci du bien public, qui est la cause et l'objet de cette lutte légale, véritable ressort des états libres ; or, il faut bien le dire, la tolérance rationnelle amortit la foi, si elle ne l'éteint pas tout-à-fait. Ceux, au contraire, qui ont la tolérance politique, n'en sont pas moins enthousiasmés pour leur cause ; ils écoutent les arguments de leurs adversaires avec colère et y répondent avec indignation, car ils savent agir avec énergie ; mais à des arguments, quelque déplorables qu'ils soient, ils ne veulent répondre que par des arguments et non par des entraves indignes d'un peuple libre.

C'est dans la confusion que l'on fait sans cesse de ces deux tolérances que gît la cause d'une foule de méprises. Ainsi notre tolérance religieuse est toute rationnelle ; il règne en cette matière une indifférence ou plutôt un doute méthodique qui fait que l'on ne s'y intéresse plus vivement et qu'on supporte, avec un facile sang-froid, toute espèce de discours à ce sujet ; loin de les écarter par un monopole, c'est à peine si l'on y répondra. Par là, la tolérance religieuse affecte les dehors de la tolérance politique; mais ce n'est qu'une feinte de l'esprit, propre à charmer notre vanité, comme cela est bien démontré par ce que nous sommes en politique. Les partis cherchent sans cesse à faire intervenir la loi, en faveur de leur opinion ; il y a donc forte présomption de croire que, si nous portions à la religion le même intérêt qu'à la politique, nous y attacherions la même intolérance.

On conçoit donc que, la tolérance religieuse étant au fonds une tolérance de raison, je suis loin de la proposer comme modèle de la tolérance politique; mais pourquoi celle-ci n'aurait-elle pas du moins ce laisser faire qu'on étale dans la première? Puisqu'on se fait gloire de tolérer toutes les opinions religieuses, comment n'en vient-on pas à tolérer toutes les opinions politiques? Quelle différence y a-t-il, si ce n'est celle que nos passions y mettent? Qu'importe la diversité d'intérêt que nous prenons aux unes et aux autres? Cela ne change rien aux choses elles-mêmes, à leur opportunité, utilité et justice. En un mot, nous ne nous louons de notre tolérance religieuse que parce que nous nous imaginons faire un sacrifice à l'opinion des autres : qu'il soit réel ou non, cela prouve du moins que nous le trouvons beau et digne d'estime. Il ne dépend pas de nous

Digitized by Google

d'avoir de la passion dans les choses religieuses et par conséquent de rendre ce sacrifice méritoire; ainsi, en le faisant nous n'y avons pas de gloire. Mais dans la politique, le sacrifice serait réel, nous en aurions tout le mérite et non notre indifférence. Je désire donc que ce qu'on trouve d'admirable dans la tolérance religieuse, bien que cela n'y soit pas en effet, soit mis dans la politique, où il peut et doit être : je veux qu'en politique comme en religion les partis s'en rapportent aux consciences, au jugement des citoyens, non par indifférence sur toutes ces questions; mais parce que les consciences seules sont capables et en droit d'en juger. Alors il ne sera pas plus question d'unité politique qu'il n'est question aujourd'hui d'unité religieuse.

Qu'on agite cette question de la liberté de l'instruction en tant de manières que l'on voudra, on trouvera toujours la plus intime liaison entre la presse et l'enseignement; l'une étant la faculté de publier sa pensée par écrit, l'autre de vive voix. C'est pourquoi on ne peut attaquer l'une sans blesser l'autre; c'est pourquoi les arguments de M. Thiers contre l'une se retournent contre l'autre. Ainsi, s'il faut des garanties à l'État à l'égard des instituteurs, il en faudra à l'égard des journalistes; s'il est défendu de publier de vive voix des opinions qui n'inspirent pas l'amour des lois, l'esprit des institutions, certains penchants, comment serait-il permis de les publier par écrit? Ne voit-on pas que les mêmes motifs militent pour la prohibition d'un côté comme de l'autre mais avec une force plus grande pour la presse; car ses effets, mauvais ou bons, sont plus puissants et motivent, par conséquent, de plus grandes précautions? Quelle anomalie! On pourra publier par toute la France que la révolution de 93 fut un long crime, et on ne pourra l'enseigner : il sera permis de le publier par écrit et non de vive voix! Dès que l'état veut juger, il ne peut se taire, il faut qu'il trouve cette opinion bonne ou mauvaise. Si elle est bonne, pourquoi défendre de l'enseigner? si elle est mauvaise, pourquoi permettre de l'imprimer?

Il est deux manières de restituer aux choses leur suite logique, sans laquelle l'esprit est mal à l'aise. La première, c'est d'adopter pour l'enseignement les principes qu'on proclame pour la presse: mais les défenseurs habituels de la liberté en France renoncent à ce moyen, et le rejettent même avec aversion. La seconde est d'assujétir la presse, et celle-là a des chances, car j'y vois l'État tout prêt et tout empressé. Je ne l'en blâme pas; car son rôle, à lui, c'est de conserver et d'augmenter son pouvoir, et, s'il allait vouloir la liberté comme la nation, l'anarchie s'ensuivrait. Mais qui je blâme, c'est l'opposition française qui, elle, a abandonné son rôle, qui, poussée par l'intolérance politique, ne se contente pas de laisser la liberté sans défense, mais qui l'attaque, qui la repousse, qui force la main au ministre et veut le contraindre d'accepter plus qu'il ne demande. Oui, les choses sont bouleversées.

Digitized by Google

à ce point, que c'est l'opposition qui dépouille la nation pour armer l'État, sans penser qu'un jour cette arme peut se tourner contre elle. L'État, tôt ou tard, ne fera-t-il pas valoir et fructifier les principes de M. Thiers? Il redoute avec raison et par instinct la liberté de la presse, il cherche sans cesse à la restreindre, et il possède, pour y parvenir, les séductions du pouvoir, les mille influences qu'il donne et enfin la patience d'attendre le moment opportun; mais l'opposition française est une ennemie généreuse, elle lui accorde encore une argumentation toute faite et pleine de force; elle, qui triomphe par la logique, elle en gratifie son adversaire, se réservant ou un triste et difficile retour sur le passé, en le reniant, ou sinon le sophisme.

Si j'étais français, je ne cesserais d'appeler l'attention sur une question si grave; je supplierais mon pays de considérer que c'est sur des mots et avec des mots qu'on fait les lois. *A notre avis, dit M. Thiers, c'est là la vraie liberté, car on est de plein droit ce qu'on veut être, à certaines conditions exemptes de l'arbitraire. On ne dira pas apparemment que la liberté d'être avocat, médecin, notaire, n'existe pas, parce qu'on leur a imposé à tous des conditions préalables et générales de stage et de capacité.* Et moi j'ajouterai ces simples paroles que l'État pourra ajouter quelque jour en proposant une loi sur la presse : on ne dira pas apparemment que la liberté d'être journaliste n'existe pas, parce qu'on lui a imposé des conditions préalables et générales de stage et de capacité.

On ne fait guère avancer le débat quand on érige en axiôme avec MM. Thiers et Cousin, que l'enseignement est une fonction publique. C'est affirmer en d'autres termes que le monopole de l'enseignement doit appartenir au pouvoir, ce n'est pas le prouver. On ferait, à aussi peu de frais, un fonctionnaire public de l'écrivain. — Mais l'enseignement a un but trop élevé pour le rabaisser à la condition d'une industrie. — Est-ce que, dans le fond, tout ce qui a une valeur n'est pas susceptible d'industrie? Est-ce qu'un auteur qui retire de beaux écus sonnants de ses ouvrages, est-ce qu'un peintre, un artiste, qui donne à des matériaux grossiers une valeur immense, ne peuvent pas être assimilés à l'industriel? Les nobles de l'ancien régime, les peuples guerriers de l'antiquité avaient du commerce et de l'industrie une idée très-basse; aussi eussent-ils rougi d'accepter la rémunération d'un travail quelconque; mais nous, qui avons d'autres idées, Dieu merci, nous qui acceptons le prix, ne rougissons pas du nom. La jeunesse, dit-on, n'est pas un objet de commerce, livré aux spéculations des enseignants. — La jeunesse, non; mais l'instruction, pourquoi ne le serait-elle pas? Pourquoi ne le serait-elle pas, comme la poésie, comme l'histoire? Car il paraît bien, d'après le bruit public, que ni M. de Lamartine, ni M. Thiers, ni tant d'autres, ne donnent leurs ouvrages en cadeau.

Digitized by Google

L'industrie, c'est la concurrence. Et n'est-ce rien que de porter dans l'enseignement tout ce que le principe de la concurrence contient en lui de fécondité et de progrès. On semble croire que, quand l'instituteur est savant, tout est dit. Mais à quoi servent toutes les connaissances et toutes les capacités du monde, si l'on n'a pas le vif et constant désir de les mettre en œuvre? On conçoit qu'à force d'ardeur et d'activité, un instituteur parvienne à suppléer aux connaissances ; mais celles-ci ne peuvent jamais suppléer à l'activité. Sous ce rapport, il en est de l'enseignement comme de l'industrie, où ce ne sont pas les plus instruits et les plus intelligents qui réussissent, mais les plus actifs et les plus persévérants : partout et toujours, c'est la volonté qui triomphe. Dans le système de M. Thiers, je vois un instituteur, convenablement pourvu de savoir et de moralité ; j'admets même tout-à-fait gratuitement, qu'il réunisse les autres conditions indispensables, telles que débit, maintien, dignité, fermeté etc. dont on ne s'enquiert pas ; mais ce que je ne vois pas, c'est le mobile de cet homme, c'est la volonté de remplir, sans relâche, tous les plus minutieux devoirs du professorat ; c'est ce coup d'éperon qui les lui impose comme une nécessité.

Les garanties exigées par l'état imposent des conditions aux hommes et aux choses qui rendent l'entrée aux professions plus difficile, comme chacun peut le vérifier. Par contre, elles rendent la conservation de ces mêmes professions plus facile ; car plus il y a de difficulté à devenir industriel, instituteur, etc., moins il y a de concurrence, et plus il y a de facilité à conserver une position acquise. Le régime opposé à la liberté tend toutes les facultés de l'homme vers cette difficulté qu'il y a à l'entrée des fonctions sociales ; on fait de grands efforts pour parvenir ; puis, une fois arrivé, ont trouve toutes choses si bien arrangées par l'État, qu'on peut mollir sans danger ; on mollit donc. On peut mollir plus ou moins, mais l'expérience nous enseigne qu'il est dans notre nature de mollir jusqu'où nous le pouvons sans danger.

L'effet de la liberté est contraire : elle rend l'abord de toutes les conditions de la société extrêmement facile, en enlevant tous les obstacles que l'état y avait placés. Par là, elle appelle la foule de ces vocations qu'un rien fait naître, qu'un atôme arrête. D'un autre côté, elle rend la conservation des positions acquises extrêmement difficile, et ceci est l'avantage propre de la liberté. Voilà en effet une grande quantité d'hommes, avec des caractères d'une variété infinie, des ressources diverses, des pensées extrêmes en tout genre, engagés dans la même carrière et luttant sans cesse contre de nouveaux arrivants, rejetant ailleurs ceux qui sont impropres, écrasant sans pitié, dans leur course, ceux qui sont lâches. Pour ces gens il n'y a plus, il ne peut pas y avoir de repos ; leur intelligence est sans cesse en travail, toujours excitée,

Digitized by Google

toujours en haleine ; si elle se relâche, ils périssent. Ainsi naît l'activité propre à la liberté, activité sans borne, sans relâche, unique en son espèce et qu'elle seule peut enfanter.

Quel progrès a fait l'industrie sous le régime des corps et métiers, qui rendaient la vie si facile, une fois qu'on y était entré? N'a-t-elle pas plus avancé depuis cinquante ans qu'elle est libre que pendant tous les siècles qui ont précédé ? N'est-ce pas à la vive concurrence, soulevée par la liberté, qu'il faut attribuer ces heureuses et incessantes découvertes de la mécanique qui changent la face du monde ? Voilà ce que peut l'esprit humain lorsqu'il est excité et non conduit. Où eût-on trouvé ailleurs que dans la liberté cet effort immense, continu, général, qui porte sur les plus petites comme sur les plus grandes choses de l'industrie, sur ce qui est d'art comme sur ce qui est d'utilité, sur le vêtement et la nourriture du pauvre autant que sur les besoins du riche ?

N'est-ce rien, je le répète, que d'implanter dans l'enseignement, pour qu'il y fructifie, un principe qui exerce une telle action sur les intelligences ? Ses débuts laisseront à désirer, c'est probable. La lutte pourra sembler peu féconde d'abord ; elle sera inégale, languissante, nulle dans telles localités, irrégulière dans d'autres. Ce n'est qu'à l'aide du temps que le mouvement pourra des grands centres s'étendre au loin. Mais, pour juger une institution, ne la prenez pas à son entrée dans le monde ; attendez qu'elle soit en plein exercice. Voyez ce que le temps en peut faire. Voyez surtout quelle action elle exercera sur le moral des hommes, sur leur intelligence, sur leurs penchants, alors qu'ils auront eu le temps de la ressentir. L'effet des institutions sur l'esprit et le caractère des hommes, tout le secret de la politique est là. Dites d'une institution les passions qu'elle fera naître, qu'elle éteindra ; dites quel élan ou quel frein elle donnera aux esprits, et tout sera dit. Tout le sort d'une nation est dans sa vie morale et intellectuelle. Sa puissance, sa grandeur, sa richesse, toute sa vie matérielle en dépend. Que vous sert-il de donner de l'argent, des vaisseaux, des ports à ceux qui ne savent ni ne veulent commercer ? Avant tout donnez-leur-en la capacité et le goût, mais le goût d'abord. Placer un penchant durable dans le cœur des citoyens, c'est remuer des milliards, c'est agiter toutes les destinées d'un pays, c'est peut-être ébranler le monde.

Je ne puis terminer cette lettre sans revenir encore sur le danger de ces directions uniformes à imprimer aux nations, sur cette unité, qui n'est plus ni de notre temps, ni dans nos mœurs, et dont la Providence a préservé la France en abrégeant le règne de Napoléon. J'ajouterai à ce que j'en ai dit un grand et mémorable exemple : Rome.

Je vois là un peuple formé pour la guerre ; toutes ses forces morales sont

Digitized by Google

poussées de ce côté et il est impossible d'être plus admirablement et plus constamment belliqueux : aussi il conquiert le monde ; et cela paraît naturel, et presque juste. Que devient alors ce peuple conquérant ? Il se corrompt, dégénère, perd toutes les vertus civiques et républicaines et gémit, comme de juste encore, sous une tyrannie effroyable. La cause, de décadence, tout le monde l'a dit, était dans la corruption des mœurs ; mais où était la cause de la corruption? Elle réside tout entière dans cette unique direction imprimée aux esprits. Les nations comme les individus ont des mobiles généraux qui entretiennent leur activité ; le mobile de la plupart des grandes nations de l'antiquité fut la guerre; mais celle-ci ne peut toujours durer ; on finit par conquérir ou par être conquis. Et quand, après la troisième guerre punique, tout péril menaçant fut écarté de Rome, que les expéditions se firent au loin, qu'une grande partie des citoyens resta inoccupée, ne trouvant pas à porter les armes, ni à remplir des emplois civiques, alors ce peuple dut inévitablement se corrompre. Formé uniquement pour la guerre, il était impropre à la paix ; on l'avait pétri comme si la guerre devait durer toujours : quand elle cessa, il dépérit dans l'oisiveté, il fut sans mobile, et l'âme romaine s'éteignit. Dès lors l'empire romain commence à mourir ; il n'a plus de but social, il s'épuise dans son illimitée puissance, et rien ne peut l'arrêter sur cette pente terrible où ses législateurs l'ont jeté. Il essaie inutilement de toutes les constitutions; l'heureux despotisme des Antonins peut à peine soutenir sa vie expirante; Constantin, par des institutions admirables, s'ingénie en vain à lui donner quelque force ; ce grand corps ne pouvait se ranimer. Les arts et les sciences dépérissaient; l'Italie et la Sicile étaient devenues stériles; des contrées entières, autrefois peuplées, étaient désertes ; un mal incurable, qui resta caché à tous les grands hommes qui le gouvernèrent, le minait sourdement et, si les Barbares ne fussent venus, tout l'ancien monde allait périr d'inanition.

Supposons qu'à l'apogée de sa fortune, sous le règne d'Auguste, il eût été question de juger Rome et ses législateurs, je ne crois pas qu'il se fût trouvé un seul homme sur la terre pour condamner tant de grandeur et tant de succès, et cependant Tibère était près de là. « Qu'on voie dans l'histoire de Rome, » dit Montesquieu, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant » de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de » politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage ; ce projet » d'envahir tout si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-» il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? Quoi, ce sénat n'avait » fait évanouir tant de rois que pour tomber lui-même dans le plus bas es-» clavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens et s'exterminer par » ses propres arrêts. » Ainsi, pour résumer, le sénat avait voulu conquérir

Digitized by Google

le monde, et en cela il réussit admirablement, mais derrière la conquête se trouvait la tyrannie et la mort.

De cet exemple des résultats de l'unité de direction imposée à l'esprit et aux institutions d'un grand peuple, je veux rapprocher deux grands effets de la lutte des hommes entre eux.

Le mobile des nations modernes, est l'industrie; il est admirable; je ne sais s'il est le meilleur, mais à coup sûr, il vaut mieux que tous ceux de l'antiquité. Qui donc a enfanté l'industrie moderne? Elle naquit au milieu des guerres sanglantes du moyen-âge, pendant les luttes intestines entre les nobles possesseurs du sol et les bourgeois; elle grandit ainsi, avec de grandes alternatives, long-temps, insensiblement, à l'insu de tout le monde. Colbert seul semble l'avoir devinée; Montesquieu lui-même n'en connut pas la puissance; elle existait cependant, mais elle n'était pas libre; la liberté l'a tout à coup splendidement développée et a démontré son importance à tous les yeux. Cependant elle s'est frayée elle-même son chemin, les rois et les grands qui ne la connaissaient pas, n'y sont pour rien; le peuple lui-même ne savait ce qu'il bâtissait ainsi. Si les nobles du moyen-âge eussent été tout puissants, ils eussent écrasés les bourgeois, et l'agriculture eût seule existé; si les bourgeois eussent été les maîtres, ils seraient devenus agricoles ou commerçants comme certains peuples de l'antiquité, ou comme les Arabes d'Asie qui s'éteignirent si rapidement; mais ces deux puissances, se combattant avec des forces à-peu-près égales, se soutinrent en présence. Dès lors, il ne resta aux bourgeois de l'intérieur des terres, pour être quelque chose, que l'industrie manufacturière; ils s'en emparèrent comme de leur seule ressource, et ainsi ils ennoblirent le travail des mains, que l'antiquité avait réservé aux esclaves. Ce que ces bourgeois imaginèrent, ils le firent parce qu'ils y étaient forcés, sans en connaître la portée: jusqu'à la fin du siècle dernier, aucun publiciste ne remarqua que l'industrie était une force, et c'est à peine d'aujourd'hui que nous savons qu'elle tient le monde.

Un autre grand établisssement des temps modernes, le gouvernement constitutionnel, est de même sorti de la lutte des bourgeois contre la noblesse et de la lutte de ces deux ordres contre la royauté. Il s'est formé insensiblement, spontanément, et ce n'est que longtemps après sa constitution définitive qu'on en a reconnu la perfection. Cette perfection est si grande, qu'elle dépasse tout ce que l'intelligence la plus vaste eût pu créer, et, chose étrange, il a fallu la découvrir par le travail et la science, comme on découvrit les secrets de la nature. Il y a dans la simplicité du gouvernement constitutionnel une si grande complication de principes contraires, néanmoins si facilement conciliés, on y voit le pouvoir du roi s'accorder avec son inviolabilité, avec

Digitized by Google

le pouvoir suprême de la nation, le tout en produisant un ensemble si plein de force qu'il faut déjà une attention suivie pour en saisir la profondeur. Sa simplicité trompe, et c'est ce qui en ferait le chef-d'œuvre de l'esprit humain, s'il pouvait équitablement s'en attribuer la gloire ; chef-d'œuvre bien au-dessus de toutes les constitutions de l'antiquité dont les meilleures ne furent bonnes que pour des cités, et non pour des nations.

D'un côté, j'ai donné dans le sénat romain un exemple frappant de l'impuissance de notre raison, du péril de ces grandes directions, de ces fastueuses unités qui plaisent comme l'emblême de la force, comme le plus haut degré de la puissance humaine, tandis que c'en est à vrai dire la faiblessse. De l'autre, j'ai montré les deux plus grandes découvertes des temps modernes sortant de la lutte des hommes entre eux ; j'ai fait voir que si les peuples du moyen âge eussent reçu chacun une impulsion commune, s'ils eussent eu en partage cette unité qui attire M. Thiers, ni l'industrie ni le gouvernement constitutionnel n'eussent vu le jour.

L'uniformité est bonne quand on veut faire d'une association une seule force pour combattre au dehors : Rome, Sparte, les jésuites, sont dans ce cas. Alors une nation entre dans l'histoire de l'humanité comme un principe, de la même manière qu'un parti entre dans l'histoire de la nation. C'est une force propre à un seul but et qui meurt dès que ce but est atteint. Les nations des temps modernes ont une tâche plus grande à remplir : elles trouvent en elles-mêmes toutes ces forces opposées, la lutte de tous les principes, de toutes les passions, et au-dessus de ce combat interne et pacifique, on voit apparaître l'amour de la patrie qui consolide le tout. Qu'elles se gardent donc de cette fatale et séduisante tendance à l'unité. Quelqu'adoucie et mitigée qu'elle paraisse, elle est toujours contraire à la liberté ; il la faut bannir des lois et surtout de l'esprit des lois ; il la faut bannir de l'enseignement, parce qu'elle y violerait la plus précieuse des libertés, celle de la pensée. Mon dessein était de parler du clergé catholique de France et de Belgique, en ce qui touche la question de l'enseignement. Je voulais aussi aborder quelques points d'application pratique, mais je m'aperçois que je me suis déjà beaucoup étendu au-delà de l'espace que je voulais vous demander ce dont je vous fais mes excuses.

Recevez, etc. Z.

Digitized by Google

LA MORTALITÉ ET LA LONGÉVITÉ

Dans les diverses parties de la Belgique.

Un des faits les plus intéressants que constatent la statistique de la population d'un pays et le mouvement de l'état-civil de ses habitans, c'est la proportion des chances de décès auxquelles les diverses localités sont soumises. Il y a sous ce rapport d'une province à l'autre, d'une ville à une ville voisine, des différences qui surprennent. Croirait-on qu'entre certaines parties de nos campagnes, il y a pour les décès, et proportion gardée de la population, une différence de plus de moitié; qu'il est telle ville belge où la mortalité est presque trois fois aussi grande que dans telle autre? C'est néanmoins ce qu'on peut déduire des documents statistiques publiés par le gouvernement. Il

Digitized by Google

est vrai qu'un des éléments du calcul, le chiffre de la population elle-même n'est pas rigoureusement exact. Le gouvernement va faire procéder à un recensement nouveau avec des précautions qu'on pense devoir amener des résultats plus certains. Divers calculs rendent vraisemblable que la population de la Belgique, que le dernier document officiel publié évalue pour l'année 1843, à 4,213,863 âmes, est supérieure à ce chiffre d'environ un dixième. Quoiqu'il en soit, la différence n'est pas assez grande pour que le nouveau recensement puisse faire disparaître, quant à la mortalité, les différences considérables constatées entre les diverses parties du pays. La proportion des naissances à la population change peu d'une province à l'autre; car elle se maintient (1843) entre 1 naissance sur 29 habitants (Brabant) et une naissance sur 33 habitants (Flandre orientale); mais la proportion entre les décès et la population varie suivant les provinces, de 1 sur 37 habitants à 1 sur 54. Et quand on subdivise les provinces, pour comparer des villes ou même des districts entr'eux, on arrive à des divergences plus grandes encore.

Les derniers documents publiés par le gouvernement contiennent des tableaux comparatifs qui réunissent d'une part toutes les villes et de l'autre toutes les communes rurales de chaque province. Il est à désirer que l'on complète à l'avenir ces travaux par la comparaison des grandes villes prises à part et comparées entr'elles. Les villes de plus de 20,000 âmes tiennent une place si importante dans le pays qu'elles méritent des tableaux spéciaux. On ferait chose utile aussi d'en venir pour la statistique de la population, comme on l'a fait pour celle du commerce, à des tableaux rétrospectifs, rapprochant les chiffres de chaque année de ceux de plusieurs années antérieures. La statistique tire sa plus grande utilité de ces comparaisons d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre.

La mortalité, pour tout le pays, a été en 1843 de 1 décès sur 43 habitants; en 1842, elle avait été de 1 sur 40; en 1841, de 1 sur 42. Pour les villes, elle a été en 1843 de 1 décès sur 38 habitants, en 1841 et 1842, elle avait été de 1 sur 36; pour les campagnes, en 1843, de 1 sur 45; en 1841, de 1 sur 45 également, n 1842 de 1 sur 42.

Digitized by Google

Voici quelle a été pendant ces trois années la mortalité comparée des diverses provinces :

Provinces.	1843	1842	1841
Namur,	1 décès sur 54 habitants,	51	55
Luxembourg,	48	41	49
Hainaut,	47	43	44
Anvers,	45	41	43
Limbourg,	44	39	42
Liége,	43	38	39
Flandre-Orientale,	41	40	42
Brabant,	41	38	40
Flandre-Occidentale,	37	36	39

On voit que d'une extrémité de l'échelle à l'autre la distance est considérable, et que les diverses provinces conservent en général le même rang chaque année; les provinces de Namur, de Luxembourg, de Hainaut et d'Anvers, restent les quatre premières, le Brabant et la Flandre occidentale demeurent au dernier rang. Entre la Flandre occidentale et la province de Namur, se maintient l'énorme différence de 41 à 45 pour cent, c'est-à-dire que sur un même chiffre de population, il meurt jusqu'à 141 à 145 habitants de la Flandre occidentale contre 100 habitants de la province de Namur. Cette différence provient-elle uniquement des villes? Se produit-elle avec les mêmes proportions entre les localités rurales des provinces? C'est ce que le tableau suivant va nous apprendre, il se rapporte uniquement aux campagnes.

Communes rurales de la	province	de Namur (années 1843),	1 décès sur 56
»	»	de Luxembourg,	49
»	»	de Hainaut,	49
»	»	d'Anvers,	47
»	»	de Liége,	45
»	»	de Brabant,	44
»	»	de Limbourg,	44
»	»	de la Flandre-Orientale,	43
»	»	de la Flandre-Occidentale,	38

Pour les campagnes, la différence est donc tout aussi grande que pour les provinces entières, et les provinces gardent encore entr'elles à-peu-près le même rang. Entre la Flandre occidentale

Digitized by Google

et la province de Namur, la différence de mortalité est même cette fois un peu plus forte encore.

Nous avons voulu rechercher si cette position si défavorable de la population des campagnes de la Flandre occidentale s'étendait à toutes les parties de cette province, ou si elle provenait exclusivement de l'une d'entre elles; à cet effet, nous avons comparé entre eux les divers arrondissements de la Flandre occidentale et nous sommes arrivés aux chiffres suivants, toujours en nous bornant aux communes rurales de chaque arrondissement.

Communes rurales de l'arrond^{t}. de Bruges (1843), 1 décès sur 49 habitants.

»	»	Courtray,	40
»	»	Roulers,	39
»	»	Thielt,	39
»	»	Ostende,	37
»	»	Furnes,	37
»	»	Dixmude,	34
»	»	Ypres,	32

Il résulte de ce tableau que l'arrondissement de Bruges, loin d'être dans une situation défavorable sous le rapport de la mortalité, peut figurer, au contraire, parmi les localités les plus favorisées. Les arrondissements de Courtray, de Thielt et de Roulers, quoique moins heureusement partagés, l'emportent sur toute la partie occidentale de cette province, c'est le district de Dixmude et surtout celui d'Ypres que la mort épargne le moins; entre le district d'Ypres et les communes rurales de la province de Namur, la différence est de 75 pour cent, en faveur de ces dernières; et la statistique des années antérieures nous apprend que le fait n'a rien d'accidentel; car, depuis plusieurs années, la mortalité de l'arrondissement d'Ypres n'a guère varié. Il est remarquable qu'elle paraît moindre dans la ville d'Ypres elle-même que dans les campagnes de l'arrondissement; en 1843 il n'y a eu à Ypres qu'un décès sur 38 habitants.

Si maintenant nous étendons les mêmes recherches à la province de Namur, qui est à l'autre extrémité de l'échelle, nous trouvons que les trois arrondissements qui la composent, ne présentent pas entre eux de grandes différences.

Digitized by Google

En 1845, il y a eu :

Communes rurales de l'arrondisse^{mt}. de	Namur,	1 décès sur	57 habitants.
»	Philippeville,		56
»	Dinant,		55

Si donc c'est dans les campagnes de l'arrondissement d'Ypres que la mort fait le plus de ravages, c'est l'arrondissement de Namur qu'elle ménage le plus.

Des campagnes nous allons passer aux grandes villes.

Nous avons dressé à cet effet, pour l'année 1843, le tableau comparatif de la mortalité des villes de plus de vingt mille âmes.

Anvers,	1 décès sur	46 habitants.
Namur,		40
Liége,		40
Gand,		38
Tournay,		38
Bruges,		37
Malines,		37
Verviers,		35
Louvain,		33
Bruxelles,		32
Mons,		32

On voit que ces villes peuvent, en quelque sorte, se diviser en cinq classes : Anvers figure sans rivale dans la première; Liége et Namur dans la seconde; Gand, Tournay, Bruges et Malines dans la troisième; Verviers seul dans la quatrième; enfin les trois villes qui présentent les résultats les plus défavorables sont Louvain, Mons et Bruxelles.

La position exceptionnelle de la ville d'Anvers est très remarquable; la mortalité n'est guère plus grande dans la ville même que dans les campagnes de cette province; Gand, cette ville à grandes fabriques, ne subit pas une mortalité aussi forte que Bruges qui n'a pas de manufactures, que Maline, Louvain et Mons; Liége se ressent encore moins de l'influence défavorable de l'industrie; il ne paraît pas en être tout-à-fait de même de Verviers. La grande mortalité de Bruxelles tient sans doute à l'agglomération de sa population et aux habitudes qui en sont la conséquence; mais on

Digitized by Google

se demande quelles sont les causes de la mortalité si grande de Louvain et de Mons ?

Parmi les petites villes qui ne font pas partie du tableau ci-dessus, il en est un petit nombre qui paraît singulièrement privilégié. Marche, qui compte une population de plus de deux mille habitants, n'a eu, en 1843, qu'un décès sur 73 habitants. Il est vrai qu'en 1841, il y avait eu 1 décès sur 51 habitants, et en 1842, 1 sur 46; ce qui maintient la moyenne des trois années au chiffre très élevé de 1 décès par an sur 56 habitants. Dinant, dont la population est trois fois plus forte que celle de Marche, n'a eu, en 1841, qu'un décès sur 59 habitants, en 1842 un décès sur 62 habitants, et en 1843 un sur 58, ce qui donne pour moyenne annuelle 1 décès sur 59. Mais la petite ville de Fosse, dans la province de Namur (elle a environ trois mille âmes), l'emporte sur toutes les autres; car elle n'a eu, en 1841, qu'un décès sur 69 habitants, en 1842 un sur 73, et en 1843 seulement un décès sur 82 habitants; ce qui porte la moyenne de ces trois années, au chiffre merveilleux d'un sur 74 habitants. Ainsi la mort fait à Louvain, à Mons et à Bruxelles presque deux fois autant de ravages (proportion gardée de la population) qu'à Dinant, presque deux fois et demie autant qu'à Fosse.

Nous serions très-curieux de connaître l'âge moyen des habitants, au nombre d'environ quarante, qui meurent annuellement à Fosse, et de le comparer à celui des décès des villes de Louvain, de Mons de Bruxelles, ou des campagnes de l'arrondissement d'Ypres. Les vieillards doivent figurer dans une bien grande proportion sur la liste des décès de Fosse.

Les documents officiels ne donnent l'âge des décédés ni par commune, ni par arrondissement, mais seulement par province. Nous y avons recherché quelle est la proportion entre les décès de personnes de plus de 80 ans et la totalité des décès de chaque province. C'est en quelque sorte la mesure de la longévité. Pour avoir des résultats plus sûrs, nous avons compulsé les trois années 1841, 1842 et 1843; elles nous ont donné les chiffres suivants qui expriment la moyenne annuelle de cette période triennale:

Province de Namur,	1 décédé	de plus de 80 ans	sur	10 décès.
» Hainaut,	1 »	»	sur	15
» Luxembourg,	1 »	»	sur	16

Digitized by Google

Province de Limbourg,	1	décédé	de plus 80 ans	sur 16
» Liége,	1	»	»	sur 17
» Flandre-Orientale,	1	»	»	sur 20
» Brabant,	1	»	»	sur 20
» Flandre-Occidentale,	1	»	»	sur 21
» Anvers,	1	»	»	sur 23

On voit que les provinces figurent toujours en général au même rang, et qu'ainsi les divers calculs se rencontrent. Il n'y a d'exception ici que pour la province d'Anvers ; nous soupçonnons qu'elle provient de quelqu'erreur.

Dans les trois années 1841 à 1843, il est mort en Belgique 38 centenaires (15 hommes et 23 femmes). Ce pourrait être un autre moyen d'apprécier la longévité dans les diverses provinces, si le nombre des centenaires était plus grand ; il faudrait relever l'état-civil d'une vingtaine d'années et connaître le domicile de plusieurs centaines de centenaires décédés, pour arriver par ce moyen à des conclusions quelque peu sûres. Quoiqu'il en soit, les 35 centenaires se répartissent comme suit : 11 appartiennent à la province de Namur, 8 au Hainaut, 6 à la province de Liége, 4 au Brabant, 2 au Luxembourg, 2 au Limbourg, et 1 à chacune des deux Flandres. Si l'on tient compte de la population des diverses provinces, on aura les rapports suivants :

Dans la province de Namur,	1	centenaire	sur	22 mille habitans.
» Liége,	1	»	sur	70 mille.
» Hainaut,	1	»	sur	84 mille.
» Luxembourg,	1	»	sur	88 mille.
» Limbourg,	1	»	sur	90 mille.
» Anvers,	1	»	sur	128 mille.
» Brabant,	1	»	sur	218 mille.
» Flandre-Occidentale,	1	»	sur	679 mille.
» Flandre-Orientale,	1	»	sur	799 mille.

Malgré ce que ces chiffres ont d'insuffisant, en ce que le nombre des observations est trop restreint pour que leur résultat puisse être considéré comme à l'abri de l'influence du hasard, on voit cependant que la province de Namur conserve une supériorité très-marquée, que le Hainaut et le Luxembourg les suivent de

Digitized by Google

près, que le Brabant et les deux Flandres descendent encore cette fois au rang le plus défavorable.

D'après les relevés que nous avons faits sur les tableaux de 1843, la moitié de la population de la Flandre-Occidentale meurt avant l'âge de 15 ans, tandis que dans la province de Namur, une moitié de la population survit à l'âge de 24 ans. Si l'on suppose de part et d'autre une population égale, on trouve dans la province de la Flandre-Occidentale, les personnes qui meurent avant 31 ans, égales en nombre à celles qui dans la province de Namur, meurent avant 76 ans, ou en d'autres termes, dans la Flandre-Occidentale, proportion gardée de la population, il ne survit pas plus de personnes à l'âge de 30 ans, que dans la province de Namur, à celui de 75. Sans la statistique, on ne soupçonnerait guère ces énormes différences, qui devraient bien sérieusement préoccuper le gouvernement et les administrations locales. Une circonstance digne d'être mentionnée, c'est que les causes qui agissent défavorablement sur la vie de l'homme, à partir de la naissance, paraissent exercer une influence semblable déjà avant l'époque où il voit le jour. C'est ce que montre la statistique des enfants morts-nés. Par 100,000 âmes de population, il y a eu en 1843, dans la province de Namur, 66 morts-nés, et dans la Flandre-Occidentale, 159.

D'après tous ces calculs qui viennent se confirmer, il paraît hors de doute que les provinces de Namur, de Luxembourg et de Hainaut sont les plus salubres de la Belgique, que celle de Namur l'emporte encore sur les deux autres, et que c'est dans le Brabant et dans les deux Flandres que les chances de longévité sont les moindres.

En finissant, nous engagerons les rédacteurs des documents statistiques à ajouter désormais à leur travail, le tableau de la moyenne de l'âge des personnes décédées, par province, par arrondissement et par commune. Cette statistique de la salubrité des diverses localités serait, pour tout le pays, intéressante et utile; elle nous paraît plus importante que le tableau des décès par mois, auxquels on accorde beaucoup de place.

Digitized by Google

POLITIQUE INTÉRIEURE.

Le pouvoir et la Majorité.

S'il est vrai que, dans la lutte politique, une opinion s'enrichit de ce que perdent ses adversaires, si ce qui les amoindrit lui donne des forces nouvelles, si ce qui les abaisse la relève, l'opposition en Belgique a, depuis quelques années, bien des grâces à rendre à la fortune. On dirait que le pouvoir pose devant elle pour la rehausser par le spectacle des misères auxquelles la lutte le condamne.

On s'était imaginé, il y a quatre ans, que pour enchaîner l'opinion libérale et la réduire à rien, il suffisait de renverser deux hommes du pouvoir. Le coup devait être d'un succès si facile et si certain, que les mains les plus débiles en furent chargées. Grande fut la découverte et grande la frayeur de ces esprits clairvoyants, quand ils aperçurent, derrière les hommes qu'ils venaient d'abattre, une opinion à laquelle on avait donné une consistance et un point de départ nouveaux. Au lieu d'une escarmouche qu'on croyait terminée en un jour, on avait sur les bras une guerre dont la fin ne pouvait se prévoir et dont on avait ou-

Digitized by Google

blié de mesurer les conséquences. Que ne pouvait-on revenir sur ses pas ? Il y eut bien des courages que la moitié d'une semaine épuisa. Mais le sort en était jeté ; il fallut se résigner à ce qu'on avait voulu. Et ici allait s'ouvrir l'interminable série de ces humiliations du pouvoir dont quatre années n'ont pas vu interrompre un seul instant la chaîne, que chaque jour a vues se succéder plus amères et plus cruelles.

On fut si effrayé de la victoire que l'armée des vainqueurs débuta par être soumise à une décapitation. L'ostracisme fut prononcé contre celui qui avait été à sa tête pendant six ans. Il fut puni du succès des siens et de son ancien rôle comme d'une défaite. Les vainqueurs furent obligés de se ranger derrière un chef qui n'avait pas osé lutter avec eux et qui sortait d'autres rangs. Le pouvoir fut abandonné aux mains d'un homme qui acceptait l'honorable rôle d'empêcher sa propre opinion d'être majorité. Mais à cet homme, il fallait des collègues, et il n'en trouvait pas. Jamais rien ne fut comparable à ce pénible recrutement de ministres qui dura des semaines. On envoyait des portefeuilles par la poste, par le chemin de fer, par les diligences, mais les portefeuilles revenaient au point de départ, refusés par les destinataires comme des marchandises avariées. On prenait, pour ainsi dire, au collet des fonctionnaires subalternes ; on les faisait monter en voiture sans leur dire dans quel dessein ; puis un portefeuille leur était offert à bout portant ; instances, promesses, menaces, tout était employé pour arracher leur acceptation; mais tout échouait. Les lauriers de la victoire étaient mis au rabais, et aucune tête ne voulait les ceindre. Que faire ? Faudrait-il en venir à composer un cabinet avec les huissiers des ministères ? On n'en fut pas tout à fait réduit là. Quand la scène parisienne envoie à celle d'une petite ville quelque tragique célèbre, le directeur aux abois travestit en serviteurs de Melpomène jusqu'aux plus modestes doublures du vaudeville, et compte pour sauver les bizarreries de la représentation sur la bonne humeur du parterre qu'elles mettront en joie. La composition de la nouvelle troupe ministérielle eut un effet de ce genre ; la gaîté tempéra les autres impressions qu'elle causa dans le public. Ce que ce ministère pouvait être, il le fut. Il se prétendit neutre en

Digitized by Google

politique, il n'avait, en effet, d'autres opinions que celles que ses maîtres lui imposaient, d'autre mérite que de leur obéir avec une parfaite docilité et de désarmer parfois l'opposition en la déridant. Il y eut là pour le pouvoir, deux brillantes années, pendant lesquelles il s'entoura du prestige d'une auréole toute nouvelle. Mais quand, après avoir traversé avec cet éclat deux campagnes parlementaires, il se trouva à la veille des élections, en face de lui-même, il se regarda, se demanda ce que les électeurs diraient de lui, et vint confesser au pays que ce qui existait depuis deux ans, ne pouvait être soumis à son jugement. En dépit de la majorité qui l'avait soutenue, le chef du ministère se mit à défaire son œuvre, et ne vit d'autre moyen de surnager que d'abandonner aux flots le reste de l'équipage. L'enfantement de ce ministère avait été laborieux ; celui du cabinet suivant devait présenter des circonstances non moins extraordinaires. Mais une première expérience avait aguerri aux moyens désespérés. On ne s'arrêta plus aux petits scrupules. On ne trouva pas dans les chambres cinq hommes qui consentissent à s'associer à la gloire de M. le ministre de l'intérieur ; les refus recommencèrent à se faire écho d'un banc à l'autre, sans que la fierté de cet homme d'état se lassât de cet accueil. Après tout, qu'est-il besoin dans le gouvernement représentatif d'un ministère parlementaire ? Ne pouvait-on prendre la moitié du cabinet en dehors des chambres, s'adresser à des hommes qui ignoraient la politique et que la politique ignorait, donner le commandement à ceux qui n'avaient pas fait leurs premières armes ? Quoi de plus simple ? Les électeurs ne pourraient en vouloir à des ministres qu'eux ni personne ne connaissait. On s'adressa donc à des fonctionnaires de second, de troisième, de quatrième rang. L'histoire nous montre à St-Pétersbourg et à Constantinople des fortunes politiques plus rapides et plus imprévues encore. Il y avait dans les rangs de l'opposition parlementaire un homme qui s'était donné beaucoup de peine pour y jouer un rôle actif. M. le ministre de l'intérieur ne s'y était pas trompé. Une secrète sympathie ou tout autre avertissement lui avait fait pressentir là une conquête facile. Cette conversion imprévue, cette volte-face subite pouvait, il est vrai, produire un effet assez extraordinaire. En d'autres temps, on s'en fût inquiété ; mais on avait

Digitized by Google

appris à n'être plus aussi difficile. Ces changements inattendus de position, auxquels on donnait jadis un autre nom, allaient s'appeler désormais *conciliations*, en étendant quelque peu le sens vulgaire du mot. M. le ministre de l'intérieur ne vit là pour lui qu'une bonne fortune qui ferait tout au plus un peu de scandale chez les puritains. Pour son premier cabinet, il avait dû passer par-dessus le ridicule; du ridicule au scandale, la gradation lui parut peut-être un progrès.

Quelle a été l'existence de cette administration si dignement formée? Il y a là cinq hommes obéissant comme des machines à la volonté d'un chef, auquel il est interdit d'en avoir une qui lui soit propre. La vie de ce chef, tremblant constamment pour son portefeuille, c'est une crise continuelle; c'est l'avare, non pas, comme Molière nous le montre, après que son trésor lui est ravi, mais luttant avec désespoir pour le conserver, luttant chaque jour, chaque heure, contre des adversaires déclarés ou secrets qui surgissent à gauche, à droite, de tous les côtés à la fois. Il ne lui est pas donné de pouvoir tenir ni à un principe, ni à une pensée, car une pensée, a un principe, des adversaires, et sa vie se passe à les conjurer. Le soin de sa conservation le condamne à une telle stérilité que, depuis quatre années, il n'est parvenu à faire passer ni dans son administration, ni dans un acte législatif, une seule idée digne de ce nom qui lui appartienne. Il faut qu'il vive de celles que le caprice des membres de la majorité enfante; hier une loi électorale, aujourd'hui des droits différentiels, demain une législation sur les céréales; son rôle est de ramasser toutes les propositions qu'on lui jette, de les nettoyer et de baiser la main qui les lui impose. Une seule fois, il avait conçu la velléité de soulever le joug qu'il porte et de se redresser. Juste ciel! Il gardera le souvenir de son projet de jury universitaire. A genoux, lui criait-on; courbez la tête, plus bas, plus bas encore; et il lui a fallu baisser le front jusqu'à terre sous le pied de ses maîtres, conspirer sa propre défaite et voter contre son ouvrage. Comme il arrive à qui accepte de pareils rôles, les humiliations se sont multipliées en raison de la docilité que l'on montrait à s'y soumettre, et chaque jour on les a subies avec plus de résignation ou l'on a été moins scrupuleux dans les moyens d'y échapper. Sur cette

Digitized by Google

pente, on a été entraîné toujours plus bas ; et l'on en est arrivé à des actes dont, il y a un an, personne n'eut cru un gouvernement capable en Belgique. On en est venu, comme dans la convention avec la compagnie de Guatemala, à apposer la signature du gouvernement sur un contrat qui ne pouvait avoir d'autre effet sérieux que de tromper, par cette signature même, la bonne foi des prêteurs; on en est venu, comme dans la discussion du traité prussien, à déclarer en plein parlement le contraire de ce que l'on savait être la vérité,et à réclamer soi-même pour cette déclaration une solennelle insertion au procès-verbal, payant d'audace pour mieux faire prendre le change et écarter tout soupçon. Et quand la fraude a été découverte, il a fallu se réfugier dans l'ombre d'un comité secret. Là, le premier ministre a été abandonné et désavoué par ses collègues; et le dégoût étant au comble, on a vu l'un des trois grands pouvoirs de l'État, le représentant de la couronne, se jeter, à bout de ruses, aux pieds de l'opposition, implorer sa pitié, lui crier merci, prétendre la toucher par l'aveu de ses fautes et n'avoir plus en quelque sorte pour dernière ressource que le langage de l'imposteur de la comédie :

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable...
Accablez-moi de noms encor plus détestés ;
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
Et j'en veux à genoux subir l'ignominie.

Et pour dénouer ce drame édifiant et relever le cabinet de cette noble posture, la majorité a fini par lui dire : vivez puisque ce genre de vie vous suffit; mais ne me demandez rien de plus vous êtes de ceux dont on se sert, mais qu'on n'avoue pas.

Voilà où, depuis quatre ans, l'opposition a vu le pouvoir réduit. Que serait-ce si elle assistait aux scènes d'intérieur, si elle pénétrait les détails de sa vie quotidienne, si elle voyait les rapports de ces hommes entr'eux, leurs défiances mutuelles, leurs craintes d'être trahis l'un par l'autre, si elle voyait toutes leurs humiliations secrètes devant la moindre influence du clergé, de la noblesse, de la majorité, de la presse même, toutes ces exigences importunes, ridicules, impérieuses auxquelles il faut satisfaire pour ne pas perdre une voix, ces sa-

Digitized by Google

crifices d'amour propre et de volonté se répétant à toutes les heures, cette torture incessante de l'esprit, nuit et jour à la recherche de déguisements, d'artifices, d'expédiens nouveaux, pour se tirer des mauvais pas qui se succèdent, et sans autre perspective que de recommencer le lendemain le tourment de la veille ?

Mais ce n'est pas tout. Ce n'est pas le pouvoir seul qui porte la peine de la situation actuelle; elle pèse sur d'autres. Elle exerce sa force de dépression sur tout le parti qui la tolère. Il n'est, grâce au ciel, pas donné aux partis de jouer avec l'immoralité, de vouloir en faire leur profit, sans se blesser à cette arme dangereuse. Ils ont leur pudeur qui ne se laisse pas froisser impunément. L'opinion catholique a beau regarder comme des chefs postiches ceux qui sont aux affaires et vouloir se tenir au-dessus deux; par cela seul qu'elle les accepte, il faut que, de près ou de loin, elle suive leur sort; le pouvoir l'entraîne dans ses voies; il faut qu'elle s'abaisse, qu'elle s'amoindrisse en même temps que lui. Ainsi elle a dû commencer, comme nous le disions tout-à-l'heure, par proscrire du pouvoir celui qui depuis six ans tenait les rênes du parti. Elle a dû accepter comme ses représentants ostensibles dans le premier cabinet de M. Nothomb des hommes sans influence aucune dans ses rangs et subir la solidarité de leur insuffisance. Elle a dû avouer par ses actes et s'entendre dire par le ministère lui-même que ce quelle redoutait par-dessus tout, c'était un appel aux électeurs, qu'incapable de se maintenir par ses propres forces, c'était au pouvoir et à un soldat de fortune accouru du camp opposé qu'elle devait son salut. Il a fallu ensuite que tous les évêques de la Belgique vinssent, pour ainsi dire, en corps, avouer à la barre de la chambre des représentants qu'ils avaient fait acte d'imprudence en demandant la personnification civile de l'université de Louvain, et retirer la pétition solennelle que tous avaient signée de leur nom. Il a fallu que deux des chefs parlementaires de cette opinion vinssent, à leur tour, se rétracter, en renonçant à la proposition que la pétition épiscopale leur avait inspirée, confessant ainsi que ce qu'on pouvait faire, quand on était franchement dans la minorité, on ne l'osait plus quand on soutenait comme majorité un pouvoir réduit à vivre d'équivoque et de feinte. On fut condamné à glorifier pendant deux ans un ministère

Digitized by Google

incapable. Puis on dut se résigner à voir, aux approches des élections, le chef du cabinet donner raison à l'opposition, reconnaître que ceux que la majorité avait soutenus avec le plus de sympathie, étaient indignes de paraître devant le pays. Pour le second ministère comme pour le premier, on fut obligé de tout accepter, même ce qui inspirait le plus d'antipathie, de se montrer aussi facile sur la moralité politique, qu'on l'avait été sur la capacité. Pendant les élections qui suivirent, ce furent des craintes continuelles d'être trahi par le jeu double du cabinet; et, après la chûte de plusieurs sommités catholiques, on dut entendre les éclats de l'indiscrète joie des ministres dépasser les murs de leurs hôtels.

On en avait été réduit à s'estimer heureux qu'un seul homme politique du parti figurât aux bancs des ministres ; encore était-ce un de ceux dans lesquels il avait eu jusqu'alors la confiance la plus limitée; car on le savait bien pressé d'arriver. Il était entré au ministère à l'insu des siens et sans leur faire la confidence des conditions acceptées ; il fallut faire semblant de les ignorer. Et quand un an après, la présentation d'un projet de loi célèbre vint les révéler, on en fut réduit à ménager le coupable et à lui faire promettre que l'avenir serait plus prudent que le passé. Quand ce projet de loi du jury universitaire vint à paraître inopinément, il y eut dans l'opinion catholique une émotion extrême. Sa dignité semblait tout-à-coup se révolter contre le rôle qu'elle jouait; elle voulait se relever; sa patience était à bout; ses journaux éclatèrent contre le ministère; un de ses hommes parlementaire donna avec fracas sa démission de fonctionnaire ministériel; dès que la discussion s'ouvrit ses orateurs se firent inscrire contre le projet; l'horizon était en feu; l'orage allait fondre sur le cabinet. On avait oublié qu'il est des situations, où l'on n'a que le choix des humiliations, qui énervent les partis comme les hommes, et qu'une fois qu'on les a acceptées, on n'est pas maître de s'en dégager à la première velléité qui en vient. A peine un ou deux orateurs de la droite eurent-ils parlé, il y eut une halte qui ressemblait à de l'hésitation. Le cœur manquait-il aux combattants dès le premier feu? Bientôt on se fit rayer, ou on ne parla plus qu'en termes insignifiants. C'en était fait. Les orateurs qui s'étaient avan-

Digitized by Google

cés les premiers, furent abandonnés en enfants perdus. Adieu la fierté du parti ; adieu les ressentiments. On s'était résigné à un honorable compromis par suite duquel le ministère allait abandonner secrètement son projet, et finir même par adopter celui de ses adversaires. On se consola sans doute de son humiliation par celle du pouvoir, et, à ce prix, on conserva au cabinet la direction des affaires. Quand une armée en est à voir le commandement aux mains de ceux qu'elle voulait faire passer par les verges, et qui ne l'ont fléchie que par leur humilité, il est facile de prévoir le genre de progrès que fera désormais son moral. Pour les chefs comme pour les soldats, les déboires ne s'arrêteront pas là, et la coupe se videra jusqu'à la lie.

La session actuelle s'ouvrit ; et le ministère y débuta par une série de défaites ; plus une voix de la majorité ne voulait le défendre dans le détail de ses actes. Après les inqualifiables circonstances de la discussion du traité prussien, des comités secrets de l'affaire de Guatemala, l'indignation avait gagné tous les bancs. On sentait dans le sein de la majorité que c'en était trop ; l'honnêteté individuelle de ses membres les plus influents se révoltait ; comment d'ailleurs aborder les élections sous le poids accablant de la solidarité d'un pareil pouvoir dont chacun pouvait craindre d'être trahi au moment décisif ? Le dénouement paraissait réellement se préparer cette fois. On semblait l'appeler avec impatience. Dans les conversations, la majorité était aussi irritée que la minorité. L'auteur de la motion faite contre le ministère au début de la discussion du budget de l'intérieur, avait été encouragé de toutes parts. Il semblait qu'il n'y eût guère d'hésitation que sur la forme. Les uns préféraient un simple vote de confiance ; les autres une adresse dont ils allaient jusqu'à indiquer le sens et les expressions. Les journaux les plus influents de la droite abandonnaient déjà le ministère, comme lors de la loi du jury universitaire. On voulait agir ; on se préparait à un grand événement. Hélas ! encore cette fois, on avait oublié qu'on n'était plus ce qu'on avait été à d'autres époques ; que quatre années d'une situation délétère avait pesé sur l'esprit de la majorité. On ne s'était pas douté de ce qu'il en coûte à un parti de vivre dans le contact d'un pouvoir qu'il n'estime pas. L'esprit du ministère s'était à leur insu

Digitized by Google

glissé parmi ses maîtres. Il y avait dans la majorité d'autres intérêts que des intérêts d'opinion, et ils commençaient à s'enhardir. A l'exemple du cabinet, on pensait à soi avant de penser à sa cause. Les anciens chefs n'étaient plus sûrs d'être suivis par tous leurs soldats; et les soldats n'étaient pas sûrs de retrouver tous leurs chefs; tel eût voulu laisser donner les autres sans lui, et ne se retrouver aux premiers rangs qu'après la victoire. Aussi se cachait-on les uns des autres; chacun ignorait ce que ferait son voisin; le lien du parti paraissait rompu; on ne se tenait plus que par petits groupes de quatre ou cinq personnes. Il fallait peu d'efforts pour achever la dislocation. Le ministère et ses fidèles répétaient aux moins intelligents la menace un peu usée de l'avènement d'un cabinet libéral; à d'autres on rappelait les chances que courrait leur élection, si le pouvoir leur était hostile; à ceux qui pouvaient avoir un portefeuille en perspective, on parlait de ressentiments de la couronne. Comme il arrive quand le moral d'une armée est vivement ébranlé, la peur gagna de proche en proche; on trembla pour son élection, pour celle des autres, on trembla devant la couronne, on trembla jusque devant M. le ministre de l'intérieur, jusque devant l'influence électorale de M. le ministre des finances. Les velléités de courage et de dignité s'évanouirent une à une; et le vote fut un véritable sauve-qui-peut du parti tout entier. Seulement, comme si son humiliation n'eût pas été assez bien constatée, il fit précéder le vote de discours aussi hostiles au ministère que ceux de l'opposition, mais qui pour toute conclusion semblaient implorer la commisération de la Providence et, à son défaut, celle de la couronne, afin d'obtenir d'elles ce que désormais il ne se sentait plus capable de demander à sa propre énergie.

Voilà où en est arrivé ce parti naguère si puissant. Quel spectacle qu'une pareille décadence! Quel enseignement pour toutes les opinions! Voilà une opinion, qui a pour elle toute l'influence du clergé, d'une grande partie de la noblesse, d'un parti nombreux dans le pays, d'une prépondérance de quinze années, réduite à confesser elle-même, en quelque sorte, que sa vigueur morale est épuisée, qu'elle, majorité, elle se reconnaît impuissante à renverser une administration qu'elle flétrit, impuissante à donner au pays un ministère auquel elle puisse accorder sa propre estime; que son rôle

Digitized by Google

parlementaire s'est amoindri à ce point qu'elle ne peut plus agir qu'avec la permission de la cour. Sur son lit de douleur, elle se retourne, s'agite, elle appelle le remède, et ne se sent plus la force de l'appliquer. Elle et le pouvoir enchaînés l'un à l'autre, sont condamnés à s'épuiser mutuellement, à se faire peur, aussi impuissans l'un que l'autre à rompre l'étreinte fatale qui les unit.

L'opinion libérale, si elle cédait à un aveugle esprit de parti, devrait être aussi heureuse que fière de l'état où la lutte a conduit ses adversaires. Nous croyons qu'elle doit s'en affliger comme tout le monde. Nous désirons assurément que la majorité passe à notre opinion et qu'elle échappe à l'opinion catholique. Mais nous sommes sans inquiétude à ce sujet. L'opinion libérale arrive, qui peut encore en douter? Qu'est-ce pour elle qu'un retard de quelques mois, de deux ou trois années, si l'on veut (car la question se réduit là), délai qu'elle utilise à éprouver ses hommes, à acquérir l'expérience qui lui manquait, à s'instruire des fautes de ses adversaires. Mais dans ce qui arrive, il y a quelque chose de plus que l'affaiblissement d'une majorité, événement ordinaire et prévu des gouvernements représentatifs; il y a les symptômes de la destruction d'un parti, fait d'un tout autre ordre et d'une toute autre gravité. Ce que chaque jour nous redoutons de plus en plus de ce qui se passe, c'est que quand l'opinion catholique cessera d'être majorité, elle ne se trouve tellement épuisée, que le rôle de minorité ne soit au-dessus de ses forces, et que sans transition, comme l'ancienne opinion royaliste de France, elle ne passe de la prépondérance à la décomposition.

Des hommes du caractère de ceux qui sont au pouvoir aujourd'hui, ne regarderaient probablement pas ce fait comme un malheur. Une fois la prépondérance assurée à notre opinion, ils passeraient de ce côté; ce qu'ils redoutent, ce ne sont pas les maîtres, quels qu'ils soient, mais l'incertitude de leur fortune, mais les adversaires. Les minorités fortes et la lutte qu'elles livrent aux opinions prédominantes, ne sont pas de leur goût. Pour nous, nous ne souhaitons pas la toute-puissance à notre parti. Nous ne voulons pas que l'opinion libérale, c'est-à-dire, l'opinion de la société nouvelle, règne sans contrôle. Car, les pouvoirs sans contre-poids sont entraînés à d'inévitables fautes; cela est vrai pour l'autorité

Digitized by Google

POLITIQUE

Le pouvoir

S'il est vrai que, dans la l
de ce que perdent ses advers
des forces nouvelles, si ce q
Belgique a, depuis quelque
fortune. On dirait que le po
par le spectacle des mis

On s'était imaginé, il y
nion libérale et la rédui
hommes du pouvoir. Le
certain, que les mains l
fut la découverte et gra
quand ils aperçurent,
battre, une opinion à
ce et un point de dé
che qu'on croyait term
guerre dont la fin n

Digitized by Google

le. Ces changements inattendus de
is un autre nom, allaient s'appeler
dant quelque peu le sens vulgaire
érieur ne vit là pour lui qu'une
plus un peu de scandale chez les
et, il avait dû passer par-dessus
e, la gradation lui parut peut-

administration si diguement for-
sant comme des machines à la
erdit d'en avoir une qui lui soit
it constamment pour son porte-
c'est l'avare, non pas, comme
son trésor lui est ravi, mais
nserver, luttant chaque jour,
es déclarés ou secrets qui sur-
les côtés à la fois. Il ne lui est
principe, ni à une pensée, car
ersaires, et sa vie se passe à
vation le condamne à une telle
, il n'est parvenu à faire passer
un acte législatif, une seule
artienne. Il faut qu'il vive de
de la majorité enfante ; hier
droits différentiels, demain
rôle est de ramasser toutes
les nettoyer et de baiser la
is, il avait conçu la velléité de
redresser. Juste ciel ! Il gar-
universitaire. A genoux, lui
plus bas encore ; et il lui a
ous le pied de ses maîtres,
ontre son ouvrage. Comme il
les humiliations se sont mul-
on montrait à s'y soumettre,
plus de résignation ou l'on a
ens d'y échapper. Sur cette

des partis comme pour celle des hommes. Aussi (et il ne faut pas que nos adversaires nous en sachent gré, car ce n'est pas leur seul intérêt que nous avons en vue) faisons-nous les vœux les plus sincères pour que le parti catholique, quand la prépondérance se sera retirée de lui, reste longtemps encore une opinion puissante.

La grande faute, à notre avis, la faute fatale de l'opinion catholique, c'est que, se trompant en même temps sur sa force et sur sa faiblesse, elle les exagère à la fois l'une et l'autre. Elle se croit si puissante qu'elle aspire à dominer le pouvoir à jamais et à s'assurer une majorité éternelle. D'un autre côté, elle s'estime si faible, qu'il lui semble que si un jour elle devient minorité, tout est à jamais perdu ; qu'il n'y a plus pour elle ni retour de fortune, ni influence à espérer; que se voir dépouiller de tous ses droits, subir l'oppression la plus brutale, voilà son seul avenir; l'idée d'être minorité la trouble à un tel point qu'elle ne peut l'envisager de sang-froid, et elle jouerait cent fois toute son influence future, plutôt que de s'y résigner. C'est une double et profonde erreur. Sous le gouvernement qui nous régit, il n'y a que des partis aveuglés par la crainte, la passion ou l'inexpérience, qui puissent espérer de s'éterniser au pouvoir; tous ont leurs alternatives de bons et de mauvais jours. Mais quand ils ont su se faire respecter, en se respectant eux-mêmes, ils ne passent pas de la suprématie à l'anéantissement; dans la minorité, ni leurs libertés, ni leurs droits ne sont en péril ; et ils y conservent une action réelle sur les affaires. L'influence d'une minorité forte ne peut être douteuse qu'aux yeux de ceux qui oublient qu'un des caractères les plus remarquables du gouvernement représentatif consiste précisément dans la substitution des influences aux pouvoirs ou au moins dans la pondération des uns par les autres. Ainsi la presse qui n'est qu'une influence et n'est point un pouvoir, agit sur tous les pouvoirs, souvent même les domine; elle remplace le suffrage universel ; c'est l'influence de tous substituée au pouvoir de tous. Le pouvoir de la couronne nomme le ministère, mais l'influence du parlement domine les choix de la couronne. La majorité vote les lois, mais la minorité les discute devant le pays; et ainsi son influence agit constamment sur le pouvoir et sur la majorité. Voyez se succéder en Angleterre les majo-

Digitized by Google

rités wihgs et tories. L'influence des minorités n'est-elle pas un des traits les plus frappants de ce gouvernement? On se prendrait à douter quelque fois si elles n'y sont pas aussi puissantes que les majorités même. Les actes les plus importants de l'adminstration actuelle de sir Robert Peel ne semblent-ils pas le prouver? Entre les majorités et les minorités anglaises, s'agit-il jamais d'oppression? Se plaint-on d'être privé de ses droits, d'être dépouillé de ses libertés? A la vérité, les partis anglais et leurs chefs ont en tout temps un soin extrême de leur crédit et de leur autorité morale; ils ont des principes qu'ils ne répudient pas, une dignité de parti, un respect d'eux-mêmes qu'il ne foulent point aux pieds, des règles de loyauté, un droit des gens qui relève leurs luttes. Ils n'oublient pas dans la majorité qu'ils redeviendront minorité un jour. Voilà leur secret. Ce devrait être chez nous la constante préoccupation de l'opinion catholique. Dans sa situation actuelle, en présence des symptômes d'affaiblissement qu'elle ne peut se dissimuler, c'est surtout l'avenir qu'il faudrait avoir en vue. Rester, en dépit de tous les événements, minorité puissante, voilà le but vers lequel tous ses efforts, toute sa prévoyance devraient être incessamment dirigés. Elle se rappellerait alors que l'arme des minorités, ce qui fait leur force et leur cohésion, c'est leur influence morale, l'élévation de leurs principes, le respect qu'elles ont su inspirer à leurs adversaires même; c'est là ce qui, dans les plus mauvais jours, les empêche de se dissoudre, leur permet d'élever une barrière redoutable contre les abus de la majorité, de la contraindre à compter avec elles, et d'attendre, pleinement rassurées sur leurs droits, que des jours meilleurs et les fautes de leurs adversaires leur ramènent la prépondérance qu'elles ont perdue. Voulez-vous savoir ce qu'une opinion déchue a été au pouvoir? Voyez ce qu'elle est dans la minorité; voyez d'une part, en France, l'ancienne opinion royaliste dissoute, privée d'influence, ne comptant plus dans les pouvoirs politiques, désespérant de son avenir; voyez de l'autre les tories anglais restant pendant dix années puissants et unis dans la minorité, luttant avec vigueur, ne perdant ni l'espoir ni la confiance, et finissant par reprendre le pas sur leurs adversaires, qui, descendus dans l'opposition à leur tour, sauront y soutenir le même rôle. C'est que wihgs et tories ont su prévoir

Digitized by Google

les chances diverses de la fortune des partis; ils ne se sont point usés au pouvoir; ils n'ont point sacrifié un parti, dont la vie est longue, à un ministère, dont l'existence est toujours passagère; ils ont pu être vaincus, mais non abaissés; le pouvoir qu'ils ont exercé avec dignité, ils ont su le quitter de même, quand l'heure de la retraite avait sonné. Un parti qui veut être majorité à tout prix, qui sacrifie sa considération au désir de prolonger quelque peu une espèce de suprématie matérielle, est dans la position d'un ministre que ni échecs ni déboires ne peuvent détacher de son portefeuille. Tous deux sont sur une pente qui peu à peu entraîne et franchise, et principes, et honneur politique, et leur valeur morale tout entière. On retarde ainsi de quelque temps une chûte inévitable; mais quand ce moment fatal arrive, au lieu de se retirer dans la force de ses principes et de ses antécédents, plein de confiance et de sécurité, on tombe épuisé, sans crédit, abandonné des siens, désespérant de soi et de l'avenir. Ces vérités, nous voudrions, dans le commun intérêt de tous les partis qui peuvent se succéder au pouvoir, que la session actuelle les eût enfin révélées à l'opinion catholique; nous voudrions pouvoir espérer que, pour les reconnaître, elle n'attendra pas qu'il soit trop tard.

Cette espèce de suicide d'un des grands partis du pays, qui, n'ayant que le choix de se sacrifier ou de sacrifier un ministère, a préféré porter ses coups sur lui-même, n'est pas le seul côté sérieux du dernier vote politique. Il en présente un autre, sur lequel notre dessein n'est pas de nous étendre aujourd'hui, mais dont, avant de finir, nous voulons dire quelques mots.

Que le ministère ait perdu l'estime, non-seulement de la minorité de la chambre, mais de la chambre à-peu-près entière, c'est un fait notoire; si on faisait la liste véritable des exceptions sincères, elle ne porterait pas quinze noms, peut-être pas dix. Cependant, dans un vote dont son existence dépendait, il a vu un quart des voix seulement se prononcer contre lui. Cela, sans doute, est fort extraordinaire. L'espèce d'affaissement que la situation actuelle a peu à peu amené dans les rangs parlementaires de l'opinion catholique, les germes de dislocation que le contact du ministère a fini par développer dans son sein, ont dû faciliter ce résultat, en donnant plus de prise au pouvoir sur les individus. Or,

Digitized by Google

le pouvoir a aujourd'hui bien des moyens d'influence. D'abord, il y a à la chambre vingt à trente fonctionnaires amovibles, dont un grand nombre ont une opinion peu favorable du ministère, mais qui se croient obligés par leur position administrative à voter pour lui dans toute question de cabinet, les fonctionnaires n'ayant pas chez nous, comme en France, la ressource du scrutin secret. Tous à l'exception de deux qui étaient absens, ont voté contre l'adresse anti-ministérielle. Le plus grand nombre des fonctionnaires appartient au parti catholique, et c'est là un élément qui affaiblit beaucoup ce parti vis-à-vis du gouvernement. Ce sont non-seulement autant de voix prêtes à se détacher de lui dans les moments les plus décisifs, mais intéressées à user de leur influence pour que d'autres les suivent et ne les laissent pas avec le ministère dans un isolement qui leur nuirait à elles-mêmes. Avec les voix des fonctionnaires et celles qu'ils entraînent à leur suite, le ministère est bien près de la majorité, dix à quinze voix y suffisent. L'opinion catholique n'a pas été certaine qu'en se joignant à l'opposition libérale, elle empêcherait le ministère de réunir cette majorité; car elle devait, dans tous les cas, s'attendre à quelques défections comme l'opposition libérale elle-même. On n'était sûr que d'une minorité nombreuse qui, il est vrai, se composant de toute la partie influente de la chambre, tuait moralement le cabinet; mais le cabinet a déjà montré qu'il ne prenait pas ce genre de mort au sérieux et qu'il entendait y survivre. Dès lors on a redouté l'influence électorale de ce pouvoir auquel on aurait fait une guerre déclarée. Ici, on a eu peur pour le sort électoral du parti en masse; là on a pensé à ses dangers personnels; ajoutez quelques autres moyens d'influence dont nous avons déjà parlé; plus quelques voix reconnaissantes de faveurs accordées ou promises à leurs localités, et tout sera expliqué. Si c'est là la vérité, si un ministère affaibli à un point dont il n'est guère d'exemple, sans appui dans les convictions, peut dominer la chambre par une espèce de terreur électorale et par les autres moyens que nous venons de signaler, ne faut-il pas arriver à cette conclusion que le gouvernement en Belgique possède aujourd'hui des moyens d'influence électorale et parlementaire bien dangereux?

Ce n'est pas, il est vrai, la première fois que cette frayeur

Digitized by Google

de l'action du pouvoir sur les élections se révèle. En 1841, le ministère libéral inspirait des craintes de ce genre à l'opinion catholique ; mais elles n'allaient pas encore jusqu'à l'empêcher de voter contre lui ; elle le combattait au contraire, au risque de rester minorité et de lui laisser le pouvoir, après l'avoir irrité contre elle. Aujourd'hui, les moyens d'action du pouvoir, l'idée qu'on se fait de sa puissance électorale sont tels qu'ils semblent pouvoir décider, pour ainsi dire, de la majorité. Cela est nouveau et cela pourrait être bien grave. Car il ne s'agirait de rien moins que de savoir si nous possédons encore dans leur réalité nos institutions constitutionnelles, ou si déjà elles seraient minées au point de n'être plus que de trompeuses apparences, de mensongères illusions. Le gouvernement ne relèverait plus des opinions ; électoralement et parlementairement, ce serait lui qui aurait le sort des majorités entre ses mains.

Au sortir de la révolution, on a craint pour le pouvoir. On a pensé que désormais, si l'on n'y prenait garde, il risquait de compter pour trop peu au milieu de la lutte des partis, et d'être écrasé sous l'effort d'institutions trop puissantes. Les choses ont marché vite ; car voilà que déjà on en est à se demander si les institutions sont assez fortes encore pour lui résister ; si, par les moyens d'action qu'il possède, il n'est pas parvenu à les dominer tellement qu'il déciderait et des majorités parlementaires et des majorités électorales. Cette question, bien qu'elle n'ait pas encore été nettement posée, paraît avoir déjà frappé par quelque côté des hommes peu portés jusqu'aujourd'hui à une grande défiance envers le pouvoir. On a pu remarquer à ce sujet quelques paroles prononcées dernièrement par un des membres de la chambre qui se sont montrés les moins ombrageux envers le gouvernement, et consentent même encore à voter avec lui. « Voyez, disait M. Pirmez dans la séance du 8 février dernier, combien vous avez abandonné d'intérêts au pouvoir du gouvernement. Réfléchissez donc aux inconvénients de ce système. Rappelez-vous tous les reproches qui ont été adressés au gouvernement dans la discussion générale du budget de l'intérieur; on a même pro-

Digitized by Google

noncé le mot de corruption. Eh bien, quels que soient les hommes au pouvoir, il y aura toujours de la corruption en proportion des objets à l'aide desquels la corruption pourra s'exercer ; si vous livrez tout au gouvernement, vous aurez nécessairement la corruption sur une échelle immense... J'insiste sur cette considération que nous avons infiniment trop abandonné au gouvernement ; si nous lui livrons d'autres intérêts sociaux, nous finirons par être tous des solliciteurs. Nous serons contraints, malgré nous, à le devenir. »

Si le ministère se soutenait par la confiance qu'il inspire à ceux qui pensent comme lui, en un mot, par les convictions, ce serait un état de choses normal ; il n'y aurait point à s'inquiéter. Mais ce n'est point ce qui arrive ; on lui refuse l'appui moral, et il obtient les votes ; les convictions sont contre lui, et il triomphe malgré elles. Il a des moyens d'action d'un tout autre ordre ; c'est la peur qu'inspire son influence électorale, ce sont les places par lesquelles il enchaîne ou endort les opinions, ce sont les faveurs qu'il accorde aux localités, aux industries, aux individus. Les hommes qui ont voulu l'équilibre des institutions et du pouvoir, qui ont aidé celui-ci à atteindre ce but, non par intérêt ou par servilité, mais par amour sincère de la liberté vraie et durable, du progrès gradué et continu, inséparables de l'ordre et de la régularité du gouvernement, sont amenés, devant un tel état de choses, à se faire cette sérieuse question : le pouvoir qu'ils redoutaient de voir trop faible, est-il déjà devenu trop fort ? L'équilibre est-il rompu en sens contraire de leurs craintes ? Et jusqu'à ce qu'il soit rétabli, leur rôle est-il de porter secours aux institutions et de chercher des précautions nouvelles contre des influences devenues assez puissantes pour les fausser ?

La question a une telle portée que nous voulons nous borner aujourd'hui à l'énoncer. Avant de la résoudre, avant de décider si l'action du pouvoir doit être renfermée dans des limites plus étroites, il faut se demander, si ce qui se passe a quelque chance de durée ou n'est qu'un accident passager. La position inouïe du ministère, celle où l'opinion catholique est descendue, peuvent-elles se prolonger ? Les choses n'en viendront-elles pas, d'elles-mêmes à un état plus régulier ? Les esprits ne se trouvent-ils peut-être pas

Digitized by Google

aussi dans une situation momentanée ? Dans le corps social comme dans le corps humain, l'atonie suit la fièvre, et il est difficile qu'à une révolution, à la surexcitation d'une crise politique ne succède pas un certain degré d'affaissement, réaction qui ne survit pas longtemps à sa cause. De 1823 à 1827, le gouvernement paraissait tout-puissant dans les Pays-Bas, partout la résistance était faible ou nulle; mais l'esprit public se retrempa bientôt par les fautes mêmes où cette situation entraîna le pouvoir. L'action du temps suffira-t-elle pour sauver notre système politique des atteintes fatales qu'on lui porte en ce moment ? Ou faut-il des précautions nouvelles, et la loi doit-elle venir au secours de nos institutions menacées ? Tel est aujourd'hui le problème ; c'est un des tristes mérites de la politique ministérielle de l'avoir soulevé, un des déplorables symptômes de la situation, que les esprits les plus portés à reconnaître les exigences pratiques du gouvernement soient forcés de s'en préoccuper.

25 mars 1845.

Digitized by Google

LA SOEUR DE PASCAL.

Depuis quelque temps on s'occupe beaucoup de Pascal et des doctrines jansénistes. D'où vient ce retour vers des hommes et des choses séparés par le dix-huitième siècle et la grande révolution Française des hommes et des choses de notre temps ? Serait-ce que le mouvement religieux qui remue l'Angleterre et l'Allemagne, s'étend à la France et va rouvrir, en plein dix-neuvième siècle, les débats ardents qui ont marqué le dix-septième? Les questions de la grâce et du libre arbitre renaissent-elles tout-à-coup pour prendre place dans la polémique du jour à côté de l'alliance anglaise et du droit de visite ? L'esprit français, dans son active mobilité, s'est-il lassé de son œuvre de destruction et de ses stériles efforts pour réédifier un ensemble de doctrines sur les ruines du catholicisme ? Après tant de systèmes préconisés, essayés, avortés, revient-il au point de départ ? La foi rentre-t-elle dans les cœurs ? L'église ressaisit-elle enfin son empire ? Il y aurait simplicité à le croire. Telle n'est point évidemment la signification du mouvement auquel nous assistons: que l'on s'en afflige ou que l'on s'en réjouisse, il faut bien le reconnaître, là n'est point son principe. Si quelques âmes tendres et souffrantes sont poussées par une impulsion religieuse, le plus grand nombre obéit à des sentiments d'un autre ordre. La lutte soutenue avec tant de courage et de persistance par Pascal

Digitized by Google

et ses amis contre une société célèbre qui de nouveau trouble, inquiète, agite le monde, a rappelé l'attention sur l'auteur des *Provinciales* et les Jansénistes. Leurs vertueux emportements ont retrouvé des échos. Mais, si nous ne nous trompons, ce qui frappe, ce qui attire, ce qui intéresse aujourd'hui dans les écrits et la vie des solitaires de Port-Royal, c'est par dessus tout le caractère de ces hommes, c'est l'énergie de leur volonté, la vigueur et l'élan de leurs convictions pures et désintéressées.

C'est par là qu'ils nous touchent, c'est par là que, dans quelques rangs, ils éveillent de si profondes sympathies, malgré la distance qui sépare leurs idées des nôtres. Eh ! comment en serait-il autrement ? Ce que nous voyons autour de nous n'est-il pas fait pour nous rendre plus vénérables et plus chères ces figures austères et contemplatives ? Certes, loin de nous la pensée de médire de notre époque ; nous savons ce qu'elle vaut, nous avons confiance en elle ; mais, en appréciant ses mérites, ne fermons point les yeux sur ses imperfections. Il est telle de ses tendances qui, bonne à un point de vue général, porte cependant quelques mauvais fruits.

Ainsi, le développement incessant de l'industrie, le goût et la jouissance prolongée de la paix sont assurément d'excellentes choses : toutefois, ces choses si précieuses ont des conséquences très regrettables. Les sentiments dont elles s'animent et qu'à leur tour elles propagent n'ayant pas encore trouvé leurs contrepoids nécessaire ou, si l'on veut, leur frein moral, ils conduisent trop souvent l'homme à ne voir dans l'existence que ce qu'elle a de matériel, et dans le monde que lui-même. De là une appréciation incomplète de notre destinée, un amour exagéré des douceurs d'une civilisation raffinée; de là cette préoccupation continuelle de l'intérêt privé, du bien-être physique, l'esprit de calcul, l'égoïsme, la tiédeur des opinions et la mollesse, l'affaissement des caractères.

Cette situation, nous ne doutons pas qu'elle ne se rectifie à l'aide du temps, du progrès des idées politiques, d'une longue pratique des institutions libres ; mais, transitoire ou non, elle existe ; et comment ceux qui s'en affligent ne seraient-ils pas entraînés, par un secret et irrésistible penchant, vers ces stoïciens du catholicisme, qui fondent une thébaïde à deux pas du Versailles de Louis XIV ; aggrégation merveilleuse, non de moines inertes, mais d'hommes grands par le savoir, par l'éloquence, par le génie, de femmes au cœur intrépide, à l'âme élevée, les uns comme les autres esprits de premier ordre, penseurs austères toujours prêts au combat, s'imposant l'humilité et la souffrance en face d'une cour livrée au faste et aux plaisirs, osant résister quand tout autour d'eux s'inclinait, bravant la calomnie, la persécution et l'exil pour obéir au cri de leur conscience et ne point faillir à ce qu'ils croient la vérité ? Comment ne pas sympathiser du plus profond

Digitized by Google

de son cœur avec ces martyrs d'une conviction généreuse, modèles à jamais mémorables de constance, de courage et d'abnégation ?

Parmi ces figures ascétiques et fortement accusées qui se détachent sur le dix-septième siècle comme feraient des portraits de Van Eyck et d'Albert Durer au milieu d'une éblouissante galerie de Rubens et de Van Dyck, il en est qui, restées jusqu'ici dans l'ombre, viennent d'être mises en lumière, grâce aux laborieux loisirs d'un professeur illustre en qui la pratique des affaires n'a altéré ni la sérénité de l'âme, ni la fraicheur de l'imagination. Tandis que M. Thiers, sorti noblement du pouvoir, poursuit, aux applaudissement du monde, le récit des grandes choses accomplies de nos jours, M. Cousin, avec une ardeur égale, reprend le cours de ses recherches philosophiques et littéraires, et l'un et l'autre reviennent à ces études chéries avec une telle liberté d'esprit, un telle sève de talent, qu'on ne sait en vérité, quels que soient leur mérite et leurs services d'homme d'Etat, si on ne doit pas plutôt se féliciter que se plaindre de ce retour forcé à leurs premiers travaux. Ou nous nous trompons fort, ou eux mêmes y trouvent mieux que des consolations.

M. Cousin a attaché le grand nom de Pascal à ses dernières publications. Il en est une qui a paru sous ce titre bien simple : *Jaqueline Pascal*. C'est un choix des lettes et écrits qu'a laissés cette digne sœur de Blaise Pascal ; c'est de plus, une biographie curieuse, un commentaire ingénieux, une éloquente appréciation de l'esprit janséniste, de ses grandeurs et de ses misères. C'est une œuvre à la fois patiente et spontanée, mélange de science et d'imagination pleine d'intérêt et d'enseignemens utiles.

Jacqueline, fille d'Etienne Pascal, naquit à Clermont le 5 octobre 1625 ; son génie, comme celui de son frère, fut précoce et extraordinaire. Dès son jeune âge, elle composait des vers avec une extrême facilité, et il en est plusieurs d'une fermeté remarquable. Douée d'une jolie figure, sur laquelle par malheur la petite vérole ne tarda pas à laisser de tristes empreintes, son charmant naturel, ses grâces naïves et surtout ses essais poétiques lui valurent, tout enfant, une réputation qui s'étendit au loin ; c'est donc par la gloire que commença cette vie qui devait finir dans les rigueurs de la pénitence, et que nous allons raconter en suivant le récit de M. Cousin ; nous emprunterons, plus d'une fois, les vives paroles de l'illustre philosophe, de même que nous aurons à reproduire en divers endroits, les confidences naïves des mémoires contemporains.

En 1638, Etienne Pascal, prévenu de propos sédicieux, à l'occasion d'une discussion sur les rentes de l'hôtel-de-ville où il était intéressé, n'avait échappé à la Bastille que par la fuite, et il vivait caché chez ses amis, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Digitized by Google

L'année suivante, le cardinal Richelieu eut envie de faire jouer une comédie par des enfants, et la petite Jacqueline fut demandée. Les amis de la famille crurent que cela pourrait servir pour le retour du père, si la petite fille le demandait au cardinal. Elle apprit donc le rôle qu'on lui donna, et fit son personnage avec tant d'agrément qu'elle ravissait tout le monde. Dès que la comédie fut jouée, elle descendit du théâtre avec le dessein de parler à Madame d'Aiguillon, mais M. le cardinal s'en allait, ce qui fut cause que Jacqueline s'avança tout droit à lui, de peur de perdre cette occasion-là en allant faire la révérence à Mme. d'Aiguillon ; elle lui récita des vers qu'il reçut avec une extrême affection, et des caresses si extraordinaires que cela n'était pas imaginable ; car, premièrement, dès qu'il la vit venir à lui, il s'écria : « Voilà la petite Pascal ; » puis, il l'embrassait et la baisait ; et, pendant qu'elle disait ses vers, il la tenait toujours entre ses bras, et la baisait à tout moment avec une grande satisfaction, et puis, quand elle eût fini, il lui dit : « Allez, je vous accorde tout ce que vous me demandez ; écrivez à votre père » qu'il revienne en toute sûreté. » Là-dessus, Mme. d'Aiguillon s'approcha, qui dit à M. le cardinal : « Vraiment, Monsieur, il faut que vous fassiez » quelque chose pour cet homme-là ; j'en ai ouï parler ; c'est un fort honnête » homme et fort savant ; c'est dommage qu'il demeure inutile. Il a un fils qui » est fort savant en mathématiques, et qui n'a pourtant que quinze ans. » Là-dessus, M. le cardinal dit encore une fois qu'Étienne Pascal pouvait revenir en toute sûreté. Comme Jacqueline le voyait en bonne humeur, elle lui demanda s'il trouverait bon que son père lui fît la révérence ; Monsieur le cardinal lui dit : « non seulement je vous l'accorde ; mais je le souhaite, mandez-lui qu'il vienne en toute assurance, et m'amène toute sa famille. »

Etienne Pascal, comme on le pense bien, ne manqua pas de se rendre à cette invitation du cardinal. Il vint au château de Ruel accompagné de son fils Blaise, qui, nous l'avons vu, avait alors une quinzaine d'années, et de ses deux filles Gilberte et Jaqueline, la première de six ans plus âgée que celle-ci. Dès que Richelieu, de son regard d'aigle, les aperçut, il demeura frappé de la physionomie de ces enfans, et, au lieu de laisser le père les lui recommander, c'est lui qui les recommanda à ses soins, en lui disant *j'en veux faire quelque chose de grand.*

Jacqueline et Gilberte avaient reçu une éducation très-forte : Gilberte avait appris de son père les mathématiques, la philosophie et l'histoire. A vingt-et-un ans, elle se maria à M. Perrier. Elle eut une fille qui montra, par son intelligence et sa vertu, que le sang des Pascal ne dégénérait point : c'est Marguerite Perrier. Dans les mémoires qu'elle a écrits sur sa famille, Marguerite, en parlant de sa mère, dit qu'elle avait tout ce qu'il fallait pour être agréablement dans le monde, étant belle et bien faite. Mais, ajoute-t-elle, dès

Digitized by Google

l'âge de vingt-six ans, elle y avait renoncé, et elle a toujours vécu dans cette séparation jusqu'à sa mort.

C'est ainsi que la figure de Gilberte se trouve plus effacée dans l'histoire que celle de Jacqueline, qui eut une grande part dans les luttes de Port-Royal contre les jésuites et qui mourut à 36 ans, victime de son dévouement à cette maison et à ses invincibles croyances.

Gilberte, (Mme Perrier), a écrit la vie de son frère Blaise et celle de sa sœur Jacqueline, avec autant de simplicité que d'agrément et de raison. Comme trait de caractère, on cite d'elle cette réponse à la Corneille que, toute jeune encore, elle avait faite aux premières démarches du cardinal Richelieu pour obtenir que la petite Jacqueline jouât sur son théâtre : « M. le cardinal » ne nous fait pas assez de plaisir pour que nous prenions soin de lui en » faire. »

Jacqueline n'était pas seulement une petite comédienne ravissante; nous avons dit qu'elle avait aussi un goût très-prononcé et très-heureux pour la poésie. Étienne Pascal, grâce au succès de Jacqueline auprès du cardinal Richelieu, était rentré au service du Roi et avait été envoyé à Rouen comme intendant de Normandie. Là, sa fille devint par ses talents l'objet d'un vif enthousiasme. Lorsqu'elle arrivait en quelque compagnie où on ne l'attendait pas, dit Mme Perrier, on y voyait tout le monde se réjouir de sa venue, et un petit murmure s'élevait, et elle satisfaisait toujours ceux qui s'attendaient de lui voir dire quelque chose de beau.

Il se donnait chaque année, à Rouen, le jour de la conception, un concours où l'on envoyait de tous les points de la France des pièces de poésie. Le nom de Jacqueline sortit vainqueur. Jacqueline était absente. Mais un ami de sa famille était là qui se leva pour remercier en vers l'assemblée et son président au nom de Jacqueline. Cet ami de Pascal était le grand Corneille.

Le prix fut porté à Jacqueline avec des trompettes et des tambours en grande cérémonie : mais elle recevait cela avec une indifférence admirable. Elle était même si simple que, quoiqu'elle eût alors quinze ans, elle avait toujours des poupées qu'elle habillait et déshabillait avec autant de plaisir que si elle n'eût eu que dix ans. On lui faisait reproche de cette enfance, et on lui en fit tant qu'enfin elle fut contrainte de les quitter; mais ce ne fut pas sans peine, car elle aimait mieux ce divertissement que d'être dans les plus grandes compagnies de la ville, quoiqu'elle y eût un applaudissement général, parce qu'elle n'avait nul attachement pour la gloire ni pour l'estime et l'on ne vit jamais personne en être moins touché.

Il se présenta plusieurs occasions de la marier. Jacqueline ne témoigna jamais dans ces rencontres ni attache, ni aversion, sans qu'elle eût jamais eu aucune pensée pour la religion; au contraire, dit sa sœur Gilberte, en ayant un grand éloi-

Digitized by Google

gnement et même du mépris, parcequ'elle croyait qu'on y pratiquait des choses qui n'étaient pas capables de satisfaire un esprit raisonnable.

Un accident arrivé au père de Jacqueline détermina sa vocation. S'étant démis une jambe en tombant sur la glace, il fut livré aux soins de deux gentilshommes Jansénistes qui, pendant trois mois qu'ils vécurent dans la famille Pascal, l'édifièrent par leurs discours et leur conduite, et donnèrent envie au père, à Jacqueline et à Blaise de prendre connaissance des ouvrages de Jansénius, de M. de St-Cyran et de M. Arnauld et des autres écrits dont ils furent très-édifiés. Toutes ces lectures et tous ces discours firent une si forte impression dans le cœur de Jacqueline que peu à peu elle se trouva dans une résolution parfaite de renoncer au monde.

Si elle n'entra pas immédiatement à Port-Royal, ce fut pour ne pas contrister son père qui la priait de ne le point quitter, que sa vie ne serait, possible, encore bien longue, et qu'il la priait d'avoir cette patience. Mais elle commença, dès lors, dans la maison paternelle, sa vie solitaire et austère, se retirant dans sa chambre d'où elle ne sortait que pour aller à l'église ou accomplir des œuvres de charité et pour prendre ses repas. Elle prenait plaisir d'aller visiter les pauvres malades de la ville avec une demoiselle fort vertueuse qui s'employa tout entière à cet exercice, dit Mme Perrier, qui poursuit en ces termes: « Ma sœur ajoutait à tout cela des mortifications de corps fort grandes. Comme nous avions peu de logement, on avait été contraint de faire un retranchement pour la loger dans un lieu où il n'y avait point de cheminée, et qui est même assez loin de toutes les chambres. Elle y passa tout un hiver sans vouloir permettre qu'on lui donnât le moindre soulagement; on ne pouvait pas même obtenir d'elle de s'approcher du feu, lorsqu'elle venait pour prendre ses repas; cela nous donnait à tous beaucoup d'inquiétude. »

Elle vécut ainsi pendant quatre ans, mais Pascal le père étant mort, rien ne pût arrêter Jacqueline.... Elle se leva, s'habilla et s'en alla, faisant cette action comme toutes les autres, dans une tranquillité et une égalité d'âme inconcevable. Nous ne nous dîmes point adieu, écrit Mme. Perrier, de crainte de nous attendrir, et je me détournai de son passage, lorsque je la vis prête à sortir. Voilà de quelle manière elle quitta le monde. Ce fut le 4 janvier de l'année 1652, étant lors âgée de 26 ans et 3 mois.

Blaise Pascal qui, d'abord, avait encouragé la résolution de sa sœur, aurait bien voulu, après la mort de son père, la conserver auprès de lui. Il en recevait beaucoup de consolation, et il s'imagina que sa charité la porterait à demeurer avec lui *au moins un an* pour lui aider à se résoudre. Il aurait bien voulu, comme autrefois son père, la prier d'avoir *cette patience*; mais la patience de Jacqueline était à bout, et c'est alors qu'elle lui écrivit une lettre à la fois forte et tendre où, tout en lui rappelant qu'elle peut se passer de son

Digitized by Google

consentement, elle le lui demande avec instance et l'invite même à la cérémonie de ses vœux.

Il y a, dans cette lettre, dit M. Cousin, de la femme et de la sainte, la passion et l'obstination qui marquent le caractère de toute la famille avec une douceur charmante, les prières les plus humbles et l'accent du commandement.

« Je ne laisse pas d'avoir besoin de votre consentement et de votre aveu que je demande de toute l'affection de mon cœur, non pas pour pouvoir accomplir la chose, puisqu'ils n'y sont pas nécessaires, mais pour pouvoir l'accomplir avec joie, avec repos d'esprit, avec tranquillité, puisqu'ils sont nécessaires absolument, et que, sans cela, je ferais la plus grande, la plus glorieuse et la plus heureuse action de ma vie avec une joie entremêlée d'une extrême douleur.

» Ne vous opposez pas à cette lumière divine, n'empêchez pas ceux qui font bien, et faites bien vous-même; ou, si vous n'avez pas la force de me suivre, au moins ne me retenez pas.

» Contentez-vous que c'est pour votre considération que je ne suis pas céans il y a plus de six mois, et que j'aurais l'habit sans vous;... si bien que la seule peur de fâcher ceux que j'aime a différé jusqu'ici mon bonheur. Il n'est pas raisonnable que je préfère plus long-temps les autres à moi, et il est juste qu'ils se fassent un peu de violence pour me payer de celle que je me suis faite depuis quatre ans. J'attends ce témoignage d'amitié de toi principalement et te prie pour mes fiançailles qui se feront, Dieu aidant, le jour de la sainte Trinité.

» J'écris à ma fidèle (sa sœur Gilberte), je vous prie de la consoler, si elle en a besoin, et de l'encourager. Je lui mande que, si elle s'y sent disposée, et qu'elle croie que je la pourrai encore davantage fortifier, je serai ravie de la voir; mais que si elle vient pour me combattre, je l'avertis qu'elle perdra son temps. Je vous en dis de même et à tous ceux qui voudraient l'entreprendre pour vous épargner à tous une peine inutile. Je n'ai que trop patienté. Dieu veuille que le déchet que cela m'a causé se répare par la pénitence que je désire d'en faire. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il n'impute point à ceux qui se sont opposés à moi depuis quatre ans le péché qu'ils ont commis en cela, et qu'il leur pardonne à cause que véritablement ils ne savaient ce qu'ils faisaient.

» Ce n'est que par forme que je t'ai prié d'assister à la cérémonie, car je ne crois pas que tu aies la pensée d'y manquer. Vous êtes assuré que je vous renonce, si vous le faites. Adieu, je suis de tout mon cœur, M. T. C. F., V. T. H. et O. sœur et servante.»

Sous la signature, Jacqueline ajoute ces mots touchans :

Digitized by Google

» Faites de bonne grâce ce qu'il faut que vous fassiez, c'est-à-dire, en esprit et en charité ; et ne me donnez point de déplaisir, car il me semble que je ne vous en ai point donné de sujet. »

Jacqueline fit sa profession dans la maison des femmes du Port-Royal-des-Champs. Elle y était depuis quatre mois lorsqu'elle reçut l'habit de novice, et peu d'années après, elle devint sous-prieure et première maîtresse des jeunes novices. Elle rédigea, sur l'éducation des enfants, un réglement que M. Cousin a reproduit en entier. Nous en extrairons le passage suivant sur la manière de traiter les petites filles que l'on confiait aux soins des religieuses : « Pour les petites filles, il faut encore plus que toutes les autres, les accoutumer et nourrir, s'il se peut, comme de petites colombes !... De trois ou quatre fautes l'une, il ne faut pas faire semblant de les voir ; mais, après les avoir considérées quelque temps, il faut les surprendre, et leur en faire satisfaction sur l'heure. Cela les corrige bien plus que beaucoup de paroles... Encore que les enfants soient fort jeunes, comme de quatre ou cinq ans, il ne faut pas les laisser rien faire tout le jour, mais partager leur petit temps, les faisant lire un quart d'heure, et puis jouer un autre, et puis travailler un autre petit temps. Ces changements les divertissent et les empêchent de prendre une mauvaise habitude, à quoi les enfants sont fort sujets, qui est de tenir leur livre et jouer avec, ou avec leur ouvrage, se tenir de travers et toujours tourner la tête.... »

Jacqueline à Port-Royal écrivit en outre, un grand nombre de vers. Pour donner une idée de sa manière, qui n'est pas sans analogie avec celle de Corneille, nous citerons cette invocation :

Jésus, de ton autel jette les yeux sur moi,
Fais en sortir ce feu qui change tout en soi ;
Qu'il vienne heureusement s'allumer dans mon âme,
Afin que cet esprit qui forma l'univers
Montre, en rejaillissant de mon cœur dans mes vers,
Qu'il donne encore aux siens une langue de flamme.

Jacqueline, à cette époque, portait le nom de sœur Euphémie. Cet asile de paix où elle s'était réfugiée fut bientôt troublé. D'effroyables orages suscités par les jésuites fondirent sur les jansénistes et mirent à une rude épreuve leur constance et leur fermeté. On sait de quelle haine implacable les jésuites poursuivirent ces nobles esprits dont les principes rigides, la vertu farouche ne pouvaient s'accommoder à leurs doctrines relâchées ni à leurs vues ambitieuses. Tout meurtris des coups de Blaise Pascal, leur ressentiment ne connut point de bornes. Des persécutions sans relâche et sans mesure atteignirent plus tard leurs adversaires jusqu'au sein de l'exil. Ceux qui s'étaient réfugiés

Digitized by Google

dans nos provinces furent en butte aux violences du haut clergé : l'archevêque de Malines força à la fuite Pasquier Quesnel, dont les livres furent brûlés par la main du bourreau. Quesnel était le chef des jansénistes depuis la mort d'Antoine Arnauld, lequel avait rendu le dernier soupir à Bruxelles, le 8 août 1694, dans la maison d'un de ses amis chanoine de Ste.-Gudule ; ses cendres reposent sous les degrés du maître-autel de l'église de Ste.-Catherine. Mais n'anticipons point ; revenons à ce qui se passait à Paris à l'époque où Jacqueline était sous-prieure de Port-Royal.

Entre les jésuites et les écrivains de Port-Royal, ce n'était pas seulement une guerre de religion. Il s'y joignait, au dire de Racine, une pique de gens de lettres. Les jésuites s'étaient vus longtemps en possession du premier rang dans les lettres, et on ne lisait presque d'autres livres de dévotion que les leurs. Il leur était donc très-sensible de se voir déposséder de ce premier rang et de cette vogue par de nouveaux-venus, devant lesquels il semblait que tout leur génie et tout leur savoir se fussent évanouis.

Ils eurent même peur pendant quelque temps que Port-Royal ne leur enlevât l'éducation de la jeunesse, c'est-à-dire ne tarît leur crédit dans sa source ; car quelques personnes de qualité, craignant pour leurs enfants la corruption qui n'est que trop ordinaire dans la plupart des colléges, avaient résolu de les mettre plusieurs ensemble sous la conduite de gens choisis. Ils avaient pris là-dessus conseil du grand Arnauld et de quelques ecclésiastiques de ses amis, et on leur avait donné des maîtres tels qu'ils les pouvaient souhaiter.

Cette instruction de la jeunesse fut donc une des principales raisons qui animèrent les jésuites à la destruction de Port-Royal, et ils crurent devoir tenter toutes sortes de moyens pour y parvenir.

Messire Hardouin de Pèrefixe venait d'être nouvellement installé archevêque de Paris. C'était, dit Racine dans son naïf abrégé de l'histoire de Port-Royal, un prélat beaucoup plus instruit des affaires de la cour que des affaires ecclésiastiques, mais, au fond, très bon homme, fort ami de la paix et qui eut bien voulu, en contentant les jésuites, ne point s'attirer les défenseurs de Jansénius sur les bras.

M. de Pèrefixe s'était flatté de réduire les religieuses de Port Royal ; mais ses premiers efforts vinrent se briser contre l'inébranlable fermeté de ces filles qui ne voulaient point biaiser avec Dieu, ni signer le formulaire dans des termes où il pourrait y avoir de l'équivoque.

Excité par le père Annat et rempli de la haute idée qu'il avait de sa dignité, il ne voulut point en avoir le démenti. Il se rendit de nouveau à Port-Royal, en ayant fait venir à la grille toute la communauté, et comme il vit leur résolution inébranlable, il les traita de rebelles et d'opiniâtres, et leur dit cette parole qu'il a depuis répétée en tant de rencontres « qu'à la vé-

Digitized by Google

rité elles étaient pures comme des anges; mais qu'elles étaient orgueilleuses comme des démons. »

Les anges-démons ne faiblirent point, et le pauvre archevêque fut tellement ému de cette résistance si peu attendue qu'il lui prit un saignement de nez ou plutôt une espèce d'hémorrhagie si grande qu'en très peu de temps il remplit de sang jusqu'à trois serviettes qu'on lui passa l'une sur l'autre.

Les religieuses, de leur côté, étaient fort remuées par ces scènes souvent renouvelées, et même il y en eût une, nommée Sœur-Jeanne-de-la-Croix, qui mourut presque subitement de l'agitation que cette affaire lui avait causée.

Jacqueline Pascal fit paraître dans ces circonstances le même caractère de conséquence passionnée et la même intrépidité que son frère, et, en général, les femmes de Port-Royal se montrèrent plus décidées et plus courageuses encore que les hommes. La sœur d'Arnauld, la mère Angélique, accablée d'ans et d'infirmités, soutint le courage de la communauté éplorée : «Quoi! dit-elle, je crois que l'on pleure ici? Allez, mes enfants, qu'est-ce que cela? N'avez-vous point de foi? Et de quoi vous étonnez-vous? Quoi! les hommes se remuent; eh bien! ce sont des mouches qui volent et qui font un peu de bruit. Vous espérez en Dieu et vous craignez quelque chose! Croyez-moi, ne craignons que lui et tout ira bien. »

La sous-prieure Jacqueline se rencontra merveilleusement avec les arguments et même les paroles de Pascal. Comme lui, elle ne pouvait comprendre que des hommes qui se portaient pour les défenseurs de la vérité l'abandonnassent par pure politique. Son cœur intrépide trouva en face du péril des accents élevés et pathétiques qui rappellent les plus beaux endroits des *provinciales*.

« Je ne puis pas dissimuler la douleur qui me perce jusqu'au fond du cœur de voir que les seules personnes à qui il semblait que Dieu eût confié sa vérité lui soient si infidèles, si j'ose le dire, que de n'avoir pas le courage de s'exposer à souffrir, quand ce devrait être la mort, pour le confesser hautement... Qui empêche tous les ecclésiastiques qui connaissent la vérité, lorsqu'on leur présente le formulaire à signer, de répondre : Je sçais le respect que je dois à MM. les évêques ; mais ma conscience ne me permet pas de signer qu'une chose est dans un livre où je ne l'ai pas vue ? Et, après cela, attendre en patience ce qui en arrivera. Que craignons-nous? Le bannissement pour les séculiers, la dispersion pour les religieuses; la saisie du temporel, la prison, et la mort si vous voulez ! Mais n'est-ce pas notre gloire et ne doit-ce pas être notre joie ? Renonçons à l'évangile ou suivons les maximes de l'évangile, et estimons-nous heureux de souffrir quelque chose pour la justice.

« Des fidèles, des gens qui connaissent et soutiennent la vérité et l'église

Digitized by Google

catholique user de déguisement et biaiser, je ne crois pas que cela se soit vu jamais dans les siècles passés et je prie Dieu de nous faire mourir tous aujourd'hui plutôt que d'introduire une telle conduite dons son église !

» Vous me direz peut-être que cela ne nous regarde pas à cause de notre formulaire particulier ; mais je vous répondrai deux choses sur cela : l'une que saint Bernard nous apprend, avec sa manière admirable de parler, que la moindre personne de l'église, non-seulement peut, mais qu'elle doit crier de toutes ses forces lorsqu'elle voit les évêques et les pasteurs de l'église dans l'état où nous les voyons. Qui peut trouver mauvais, dit-il, que je crie, moi qui suis une petite brebis, pour tâcher d'éveiller mon pasteur que je crois endormi et prêt à être dévoré par une bête cruelle? L'autre chose que je vous réponds et que je vous avoue, ma chère sœur, c'est que je n'ai pu jusqu'ici approuver entièrement le formulaire tel qu'il est ; j'y voudrais quelques changements en quelques endroits.

» Je sçais bien qu'on dit que ce n'est pas à des filles à défendre la vérité, quoiqu'on pût dire, par une triste rencontre des temps et du renversement où nous sommes, que puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques. Mais, si ce n'est pas à nous à défendre la vérité, c'est à nous à mourir pour la vérité.

» Prions Dieu, ma chère sœur, qu'il nous humilie et nous fortifie, puisque l'humilité sans force et la force sans l'humilité sont aussi préjudiciable l'une que l'autre. C'est ici plus que jamais le temps de se souvenir que les timides sont mis au même rang que les parjures et les exécrables.

» Du reste, ajoute en finissant la sainte et forte fille, arrive ce qui pourra, la prison, la mort, la dispersion et la pauvreté, tout cela ne me semble rien en comparaison de l'angoisse où je passerais le reste de mes jours si j'avais été infidèle à Dieu. »

Voilà, assurément, de l'énergie et de l'éloquence, et nous doutons que les ouvrages d'Arnauld et de Pascal lui-même renferment beaucoup de pages supérieures à celles que nous venons de citer. M. Cousin l'a remarqué avec raison, les femmes à Port-Royal sont peut-être plus extraordinaires et certainement aussi grandes que les hommes. « La mère Angélique, dit-il, n'est-elle pas au moins l'égale d'Arnauld par l'intrépidité de l'âme et la hauteur de la pensée ? Je ne préfère point Nicole à la mère Agnès. Elle a plus de force avec autant de douceur. Et leur nièce, la mère de Saint-Jean, n'a-t-elle pas consumé, dans le gouvernement de Port-Royal, une prudence, une habilité, un courage, qu'eut pu lui envier son frère le ministre ? [1] Parmi les hom-

(1) M. de Pomponne, ministre des affaires étrangères.

La mère Angélique Arnauld était fille du célèbre avocat-général Antoine Ar-

Digitized by Google

mes, qui a plus osé, plus lutté, plus et mieux souffert que toutes ces femmes ? Elles aussi, elles ont connu et elles ont bravé la persécution, la calomnie, l'exil, la prison. Quand elles ont écrit, elles l'ont fait avec une simplicité mêlée de grandeur. Il est impossible de ne pas reconnaître en elles des âmes et des esprits d'une trempe tout autrement rare que les dames qui brillaient le plus alors dans les cercles à la mode. A ces âmes et à ces esprits là, donnez un peu de culture, et il en sortira des chefs-d'œuvres. Qu'est-ce, en effet, que le style ? L'expression de la pensée et du caractère. Quiconque pense petitement et sent mollement n'aura jamais de style. Quiconque, au contraire, a l'intelligence élevée, occupée d'idées grandes et fortes, et l'âme à l'unisson de cette intelligence, celui-là ne peut pas ne pas écrire de temps en temps des lignes admirables, et si à la nature il ajoute la réflexion et l'étude, il a en lui de quoi devenir un grand écrivain. »

Dans cette lettre de Jacqueline, si véhémente et si courageuse, que nous avons rapportée en partie, des idées de mort se reproduisent en vingt endroits ; elles n'étaient que le pressentiment du sort qui attendait cette fille héroïque.

Entraîné par l'autorité d'Arnauld, Port-Royal-des-Champs finit par signer le formulaire comme avait fait Port-Royal de Paris. La mère Angélique fut soustraite par la mort à cette nécessité. La mère Dufargis d'Angennes et Jacqueline Pascal, pour reposer un peu leur conscience, ajoutèrent un nouvel éclaircissement à celui dont Port-Royal avait fait précéder son adhésion. Malgré tout cela, la douleur de ces deux nobles femmes fut si grande qu'elles en tombèrent malades. La mère-prieure en échappa à grand'peine ; la mère-sous-prieure (Jacqueline) succomba, et, après avoir langui trois mois dans le lit, elle expira le 4 octobre 1661. Elle était âgée de trente-six ans.

Quel effet produisit cette mort si touchante sur les âmes jansénistes ?

M. Singlin, son directeur, écrit à Port-Royal de la retraite où il était :

« Je n'en suis touché que pour l'amour de vous, car pour elle on doit s'en réjouir, et pour moi, je ne dois pas m'en attrister. Elle avait, comme vous savez, beaucoup de confiance en moi et je crains toujours pour ceux et celles qui s'y confient. Quand Dieu les prend dans une bonne et sainte disposition, telle qu'a été la sienne, j'ai sujet d'en louer Dieu, et, par, conséquent, de m'en réjouir. »

Voici maintenant les impressions de Nicole dans une lettre à Madame Perrier :

nauld, sœur de Robert Arnauld d'Andilly, de Henri Arnauld, évêque d'Angers, du grand Arnauld, de la mère Agnès Arnauld, tante de M. de Sacy, de la mère de Saint-Jean Arnauld, etc.

Digitized by Google

« Je ne sçais si vous trouverez bon que je vous dise qu'il me paraît tant de sujets de consolation dans la mort de Mademoiselle votre sœur, que je suppose morte comme vous en parlez, que je ne sçais si la piété permet de s'en affliger. Mais je souhaite beaucoup que vous serviez à consoler M. votre frère, à qui la nature aura fait sentir ce coup, *malgré qu'il en ait.* »

Pascal avait donc reçu cette nouvelle avec un grand désespoir? Madame Perrier va nous l'apprendre dans la vie de Pascal :

« Ma sœur, dit-elle, était assurément la personne qu'il aimait le plus, et pourtant, lorsqu'il reçut cette nouvelle, il ne dit rien, sinon : Dieu nous fasse la grâce d'aussi bien mourir. Lorsqu'il me voyait dans de continuelles afflictions pour cette perte que je ressentais si fort, il se fâchait et me disait que cela n'était pas bien. »

Pense-t-on que l'ombre de Jacqueline ait dût se révolter en présence de la résignation de ses amis et de ses proches? Eh! non. Cette haute, on pourrait dire cette hautaine résignation allait merveilleusement à son âme pieusement stoïque. N'est-ce pas elle, en effet, qui adressa à son beau-frère, M. Perrier, à l'occasion de la maladie de sa femme, cette lettre étrange, dernier mot de la doctrine janséniste? En un endroit de cette lettre, que nous analyserons, elle exprime le vœu que Dieu daigne se servir de cette affliction pour faire rentrer son pauvre frère (Pascal) en lui-même et lui ouvrir les yeux sur la vanité de toutes les choses du monde.

Une année ne s'écoula pas que le vœu de la sœur Euphémie ne se trouva réalisé. — Elle annonce ainsi la conversion de son frère (1654) :

« Quoiqu'il se trouve plus mal qu'il n'ait fait depuis long-temps, cela ne l'éloigne nullement de son entreprise, ce qui montre que ses raiso. s d'autrefois n'étaient que des prétextes. Je remarque en lui une humilité et une soumission même envers moi, qui me surprend ; enfin, je n'ai plus rien à vous dire, sinon qu'il paraît clairement que ce n'est plus son esprit naturel qui agit en lui. »

Elle raconte ensuite toutes les démarches faites pour procurer à son frère un directeur de *bonne race*. Elle s'applaudit du progrès du nouveau converti en l'humilité, en la soumission, en la défiance, en mépris de soi-même et en désir d'être anéanti dans l'estime et la mémoire des hommes.

» Et comme si Dieu voulait qu'il joignît le jeûne à la veille, pour braver toutes les règles de la médecine qui lui ont tant défendu l'un et l'autre, le souper commence à lui faire mal à l'estomac, de sorte que je crois qu'il le quittera. »

Pascal pousse si loin l'oubli de soi-même en toute chose, que Jacqueline se voit forcée de l'en reprendre dans une lettre où elle le raille de sa négligence :

« On m'a fort congratulée pour la grande ferveur qui vous élève si fort au-

Digitized by Google

dessus de toutes les manières communes, que vous mettez les *balets* au rang des meubles superflus..... Il est nécessaire que vous soyez, au moins durant quelques mois, aussi propre que vous êtes sale..... »

Mais revenons à la lettre de Jacqueline à M. Perrier. Dans cette lettre bizarre vient se résumer durement la pensée du jansénisme en ce qu'elle a d'extrême, d'excessif et de surhumain. « Il ne faut pas, écrit Jacqueline en parlant de sa sœur, que le désir d'être toute à Dieu étouffe en elle tous les sentiments de la nature; mais je crois qu'elle les doit modérer jusque là même de ne pas demander sa vie à Dieu. — Vos enfants, ajoute-t-elle, sont à lui plus qu'à nous; ne craignons pas qu'il les abandonne tant que nous les remettions entre ses mains. Et pour vous, je crois certainement que si Dieu vous prive d'une si grande consolation, c'est pour vous attirer à lui; car encore que votre union soit toute légitime et toute sainte, néanmoins il y a quelque chose de plus parfait.

» Etouffons autant qu'il nous sera possible les sentiments de la nature qui s'opposent trop fortement à ceux que la foi et la charité nous doivent donner sur ce sujet, et puisque nos efforts et nos souhaits seront inutiles contre le décret de Dieu, faisons de bon cœur ce qu'il est nécessaire que nous fassions, s'il l'a résolu.

» Gardons-nous bien de nous plaindre de ce que Dieu nous ôte ce qui nous est cher, au lieu de lui rendre grâce de nous l'avoir prêté si longtemps. »

Heureusement, cette sublimité outrée est tempérée par des retours de naturel qui touchent d'autant plus qu'ils échappent, malgré elle, à l'austère disciple de St-Cyran. « La crainte et l'émotion où je suis à toute heure qu'on vienne porter cette nouvelle, fait que dès qu'on me regarde pour me parler, il me prend un tremblement tel que je ne puis me soutenir. »

On est heureux que la nature se fasse jour parfois et vienne soulager le cœur de l'anxiété où le jettent une résignation poussée à ce point et l'oubli des affections les plus pures et les plus légitimes. Le cœur se resserre; on se sent mal à l'aise au milieu des austérités de Port-Royal, et si les indignes persécutions des jésuites contre de si grands esprits et de si fortes âmes nous révoltent, si leur morale trop facile, leurs intrigues, leurs capitulations de conscience nous inspirent une vive répugnance, on comprend qu'il y a entre ces deux extrêmes un milieu auquel devaient se rattacher les caractères modérés et les esprits droits. Deux beaux génies, Bossuet et Molière, se sont rencontrés pour blâmer également les excès des deux écoles. Boileau, tout admirateur passionné qu'il fût du *savant* Domat, du *grand* Arnauld et du *merveilleux* Pascal, tout adversaire qu'il fût des jésuites de Trévoux, ne prit pas ouvertement couleur dans la querelle. Il se proclame, dans ses lettres à Brossette, *molino-janséniste*; il compte d'illustres amis dans les deux camps; il est tantôt

Digitized by Google

d'un sentiment, tantôt d'un autre, « de sorte, ajoute-t-il, que m'étant quelque fois couché janséniste tirant au calviniste, je suis tout étonné que je me réveille moliniste approchant du pélagien. Ainsi, sans les condamner ni les uns ni les autres, je m'écrie avec St-Augustin : ô altitudo sapientiæ ! mais, après avoir quelque fois en moi-même traduit ces paroles par : Oh ! que Dieu est sage, j'ajoute aussi en même temps : oh ! que les hommes sont fous !»

Boileau donc se montre à peu près neutre et indifférent, entre les deux partis. Bossuet se tient aussi à égale distance des deux camps, mais c'est pour les dominer l'un et l'autre, pour frapper leurs excès d'une double réprobation. Sa haute raison, son inflexible bon sens protestent contre ce qu'il y a d'extrême dans l'austérité des jansénistes ; son cœur si profondément honnête se révolte contre ce qu'il y a de relâché dans la morale des jésuites.

Voici le jugement qu'il porte sur les uns et sur les autres, dans son oraison funèbre du père Cornet :

« Quelle effroyable tempête s'est excitée en nos jours touchant la grâce et le libre arbitre ! Je crois que tout le monde ne le sait que trop ; et il n'y a aucun endroit si reculé de la terre, où le bruit n'en ait été répandu.....

»...Deux maladies dangereuses ont affligé en nos jours le corps de l'église : il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance, une pitié meurtrière, qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions, pour condescendre à leur vanité et flatter leur ignorance affectée. Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très-injustes : ils ne peuvent supporter aucune faiblesse, ils traînent toujours l'enfer après eux, et ne fulminent que des anathèmes. L'ennemi de notre salut se sert également des uns et des autres, employant la facilité de ceux-là pour rendre le vice aimable, et la sévérité de ceux-ci pour rendre la vertu odieuse. Quels excès terribles, et quelles armes opposées! Aveugles enfants d'Adam, que le désir de savoir a précipités dans un abîme d'ignorance, ne trouverez-vous jamais la médiocrité, où la justice, où la vérité, où la droite raison a posé son trône ? O faiblesse et légèreté de l'esprit humain, sans point, sans consistance, seras-tu toujours le jouet des extrémités opposées? Ceux qui sont doux deviennent trop lâches; ceux qui sont fermes deviennent trop durs. Accordez-vous, ô docteurs... Vous docteurs relâchés, puisque l'évangile est un joug, ne le rendez pas si facile : de peur que si vous êtes chargés de son poids, vos passions indomptées ne le secoue trop facilement, et qu'ayant rejeté le joug, nous ne marchions indociles, superbes, indisciplinés, au gré de nos désirs impétueux. Vous aussi, docteurs trop austères ; puisque l'évangile doit être léger, n'entreprenez pas d'accroître son poids : n'y ajoutez rien de vous-mêmes ou par faste, ou par caprice, ou par ignorance. Lorsque ce

Digitized by Google

maître commande, s'il charge d'une main il soutient de l'autre : ainsi tout ce qu'il impose est léger, mais tout ce que les hommes y mêlent est insupportable. »

Saint Grégoire de Nazianze, enseigne, que les troubles ne naissent pas dans l'église par des âmes communes et faibles : « Ce sont, dit-il, de grands » esprits, mais ardents et chauds, qui causent ces mouvements et ces tu» multes ; » mais ensuite, les décrivant par leurs caractères propres, il les appelle excessifs, insatiables, et portés plus ardemment qu'il ne faut aux choses de la religion : paroles vraiment sensées, et qui nous représentent au vif le naturel de tels esprits.

« Il faut, ajoute Bossuet, modérer le feu d'une mobilité inquiète, qui cause en nous cette intempérance et cette maladie de savoir, et être *sages sobrement* et avec mesure, selon le précepte de l'apôtre, et se contenter simplement des lumières qui nous sont données plutôt pour réprimer notre curiosité, que pour éclaircir tout-à-fait le fond des choses. C'est pourquoi ces esprits extrêmes, qui ne se lassent jamais de chercher, ni de discourir, ni de disputer, ni d'écrire, saint Grégoire de Nazianze les a appelés excessifs et insatiables. »

Tandis que le grand orateur lançait ainsi du haut de la chaire, les anathèmes contre ces hommes *excessifs* et *insatiables*, et contre ceux qui *portent des coussins sous les coudes des pécheurs*, tandis qu'il recommandait d'être sage sobrement et avec mesure, Molière, le grand poëte, le grand observateur, donnait des conseils de même nature en livrant les mêmes excès aux risées du parterre, aux méditations du penseur.

Qu'est-ce qu'Alceste, le misanthrope, sinon le janséniste aux prises avec la société ? Qu'est-ce que Philinte, quand il dit :

Je prends tout doucement les hommes comme ils sont ;
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font.... ?

N'appartient-il pas à cette classe d'hommes modérés que froissaient les exagérations de Port-Royal ?

Enfin, Molière ne se place-t-il pas dans ce juste milieu, dans cette *médiocrité* de Bossuet, quand il répond, par la bouche du même raisonneur Philinte, aux intempérances de vertu d'Alceste :

Il faut parmi le monde une vertu traitable ;
A force de sagesse on peut être blâmable :
La parfaite raison fuit toute extrémité
Et veut que l'on soit sage *avec sobriété*.... ?

Et, dans son immortel *Tartuffe*, ne retrouve-t-on pas encore le janséniste le jésuite, et cette opinion tiers-parti qui s'explique avec bon sens et calme

Digitized by Google

par la bouche de Cléanthe ? Tartuffe, c'est le jésuite ; Mme Pernelle est une janséniste ; Orgon, son fils, est un janséniste, trompé par le jésuite ; Cléanthe, l'homme raisonnable, tient le milieu entre le jésuite et le janséniste. Le jansénisme, dans une âme grande et un esprit élevé, c'est Blaise Pascal et Jacqueline, dans un cerveau étroit et un cœur vulgaire, c'est Orgon et Mme. Pernelle.

Quand Tartuffe dit à Elmire :

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, et je suis loin de lever les scrupules.
Le ciel défend de vrai certains contentements,
Mais on trouve avec lui des accommodements.
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience
Et de rectifier le mal de l'action,
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire....

C'est le jésuite qui parle.

Quand Mme. Pernelle s'écrie :

Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions....

C'est la janséniste.

Quand Orgon dit à sa fille :

.... Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter :
Mortifiez vos sens avec ce mariage.

C'est du jansénisme tout pur.

Jacqueline à PortRoyal termine une de ses lettres par cette phrase singulière : « Je pensais, ma chère mère, qu'il ne me restait plus d'excuses à vous faire; mais je m'aperçois que j'ai oublié de vous *déscandaliser* du papier doré que j'ai employé ici : je l'ai trouvé dans une cassette qu'on m'avait laissée.... » Voilà du jansénisme ; n'est-ce pas également du jansénisme l'admiration d'Orgon pour les scrupules de Tartuffe, ce jésuite qui, par raffinement d'hypocrisie, pour plaire à l'homme qu'il abuse si indignement, affecte les dehors jansénistes :

Mais vous ne sauriez croire jusqu'où monte son zèle ;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle :
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque là qu'il se vint, l'autre jour, accuser

Digitized by Google

D'avoir pris une puce en faisant sa prière
Et de l'avoir tuée avec trop de colère...?

Il est temps que Cléanthe se montre :

Parbleu ! vous êtes fou, mon frère, que je crois.

. . . . . .

Les hommes la plupart sont étrangement faits !
Dans la juste nature on ne les voit jamais !
La raison a pour eux des bornes trop petites ;
En chaque caractère ils passent ses limites,
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.

Ceci s'adresse évidemment aux jansénistes.
Puis, vient la tirade contre les faux dévôts, contre

Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise
Font de dévotion métier et marchandise.

Voilà pour les jésuites.

M. Cousin appartient, en ceci, à l'école de Bossuet et de Molière. Certes, il est loin d'aimer les jésuites; mais ses vives sympathies, que nous partageons, pour les nobles caractères et les grands esprits qui honorent le jansénisme, ne ferment pas ses yeux à leurs défauts.

Comparant le 17me siècle à lui-même, il avait établi, au début de son livre, le contraste suivant entre le commencement et la fin de ce siècle mémorable :

» Que le siècle finit autrement qu'il a commencé ! Ici l'édit de Nantes, là sa révocation; d'abord Port-Royal et l'oratoire; maintenant le règne des jésuites, et bientôt la régence ; au lieu de Sully, de Richelieu de Mazarin, un conseil de commis sans patriotisme et sans ambition, n'ayant d'autre dessein que de ne pas déplaire au maître et de garder leurs portefeuilles! »

En finissant le volume, il fait, dans un parallèle rapide, éloquent, l'histoire des idées au 17me et au 18me siècle, et trace à grands traits la marche que doit suivre, en tenant le milieu, le 19me siècle :

« Aujourd'hui le 19me siècle a devant lui la dévotion sublime, mais outrée, du 17me siècle, et la philosophie libre, mais impie, du 18me, et il cherche encore sa route entre ces deux siècles. Ceux qui se donnent pour ses guides veulent tantôt le faire remonter jusqu'à l'un, et tantôt le tenir attaché à l'autre. Vains efforts ! le monde marche, il ne s'arrête ni ne revient sur lui-même. Le 19e siècle pour être digne de ses deux aînés ne doit être aucun des deux. Son caractère distinctif, qui déjà commence à paraître, consiste précisément à fuir toutes les extrémités qui jusqu'ici ont séduit et

Digitized by Google

entraîné l'esprit français. Il ne peut être condamné à sacrifier la philosophie à la religion ni la religion à la philosophie, le ciel à la terre ni la terre au ciel, l'homme à Dieu ni Dieu à l'homme.....

« Déjà le problème est à peu près résolu en politique : la démocratie et la royauté, l'ordre et la liberté vivent et se développent ensemble. Pourquoi la religion et la philosophie ne finiraient-elles pas par s'entendre? Pourquoi tout ce qu'il y a de grand dans le 17me siècle, la règle des mœurs, la dignité du caractère, le regard d'un Dieu partout présent, ne pourrait-il pas s'allier à ce qui distingue excellemment le dix-huitième siècle, à savoir, la conscience et la volonté libre de l'homme, la noble idée du grand rôle de l'homme sur la terre, le besoin de l'amélioration des établissements humains, et une foi énergique dans un progrès constant et mesuré? Le destin de l'humanité est-il d'errer sans cesse de réaction en réaction dans un cercle d'extravagances dont les formes seules varient? Non : ce que les meilleurs génies ont conçu ne peut pas être une chimère, et les nations sont appelées à entrer successivement en possession de ce qui fut d'abord le rêve de quelques hommes. C'est là, à nos yeux, la vraie, la grande, la bonne démocratie. Jusqu'ici la sagesse a été le partage de certaines âmes. Il faut aujourd'hui qu'à l'aide des lumières et d'une instruction habilement réparties entre toutes les classes elle descende jusque dans la foule. A la suite de tant d'expériences douloureuses, il faut que la France qui a souffert tout entière, s'éclaire tout entière aussi, et devienne peu à peu une seule et même personne, qui se souvienne du double passé qu'elle a traversé, et, en faisant un sérieux inventaire rejette ce qui est à la fois vieilli, inutile ou dangereux, et aspire à un avenir pur de tous les excès où se réalise en toute chose cet idéal de force réglée et de haute modération, qu'il suffit d'avoir aperçu une fois pour ne pouvoir plus s'en séparer, et pour s'éloigner également de toutes les folies, quelles que soient leurs formes, eussent-elles l'éclat et la grâce du génie de Voltaire ou la grandeur et la gravité de celui de Pascal. »

Digitized by Google

HISTOIRE DE LA PEINTURE FLAMANDE ET HOLLANDAISE,

par A. Michiels [1].

Ce titre annonce une publication importante pour la Belgique; elle est destinée à combler une lacune qui étonnerait, si on ne savait que c'est sur les choses qu'elle fait le mieux, que la Belgique écrit le moins. Notre agriculture si vantée n'a presque pas eu d'écrivains qui se soient chargés de la faire connaître ou de guider ses progrès; l'ancienne prospérité de notre commerce et de notre industrie a eu peu d'historiens; les arts n'ont guère été plus heureux; l'école flamande n'a pas encore d'histoire digne de ce nom. L'œuvre, il est vrai, réclamait un écrivain instruit et habile. Elle a tenté le courage d'un jeune littérateur, né belge, qui déjà s'était distingué à Paris dans la littérature esthétique. C'est en Belgique que M. Michiels est venu écrire son histoire de la peinture flamande et hollandaise. Le cadre en est large. Le premier volume, qui seul a paru et qui sera suivi de trois autres, leur sert d'introduc-

[1] Bruxelles, 1845, 4 vol. in-8°.

Digitized by Google

tion philosophique. L'auteur y décrit les diverses influences auxquelles les arts sont soumis et qui ont exercé leur empire sur l'école flamande. C'est, comme on voit, un début dans le goût de l'Allemagne, que M. Michiels parait avoir beaucoup étudiée, quoique, par son style et par la netteté de ses idées, il ressemble peu aux écrivains de ce pays. Ces hautes influences que les arts subissent sont, d'après l'auteur, au nombre de sept, c'est le climat, le sol, la race, les idées, les circonstances historiques, les grands hommes et la multitude. Il les passe successivement en revue, en montrant leur action sur l'art flamand.

C'est par le climat qu'il débute. La sévérité du climat, dans nos pays, commande la vie de famille, le soin de l'habitation, ses dimensions restreintes. De là, tous ces tableaux de chevalets, ces chambres si bien parées, ces meubles luisans, tous ces détails de l'habitation reproduits avec amour. On les retrouve chez van Eyck et Hemling, comme chez Terburg, Mieris et Gérard Dow; les premiers placent sur le fond des annonciations, des visitations; les autres des scènes de genre. Depuis van Eyck et Hemling jusqu'à Rembrandt, van den Eeckhout et Govart-Flinck, beaucoup de sujets religieux sont traités dans des dimensions du genre; leurs tableaux peuvent décorer les plus petits appartemens. L'école d'Anvers, influencée par l'Italie et entraînée par Rubens, franchit ces limites. Elle travailla pour les églises, les monastères, et pour les palais des princes. Aussi les peintres de cette époque éprouvaient-ils le besoin de se répandre au-dehors; ils étaient presque devenus nomades.

Sous le climat de la Belgique, le vêtement acquiert la même importance que l'habitation. On y peint peu le nu, mais on imite avec minutie les étoffes. Dans le midi au contraire, la draperie ne préoccupe pas le peintre. Il regarde l'étoffe comme accessoire et seulement comme un moyen d'obtenir de beaux plis, sans tenir compte de son usage habituel.

Le climat septentrional développe les besoins matériels, et d'autre part il donne souvent une trempe plus forte à l'esprit. De là un double écueil, la vie physique absorbe les uns; pour résister à cette influence il faut à l'intelligence des au-

Digitized by Google

tres un tel effort qu'il les fait dépasser le but, et les détache complètement du monde réel. C'est ainsi que le trivial et le fantastique envahissent les arts. Les artistes du midi atteignent plus aisément l'idéal à égale distance de ces deux extrêmes, parceque ni l'âme, ni les sens n'exercent sur eux un empire exclusif. M. Michiels pense que le climat a eu une influence puissante sur le coloris des peintres flamands et hollandais. Sous la vive lumière du midi, les reliefs sont prononcés, les lignes nettes et précises ; c'est le pays du dessin. Les nuages et les vapeurs du nord voilent les contours. L'œil de l'observateur se porte ailleurs ; le peintre néglige la forme pour la couleur. La lumière du nord est d'ailleurs infiniment plus mobile, et offre des sujets d'étude plus variés. Elle amortit les teintes crues qui sont le défaut des artistes sans mérite, et habitue l'œil à cet assombrissement et ce mélange harmonieux des nuances qui distingue le talent des grands coloristes. « Même en Italie, dit M. Michiels, les coloristes sont nés sous les nuages des Alpes et les brouillards des lagunes »

Comme le climat, la configuration du sol agit sur l'esprit et sur ses créations. Les montagnes élevées paraissent peu favorables aux arts ; l'homme y est écrasé par les proportions de la nature ; la littérature seule triomphe de cet obstacle. La Suisse et l'Ecosse ont produit de grands écrivains, elles n'ont pas eu de grands noms dans les arts. La Belgique et la Hollande se trouvent dans des conditions tout opposées. La nécessité de lutter contre les élémens, de conquérir le sol sur la mer et de le défendre contre elle, a, dès l'origine, habitué les habitans des plaines de la Hollande et des provinces flamandes à un travail patient et opiniâtre. De là, ce soin des détails, ce travail minutieux des peintres Hollandais. Ce caractère laborieux et prévoyant, la facilité des communications dans une contrée de plaines et de canaux, jointe, à la position géographique du pays relativement au reste de l'Europe, ont amené la prospérité sans laquelle les arts ne fleurissent pas.

Le voisinage de la mer, le commerce maritime, les victoires navales ont créé les grands peintres de marine. Le grand nombre des prairies a fixé l'attention des artistes hollandais sur les

Digitized by Google

animaux. La Belgique a l'insigne honneur d'avoir créé le paysage; elle le doit aux montagnes peu élevées des bords de la Meuse. Van Eyck place souvent dans le fond de ses tableaux de grandes collines, une rivière, une ville sur le bord de la rivière, avec son pont gothique et ses fortifications. Bruges ne pouvait lui offrir des sites de ce genre; c'est un souvenir des bords de la Meuse sur lesquels, il était né. Plusieurs de ses disciples, entr'autres l'italien Antonello de Messine suivirent cet exemple; et le genre nouveau qu'on a appelé le paysage, se trouva fondé. Déjà chez Hemling et chez Schoreel les figures deviennent quelquefois l'accessoire du tableau et le site en est la partie principale. Patenier, de Dinant, et Henri de Blès, né à Bouvigne, font un pas de plus, et se bornent à reproduire les beautés de la nature. Leur contemporain liégeois, Lambert Lombard tire aussi un heureux parti des sites de sa patrie. Dans les autres parties de la Belgique et en Hollande, la monotonie de la campagne a forcé les paysagistes à donner tous leurs soins aux détails; un rien leur suffit pour la composition de leurs tableaux; une vache dans un pâturage, une barque sur un fleuve, une maison au bord de l'eau, etc; ce qui leur inspire de magnifiques tableaux aurait à peine fourni à d'autres le sujet d'une esquisse. Ceux d'entr'eux qui veulent des scènes plus vastes sont obligés de les chercher hors du pays; tels sont Everdingen, Ruysdael, les frères Both, Moucheron, Berghem, Karel Dujardin, Pynacker, Savery, et Paul Bril, etc.

L'esprit des peuples n'est pas soumis aux seules influences physiques; des causes morales viennent à leur tour le modifier. Entre les unes et les autres se place l'influence en quelque sorte mixte de la race. Les peuples ont un caractère permanent qui les distingue, que ne produit ni n'efface l'influence des lieux et des climats. Les Germains et les Slaves restent différens sous la même latitude et dans des pays semblables. Dans des conditions géographiques bien près d'être les mêmes, le Suédois est vif et belliqueux, le Norwégien sérieux et paisible.

Il y a deux races d'hommes dans les anciens Pays-Bas, les Wallons d'une part, les Flamands et les Hollandais de l'autre.

Digitized by Google

Le Wallon se ressent du mélange de la race germanique. On aurait tort de croire cette population toute française. Les Français lui trouvent un air germanique. « La bonhomie, la simplicité, le calme des passions individuelles, dit M. Michiels, ne la distinguent pas moins que les Allemands. » L'auteur aurait pu ajouter la propreté, un des traits les plus marqués qui séparent les peuples de souche germanique de ceux de race celtique ou slave. La population wallonne donne à la musique et à la littérature la préférence sur les arts du dessin. Elle n'a produit qu'un petit nombre de peintres, dont les plus célèbres sont : Mabuze, Patenier, De Blès, Lambert Lombard, les deux Vaillant, Lairesse et Bertholet. Chez les Flamands non plus le type original de la race germanique ne s'est pas conservé pur; il a subi l'influence du mélange de la race celtique.

M. Michiels croit que c'est à tort que la population hollando-belge a été qualifiée de matérialiste. Sur le territoire qu'elle possède, une race toute matérielle, dénuée d'imagination, comme le peuple autrichien, par exemple, eût vécu d'une activité purement animale, se contentant du bien-être physique. Le peuple hollando-belge au contraire a eu de tout temps le goût des arts, les jouissances matérielles ne lui suffisent pas. Il aime les fêtes pompeuses, les jeux, les décorations, les bannières, les arcades de verdures, etc. La moindre solennité doit, pour lui plaire, charmer la vue. C'est réaliste, dit M. Michiels, et non matérialiste qu'il faut l'appeler. Car il est enchaîné au monde réel, et ne se laisse pas entraîner par l'idéal. Des deux écueils de l'esprit germanique dont nous parlons plus haut, il évite l'un. La rêverie fantasque a peu de charmes pour lui; mais trop souvent il vient donner, contre l'autre, la vulgarité.

M. Michiels pense que les peintres n'ont point encore tiré tout le parti possible des modèles nationaux. Guidés par leur tendance réalistes, ils en ont constamment exagéré soit les imperfections, soit les attributs secondaires. « L'idéal vrai de ce peuple, ajoute l'auteur, est encore à peindre. Certaines figures dessinées par Van Eyck, Hemling, Rubens, Van Dyck, Metzu, Terburg, indiquent ce qu'il pourrait être et en donnent des spécimens. Le plus grand nombre des tableaux calomnient les Néerlandais. On y

Digitized by Google

distingue deux races toutes contraires. L'une petite et grosse, avec de courtes jambes, un long torse, de longs bras, la tête enfoncée dans les épaules; elle eut pour pères, d'abord les vieux artistes du deuxième ordre, les Breughel et Lucas de Leyde entr'autres, puis Teniers, Brauwer, Craesbeke, Dusart, Adrien Van Ostade, son père, et leurs émules. La seconde naquit sous le pinceau de Rubens; sa haute stature, ses larges formes, ses muscles protubérants, ses solides attaches, son épiderme empourpré lui donnent une colossale apparence. Les tableaux du maître et de presque tous les élèves qu'il forma, en composent le cycle héroïque; les bouffonneries de Jordaens, le cycle grotesque. Rubens prenait la force, le mouvement et l'éclat pour la beauté. »

» Sans doute, dit ailleurs M. Michiels, la Néerlande produit des matrones vigoureuses, dodues, colossales, mais où n'en trouve-t-on pas ? J'admettrai cependant que le beau sexe des Flandres a le pied gros, la démarche pesante, l'attitude inerte. Ces provinces n'en possèdent pas moins une quantité de grandes belles filles, dont le corps souple, élevé, dont les lignes gracieuses peuvent inspirer noblement les peintres. Quant aux hollandaises, nous ne saurions trop en faire l'éloge; leurs traits ont une si merveilleuse finesse, l'expression en est tellement délicate, l'ensemble offre tant de douceurs, d'harmonie, qu'elles surprennent et ravissent. »

L'auteur consacre à l'influence des idées un de ses chapitres les plus étendus. Il s'attache surtout à l'action des idées religieuses sur la peinture. Le type et l'expression des visages, la figure et le mouvement des corps, le caractère des formes, la nature des sujets et de la conception, la manière de composer, la manière de reproduire le monde physique et le genre de l'exécution, tout a subi le pouvoir du christianisme. L'art s'est spiritualisé. Dans la reproduction de la nature vivante, la tête devient la partie la plus soignée et la plus importante; chez les anciens c'était le corps. Les corps dans les premiers temps de l'art moderne semblent condamnés comme la partie la plus terrestre de l'homme; ils sont réduits à des formes grêles et amincies. C'est d'abord l'architecture qui impose à la sculpture cette loi, qui delà passe dans les miniatures des manuscrits. La tête au contraire reçoit des proportions exagérées, surtout dans les parties qui en désignent en quelque sorte la

Digitized by Google

puissance intellectuelle. On remarque dans les statues païennes l'exiguité du front, des tempes et en général de la partie antérieure et supérieure de la tête; la tête est petite ; le cou est souvent énorme; le derrière de la tête a un développement peu ordinaire. Le nez est droit et sans courbure, trait fort vanté, mais que l'auteur regarde comme emprunté aux animaux et donnant à la figure une expression lourde et peu intelligente. Les plus anciens tableaux flamands ont des types d'un caractère tout opposé; chez Van Eyck, Rogier Van der Weyde, Rogier de Bruges, Hemling et Lucas de Leyde, le front a un développement énorme, les tempes ont une longueur discordante, le cou est mince, le derrière de la tête est presque réduit à rien, car l'oreille est à l'extrémité du profil. On dirait tous les caractères, qui chez les phrénologues modernes, indiquent l'activité de l'intelligence et l'élévation de l'âme. L'auteur les trouve plus prononcés encore dans les têtes de femmes que dans les têtes d'hommes. Il résulte, suivant lui, de leur exagération, dans les premières, que chez les vieux artistes de l'école de Bruges, les têtes masculines sont les plus belles. Cette différence s'est même conservée. En général, chez les peintres d'histoire de l'école flamande et hollandaise, les créations les plus brillantes sont les têtes d'hommes. Ils rendent mieux la force, que l'idéal de la grâce.

Dans les édifices religieux du moyen-âge, Adam, Ève, les esprits infernaux et les damnés se montrent seuls sans vêtements ; le christianisme ne favorisait pas la reproduction des nudités. Son action s'unit à celle du climat pour empêcher les peintres flamands et hollandais de peindre les nus.

Le christianisme, en relevant l'esprit au-dessus de la matière, a fait attacher beaucoup d'importance à l'expression des figures. Les grecs n'ont connu l'expression que fort tard. Elle brille au contraire d'un merveilleux éclat dans la peinture chrétienne dès ses premiers pas, en Italie, en Allemagne, en Flandre. « L'évangile, dit M. Michiels, a presque seul triomphé par moments du réalisme des Pays-Bas. Quand le peintre néerlandais s'élance vers l'idéal, c'est le plus souvent la religion qui l'emporte. Que l'on étudie les créations des Van Eyck et de leurs disciples, de Hemling lui-même; les plus beaux, les plus nobles visages sont manifestement ceux

Digitized by Google

qu'illumine la piété. Il en est de même dans toutes la série des œuvres flamandes : Rubens, Vandyck, Gaspard de Crayer, Philippe de Champagne et leurs émules, confirment notre remarque. »

Le christianisme a développé la sensibilité du cœur, il a rendu les hommes plus faciles à émouvoir. L'art antique est plus froid, plus contenu ; l'art moderne plus dramatique, plus émouvant, plus impétueux. C'est Rubens chez nous qui a porté le plus loin cette verve fougueuse. L'auteur cite particulièrement, comme exemples, trois tableaux de lui qui se trouvent à Munich, la conversion de St-Paul, le Massacre des Innocens et Samson pris par les Philistins.

La religion chrétienne a purgé l'art de la licence greco-romaine. La bible et l'évangile ont inspiré d'autres sentiments, et suggéré des sujets plus graves et plus élevés. Les récits mythologiques, avaient généralement pour théâtre un lieu vague ; les sujets tirés des livres saints ont au contraire un cadre net, et précis ; les lieux sont bien déterminés ; ils inspirent ainsi au peintre le goût du paysage et forcent à le cultiver. La sensibilité plus excitée chez les chrétiens, leur a rendu la fréquentation de la nature plus indispensable. La situation champêtre des châteaux, des monastères, des chapelles, est encore venue en aide au paysage.

Déjà dans les Pays-Bas l'amour de la solitude, naturel aux peuples septentrionaux, suffisait pour établir la prédominance de l'art individuel et bourgeois sur l'art public et religieux. La réforme vint dans l'école hollandaise augmenter cette tendance. A défaut des églises et des monastères, les tableaux n'ornèrent plus que les demeures privées ; le genre historique y fut à peu près abandonné.

M. Michiels croit que l'action de la politique sur l'école flamande, a été moins vive et moins profonde que celle de la religion, ce que nous n'oserions affirmer après lui. Il reconnaît toutefois que l'influence prépondérante ayant appartenu aux riches et industrieuses communes, il en est résulté une grande émulation pour les arts. Chaque ville voulait l'emporter sur ses concurrentes ; l'une d'elles a-t-elle bâti une église, la cité voisine en aura une plus brillante encore. La première possède des artistes renommés ; l'autre

Digitized by Google

accueillera, excitera, encouragera les siens pour égaler sa rivale. Delà aussi, cette absence d'idéal, ces allures bourgeoises de l'art. Peut-être l'auteur n'insiste-t-il pas assez sur cette influence qui pourrait bien avoir été une des plus décisives. L'art n'aurait-il pas vraisemblablement pris une toute autre direction dans les Pays-Bas, si les mœurs y avaient été moins exclusivement démocratiques, et s'il avait ressenti l'influence d'une aristocratie moins effacée, moins bourgeoise?

Parmi les autres circonstances historiques dont il faut tenir compte dans l'appréciation des influences auxquelles l'art a été soumis en Belgique, l'auteur mentionne d'abord la nécessité où les populations se sont trouvées de vaincre les difficultés extrêmes du sol et l'âpreté primitive du climat. Au 13e siècle, la prise de Constantinople par les croisés, donna une vive implusion aux arts en Italie. Le rôle que remplirent dans cet événement les flamands et leur comte Baudouin, rend vraisemblable qu'il eut un effet semblable en Flandre. Les modèles néo-grecs durent y parvenir. M. Michiels en voit la preuve dans trois têtes du Christ, peintes, l'une par Van Eyck (elle se trouve à l'académie de Bruges), la seconde par Hemling et appartenant à M. Solly de Berlin, la troisième de la collection Boisserée; toutes trois reproduisent un même type, celui de la Mosaïque de la cathédrale de Spolète qui remonte à 1210. La prospérité commerciale du pays est une autre circonstance d'un effet trop évident pour qu'il faille y insister. Puis sont venus les grands événements du 16e siècle et du commencement du 17e. L'école de Rubens jeta un bel éclat pendant le règne d'Albert et Isabelle, mais à partir de l'époque du traité de Munster, l'école flamande tomba dans la langueur. « Les hommes de talent peu nombreux qu'elle produisit encore, dit M. Michiels, allèrent vivre au loin, sous un ciel plus fortuné : l'Allemagne, l'Italie, la France, la Hollande même devinrent leur séjour; ils émigrèrent avec l'opulence et le bonheur, exilés pour long-temps de leur pays. Tels furent Vander Meulen, Philippe de Champagne et son neveu, Biset le jeune, De Coninck, Hals, Van Oost, Milé, Vleughels et d'autres bannis volontaires, dont le mérite prolongea le crépuscule de la gloire flamande. Un seul resta fidèle à sa patrie désolée; la verve d'Erasme

Digitized by Google

Quellyn, le jeune, entretenait le souvenir de Rubens; on eût dit une étoile qui rayonnait sur son tombeau. » Les invasions de la fin du 17e siècle et du 18e siècle eurent un effet plus funeste encore: après 1715, on ne trouve plus, dans un espace de cent années, que dix ou douze noms obscurs.

La Hollande fut pendant quelque temps plus heureuse; une brillante école était en quelque sorte sortie du mouvement même qui décida son indépendance. Ce furent d'abord Bloemaert, Poelenburg, Mirevelt, Cuyp, Van Goyen, les Both, Wynants, de Heem, Honthorst, Rembrandt, Saftleven, Bamboche, Terburg, les Van Ostade, Gerard Dow, Metzu, etc. A l'époque du traité de Munster, si fatal à l'école flamande, la Hollande était pleine de vie et d'enthousiasme; aussi produisit-elle encore Wouverman, Pynacker, Berghem, Weenix, Potter, Everdingen, Ruysdael, Bachuysen, Mieris, Hobbema, Jean Steen, Hondekoeter, Vandevelde, Karel Dujardin, Vander Neer, Moucheron, Vanderwerf, et quelques autres. Mais le dix-huitième siècle allait amener à la fois la décadence de l'art et la décadence politique. A partir de 1715, l'école hollandaise ne produisit plus un nom nouveau.

Des considérations générales sur l'influence des grands hommes et de la multitude terminent cette introduction; le volume contient encore deux chapitres sur les miniatures des manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne et du sire de la Gruthuyse et sur les premiers essais de la peinture dans les Pays-Bas.

Nous avons voulu donner une idée du genre d'intérêt que présente ce début de l'ouvrage de M. Michiels. Il ne faudrait cependant pas le juger d'après cette analyse incomplète, qui néglige et les idées les plus générales et les développements remarquables dans lesquels l'écrivain se complaît. M. Michiels a l'art de rattacher à son sujet des aperçus ingénieux, des observations d'ordinaire très judicieuses, quelquefois aussi des idées fort élevées. Son instruction variée lui apporte, à l'appui de ses opinions, des faits nombreux et intéressants. Une partie incontestable du mérite du livre réside d'ailleurs dans le talent avec lequel l'auteur expose sa pensée, dans une élégante facilité de style qui ne se dément jamais. Peut-être cette facilité même l'entraîne-t-elle quelquefois; au risque d'y perdre quelques idées accessoires, on voudrait voir l'ex-

Digitized by Google

pression de l'idée principale se resserrer quelquefois et compter davantage sur l'intelligence du lecteur ; ajoutons cependant que l'auteur ne tombe jamais ni dans la déclamation, ni dans le lieu commun; par le fond ou par la forme, il conserve toujours de la distinction. Quelques personnes ont été surprises de l'étendue de ses considérations esthétiques; elles s'attendaient à voir l'auteur se préciser plus tôt et entrer plus immédiatement dans le cœur de son sujet. Il nous semble que dans un ouvrage de cette étendue, il faut laisser quelque liberté aux allures de l'écrivain, lui permettre surtout de choisir son point de départ. M. Michiels a pris le sien dans le champ des généralités. Son premier volume est le vestibule par lequel il veut nous introduire dans la partie plus précise et plus technique de son histoire; il ne faudra pas se plaindre de ses proportions, si celles du reste de l'édifice y répondent. Or, il semble que telles sont les intentions de l'auteur ; l'école de Bruges, dont il va aborder l'histoire, occupera, dit-on, tout le volume suivant. M. Michiels n'a pu émettre jusqu'à présent, sur le mérite des peintres flamands et hollandais, que des observations générales. Tout en rendant justice à leur mérite de coloristes, il a beaucoup insisté sur les qualités qui leur manquent, surtout sur le défaut de noblesse de leurs types et de leurs compositions. Pour apprécier impartialement le côté faible d'une école, il faut sans doute se placer quelquefois en dehors d'elle et la contrôler avec d'autres idées que les siennes; mais, pour juger son mérite, il faut aussi savoir se mettre à son point de vue, sentir l'art comme elle, en jouir à sa manière. Nous espérons que M. Michiels, dans les appréciations détaillées de son histoire, s'acquittera de ce double rôle. L'école flamande brille principalement par la couleur; elle n'a pas tous les mérites ; elle ne les possède pas tous au même degré; dans ce sens, on peut la regarder comme incomplète. Mais dans les arts, c'est le sort de la plupart des écoles. En musique, l'école italienne brille par la mélodie; l'harmonie et souvent l'expression lui font défaut. L'école allemande se plaît dans les combinaisons harmoniques; les beaux chants lui manquent. L'une et l'autre sont incomplètes. On les jugerait avec trop de faveur, si on le méconnaissait; mais, d'autre part, on s'exposerait à une appréciation injuste de l'une et de l'autre,

Digitized by Google

si, en écrivant leur histoire, on ne savait se faire italien avec l'école italienne, allemand avec l'école allemande, trouver le plaisir musical dans la mélodie avec l'une, ailleurs avec l'autre. C'est à la couleur que nos peintres demandent principalement les jouissances de leur art; on peut ne pas partager ce goût, mettre le dessin ou la composition au-dessus de la couleur, désirer la réunion de ces mérites divers; mais encore faut-il, pour ne pas se tromper sur la valeur des artistes flamands, s'identifier quelquefois avec eux, sentir comme eux, et savoir trouver dans les combinaisons et les effets de la couleur ces vives jouissances qui chez eux dominent les autres.

Nous nous félicitons de l'apparition du livre de M. Michiels; il doit populariser à l'étranger et dans le pays même une de ses gloires les moins contestées. Nous attendons du mérite de l'auteur, qu'il mènera consciencieusement à fin l'entreprise hardie, dont son esprit actif et laborieux ne s'est pas effrayé. C'est une tâche que peu d'écrivains seraient capables d'accomplir aussi bien que lui. Qu'il poursuive avec ardeur; un temple digne de tels dieux n'est pas une œuvre sans gloire pour l'architecte qui y grave son nom.

Digitized by Google

pression de l'idée principale se resserrer quelquefois et compter davantage sur l'intelligence du lecteur ; ajoutons cependant que l'auteur ne tombe jamais ni dans la déclamation, ni dans le lieu commun; par le fond ou par la forme, il conserve toujours de la distinction. Quelques personnes ont été surprises de l'étendue de ses considérations esthétiques; elles s'attendaient à voir l'auteur se préciser plus tôt et entrer plus immédiatement dans le cœur de son sujet. Il nous semble que dans un ouvrage de cette étendue, il faut laisser quelque liberté aux allures de l'écrivain, lui permettre surtout de choisir son point de départ. M. Michiels a pris le sien dans le champ des généralités. Son premier volume est le vestibule par lequel il veut nous introduire dans la partie plus précise et plus technique de son histoire; il ne faudra pas se plaindre de ses proportions, si celles du reste de l'édifice y répondent. Or, il semble que telles sont les intentions de l'auteur ; l'école de Bruges, dont il va aborder l'histoire, occupera, dit-on, tout le volume suivant. M. Michiels n'a pu émettre jusqu'à présent, sur le mérite des peintres flamands et hollandais, que des observations générales. Tout en rendant justice à leur mérite de coloristes, il a beaucoup insisté sur les qualités qui leur manquent, surtout sur le défaut de noblesse de leurs types et de leurs compositions. Pour apprécier impartialement le côté faible d'une école, il faut sans doute se placer quelquefois en dehors d'elle et la contrôler avec d'autres idées que les siennes; mais, pour juger son mérite, il faut aussi savoir se mettre à son point de vue, sentir l'art comme elle, en jouir à sa manière. Nous espérons que M. Michiels, dans les appréciations détaillées de son histoire, s'acquittera de ce double rôle. L'école flamande brille principalement par la couleur; elle n'a pas tous les mérites; elle ne les possède pas tous au même degré; dans ce sens, on peut la regarder comme incomplète. Mais dans les arts, c'est le sort de la plupart des écoles. En musique, l'école italienne brille par la mélodie; l'harmonie et souvent l'expression lui font défaut. L'école allemande se plaît dans les combinaisons harmoniques; les beaux chants lui manquent. L'une et l'autre sont incomplètes. On les jugerait avec trop de faveur, si on le méconnaissait; mais, d'autre part, on s'exposerait à une appréciation injuste de l'une et de l'autre,

Digitized by Google

si, en écrivant leur histoire, on ne savait se faire italien avec l'école italienne, allemand avec l'école allemande, trouver le plaisir musical dans la mélodie avec l'une, ailleurs avec l'autre. C'est à la couleur que nos peintres demandent principalement les jouissances de leur art; on peut ne pas partager ce goût, mettre le dessin ou la composition au-dessus de la couleur, désirer la réunion de ces mérites divers; mais encore faut-il, pour ne pas se tromper sur la valeur des artistes flamands, s'identifier quelquefois avec eux, sentir comme eux, et savoir trouver dans les combinaisons et les effets de la couleur ces vives jouissances qui chez eux dominent les autres.

Nous nous félicitons de l'apparition du livre de M. Michiels; il doit populariser à l'étranger et dans le pays même une de ses gloires les moins contestées. Nous attendons du mérite de l'auteur, qu'il mènera consciencieusement à fin l'entreprise hardie, dont son esprit actif et laborieux ne s'est pas effrayé. C'est une tâche que peu d'écrivains seraient capables d'accomplir aussi bien que lui. Qu'il poursuive avec ardeur; un temple digne de tels dieux n'est pas une œuvre sans gloire pour l'architecte qui y grave son nom.

Digitized by Google

L'ESPAGNE

Depuis le règne de Philippe II, jusqu'à l'avènement des Bourbons,

par M. Ch. Weiss,

Professeur d'histoire au collége de Bourbon, 2 vol. in-8°.

La loi de destruction qui régit tous les êtres animés, régit également les empires ; comme les individus, ils passent par la jeunesse, la virilité et la décrépitude. Quelquefois l'intervalle qui sépare les deux points extrêmes est court, mais nous croyons que jamais l'histoire n'a fourni d'exemple d'une décadence aussi rapide que celle qui atteignit la domination de la maison d'Autriche en Espagne. Un écrivain français l'a fort bien résumée dans ces trois lignes : « Charles-Quint avait été général et roi ; Philippe II n'avait été » que roi ; Philippe III et Philippe IV n'avaient pas même été rois ; Charles » II ne fut pas même homme. » [1]

L'affaiblissement de l'état suivit exactement l'abâtardissement de la dynastie. A qui en reporter la cause première ? L'auteur du livre où nous puisons les principaux éléments de ce travail, n'hésite pas à nommer Philippe II, et nous partageons ce jugement, sans prétendre dissimuler les embarras que les projets grandioses de Charles-Quint léguèrent à ses successeurs.

1 M. Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV. Introduction* p. XXXI.

Digitized by Google

A son avènement, Philippe II possédait outre l'Espagne : en France, le Roussillon ; en Italie, la Sicile, Naples, la Sardaigne, le Milanais; plus avant vers le nord la Franche-Comté et les dix-sept provinces des Pays-Bas ; en Afrique, plusieurs villes et districts des côtes septentrionales, les Canaries et d'autres îles situées le long des côtes Occidentales; en Amérique, le Mexique, la Floride, le Pérou, le Chili, le territoire qui forme aujourd'hui la Colombie, toutes les provinces qu'arrosent la Plata et le Paraguai, les îles de Cuba, de St-Domingue, de la Jamaïque, de Porto-Rico, etc. ; dans la mer des Indes, les Philippines. Son mariage récent avec Marie Tudor avait mis à sa disposition les ressources de l'Angleterre, et vingt-cinq ans plus tard la conquête du Portugal lui valut, avec l'unité de la Péninsule, de nouvelles et magnifiques possessions dans les Deux-Indes. Les domaines de la maison d'Hapsbourg avaient, il est vrai, passé à la branche cadette; mais la monarchie espagnole, n'ayant plus à s'occuper de l'Allemagne si agitée alors, trouvait accroissement de force dans cette diminution de territoire.

Par elle-même la puissance de Philippe II était grande; elle l'était bien plus encore par la situation des autres États. Grâce à une politique dont les fâcheuses conséquences ne devaient être senties que plus tard, l'Espagne jouissait de l'unité religieuse, tandis qu'autour d'elle, en France, en Angleterre, en Allemagne, les dissidences étaient une cause permanente de guerre civile et conséquemment de faiblesse. Elle avait le sentiment de sa force, de la place prépondérante qu'elle occupait en Europe, et dans son orgueil elle aimait à se dire qu'un seul de ses mouvements suffisait à faire trembler la terre. [1].

Et cependant, un siècle après, la Hollande, ce petit pays qui avait été un point imperceptible de son vaste empire, lui dictait ses lois. Juste châtiment infligé par la providence à l'autorité impie qui viola les droits de l'humanité !

Pour s'expliquer cette chûte, il faut voir Philippe II à l'œuvre, l'envisager dans ses rapports avec l'étranger et avec ses sujets, le suivre dans sa politique au-dehors et au-dedans. On ne conteste plus aujourd'hui sa conviction, quoique parfois la religion ait été pour lui un moyen : il fut le défenseur du catholicisme pour le catholicisme lui-même, et aussi parceque la réforme lui apparaissait comme destructive du dogme de l'autorité, destructive ainsi du pouvoir absolu dont il avait également le fanatisme. Il convient sans doute de faire une part à son ambition, au désir d'étendre sa puissance; mais le plus souvent, ce ne fut pas là le motif réel de sa politique envahissante.

[1] Il était alors un dicton admis par les Espagnols : *commo se mueve a Espana, la tierra tiembla.*

Digitized by Google

Les Turcs figurèrent parmi ses premiers ennemis. Après huit siècles de combats, l'Islamisme avait été définitivement expulsé de l'Espagne; on le poursuivit en Afrique. La politique fournit un grief nouveau, car la cour de France, au grand courroux de la chrétienneté, avait sollicité et obtenu l'alliance de la Porte, pour combattre plus sûrement la maison d'Autriche. On battit les Turcs à Lépante, mais ce brillant succès ne répara pas les désastres qui l'avaient précédé; il ne rendit pas à l'Espagne ses flottes englouties dans la Méditerranée, ses armées exterminées sur le sol africain. Il ne lui valut même pas la sécurité de ses côtes : moins de dix ans après, le croissant dominait de nouveau dans les mers intérieures, et Philippe II en était réduit à souffrir que de hardis corsaires vinssent, chaque printemps, s'approvisionner d'esclaves sur les côtes de ses états d'Espagne et d'Italie.

Sa politique ne fut pas plus heureuse à l'égard de la France. Il voulait y maintenir l'unité catholique, et profiter des troubles religieux pour y étendre sa domination. Au début, il trouva les chances favorables. La Saint-Barthélémi fit un instant prévaloir son système. Mais le sentiment national l'emporta, et la paix de Vervins ruina la faction de l'étranger. Les écrivains espagnols ont évalué à trente millions de ducats au moins, soit près de cinq cents millions de francs, les dépenses qu'occasionna cette ruineuse tentative de leur souverain.

Mêmes résultats vis-à-vis de l'Angleterre. Pour se venger de Philippe qui excitait contre elle ses sujets catholiques [1], Élisabeth fournit des secours aux insurgés des Pays-Bas. Cette inimitié couverte aboutit à une rupture déclarée. Quatre ans après, les pertes que les Espagnols avaient éprouvées de la part des corsaires anglais, s'élevaient à trente millions de francs, et le nombre des vaisseaux perdus à quatre-vingt-deux. Un peu plus tard, de deux expéditions contre les colonies espagnoles, Drake rapportait, avec deux cents navires capturés, un butin de plus de cinquante millions de francs. Philippe voulut mettre un terme à ces déprédations, et l'invincible Armada sortit de ses ports. Cette flotte se composait de cent cinquante bâtiments de guerre portant 8000 matelots, 20,000 soldats et 2630 bouches à feu. Le résultat est assez connu : les tempêtes ne furent pas moins funestes à cette gigantesque entreprise que les ennemis; cinquante-trois vaisseaux seulement regagnèrent les ports d'Espagne, et 16,000 hommes avaient péri ou étaient tombés au pouvoir des Anglais. En admettant que le chiffre de cent vingt millions de ducats où 1,982,400,000 francs soit exagéré, il reste toujours prouvé que la perte fut immense, et que la monarchie ne se re-

[1] En une seule fois il envoya pour cet usage à son ambassadeur à Londres, une somme évaluée à près de deux millions de francs.

Digitized by Google

leva pas de ce désastre. Philippe II, avant de mourir, assista à la ruine complète de sa marine.

Ce fut surtout la révolution des Pays-Bas, qui porta un coup fatal à sa puissance. La lutte qui s'ouvrit alors fut atroce; glorieuse pour nos frères du nord, elle eut pour nous, habitants des provinces méridionales, une misérable conclusion : nous revînmes à l'Espagne, qui nous fit payer avec usure, par des désastres de toute espèce, les sommes qu'elle avait dépensées à maintenir sa domination en Belgique. Philippe II y avait consacré ses dernières ressources, et on évalue à 1,873,000,000 de livres les frais de la guerre, jusqu'à l'époque où le traité de Munster y mit définitivement fin. Le duc de Lerme avait bien raison de dire que, sans cette effroyable dépense, il aurait pavé Madrid de pistoles.

Le désir d'étendre son influence et de combattre la réforme, poussa aussi Philippe II à intervenir dans les affaires des États du nord de l'Europe. Il y alla grandement, selon son habitude; mais là encore pas le moindre avantage, en retour de l'argent qu'il consacra à cet objet.

Sa politique extérieure ne réussit qu'à l'égard du Portugal. La conquête de ce pays pouvait avoir pour la monarchie, l'immense avantage de constituer sur une base solide l'unité de la péninsule ibérique. Il fallait, au moyen d'une administration équitable, faire oublier aux Portugais qu'ils avaient formé une nation, ôter à l'avènement d'un prince étranger son caractère impopulaire, et cette mission ne devait pas être confiée à l'odieux duc d'Albe. L'administration de cet homme si justement exécré aux Pays-Bas, celle des insolents vice-rois qui lui succédèrent, entretinrent un sentiment de nationalité qui fit explosion cinquante-neuf ans plus tard. Ainsi loin d'accroître la puissance du monarque, cette augmentation de territoire l'affaiblit, car ce lui fut une nécessité d'exercer une surveillance sévère dans le pays et d'y entretenir une armée.

Le système de Philippe II à l'intérieur, n'obtint pas en définitive des résultats plus heureux. Ce système était la fidèle expression de ses idées de catholicisme exclusif et de pouvoir absolu; il tendait à l'établissement de l'unité religieuse et politique, œuvre difficile et déjà commencée alors.

Ferdinand le catholique avait puissamment contribué à la formation de l'unité religieuse, par l'expulsion des Juifs et par l'établissement de l'Inquisition. Ces mesures obtinrent l'assentiment du peuple espagnol qu'exaltait une lutte longue et opiniâtre, et qui s'était habitué à voir des ennemis de sa nationalité dans tous ceux qui ne partageaient pas sa croyance; elles n'en furent pas moins déplorables : L'expulsion des Juifs fit sortir du pays le dixième de ses habitants, et l'Inquisition continua l'œuvre de la dépopu-

Digitized by Google

lation. [1] Institué d'abord contre les premiers adversaires du christianisme en Espagne, ce terrible tribunal fut ensuite tourné contre tous les dissidents, et devint un instrument politique dans les mains du roi qui en composait le personnel à son gré. Ce fut une de ces armes dont le despotisme, avec son imprévoyance habituelle, ne vit que l'utilité présente sans calculer les chances de l'avenir ; elle eût surtout pour effet funeste d'arrêter le mouvement de l'intelligence.

Ferdinand avait commencé l'œuvre de l'unité religieuse, Charles-Quint commença celle de l'unité politique. La défaite des *communeros* de Castille à Villalar, fut le signal de coups portés sans relache à la constitution du pays. On frappa d'abord le tiers-état, puis la noblesse eut son tour ; l'inquisition et le droit de nomination aux hautes fonctions ecclésiastiques accordé par la cour de Rome au monarque, avaient déjà détruit la puissance du clergé.

Philippe II avança dans la double voie que lui avaient frayée son père et son bisaïeul: pour affermir l'unité religieuse, il étendit le pouvoir de l'inquisition ; il aggrava la rigueur des mesures de surveillance employées à l'égard des Mores convertis, et finit par les pousser à la révolte, puis par les exterminer. Pour compléter l'unité politique, il appliqua à l'Arragon le système appliqué par Charles-Quint à la Castille. Bientôt il ne resta de *fueros* qu'en Catalogne et dans les provinces basques, et les Cortès, sans pouvoir politique, devinrent des assemblées consultatives formées sous l'influence prédominante du gouvernement.

En marchant à la centralisation, l'Espagne obéissait à un besoin généralement senti. Mais les efforts de ses rois ne furent pas couronnés de succès, comme en France et en Angleterre; l'époque où les provinces avaient formé autant de royaumes différents, était trop récente encore, et leur résistance fut beaucop plus vive; pour la surmonter, il fallait le temps et une énergie bien dirigée, conditions qui manquèrent toutes deux. Le peuple espagnol perdit la vie politique sans gagner la centralisation, et l'uniformité de croyance fut loin de compenser l'absence de vie intellectuelle.

Quand Philippe II mourut (1598), la décadence de sa monarchie, fruit d'une politique envahissante au dehors et oppressive au dedans, avait déjà

[1] Llorente a fait le relevé des victimes de l'inquisition depuis son établissement jusqu'à son abolition en 1808, et ce relevé donne : 31,912 brûlés vifs ; 17,659 brûlés en effigie, 291,450 condamnés à des peines qui entrainaient toujours une flétrissure morale. Voilà donc plus de 340,000 individus dont la honte rejaillit sur leurs familles.

Digitized by Google

commencé. Trompé sur l'étendue de ses ressources, le monarque avait agi en dissipateur, dépensant six millions, tandis que son revenu n'était que de cinq. [1] Quand arriva le déficit, il augmenta les impôts outre-mesure [2], puis il fit banqueroute, et n'en laissa pas moins une dette évaluée par plusieurs historiens à 1,156,400,000 francs.

Il était grand temps de s'arrêter; il y avait un abime au pied de la pente fatale où s'était placée la monarchie. La prudence faisait à l'Espagne une loi de se replier sur elle même, d'abandonner les projets de Charles-Quint et de Philippe II, projets disproportionnés à leurs moyens et bien plus encore à ceux de leurs successeurs; il fallait tranquilliser l'Europe justement alarmée des prétentions de la maison d'Autriche, se donner des alliés par la modération au lieu de fomenter des intrigues dans les États voisins.

L'inactivité du gouvernement de Philippe III fut un accident, et non l'effet d'un système raisonné. La cour de Madrid persista à lutter avec les Provinces-Unies, jusqu'à ce qu'elle dût confesser son impuissance, en faisant elle-même les premières démarches pour une trêve de douze années qui ne lui fut accordée qu'à des conditions fort dures pour son orgueil (1609). Elle ne s'attacha pas à une observation loyale et rigoureuse de la paix de Vervins, si prudemment conclue par Philippe II à son lit de mort, et provoqua quelques années après une nouvelle guerre avec la France. La rupture existait vis-à-vis de l'Angleterre, et on tenta de profiter des mécontentements de l'Irlande; mais l'expédition, organisée à grands frais, n'aboutit qu'à un nouveau désastre, et à une paix devenue bien nécessaire. En Italie, le gouvernement espagnol voulut étendre encore sa puisssance déjà si grande, sans réussir sur aucun point; la conjuration manquée contre Venise démontra combien sa politique continuait à être envahissante.

Le repos dont Philippe III jouit pendant la dernière partie de son règne, fut donc un repos forcé et non sagement ménagé pour guérir les plaies intérieures. Aussi ne le mit-on pas à profit. Au-dedans le système resta le même, et une mesure bien déplorable en aggrava encore les vices.

On sait au prix de quels sacrifices avait été achetée l'unité religieuse en Espagne : les Juifs furent chassés, et les Mores, plus attachés au sol, pour échapper à l'exil se résignèrent à faire profession extérieure de christianisme; mais c'était une population mécontente, toujours disposée à appeler les Africains dont elle attendait sa délivrance, et le principe de violente conversion adopté à son égard, préparait une dernière mesure qui fut

[1] La construction de l'Escurial seul coûta une somme évaluée à 53,640,000 frs.

[2] Dans le royaume de Naples, à la fin de son règne, l'impôt avait été quintuplé.

Digitized by Google

prise sous le règne de Philippe III. Un prélat que la cour de Rome béatifia plus tard, Jean de Ribeira, archevêque de Valence, chef spirituel de la province qui contenait le plus grand nombre de ces faux chrétiens, présenta au monarque un mémoire destiné à démontrer la nécessité de leur expulsion, et à rassurer sa conscience contre les scrupules que cette idée devait éveiller. La politique, disait-il, était d'accord avec la religion ; « on devait » craindre que les Mores ne possédassent bientôt toutes les richesses du » royaume, car non-seulement ils avaient l'industrie en partage, mais ils » étaient économes et sobres, ils travaillaient à des prix plus bas, et se » contentaient de profits plus modérés que ne le pouvaient faire les Espa- » gnols. » Pour appuyer ce singulier raisonnement, l'archevêque ajoutait, ne croyant pas faire en cela le plus bel éloge de ses victimes : « Les villages » habités par les Espagnols dans toute la Castille et dans toute l'Andalousie, » sont tombés dans l'état de dépopulation le plus déplorable, tandis que » ceux où sont fixés les Mores ont acquis un haut dégré d'accroissement » et d'opulence. Déjà même les fermiers qui cultivent les terres les plus » fertiles de l'Espagne, se voient dans l'impossibilité d'acquitter le prix » de leurs baux, tandis que les Mores qui ont à défricher un sol ingrat et » rebelle, après avoir payé aux propriétaires de leurs fermes le tiers de » leur récolte, peuvent non-seulement se soutenir, eux et leurs familles, » mais augmenter encore tous les ans leurs capitaux. »

Le prélat arrivait à cette conclusion barbare bien digne de ses prémisses, qu'il fallait se hâter d'expulser les Mores; le roi pouvait, sans blesser sa conscience, retenir, pour les élever dans le christianisme, les enfants agés de moins de sept ans, et employer les adultes sur ses galères ou aux travaux des mines en Amérique, ou bien encore les faire vendre comme esclaves. L'archevêque de Tolède, qui avait d'abord sollicité l'extermination en masse de ces malheureux, sans épargner ni les femmes ni les enfants, finit par se ranger à l'avis de son confrère, et le gouvernement agréa leur système : un édit royal enjoignit aux Mores de se tenir prêts à partir, dans les trois jours, pour les ports qui leur seraient désignés comme lieu d'embarquement, et leur défendit, sous peine de mort, de quitter les endroits où ils se trouveraient au moment de la publication de l'édit, jusqu'à l'arrivée des commissaires chargés de les diriger vers la mer ; on permettait le séjour en Espagne aux enfants agés de moins de quatre ans, et même à ceux de quatre à sept ans, dont les parents professaient depuis très-longtemps la religion catholique ; la même faculté était laissée, sans distinction d'age, à tous les Mores que les prêtres de leurs paroisses déclareraient sincèrement convertis.

Digitized by Google

Toutes les réclamations de ces malheureux furent vaines, et le fatal édit reçut son exécution. Une partie fut noyée dans les flots par les capitaines des vaisseaux chargés de leur transport, et le plus grand nombre de ceux qui touchèrent le territoire africain y périt de misère et de besoin ; de six mille individus qui se dirigèrent sur Alger, un seul parvint à sa destination.

L'Europe, où commençaient à prévaloir les idées d'humanité, éprouva un étonnement mêlé d'horreur, quand elle apprit une résolution dont l'Espagne ne tarda pas à porter la peine. On évalue généralement à un million le nombre des bannis; il est prouvé que le royaume de Valence seul perdit 140,000 habitants dont le départ rendit complètement désertes 450 bourgades renfermant 28,000 maisons. L'expulsion des Mores porta un coup mortel à l'agriculture, à l'industrie et au commerce; ils étaient, comme l'avait fort bien dit l'archevêque Ribeira, les habitants les plus laborieux de la péninsule, et on a entre autres constaté, à dater de cette époque, un dépérissement notable des ouvrages d'art par lesquels ils avaient rendu navigables les principales rivières du pays. Avec eux de nombreux capitaux passèrent à l'étranger, malgré les dispositions rigoureuses prises pour consommer par la spoliation cette œuvre d'iniquité. Le premier ministre, duc de Lerme fut à peu près le seul qui en profita ; de l'argent qui devait entrer dans les coffres de l'état, il se fit donner pour lui, son fils, sa fille et son gendre, la somme de 3,130,000 francs.

La dépopulation, qui marchait déjà si rapidement, prit dès lors un développement tel qu'on voulut sincèrement y pourvoir. Vains efforts ! le mal était au fond des institutions, dans les actes d'une administration dont l'inintelligence n'a probablement jamais eu d'égale. Veut-on avoir une idée exacte de la situation? qu'on écoute ces plaintes du Conseil de Castille et des Cortès : « Les maisons s'écroulent, disait le Conseil, et personne ne les reconstruit; « les villages sont déserts, les champs incultes, les églises vides. » Et les Cortès ajoutaient : « Si le mal continue, il n'y aura bientôt plus de paysans pour « cultiver les champs, plus de pilotes pour conduire les vaisseaux; on ne « se mariera plus: il est impossible qu'avec cette misère le royaume dure en- « core un siècle ! »

Un contemporain [1] nous a laissé un curieux récit des derniers moments de Philippe III; en le lisant, on ne sait trop ce qu'il faut le plus admirer, l'imbécilité du monarque ou l'absurde étiquette à laquelle il était condamné:

[1] Bassompierre.

Digitized by Google

« La maladie du roi commença dès le premier vendredi du carême, lorsqu'é-
« tant sur des dépêches, le jour étant froid, on avait mis un violent bra-
« sier dans le lieu où il était, dont la réverbération lui donnait si fort au
« visage, que les gouttes de sueur en dégouttaient; et de son naturel il ne
« trouvait jamais rien à redire, ni ne s'en plaignait. Le marquis de Pobar,
« de qui j'ai appris ceci, me dit que voyant que ce brasier l'incommodait, il
« dit au duc d'Albe, gentilhomme de la chambre comme lui, qu'il fit retirer
« ce brasier qui enflammait les joues du roi. Mais comme ils sont tous ponc-
« tuels en leurs charges, il dit que c'était au sommelier du corps, le duc
« d'Uzeda. Sur cela, le marquis de Pobar l'envoya chercher en sa chambre,
« mais par malheur il était allé voir son bâtiment; de sorte que le roi, avant
« que l'on eut fait venir le duc d'Uzeda, fut tellement grillé, que le lende-
« main son tempéramment chaud lui causa une fièvre, cette fièvre un érési-
« pèle, et cet érésipèle, tantôt s'appaisant, tantôt s'enflammant, dégénéra
« enfin en pourpre qui le tua (1621). »

Quoique à cette époque, c'est-à-dire au sein de la paix, la dépense excédât la recette de plus d'un demi million de francs, le gouvernement se décida, après la mort de Philippe III, à courir de nouveau les hasards de la guerre. Une monarchie puissante vit longtemps de sa gloire acquise. Quand l'Espagne reprit le système de Philippe II, le secret de sa faiblesse n'avait pas encore bien percé au dehors; la cour, la nation elle-même se faisaient illusion, attribuant à une administration impuissante cet état de malaise indéfinissable qui poursuit toujours les empires destinés à périr. Quelques années encore, et la réalité devait apparaitre aux yeux de tous.

La guerre de trente ans fut une guerre religieuse, où la maison d'Autriche se vit encore à peu près seule contre une grande partie de l'Europe. Le principe catholique et le principe protestant triomphèrent tour-à-tour. La prépondérance du premier semblait établie après la bataille de Nordlingen (1634), quand la France se décida à intervenir contre sa vieille ennemie. Dès lors l'Espagne, qui déjà s'était épuisée à soutenir en Allemagne la cause de l'Empereur Ferdinand II, eut en outre à défendre son propre territoire. Aux Pays-Bas elle eut à repousser une double attaque. Une dernière fois, sous l'administration du Cardinal Infant, frère de Philippe IV, la fortune sourit à ses armes; mais bientôt elle lui tint rigueur, et tandis que d'une part la Hollande ruinait ses colonies et son commerce maritime, la France d'une autre étendait ses conquêtes en Belgique et dans la Franche Comté.

Les embarras s'accrurent encore, après que le soulèvement de la Catalogne et du Portugal eut fourni à Richelieu le moyen de l'occuper chez elle.

Les privilèges de la Catalogne avaient échappé aux empiétements de Charles-Quint et de Philippe II; ils étaient précieux dans un pays où l'administra-

Digitized by Google

tion centrale ne présentait aucune garantie. Tyrannique encore, tout impuissante qu'elle était, la cour ne les respecta pas, et provoqua ainsi une insurrection qui éclata à Barcelone le 7 juin 1640. Le vice-roi fut assassiné avec plusieurs fonctionnaires qui s'étaient associés aux actes du pouvoir, et les autres villes ayant suivi l'exemple de la capitale, la province se constitua en république. L'emploi de mesures violentes accrut l'irritation, et les Catalans finirent par se donner à la France, qui envoya une armée à leur secours. Ils ne rentrèrent sous les lois de Philippe IV que peu d'années avant le traité des Pyrenées, après avoir tenu longtemps en échec une partie des forces de la monarchie.

L'insurrection de la Catalogne entraîna la révolution du Portugal. Froissés dans leurs intérêts et dans leurs affections, traités en peuple conquis, les Portugais jugèrent le moment venu de rompre une ruineuse association. Au lieu de marcher contre les Catalans, ils les imitèrent, et un mouvement semblable à celui de Barcelone éclata à Lisbonne six mois après (1er décembre 1640). Il ne fallut au pays que quinze jours pour secouer la domination étrangère, et il décréta son indépendance en se donnant pour roi Jean IV, un descendant de la maison de Bragance. Livré à cet abrutissant isolement que Philippe II avait introduit pour le malheur de sa famille et de son pays, Philippe IV fut le dernier informé de ce grave événement, et il ajouta foi à son ministre Olivarès qui le lui annonça, le sourire sur les lèvres, comme un moyen de remplir ses coffres par de nouvelles confiscations. Confiance insensée qui fut de durée bien courte ! Pour résister avantageusement à une double insurection, la cour de Madrid n'avait pas trop de toutes ses forces ; avec la guerre étrangère à soutenir, elle dut vis-à-vis du Portugal rester sur la défensive, et ne réussit même pas à garantir son propre territoire.

Au risque de blesser la susceptibilité de St-Jacques, on plaça alors la monarchie sous le patronage de Ste-Thérèse de Jésus ; les revers ne s'en succédèrent pas moins sur tout les points, en Allemagne, en Italie, en Espagne même. En Belgique, la bataille de Rocroy (1643) fut le signal de la conquête d'une partie de la Flandre. La révolution qui éclata successivement en Sicile et à Naples compliqua la situation (1647). Cédant à la nécessité, Philippe IV se décida à reconnaître l'indépendance de la Hollande, et à renoncer à toute influence en Allemagne. La paix de Westphalie consacra son abaissement en consacrant celui de la maison d'Autriche, et fit de la France la puissance prépondérante en Europe (1648).

La cour de Madrid n'avait pas voulu de la paix avec celle de St-Germain ; elle espérait profiter des troubles de la Fronde. D'abord les chances lui furent favorables : elle reprit plusieurs villes de Flandre, et réduisit les Catalans

Digitized by Google

qui perdirent la plupart de leurs *fueros*. Mais la situation changea dès que Mazarin eut soumis les frondeurs, et conclu une alliance avec Cromwell (1657). L'Angleterre s'empara de la Jamaïque, et la perte de la bataille des Dunes força l'Espagne à accepter des conditions défavorables : pour sauver l'existence de sa domination en Belgique, elle céda par le traité des Pyrénées une partie de ce pays, et consentit au mariage d'une infante avec Louis XIV, en exigeant une renonciation solennelle à tous droits successifs, clause qui renfermait le germe d'un nouveau conflit (1659).

Le cabinet espagnol, réconcilié avec toutes les puissances européennes, tourna ses efforts contre le Portugal; mais il était déjà arrivé à ce point d'épuisement, qu'il ne put soumettre ce petit pays. Deux défaites à deux ans d'intervalle (1663 et 1665) durent le convaincre de son impuissance, et l'amenèrent enfin à reconnaître la maison de Bragance (1668). Cette démarche, si humiliante pour son orgueil, fut épargnée à Philippe IV ; il mourut peu de mois après le dernier affront infligé à ses armes.

Un dégré de plus dans l'affaiblissement semblait impossible, et cependant la monarchie espagnole déchut davantage encore sous le gouvernement de Charles II. Ce malheureux prince fut le seul enfant mâle que Philippe IV conserva de ses deux mariages ; il avait quatre ans à l'époque de la mort de son père, et les documents publiés récemment par M. Mignet [1] fournissent de curieux renseignements sur l'excessive débilité du souverain de toutes les Espagnes.

Dix-huit mois avant la mort de Philippe IV, l'ambassadeur de France écrivait à son souverain : « Le prince d'Espagne ne se soutient en aucune façon « sur les pieds, étant toujours porté entre les bras des femmes par nécessité, « comme s'il n'avait que six mois, et aussi que les grosses dents ne lui vien- « nent point, ce qui est cause que l'on ne lui a point encore ôté le lait des « nourrices. »

Peu de temps après il lui mandait encore : « Le prince d'Espagne est dans « une extrême faiblesse, avec une fort mauvaise couleur, quasi sans aucun « mouvement. Il ne se soutient point sur ses pieds; les dents ne lui sont pas » venues; il n'a pas même le crâne de la tête bien fermé au dessus du front, « où il se fait toujours une petite supuration d'une mauvaise humeur, et il « n'a point de cheveux à cet endroit là... L'on a changé ces jours derniers

[1] *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV.* Cet ouvrage qui fait partie de la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, est bien certainement l'un des plus importants qui aient été publiés depuis quelques années. Vol. I, pages 291, 310, 402 et 404.

Digitized by Google

« deux nourrices au prince, à qui l'on donne le matin un peu de nourriture « qu'il a peine à digérer, et il reprend le soir le lait de la mamelle. Il ne se « soutient en aucune façon sur les pieds, avec l'étonnement de tout le monde, « et on lui met des fourrures à l'entour des jambes pour voir si la chaleur « pourra les conforter. »

A la date de cette lettre, le malheureux avait près de quatre ans, et sa santé avait fait peu de progrès quand il fut appelé à succéder à son père. Voici dans quels termes le même ambassadeur rend compte de la première audience accordée par le nouveau souverain au corps diplomatique : « Le « roi était appuyé sur le dos d'une chaise à bras qui était placée sous un dais « dans son appartement; et sa gouvernante, qui était derrière la chaise, le « tenait par un ruban attaché à sa robe. Il dit à ces messieurs : *Cubrios* « (couvrez-vous) au commencement du discours que fit M. le nonce, et à la « fin: *agradesco mucho* (je vous remercie bien). L'on ne voit pas que la royauté « lui donne de nouvelles forces, et on le tient toujours attaché par un ruban « un peu long quand il marche. »

Dans une autre dépêche postérieure de peu de jours à la précédente, on lit encore : « Le roi d'Espagne était debout, appuyé sur les genoux de la « senora Miguel de Texada, menine, qui le soutenait par les cordons de « sa robe. Il porte sur la tête un petit bonnet à l'anglaise qu'il n'a pas la force « d'ôter, ainsi qu'il l'aurait fait autrement, lorsque je m'approchai de lui « avec M. le marquis de Bellefond ; nous n'en pûmes tirer aucune parole, « sinon celle qu'il me dit *cubrios*, et sa gouvernante, qui était à la droite « de la menine, fit quelques réponses à nos complimens. »

Nous sommes entrés dans quelques détails à cet égard, parce que nous tenions à montrer que la faiblesse du monarque était en parfait rapport avec celle de la monarchie. Élevée par des moines illettrés et fanatiques, soumise à l'isolement et aux lois d'une sombre étiquette, la postérité de Philippe II passa successivement de l'ignorance à l'abrutissement et à la débauche. A la troisième génération, l'abâtardissement était complet : le malheureux Charles II fut incapable de se reproduire, et il expia cruellement, par les trente-neuf années de douleurs physiques dont se composa son existence, la vie libidineuse de son père.

La personne du monarque au fond importait peu ; depuis deux règnes, l'Espagne devait être faite à la domination des favoris. Mais l'homme sur qui reposait, dans des circonstances aussi graves, le poids des affaires, se montra plus incapable encore que ses devanciers. La veuve de Phillippe IV avait été par lui déclarée régente, jusqu'à l'époque où son fils aurait atteint quatorze ans ; elle donna sa confiance et l'autorité à un jésuite allemand nommé

Digitized by Google

Nithard, ambitieux et avide comme tous les individus de son ordre, sans avoir l'esprit qui souvent les distingua.

Longtemps la France avait été sur la défensive à l'égard de l'Espagne, forcée qu'elle était de combattre pour le maintien de son indépendance et pour l'intégrité de son territoire ; à elle désormais à prendre l'offensive, à tourner contre sa rivale les armes jadis employées contre elle.

Quand on compare au profond dénuement de la monarchie de Philippe II, les formidables moyens que l'habileté de Mazarin avait laissés à la disposition de Louis XIV, on s'explique au premier coup d'œil les résultats de cette lutte inégale. L'Espagne n'avait plus de marine, et devait s'adresser aux Anglais et aux Genois pour maintenir les communications avec ses colonies. Dans la péninsule même il n'y avait pas 20,000 hommes de troupes, et les possessions extérieures de la monarchie étaient encore plus mal pourvues. Le recrutement n'était plus possible ; nous trouvons ce passage curieux dans le rapport d'un agent français : « Madrid est plein d'un grand nombre de fai-» néants et de pauvres qui demandent l'aumône. On les prend de toute » taille et de tout âge. Il y en a de soixante ans et de treize. On leur donne » des souliers et un justaucorps, et jusqu'au jour que le régiment est com-» plet, ils ont à dépenser dans Madrid dix sous et demi par jour. Ils passent » complets en revue devant le roi, mais comme il y a impunité pour les dé-» serteurs, ces mêmes gens s'enrôlent quatre et cinq fois par an, sans sortir » de Madrid. Cependant le colonel n'est obligé qu'à rendre son régiment » complet pour cette revue, et son propre intérêt le porte à laisser dépérir » son régiment, parcequ'il est toujours payé complet pour toute la cam-» pagne. »

Louis XIV avait déjà soutenu la nullité de la renonciation imposée à sa femme. Impatient d'exercer ce qu'il appelait ses droits, il ne sut se plier à l'idée d'attendre la mort de son beau-frère, et commença par réclamer partie d'une succession dont il entendait bien plus tard s'attribuer la totalité. Huit ans après le traité des Pyrenées, la guerre recommença entre les deux monarchies rivales, pour durer un tiers de siècle avec de courts intervalles de trêve. Porter le territoire français au Jura et au Rhin, lui donner de ce côté les frontières naturelles qu'il possédait déjà sur les autres points, tel fut l'objet principal de la politique de Louis XIV. Ses premiers coups tombèrent sur la Belgique qu'il revendiqua comme dévolue à sa femme du chef d'une disposition coutumière, applicable seulement aux successions des particuliers. Pour défendre ses provinces attaquées, la cour de Madrid fut incapable du moindre effort. Les Espagnols avaient complètement perdu leur patriotisme et cet esprit militaire qui les distinguait auparavant ; ils se montraient indifférents au sort que l'avenir leur réservait : « Tout le

Digitized by Google

» monde, écrivait l'ambassadeur de France, est ici (à Madrid) tellement » abattu ou si peu touché du bien public, soit par les mauvais succès ou » par la misère, qu'un chacun souffre patiemment la guerre de Flandre... » Il n'y a aucun particulier ni seigneur qui songe à se tirer de *su regallo* » (de ses aises) et de sa vie ordinaire, pour le service de sa patrie. »

La situation financière n'était pas un moindre embarras ; l'intérêt de la dette absorbait à lui seul le tiers des revenus, et le discrédit du gouvernement était parvenu à ce point, que les marchands de la cour refusaient de fournir, sans payement comptant, les provisions de bouche : « L'on cherche » de toutes parts de l'argent pour envoyer en Flandre, écrivait encore l'ambassadeur français, et l'extrémité est si grande qu'il se fait une contribution volontaire de tous les particuliers que l'on appelle *donativo*, pour fournir quelque argent présent pour les nécessités publiques. M. le président » de Castille donne deux mille pistoles ; MM. les cardinaux d'Aragon et de » Montalte contribuent d'une pareille somme. L'on dit aussi que M. le duc » de Medina offre deux mille pistoles. M. le comte de Pegnaranda, qui se » fait pauvre, se contente d'en donner cinq cents, et il fait trouver un fonds » de cinquante mille écus dans le conseil des Indes. J'ai su même que l'amirante de Castille, lequel, quoique grand seigneur par sa naissance, est fort » incommodé dans ses affaires, avait offert mille pistoles, et l'on prétend » qu'un chacun se taxera ainsi volontairement à proportion de ses biens ou » de son zèle. L'on avait proposé d'ôter une demi année des gages de MM. du » conseil royal de Castille, et que ce retranchement aurait suite dans les autres conseils ; mais l'on a appréhendé que cette taxe forcée ne fît » crier les gens, ou qu'elle ne fût injuste par rapport aux biens de ceux » qui la souffriraient, et l'on a jugé plus à propos de s'en remettre à la libéralité ou à la bonne volonté des particuliers..... »

Ces moyens insuffisants n'eussent pas sauvé la monarchie. Heureusement pour elle, l'Angleterre, la Hollande et la Suède, inquiètes des progrès de la France, s'unirent pour y mettre un terme, et par le traité d'Aix-la-Chapelle, l'Espagne obtint la paix au prix d'une deuxième cession territoriale en Belgique (1668) ; désormais son salut était dans les mains de ces puissances qu'elle avait autrefois bravées et combattues.

Quatre ans à peine étaient écoulés, que Louis XIV recommença la guerre. Cette fois ses coups furent dirigés contre la Hollande à qui le lieutenant de l'Espagne aux Pays-Bas porta secours, et bientôt après nos provinces redevinrent le théâtre des hostilités. Une coalition formidable s'organisa contre la France ; mais la cour de Madrid, toujours aussi impuissante, ne sut pas même défendre le territoire espagnol, et elle n'obtint la paix à Ni-

Digitized by Google

mègue, qu'en souscrivant à la perte de la Franche-Comté et à un nouveau démembrement de la Belgique (1678).

Ces sacrifices ne suffirent pas à désarmer Louis XIV qui, dans son orgueilleuse confiance, se posa interprète suprême des derniers traités. Des membres de ses parlements se constituèrent en *chambres de réunion*, et lui adjugèrent en Belgique, sous des prétextes frivoles, des villes et même des districts entiers qui n'étaient pas compris dans les cessions antérieures. La cour de Madrid ayant refusé de reconnaître cette singulière juridiction, l'insolent monarque se fit l'exécuteur des arrêts de ses juges et ne rencontra de résistance nulle part. Le vaincu s'estima heureux d'échapper par de nouvelles concessions à cet étrange abus de la force, et d'obtenir une trêve (1684).

Mais l'Europe s'émut enfin à la voix de Guillaume III. Une coalition nouvelle s'organisa, et la guerre recommença dès que la révolution de 1688 eût mis les ressources de l'Angleterre à la disposition des ennemis de Louis XIV. Le cabinet espagnol continua à faire preuve d'impuissance : « On n'a pu mettre ensemble mille hommes, écrivait de Madrid l'ambassadeur anglais, » car il déserte chaque jour autant de vieux soldats qu'on amène de recrues, » et quand ces nouvelles levées sortiront de la ville, plus de la moitié disparaîtra avant d'entrer en Catalogne ; les officiers eux-mêmes, qui désirent seulement marcher avec éclat hors de Madrid, leur ayant promis de » fermer les yeux sur leur fuite. » L'Espagne était à la veille d'un démembrement, et les provinces que l'ennemi ne menaçait pas, se détachaient d'un gouvernement odieux et imbécile. Ne fallait-il pas que ce malheureux pays fut tombé bien bas, pour confier à des Allemands la défense du territoire national envahi par les Français ? Enfin Louis XIV, affaibli au milieu de ses succès, dut rendre ses conquêtes, et la paix qui se conclut à Riswyck, rétablit toutes choses à-peu-près sur le pied du traité de Nimègue (1697).

Trois ans après, Charles II mourut. Il avait vécu beaucoup au-delà de ce que promettait sa débile constitution, mais aussi incapable au moral qu'au physique. A trente ans, ce fut un grand effort pour lui de s'astreindre à lire tous les jours une heure dans un livre d'histoire, et son ignorance était telle que ses courtisans purent lui faire accroire que Mons, dont il venait d'apprendre la perte, appartenait à l'Angleterre. Après de longues hésitations, le malheureux, disposant de l'Espagne comme d'un patrimoine, se choisit pour successeur le duc d'Anjou, petit-fils du monarque ambitieux qui avait si cruellement troublé son existence et exploité sa faiblesse (1700).

La maison de Bourbon lutta treize années, avant de s'asseoir, du consentement de l'Europe, sur ce trône ruiné. Sans doute elle n'a pas entièrement rempli l'attente des Espagnols, réalisé toutes les espérances fondées sur son avènement; cependant ses services ne peuvent être méconnus : elle renonça

Digitized by Google

à la politique envahissante qui avait englouti les ressources du pays, raviva les dernières lueurs de vie intellectuelle, releva l'agriculture et l'industrie, et s'occupa souvent avec fruit d'améliorations intérieures. Pour attester le changement heureux qui suivit l'avènement des Bourbons, un fait suffit : la population qui, de vingt millions qu'elle comptait à l'époque de la splendeur des Arabes, était sous le règne de Charles II tombée à cinq millions sept-cent mille, atteignit le double de ce dernier chiffre en moins d'un siècle ; aujourd'hui elle n'est pas beaucoup au-dessous de quinze millions. Si l'Espagne ne fut pas replacée au rang qu'elle occupait autrefois, ce qui était devenu impossible, au moins elle reprit une place convenable dans la famille des États européens.

Toute incomplète qu'est notre analyse, elle peut donner une idée de l'intérêt que présente le livre de M. Weiss. Ce livre à trois parties : la première traite des causes de la décadence politique de l'Espagne ; la deuxième, des causes de la décadence de l'agriculture, de l'industrie et du commerce ; la troisième, des causes de la décadence de la littérature et de l'art. La deuxième partie est à notre avis la plus intéressante, celle qui renferme les renseignements les plus curieux ; elle explique bien la cause des embarras au milieu desquels se débat aujourd'hui ce pays si malheureux et si digne d'un sort meilleur. L'auteur, en divisant ainsi son travail, a été presque nécessairement entraîné dans des répétitions ; sa méthode, dans l'exposé et dans le classement des faits, n'est pas irréprochable ; ses aperçus des institutions sont loin d'être tous exacts, et nous pourrions citer comme exemple ce qu'il dit de l'ancienne constitution de la Belgique. Il n'en a pas moins à nos yeux le mérite d'avoir fait un livre sérieux ; d'avoir répudié cette littérature facile qui, dans son pays, envahit souvent le domaine de la science elle-même ; d'avoir parlé sans dénigrement d'un peuple étranger, ce qui n'est pas commun chez ses compatriotes [1]. L'ouvrage si remarquable que publie M. Mignet, lui a beaucoup servi ; il a aussi puisé à des sources inédites, recouru à des publications faites en Espagne et peu utilisées avant lui.

[1] On lit dans l'avant-propos de l'ouvrage de M. Marliani, *Histoire politique de l'Espagne moderne* : « Les voyageurs français, en s'acharnant à tout ridiculiser, » à dénaturer tout ce qu'ils voient ou croient voir en Espagne, à travers le prisme » de leurs passions, souvent émus par des situations auxquelles le pays est entière- » ment étranger, blessent le sentiment national, irritent les susceptibilités, et » travaillent à leur insu à séparer deux peuples que les gouvernements ne désirent » que trop voir désunis. »

Digitized by Google

M. Weiss n'a pas suivi la coutume fort commode de plusieurs écrivains français, qui font des récits étranges ou produisent des opinions complètement opposées à celles qui ont eu cours jusqu'à présent, sans mettre le lecteur en état de mesurer le degré de foi qu'il doit leur accorder ; il cite, lui, soigneusement ses autorités. Au nombre des ouvrages qu'il prend souvent à témoin, nous avons remarqué un livre dont M. Mignet a aussi profité, celui de M. le professeur Ranke de Berlin : *Fürsten und Volker von sud-Europa im sechszehnten und siebzehnten jahrhundert.* La France commence en effet à apprécier la valeur de l'école historique allemande, et ne peut que gagner au contact.

Digitized by Google

SUR LA CONDITION DES LABOUREURS ET DES OUVRIERS BELGES *et sur quelques mesures pour l'améliorer, lettre adressée à M. le vicomte Biolley, sénateur, par J. Arrivabene. Bruxelles. Janvier* 1845.

LETTRE A M. LE COMTE J. ARRIVABENE *sur la condition des travailleurs, suivie d'un mémoire sur les assurances contre l'incendie, par Ch. De Brouckère. Liége. Mars* 1845.

Ces deux brochures ont un même objet, l'amélioration du sort de la classe ouvrière à la campagne et dans les villes. Dans la première, c'est un généreux philanthrope qui, sans autre mobile que l'amour du bien public, se livre à des investigations, visite les chaumières et les ateliers, interroge les laboureurs et les industriels, et communique au public les résultats de ses recherches et les inspirations d'un cœur animé des plus nobles sympathies pour le peuple. L'autre est l'œuvre du directeur d'un des établissements industriels les plus prospères du pays, qui, vouant aujourd'hui à l'industrie cette infatigable activité qu'il appliquait jadis aux affaires publiques, sait se préoccuper de l'intérêt de l'ouvrier aussi bien que de celui des maîtres, et met les théories à l'épreuve de l'expérience. M. Arrivabene prend, pour point de départ, une petite enquête agricole qu'il a faite lui-même, il y a quelques années, dans le village de Gaesbeek aux environs de Bruxelles. Il en a dressé un procès-verbal plein d'intérêt par questions et réponses. Pour l'industrie manufacturière, c'est sur les vastes ateliers dans lesquels un des chefs de l'industrie drapière, M. Biolley de Verviers, réunit 1500 travailleurs, qu'ont porté ses investigations. C'est avec M. Biolley qu'il discute dans sa brochure.

Digitized by Google

M. De Brouckère, dans la sienne, expose ce qui se fait en faveur des 800 ouvriers occupés à la production du zinc, dans les usines de la société de la Vieille-Montagne qu'il dirige depuis plusieurs annés. C'est sur cette expérience qu'il s'appuie pour admettre, compléter, ou modifier les idées émises par M. Arrivabene. C'est naturellement à l'ouvrier des fabriques que M. De Brouckère s'attache de préférence. M. Arrivabene s'étend davantage sur le sort du laboureur.

La proposition récemment faite à la chambre des représentants pour modifier la législation des céréales, donne à plusieurs parties de l'écrit de ce dernier, un à propos que l'auteur n'avait pu prévoir. De ce nombre sont les considérations générales par lesquelles il débute, et que nous ne pouvons reproduire ici qu'en les abrégeant.

A mesure que les richesses se sont multipliées, leur répartition entre les possesseurs des trois instruments qui les créent, la terre, le capital et le travail, s'est sensiblement modifiée. La part proportionnelle du possesseur s'est accrue aux dépens de celle du capitaliste et du travailleur. Ce n'est pas l'effet de l'avidité du propriétaire, mais de la force des choses. La population s'est accrue, et avec elle le besoin des subsistances. Il a fallu mettre en culture des terres d'une qualité inférieure ; de là l'élévation progressive du prix des denrées premières, l'accroissement de la part proportionnelle de richesse dévolue au propriétaire, le haut prix des terres. Il y a peu de pays où ce mouvement ait eu lieu d'une manière plus saisissante qu'en Belgique. « L'individu, dit M. Arrivabene, qui, au commencement du siècle, aurait employé dans ce pays une somme d'argent en achat de terres, aurait doublé et plus que doublé son capital, et augmenté de beaucoup son revenu. Celui au contraire qui, à dater de la même époque, aurait placé et replacé successivement à intérêt une somme égale d'argent, non seulement ne posséderait pas un capital plus grand qu'alors, mais il se trouverait avoir un revenu réduit par la baisse progressive des intérêts et la dépréciation de la monnaie. Et quant aux travailleurs, peut-on dire qu'ils aient partagé les brillantes destinées des acquéreurs de terres ? absolument non. »

La cherté des denrées alimentaires est plus qu'un inconvénient, c'est une calamité. L'auteur pense que trois faits incontestables prouvent que la Belgique est sous l'influence de ce malaise économique, à savoir : le renchérissement de la propriété foncière, l'élévation du prix des fermages et celle du prix du blé.

La brochure de M. Arrivabene, comme nous venons de le dire, était imprimée avant la motion faite par vingt-un membres de la chambre des représentants, en faveur d'une augmentation des droits sur les céréales. M. de Brouckère, qui a publié sa lettre à M. Arrivabene depuis cette proposition, lui écrit à ce sujet :

Digitized by Google

« Vous étiez loin de penser, en écrivant le 10 janvier, que vous frapperiez si juste ; vous n'auriez pas voulu croire, quand vous compariez la position du propriétaire de terres à celle du capitaliste et du travailleur, qu'un mois après, vingt-un députés belges viendraient réclamer, au nom de l'agriculture et au bénéfice de la propriété territoriale, des mesures de protection nouvelles, proposer une loi prohibitive de l'entrée des grains.

« Il n'est que trop vrai que, depuis quarante ans, la valeur et le revenu de la propriété territoriale soient doublés, et que ce fait se soit accompli par la force des choses. Le prix des produits de la terre a nécessairement subi un renchérissement considérable, et cependant le bénéfice du travailleur a peu varié. La demande de travail croît incessamment, mais la population suit le même mouvement, tandis que les fruits de la terre, qui sont récoltés en Belgique, n'ont pu répondre aux besoins nouveaux, n'ont pu se multiplier avec la même intensité que le travail et la population.

« Je me souviens parfaitement qu'à l'époque où je représentais, aux états provinciaux du Limbourg, l'ordre des campagnes, il y a vingt ans de cela, nous regardions comme un état normal le prix de fr. 12 pour un hectolitre de froment ; nous trouvions que, dans cette position, les fermiers pouvaient vivre et satisfaire à toutes leurs obligations. Alors aussi, dans la même province, le laboureur recevait un salaire journalier qui variait, suivant les localités, de 70 centimes à 1 franc. Ce salaire, là du moins où j'ai des propriétés, n'a pas augmenté de 10 centimes, et cependant le prix du froment a touché 24 francs. Aujourd'hui encore ce grain se vend à fr. 17, c'est-à-dire à 45 pour cent de plus qu'il y a 20 ans ;.... et pourtant l'impôt n'est pas devenu plus pesant, et le prix de toutes les autres choses nécessaires à la vie a considérablement diminué. Les tissus de toute espèce, les métaux, le charbon, le café, le sucre, tout se vend moins cher ; les produits agricoles seuls suivent une marche opposée...

» Après deux ou trois années de fermeté dans le prix des grains, les propriétaires, sans être durs, augmentent les fermages ; ils y sont poussés par l'offre et la concurrence des fermiers eux-mêmes. Puis quand arrive ce qui était, auparavant, une année normale, sans être égoïstes, les propriétaires crient misère ; ils deviennent naturellement l'écho des fermiers, demandent des entraves à l'entrée des grains étrangers, les arrachent par la menace du refus ou de l'impossibilité de payer les impôts, et asseoient ainsi sur une nouvelle base le minimum des prix.

» Il est incontestable que la production du froment, en Belgique, ne suffit pas aux besoins de la population. Si donc on convertit en loi la proposition de M. Éloy de Burdinne, il n'est pas plus contestable que, dans peu de temps, le minimum du prix normal du froment s'élèvera à fr. 23-25 par hec-

Digitized by Google

tolitre, c'est-à-dire à 55 pour cent au-dessus du prix actuel, et à 100 pour 100 au-dessus de celui de 1824 à 1826.

« L'accroissement de la population et celui des besoins individuels, combinés ensemble, ne seraient pas capables d'imprimer un pareil mouvement au prix des choses produites par la terre, d'augmenter, en vingt ans, d'une manière aussi sensible, le revenu des propriétaires de terres. A eux seuls, en effet, reviendrait tout le bénéfice de la proposition, si jamais elle pouvait devenir loi de l'État. Les baux seraient presque tous modifiés pendant le temps qui serait nécessaire pour raffermir le nouveau prix normal, et le fermier redeviendrait ce qu'il est aujourd'hui, pauvre, parce qu'il aurait continué à être imprévoyant. »

M. Arrivabene, à son tour, ne veut pour la protection de la production agricole qu'une législation modérée.

« S'il y a une production au monde qui puisse se passer de lois protectrices, c'est évidemment celle des subsistances. Elles sont protégées par une force bien plus puissante que les lois, par le besoin incessant, irrésistible que tous les hommes en éprouvent. Ce qui est à redouter, c'est la rareté et non l'abondance des subsistances. Car la rareté, si elle dure, si elle est intense, fait supporter à la masse du peuple de grandes privations, et elle est un arrêt de mort pour quelques-uns; tandis que l'abondance peut bien causer de la gêne aux propriétaires et aux fermiers, mais elle répand le bien-être et la joie dans la multitude. D'ailleurs les nouveaux convives qu'elle appelle au banquet social, et, malheureusement, le retour régulier et fréquent des mauvaises saisons, ne permettent jamais que les époques d'abondance aient une longue durée.

« Des raisons néanmoins puisées dans l'intérêt général considéré sous un autre point de vue, et dans des idées de justice, militent jusqu'à un certain point en faveur de lois restrictives de l'importation des subsistances. Si l'on venait à les supprimer là où elles existent, des intérêts nés sous l'empire d'une semblable législation seraient lésés. Le prix des produits agricoles indigènes venant nécessairement à baisser par la concurrence que leur feraient les produits étrangers, le prix des terres et celui des fermages subiraient aussi une baisse considérable. Il y aurait perte réelle pour les derniers acquéreurs de terres, diminution de bénéfice pour les anciens possesseurs. Or, toute réduction, sensible et immédiate, du revenu d'une classe de personnes, force celles-ci à restreindre leurs dépenses, et jette la perturbation dans l'industrie. »

L'auteur remarque d'ailleurs que puisque en cas de disette, le gouvernement est obligé de défendre l'exportation à l'agriculteur, il a droit à une compensation. « Mais, ajoute-t-il, on ne doit jamais oublier ce principe:

Digitized by Google

que ce sont l'abondance et le bon marché des choses, et surtout des denrées alimentaires, et non la rareté et le haut prix, qui sont désirables, et que c'est là le but vers lequel tout être raisonnable, tout gouvernement éclairé doit tendre. »

M. Arrivabene, en recherchant les moyens d'améliorer le sort des laboureurs, s'occupe d'abord du défrichement des bruyères. Il a de la peine à croire que les 300,000 hectares encore en friche en Belgique et prenant environ le dixième de la surface du pays, offrent toutes les ressources qu'on se plaît à leur prêter, et que l'état de stérilité où ces terres se maintiennent soit dû uniquement à l'obstination des communes qui les possèdent et refusent de les vendre, à cause des petits bénéfices que les habitants en général, et particulièrement les pauvres, en retirent. Il croit probable qu'une partie est propre à la culture, et qu'une autre ne l'est pas. Il voudrait qu'avant tout, on sut à quoi s'en tenir sur la nature et les ressources des terrains en friche, que le gouvernement la fît constater et fît même entreprendre des essais de culture. Là où il serait établi que l'obstacle à la culture résulte de l'obstination des communes, on examinerait quels ménagements peuvent être pris à l'égard des petits intérêts, des préjugés même des habitants et surtout des pauvres ; puis on forcerait les communes à vendre.

Pour améliorer l'agriculture, il faut attirer vers elle les capitaux grands et petits. L'épargne est la source des capitaux. M. Arrivabene attache une grande importance aux caisses d'épargne, et M. de Brouckere partage son avis, et déclare que les caisses d'épargne actuelles sont complètement inconnues dans les campagnes. D'ailleurs, l'ouvrier des campagnes ne peut aller chaque semaine déposer la partie disponible de son salaire au chef-lieu de l'arrondissement. Il faudrait un bureau de recettes dans toutes les communes, composé du bourgmestre, du curé, du médecin, de tous ceux qui sont en contact avec le peuple. M. de Brouckère a établi à la fin de 1842, une caisse d'épargne parmi les ouvriers des établissements qu'il dirige. Il en donne le règlement dans sa brochure, et de ses rapports il résulte que la caisse possède 17 mille francs de dépôts, et que c'est grâce à elle que déjà un certain nombre d'ouvriers ont pu devenir propriétaires.

L'amélioration du système hypothécaire, en facilitant les prêts, attirerait plus de capitaux vers l'agriculture en France ; on attribue principalement au système hypothécaire la lenteur des progrès agricoles.

L'institution des banques, grâce à la multiplicité desquelles l'agriculture de l'Ecosse a si complètement triomphé d'un climat peu favorable à la végétation, n'a pas acquis en Belgique tout le développement que comportent sa richesse et sa moralité ; l'agriculture surtout en est encore à attendre les services qu'il est de l'essence de cette institution de rendre.

Digitized by Google

M. Arrivabene désire en même tems un enseignement agricole établi sur de larges bases, qui s'étendrait même à ceux qui exécutent les travaux manuels de l'agriculture, en s'adaptant toutefois à leur condition.

L'auteur accueillerait avec plaisir une loi qui réglerait la manière dont doivent être construites les maisons servant à l'habitation des ouvriers. En attendant, le gouvernement pourrait, dans des localités diverses, faire bâtir quelques maisons modèles adaptées aux besoins de la classe ouvrière et en rapport avec ses habitudes. Il serait à désirer que les habitations que l'on construit le long du chemin de fer pour les gardes, pussent remplir ce rôle utile. On accorderait des récompenses honorifiques ou pécuniaires, selon leur fortune, à ceux qui, en bâtissant des maisons pour les ouvriers, se conformeraient aux modèles prescrits. Une société pourrait aider à l'accomplissement de cette bonne œuvre; il vient de s'en former une, en Angleterre, qui a pour but de bâtir des maisons avec jardin pour les familles de la classe ouvrière. En Belgique, on a conçu une idée de ce genre.

M. Arrivabene voudrait que l'assurance des maisons des ouvriers fût rendue obligatoire, et que l'Etat fut l'assureur. M. De Brouckère désire l'assurance forcée de toutes les maisons. L'ouvrier, n'est pas celui que la destruction par le feu frappe le plus cruellement. Les pertes du petit fermier, du petit fabricant sont plus cruelles encore; quand la récolte et le bétail de l'un, les ateliers de l'autre sont consumés, leur passé est détruit, leur avenir bouleversé; ils doivent passer de l'aisance à la misère.

On a souvent agité la question des avantages et des inconvénients de la division des propriétés. M. Arrivabene distingue la division de la propriété de celle de la culture. La propriété est si féconde en bien être et en résultats moraux, qu'il faut en favoriser la division entre un grand nombre de possesseurs. C'est pour cela que l'auteur ne peut partager l'avis de ceux qui voudraient aujourd'hui substituer la propriété foncière en commun à la propriété individuelle, et que, dans les pays très-peuplés, il faut être sobre en fait de mains-mortes. Mais il y a généralement avantage à la culture en grand. L'auteur désire cependant que tout laboureur non-propriétaire, cultive un coin de terre à part. C'est une occupation constante, une source de contentement pour la famille, qui la soustrait à l'entière dépendance d'autrui. Selon lui, quand pour amener le défrichement, on forcera les communes à vendre leurs bruyères, il faudrait que chacune d'elles en conservât une certaine étendue pour être louée, par lots de moins d'un hectare, aux laboureurs non-propriétaires.

Dans des crises semblables à celle qui pèse aujourd'hui sur cette partie de la population des campagnes des Flandres, qui alterne les travaux des champs avec ceux de la quenouille et du métier, il faudrait tâcher de favoriser le

Digitized by Google

déplacement des familles de laboureurs des parties du pays où elles surabondent, à celles où les bras manquent à l'agriculture. Le lecteur se rappelle que nous avons rendu compte d'un travail de M. Bidaut, ingénieur des mines, qui constate que la population agricole manque aux environs de Charleroi [1].

M. Arrivabene est plus partisan que M. De Brouckère de l'émigration transatlantique. Dans le nouveau monde, les bonnes terres sont à peine entamées. Une famille y est riche en proportion du nombre d'individus qui la composent. Une fois que l'émigration a pris son cours vers un point du globe, les nouveaux arrivants trouvent des concitoyens, des amis, une image de l'ancienne patrie. Aussi l'auteur pense-t-il que le gouvernement devrait s'occuper de l'émigration, et commencer par faire explorer diverses parties du globe, afin de reconnaître les plus favorables à l'émigration belge. Il voudrait que les émigrants, avant de partir, fussent en quelque sorte organisés en petites communes, avec leurs curés, leurs bourgmestres, leurs instituteurs, leurs médecins ; qu'on donnât au village nouveau quelque ressemblance avec celui que les émigrants ont quitté, qu'ils eussent leur église, leur tir à l'arc et même leur estaminet. Nous croyons que d'ici à longtems le nombre des émigrants belges habitants d'une même commune ou des communes voisines, sera trop faible pour qu'on puisse suivre ce plan.

M. Arrivabene donne le chiffre, par provinces, des Belges qui sont partis pour Guatemala. Le nombre total des émigrés est de 793, dont 294 sont étrangers à la Belgique et la plupart Allemands; les Belges sont au nombre de 499, savoir :

Anvers.	34
Brabant.	68
Flandre-Occidentale. . . .	27
Flandre-Orientale.	145
Hainaut.	46
Liége.	25
Limbourg.	7
Luxembourg	80
Namur.	35
Inconnus	34
Total. . . .	499

On remarquera avec nous dans ce tableau, qu'eu égard à sa population, les

[1] T. X, page 339.

Digitized by Google

Flandres, en faveur desquelles dans ce moment on veut organiser l'émigration, y prennent, proportion gardée du grand nombre et de la situation de leurs habitants, une part très faible. Les émigrés de la Flandre-Occidentale, où la crise de l'industrie linière se fait si durement sentir, ne s'élèvent qu'au chiffre de 27. C'est la province de Luxembourg, c'est-à-dire, celle où la population est la plus rare, qui a eu proportionnellement la plus forte émigration.

Passant de l'agriculture à l'industrie manufacturière, M. Arrivabene appuie une idée émise au Sénat par M. Biolley, l'envoi de commissaires spéciaux, ayant mission de faire connaître à l'industrie belge les besoins des pays lointains qu'ils exploreraient. Il décrit ensuite les mesures prises par cet industriel, en faveur des 1,500 ouvriers qui travaillent sous ses ordres. Les ateliers sont spacieux et bien aérés. Les dangers auxquels les machines exposent les ouvriers, sont écartés par de sages précautions. Les sexes sont séparés. Les enfants ne sont admis qu'à l'âge de douze ans. Personne ne travaille la nuit. Des familles d'ouvriers trouvent, à proximité de la fabrique, des maisonnettes, bâties par M. Biolley, leur offrant un logement sain avec l'utile agrément d'un jardin. Un fonds spécial créé aux frais du maître est destiné à récompenser l'assiduité, la perfection du travail et la bonne conduite. Le chef de l'établissement a puissamment encouragé l'établissement des écoles d'asile ainsi que l'instruction primaire, et il a fait construire une église.

M. Arrivabene regrette qu'on n'ait construit que 50 à 60 maisonnettes pour les ouvriers. L'objection de M. Biolley est que, si on en étendait le nombre, il faudrait y engager un capital considérable qui serait compromis, si la fabrication du drap venait à tourner à mal. M. Arrivabene pense que le sort de cette industrie est assez assuré, pour qu'il ne faille pas se laisser arrêter par cette crainte.

La durée du travail est de douze heures dans la fabrique de M. Biolley. « C'est trop pour tout le monde, » dit M. Arrivabene, c'est excessif pour les enfants. » L'auteur prévoit une vive opposition contre la réduction des heures du travail des adultes. Il la demande au moins pour les enfants avec d'autant moins d'hésitation, qu'on ne peut alléguer les dangers de la concurrence des autres pays manufacturiers ; ils ont presque tous admis cette mesure.

A quel âge les enfants seront-ils admis dans les fabriques, et quelle sera la durée de leur travail? Voilà les deux difficultés principales à résoudre. Chez M. Biolley l'âge requis est de douze ans ; ils ont cependant l'air plus jeunes. Au lieu de se décider par l'âge seul, l'auteur se demande, s'il ne serait pas préférable de faire juger l'aptitude au travail par une commission de médecins. Pour la durée du travail, il faut tâcher, comme on l'a fait partout,

Digitized by Google

de ménager d'une part les forces des enfants, et de leur procurer de l'autre le bienfait de l'éducation. Ce qu'on a trouvé de plus praticable, c'est de séparer les enfants en deux escouades, de faire travailler l'une pendant six heures le matin, l'autre l'après-midi, et de les envoyer à l'école et à leurs jeux en sens inverse.

M. Arrivabene croit qu'on pourrait introduire, dans les manufactures, des caisses de prévoyance, à l'exemple de celles qu'on a créées en Belgique pour les ouvriers mineurs, les instituteurs, les employés du chemin de fer, les pêcheurs, etc. M. Biolley lui a objecté la modicité du salaire. Il répond que tout au moins les ouvriers d'élite et les célibataires seraient en état d'y participer.

M. de Brouckere entre dans plus de détails pratiques. Il ne partage pas la confiance de M. Arrivabene dans les effets d'une législation nouvelle sur le travail des enfants. Il craindrait cette répartition de leur temps entre l'atelier et l'école, que la loi établirait. On pourrait ainsi être cruel envers des ouvriers surchargés d'une nombreuse famille, envers des veuves au secours desquelles viennent les aînés des enfants. On pourrait ruiner des industries, détruire l'apprentissage. Il attache beaucoup de prix à l'instruction que les pasteurs, bien pénétrés de leurs devoirs, donnent dans leurs églises; à celles que les chefs des établissements industriels peuvent donner aux ouvriers, sans interrompre leur travail, sur leurs devoirs de famille et de citoyens. Mais il tient peu à ce que le peuple en masse aille aux écoles, quand il trouve à s'occuper utilement ailleurs. On est quelque peu surpris de cette espèce de réaction contre l'instruction des écoles populaires, qui semble s'être opérée dans l'esprit de l'auteur. Avec l'argument de la misère des parents, on irait très-loin; on justifierait le sort le plus cruel auquel les pauvres enfants sont parfois condamnés. Quelle est la limite au-delà de laquelle le travail nuit aux enfants? Voilà la première question. Une fois cette limite reconnue, la loi peut et doit faire qu'elle ne soit pas franchie. Quant à l'instruction, une certaine dose en est due à l'enfant; on ne peut pas plus la lui ravir que la nourriture. Ce n'est pas trop assurément, pour empêcher cet être humain de devenir machine, que de consacrer, dans son jeune âge, quelques heures au développement de son intelligence, d'opposer, aux habitudes d'atelier qui vont le dominer le reste de sa vie, le contre-poids de l'influence de quelques souvenirs et de quelques habitudes d'école. L'instruction de l'école ne donne-t-elle pas aussi quelque facilité à l'ouvrier pour sortir des derniers rangs, ou pour ne pas rester enchaîné à un seul métier, s'il froissait violemment ses goûts ou nuisait à sa santé?

M. de Brouckere se plaint vivement du chômage. Le chômage résulte quelquefois de la nature même du travail sujet à des interruptions forcées, tel est

Digitized by Google

le travail du maçon, du jardinier, du batelier; il est occasionné encore par les foires, les kermesses, le carnaval, les fêtes supprimées ou remises; enfin il résulte aussi des crises industrielles. Dans le premier cas, ce sont les époques de travail qui doivent venir au secours de la mauvaise saison; il faut habituer le travailleur à la prévoyance. Le gouvernement devrait établir partout des caisses d'épargne. Les maîtres devraient pousser les ouvriers à y avoir recours. Les communes feraient une bonne spéculation, en accordant aux ouvriers déposans un intérêt ou une prime; elles allégeraient les frais des dépôts de mendicité et des bureaux de bienfaisance.

Quant aux jours de réjouissances et aux fêtes, les curés et les maîtres pourraient obtenir la suppression d'au moins vingt jours par année, et vingt jours des pères compenseraient cinquante jours de travail des enfants. Il y aurait ainsi pour la famille une économie de 70 jours, qui pourraient être répartis sur l'année entière et diminuer d'autant la durée du travail des enfants.

Quant au chômage amené par les crises industrielles, un moyen d'atténuer ses effets serait la dispersion des industries qui peuvent, avec des chances égales, vivre sur toute la surface du pays. Pourquoi ne carderait-on pas aussi bien la laine à Gand qu'à Verviers? Pourquoi ne filerait-on pas le coton à Bruges comme à Gand? Dans la prévision des crises industrielles, le gouvernement devrait toujours avoir en réserve un projet de grand travail d'utilité publique. Ce moyen sera long tems encore à sa disposition. Il ne manque à la plus grande partie de nos terres en friche, pour être cultivées, que des voies de communication avec les grands centres de population. Les terrassiers, venus des parties du pays les plus populeuses, les plus misérables, restent souvent sur les lieux pour cultiver la terre.

Dans les usines que dirige M. de Brouckère, il existe une caisse de prévoyance pour les malades; on prélève à cet effet 1 p. c. sur tous les salaires. Les blessés et les malades jouissent de 90 centimes par jour; on leur accorde les soins des hommes de l'art et les médicaments; rien toutefois n'est alloué à ceux dont l'incapacité de travail est le résultat de voies de fait ou d'ivrognerie.

L'auteur insiste beaucoup sur l'utilité qu'il y a à payer les ouvriers tous les quinze jours ou même toutes les semaines. L'ouvrier combine l'emploi des petites sommes; mais celles qui dépassent les besoins les plus prochains, sont aisément dissipées. L'auteur a remarqué que, dans les fabriques où les travailleurs ne sont payés qu'une fois par mois, il y a un malaise général et une propension à faire des dettes. Les livranciers s'habituent ainsi à accorder de plus grands crédits.

Un usage dont M. de Brouckère a pu apprécier les bons effets, c'est, dit-il, l'établissement des cantines dans les fabriques. Des hommes, sans autorité sur les travailleurs, y fournissent toutes les marchandises nécessaires à la vie de

Digitized by Google

l'ouvrier (les liqueurs fortes sont exclues), de bonne qualité et au prix marchand. Ces cantines forcent la concurrence à être honnête et loyale ; elles assurent la consommation de denrées bonnes et utiles; deviennent un lieu de distraction et de rassemblement, sous la surveillance des maîtres, et contribuent à diminuer l'usage immodéré des boissons spiritueuses.

Il faut aussi empêcher qu'on accorde aucune espèce de crédit à l'ouvrier. A cet effet, M. de Brouckère ne tolère aucune retenue sur le salaire, et n'admet pas même la présence de tiers dans les salles de paiements. Quant à l'ivrognerie, le bas prix du genièvre triomphe de toutes les précautions ; toutefois l'auteur a moins à se plaindre que d'autres; il la punit sévèrement, suit les travailleurs jusque chez eux, et se montre impitoyable pour les ivrognes.

Enfin, il invoque des mesures efficaces de police pour la suppression de jeux de hasard ; aux foires et aux fêtes des villages de l'arrondissement de Liége, on trouve jusqu'à dix jeux de roulette en plein vent; un autre jeu scandaleux est ce qu'on appelle, *le jeu des trois cartes*. Il exige peu de place ; on le joue le dimanche au sortir de la messe à côté du portail ou dans un coin du cimetière.

Les deux auteurs s'occupent l'un et l'autre, en terminant, d'une question qu'on a beaucoup agitée depuis quelque tems, celle de l'association et du partage des bénéfices entre les fabricants et les ouvriers. M. Arrivabene reproduit les objections que M. Biolley lui a faites contre l'association des maîtres et des ouvriers. Les ouvriers ne pourraient évidemment pas supporter les pertes, qui doivent cependant tomber à charge de celui qui jouit des bénéfices. Il faudrait d'ailleurs mettre les ouvriers dans la confidence des affaires de l'établissement, et M. Biolley pense que de la violation du secret résulteraient de graves dommages. Sur quelles données, ajoute M. Arrivabene, fixerait-on le traitement des maîtres ? Il pense que quelques ouvriers, plus éclairés que les autres, et ayant été à même d'amasser un petit capital, pourraient seuls entrer en association avec les maîtres. Quant à la gestion des affaires communes, elle serait confiée au maître et à un ou plusieurs délégués des ouvriers associés. Nous ne concevons pas nettement la position de ces ouvriers associés ; le maître pourrait-il encore les renvoyer ? S'il le peut, l'influence de ces associés devient bien précaire et bien faible. Si on lui ôte ce droit, comment garantirait-on la coopération des travailleurs ?

M. de Brouckere rejette l'association, mais admet un certain partage des bénéfices.

« Le maître, dit-il, c'est la tête, c'est l'âme de l'entreprise. Le succès dépend en grande partie de lui seul. Les trois quarts des fabriques et plus périssent ou prospèrent par la tête seule. » Aussi l'auteur n'admet-il pas

Digitized by Google

l'association des ouvriers d'élite dont parle M. Arrivabene ; il la trouverait dangereuse pour eux-mêmes, et leur conseillerait bien plutôt de placer leurs capitaux en terres ou en rentes, dans la crainte de les compromettre. Il pense qu'il faut donner au travailleur une part de son œuvre, lui tenir un compte réel des bénéfices obtenus par sa coopération. Le moyen qu'il propose est en usage à la société de la Vieille-Montagne, ce sont des primes et des gratifications. L'ouvrier y reçoit un salaire fixe ; en second lieu, un bénéfice ou prime calculée sur le résultat de son travail ; enfin, une fois par an, il participe à un fonds de gratifications.

La prime a une base fixe. Ainsi pour le chef de four, on a pris au début pour point de départ le rendement général du zinc, qui était alors de 250 kilogrammes de zinc par jour. Tout ce que le four produit de plus, vaut une prime aux ouvriers. Le chef de four a, de ce chef, 4 centimes par kilogramme. Le rendement a tellement augmenté, qu'à la fin de 1841 la production moyenne atteignait 288 kilogrammes par jour ; le chef de four, dont le salaire est de fr. 3-60, se faisait un bénéfice de 25 francs par mois ; en 1844, il n'emportait pas moins de 45 francs pour sa prime mensuelle. Sur la même base, il lui est tenu compte, à la fin de l'année, de 4 autres centimes de gratification par kilogramme, sous la double condition d'avoir travaillé sans interruption et de n'avoir donné aucun sujet grave de mécontentement. Un chef de four ordinaire, ayant été malade pendant huit jours et forcé de chômer quatre jours pour des affaires domestiques, a pu percevoir en 1844, outre son salaire fixe de 650 francs (les fondeurs travaillant 24 heures se reposent de deux jours l'un), une prime et une gratification s'élevant ensemble à 900 francs. Les plus habiles ont obtenu pour la gratification seule 700 francs, et autant pour la prime. On a distribué, à ce titre jusqu'à 67,000 francs en un an. Il y a eu de ce chef peu d'écarts à déplorer. Une partie de cette somme a été employée à vêtir les familles pour l'hiver, un autre à l'achat de meubles, et le reste à des dépôts à la caisse d'épargne.

Les auteurs de ces deux écrits ont eu raison de mettre le public dans la confidence de leurs observations. Ces communications d'idées entre les philanthropes, les industriels et la société tout entière, doivent tourner au profit de celle-ci. Il serait à désirer que d'autres industriels suivissent cet exemple, et apportassent au débat les lumières de leur expérience. Il naîtrait ainsi une sorte d'émulation entre les établissements manufacturiers, en faveur des mesures utiles à la classe ouvrière. Les philanthropes se maintiendraient plus aisément dans la voie des améliorations réalisables ; contrôlés par la pratique, ils seraient en même temps encouragés par elle, en voyant que leurs efforts ne restent point stériles ; la classe ouvrière, finissant par apprécier ce qui se fait dans son intérêt, suivrait plus aisément les bons conseils et s'unirait aux fabricants par des liens plus sympathiques.

Digitized by Google

LA FÉCONDATION DES FLEURS,

LEURS CROISEMENTS OU MARIAGES FORCÉS

Les fleurs ne sont pas un ornement stérile ; la nature, en les créant, n'a pas eu pour seul but de flatter nos sens par le charme de leur parfum et de leurs couleurs; elles ont dans le monde un rôle plus sérieux. Les fleurs sont les organes de la reproduction des végétaux. Ce qui en elles nous frappe le plus, ces charmants calices, ces éclatantes corolles n'en sont pas la partie la plus importante. Celle qui joue le plus grand rôle dans les mystères de la végétation, ce sont ces maigres petits filets qu'on aperçoit au milieu de la fleur; le reste n'en est qu'une brillante enveloppe. Ce sont là les organes qui alimentent et fécondent la graine. Ces filets sont de deux espèces: aux uns on a donné le nom de *pistils*, aux autres celui *d'étamines*. Le pistil qui se trouve d'ordinaire au centre, est une espèce de fiole dans le fond de laquelle les graines sont attachées, mais dont, à moins de détruire la fleur, nous n'apercevons que le long goulot qui s'élève au-dessus; les étamines, qui entourent le pistil, sont destinées à féconder la graine que celui-ci contient. A cet effet ces petits filets sont armés à leur extrémité supérieure d'une poche remplie d'une poussière qui, mise en contact avec l'extrémité du pistil, a la vertu d'aller féconder les petits œufs ou graines que celui-ci recèle au fond de la fleur. Quant à ces feuil-

Digitized by Google

les aux mille couleurs, à ces pétales si admirablement nuancés qui forment la partie la plus apparente de la fleur qu'on appelle la corolle, leur utilité ne consiste qu'à abriter le pistil et les étamines à les garantir des vents et de la pluie; peut-être à réflechir la lumière et la chaleur du soleil, et à attirer les insectes qui semblent jouer par fois un rôle assez important dans la reproduction des végétaux.

Pour que la fécondation ait lieu, il faut ainsi que nous venons de le dire, que la poussière fécondante contenue dans le sachet des étamines vienne se déposer sur l'extrémité supérieure du pistil. La nature pour faciliter ce contact a usé des moyens les plus ingénieux. Lorsqu'arrive le moment de la fécondation, les sachets des étamines s'ouvrent presque toujours du côté du pistil, qu'elles entourent, de manière à s'approcher très-près de son extrémité supérieure. Le pistil, de son côté, secrète une humeur visqueuse qui retient la poussière des étamines. Quand le pistil dépasse la longueur des étamines, les fleurs sont généralement penchées, et ainsi le pollen (poussière fécondante) des étamines vient se répandre naturellement sur son extrémité. Les étamines sont souvent animées d'un mouvement qui tend à diriger le pollen vers le bout du pistil. Quelquefois leurs sachets, dès qu'ils commencent à s'ouvrir, deviennent mobiles sur leurs filets, s'approchent de l'extrémité du pistil l'un après l'autre, puis s'en éloignent après avoir répandu leur poussière sur cet organe. Quelquefois les étamines viennent ainsi deux à deux, trois à trois, appliquer leurs sachets entr'ouverts contre le pistil et s'en retournent après reprendre la place qu'elles occupaient primitivement. Dans certaines fleurs, les étamines sont au contraire serrées contre le pistil; mais aussitôt qu'elles ont répandu sur lui leur poussière, elles s'en écartent, comme si elles étaient devenues inutiles. Ailleurs, elles sont d'abord courbées, mais se redressent à l'époque de la fécondation et répandent leur pollen dès qu'elles sont parvenues à la hauteur du pistil.

La science a longtemps tardé à reconnaître d'une manière précise, ce rôle important du pistil et de l'étamine dans la reproduction des plantes. Les anciens avaient une idée très-confuse de la nature des étamines. Jusque vers la fin du dix-septième siècle, on n'avait émis sur ce sujet que des conjectures vagues. Tournefort ne voulut pas admettre que ce fût l'étamine qui fécondât la graine.

Digitized by Google

C'est en 1716 seulement qu'un de ses élèves, Vaillant, a démontré le phénomène de la fécondation dans les végétaux. Linnée, vingt ans après, en a popularisé la doctrine. Elle a été contestée encore en 1812, par Schelver et en 1820 par Turpin, mais cette partie de la science a été si bien éclaircie par des observations nouvelles, que le doute aujourd'hui n'est plus permis.

Certains végétaux fournissent une preuve frappante de l'action des étamines et de leur pollen sur le développement de la graine dans le pistil. Les étamines ne sont pas toujours réunies avec le pistil dans la même fleur. Il est des plantes qui portent à la fois deux sortes de fleurs : les unes ont un pistil et point d'étamines, les autres des étamines et point de pistil. Le melon est de ce nombre; si, dans une couche de melons près de fleurir, on coupe les boutons des fleurs à étamines avant qu'ils s'épanouissent, en laissant subsister sur la tige les boutons des fleurs à pistil, ceux-ci éclosent très-bien; mais les petits œufs contenus dans leur pistil avortent et ne deviennent pas des graines.

Quelquefois les étamines et le pistil, loin d'être réunis dans la même fleur, ne se trouvent pas sur le même arbre: c'est ce qui arrive, par exemple, pour le palmier, le dattier, le pistachier, etc. Les fleurs à étamines se trouvent toutes sur un arbre, les fleurs à pistil toutes sur un autre. Aussi, l'un ne porte-t-il jamais de fruits et l'autre n'en produit-il que l'orsqu'un arbre de même espèce et de sexe contraire peut lui envoyer sa poussière fécondante. A cet effet, la nature a donné aux étamines de ces fleurs une quantité très-grande d'un pollen très-fin et très-léger que le vent emporte aisément. Cependant il s'est présenté des cas de fécondation si extraordinaire qu'on a peine à croire que le vent ait pu être le seul intermédiaire entre les deux arbres. Au siècle dernier, Bernard de Jussieu, s'aperçut qu'un pistachier du jardin des plantes qui, jusqu'alors avait tous les ans porté des fleurs, mais jamais de fruits, allait cette fois donner des pistaches. Il n'y avait pas dans tout le jardin des plantes un seul pistachier qui portât des fleurs à étamines. D'où était venu le pollen? et comment les fleurs à pistil s'étaient-elles fécondées? On rechercha inutilement des pistachiers à étamines dans tous les jardins du voisinage; on n'en trouva pas. La théorie qui fait dépendre la fécondation des fleurs de l'action

Digitized by Google

du pollen des étamines sur les œufs du pistil, n'était pas encore bien solidement établie à cette époque. Jussieu affirmait toujours qu'il devait exister quelque part aux environs un pistachier portant des fleurs à étamines; mais il ne le découvrait pas, et se désespérait de l'inutilité de ses recherches. Il finit par s'adresser à l'autorité, la police visita tous les environs du jardin des plantes, mais sans plus de succès que Jussieu. Elle élargit alors le cercle de ses perquisitions, et finit par découvrir dans une pépinière, près du Luxembourg, un petit pistachier dont les fleurs avaient des étamines et qui fleurissait pour la première fois.

Entre le jardin des plantes et le Luxembourg se trouvent situés plusieurs grands quartiers de Paris, tels que le faubourg St-Jacques et le faubourg St-Marceau. Il est bien difficile de croire que le vent ait pu transporter, par dessus tant de maisons, sans la disperser, la poussière fécondante du petit pistachier du Luxembourg, pour la faire arriver précisément sur le sommet des pistils du pistachier placé au milieu du jardin des plantes. Il est probable qu'en pareil cas, ce n'est pas l'air seul qui se charge ici de la transmission du pollen, et que les insectes viennent en aide à la fécondation des fleurs. Quand l'abeille va sucer le nectar déposé au fond des fleurs, son corps, hérissé de poils, se charge du pollen des étamines au fond desquelles elle s'est glissée, et lorsqu'elle reprend son vol, elle disperse cette poussière au-dessus de la fleur, et va la porter sur d'autres plantes en se frottant contre leurs pistils.

Conrad Sprengel a fait en Allemagne, avec une admirable patience, de nombreuses observations sur ce rôle des insectes dans la fécondation de la fleur. Il se couchait depuis le matin jusqu'au soir au pied d'une plante dont les étamines avaient encore leurs sachets (ou anthères) parfaitement fermés, de manière que le pollen ne pouvait encore s'en échapper; il attendait immobile une partie de la journée et finissait par voir arriver l'insecte allé qui pénétrait dans la fleur, y faisait son repas, et laissait, à sa sortie, le pistil saupoudré à son sommet de grains de pollen.

Nous avons dit que le dattier, comme le pistachier, produit des fleurs à étamines (qu'on appelle aussi fleurs mâles) et des fleurs à pistil (ou femelles), mais que jamais les fleurs des deux sexes ne

Digitized by Google

sont réunies sur un même individu. Le dattier porte un fruit sucré et nourrissant, dont des peuples de l'Orient, chez lesquels il croît, font leur principale nourriture. Ces peuples connaissent si bien l'influence des arbres à étamines sur les autres dans la fécondation, que, lorsqu'ils se font la guerre, ils commencent par aller détruire, sur le terrain de leurs ennemis, tous les dattiers à étamines, afin de les affamer en rendant stérile les dattiers à pistils qu'ils empêchent ainsi de porter des fruits.

Lorsque à l'époque de la floraison des vignes, il tombe beaucoup de pluie, on dit que la vigne coule; cela veut dire que le fruit avorte, parce que, le pollen ayant été emporté par la pluie, la fécondation n'a pu avoir lieu.

Quelques plantes aquatiques donnent de curieux exemples des moyens variés qu'emploie la nature pour faciliter la transmission du pollen des fleurs mâles aux fleurs femelles. La *Valisneria spiralis* fleurit au fond de l'eau. Elle a des fleurs à étamines et des fleurs à pistils. Les fleurs à pistils ou fleurs femelles sont attachées à une espèce de spirale. Vers l'époque de la fécondation, l'enveloppe de la fleur se gonfle d'air; la spirale qui la retient, s'allonge, et la fleur vient se porter à la surface de l'eau pour s'y épanouir. Les fleurs mâles (à étamines) qui n'ont pas la ressource de cette spirale élastique, se détachent complètement de leur tige, montent à la surface de l'eau, et un certain nombre d'entre elles vient flotter autour de la fleur femelle comme pour lui faire la cour, jusqu'à ce que l'air ou les insectes s'étant chargés de la transmission du pollen, la fécondation s'opère; les fleurs à étamines périssent alors; la spirale à laquelle la fleur à pistil est restée unie, se contracte et celle-ci redescend au fond de l'eau où sa graine va mûrir.

La connaissance des procédés dont la nature se sert pour amener la fécondation des graines destinées à reproduire les végétaux, a donné lieu à une invention dont l'horticulture a depuis quelque temps tiré déjà un certain parti, mais dont les conséquences, pour les divers produits de la terre, peuvent, à l'aide du temps et de l'expérience, acquérir un jour une importance extrême; c'est la fécondation artificielle.

Une fois qu'on savait que c'est le contact de la poussière fécon-

Digitized by Google

du pollen des étamines sur les œufs du pistil, n'était pas encore bien solidement établie à cette époque. Jussieu affirmait toujours qu'il devait exister quelque part aux environs un pistachier portant des fleurs à étamines; mais il ne le découvrait pas, et se désespérait de l'inutilité de ses recherches. Il finit par s'adresser à l'autorité, la police visita tous les environs du jardin des plantes, mais sans plus de succès que Jussieu. Elle élargit alors le cercle de ses perquisitions, et finit par découvrir dans une pépinière, près du Luxembourg, un petit pistachier dont les fleurs avaient des étamines et qui fleurissait pour la première fois.

Entre le jardin des plantes et le Luxembourg se trouvent situés plusieurs grands quartiers de Paris, tels que le faubourg St-Jacques et le faubourg St-Marceau. Il est bien difficile de croire que le vent ait pu transporter, par dessus tant de maisons, sans la disperser, la poussière fécondante du petit pistachier du Luxembourg, pour la faire arriver précisément sur le sommet des pistils du pistachier placé au milieu du jardin des plantes. Il est probable qu'en pareil cas, ce n'est pas l'air seul qui se charge ici de la transmission du pollen, et que les insectes viennent en aide à la fécondation des fleurs. Quand l'abeille va sucer le nectar déposé au fond des fleurs, son corps, hérissé de poils, se charge du pollen des étamines au fond desquelles elle s'est glissée, et lorsqu'elle reprend son vol, elle disperse cette poussière au-dessus de la fleur, et va la porter sur d'autres plantes en se frottant contre leurs pistils.

Conrad Sprengel a fait en Allemagne, avec une admirable patience, de nombreuses observations sur ce rôle des insect dans la fécondation de la fleur. Il se couchait depuis le ma jusqu'au soir au pied d'une plante dont les étamines av leurs sachets (ou anthères) parfaitement ferm pollen ne pou une partie qui pén le pist

N fl

Digitized by Google

sont réunies sur un même individu. Le dattier porte un fruit ... on sucré et nourrissant, dont des peuples de l'Orient, chez lesquels ... li-croît, font leur principale nourriture. Ces peuples connaissent ... , à bien l'influence des arbres à étamines sur les autres dans la ... que dation, que, lorsqu'ils se font la guerre, ils commencent p... On a détruire, sur le terrain de leurs ennemis, tous les dattiers ... hamp mes, afin de les affamer en rendant stérile les dattiers ... s peu, qu'ils empêchent ainsi de porter des fruits.

Lorsque à l'époque de la floraison des vignes, il tom... résultats de pluie, on dit que la vigne coule; cela veut di... n lui doit avorte, parce que, le pollen ayant été emporté p... siers, etc. condation n'a pu avoir lieu. ... tinent. Les

Quelques plantes aquatiques donnent de cur... èbres parmi moyens variés qu'emploie la nature pour facili... aux résultats du pollen des fleurs mâles aux fleurs femelles. L... de leurs fleurs: fleurit au fond de l'eau. Elle a des fleurs à ét... 'en Angleterre. pistils. Les fleurs à pistils ou fleurs femel... nt très simples; une espèce de spirale. Vers l'époque de la f... elques petits pin- de la fleur se gonfle d'air; la spirale qui l... quarelle, une pe- fleur vient se porter à la surface de l'eau ... agit ordinairement fleurs mâles (à étamines) qui n'ont pas l... pistil, il suffit d'en- élastique, se détachent complètement ... ficiellement, les éta- surface de l'eau, et un certain nombre ... répandre leur pollen; autour de la fleur femelle comme p... t croiser avec la pre- ce que l'air ou les insectes s'étant ... à prendre ce pollen au pollen, la fécondation s'opère; l... ent le stigmate du pis- alors; la spirale à laquelle la f... s'opère. Il ne reste qu'à contracte et celle-ci redescend ... auxquelles nous ne pou- mûrir. ... uivant les pla...

La conn... proc... opère. ner la féc... tes, des v... a donné l... semis. I... ne ...s t... e du l... ues les ... ou ... nces ... da... une de ... à gagner. ... e la plante

Digitized by Google

du pollen des étamines sur les œufs du pistil, n'était pas encore bien solidement établie à cette époque. Jussieu affirmait toujours qu'il devait exister quelque part aux environs un pistachier portant des fleurs à étamines; mais il ne le découvrait pas, et se désespérait de l'inutilité de ses recherches. Il finit par s'adresser à l'autorité, la police visita tous les environs du jardin des plantes, mais sans plus de succès que Jussieu. Elle élargit alors le cercle de ses perquisitions, et finit par découvrir dans une pépinière, près du Luxembourg, un petit pistachier dont les fleurs avaient des étamines et qui fleurissait pour la première fois.

Entre le jardin des plantes et le Luxembourg se trouvent situés plusieurs grands quartiers de Paris, tels que le faubourg St-Jacques et le faubourg St-Marceau. Il est bien difficile de croire que le vent ait pu transporter, par dessus tant de maisons, sans la disperser, la poussière fécondante du petit pistachier du Luxembourg, pour la faire arriver précisément sur le sommet des pistils du pistachier placé au milieu du jardin des plantes. Il est probable qu'en pareil cas, ce n'est pas l'air seul qui se charge ici de la transmission du pollen, et que les insectes viennent en aide à la fécondation des fleurs. Quand l'abeille va sucer le nectar déposé au fond des fleurs, son corps, hérissé de poils, se charge du pollen des étamines au fond desquelles elle s'est glissée, et lorsqu'elle reprend son vol, elle disperse cette poussière au-dessus de la fleur, et va la porter sur d'autres plantes en se frottant contre leurs pistils.

Conrad Sprengel a fait en Allemagne, avec une admirable patience, de nombreuses observations sur ce rôle des insectes dans la fécondation de la fleur. Il se couchait depuis le matin jusqu'au soir au pied d'une plante dont les étamines avaient encore leurs sachets (ou anthères) parfaitement fermés, de manière que le pollen ne pouvait encore s'en échapper; il attendait immobile une partie de la journée et finissait par voir arriver l'insecte allé qui pénétrait dans la fleur, y faisait son repas, et laissait, à sa sortie, le pistil saupoudré à son sommet de grains de pollen.

Nous avons dit que le dattier, comme le pistachier, produit des fleurs à étamines (qu'on appelle aussi fleurs mâles) et des fleurs à pistil (ou femelles), mais que jamais les fleurs des deux sexes ne

Digitized by Google

sont réunies sur un même individu. Le dattier porte un fruit sucré et nourrissant, dont des peuples de l'Orient, chez lesquels il croît, font leur principale nourriture. Ces peuples connaissent si bien l'influence des arbres à étamines sur les autres dans la fécondation, que, lorsqu'ils se font la guerre, ils commencent par aller détruire, sur le terrain de leurs ennemis, tous les dattiers à étamines, afin de les affamer en rendant stérile les dattiers à pistils qu'ils empêchent ainsi de porter des fruits.

Lorsque à l'époque de la floraison des vignes, il tombe beaucoup de pluie, on dit que la vigne coule; cela veut dire que le fruit avorte, parce que, le pollen ayant été emporté par la pluie, la fécondation n'a pu avoir lieu.

Quelques plantes aquatiques donnent de curieux exemples des moyens variés qu'emploie la nature pour faciliter la transmission du pollen des fleurs mâles aux fleurs femelles. La *Valisneria spiralis* fleurit au fond de l'eau. Elle a des fleurs à étamines et des fleurs à pistils. Les fleurs à pistils ou fleurs femelles sont attachées à une espèce de spirale. Vers l'époque de la fécondation, l'enveloppe de la fleur se gonfle d'air; la spirale qui la retient, s'allonge, et la fleur vient se porter à la surface de l'eau pour s'y épanouir. Les fleurs mâles (à étamines) qui n'ont pas la ressource de cette spirale élastique, se détachent complètement de leur tige, montent à la surface de l'eau, et un certain nombre d'entre elles vient flotter autour de la fleur femelle comme pour lui faire la cour, jusqu'à ce que l'air ou les insectes s'étant chargés de la transmission du pollen, la fécondation s'opère; les fleurs à étamines périssent alors; la spirale à laquelle la fleur à pistil est restée unie, se contracte et celle-ci redescend au fond de l'eau où sa graine va mûrir.

La connaissance des procédés dont la nature se sert pour amener la fécondation des graines destinées à reproduire les végétaux, a donné lieu à une invention dont l'horticulture a depuis quelque temps tiré déjà un certain parti, mais dont les conséquences, pour les divers produits de la terre, peuvent, à l'aide du temps et de l'expérience, acquérir un jour une importance extrême; c'est la fécondation artificielle.

Une fois qu'on savait que c'est le contact de la poussière fécon-

Digitized by Google

du pollen des étamines sur les œufs du pistil, n'était pas encore bien solidement établie à cette époque. Jussieu affirmait toujours qu'il devait exister quelque part aux environs un pistachier portant des fleurs à étamines; mais il ne le découvrait pas, et se désespérait de l'inutilité de ses recherches. Il finit par s'adresser à l'autorité, la police visita tous les environs du jardin des plantes, mais sans plus de succès que Jussieu. Elle élargit alors le cercle de ses perquisitions, et finit par découvrir dans une pépinière, près du Luxembourg, un petit pistachier dont les fleurs avaient des étamines et qui fleurissait pour la première fois.

Entre le jardin des plantes et le Luxembourg se trouvent situés plusieurs grands quartiers de Paris, tels que le faubourg St-Jacques et le faubourg St-Marceau. Il est bien difficile de croire que le vent ait pu transporter, par dessus tant de maisons, sans la disperser, la poussière fécondante du petit pistachier du Luxem-

Digitized by Google

sont réunies sur un même individu. Le dattier porte un fruit sucré et nourrissant, dont des peuples de l'Orient, chez lesquels il croît, font leur principale nourriture. Ces peuples connaissent si bien l'influence des arbres à étamines sur les autres dans la fécondation, que, lorsqu'ils se font la guerre, ils commencent par aller détruire, sur le terrain de leurs ennemis, tous les dattiers à étamines, afin de les affamer en rendant stérile les dattiers à pistils qu'ils empêchent ainsi de porter des fruits.

Lorsque à l'époque de la floraison des vignes, il tombe beaucoup de pluie, on dit que la vigne coule; cela veut dire que le fruit avorte, parce que, le pollen ayant été emporté par la pluie, la fécondation n'a pu avoir lieu.

Quelques plantes aquatiques donnent de curieux exemples des moyens variés qu'emploie la nature pour faciliter la transmission du pollen des fleurs mâles aux fleurs femelles. La *Valisneria spiralis* fleurit au fond de l'eau. Elle a des fleurs à étamines et des fleurs à pistils. Les fleurs à pistils ou fleurs femelles sont attachées à une espèce de spirale. Vers l'époque de la fécondation, l'enveloppe de la fleur se gonfle d'air; la spirale qui la retient, s'allonge, et la fleur vient se porter à la surface de l'eau pour s'y épanouir. Les fleurs mâles (à étamines) qui n'ont pas la ressource de cette spirale élastique, se détachent complètement de leur tige, montent à la surface de l'eau, et un certain nombre d'entre elles vient flotter autour de la fleur femelle comme pour lui faire la cour, jusqu'à ce que l'air ou les insectes s'étant chargés de la transmission du pollen, la fécondation s'opère; les fleurs à étamines périssent alors; la spirale à laquelle la fleur à pistil est restée unie, se contracte et celle-ci redescend au fond de l'eau où sa graine va mûrir.

nt la nature se sert pour ame-
nées à reproduire les végétaux,
'horticulture a depuis quelque
mais dont les conséquences,
, peuvent, à l'aide du temps et
ne importance extrême; c'est

contact de la poussière fécon-

Digitized by Google

les aux mille couleurs, à ces pétales si admirablement nuancés qui forment la partie la plus apparente de la fleur qu'on appelle la corolle, leur utilité ne consiste qu'à abriter le pistil et les étamines à les garantir des vents et de la pluie; peut-être à réflechir la lumière et la chaleur du soleil, et à attirer les insectes qui semblent jouer par fois un rôle assez important dans la reproduction des végétaux.

Pour que la fécondation ait lieu, il faut ainsi que nous venons de le dire, que la poussière fécondante contenue dans le sachet des étamines vienne se déposer sur l'extrémité supérieure du pistil. La nature pour faciliter ce contact a usé des moyens les plus ingénieux. Lorsqu'arrive le moment de la fécondation, les sachets des étamines s'ouvrent presque toujours du côté du pistil, qu'elles entourent, de manière à s'approcher très-près de son extrémité supérieure. Le pistil, de son côté, secrète une humeur visqueuse qui retient la poussière des étamines. Quand le pistil dépasse la longueur des étamines, les fleurs sont généralement penchées, et ainsi le pollen (poussière fécondante) des étamines vient se répandre naturellement sur son extrémité. Les étamines sont souvent animées d'un mouvement qui tend à diriger le pollen vers le bout du pistil. Quelquefois leurs sachets, dès qu'ils commencent à s'ouvrir, deviennent mobiles sur leurs filets, s'approchent de l'extrémité du pistil l'un après l'autre, puis s'en éloignent après avoir répandu leur poussière sur cet organe. Quelquefois les étamines viennent ainsi deux à deux, trois à trois, appliquer leurs sachets entr'ouverts contre le pistil et s'en retournent après reprendre la place qu'elles occupaient primitivement. Dans certaines fleurs, les étamines sont au contraire serrées contre le pistil; mais aussitôt qu'elles ont répandu sur lui leur poussière, elles s'en écartent; comme si elles étaient devenues inutiles. Ailleurs, elles sont d'abord courbées, mais se redressent à l'époque de la fécondation et répandent leur pollen dès qu'elles sont parvenues à la hauteur du pistil.

La science a longtemps tardé à reconnaître d'une manière précise, ce rôle important du pistil et de l'étamine dans la reproduction des plantes. Les anciens avaient une idée très-confuse de la nature des étamines. Jusque vers la fin du dix-septième siècle, on n'avait émis sur ce sujet que des conjectures vagues. Tournefort ne voulut pas admettre que ce fût l'étamine qui fécondât la graine.

Digitized by Google

C'est en 1716 seulement qu'un de ses élèves, Vaillant, a démontré le phénomène de la fécondation dans les végétaux. Linnée, vingt ans après, en a popularisé la doctrine. Elle a été contestée encore en 1812, par Schelver et en 1820 par Turpin, mais cette partie de la science a été si bien éclaircie par des observations nouvelles, que le doute aujourd'hui n'est plus permis.

Certains végétaux fournissent une preuve frappante de l'action des étamines et de leur pollen sur le développement de la graine dans le pistil. Les étamines ne sont pas toujours réunies avec le pistil dans la même fleur. Il est des plantes qui portent à la fois deux sortes de fleurs : les unes ont un pistil et point d'étamines, les autres des étamines et point de pistil. Le melon est de ce nombre ; si, dans une couche de melons près de fleurir, on coupe les boutons des fleurs à étamines avant qu'ils s'épanouissent, en laissant subsister sur la tige les boutons des fleurs à pistil, ceux-ci éclosent très-bien ; mais les petits œufs contenus dans leur pistil avortent et ne deviennent pas des graines.

Quelquefois les étamines et le pistil, loin d'être réunis dans la même fleur, ne se trouvent pas sur le même arbre : c'est ce qui arrive, par exemple, pour le palmier, le dattier, le pistachier, etc. Les fleurs à étamines se trouvent toutes sur un arbre, les fleurs à pistil toutes sur un autre. Aussi, l'un ne porte-t-il jamais de fruits et l'autre n'en produit-il que l'orsqu'un arbre de même espèce et de sexe contraire peut lui envoyer sa poussière fécondante. A cet effet, la nature a donné aux étamines de ces fleurs une quantité très-grande d'un pollen très-fin et très-léger que le vent emporte aisément. Cependant il s'est présenté des cas de fécondation si extraordinaire qu'on a peine à croire que le vent ait pu être le seul intermédiaire entre les deux arbres. Au siècle dernier, Bernard de Jussieu, s'aperçut qu'un pistachier du jardin des plantes qui, jusqu'alors avait tous les ans porté des fleurs, mais jamais de fruits, allait cette fois donner des pistaches. Il n'y avait pas dans tout le jardin des plantes un seul pistachier qui portât des fleurs à étamines. D'où était venu le pollen ? et comment les fleurs à pistil s'étaient-elles fécondées ? On rechercha inutilement des pistachiers à étamines dans tous les jardins du voisinage ; on n'en trouva pas. La théorie qui fait dépendre la fécondation des fleurs de l'action

Digitized by Google

l'association des ouvriers d'élite dont parle M. Arrivabene ; il la trouverait dangereuse pour eux-mêmes, et leur conseillerait bien plutôt de placer leurs capitaux en terres ou en rentes, dans la crainte de les compromettre. Il pense qu'il faut donner au travailleur une part de son œuvre, lui tenir un compte réel des bénéfices obtenus par sa coopération. Le moyen qu'il propose est en usage à la société de la Vieille-Montagne, ce sont des primes et des gratifications. L'ouvrier y reçoit un salaire fixe ; en second lieu, un bénéfice ou prime calculée sur le résultat de son travail ; enfin, une fois par an, il participe à un fonds de gratifications.

La prime a une base fixe. Ainsi pour le chef de four, on a pris au début pour point de départ le rendement général du zinc, qui était alors de 250 kilogrammes de zinc par jour. Tout ce que le four produit de plus, vaut une prime aux ouvriers. Le chef de four a, de ce chef, 4 centimes par kilogramme. Le rendement a tellement augmenté, qu'à la fin de 1841 la production moyenne atteignait 288 kilogrammes par jour ; le chef de four, dont le salaire est de fr. 3-60, se faisait un bénéfice de 25 francs par mois ; en 1844, il n'emportait pas moins de 45 francs pour sa prime mensuelle. Sur la même base, il lui est tenu compte, à la fin de l'année, de 4 autres centimes de gratification par kilogramme, sous la double condition d'avoir travaillé sans interruption et de n'avoir donné aucun sujet grave de mécontentement. Un chef de four ordinaire, ayant été malade pendant huit jours et forcé de chômer quatre jours pour des affaires domestiques, a pu percevoir en 1844, outre son salaire fixe de 650 francs (les fondeurs travaillant 24 heures se reposent de deux jours l'un), une prime et une gratification s'élevant ensemble à 900 francs. Les plus habiles ont obtenu pour la gratification seule 700 francs, et autant pour la prime. On a distribué, à ce titre jusqu'à 67,000 francs en un an. Il y a eu de ce chef peu d'écarts à déplorer. Une partie de cette somme a été employée à vêtir les familles pour l'hiver, un autre à l'achat de meubles, et le reste à des dépôts à la caisse d'épargne.

Les auteurs de ces deux écrits ont eu raison de mettre le public dans la confidence de leurs observations. Ces communications d'idées entre les philanthropes, les industriels et la société tout entière, doivent tourner au profit de celle-ci. Il serait à désirer que d'autres industriels suivissent cet exemple, et apportassent au débat les lumières de leur expérience. Il naîtrait ainsi une sorte d'émulation entre les établissements manufacturiers, en faveur des mesures utiles à la classe ouvrière. Les philanthropes se maintiendraient plus aisément dans la voie des améliorations réalisables ; contrôlés par la pratique, ils seraient en même temps encouragés par elle, en voyant que leurs efforts ne restent point stériles ; la classe ouvrière, finissant par apprécier ce qui se fait dans son intérêt, suivrait plus aisément les bons conseils et s'unirait aux fabricants par des liens plus sympathiques.

Digitized by Google

LA FÉCONDATION DES FLEURS,

LEURS CROISEMENTS OU MARIAGES FORCÉS

Les fleurs ne sont pas un ornement stérile ; la nature, en les créant, n'a pas eu pour seul but de flatter nos sens par le charme de leur parfum et de leurs couleurs; elles ont dans le monde un rôle plus sérieux. Les fleurs sont les organes de la reproduction des végétaux. Ce qui en elles nous frappe le plus, ces charmants calices, ces éclatantes corolles n'en sont pas la partie la plus importante. Celle qui joue le plus grand rôle dans les mystères de la végétation, ce sont ces maigres petits filets qu'on aperçoit au milieu de la fleur; le reste n'en est qu'une brillante enveloppe. Ce sont là les organes qui alimentent et fécondent la graine. Ces filets sont de deux espèces: aux uns on a donné le nom de *pistils*, aux autres celui *d'étamines*. Le pistil qui se trouve d'ordinaire au centre, est une espèce de fiole dans le fond de laquelle les graines sont attachées, mais dont, à moins de détruire la fleur, nous n'apercevons que le long goulot qui s'élève au-dessus; les étamines, qui entourent le pistil, sont destinées à féconder la graine que celui-ci contient. A cet effet ces petits filets sont armés à leur extrémité supérieure d'une poche remplie d'une poussière qui, mise en contact avec l'extrémité du pistil, a la vertu d'aller féconder les petits œufs ou graines que celui-ci recèle au fond de la fleur. Quant à ces feuil-

Digitized by Google

du pollen des étamines sur les œufs du pistil, n'était pas encore bien solidement établie à cette époque. Jussieu affirmait toujours qu'il devait exister quelque part aux environs un pistachier portant des fleurs à étamines; mais il ne le découvrait pas, et se désespérait de l'inutilité de ses recherches. Il finit par s'adresser à l'autorité, la police visita tous les environs du jardin des plantes, mais sans plus de succès que Jussieu. Elle élargit alors le cercle de ses perquisitions, et finit par découvrir dans une pépinière, près du Luxembourg, un petit pistachier dont les fleurs avaient des étamines et qui fleurissait pour la première fois.

Entre le jardin des plantes et le Luxembourg se trouvent situés plusieurs grands quartiers de Paris, tels que le faubourg St-Jacques et le faubourg St-Marceau. Il est bien difficile de croire que le vent ait pu transporter, par dessus tant de maisons, sans la disperser, la poussière fécondante du petit pistachier du Luxembourg, pour la faire arriver précisément sur le sommet des pistils du pistachier placé au milieu du jardin des plantes. Il est probable qu'en pareil cas, ce n'est pas l'air seul qui se charge ici de la transmission du pollen, et que les insectes viennent en aide à la fécondation des fleurs. Quand l'abeille va sucer le nectar déposé au fond des fleurs, son corps, hérissé de poils, se charge du pollen des étamines au fond desquelles elle s'est glissée, et lorsqu'elle reprend son vol, elle disperse cette poussière au-dessus de la fleur, et va la porter sur d'autres plantes en se frottant contre leurs pistils.

Conrad Sprengel a fait en Allemagne, avec une admirable patience, de nombreuses observations sur ce rôle des insectes dans la fécondation de la fleur. Il se couchait depuis le matin jusqu'au soir au pied d'une plante dont les étamines avaient encore leurs sachets (ou anthères) parfaitement fermés, de manière que le pollen ne pouvait encore s'en échapper; il attendait immobile une partie de la journée et finissait par voir arriver l'insecte allé qui pénétrait dans la fleur, y faisait son repas, et laissait, à sa sortie, le pistil saupoudré à son sommet de grains de pollen.

Nous avons dit que le dattier, comme le pistachier, produit des fleurs à étamines (qu'on appelle aussi fleurs mâles) et des fleurs à pistil (ou femelles), mais que jamais les fleurs des deux sexes ne

Digitized by Google

sont réunies sur un même individu. Le dattier porte un fruit sucré et nourrissant, dont des peuples de l'Orient, chez lesquels il croît, font leur principale nourriture. Ces peuples connaissent si bien l'influence des arbres à étamines sur les autres dans la fécondation, que, lorsqu'ils se font la guerre, ils commencent par aller détruire, sur le terrain de leurs ennemis, tous les dattiers à étamines, afin de les affamer en rendant stérile les dattiers à pistils qu'ils empêchent ainsi de porter des fruits.

Lorsque à l'époque de la floraison des vignes, il tombe beaucoup de pluie, on dit que la vigne coule; cela veut dire que le fruit avorte, parce que, le pollen ayant été emporté par la pluie, la fécondation n'a pu avoir lieu.

Quelques plantes aquatiques donnent de curieux exemples des moyens variés qu'emploie la nature pour faciliter la transmission du pollen des fleurs mâles aux fleurs femelles. La *Valisneria spiralis* fleurit au fond de l'eau. Elle a des fleurs à étamines et des fleurs à pistils. Les fleurs à pistils ou fleurs femelles sont attachées à une espèce de spirale. Vers l'époque de la fécondation, l'enveloppe de la fleur se gonfle d'air; la spirale qui la retient, s'allonge, et la fleur vient se porter à la surface de l'eau pour s'y épanouir. Les fleurs mâles (à étamines) qui n'ont pas la ressource de cette spirale élastique, se détachent complètement de leur tige, montent à la surface de l'eau, et un certain nombre d'entre elles vient flotter autour de la fleur femelle comme pour lui faire la cour, jusqu'à ce que l'air ou les insectes s'étant chargés de la transmission du pollen, la fécondation s'opère; les fleurs à étamines périssent alors; la spirale à laquelle la fleur à pistil est restée unie, se contracte et celle-ci redescend au fond de l'eau où sa graine va mûrir.

La connaissance des procédés dont la nature se sert pour amener la fécondation des graines destinées à reproduire les végétaux, a donné lieu à une invention dont l'horticulture a depuis quelque temps tiré déjà un certain parti, mais dont les conséquences, pour les divers produits de la terre, peuvent, à l'aide du temps et de l'expérience, acquérir un jour une importance extrême; c'est la fécondation artificielle.

Une fois qu'on savait que c'est le contact de la poussière fécon-

Digitized by Google

du pollen des étamines sur les œufs du pistil, n'était pas encore bien solidement établie à cette époque. Jussieu affirmait toujours qu'il devait exister quelque part aux environs un pistachier portant des fleurs à étamines; mais il ne le découvrait pas, et se désespérait de l'inutilité de ses recherches. Il finit par s'adresser à l'autorité, la police visita tous les environs du jardin des plantes, mais sans plus de succès que Jussieu. Elle élargit alors le cercle de ses perquisitions, et finit par découvrir dans une pépinière, près du Luxembourg, un petit pistachier dont les fleurs avaient des étamines et qui fleurissait pour la première fois.

Entre le jardin des plantes et le Luxembourg se trouvent situés plusieurs grands quartiers de Paris, tels que le faubourg St-Jacques et le faubourg St-Marceau. Il est bien difficile de croire que le vent ait pu transporter, par dessus tant de maisons, sans la disperser, la poussière fécondante du petit pistachier du Luxembourg, pour la faire arriver précisément sur le sommet des pistils du pistachier placé au milieu du jardin des plantes. Il est probable qu'en pareil cas, ce n'est pas l'air seul qui se charge ici de la transmission du pollen, et que les insectes viennent en aide à la fécondation des fleurs. Quand l'abeille va sucer le nectar déposé au fond des fleurs, son corps, hérissé de poils, se charge du pollen des étamines au fond desquelles elle s'est glissée, et lorsqu'elle reprend son vol, elle disperse cette poussière au-dessus de la fleur, et va la porter sur d'autres plantes en se frottant contre leurs pistils.

Conrad Sprengel a fait en Allemagne, avec une admirable patience, de nombreuses observations sur ce rôle des insectes dans la fécondation de la fleur. Il se couchait depuis le matin jusqu'au soir au pied d'une plante dont les étamines avaient encore leurs sachets (ou anthères) parfaitement fermés, de manière que le pollen ne pouvait encore s'en échapper; il attendait immobile une partie de la journée et finissait par voir arriver l'insecte allé qui pénétrait dans la fleur, y faisait son repas, et laissait, à sa sortie, le pistil saupoudré à son sommet de grains de pollen.

Nous avons dit que le dattier, comme le pistachier, produit des fleurs à étamines (qu'on appelle aussi fleurs mâles) et des fleurs à pistil (ou femelles), mais que jamais les fleurs des deux sexes ne

Digitized by Google

sont réunies sur un même individu. Le dattier porte un fruit sucré et nourrissant, dont des peuples de l'Orient, chez lesquels il croît, font leur principale nourriture. Ces peuples connaissent si bien l'influence des arbres à étamines sur les autres dans la fécondation, que, lorsqu'ils se font la guerre, ils commencent par aller détruire, sur le terrain de leurs ennemis, tous les dattiers à étamines, afin de les affamer en rendant stérile les dattiers à pistils qu'ils empêchent ainsi de porter des fruits.

Lorsque à l'époque de la floraison des vignes, il tombe beaucoup de pluie, on dit que la vigne coule; cela veut dire que le fruit avorte, parce que, le pollen ayant été emporté par la pluie, la fécondation n'a pu avoir lieu.

Quelques plantes aquatiques donnent de curieux exemples des moyens variés qu'emploie la nature pour faciliter la transmission du pollen des fleurs mâles aux fleurs femelles. La *Valisneria spiralis* fleurit au fond de l'eau. Elle a des fleurs à étamines et des fleurs à pistils. Les fleurs à pistils ou fleurs femelles sont attachées à une espèce de spirale. Vers l'époque de la fécondation, l'enveloppe de la fleur se gonfle d'air; la spirale qui la retient, s'allonge, et la fleur vient se porter à la surface de l'eau pour s'y épanouir. Les fleurs mâles (à étamines) qui n'ont pas la ressource de cette spirale élastique, se détachent complètement de leur tige, montent à la surface de l'eau, et un certain nombre d'entre elles vient flotter autour de la fleur femelle comme pour lui faire la cour, jusqu'à ce que l'air ou les insectes s'étant chargés de la transmission du pollen, la fécondation s'opère; les fleurs à étamines périssent alors; la spirale à laquelle la fleur à pistil est restée unie, se contracte et celle-ci redescend au fond de l'eau où sa graine va mûrir.

La connaissance des procédés dont la nature se sert pour amener la fécondation des graines destinées à reproduire les végétaux, a donné lieu à une invention dont l'horticulture a depuis quelque temps tiré déjà un certain parti, mais dont les conséquences, pour les divers produits de la terre, peuvent, à l'aide du temps et de l'expérience, acquérir un jour une importance extrême; c'est la fécondation artificielle.

Une fois qu'on savait que c'est le contact de la poussière fécon-

Digitized by Google

dante des étamines avec le sommet ou (comme disent les botanistes) le stigmate du pistil qui développe la graine, il était naturel de penser que la main de l'homme pouvait se charger de cette opération, et rendre ainsi, dans plus d'une circonstance, la fécondation plus sûre et plus facile. En Orient, les peuples qui cultivent le dattier, cueillent les fleurs à étamines sur les arbres mâles et les suspendent ensuite au-dessus des fleurs à pistil du dattier femelle; de cette manière ils assurent la fécondation, et sont certains de recueillir des fruits. L'opération n'est guère plus difficile pour d'autres fleurs. Nous avons dit plus haut que si dans une couche à melons on enlevait, avant leur épanouissement, toutes les fleurs à étamines, en n'y laissant que les fleurs à pistil, celles-ci (pourvu qu'on les préservât des insectes qui pourraient leur apporter le pollen) restaient frappées de stérilité et ne produisaient ni graines ni fruits. Pour leur rendre la fécondité, il suffit de prendre dans une autre couche le pollen des fleurs à étamines ou fleurs mâles et de le porter, à l'aide d'un pinceau, sur le stigmate ou sommet du pistil des fleurs femelles qu'on veut sauver de la stérilité; c'est un exemple bien frappant de l'action que l'homme peut exercer sur la reproduction des végétaux.

Il est des plantes dont la reproduction est difficile et qui sont souvent condamnées à la stérilité, par la raison que des circonstances diverses rendent difficile chez elles le contact du pollen des étamines avec le pistil. De ce nombre est, par exemple, la vanille transportée dans nos climats; aussi jamais cette plante ne s'y était-elle reproduite, et n'avait-elle porté de fruits dans nos serres. Il y a très-peu d'années qu'un professeur de l'université de Liége, M. Morren, a obtenu les premiers fruits de la vanille, et chaque année aujourd'hui cette plante, dans les serres de Liége, se couvre de fruits nouveaux. C'est par la fécondation artificielle que M. Morren est arrivé à ce résultat : il lui a suffi d'opérer le contact du pollen et du pistil qui n'avait pas lieu naturellement.

Depuis lors, cet exemple a été suivi par les horticulteurs pour amener la fécondation d'autres plantes de serres qui ne fructifiaient jamais.

Mais la grande importance de la fécondation artificielle ne consiste pas seulement à faciliter la production de la graine et des

Digitized by Google

fruits, mais à les modifier de manière à amener dans la végétation des produits nouveaux. C'est là le véritable triomphe de l'intelligence humaine sur la nature. On ne s'est pas borné, en effet, à mettre en contact le pistil des fleurs avec le pollen de celles que la nature avait spécialement destinées à leur fécondation. On a essayé les croisements, et l'on s'est ouvert ainsi un vaste champ de découvertes dans lequel quelques pas ont été faits depuis peu, mais dont il est impossible d'assigner les limites.

L'horticulture, depuis quelques années, a obtenu des résultats très-intéressants de cette fécondation par croisement. On lui doit déjà de nombreuses et belles variétés de dahlias, de rosiers, etc. La Belgique, sous ce rapport, marche à la tête du continent. Les habiles jardiniers de Gand sont dans ce moment célèbres parmi tous les horticulteurs du monde civilisé, par les beaux résultats qu'ils ont obtenu des *mariages forcés* ou croisements de leurs fleurs: les jardiniers belges n'ont aujourd'hui de rivaux qu'en Angleterre.

Les procédés de cette fécondation artificielle sont très simples; ils ne demandent d'autres instrument, que quelques petits pinceaux du genre de ceux dont on se sert pour l'aquarelle, une petite pince, des ciseaux, un canif. Comme il s'agit ordinairement des fleurs qui ont à la fois des étamines et un pistil, il suffit d'enlever de la fleur, que l'on veut féconder artificiellement, les étamines avant l'époque où elle se fendent pour répandre leur pollen; puis, on va prendre sur la fleur qu'on veut croiser avec la première le pollen de ses étamines; on se borne à prendre ce pollen au bout d'un pinceau et à toucher très-légèrement le stigmate du pistil sur lequel on veut agir. La fécondation s'opère. Il ne reste qu'à prendre quelques précautions pratiques auxquelles nous ne pouvons nous attacher ici, et qui varient suivant les plantes et suivant les circonstances dans lequelles on opère.

Autrefois pour obtenir, parmi les plantes, des variétés nouvelles, on n'avait d'autres ressources que les semis. Il fallait semer une grande quantité de graines, et attendre du hasard que quelques différences de terrain, de température, ou toutes autres influences fortuites, amenassent un changement dans le produit de l'une de ces graines. La première variété était la plus difficile à gagner. Une fois un changement obtenu, en semant les graines de la plante

Digitized by Google

modifiée, on arrivait plus aisément à d'autres modifications. Les espèces ont une sorte de stabilité qu'il est difficile d'ébranler, mais une fois qu'on l'a vaincue, en obtenant une première variété, celle-ci résiste moins que le type primitif à des changements ultérieurs, et ses graines amènent plus aisément de nouvelles modifications. C'est ainsi qu'on a longtemps cultivé le dahlia sans changement de couleur, mais une fois qu'une nouvelle nuance a été obtenue, elle en a engendré d'autres qui se sont multipliées de plus en plus.

Le semis exige du temps ; car ce n'est pas dès le premier essai qu'on arrive à des résultats ; et la variété obtenue, il faut souvent plusieurs générations pour l'affermir et l'empêcher de retourner au type primitif. Tout, d'ailleurs, dans les modifications auxquelles on peut arriver par le semis, est abandonné au hasard ; on espère un changement, mais on ne sait en quoi il consistera. Au moyen du croisement artificiel, au contraire, l'homme se rend maître de la nature ; son intelligence détermine à l'avance les effets qu'elle veut amener ; les résultats sont prévus, calculés et immédiats. Ainsi pour obtenir des fleurs doubles, que le semis ne produisait qu'accidentellement, il suffit aujourd'hui de croiser une plante à fleur simple avec une plante à fleur double. Ordinairement les couleurs des deux fleurs se mêlent par le croisement, comme si on les réunissait sur une palette ; seulement dans quelques espèces, au lieu de se fondre, elles s'isolent en panachure, en lignes, en bordure, etc.

Mais ce n'est pas aux fleurs que se bornent les effets utiles des procédés de fécondation artificielle, les fruits subiront par le même moyen la féconde influence de l'intelligence de l'homme. Veut-on améliorer un fruit précoce, on le croise avec une variété meilleure, mais un peu plus tardive. Cherche-t-on à donner plus de volume à un fruit tardif, on le féconde par une variété plus grande et un peu plus précoce.

Les heureux effets de l'hybridation ou croisement artificiel s'étendront infailliblement aux légumes. Grâce à ce procédé, le volume des légumes, leur précocité, leurs qualités farineuses, sucrées, etc., pourront être augmentées ou modifiées. Il n'est si modeste jardinier, possédant un coin de terre, qui, avec un peu de

Digitized by Google

soin et d'intelligence, ne puisse espérer de produire quelques légumes nouveaux.

L'agriculture, peut attendre du croisement artificiel des progrès bien plus utiles encore pour les plantes fourragères, oléagineuses, textiles, et surtout pour celles qui servent à la nouriture des hommes. Il existe déjà plusieurs centaines de variétés de froment; mais peut-être ne possédons, nous pas encore la meilleure, et est-il réservé à l'hybridation de nous la donner. Dans tous les cas, on peut en espérer des modifications qui donnent aux céréales des qualités mieux appropriées à toutes les conditions du sol, du climat et des convenances de ceux qui les cultivent.

Les arbres eux-mêmes ne sont pas hors de la portée de la fécondation artificielle. Ce levier puissant peut changer la nature du chêne, comme celle de la plus humble plante de nos jardins.

On le voit, l'hybridation est encore un de ces fruits merveilleux du progrès de la science de notre âge, dont l'imagination ne peut mesurer tous les résultats pratiques. L'industrie de notre époque subit chaque jour le contact de la science, et les prodigieux effets de cette féconde union frappent déjà de tous côtés nos regards. L'agriculture est probablement réservée au même sort que l'industrie. La science s'en empare par plusieurs endroits à la fois. Aussi notre siècle verra-t-il probablement les inventions agricoles se succéder bientôt à l'égal des inventions industrielles; et leurs effets peut-être auront une influence plus grande encore sur le sort de l'humanité. On s'occupe beaucoup en ce moment, parmi les agriculteurs belges, d'une invention qu'un étranger est venu mettre à l'épreuve chez nous. Il s'agit d'une préparation que subissent les graines, et dont l'effet serait de donner une telle énergie à la végétation qu'elle triompherait du sol le plus défavorable. Des propriétaires dont les terrains ont été ensemencés d'après ce procédé sont émerveillés de l'apparence qu'ils présentent déjà et attendent avec une vive impatience l'époque de la récolte. Si les résultats merveilleux qu'ils prévoient devaient se réaliser, ce serait dans l'agriculture une véritable révolution, qui aurait pour les consommateurs, les cultivateurs et les propriétaires, en un mot, pour l'économie sociale tout entière, les conséquences les plus diverses et les plus

Digitized by Google

imprévues. En fait d'inventions, l'agriculture aurait d'un seul bond devancé l'industrie; la machine à vapeur serait déjà dépassée. Quoiqu'il en soit, que le progrès agricole fasse ce pas de géant, ou qu'il suive une voie plus graduée, désormais il ne se soustraira plus à la féconde influence du progrès scientifique; pour le bonheur de l'humanité, le lien qui les unit ne fera plus que se resserrer.

Digitized by Google

BUSBECQ.

Un diplomate flamand du seizième siècle à la cour de Constantinople.

Roi de Castille, dominateur de l'Italie, empereur d'Occident, Charles-Quint préférait les Belges aux autres nations soumises à son sceptre ; c'est parmi les Flamands qu'il aimait à choisir ses conseillers, ses généraux, ses ambassadeurs. Ferdinand, son frère, d'abord roi des Romains, puis empereur d'Allemagne, se plaisait aussi à attirer des Belges à sa cour et à les employer dans les grandes affaires. Parmi ceux qui durent leur fortune à ce prince, il faut distinguer Busbecq, que le sévère historien De Thou appelait un grand homme. Quoi qu'il ait été un peu négligé par la postérité, l'habile négociateur, dont nous allons esquisser la vie, méritait cet hommage : doué de facultés éminentes, il sut en faire le plus noble usage ; il s'illustra non-seulement dans les affaires, mais aussi dans les lettres ; il rendit enfin les plus grands services à la maison d'Autriche et à l'Europe entière. C'est, en faisant allusion à Busbecq, à Scheppere de Nieuport et à Rym de Gand, qui résidèrent aussi à Constantinople, que l'empereur Maximilien II disait : « Les ambassadeurs flamands sont presque les seuls dont les négociations » aient été utiles à l'empire d'Allemagne. » Busbecq surtout méritait toute la reconnaissance de la maison impériale, car il ne se borna point à défendre ses intérêts contre Soliman ; le premier il révéla toutes les faiblesses de cet empire turc tant redouté des puissances chrétiennes parce qu'il était si peu connu. Dans les autres missions qui lui furent confiées, particulièrement pendant son ambassade à la cour de Henri III, Busbecq se signala aussi par sa dextérité, sa prudence, et par son intervention efficace et prépondérante

Digitized by Google

dans les affaires ; en résumé, la vie de cet homme remarquable, qui était d'ailleurs aussi fier de son titre de lettré que de celui d'ambassadeur, offre encore aujourd'hui une étude curieuse et d'utiles leçons.

C'est dans une petite ville de la Flandre occidentale, à Comines, que naquit en 1522 le futur ambassadeur de Ferdinand auprès de Soliman-le-Magnifique ; il était ainsi le compatriote du célèbre historien de Louis XI et de Charles le Téméraire. La naissance du premier était illégitime : mais le seigneur de Busbecq (1), son père, ne tarda pas à réparer sa faute ; car Augier-Ghislain avait à peine atteint l'âge de six ans qu'il fut légitimé par un rescrit de Charles-Quint. L'éducation classique de l'héritier des Busbecq fut ébauchée à l'université de Louvain, où il passa cinq ans, et achevée dans les écoles célèbres de Paris, Venise, Bologne et Padoue qu'il fréquenta successivement. Retiré ensuite pendant quelques années auprès de son père, il approfondit les diverses sciences, principalement l'histoire et la politique. Son mérite attira enfin l'attention ; les amis de son père le recommandèrent, et il fut désigné en 1554 pour accompagner en Angleterre Pierre Lassa, chargé par Ferdinand, roi des Romains, d'assister aux noces du fils de Charles-Quint avec Marie Tudor. Ce n'était là qu'un premier pas dans la carrière diplomatique ; aussi le protecteur de Busbecq, Van der Aa, ministre de Ferdinand, cherchait-il à lui procurer une mission plus importante. L'occasion qu'il attendait se présenta lorsqu'une maladie grave eut empêché Malvezzi, ambassadeur désigné du roi des Romains à Constantinople, de se rendre à son poste. Consulté sur le successeur qu'il faudrait donner a Malvezzi, Van der Aa proposa Busbecq, et sa nomination fut immédiatement décidée. A son retour d'Angleterre, Busbecq s'était retiré à Lille ; il y reçut, le 3 novembre 1554, l'ordre de se rendre à Vienne; il se mit en route le même jour, passa par Busbecq, pour y saluer son père et quelques-uns de ses amis, et arriva enfin à Bruxelles où don Pedre de Lassa lui montra des lettres du roi qui ordonnaient de procurer des chevaux frais au futur ambassadeur. « Les ordres de Sa Majesté furent exécutés, dit Busbecq dans sa relation adressée à Nicolas Micaut, seigneur d'Indeveld, et dans peu je fus à Vienne, mais vous ne sauriez concevoir tous les dangers que je courus dans cette route : le cheval me fatiguait extrêmement, les chemins n'étaient pas praticables, à cause des pluies continuelles, les jours fort courts; j'étais obligé de marcher pendant la nuit, et point de lune ; cependant j'arrivai sain et sauf. » Busbecq sentait en lui le courage de remplir avec honneur une mission non-seulement difficile, comme nous verrons, mais aussi environnée de dangers. Aujourd'hui

(1) La seigneurie de *Bourbeke* était située dans la châtellenie de Lille, un décret des archiducs Albert et Isabelle l'érigea en baronnie en 1600.

Digitized by Google

que l'empire turc n'est plus qu'un fief des grandes puissances chrétiennes, on ne se doute pas du mépris avec lequel on y traitait autrefois leurs ambassadeurs, des outrages dont on les accablait. M. Van der Aa présenta lui-même Busbecq au roi ; dans une audience fort longue, pendant laquelle le jeune ambassadeur sut entièrement captiver les bonnes grâces de Ferdinand, il fut décidé d'abord qu'il accepterait la mission qui lui était confiée, puis qu'il se mettrait immédiatement en route pour arriver à Bude dans le courant de novembre. Le roi ne laissait que douze jours à Busbecq, temps à peine suffisant pour ses préparatifs ; aussi son embarras était-il grand. « Je ne connaissais, dit-il lui-même, ni le caractère, ni les mœurs, ni les usages de la nation Ottomane ; n'eût-il pas été de la dernière imprudence que j'eusse hasardé cette ambassade sans auparavant prendre des instructions ? » En conséquence il retrancha encore sur ces douze jours pour se faire instruire, et il s'adressa à celui qui pouvait le mieux l'éclairer, à M. Malvezzi, qui avait déjà résidé à Constantinople.

Le lecteur aussi, s'il veut comprendre les négociations confiées à Busbecq et apprécier les services qu'il rendit à la maison d'Autriche, doit connaître la position de Ferdinand à l'égard des Turcs. Quelques détails rétrospectifs sont donc indispensables.

Dès l'année 1522 Charles-Quint avait cédé à son frère tous ses droits sur les possessions autrichiennes ; Ferdinand venait d'épouser à cette époque la princesse Anne, sœur de Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, qui, lui-même, avait épousé l'archiduchesse Marie, sœur de Charles-Quint et de Ferdinand. Mais déjà la puissance ottomane, qui avait repris sa marche ascendante sous Selim Ier, menaçait le jeune prince qui régnait sur les Hongrois : après avoir détruit l'empire des Mamelucks, subjugué l'Egypte et la Syrie, Selim rêvait la conquête des provinces arrosées par le Danube, peut-être celle de l'Allemagne entière, lorsque la mort vint suspendre ses desseins. Malheureusement pour la chrétienté Soliman-le-magnifique monta alors sur le trône et se montra encore plus entreprenant que son Père. La conquête de la Bosnie, la prise de Belgrade et celle de l'île de Rhodes furent les débuts de son règne ; en 1526, il reparut sur les frontières et passa le Danube à la tête d'une armée de 200,000 hommes. Les querelles de religion empêchèrent les princes de l'empire de voler au secours du roi Louis ; il ne désespérait néanmoins pas de vaincre les infidèles, car s'il n'avait encore que 50,000 hommes autour de lui, il pouvait compter sur une autre armée forte de 40,000 combattants que lui amenait Jean de Zapoli, vayvode de Transylvanie ; et ces forces étaient suffisantes pour arrêter les hordes musulmanes. Malheureusement les nobles Hongrois, soit jalousie, soit impatience, refusèrent d'attendre le vayvode, entraînèrent leur prince dans les plaines de Mohatz,

Digitized by Google

et il y succomba avec 22,000 des siens. La conquête des places les plus importantes de la Hongrie fut pour les Turcs le fruit de cette victoire ou plutôt de cet épouvantable massacre. Comme Louis n'avait point laissé d'enfants et qu'il était le dernier rejeton mâle de sa maison, Ferdinand réclama d'abord, en vertu des pactes de famille, les couronnes de Hongrie et de Bohême; mais quand il vit que les habitants des deux pays ne renonceraient pas à leur droit d'élection, il se résigna à se présenter comme candidat dans la forme accoutumée. Élu sans opposition en Bohême, il trouva en Hongrie un redoutable compétiteur dans ce Jean de Zapoli, dont nous avons parlé; celui-ci avait déjà été couronné à Bude, récemment évacuée par les Turcs, lorsqu'une nouvelle Diète convoquée à Presbourg par la veuve de Louis cassa son élection et déféra le sceptre à Ferdinand. Jean, forcé de sortir du royaume, réclama l'assistance de Soliman, lui offrant la suzeraineté du pays et un tribut annuel. De son côté, Ferdinand, enivré par un premier succès, avait aussi envoyé un ambassadeur à Constantinople, mais c'était pour demander la restitution de Belgrade et celle de plusieurs autres places. Voici la fière et terrible réponse du sultan : « Belgrade ! Allez dire à votre maître » que je vais me mettre en marche. Je porterai, attachées à ma poitrine, » les clefs de mes forteresses de Hongrie, et j'irai jusqu'à cette plaine de » Mohatz, où Louis a trouvé son tombeau. Que Ferdinand vienne s'y me» surer avec moi, qu'il me dompte et qu'il m'enlève ces clefs, après avoir » séparé ma tête de mon corps ! et si je ne le trouve pas à Mohatz, j'irai le » chercher à Bude, ou je le suivrai jusqu'à Vienne. » Soliman tint parole; bientôt on le revit dans les plaines de Mohatz avec une armée de 300,000 hommes; il traversa ensuite la Hongrie, comme un ouragan, et vint camper sous les murs de Vienne (1529). Les Turcs, après un siége de trente

Digitized by Google

une retraite honteuse (1532.) Ferdinand aurait voulu alors se servir de l'armée réunie sous les murs de Vienne pour écraser son compétiteur, mais il ne trouva pas dans son frère un grand empressement à le seconder. Charles consentit seulement en 1538 à s'employer pour réconcilier les deux rivaux. Il fut alors stipulé que Jean de Zapoli, maître de la plus grande partie de Hongrie, conserverait ce territoire avec le titre de roi, mais que sa descendance masculine ne pourrait hériter que de la Transylvanie. A peine le traité fut-il signé que Jean, déjà avancé en âge et sans enfants, épousa Isabelle, fille de Sigismond, roi de Pologne; un fils (Jean-Sigismond) fut le fruit de cette union, et sa naissance ne précéda que de quinze jours la mort de l'ambitieux et tenace vayvode (1540). Le moment était venu où Ferdinand aurait dû rester paisible possesseur de la couronne; conformément au traité conclu avec Jean de Zapoli, il fit demander à sa veuve la remise du royaume, lui offrant en même temps de revêtir le prince son fils de la dignité de vayvode de Transylvanie. Mais Isabelle, soutenue par quelques seigneurs jaloux de régner sous le nom de Sigismond, sollicita l'appui du sultan et fit couronner son fils dans la citadelle de Bude. Une armée autrichienne vint l'y assiéger, mais aussitôt le pacha de Belgrade accourut aussi avec des troupes et battit les soldats de Ferdinand. Soliman lui-même apparut enfin, se rendit maître du cours du Danube et joignit à son empire les provinces méridionales de la Hongrie, tout en ayant l'air de protéger Isabelle et son fils.

Pour conserver cette couronne de St-Etienne disputée depuis si longtemps, Ferdinand prit la résolution d'envoyer à Constantinople M. Malvezzi qui, sur les instances du roi de France, obtint une trêve de cinq années, sous la condition que son maître payerait au sultan un tribut annuel de 30,000 ducats et qu'il se reconnaîtrait feudataire de la Porte-Ottomane (1545.) Soliman enjoignit alors à la reine Isabelle et aux tuteurs de Jean-Sigismond de renoncer, en son nom, à tout droit sur le trône de Hongrie. En échange le jeune prince fut investi de la principauté de Transylvanie, et de tout le pays situé à l'orient de la Teysse, pour les tenir en fiefs de la Sublime-Porte et à charge de lui payer un tribut de 20,000 écus. Mais en 1550 Ferdinand parvint à se rendre maître aussi de la Transylvanie : il avait gagné George Uthy-

, le ministre le plus influent
rtisans et d'un corps de trou-
er, en faveur de Ferdinand,
nsylvanie et la Hongrie, et
· et de Ratibon, en Silésie,

es Turcs, se négociait, M.
Constantinople avec le titre

Digitized by Google

imprévues.
devancé l'i
Quoiqu'il
ou qu'il s
traira plu
le bonheu
se resserr

dans les affaires ; en résumé, la vie de cet hon
d'ailleurs aussi fier de son titre de lettré que d
encore aujourd'hui une étude curieuse et d'utiles

C'est dans une petite ville de la Flandre occide
quit en 1522 le futur ambassadeur de Ferdinand
gnifique ; il était ainsi le compatriote du célèbre h
Charles le Téméraire. La naissance du premier éta
gneur de Busbecq (1), son père, ne tarda pas à re
gier-Ghislain avait à peine atteint l'âge de six ans q
rescrit de Charles-Quint. L'éducation classique de l'
ébauchée à l'université de Louvain, où il passa cinq
les écoles célèbres de Paris, Venise, Bologne et Pado
cessivement. Retiré ensuite pendant quelques années
approfondit les diverses sciences, principalement l'h
Son mérite attira enfin l'attention ; les amis de son père
et il fut désigné en 1554 pour accompagner en Angleterre
par Ferdinand, roi des Romains, d'assister aux noce
Quint avec Marie Tudor. Ce n'était là qu'un premier pas
plomatique ; aussi le protecteur de Busbecq, Van der Aa
dinand, cherchait-il à lui procurer une mission plus imp
qu'il attendait se présenta lorsqu'une maladie grave eut e
ambassadeur désigné du roi des Romains à Constantinople,
poste. Consulté sur le successeur qu'il faudrait donner a Ma
Aa proposa Busbecq, et sa nomination fut immédiatement d
tour d'Angleterre, Busbecq s'était retiré à Lille ; il y reçut
1554, l'ordre de se rendre à Vienne; il se mit en route le mê
par Busbecq, pour y saluer son père et quelques-uns de ses
enfin à Bruxelles où don Pedre de Lassa lui montra des lettres
donnaient de procurer des chevaux frais au futur ambassadeur.
de Sa Majesté furent exécutés, dit Busbecq dans sa relation a
colas Micaut, seigneur d'Indeveld, et dans peu je fus à Vienne
ne sauriez concevoir tous les dangers que je courus dans cette rou
me fatiguait extrêmement, les chemins n'étaient pas praticable
des pluies continuelles, les jours fort courts; j'étais obligé de marche
nuit, et point de lune ; cependant j'arrivai sain et sauf. » Busb
en lui le courage d[illegible]ec honneur une mission non-seulem
cile, comme r[illegible]s aussi environnée de dangers. Au

(1) La [illegible] était située dans la châtellenie de Lille,
[illegible]le l'érigea en baronnie en 1600.

Digitized by Google

, la vie de ce n'est plus qu'un fief des grandes puissances chrétiennes, on re de lettré que mépris avec lequel on y traitait autrefois leurs ambassa- urieuse et d'ées dont on les accablait. M. Van der Aa présenta lui-même e la Flandre en dans une audience fort longue, pendant laquelle le jeune leur de Ferdi entièrement captiver les bonnes grâces de Ferdinand, il fut triote du cœ qu'il accepterait la mission qui lui était confiée, puis qu'il se nce du premier tement en route pour arriver à Bude dans le courant de no- ne tarda pas ne laissait que douze jours à Busbecq, temps à peine suffi- l'âge de six séparatifs; aussi son embarras était-il grand. « Je ne connais- tion classique même, ni le caractère, ni les mœurs, ni les usages de la nation , où il passa ût-il pas été de la dernière imprudence que j'eusse hasardé , Bologne et le sans auparavant prendre des instructions ? » En conséquence quelques encore sur ces douze jours pour se faire instruire, et il s'adressa principalement vait le mieux l'éclairer, à M. Malvezzi, qui avait déjà résidé s amis de Soli ple.

gner en Angl aussi, s'il veut comprendre les négociations confiées à Busbecq 'assister aux services qu'il rendit à la maison d'Autriche, doit connaître qu'un premier e Ferdinand à l'égard des Turcs. Quelques détails rétrospectifs becq, Van de lispensables.

mission plus e 1522 Charles-Quint avait cédé à son frère tous ses droits sur ladie grave ns autrichiennes; Ferdinand venait d'épouser à cette époque la à Constantino ne, sœur de Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, qui, lui drait donner épousé l'archiduchesse Marie, sœur de Charles-Quint et de Fer- immédiatemen is déjà la puissance ottomane, qui avait repris sa marche ascen- à Lille; il y Selim Ier, menaçait le jeune prince qui régnait sur les Hongrois : nit en route détruit l'empire des Mamelucks, subjugué l'Egypte et la Syrie, elques-uns d it la conquête des provinces arrosées par le Danube, peut-être celle montra dès agne entière, lorsque la mort vint suspendre ses desseins. Malheu- tur ambassa pour la chrétienté Soliman-le-magnifique monta alors sur le trône dans sa rel tra encore plus entreprenant que son Père. La conquête de la Bos- u je fus à rise de Belgrade et celle de l'île de Rhodes furent les débuts de son rus dans cet n 1526, il reparut sur les frontières et passa le Danube à la tête ent pas moins de 200,000 hommes. Les querelles de religion empêchèrent les s obligé de le l'empire de voler au secours du roi Louis; il ne désespérait néan- in et sauf as de vaincre les infidèles, car s'il n'avait encore que 30,000 hom- mission no our de lui, il pouvait compter sur une autre armée forte de 40,000 e de dange tants que lui amenait Jean de Zapoli, vayvode de Transylvanie; et ces étaient suffisantes pour arrêter les hordes musulmanes. Malheu- ntellenie ent les nobles Hongrois, soit jalousie, soit impatience, refusèrent 1600. dre le vayvode, entraînèrent leur prince dans les plaines de Mohatz,

Digitized by Google

modifi
espèces
une fo
celle-ci
térieurs
dificatio
changen
obtenue
plus en
Le sen
qu'on arr
plusieurs
au type
quelles on
on espère
moyen du
maître de
effets qu'el
immédiats.
ne produisa
une plante
rement les
sement, com
dans quelque
nachure, en
Mais ce n'e
procédés de
même moyen
Veut-on amélio
meilleure, mais u
volume à un frui
et un peu plus pr
Les heureux e
tendront

imprévues. En fait d'inventions, l'agriculture aurait d'
devancé l'industrie; la machine à vapeur serait dé
Quoiqu'il en soit, que le progrès agricole fasse ce p
ou qu'il suive une voie plus graduée, désormais il
traira plus à la féconde influence du progrès scien
le bonheur de l'humanité, le lien qui les unit ne
se resserrer.

Digitized by Google

BUSBECQ.

mate flamand du seizième siècle à la cour de Constantinople.

Castille, dominateur de l'Italie, empereur d'Occident, Charles-
férait les Belges aux autres nations soumises à son sceptre ; c'est
Flamands qu'il aimait à choisir ses conseillers, ses généraux, ses
urs. Ferdinand, son frère, d'abord roi des Romains, puis empe-
:magne, se plaisait aussi à attirer des Belges à sa cour et à les em-
ns les grandes affaires. Parmi ceux qui durent leur fortune à ce
faut distinguer Busbecq, que le sévère historien De Thou appelait
:omme. Quoi qu'il ait été un peu négligé par la postérité, l'habile
r, dont nous allons esquisser la vie, méritait cet hommage : doué
s éminentes, il sut en faire le plus noble usage ; il s'illustra non-
dans les affaires, mais aussi dans les lettres ; il rendit enfin les
ls services à la maison d'Autriche et à l'Europe entière. C'est, en
ision à Busbecq, à Scheppere de Nieuport et à Rym de Gand, qui
aussi à Constantinople, que l'empereur Maximilien II disait :
bassadeurs flamands sont presque les seuls dont les négociations
é utiles à l'empire d'Allemagne. » Busbecq surtout méritait toute la
sance de la maison impériale, car il ne se borna point à défendre
ts contre Soliman ; le premier il révéla toutes les faiblesses de cet
ire tant redouté des puissances chrétiennes parce qu'il était si peu
ans les autres missions qui lui furent confiées, particulièrement
son ambassade à la cour de Henri III, Busbecq se signala aussi par
té, sa prudence, et par son intervention efficace et prépondérante

Digitized by Google

et il y succomba avec 22,000 des siens. La conquête des places les plus importantes de la Hongrie fut pour les Turcs le fruit de cette victoire ou plutôt de cet épouvantable massacre. Comme Louis n'avait point laissé d'enfants et qu'il était le dernier rejeton mâle de sa maison, Ferdinand réclama d'abord, en vertu des pactes de famille, les couronnes de Hongrie et de Bohême; mais quand il vit que les habitants des deux pays ne renonceraient pas à leur droit d'élection, il se résigna à se présenter comme candidat dans la forme accoutumée. Élu sans opposition en Bohême, il trouva en Hongrie un redoutable compétiteur dans ce Jean de Zapoli, dont nous avons parlé; celui-ci avait déjà été couronné à Bude, récemment évacuée par les Turcs, lorsqu'une nouvelle Diète convoquée à Presbourg par la veuve de Louis cassa son élection et déféra le sceptre à Ferdinand. Jean, forcé de sortir du royaume, réclama l'assistance de Soliman, lui offrant la suzeraineté du pays et un tribut annuel. De son côté, Ferdinand, enivré par un premier succès, avait aussi envoyé un ambassadeur à Constantinople, mais c'était pour demander la restitution de Belgrade et celle de plusieurs autres places. Voici la fière et terrible réponse du sultan : « Belgrade ! Allez dire à votre maître » que je vais me mettre en marche. Je porterai, attachées à ma poitrine, » les clefs de mes forteresses de Hongrie, et j'irai jusqu'à cette plaine de » Mohatz, où Louis a trouvé son tombeau. Que Ferdinand vienne s'y mesurer avec moi, qu'il me dompte et qu'il m'enlève ces clefs, après avoir » séparé ma tête de mon corps ! et si je ne le trouve pas à Mohatz, j'irai le » chercher à Bude, ou je le suivrai jusqu'à Vienne. » Soliman tint parole; bientôt on le revit dans les plaines de Mohatz avec une armée de 300,000 hommes; il traversa ensuite la Hongrie, comme un ouragan, et vint camper sous les murs de Vienne (1529). Les Turcs, après un siége de trente jours, durent cependant renoncer à leur entreprise, mais, en se retirant, ils ravagèrent toute la Hongrie, sans égard pour le roi qu'ils venaient d'élire, car Soliman lui-même avait restitué la couronne de Saint-Etienne à Jean de Zapoli. Pendant les deux années qui suivirent, Ferdinand et le vayvode continuèrent à se disputer le royaume, tandis que Soliman faisait d'immenses préparatifs pour venger l'échec qu'il avait naguère essuyé. Il reparut enfin sur le Danube, avec une armée plus formidable que toutes celles qu'il avait déjà conduites en Hongrie; peut-être l'Autriche eut-elle été conquise, si une petite ville de la frontière de la Styrie, Guntz, n'avait su arrêter pendant vingt-huit jours les innombrables bataillons turcs. Cette héroïque résistance donna le temps à Charles-Quint d'appeler à son aide toutes les forces de l'empire et de réunir plus de 120,000 hommes sous les murailles de Vienne. Soliman, déjà découragé par la résistance de Guntz, n'osa risquer une bataille contre les meilleures troupes de la chrétienté, et il se hâta de faire

Digitized by Google

une retraite honteuse (1532.) Ferdinand aurait voulu alors se servir de l'armée réunie sous les murs de Vienne pour écraser son compétiteur, mais il ne trouva pas dans son frère un grand empressement à le seconder. Charles consentit seulement en 1538 à s'employer pour réconcilier les deux rivaux. Il fut alors stipulé que Jean de Zapoli, maître de la plus grande partie de Hongrie, conserverait ce territoire avec le titre de roi, mais que sa descendance masculine ne pourrait hériter que de la Transylvanie. A peine le traité fut-il signé que Jean, déjà avancé en âge et sans enfants, épousa Isabelle, fille de Sigismond, roi de Pologne; un fils (Jean-Sigismond) fut le fruit de cette union, et sa naissance ne précéda que de quinze jours la mort de l'ambitieux et tenace vayvode (1540). Le moment était venu où Ferdinand aurait dû rester paisible possesseur de la couronne; conformément au traité conclu avec Jean de Zapoli, il fit demander à sa veuve la remise du royaume, lui offrant en même temps de revêtir le prince son fils de la dignité de vayvode de Transylvanie. Mais Isabelle, soutenue par quelques seigneurs jaloux de régner sous le nom de Sigismond, sollicita l'appui du sultan et fit couronner son fils dans la citadelle de Bude. Une armée autrichienne vint l'y assiéger, mais aussitôt le pacha de Belgrade accourut aussi avec des troupes et battit les soldats de Ferdinand. Soliman lui-même apparut enfin, se rendit maître du cours du Danube et joignit à son empire les provinces méridionales de la Hongrie, tout en ayant l'air de protéger Isabelle et son fils.

Pour conserver cette couronne de St-Etienne disputée depuis si longtemps, Ferdinand prit la résolution d'envoyer à Constantinople M. Malvezzi qui, sur les instances du roi de France, obtint une trêve de cinq années, sous la condition que son maître payerait au sultan un tribut annuel de 30,000 ducats et qu'il se reconnaitrait feudataire de la Porte-Ottomane (1545.) Soliman enjoignit alors à la reine Isabelle et aux tuteurs de Jean-Sigismond de renoncer, en son nom, à tout droit sur le trône de Hongrie. En échange le jeune prince fut investi de la principauté de Transylvanie, et de tout le pays situé à l'orient de la Teysse, pour les tenir en fiefs de la Sublime-Porte et à charge de lui payer un tribut de 20,000 écus. Mais en 1550 Ferdinand parvint à se rendre maître aussi de la Transylvanie : il avait gagné George Uthysenitsch, plus connu sous le nom de Martinuzzi, le ministre le plus influent du fils de Zapoli. Martinuzzi, à l'aide de ses partisans et d'un corps de troupes autrichiennes, contraignit Isabelle à renoncer, en faveur de Ferdinand, à tous les droits de Jean Sigismond sur la Transylvanie et la Hongrie, et à recevoir en échange les principautés d'Oppeler et de Ratibon, en Silésie, et une somme de 100,000 ducats.

Pendant que ce traité, si défavorable pour les Turcs, se négociait, M. Malvezzi avait été envoyé pour la seconde fois à Constantinople avec le titre

Digitized by Google

d'ambassadeur ordinaire ; il fut la première victime de la colère du sultan. Soliman, croyant qu'il avait été trompé par l'ambassadeur, s'emporta d'abord contre son visir, Rustan, qui de berger était devenu ministre ; et celui-ci ne vit d'autre moyen d'échapper au lacet qu'en jetant Malvezzi en prison, après avoir confisqué ses effets et mis ses domestiques à l'encan. Le pauvre ambassadeur resta dans un cachot pendant deux mois, et y contracta une maladie, de laquelle il pensa mourir, parce qu'on ne voulait permettre à personne, pas même à un médecin, d'aller le visiter et de lui donner du secours. Pour le faire relâcher, il fallut que Ferdinand, envoyât à Constantinople l'évêque d'Eger avec une mission spéciale. Au moment où Busbecq était désigné pour remplacer Malvezzi, la plus grande irritation régnait dans le divan, car on ne voulait nullement perdre la pension de 20,000 écus assignée sur la Transylvanie. Ferdinand dans son traité d'échange avec Isabelle, n'avait pris aucun engagement relativement à cette pension ; la reine, de son côté, s'en trouvait déchargée, puisqu'elle cessait de jouir de la Transylvanie, seul domaine pour lequel elle s'était rendue tributaire de la Porte. Le divan admettait cette dernière excuse ; mais il prétendait, d'autre part, que la reine n'avait pu traiter avec Ferdinand de la Transylvanie, sans l'aveu de Soliman, et que l'ayant fait, le traité était nul. Le roi, sachant que Soliman ne pouvait quitter son empire où se passait alors une effroyable tragédie, le roi, rendu plus hardi, déclarait qu'il ignorait les droits de la Porte sur la Transylvanie, qu'il avait traité avec la veuve du vayvode dans la bonne foi, que cette princesse n'y avait été contrainte ni par force ni par ruse, qu'il voulait que son traité eût toute son exécution, qu'il ne payerait de tribut à personne et qu'il resterait maître du territoire en litige.

Après avoir reçu de Malvezzi des notions indispensables sur la négociation entamée avec la Porte et sur les usages particuliers des Turcs, Busbecq se mit en route à l'époque fixée pour son voyage. Il traversa la Basse-Hongrie, Belgrade, la Servie, la Bulgarie, la Thrace [1] et arriva dans la capitale de l'empire ottoman, le 29 janvier 1555. Soliman était encore à Amasieh, dans l'Asie-Mineure, où venait de se passer la tragédie dont nous avons parlé: accusé de conspiration par une marâtre impitoyable, la sultane Roxolane qui voulait assurer le trône à son fils aîné Selim, Mustapha, le véritable héritier de l'empire, avait été assassiné dans la tente même de son père. Ce crime épouvantable avait excité l'indignation des Janissaires, très attachés à l'infortuné Mus-

[1] Il est curieux de comparer les détails consignés dans la 1ère. lettre de Busbecq avec les renseignements fournis par M. Blanqui qui traversa ces mêmes contrées en 1841. Voir son *Voyage en Bulgarie*, dont la *Revue Nationale* a rendu compte, t. VIII, p. 272.

Digitized by Google

tapha, et pour les apaiser, Soliman avait été obligé de disgracier son premier visir, Rustan, qui passait pour le complice de Roxolane. Un courrier avait été dépêché à Soliman, pour lui apprendre l'arrivée du nouvel ambassadeur de Ferdinand ; et bientôt le sultan donna l'ordre au gouverneur de Constantinople de faire passer Busbecq en Asie. Le 9 mars, il partit pour la Natolie, et, le soir du 7 avril, trente jours après son départ de Constantinople, il parvint à Amasieh. Les premiers jours se passèrent en visites faites à Achmet, le successeur de Rustan, et aux autres bachas, pour obtenir de leur part une intervention bienveillante. Busbecq et sa suite furent enfin introduits dans le palais du sultan et d'une manière très originale. Des Turcs vinrent recevoir les envoyés à la première porte et les conduisirent, en les tenant sous le bras, jusqu'à la salle d'audience ; la présence de l'empereur ne changea rien à ce cérémonial. On leur apprit plus tard que les Ottomans avaient adopté cette coutume depuis qu'un Croate, s'étant introduit dans l'appartement d'Achmet 1er, sous prétexte de lui présenter un placet, assassina ce prince pour venger la mort du despote de Servie. Soliman était assis sur un trône élevé de terre seulement d'un pied ; ce trône était couvert de très riches tapis et enceint d'une balustrade sculptée ; à sa droite pendait un arc, et des flèches à sa gauche. Le sultan était alors dans la soixante-dixième année de son âge, d'une santé assez bonne, quoique n'ayant point de couleur ; mais il savait aussi bien que les femmes réparer cette injure du temps en se mettant du rouge ; il prenait ce soin surtout les jours où il recevait quelque ambassadeur, afin qu'il rendit compte à sa cour de l'embonpoint et de la bonne santé dont les couleurs de son visage semblaient être des preuves irrécusables ; il s'imaginait par-là intimider ses voisins. Mais à l'égard de Busbecq Soliman ne se donna pas la peine d'user de ces artifices ; aussi ses rides et son teint pâle paraissaient-ils dans tout leur naturel. Busbecq, toujours escorté de ses deux écuyers, s'étant avancé vers le trône, prit humblement la main du sultan comme pour la baiser, ensuite il se retira jusqu'au mur opposé, allant toujours en arrière, et là il fit connaître les intentions de son maître. Soliman, qui s'attendait à une complète soumission, ne répondit que deux mots d'un ton méprisant : c'est bon ! c'est bon ! et Busbecq fut renvoyé à son hôtel. Comme le divan venait alors de conclure un traité de paix avec la Perse, cette circonstance contribuait à augmenter les prétentions du sultan ; tout ce que Busbecq put obtenir fut une trêve de six mois, afin qu'il eut le temps d'écrire à Ferdinand et celui de recevoir sa réponse. Busbecq était venu en Turquie pour servir en qualité d'ambassadeur ordinaire à la Porte, dans le cas où la paix eut été conclue ; mais comme on ne prévoyait point qu'elle se ferait, même après les six mois de trêve, le divan lui proposa de retourner en Allemagne avec des lettres de Soliman pour Ferdinand. L'audience de congé, qu'il reçut

Digitized by Google

d'ambassadeur ordinaire ; il fut la première victime de la colère du sultan. Soliman, croyant qu'il avait été trompé par l'ambassadeur, s'emporta d'abord co
lui-ci n
prison ,
pauvre
une mal
à perso
secours.
tinople
était dé
le divan
assignée
belle , n
de son
sylvanie
Le diva
que la r
veu de
que Soli
tragédie
Porte su
la bonn
ruse , q
de tribu

Aprè
entamée
en route
grade, l
pire ott
l'Asie-M
conspir
assurer
pire , av
table av

[1] Il e
becq av
contrée
compte,

Digitized by Google

tapha, et pour les apaiser, Soliman avait été obligé de disgracier son premier visir, Rustan, qui passait pour le complice de Roxolane. Un courrier avait

Digitized by Google

dans les affaires ; en résumé, la vie de cet homme remarquable, qui était d'ailleurs aussi fier de son titre de lettré que de celui d'ambassadeur, offre encore aujourd'hui une étude curieuse et d'utiles leçons.

C'est dans une petite ville de la Flandre occidentale, à Comines, que naquit en 1522 le futur ambassadeur de Ferdinand auprès de Soliman-le-Magnifique ; il était ainsi le compatriote du célèbre historien de Louis XI et de Charles le Téméraire. La naissance du premier était illégitime : mais le seigneur de Busbecq (1), son père, ne tarda pas à réparer sa faute ; car Augier-Ghislain avait à peine atteint l'âge de six ans qu'il fut légitimé par un rescrit de Charles-Quint. L'éducation classique de l'héritier des Busbecq fut ébauchée à l'université de Louvain, où il passa cinq ans, et achevée dans les écoles célèbres de Paris, Venise, Bologne et Padoue qu'il fréquenta successivement. Retiré ensuite pendant quelques années auprès de son père, il approfondit les diverses sciences, principalement l'histoire et la politique. Son mérite attira enfin l'attention ; les amis de son père le recommandèrent, et il fut désigné en 1554 pour accompagner en Angleterre Pierre Lassa, chargé par Ferdinand, roi des Romains, d'assister aux noces du fils de Charles-Quint avec Marie Tudor. Ce n'était là qu'un premier pas dans la carrière diplomatique ; aussi le protecteur de Busbecq, Van der Aa, ministre de Ferdinand, cherchait-il à lui procurer une mission plus importante. L'occasion qu'il attendait se présenta lorsqu'une maladie grave eut empêché Malvezzi, ambassadeur désigné du roi des Romains à Constantinople, de se rendre à son poste. Consulté sur le successeur qu'il faudrait donner a Malvezzi, Van der Aa proposa Busbecq, et sa nomination fut immédiatement décidée. A son retour d'Angleterre, Busbecq s'était retiré à Lille ; il y reçut, le 3 novembre 1554, l'ordre de se rendre à Vienne; il se mit en route le même jour, passa par Busbecq, pour y saluer son père et quelques-uns de ses amis, et arriva enfin à Bruxelles où don Pedre de Lassa lui montra des lettres du roi qui ordonnaient de procurer des chevaux frais au futur ambassadeur. « Les ordres de Sa Majesté furent exécutés, dit Busbecq dans sa relation adressée à Nicolas Micaut, seigneur d'Indeveld, et dans peu je fus à Vienne, mais vous ne sauriez concevoir tous les dangers que je courus dans cette route : le cheval me fatiguait extrêmement, les chemins n'étaient pas praticables, à cause des pluies continuelles, les jours fort courts; j'étais obligé de marcher pendant la nuit, et point de lune ; cependant j'arrivai sain et sauf. » Busbecq sentait en lui le courage de remplir avec honneur une mission non-seulement difficile, comme nous verrons, mais aussi environnée de dangers. Aujourd'hui

(1) La seigneurie de *Bourbeke* était située dans la châtellenie de Lille, un décret des archiducs Albert et Isabelle l'érigea en baronnie en 1600.

Digitized by Google

que l'empire turc n'est plus qu'un fief des grandes puissances chrétiennes, on ne se doute pas du mépris avec lequel on y traitait autrefois leurs ambassadeurs, des outrages dont on les accablait. M. Van der Aa présenta lui-même Busbecq au roi ; dans une audience fort longue, pendant laquelle le jeune ambassadeur sut entièrement captiver les bonnes grâces de Ferdinand, il fut décidé d'abord qu'il accepterait la mission qui lui était confiée, puis qu'il se mettrait immédiatement en route pour arriver à Bude dans le courant de novembre. Le roi ne laissait que douze jours à Busbecq, temps à peine suffisant pour ses préparatifs; aussi son embarras était-il grand. « Je ne connaissais, dit-il lui-même, ni le caractère, ni les mœurs, ni les usages de la nation Ottomane ; n'eût-il pas été de la dernière imprudence que j'eusse hasardé cette ambassade sans auparavant prendre des instructions ? » En conséquence il retrancha encore sur ces douze jours pour se faire instruire, et il s'adressa à celui qui pouvait le mieux l'éclairer, à M. Malvezzi, qui avait déjà résidé à Constantinople.

Le lecteur aussi, s'il veut comprendre les négociations confiées à Busbecq et apprécier les services qu'il rendit à la maison d'Autriche, doit connaître la position de Ferdinand à l'égard des Turcs. Quelques détails rétrospectifs sont donc indispensables.

Dès l'année 1522 Charles-Quint avait cédé à son frère tous ses droits sur les possessions autrichiennes ; Ferdinand venait d'épouser à cette époque la princesse Anne, sœur de Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, qui, lui-même, avait épousé l'archiduchesse Marie, sœur de Charles-Quint et de Ferdinand. Mais déjà la puissance ottomane, qui avait repris sa marche ascendante sous Selim Ier, menaçait le jeune prince qui régnait sur les Hongrois : après avoir détruit l'empire des Mamelucks, subjugué l'Egypte et la Syrie, Selim rêvait la conquête des provinces arrosées par le Danube, peut-être celle de l'Allemagne entière, lorsque la mort vint suspendre ses desseins. Malheureusement pour la chrétienté Soliman-le-magnifique monta alors sur le trône et se montra encore plus entreprenant que son Père. La conquête de la Bosnie, la prise de Belgrade et celle de l'île de Rhodes furent les débuts de son règne ; en 1526, il reparut sur les frontières et passa le Danube à la tête d'une armée de 200,000 hommes. Les querelles de religion empêchèrent les princes de l'empire de voler au secours du roi Louis ; il ne désespérait néanmoins pas de vaincre les infidèles, car s'il n'avait encore que 30,000 hommes autour de lui, il pouvait compter sur une autre armée forte de 40,000 combattants que lui amenait Jean de Zapoli, vayvode de Transylvanie ; et ces forces étaient suffisantes pour arrêter les hordes musulmanes. Malheureusement les nobles Hongrois, soit jalousie, soit impatience, refusèrent d'attendre le vayvode, entraînèrent leur prince dans les plaines de Mohatz,

Digitized by Google

et il y succomba avec 22,000 des siens. La conquête des places les plus importantes de la Hongrie fut pour les Turcs le fruit de cette victoire ou plutôt de cet épouvantable massacre. Comme Louis n'avait point laissé d'enfants et qu'il était le dernier rejeton mâle de sa maison, Ferdinand réclama d'abord, en vertu des pactes de famille, les couronnes de Hongrie et de Bohême; mais quand il vit que les habitants des deux pays ne renonceraient pas à leur droit d'élection, il se résigna à se présenter comme candidat dans la forme accoutumée. Élu sans opposition en Bohême, il trouva en Hongrie un redoutable compétiteur dans ce Jean de Zapoli, dont nous avons parlé; celui-ci avait déjà été couronné à Bude, récemment évacuée par les Turcs, lorsqu'une nouvelle Diète convoquée à Presbourg par la veuve de Louis cassa son élection et déféra le sceptre à Ferdinand. Jean, forcé de sortir du royaume, réclama l'assistanse de Soliman, lui offrant la suzeraineté du pays et un tribut annuel. De son côté, Ferdinand, enivré par un premier succès, avait aussi envoyé un ambassadeur à Constantinople, mais c'était pour demander la restitution de Belgrade et celle de plusieurs autres places. Voici la fière et terrible réponse du sultan : « Belgrade ! Allez dire à votre maître » que je vais me mettre en marche. Je porterai, attachées à ma poitrine, » les clefs de mes forteresses de Hongrie, et j'irai jusqu'à cette plaine de » Mohatz, où Louis a trouvé son tombeau. Que Ferdinand vienne s'y me- » surer avec moi, qu'il me dompte et qu'il m'enlève ces clefs, après avoir » séparé ma tête de mon corps ! et si je ne le trouve pas à Mohatz, j'irai le » chercher à Bude, ou je le suivrai jusqu'à Vienne. » Soliman tint parole; bientôt on le revit dans les plaines de Mohatz avec une armée de 300,000 hommes; il traversa ensuite la Hongrie, comme un ouragan, et vint camper sous les murs de Vienne (1529). Les Turcs, après un siége de trente jours, durent cependant renoncer à leur entreprise, mais, en se retirant, ils ravagèrent toute la Hongrie, sans égard pour le roi qu'ils venaient d'élire, car Soliman lui-même avait restitué la couronne de Saint-Etienne à Jean de Zapoli. Pendant les deux années qui suivirent, Ferdinand et le vayvode continuèrent à se disputer le royaume, tandis que Soliman faisait d'immenses préparatifs pour venger l'échec qu'il avait naguère essuyé. Il reparut enfin sur le Danube, avec une armée plus formidable que toutes celles qu'il avait déjà conduites en Hongrie; peut-être l'Autriche eut-elle été conquise, si une petite ville de la frontière de la Styrie, Guntz, n'avait su arrêter pendant vingt-huit jours les innombrables bataillons turcs. Cette héroïque résistance donna le temps à Charles-Quint d'appeler à son aide toutes les forces de l'empire et de réunir plus de 120,000 hommes sous les murailles de Vienne. Soliman, déjà découragé par la résistance de Guntz, n'osa risquer une bataille contre les meilleures troupes de la chrétienté, et il se hâta de faire

Digitized by Google

une retraite honteuse (1532.) Ferdinand aurait voulu alors se servir de l'armée réunie sous les murs de Vienne pour écraser son compétiteur, mais il ne trouva pas dans son frère un grand empressement à le seconder. Charles consentit seulement en 1538 à s'employer pour réconcilier les deux rivaux. Il fut alors stipulé que Jean de Zapoli, maître de la plus grande partie de Hongrie, conserverait ce territoire avec le titre de roi, mais que sa descendance masculine ne pourrait hériter que de la Transylvanie. A peine le traité fut-il signé que Jean, déjà avancé en âge et sans enfants, épousa Isabelle, fille de Sigismond, roi de Pologne; un fils (Jean-Sigismond) fut le fruit de cette union, et sa naissance ne précéda que de quinze jours la mort de l'ambitieux et tenace vayvode (1540). Le moment était venu où Ferdinand aurait dû rester paisible possesseur de la couronne; conformément au traité conclu avec Jean de Zapoli, il fit demander à sa veuve la remise du royaume, lui offrant en même temps de revêtir le prince son fils de la dignité de vayvode de Transylvanie. Mais Isabelle, soutenue par quelques seigneurs jaloux de régner sous le nom de Sigismond, sollicita l'appui du sultan et fit couronner son fils dans la citadelle de Bude. Une armée autrichienne vint l'y assiéger, mais aussitôt le pacha de Belgrade accourut aussi avec des troupes et battit les soldats de Ferdinand. Soliman lui-même apparut enfin, se rendit maître du cours du Danube et joignit à son empire les provinces méridionales de la Hongrie, tout en ayant l'air de protéger Isabelle et son fils.

Pour conserver cette couronne de St-Etienne disputée depuis si longtemps, Ferdinand prit la résolution d'envoyer à Constantinople M. Malvezzi qui, sur les instances du roi de France, obtint une trêve de cinq années, sous la condition que son maître payerait au sultan un tribut annuel de 30,000 ducats et qu'il se reconnaîtrait feudataire de la Porte-Ottomane (1545.) Soliman enjoignit alors à la reine Isabelle et aux tuteurs de Jean-Sigismond de renoncer, en son nom, à tout droit sur le trône de Hongrie. En échange le jeune prince fut investi de la principauté de Transylvanie, et de tout le pays situé à l'orient de la Teysse, pour les tenir en fiefs de la Sublime-Porte et à charge de lui payer un tribut de 20,000 écus. Mais en 1550 Ferdinand parvint à se rendre maître aussi de la Transylvanie : il avait gagné George Uthysenitsch, plus connu sous le nom de Martinuzzi, le ministre le plus influent du fils de Zapoli. Martinuzzi, à l'aide de ses partisans et d'un corps de troupes autrichiennes, contraignit Isabelle à renoncer, en faveur de Ferdinand, à tous les droits de Jean Sigismond sur la Transylvanie et la Hongrie, et à recevoir en échange les principautés d'Oppeler et de Ratibon, en Silésie, et une somme de 100,000 ducats.

Pendant que ce traité, si défavorable pour les Turcs, se négociait, M. Malvezzi avait été envoyé pour la seconde fois à Constantinople avec le titre

Digitized by Google

d'ambassadeur ordinaire ; il fut la première victime de la colère du sultan. Soliman, croyant qu'il avait été trompé par l'ambassadeur, s'emporta d'abord contre son visir, Rustan, qui de berger était devenu ministre ; et celui-ci ne vit d'autre moyen d'échapper au lacet qu'en jetant Malvezzi en prison, après avoir confisqué ses effets et mis ses domestiques à l'encan. Le pauvre ambassadeur resta dans un cachot pendant deux mois, et y contracta une maladie, de laquelle il pensa mourir, parce qu'on ne voulait permettre à personne, pas même à un médecin, d'aller le visiter et de lui donner du secours. Pour le faire relâcher, il fallut que Ferdinand, envoyât à Constantinople l'évêque d'Eger avec une mission spéciale. Au moment où Busbecq était désigné pour remplacer Malvezzi, la plus grande irritation régnait dans le divan, car on ne voulait nullement perdre la pension de 20,000 écus assignée sur la Transylvanie. Ferdinand dans son traité d'échange avec Isabelle, n'avait pris aucun engagement relativement à cette pension ; la reine, de son côté, s'en trouvait déchargée, puisqu'elle cessait de jouir de la Transylvanie, seul domaine pour lequel elle s'était rendue tributaire de la Porte. Le divan admettait cette dernière excuse ; mais il prétendait, d'autre part, que la reine n'avait pu traiter avec Ferdinand de la Transylvanie, sans l'aveu de Soliman, et que l'ayant fait, le traité était nul. Le roi, sachant que Soliman ne pouvait quitter son empire où se passait alors une effroyable tragédie, le roi, rendu plus hardi, déclarait qu'il ignorait les droits de la Porte sur la Transylvanie, qu'il avait traité avec la veuve du vayvode dans la bonne foi, que cette princesse n'y avait été contrainte ni par force ni par ruse, qu'il voulait que son traité eût toute son exécution, qu'il ne payerait de tribut à personne et qu'il resterait maître du territoire en litige.

Après avoir reçu de Malvezzi des notions indispensables sur la négociation entamée avec la Porte et sur les usages particuliers des Turcs, Busbecq se mit en route à l'époque fixée pour son voyage. Il traversa la Basse-Hongrie, Belgrade, la Servie, la Bulgarie, la Thrace [1] et arriva dans la capitale de l'empire ottoman, le 29 janvier 1555. Soliman était encore à Amasich, dans l'Asie-Mineure, où venait de se passer la tragédie dont nous avons parlé: accusé de conspiration par une marâtre impitoyable, la sultane Roxolane qui voulait assurer le trône à son fils aîné Selim, Mustapha, le véritable héritier de l'empire, avait été assassiné dans la tente même de son père. Ce crime épouvantable avait excité l'indignation des Janissaires, très attachés à l'infortuné Mus-

[1] Il est curieux de comparer les détails consignés dans la 1ère. lettre de Busbecq avec les renseignements fournis par M. Blanqui qui traversa ces mêmes contrées en 1841. Voir son *Voyage en Bulgarie*, dont la *Revue Nationale* a rendu compte, t. VIII, p. 272.

Digitized by Google

tapha, et pour les apaiser, Soliman avait été obligé de disgracier son premier visir, Rustan, qui passait pour le complice de Roxolane. Un courrier avait été dépêché à Soliman, pour lui apprendre l'arrivée du nouvel ambassadeur de Ferdinand ; et bientôt le sultan donna l'ordre au gouverneur de Constantinople de faire passer Busbecq en Asie. Le 9 mars, il partit pour la Natolie, et, le soir du 7 avril, trente jours après son départ de Constantinople, il parvint à Amasieh. Les premiers jours se passèrent en visites faites à Achmet, le successeur de Rustan, et aux autres bachas, pour obtenir de leur part une intervention bienveillante. Busbecq et sa suite furent enfin introduits dans le palais du sultan et d'une manière très originale. Des Turcs vinrent recevoir les envoyés à la première porte et les conduisirent, en les tenant sous le bras, jusqu'à la salle d'audience ; la présence de l'empereur ne changea rien à ce cérémonial. On leur apprit plus tard que les Ottomans avaient adopté cette coutume depuis qu'un Croate, s'étant introduit dans l'appartement d'Achmet 1er, sous prétexte de lui présenter un placet, assassina ce prince pour venger la mort du despote de Servie. Soliman était assis sur un trône élevé de terre seulement d'un pied ; ce trône était couvert de très riches tapis et enceint d'une balustrade sculptée ; à sa droite pendait un arc, et des flèches à sa gauche. Le sultan était alors dans la soixante-dixième année de son âge, d'une santé assez bonne, quoique n'ayant point de couleur ; mais il savait aussi bien que les femmes réparer cette injure du temps en se mettant du rouge ; il prenait ce soin surtout les jours où il recevait quelque ambassadeur, afin qu'il rendit compte à sa cour de l'embonpoint et de la bonne santé dont les couleurs de son visage semblaient être des preuves irrécusables ; il s'imaginait par-là intimider ses voisins. Mais à l'égard de Busbecq Soliman ne se donna pas la peine d'user de ces artifices ; aussi ses rides et son teint pâle paraissaient-ils dans tout leur naturel. Busbecq, toujours escorté de ses deux écuyers, s'étant avancé vers le trône, prit humblement la main du sultan comme pour la baiser, ensuite il se retira jusqu'au mur opposé, allant toujours en arrière, et là il fit connaître les intentions de son maître. Soliman, qui s'attendait à une complète soumission, ne répondit que deux mots d'un ton méprisant : c'est bon ! c'est bon ! et Busbecq fut renvoyé à son hôtel. Comme le divan venait alors de conclure un traité de paix avec la Perse, cette circonstance contribuait à augmenter les prétentions du sultan ; tout ce que Busbecq put obtenir fut une trêve de six mois, afin qu'il eut le temps d'écrire à Ferdinand et celui de recevoir sa réponse. Busbecq était venu en Turquie pour servir en qualité d'ambassadeur ordinaire à la Porte, dans le cas où la paix eut été conclue ; mais comme on ne prévoyait point qu'elle se ferait, même après les six mois de trêve, le divan lui proposa de retourner en Allemagne avec des lettres de Soliman pour Ferdinand. L'audience de congé, qu'il reçut

Digitized by Google

du sultan, ne fut pas moins bizarre que la première : « Je me présen
porte de la salle, dit Busbecq dans sa relation ; on m'annonça, et à l'i
parurent mes anciens écuyers. D'autres Turcs les suivaient : ceux-ci, a
ment où j'entrai, me jetèrent sur le corps deux grandes casaques qui m
cendaient jusqu'aux talons, et si pesantes, que mes épaules étaient à
assez fortes pour les porter ; on caparaçonna ainsi tous ceux de ma s
dans cette pompe qui ressemblait assez à celle d'Agamemnon, qui
théâtre va être le héros de la tragédie, je marchai vers le trône, je
l'empereur, qui me donna aussitôt les lettres qu'il écrivait à Ferdinan
étaient cachetées et enveloppées d'une étoffe d'or ; ensuite il me cong
même air à peu près avec lequel il m'avait reçu. Deux mots furent
tout son discours : « Partez, me dit-il, je vous l'ordonne. » J'obé
de ma suite me suivirent après que les plus distingués d'entre eux
aussi fait leur révérence, suivant la permission qu'on leur en avait
Étant à la porte, je fus en même temps délivré et des écuyers et d
fardeau sous lequel mon dos gémissait. »

Busbecq arriva à Constantinople, le 24 juin, et après s'y êtr
pendant une quinzaine de jours, pour rétablir sa santé compromis
long voyage qu'il venait de faire, il reprit la route de Vienne. « Le
jour de notre marche, écrit-il à son ami, fut de mauvais augure
reste de la route : au sortir de la ville, nous trouvâmes des charri
plis de femmes et d'enfants que l'on avait pris en Hongrie, et que
nait au marché pour vendre. Que ceci ne vous étonne point : le c
qui se fait à Constantinople de cette espèce de marchandise est aus
dérable que celui qui se fait à Anvers de draps, de toiles, et de t
autres choses utiles à la vie. » Busbecq revit Vienne au mois de sep
il rendit compte de son ambassade à Ferdinand, et celui-ci, sur l'he
ordonna de se tenir prêt pour porter ses réponses. Busbecq, ent
dévoué à son maître, obéit, sans que la crainte des nouveaux dang
allait affronter le retînt, sans que la perspective d'un long exil l'effr

Ce fut au mois de novembre 1555, pendant un hiver très rigoure
reprit la route de Constantinople où il arriva au mois de janvier d
suivante. De grands événements venaient de se passer. Bajazet, se
de Soliman et de Roxolane, s'était révolté, pour échapper au sort c
l'attendait dès que son frère Selim serait monté sur le trône : Solim
pardonné à son fils, mais cet événement laissait encore une certai
tion dans l'empire ; d'autre part, le grand-visir Achmet avait eu le
Rustan avait repris les rênes [illegible] ration. La réception que l
Busbecq dut lui inspire[illegible] uses. Dès qu'il eut fait c
aux bachas que Ferd[illegible] éder de ses droits, on lui

Digitized by Google

menaces terribles pour le cas où il oserait paraître devant le sultan avec
réponses. « Combien êtes-vous, s'écriaient les bachas, pour annoncer de
telles nouvelles à Soliman ; il s'apercevra sans peine que vous le jouez
et croyez persuadé qu'il vous fera sentir toute la force de son ressen-
timent. » Ils ajoutaient que ce qui pouvait arriver de plus heureux à ses
collègues [1] et à lui, était que l'on en mit deux au fond d'un cachot
et l'on renvoyât le troisième, après lui avoir coupé le nez et les oreilles.
Et, Soliman, après avoir refusé de les entendre, ordonna que l'on
Busbecq et ses collègues dans une étroite prison, avec défense à
que ce fut de les visiter, ne permettant même pas à leurs domestiques
par la ville pour vaquer à leurs besoins. Cette captivité se prolongea
ant plus de six mois. Busbecq cherchait dans ses livres, qui étaient
ux anciens amis, de quoi adoucir les rigueurs de sa prison et dissiper
nuis de sa solitude.

ous sommes résignés à la volonté de Dieu dans tous les événements,
-il, et nous joindrons à ce motif de consolation, si l'on nous fait de plus
s maux, celui de les souffrir pour le bien et l'honneur de notre patrie.»
fois, les collègues de Busbecq, fatigués de cette dure captivité, prirent
ti de solliciter leur audience de congé, et Busbecq fit semblant de vou-
en aller avec eux. Soliman, de son côté, ne voulait rien faire pour le
r afin de montrer qu'il ne souhaitait pas la paix. Or, Busbecq ne se dis-
ait pas que les intérêts de Ferdinand eussent couru de trop grands ris-
s'il eut accepté son audience de congé, et si, en ne l'acceptant pas, il
affecté de paraître la souhaiter ; il luttait donc de ruse avec le divan. De
manières, la situation de ce diplomate consommé était fort difficile : en
t avec ses collègues, il emportait une guerre ouverte des plus sanglan-
n restant à Constantinople, les choses demeuraient en suspens, seul il
ait l'artisan d'une négociation des plus critiques et qui pouvait encore
ir à la guerre, malgré toute son habileté. Busbecq ne se trompa point
ses premiers calculs ; le grand visir, effrayé par l'annonce de son départ,
arqua beaucoup d'empressement pour qu'il restât ; il craignait aussi la
e, parce qu'il prévoyait, en bon politique, que si Soliman portait ses
s en Hongrie, Bajazet ne manquerait pas l'occasion, et que, pendant
nce de son père, il exciterait de nouveaux troubles. Busbecq feignit enfin
rendre aux instances de Rustan ; mais en faisant connaître cette déter-
tion à l'assemblée des visirs, il remit une protestation fort adroite dans
lle il déclarait que : « ce n'était point par l'ordre de Ferdinand qu'il res-
la Porte, qu'il ne lui avait fait savoir sur cet article aucun de ses des-

[1] l'évêque d'Eger et un capitaine de galère, nommé Zay.

Digitized by Google

du sultan, ne fut pas moins bizarre que la première : « Je me présentai à la porte de la salle, dit Busbecq dans sa relation ; on m'annonça, et à l'instant parurent mes anciens écuyers. D'autres Turcs les suivaient : ceux-ci, au moment où j'entrai, me jetèrent sur le corps deux grandes casaques qui me descendaient jusqu'aux talons, et si pesantes, que mes épaules étaient à peine assez fortes pour les porter ; on caparaçonna ainsi tous ceux de ma suite, et dans cette pompe qui ressemblait assez à celle d'Agamemnon, qui sur un théâtre va être le héros de la tragédie, je marchai vers le trône, je saluai l'empereur, qui me donna aussitôt les lettres qu'il écrivait à Ferdinand : elles étaient cachetées et enveloppées d'une étoffe d'or ; ensuite il me congédia du même air à peu près avec lequel il m'avait reçu. Deux mots furent encore tout son discours : « Partez, me dit-il, je vous l'ordonne. » J'obéis, ceux de ma suite me suivirent après que les plus distingués d'entre eux eurent aussi fait leur révérence, suivant la permission qu'on leur en avait donnée. Étant à la porte, je fus en même temps délivré et des écuyers et du lourd fardeau sous lequel mon dos gémissait. »

Busbecq arriva à Constantinople, le 24 juin, et après s'y être reposé pendant une quinzaine de jours, pour rétablir sa santé compromise par le long voyage qu'il venait de faire, il reprit la route de Vienne. « Le premier jour de notre marche, écrit-il à son ami, fut de mauvais augure pour le reste de la route : au sortir de la ville, nous trouvâmes des charriots remplis de femmes et d'enfants que l'on avait pris en Hongrie, et que l'on menait au marché pour vendre. Que ceci ne vous étonne point : le commerce qui se fait à Constantinople de cette espèce de marchandise est aussi considérable que celui qui se fait à Anvers de draps, de toiles, et de toutes les autres choses utiles à la vie. » Busbecq revit Vienne au mois de septembre ; il rendit compte de son ambassade à Ferdinand, et celui-ci, sur l'heure, lui ordonna de se tenir prêt pour porter ses réponses. Busbecq, entièrement dévoué à son maître, obéit, sans que la crainte des nouveaux dangers qu'il allait affronter le retint, sans que la perspective d'un long exil l'effrayât.

Ce fut au mois de novembre 1555, pendant un hiver très rigoureux, qu'il reprit la route de Constantinople où il arriva au mois de janvier de l'année suivante. De grands événements venaient de se passer. Bajazet, second fils de Soliman et de Roxolane, s'était révolté, pour échapper au sort cruel qui l'attendait dès que son frère Selim serait monté sur le trône : Soliman avait pardonné à son fils, mais cet événement laissait encore une certaine agitation dans l'empire ; d'autre part, le grand-visir Achmet avait eu le lacet et Rustan avait repris les rênes de l'administration. La réception que l'on fit à Busbecq dut lui inspirer des craintes sérieuses. Dès qu'il eut fait connaître aux bachas que Ferdinand ne voulait rien céder de ses droits, on lui adressa

Digitized by Google

des menaces terribles pour le cas où il oserait paraître devant le sultan avec ces réponses. « Combien êtes-vous, s'écriaient les bachas, pour annoncer de » telles nouvelles à Soliman ; il s'apercevra sans peine que vous le jouez » et soyez persuadé qu'il vous fera sentir toute la force de son ressen- » timent. » Ils ajoutaient que ce qui pouvait arriver de plus heureux à ses deux collègues [1] et à lui, était que l'on en mit deux au fond d'un cachot et que l'on renvoyât le troisième, après lui avoir coupé le nez et les oreilles. En effet, Soliman, après avoir refusé de les entendre, ordonna que l'on mît Busbecq et ses collègues dans une étroite prison, avec défense à qui que ce fut de les visiter, ne permettant même pas à leurs domestiques d'aller par la ville pour vaquer à leurs besoins. Cette captivité se prolongea pendant plus de six mois. Busbecq cherchait dans ses livres, qui étaient *ses plus anciens amis*, de quoi adoucir les rigueurs de sa prison et dissiper les ennuis de sa solitude.

« Nous sommes résignés à la volonté de Dieu dans tous les événements, disait-il, et nous joindrons à ce motif de consolation, si l'on nous fait de plus grands maux, celui de les souffrir pour le bien et l'honneur de notre patrie. » Toutefois, les collègues de Busbecq, fatigués de cette dure captivité, prirent le parti de solliciter leur audience de congé, et Busbecq fit semblant de vouloir s'en aller avec eux. Soliman, de son côté, ne voulait rien faire pour le retenir afin de montrer qu'il ne souhaitait pas la paix. Or, Busbecq ne se dissimulait pas que les intérêts de Ferdinand eussent couru de trop grands risques, s'il eut accepté son audience de congé, et si, en ne l'acceptant pas, il n'eut affecté de paraître la souhaiter ; il luttait donc de ruse avec le divan. De toutes manières, la situation de ce diplomate consommé était fort difficile : en partant avec ses collègues, il emportait une guerre ouverte des plus sanglantes ; en restant à Constantinople, les choses demeuraient en suspens, seul il devenait l'artisan d'une négociation des plus critiques et qui pouvait encore aboutir à la guerre, malgré toute son habileté. Busbecq ne se trompa point dans ses premiers calculs ; le grand visir, effrayé par l'annonce de son départ, lui marqua beaucoup d'empressement pour qu'il restât ; il craignait aussi la guerre, parce qu'il prévoyait, en bon politique, que si Soliman portait ses armes en Hongrie, Bajazet ne manquerait pas l'occasion, et que, pendant l'absence de son père, il exciterait de nouveaux troubles. Busbecq feignit enfin de se rendre aux instances de Rustan ; mais en faisant connaître cette détermination à l'assemblée des visirs, il remit une protestation fort adroite dans laquelle il déclarait que : « ce n'était point par l'ordre de Ferdinand qu'il restait à la Porte, qu'il ne lui avait fait savoir sur cet article aucun de ses des-

[1] L'évêque d'Eger et un capitaine de galère, nommé Zay.

Digitized by Google

du sultan, ne fut pas moins bizarre que la première : « Je me présentai à la porte de la salle, dit Busbecq dans sa relation ; on m'annonça, et à l'instant parurent mes anciens écuyers. D'autres Turcs les suivaient : ceux-ci, au moment où j'entrai, me jetèrent sur le corps deux grandes casaques qui me descendaient jusqu'aux talons, et si pesantes, que mes épaules étaient à peine assez fortes pour les porter ; on caparaçonna ainsi tous ceux de ma suite, et dans cette pompe qui ressemblait assez à celle d'Agamemnon, qui sur un théâtre va être le héros de la tragédie, je marchai vers le trône, je saluai l'empereur, qui me donna aussitôt les lettres qu'il écrivait à Ferdinand : elles étaient cachetées et enveloppées d'une étoffe d'or ; ensuite il me congédia du même air à peu près avec lequel il m'avait reçu. Deux mots furent encore tout son discours : « Partez, me dit-il, je vous l'ordonne. » J'obéis, ceux de ma suite me suivirent après que les plus distingués d'entre eux eurent aussi fait leur révérence, suivant la permission qu'on leur en avait donnée. Étant à la porte, je fus en même temps délivré et des écuyers et du lourd fardeau sous lequel mon dos gémissait. »

Busbecq arriva à Constantinople, le 24 juin, et après s'y être reposé pendant une quinzaine de jours, pour rétablir sa santé compromise par le long voyage qu'il venait de faire, il reprit la route de Vienne. « Le premier jour de notre marche, écrit-il à son ami, fut de mauvais augure pour le reste de la route : au sortir de la ville, nous trouvâmes des charriots remplis de femmes et d'enfants que l'on avait pris en Hongrie, et que l'on menait au marché pour vendre. Que ceci ne vous étonne point : le commerce qui se fait à Constantinople de cette espèce de marchandise est aussi considérable que celui qui se fait à Anvers de draps, de toiles, et de toutes les autres choses utiles à la vie. » Busbecq revit Vienne au mois de septembre ; il rendit compte de son ambassade à Ferdinand, et celui-ci, sur l'heure, lui ordonna de se tenir prêt pour porter ses réponses. Busbecq, entièrement dévoué à son maître, obéit, sans que la crainte des nouveaux dangers qu'il allait affronter le retint, sans que la perspective d'un long exil l'effrayât.

Ce fut au mois de novembre 1555, pendant un hiver très rigoureux, qu'il reprit la route de Constantinople où il arriva au mois de janvier de l'année suivante. De grands événements venaient de se passer. Bajazet, second fils de Soliman et de Roxolane, s'était révolté, pour échapper au sort cruel qui l'attendait dès que son frère Selim serait monté sur le trône : Soliman avait pardonné à son fils, mais cet événement laissait encore une certaine agitation dans l'empire ; d'autre part, le grand-visir Achmet avait eu le lacet et Rustan avait repris les rênes de l'administration. La réception que l'on fit à Busbecq dut lui inspirer des craintes sérieuses. Dès qu'il eut fait connaître aux bachas que Ferdinand ne voulait rien céder de ses droits, on lui adressa

Digitized by Google

des menaces terribles pour le cas où il oserait paraître devant le sultan avec ces réponses. « Combien êtes-vous, s'écriaient les bachas, pour annoncer de » telles nouvelles à Soliman ; il s'apercevra sans peine que vous le jouez » et soyez persuadé qu'il vous fera sentir toute la force de son ressen- » timent. » Ils ajoutaient que ce qui pouvait arriver de plus heureux à ses deux collègues [1] et à lui, était que l'on en mit deux au fond d'un cachot et que l'on renvoyât le troisième, après lui avoir coupé le nez et les oreilles. En effet, Soliman, après avoir refusé de les entendre, ordonna que l'on mît Busbecq et ses collègues dans une étroite prison, avec défense à qui que ce fut de les visiter, ne permettant même pas à leurs domestiques d'aller par la ville pour vaquer à leurs besoins. Cette captivité se prolongea pendant plus de six mois. Busbecq cherchait dans ses livres, qui étaient *ses plus anciens amis*, de quoi adoucir les rigueurs de sa prison et dissiper les ennuis de sa solitude.

« Nous sommes résignés à la volonté de Dieu dans tous les événements, disait-il, et nous joindrons à ce motif de consolation, si l'on nous fait de plus grands maux, celui de les souffrir pour le bien et l'honneur de notre patrie. » Toutefois, les collègues de Busbecq, fatigués de cette dure captivité, prirent le parti de solliciter leur audience de congé, et Busbecq fit semblant de vouloir s'en aller avec eux. Soliman, de son côté, ne voulait rien faire pour le retenir afin de montrer qu'il ne souhaitait pas la paix. Or, Busbecq ne se dissimulait pas que les intérêts de Ferdinand eussent couru de trop grands risques, s'il eut accepté son audience de congé, et si, en ne l'acceptant pas, il n'eut affecté de paraître la souhaiter ; il luttait donc de ruse avec le divan. De toutes manières, la situation de ce diplomate consommé était fort difficile : en partant avec ses collègues, il emportait une guerre ouverte des plus sanglantes ; en restant à Constantinople, les choses demeuraient en suspens, seul il devenait l'artisan d'une négociation des plus critiques et qui pouvait encore aboutir à la guerre, malgré toute son habileté. Busbecq ne se trompa point dans ses premiers calculs ; le grand visir, effrayé par l'annonce de son départ, lui marqua beaucoup d'empressement pour qu'il restât ; il craignait aussi la guerre, parce qu'il prévoyait, en bon politique, que si Soliman portait ses armes en Hongrie, Bajazet ne manquerait pas l'occasion, et que, pendant l'absence de son père, il exciterait de nouveaux troubles. Busbecq feignit enfin de se rendre aux instances de Rustan ; mais en faisant connaître cette détermination à l'assemblée des visirs, il remit une protestation fort adroite dans laquelle il déclarait que : « ce n'était point par l'ordre de Ferdinand qu'il restait à la Porte, qu'il ne lui avait fait savoir sur cet article aucun de ses des-

[1] L'évêque d'Eger et un capitaine de galère, nommé Zay.

Digitized by Google

du sultan, ne fut pas moins bizarre que la première : « Je me présentai à la porte de la salle, dit Busbecq dans sa relation ; on m'annonça, et à l'instant parurent mes anciens écuyers. D'autres Turcs les suivaient : ceux-ci, au moment où j'entrai, me jetèrent sur le corps deux grandes casaques qui me descendaient jusqu'aux talons, et si pesantes, que mes épaules étaient à peine assez fortes pour les porter ; on caparaçonna ainsi tous ceux de ma suite, et dans cette pompe qui ressemblait assez à celle d'Agamemnon, qui sur un théâtre va être le héros de la tragédie, je marchai vers le trône, je saluai l'empereur, qui me donna aussitôt les lettres qu'il écrivait à Ferdinand : elles étaient cachetées et enveloppées d'une étoffe d'or ; ensuite il me congédia du même air à peu près avec lequel il m'avait reçu. Deux mots furent encore tout son discours : « Partez, me dit-il, je vous l'ordonne. » J'obéis, ceux de ma suite me suivirent après que les plus distingués d'entre eux eurent aussi fait leur révérence, suivant la permission qu'on leur en avait donnée. Étant à la porte, je fus en même temps délivré et des écuyers et du lourd fardeau sous lequel mon dos gémissait. »

Busbecq arriva à Constantinople, le 24 juin, et après s'y être reposé pendant une quinzaine de jours, pour rétablir sa santé compromise par le long voyage qu'il venait de faire, il reprit la route de Vienne. « Le premier jour de notre marche, écrit-il à son ami, fut de mauvais augure pour le reste de la route : au sortir de la ville, nous trouvâmes des charriots remplis de femmes et d'enfants que l'on avait pris en Hongrie, et que l'on menait au marché pour vendre. Que ceci ne vous étonne point : le commerce qui se fait à Constantinople de cette espèce de marchandise est aussi considérable que celui qui se fait à Anvers de draps, de toiles, et de toutes les autres choses utiles à la vie. » Busbecq revit Vienne au mois de septembre ; il rendit compte de son ambassade à Ferdinand, et celui-ci, sur l'heure, lui ordonna de se tenir prêt pour porter ses réponses. Busbecq, entièrement dévoué à son maître, obéit, sans que la crainte des nouveaux dangers qu'il allait affronter le retint, sans que la perspective d'un long exil l'effrayât.

Ce fut au mois de novembre 1555, pendant un hiver très rigoureux, qu'il reprit la route de Constantinople où il arriva au mois de janvier de l'année suivante. De grands événements venaient de se passer. Bajazet, second fils de Soliman et de Roxolane, s'était révolté, pour échapper au sort cruel qui l'attendait dès que son frère Selim serait monté sur le trône : Soliman avait pardonné à son fils, mais cet événement laissait encore une certaine agitation dans l'empire ; d'autre part, le grand-visir Achmet avait eu le lacet et Rustan avait repris les rênes de l'administration. La réception que l'on fit à Busbecq dut lui inspirer des craintes sérieuses. Dès qu'il eut fait connaître aux bachas que Ferdinand ne voulait rien céder de ses droits, on lui adressa

Digitized by Google

des menaces terribles pour le cas où il oserait paraître devant le sultan avec ces réponses. « Combien êtes-vous, s'écriaient les bachas, pour annoncer de » telles nouvelles à Soliman ; il s'apercevra sans peine que vous le jouez » et soyez persuadé qu'il vous fera sentir toute la force de son ressen- » timent. » Ils ajoutaient que ce qui pouvait arriver de plus heureux à ses deux collègues [1] et à lui, était que l'on en mit deux au fond d'un cachot et que l'on renvoyât le troisième, après lui avoir coupé le nez et les oreilles. En effet, Soliman, après avoir refusé de les entendre, ordonna que l'on mît Busbecq et ses collègues dans une étroite prison, avec défense à qui que ce fut de les visiter, ne permettant même pas à leurs domestiques d'aller par la ville pour vaquer à leurs besoins. Cette captivité se prolongea pendant plus de six mois. Busbecq cherchait dans ses livres, qui étaient *ses plus anciens amis*, de quoi adoucir les rigueurs de sa prison et dissiper les ennuis de sa solitude.

« Nous sommes résignés à la volonté de Dieu dans tous les événements, disait-il, et nous joindrons à ce motif de consolation, si l'on nous fait de plus grands maux, celui de les souffrir pour le bien et l'honneur de notre patrie. » Toutefois, les collègues de Busbecq, fatigués de cette dure captivité, prirent le parti de solliciter leur audience de congé, et Busbecq fit semblant de vouloir s'en aller avec eux. Soliman, de son côté, ne voulait rien faire pour le retenir afin de montrer qu'il ne souhaitait pas la paix. Or, Busbecq ne se dissimulait pas que les intérêts de Ferdinand eussent couru de trop grands risques, s'il eut accepté son audience de congé, et si, en ne l'acceptant pas, il n'eut affecté de paraître la souhaiter ; il luttait donc de ruse avec le divan. De toutes manières, la situation de ce diplomate consommé était fort difficile : en partant avec ses collègues, il emportait une guerre ouverte des plus sanglantes ; en restant à Constantinople, les choses demeuraient en suspens, seul il devenait l'artisan d'une négociation des plus critiques et qui pouvait encore aboutir à la guerre, malgré toute son habileté. Busbecq ne se trompa point dans ses premiers calculs ; le grand visir, effrayé par l'annonce de son départ, lui marqua beaucoup d'empressement pour qu'il restât ; il craignait aussi la guerre, parce qu'il prévoyait, en bon politique, que si Soliman portait ses armes en Hongrie, Bajazet ne manquerait pas l'occasion, et que, pendant l'absence de son père, il exciterait de nouveaux troubles. Busbecq feignit enfin de se rendre aux instances de Rustan ; mais en faisant connaître cette détermination à l'assemblée des visirs, il remit une protestation fort adroite dans laquelle il déclarait que : « ce n'était point par l'ordre de Ferdinand qu'il restait à la Porte, qu'il ne lui avait fait savoir sur cet article aucun de ses des-

[1] L'évêque d'Eger et un capitaine de galère, nommé Zay.

Digitized by Google

du sultan, ne fut pas moins bizarre que la première : « Je me présentai à la porte de la salle, dit Busbecq dans sa relation ; on m'annonça, et à l'instant parurent mes anciens écuyers. D'autres Turcs les suivaient : ceux-ci, au moment où j'entrai, me jetèrent sur le corps deux grandes casaques qui me descendaient jusqu'aux talons, et si pesantes, que mes épaules étaient à peine assez fortes pour les porter ; on caparaçonna ainsi tous ceux de ma suite, et dans cette pompe qui ressemblait assez à celle d'Agamemnon, qui sur un théâtre va être le héros de la tragédie, je marchai vers le trône, je saluai l'empereur, qui me donna aussitôt les lettres qu'il écrivait à Ferdinand : elles étaient cachetées et enveloppées d'une étoffe d'or ; ensuite il me congédia du même air à peu près avec lequel il m'avait reçu. Deux mots furent encore tout son discours : « Partez, me dit-il, je vous l'ordonne. » J'obéis, ceux de ma suite me suivirent après que les plus distingués d'entre eux eurent aussi fait leur révérence, suivant la permission qu'on leur en avait donnée. Étant à la porte, je fus en même temps délivré et des écuyers et du lourd fardeau sous lequel mon dos gémissait. »

Busbecq arriva à Constantinople, le 24 juin, et après s'y être reposé pendant une quinzaine de jours, pour rétablir sa santé compromise par le long voyage qu'il venait de faire, il reprit la route de Vienne. « Le premier jour de notre marche, écrit-il à son ami, fut de mauvais augure pour le reste de la route : au sortir de la ville, nous trouvâmes des charriots remplis de femmes et d'enfants que l'on avait pris en Hongrie, et que l'on menait au marché pour vendre. Que ceci ne vous étonne point : le commerce qui se fait à Constantinople de cette espèce de marchandise est aussi considérable que celui qui se fait à Anvers de draps, de toiles, et de toutes les autres choses utiles à la vie. » Busbecq revit Vienne au mois de septembre ; il rendit compte de son ambassade à Ferdinand, et celui-ci, sur l'heure, lui ordonna de se tenir prêt pour porter ses réponses. Busbecq, entièrement dévoué à son maître, obéit, sans que la crainte des nouveaux dangers qu'il allait affronter le retînt, sans que la perspective d'un long exil l'effrayât.

Ce fut au mois de novembre 1555, pendant un hiver très rigoureux, qu'il reprit la route de Constantinople où il arriva au mois de janvier de l'année suivante. De grands événements venaient de se passer. Bajazet, second fils de Soliman et de Roxolane, s'était révolté, pour échapper au sort cruel qui l'attendait dès que son frère Selim serait monté sur le trône : Soliman avait pardonné à son fils, mais cet événement laissait encore une certaine agitation dans l'empire ; d'autre part, le grand-visir Achmet avait eu le lacet et Rustan avait repris les rênes de l'administration. La réception que l'on fit à Busbecq dut lui inspirer des craintes sérieuses. Dès qu'il eut fait connaître aux bachas que Ferdinand ne voulait rien céder de ses droits, on lui adressa

Digitized by Google

des menaces terribles pour le cas où il oserait paraître devant le sultan avec ces réponses. « Combien êtes-vous, s'écriaient les bachas, pour annoncer de » telles nouvelles à Soliman ; il s'apercevra sans peine que vous le jouez » et soyez persuadé qu'il vous fera sentir toute la force de son ressen- » timent. » Ils ajoutaient que ce qui pouvait arriver de plus heureux à ses deux collègues [1] et à lui, était que l'on en mit deux au fond d'un cachot et que l'on renvoyât le troisième, après lui avoir coupé le nez et les oreilles. En effet, Soliman, après avoir refusé de les entendre, ordonna que l'on mît Busbecq et ses collègues dans une étroite prison, avec défense à qui que ce fut de les visiter, ne permettant même pas à leurs domestiques d'aller par la ville pour vaquer à leurs besoins. Cette captivité se prolongea pendant plus de six mois. Busbecq cherchait dans ses livres, qui étaient *ses plus anciens amis*, de quoi adoucir les rigueurs de sa prison et dissiper les ennuis de sa solitude.

« Nous sommes résignés à la volonté de Dieu dans tous les événements, disait-il, et nous joindrons à ce motif de consolation, si l'on nous fait de plus grands maux, celui de les souffrir pour le bien et l'honneur de notre patrie. » Toutefois, les collègues de Busbecq, fatigués de cette dure captivité, prirent le parti de solliciter leur audience de congé, et Busbecq fit semblant de vouloir s'en aller avec eux. Soliman, de son côté, ne voulait rien faire pour le retenir afin de montrer qu'il ne souhaitait pas la paix. Or, Busbecq ne se dissimulait pas que les intérêts de Ferdinand eussent couru de trop grands risques, s'il eut accepté son audience de congé, et si, en ne l'acceptant pas, il n'eut affecté de paraître la souhaiter ; il luttait donc de ruse avec le divan. De toutes manières, la situation de ce diplomate consommé était fort difficile : en partant avec ses collègues, il emportait une guerre ouverte des plus sanglantes ; en restant à Constantinople, les choses demeuraient en suspens, seul il devenait l'artisan d'une négociation des plus critiques et qui pouvait encore aboutir à la guerre, malgré toute son habileté. Busbecq ne se trompa point dans ses premiers calculs ; le grand visir, effrayé par l'annonce de son départ, lui marqua beaucoup d'empressement pour qu'il restât ; il craignait aussi la guerre, parce qu'il prévoyait, en bon politique, que si Soliman portait ses armes en Hongrie, Bajazet ne manquerait pas l'occasion, et que, pendant l'absence de son père, il exciterait de nouveaux troubles. Busbecq feignit enfin de se rendre aux instances de Rustan ; mais en faisant connaître cette détermination à l'assemblée des visirs, il remit une protestation fort adroite dans laquelle il déclarait que : « ce n'était point par l'ordre de Ferdinand qu'il restait à la Porte, qu'il ne lui avait fait savoir sur cet article aucun de ses des-

[1] L'évêque d'Eger et un capitaine de galère, nommé Zay.

Digitized by Google

du sultan, ne fut pas moins bizarre que la première : « Je me présentai à la porte de la salle, dit Busbecq dans sa relation ; on m'annonça, et à l'instant parurent mes anciens écuyers. D'autres Turcs les suivaient : ceux-ci, au moment où j'entrai, me jetèrent sur le corps deux grandes casaques qui me descendaient jusqu'aux talons, et si pesantes, que mes épaules étaient à peine assez fortes pour les porter ; on caparaçonna ainsi tous ceux de ma suite, et dans cette pompe qui ressemblait assez à celle d'Agamemnon, qui sur un théâtre va être le héros de la tragédie, je marchai vers le trône, je saluai l'empereur, qui me donna aussitôt les lettres qu'il écrivait à Ferdinand : elles étaient cachetées et enveloppées d'une étoffe d'or ; ensuite il me congédia du même air à peu près avec lequel il m'avait reçu. Deux mots furent encore tout son discours : « Partez, me dit-il, je vous l'ordonne. » J'obéis, ceux de ma suite me suivirent après que les plus distingués d'entre eux eurent aussi fait leur révérence, suivant la permission qu'on leur en avait donnée. Étant à la porte, je fus en même temps délivré et des écuyers et du lourd fardeau sous lequel mon dos gémissait. »

Busbecq arriva à Constantinople, le 24 juin, et après s'y être reposé pendant une quinzaine de jours, pour rétablir sa santé compromise par le long voyage qu'il venait de faire, il reprit la route de Vienne. « Le premier jour de notre marche, écrit-il à son ami, fut de mauvais augure pour le reste de la route : au sortir de la ville, nous trouvâmes des charriots remplis de femmes et d'enfants que l'on avait pris en Hongrie, et que l'on menait au marché pour vendre. Que ceci ne vous étonne point : le commerce qui se fait à Constantinople de cette espèce de marchandise est aussi considérable que celui qui se fait à Anvers de draps, de toiles, et de toutes les autres choses utiles à la vie. » Busbecq revit Vienne au mois de septembre ; il rendit compte de son ambassade à Ferdinand, et celui-ci, sur l'heure, lui ordonna de se tenir prêt pour porter ses réponses. Busbecq, entièrement dévoué à son maître, obéit, sans que la crainte des nouveaux dangers qu'il allait affronter le retint, sans que la perspective d'un long exil l'effrayât.

Ce fut au mois de novembre 1555, pendant un hiver très rigoureux, qu'il reprit la route de Constantinople où il arriva au mois de janvier de l'année suivante. De grands événements venaient de se passer. Bajazet, second fils de Soliman et de Roxolane, s'était révolté, pour échapper au sort cruel qui l'attendait dès que son frère Selim serait monté sur le trône : Soliman avait pardonné à son fils, mais cet événement laissait encore une certaine agitation dans l'empire ; d'autre part, le grand-visir Achmet avait eu le lacet et Rustan avait repris les rênes de l'administration. La réception que l'on fit à Busbecq dut lui inspirer des craintes sérieuses. Dès qu'il eut fait connaître aux bachas que Ferdinand ne voulait rien céder de ses droits, on lui adressa

Digitized by Google

des menaces terribles pour le cas où il oserait paraître devant le sultan avec ces réponses. « Combien êtes-vous, s'écriaient les bachas, pour annoncer de » telles nouvelles à Soliman ; il s'apercevra sans peine que vous le jouez » et soyez persuadé qu'il vous fera sentir toute la force de son ressen- » timent. » Ils ajoutaient que ce qui pouvait arriver de plus heureux à ses deux collègues [1] et à lui, était que l'on en mit deux au fond d'un cachot et que l'on renvoyât le troisième, après lui avoir coupé le nez et les oreilles. En effet, Soliman, après avoir refusé de les entendre, ordonna que l'on mît Busbecq et ses collègues dans une étroite prison, avec défense à qui que ce fut de les visiter, ne permettant même pas à leurs domestiques d'aller par la ville pour vaquer à leurs besoins. Cette captivité se prolongea pendant plus de six mois. Busbecq cherchait dans ses livres, qui étaient *ses plus anciens amis*, de quoi adoucir les rigueurs de sa prison et dissiper les ennuis de sa solitude.

« Nous sommes résignés à la volonté de Dieu dans tous les événements, disait-il, et nous joindrons à ce motif de consolation, si l'on nous fait de plus grands maux, celui de les souffrir pour le bien et l'honneur de notre patrie. » Toutefois, les collègues de Busbecq, fatigués de cette dure captivité, prirent le parti de solliciter leur audience de congé, et Busbecq fit semblant de vouloir s'en aller avec eux. Soliman, de son côté, ne voulait rien faire pour le retenir afin de montrer qu'il ne souhaitait pas la paix. Or, Busbecq ne se dissimulait pas que les intérêts de Ferdinand eussent couru de trop grands risques, s'il eut accepté son audience de congé, et si, en ne l'acceptant pas, il n'eut affecté de paraître la souhaiter ; il luttait donc de ruse avec le divan. De toutes manières, la situation de ce diplomate consommé était fort difficile : en partant avec ses collègues, il emportait une guerre ouverte des plus sanglantes ; en restant à Constantinople, les choses demeuraient en suspens, seul il devenait l'artisan d'une négociation des plus critiques et qui pouvait encore aboutir à la guerre, malgré toute son habileté. Busbecq ne se trompa point dans ses premiers calculs ; le grand visir, effrayé par l'annonce de son départ, lui marqua beaucoup d'empressement pour qu'il restât ; il craignait aussi la guerre, parce qu'il prévoyait, en bon politique, que si Soliman portait ses armes en Hongrie, Bajazet ne manquerait pas l'occasion, et que, pendant l'absence de son père, il exciterait de nouveaux troubles. Busbecq feignit enfin de se rendre aux instances de Rustan ; mais en faisant connaître cette détermination à l'assemblée des visirs, il remit une protestation fort adroite dans laquelle il déclarait que : « ce n'était point par l'ordre de Ferdinand qu'il restait à la Porte, qu'il ne lui avait fait savoir sur cet article aucun de ses des-

[1] L'évêque d'Eger et un capitaine de galère, nommé Zay.

Digitized by Google

du sultan, ne fut pas moins bizarre que la première : « Je me présentai à la porte de la salle, dit Busbecq dans sa relation ; on m'annonça, et à l'instant parurent mes anciens écuyers. D'autres Turcs les suivaient : ceux-ci, au moment où j'entrai, me jetèrent sur le corps deux grandes casaques qui me descendaient jusqu'aux talons, et si pesantes, que mes épaules étaient à peine assez fortes pour les porter ; on caparaçonna ainsi tous ceux de ma suite, et dans cette pompe qui ressemblait assez à celle d'Agamemnon, qui sur un théâtre va être le héros de la tragédie, je marchai vers le trône, je saluai l'empereur, qui me donna aussitôt les lettres qu'il écrivait à Ferdinand : elles étaient cachetées et enveloppées d'une étoffe d'or ; ensuite il me congédia du même air à peu près avec lequel il m'avait reçu. Deux mots furent encore tout son discours : « Partez, me dit-il, je vous l'ordonne. » J'obéis, ceux de ma suite me suivirent après que les plus distingués d'entre eux eurent aussi fait leur révérence, suivant la permission qu'on leur en avait donnée. Étant à la porte, je fus en même temps délivré et des écuyers et du lourd fardeau sous lequel mon dos gémissait. »

Busbecq arriva à Constantinople, le 24 juin, et après s'y être reposé pendant une quinzaine de jours, pour rétablir sa santé compromise par le long voyage qu'il venait de faire, il reprit la route de Vienne. « Le premier jour de notre marche, écrit-il à son ami, fut de mauvais augure pour le reste de la route : au sortir de la ville, nous trouvâmes des charriots remplis de femmes et d'enfants que l'on avait pris en Hongrie, et que l'on menait au marché pour vendre. Que ceci ne vous étonne point : le commerce qui se fait à Constantinople de cette espèce de marchandise est aussi considérable que celui qui se fait à Anvers de draps, de toiles, et de toutes les autres choses utiles à la vie. » Busbecq revit Vienne au mois de septembre ; il rendit compte de son ambassade à Ferdinand, et celui-ci, sur l'heure, lui ordonna de se tenir prêt pour porter ses réponses. Busbecq, entièrement dévoué à son maître, obéit, sans que la crainte des nouveaux dangers qu'il allait affronter le retînt, sans que la perspective d'un long exil l'effrayât.

Ce fut au mois de novembre 1555, pendant un hiver très rigoureux, qu'il reprit la route de Constantinople où il arriva au mois de janvier de l'année suivante. De grands événements venaient de se passer. Bajazet, second fils de Soliman et de Roxolane, s'était révolté, pour échapper au sort cruel qui l'attendait dès que son frère Selim serait monté sur le trône : Soliman avait pardonné à son fils, mais cet événement laissait encore une certaine agitation dans l'empire ; d'autre part, le grand-visir Achmet avait eu le lacet et Rustan avait repris les rênes de l'administration. La réception que l'on fit à Busbecq dut lui inspirer des craintes sérieuses. Dès qu'il eut fait connaître aux bachas que Ferdinand ne voulait rien céder de ses droits, on lui adressa

Digitized by Google

des menaces terribles pour le cas où il oserait paraître devant le sultan avec ces réponses. « Combien êtes-vous, s'écriaient les bachas, pour annoncer de » telles nouvelles à Soliman ; il s'apercevra sans peine que vous le jouez » et soyez persuadé qu'il vous fera sentir toute la force de son ressen- » timent. » Ils ajoutaient que ce qui pouvait arriver de plus heureux à ses deux collègues [1] et à lui, était que l'on en mit deux au fond d'un cachot et que l'on renvoyât le troisième, après lui avoir coupé le nez et les oreilles. En effet, Soliman, après avoir refusé de les entendre, ordonna que l'on mît Busbecq et ses collègues dans une étroite prison, avec défense à qui que ce fut de les visiter, ne permettant même pas à leurs domestiques d'aller par la ville pour vaquer à leurs besoins. Cette captivité se prolongea pendant plus de six mois. Busbecq cherchait dans ses livres, qui étaient *ses plus anciens amis*, de quoi adoucir les rigueurs de sa prison et dissiper les ennuis de sa solitude.

« Nous sommes résignés à la volonté de Dieu dans tous les événements, disait-il, et nous joindrons à ce motif de consolation, si l'on nous fait de plus grands maux, celui de les souffrir pour le bien et l'honneur de notre patrie. » Toutefois, les collègues de Busbecq, fatigués de cette dure captivité, prirent le parti de solliciter leur audience de congé, et Busbecq fit semblant de vouloir s'en aller avec eux. Soliman, de son côté, ne voulait rien faire pour le retenir afin de montrer qu'il ne souhaitait pas la paix. Or, Busbecq ne se dissimulait pas que les intérêts de Ferdinand eussent couru de trop grands risques, s'il eut accepté son audience de congé, et si, en ne l'acceptant pas, il n'eut affecté de paraître la souhaiter ; il luttait donc de ruse avec le divan. De toutes manières, la situation de ce diplomate consommé était fort difficile : en partant avec ses collègues, il emportait une guerre ouverte des plus sanglantes ; en restant à Constantinople, les choses demeuraient en suspens, seul il devenait l'artisan d'une négociation des plus critiques et qui pouvait encore aboutir à la guerre, malgré toute son habileté. Busbecq ne se trompa point dans ses premiers calculs ; le grand visir, effrayé par l'annonce de son départ, lui marqua beaucoup d'empressement pour qu'il restât ; il craignait aussi la guerre, parce qu'il prévoyait, en bon politique, que si Soliman portait ses armes en Hongrie, Bajazet ne manquerait pas l'occasion, et que, pendant l'absence de son père, il exciterait de nouveaux troubles. Busbecq feignit enfin de se rendre aux instances de Rustan ; mais en faisant connaître cette détermination à l'assemblée des visirs, il remit une protestation fort adroite dans laquelle il déclarait que : « ce n'était point par l'ordre de Ferdinand qu'il restait à la Porte, qu'il ne lui avait fait savoir sur cet article aucun de ses des-

[1] L'évêque d'Eger et un capitaine de galère, nommé Zay.

Digitized by Google

» seins, et que son séjour ne devait rien diminuer de ses droits. » Il déclarait aussi « qu'il ne prenait rien sur son compte, quelque issue qu'il plût à » Dieu de donner aux affaires. »

Les collègues de Busbecq partirent au mois d'août de l'année 1557, et il resta seul. Le sultan étant allé, suivant sa coutume, passer l'hiver à Andrinople, l'ambassadeur du roi de Hongrie reçut l'invitation d'aller le joindre dans cette ville; il y séjourna pendant trois mois, et il y conclut une trêve de sept.

Au mois de mars 1558, il était de retour à Constantinople; on ne le considérait plus comme prisonnier, et cependant il était toujours captif. Continuellement gardé à vue par un chiaou, il ne pouvait avoir d'autre domicile que l'hôtellerie où il était logé aux frais de l'empereur. Le grave ambassadeur a donné une description très-pittoresque de cet édifice : « Cette maison est située dans l'endroit de Constantinople le plus habité et le plus élevé. Le derrière a la vue assez agréable; elle s'étend sur la mer fort au loin; elle va jusque sur les montagnes d'Asie. Le devant est sans fenêtres; les Turcs, jaloux des plaisirs qu'elles pouvaient me procurer, ne se sont pas contentés de les faire griller, ils les ont fait murer, de façon que je ne respire de l'air de dehors, que celui qui est assez subtil pour passer au travers des murs... Le bâtiment est carré, ayant une grande cour, dans laquelle il y a un puits. Le rez-de-chaussée sert d'écurie, le premier est seulement habité, et autour règne une galerie, de laquelle on va dans les appartements; les chambres sont très étroites; rien ne ressemble mieux aux cellules des moines... Cette maison est couverte entièrement de plomb, et voûtée en dedans, ce qui la met à couvert des incendies. Ses commodités sont en très-petit nombre; il n'en est pas de même des incommodités : c'est le séjour de Borée et celui des aquilons; point de jardin, ni arbre, ni verdure, rien qui puisse récréer la vue. Le bâtiment est sans goût, sans propreté, il est seulement fait ainsi que le sont toutes les maisons des Turcs, pour le nécessaire. Je n'y ai d'autre société que celle de mille insectes; les belettes y sont à troupeau, les couleuvres, les lézards et les scorpions y sont aussi en grand nombre; souvent il arrive que lorsque l'on veut prendre son chapeau le matin, on le trouve entortillé d'une couleuvre : cependant le seul agrément que j'aie ici (et rien autre chose ne me récrée dans ma solitude) c'est la petite guerre que ces différents animaux se font entre eux. » Busbecq avoue plus loin que cette récréation ne lui suffisait pas cependant, qu'il augmentait sans cesse et de toutes les manières les hôtes de son triste logis : « Quel goût est le mien ! s'écrie-t-il. Je ne me contente pas de tous ces animaux que le pays me fournit amplement; j'en remplis ma maison d'étrangers; mes domestiques et moi nous nous occupons à les nourrir. Le plaisir qu'ils nous donnent, nous fait supporter plus facilement l'éloignement de notre patrie, et puisque nous sommes

Digitized by Google

ici bannis de la société des hommes, n'est-il pas bien naturel que nous cherchions à nous en dédommager par celle des animaux ?... Parmi ceux-ci, les singes tiennent le premier rang ; leur adresse, les éclats de rire qu'ils font et leurs malices, leur attirent toujours grand nombre de spectateurs ; mes domestiques se passeraient volontiers de manger pour les regarder. J'ai encore des ours, des chevreuils, des cerfs, des lynx, des rats d'Inde, des martres zibelines, jusques à un cochon : celui-ci est de tous les animaux de ma ménagerie le plus curieux pour le pays ; il me procure la visite de tous les Asiatiques qui savent que je le possède... J'ai en oiseaux : des aigles, des corbeaux, des chouettes, des canards de Barbarie, des grues des îles de Majorque, et des perdrix. Vous prendriez enfin ma maison pour l'arche de Noé ; mais indépendamment de l'amusement que ces différentes espèces d'animaux me donnent, j'ai encore le plaisir de vérifier en eux mille choses qui me paraissaient extraordinaires et que je ne pouvais croire... »

Il ne faut pas l'oublier, en effet : Busbecq n'était pas seulement un très-habile négociateur, mais aussi un des hommes les plus doctes de cette époque si féconde en savants illustres ; il n'était étranger à aucune des branches des connaissances humaines, il voulait tout savoir, tout approfondir, mais plutôt pour se rendre utile à ses concitoyens que pour satisfaire un désir immodéré de gloire. On ne peut se lasser d'écouter cet homme d'un esprit à la fois si perspicace et si naïf ; on veut le connaître intimement. Citons donc encore le passage où il rend compte avec tant de charme de l'emploi ordinaire de son temps pendant les sept années que dura son exil : « Je ne sors jamais que pour aller porter les lettres que Ferdinand écrit à l'empereur, où lorsque je reçois des ordres, pour aller me plaindre des brigandages ou des vols, que les soldats des garnisons turques commettent dans la Hongrie, ce qui arrive deux ou trois fois l'an. S'il me plaisait cependant de me promener quelquefois à cheval par la ville (toujours accompagné de mon garde) j'ai lieu de croire qu'on ne m'en refuserait pas la permission, mais je ne veux rien demander à cette cour, à titre de grâce.... Quel plaisir au reste serait-ce pour moi de me donner en spectacle à une vile populace, qui m'accablerait d'injures, qui pourrait peut-être pousser l'insolence jusqu'à faire main-basse sur moi ? La campagne et les champs me plaisent bien plus que la ville, et particulièrement que celle-ci. Elle tombe presque en ruines ; de toute son ancienne beauté, qui la rendait autrefois rivale de Rome, il ne lui reste que son agréable situation ; aujourd'hui elle semble gémir de la dure servitude, dans laquelle ces barbares la retiennent : on ne peut la voir sans être touché de compassion, et sans faire les plus affligeantes réflexions, sur l'inconstance des choses humaines ; et qui sait si nous ne touchons pas aux mêmes malheurs ? Je me tiens chez moi, mes livres font ma principale oc-

Digitized by Google

» seins, et que son séjour ne devait rien diminuer de ses droits. » Il déclarait aussi « qu'il ne prenait rien sur son compte, quelque issue qu'il plût à » Dieu de donner aux affaires. »

Les collègues de Busbecq partirent au mois d'août de l'année 1557, et il resta seul. Le sultan étant allé, suivant sa coutume, passer l'hiver à Andrinople, l'ambassadeur du roi de Hongrie reçut l'invitation d'aller le joindre dans cette ville ; il y séjourna pendant trois mois, et il y conclut une trêve de sept.

Au mois de mars 1558, il était de retour à Constantinople ; on ne le considérait plus comme prisonnier, et cependant il était toujours captif. Continuellement gardé à vue par un chiaou, il ne pouvait avoir d'autre domicile que l'hôtellerie où il était logé aux frais de l'empereur. Le grave ambassadeur a donné une description très-pittoresque de cet édifice : « Cette maison est située dans l'endroit de Constantinople le plus habité et le plus élevé. Le derrière a la vue assez agréable ; elle s'étend sur la mer fort au loin ; elle va jusque sur les montagnes d'Asie. Le devant est sans fenêtres ; les Turcs, jaloux des plaisirs qu'elles pouvaient me procurer, ne se sont pas contentés de les faire griller, ils les ont fait murer, de façon que je ne respire de l'air de dehors, que celui qui est assez subtil pour passer au travers des murs... Le bâtiment est carré, ayant une grande cour, dans laquelle il y a un puits. Le rez-de-chaussée sert d'écurie, le premier est seulement habité, et autour règne une galerie, de laquelle on va dans les appartements ; les chambres sont très étroites ; rien ne ressemble mieux aux cellules des moines... Cette maison est couverte entièrement de plomb, et voûtée en dedans, ce qui la met à couvert des incendies. Ses commodités sont en très-petit nombre ; il n'en est pas de même des incommodités : c'est le séjour de Borée et celui des aquilons ; point de jardin, ni arbre, ni verdure, rien qui puisse récréer la vue. Le bâtiment est sans goût, sans propreté, il est seulement fait ainsi que le sont toutes les maisons des Turcs, pour le nécessaire. Je n'y ai d'autre société que celle de mille insectes ; les belettes y sont à troupeau, les couleuvres, les lézards et les scorpions y sont aussi en grand nombre ; souvent il arrive que lorsque l'on veut prendre son chapeau le matin, on le trouve entortillé d'une couleuvre : cependant le seul agrément que j'aie ici (et rien autre chose ne me récrée dans ma solitude) c'est la petite guerre que ces différents animaux se font entre eux. » Busbecq avoue plus loin que cette récréation ne lui suffisait pas cependant, qu'il augmentait sans cesse et de toutes les manières les hôtes de son triste logis : « Quel goût est le mien ! s'écrie-t-il, ne me contente pas de tous ces animaux que le pays me fournit ; j'ai remplis ma maison d'étrangers ; mes domestiques et moi nous avons à les nourrir. Le plaisir qu'ils nous donnent, nous fait supporter facilement l'éloignement de notre patrie, et puisque nous sommes

Digitized by Google

ici bannis de la société des hommes, n'est-il pas bien naturel que nous cherchions à nous en dédommager par celle des animaux ?... Parmi ceux-ci, les singes tiennent le premier rang ; leur adresse, les éclats de rire qu'ils font et leurs malices, leur attirent toujours grand nombre de spectateurs ; mes domestiques se passeraient volontiers de manger pour les regarder. J'ai encore des ours, des chevreuils, des cerfs, des lynx, des rats d'Inde, des martres zibelines, jusques à un cochon : celui-ci est de tous les animaux de ma ménagerie le plus curieux pour le pays ; il me procure la visite de tous les Asiatiques qui savent que je le possède... J'ai en oiseaux : des aigles, des corbeaux, des chouettes, des canards de Barbarie, des grues des îles de Majorque, et des perdrix. Vous prendriez enfin ma maison pour l'arche de Noé ; mais indépendamment de l'amusement que ces différentes espèces d'animaux me donnent, j'ai encore le plaisir de vérifier en eux mille choses qui me paraissaient extraordinaires et que je ne pouvais croire... »

Il ne faut pas l'oublier, en effet : Busbecq n'était pas seulement un très-habile négociateur, mais aussi un des hommes les plus doctes de cette époque si féconde en savants illustres ; il n'était étranger à aucune des branches des connaissances humaines, il voulait tout savoir, tout approfondir, mais plutôt pour se rendre utile à ses concitoyens que pour satisfaire un désir immodéré de gloire. On ne peut se lasser d'écouter cet homme d'un esprit à la fois si perspicace et si naïf ; on veut le connaître intimement. Citons donc encore le passage où il rend compte avec tant de charme de l'emploi ordinaire de son temps pendant les sept années que dura son exil : « Je ne sors jamais que pour aller porter les lettres que Ferdinand écrit à l'empereur, où lorsque je reçois des ordres, pour aller me plaindre des brigandages ou des vols, que les soldats des garnisons turques commettent dans la Hongrie, ce qui arrive deux ou trois fois l'an. S'il me plaisait cependant de me promener quelquefois à cheval par la ville (toujours accompagné de mon garde) j'ai lieu de croire qu'on ne m'en refuserait pas la permission, mais je ne veux rien demander à cette cour, à titre de grâce.... Quel plaisir au reste serait-ce pour moi de me donner en spectacle à une vile populace, qui m'accablerait d'injures, qui pourrait peut-être pousser l'insolence jusqu'à faire main-basse sur moi ? La campagne et les champs me plaisent bien plus que la ville, et particulièrement que celle-ci. Elle tombe presque en ruines ; de toute son ancienne beauté, qui la rendait autrefois rivale de Rome, il ne lui reste que son agréable situation ; aujourd'hui elle semble gémir de la dure servitude, dans laquelle ces barbares la retiennent : on ne peut la voir sans être touché de compassion, et sans faire les plus affligeantes réflexions, sur l'inconstance des choses humaines ; et qui sait si nous ne touchons pas aux mêmes malheurs ? Je me tiens chez moi, mes livres font ma principale oc-

Digitized by Google

» seins, et que son séjour ne devait rien diminuer de ses droits. » Il déclarait aussi « qu'il ne prenait rien sur son compte, quelque issue qu'il plût à » Dieu de donner aux affaires. »

Les collègues de Busbecq partirent au mois d'août de l'année 1557, et il resta seul. Le sultan étant allé, suivant sa coutume, passer l'hiver à Andrinople, l'ambassadeur du roi de Hongrie reçut l'invitation d'aller le joindre dans cette ville ; il y séjourna pendant trois mois, et il y conclut une trêve de sept.

Au mois de mars 1558, il était de retour à Constantinople ; on ne le considérait plus comme prisonnier, et cependant il était toujours captif. Continuellement gardé à vue par un chiaou, il ne pouvait avoir d'autre domicile que l'hôtellerie où il était logé aux frais de l'empereur. Le grave ambassadeur a donné une description très-pittoresque de cet édifice : « Cette maison est située dans l'endroit de Constantinople le plus habité et le plus élevé. Le derrière a la vue assez agréable ; elle s'étend sur la mer fort au loin ; elle va jusque sur les montagnes d'Asie. Le devant est sans fenêtres ; les Turcs, jaloux des plaisirs qu'elles pouvaient me procurer, ne se sont pas contentés de les faire griller, ils les ont fait murer, de façon que je ne respire de l'air de dehors, que celui qui est assez subtil pour passer au travers des murs... Le bâtiment est carré, ayant une grande cour, dans laquelle il y a un puits. Le rez-de-chaussée sert d'écurie, le premier est seulement habité, et autour règne une galerie, de laquelle on va dans les appartements ; les chambres sont très étroites ; rien ne ressemble mieux aux cellules des moines... Cette maison est couverte entièrement de plomb, et voûtée en dedans, ce qui la met à couvert des incendies. Ses commodités sont en très-petit nombre ; il n'en est pas de même des incommodités : c'est le séjour de Borée et celui des aquilons ; point de jardin, ni arbre, ni verdure, rien qui puisse récréer la vue. Le bâtiment est sans goût, sans propreté, il est seulement fait ainsi que le sont toutes les maisons des Turcs, pour le nécessaire. Je n'y ai d'autre société que celle de mille insectes ; les belettes y sont à troupeau, les couleuvres, les lézards et les scorpions y sont aussi en grand nombre ; souvent il arrive que lorsque l'on veut prendre son chapeau le matin, on le trouve entortillé d'une couleuvre : cependant le seul agrément que j'aie ici (et rien autre chose ne me récrée dans ma solitude) c'est la petite guerre que ces différents animaux se font entre eux. » Busbecq avoue plus loin que cette récréation ne lui suffisait pas cependant, qu'il augmentait sans cesse et de toutes les manières les hôtes de son triste logis : « Quel goût est le mien ! s'écrie-t-il, ne me contente pas de tous ces animaux que le pays me fournit ; j'ai remplis ma maison d'étrangers ; mes domestiques et moi nous avons à les nourrir. Le plaisir qu'ils nous donnent, nous fait supporter facilement l'éloignement de notre patrie, et puisque nous sommes

Digitized by Google

ici bannis de la société des hommes, n'est-il pas bien naturel que nous cherchions à nous en dédommager par celle des animaux ?... Parmi ceux-ci, les singes tiennent le premier rang ; leur adresse, les éclats de rire qu'ils font et leurs malices, leur attirent toujours grand nombre de spectateurs ; mes domestiques se passeraient volontiers de manger pour les regarder. J'ai encore des ours, des chevreuils, des cerfs, des lynx, des rats d'Inde, des martres zibelines, jusques à un cochon : celui-ci est de tous les animaux de ma ménagerie le plus curieux pour le pays ; il me procure la visite de tous les Asiatiques qui savent que je le possède... J'ai en oiseaux : des aigles, des corbeaux, des chouettes, des canards de Barbarie, des grues des îles de Majorque, et des perdrix. Vous prendriez enfin ma maison pour l'arche de Noé ; mais indépendamment de l'amusement que ces différentes espèces d'animaux me donnent, j'ai encore le plaisir de vérifier en eux mille choses qui me paraissaient extraordinaires et que je ne pouvais croire... »

Il ne faut pas l'oublier, en effet : Busbecq n'était pas seulement un très-habile négociateur, mais aussi un des hommes les plus doctes de cette époque si féconde en savants illustres ; il n'était étranger à aucune des branches des connaissances humaines, il voulait tout savoir, tout approfondir, mais plutôt pour se rendre utile à ses concitoyens que pour satisfaire un désir immodéré de gloire. On ne peut se lasser d'écouter cet homme d'un esprit à la fois si perspicace et si naïf ; on veut le connaître intimement. Citons donc encore le passage où il rend compte avec tant de charme de l'emploi ordinaire de son temps pendant les sept années que dura son exil : « Je ne sors jamais que pour aller porter les lettres que Ferdinand écrit à l'empereur, où lorsque je reçois des ordres, pour aller me plaindre des brigandages ou des vols, que les soldats des garnisons turques commettent dans la Hongrie, ce qui arrive deux ou trois fois l'an. S'il me plaisait cependant de me promener quelquefois à cheval par la ville (toujours accompagné de mon garde) j'ai lieu de croire qu'on ne m'en refuserait pas la permission, mais je ne veux rien demander à cette cour, à titre de grâce.... Quel plaisir au reste serait-ce pour moi de me donner en spectacle à une vile populace, qui m'accablerait d'injures, qui pourrait peut-être pousser l'insolence jusqu'à faire main-basse sur moi ? La campagne et les champs me plaisent bien plus que la ville, et particulièrement que celle-ci. Elle tombe presque en ruines ; de toute son ancienne beauté, qui la rendait autrefois rivale de Rome, il ne lui reste que son agréable situation ; aujourd'hui elle semble gémir de la dure servitude, dans laquelle ces barbares la retiennent : on ne peut la voir sans être touché de compassion, et sans faire les plus affligeantes réflexions, sur l'inconstance des choses humaines ; et qui sait si nous ne touchons pas aux mêmes malheurs ? Je me tiens chez moi, mes livres font ma principale oc-

Digitized by Google

» seins, et que son séjour ne devait rien diminuer de ses droits. » Il déclarait aussi « qu'il ne prenait rien sur son compte, quelque issue qu'il plût à » Dieu de donner aux affaires. »

Les collègues de Busbecq partirent au mois d'août de l'année 1557, et il resta seul. Le sultan étant allé, suivant sa coutume, passer l'hiver à Andrinople, l'ambassadeur du roi de Hongrie reçut l'invitation d'aller le joindre dans cette ville; il y séjourna pendant trois mois, et il y conclut une trêve de sept.

Au mois de mars 1558, il était de retour à Constantinople; on ne le considérait plus comme prisonnier, et cependant il était toujours captif. Continuellement gardé à vue par un chiaou, il ne pouvait avoir d'autre domicile que l'hôtellerie où il était logé aux frais de l'empereur. Le grave ambassadeur a donné une description très-pittoresque de cet édifice : « Cette maison est située dans l'endroit de Constantinople le plus habité et le plus élevé. Le derrière a la vue assez agréable; elle s'étend sur la mer fort au loin; elle va jusque sur les montagnes d'Asie. Le devant est sans fenêtres; les Turcs, jaloux des plaisirs qu'elles pouvaient me procurer, ne se sont pas contentés de les faire griller, ils les ont fait murer, de façon que je ne respire de l'air de dehors, que celui qui est assez subtil pour passer au travers des murs... Le bâtiment est carré, ayant une grande cour, dans laquelle il y a un puits. Le rez-de-chaussée sert d'écurie, le premier est seulement habité, et autour règne une galerie, de laquelle on va dans les appartements; les chambres sont très étroites; rien ne ressemble mieux aux cellules des moines... Cette maison est couverte entièrement de plomb, et voûtée en dedans, ce qui la met à couvert des incendies. Ses commodités sont en très-petit nombre; il n'en est pas de même des incommodités : c'est le séjour de Borée et celui des aquilons; point de jardin, ni arbre, ni verdure, rien qui puisse récréer la vue. Le bâtiment est sans goût, sans propreté, il est seulement fait ainsi que le sont toutes les maisons des Turcs, pour le nécessaire. Je n'y ai d'autre société que celle de mille insectes; les belettes y sont à troupeau, les couleuvres, les lézards et les scorpions y sont aussi en grand nombre; souvent il arrive que lorsque l'on veut prendre son chapeau le matin, on le trouve entortillé d'une couleuvre : cependant le seul agrément que j'aie ici (et rien autre chose ne me récrée dans ma solitude) c'est la petite guerre que ces différents animaux se font entre eux. » Busbecq avoue plus loin que cette récréation ne lui suffisait pas cependant, qu'il augmentait sans cesse et de toutes les manières les hôtes de son triste logis : « Quel goût est le mien ! s'écrie-t-il. Je ne me contente pas de tous ces animaux que le pays me fournit amplement; j'en remplis ma maison d'étrangers; mes domestiques et moi nous nous occupons à les nourrir. Le plaisir qu'ils nous donnent, nous fait supporter plus facilement l'éloignement de notre patrie, et puisque nous sommes

Digitized by Google

ici bannis de la société des hommes, n'est-il pas bien naturel que nous cherchions à nous en dédommager par celle des animaux ?... Parmi ceux-ci, les singes tiennent le premier rang ; leur adresse, les éclats de rire qu'ils font et leurs malices, leur attirent toujours grand nombre de spectateurs ; mes domestiques se passeraient volontiers de manger pour les regarder. J'ai encore des ours, des chevreuils, des cerfs, des lynx, des rats d'Inde, des martres zibelines, jusques à un cochon : celui-ci est de tous les animaux de ma ménagerie le plus curieux pour le pays ; il me procure la visite de tous les Asiatiques qui savent que je le possède... J'ai en oiseaux : des aigles, des corbeaux, des chouettes, des canards de Barbarie, des grues des îles de Majorque, et des perdrix. Vous prendriez enfin ma maison pour l'arche de Noé ; mais indépendamment de l'amusement que ces différentes espèces d'animaux me donnent, j'ai encore le plaisir de vérifier en eux mille choses qui me paraissaient extraordinaires et que je ne pouvais croire... »

Il ne faut pas l'oublier, en effet : Busbecq n'était pas seulement un très-habile négociateur, mais aussi un des hommes les plus doctes de cette époque si féconde en savants illustres ; il n'était étranger à aucune des branches des connaissances humaines, il voulait tout savoir, tout approfondir, mais plutôt pour se rendre utile à ses concitoyens que pour satisfaire un désir immodéré de gloire. On ne peut se lasser d'écouter cet homme d'un esprit à la fois si perspicace et si naïf ; on veut le connaître intimement. Citons donc encore le passage où il rend compte avec tant de charme de l'emploi ordinaire de son temps pendant les sept années que dura son exil : « Je ne sors jamais que pour aller porter les lettres que Ferdinand écrit à l'empereur, où lorsque je reçois des ordres, pour aller me plaindre des brigandages ou des vols, que les soldats des garnisons turques commettent dans la Hongrie, ce qui arrive deux ou trois fois l'an. S'il me plaisait cependant de me promener quelquefois à cheval par la ville (toujours accompagné de mon garde) j'ai lieu de croire qu'on ne m'en refuserait pas la permission, mais je ne veux rien demander à cette cour, à titre de grâce.... Quel plaisir au reste serait-ce pour moi de me donner en spectacle à une vile populace, qui m'accablerait d'injures, qui pourrait peut-être pousser l'insolence jusqu'à faire main-basse sur moi ? La campagne et les champs me plaisent bien plus que la ville, et particulièrement que celle-ci. Elle tombe presque en ruines ; de toute son ancienne beauté, qui la rendait autrefois rivale de Rome, il ne lui reste que son agréable situation ; aujourd'hui elle semble gémir de la dure servitude, dans laquelle ces barbares la retiennent : on ne peut la voir sans être touché de compassion, et sans faire les plus affligeantes réflexions, sur l'inconstance des choses humaines ; et qui sait si nous ne touchons pas aux mêmes malheurs ? Je me tiens chez moi, mes livres font ma principale oc-

Digitized by Google

cupation, comme ils font tout mon plaisir ; je cause avec eux, comme avec mes plus anciens et mes plus fidèles amis. Je me suis construit moi-même un jeu de paume, où je m'exerce tous les jours avant le diner, pour le bien de ma santé ; au sortir de table, je tire de l'arc à la manière des Turcs..... Le reste du temps je le donne tantôt à la lecture, tantôt à causer avec quelques amis ou avec les gens de Pera, ou enfin avec ceux qui viennent me voir: encore n'ai-je cette liberté que quand il plait aux chiaous, et il ne leur plait pas toujours. Je profite de leurs bons moments pour faire entrer chez moi des Ragusais, des Florentins, des Vénitiens, des Grecs ou quelques autres de diverses nations. »

Depuis son retour d'Andrinople, Busbecq commençait à désespérer du succès de sa mission. Profitant de l'agitation qui régnait parmi les Hongrois et se mettant de nouveau sous le patronage des Turcs, Isabelle avait rompu le traité qu'elle avait conclu avec Ferdinand et reconquis la Transylvanie; les troupes ottomanes la défendaient avec beaucoup d'ardeur, et une nouvelle guerre était allumée entre les partisans de la maison de Zapoli, protégés par Soliman, et les Autrichiens. Busbecq cependant dissimulait admirablement son anxiété. « C'est un homme indomptable, disait le grand-visir » Rustan, il n'est rien que je n'aie tenté pour lui faire accepter mon pro» jet. Depuis plusieurs années je le tiens en prison, je ne laisse échapper » aucune occasion pour le mortifier, je le traite en esclave ; ce sont des » peines perdues, il est aussi ferme aujourd'hui qu'il le parut en arrivant ; » rien ne le touche que les intérêts de son maître... Je suis persuadé qu'un » autre aurait plutôt pris le turban que de souffrir tant de tourments ; mais » celui-ci ne s'inquiète de rien, il est insensible à tout. » Une nouvelle révolte de Bajazet, suivie de grands troubles dans plusieurs provinces de l'empire, vint enfin diminuer ses craintes. Il n'appréhendait plus que Soliman sortit de chez lui pour envahir lui-même la Hongrie, car les événements qui se passaient en Asie réclamaient sa présence, et la mort seule de Bajazet pouvait lui ôter la crainte de voir son empire troublé par des dissensions interminables et des guerres dont l'issue était douteuse (1560). Les bachas à leur tour se trouvèrent dans la plus grande perplexité et n'épargnèrent rien pour tromper l'ambassadeur de Ferdinand. « Ils faisaient tous les jours, dit Busbecq, de nouvelles tentatives pour me faire souscrire à des lettres, et à certaines propositions de paix, qu'ils disaient être du goût de Ferdinand ; mais comme ils ne me donnaient point communication de ces lettres par lecture ou par des copies, suivant leur coutume, j'imaginais qu'il y avait quelque supercherie dans leur procédé, et je refusais constamment de faire tenir à mon maître ces lettres dont j'ignorais la teneur. » Mais tandis que les affaires du roi de Hongrie reprenaient une tournure favorable, un nouveau

Digitized by Google

désastre dont les Espagnols furent victimes faillit anéantir toutes les espérances de Busbecq. La flotte de Philippe II ayant été vaincue par celle des Turcs proche des côtes de Tripoli, cet événement répandit dans tout Constantinople une joie indicible. Les mahométans fanatiques venaient en foule à la porte de l'ambassadeur pour insulter à ses gens : « Quelle est, disaient-ils, » la puissance de l'Europe qui osera à l'avenir mesurer ses forces avec celles » de Soliman, le vainqueur des Espagnols ? » L'orgueil des Turcs ne connut plus de bornes lorsque, l'île de Zerbi ayant été enlevée aux chrétiens, ils virent arriver captifs, dans la capitale de l'empire, quelques-uns des plus illustres capitaines de l'Espagne, don Bellingre de Requesens, amiral des galères de Sicile ; don Sanche de Leyva amiral des galères de Naples, etc. Dans ces tristes circonstances, Busbecq n'oublia pas qu'il était le représentant du chef de l'empire romain, du successeur de Charles-Quint ; il se signala par son patriotisme et par sa bienfaisance ; non-seulement il acheta d'un corsaire turc l'étendard royal d'Espagne, pour ravir ce trophée aux infidèles, mais il vint au secours des malheureux captifs, pourvut à leurs besoins et finit même par payer leur rançon de ses propres deniers.

« J'empruntai des sommes immenses, dit-il, et je me rendis caution pour d'aussi grandes ; la compassion me ferma pour lors les yeux sur des dettes, auxquelles je sens aujourd'hui toute la peine de satisfaire. » Très heureusement pour Busbecq, Rustan, le grand visir, mourut sur ces entrefaites et il eut pour successeur un dalmate, nommé Hally, homme accommodant, très porté pour la paix et sympathisant même avec l'ambassadeur chrétien. Busbecq avait débattu avec le nouveau ministre tous les points d'un traité et ils semblaient d'accord lorsqu'un nouvel incident vint encore une fois entraver les négociations. Bajazet, après avoir échoué dans sa révolte, avait cherché un asile chez les Perses, jusqu'alors les ennemis irréconciliables des Turcs ; mais le sophi, croyant qu'il était de son intérêt d'observer la trêve qu'il avait récemment conclue avec le sultan ou craignant l'ambition du prince fugitif, avait vendu à Soliman l'autorisation d'envoyer à sa cour un bourreau chargé d'étrangler son malheureux fils. Par ce crime inouï, Soliman détruisait la source de tous les troubles qui pouvaient encore agiter son empire. Suivant les prévisions de Busbecq, les bachas voulurent effectivement profiter de la mort du prince pour outrer leurs prétentions ; et c'en était fait sans doute du traité de paix, si Hally, toujours calme et modéré, n'eut fait prévaloir l'opinion qu'il avait toujours soutenue. Après un exil qui durait depuis sept ans, après avoir montré dans cette longue et périlleuse mission une habileté qui avait déjoué toutes les ruses de ses adversaires et une énergie qui avait résisté aux plus mauvais procédés, Busbecq put enfin reprendre, au mois d'août 1562, la route de Vienne, avec un traité qui réalisait les vœux de son maître :

Digitized by Google

« Vous avez, lui dit Ferdinand, rempli votre commission suivant mes inten-» tions, et j'ai pour agréable tout ce que vous avez fait ; aussi n'oublierai-je » rien pour vous donner des marques de mon amitié et de ma bienveillance.» Quand on considère quelle était alors la puissance des Turcs, on comprend les félicitations de Ferdinand : une trève de huit années lui était accordée avec la paisible jouissance de la Hongrie, sous condition qu'il payerait tribut à la Porte et qu'il ne troublerait point le fils de Zapoli dans la possession de la Transylvanie.

Non seulement Busbecq avait résussi à arrêter pour quelque temps la lutte entre l'Orient et l'Occident, mais sa pénible ambassade eut un autre résultat non moins utile. Observateur profond, politique prévoyant, Busbecq avait étudié sous toutes ses faces le mystérieux empire des Ottomans, et il eut la gloire de le faire connaître à l'Europe, ne dissimulant ni sa force ni sa faiblesse ; car s'il avait pour but de diminuer la terreur superstitieuse que le nom turc inspirait dans l'Occident, il ne voulait pas cependant que l'on se méprît sur l'ambition et la puissance réelle des sectateurs de Mahomet. Outre les lettres, dans lesquelles il décrit l'empire Ottoman avec tant d'exactitude [1], Busbecq composa, sous le titre de *Projet de guerre contre les Turcs*, un autre ouvrage destiné à démontrer à l'empire que pour vaincre et dominer les Ottomans, la première condition était une bonne organisation militaire. Après avoir tracé un tableau effrayant des conquêtes des Turcs, il continue en ces termes : « Ou il faut que nous nous attendions tous à périr, ou il faut que nous levions d'autres troupes que celles que nous avons : que nous les disciplinions, et qu'enfin nous ne comptions plus de trouver le salut de notre patrie que dans la force de nos armes. »

L'ambassade de Busbecq ne fut pas moins utile aux sciences : il fit présent à l'empereur de beaucoup de médailles, qu'il avait recueillies, rapporta environ deux cent quarante manuscrits grecs qu'il déposa en partie dans la bibliothèque de Vienne ; envoya un grand nombre d'inscriptions antiques aux savants avec lesquels il était en correspondance, Juste Lipse et Gruter, entr'autres, et il eut enfin la joie bien douce d'enrichir les jardins de l'Europe de quelques-unes de ces fleurs qu'il avait tant admirées à Constantinople et dans l'Asie-Mineure. Nous devons à Busbecq le lilas, à l'ombre duquel Bernardin de St-Pierre voulait lui élever un monument ; nous lui devons

[1] Ces lettres sont au nombre de quatre. Les deux premières parurent chez Plantin, à Anvers, en 1582, sous le titre de : *Itinera Constantinopolitarum et Amasianum, et de re militari contra Turcas instituendâ consilium.* En 1589, les quatre lettres parurent ensemble à Paris sous le titre de : *Legationis turcicæ epistolæ* IV. Ces lettres, ainsi que celles dont nous parlerons tout-à-l'heure, ont été traduites en français par l'abbé De Foy, chanoine de Meaux (Paris, 1748, 3 vol. in-12)

Digitized by Google

aussi les tulipes, qu'il fit connaître à son compatriote Charles de l'Escluse médecin de Maximilien II et directeur du jardin impérial de Vienne.

A son retour de Constantinople, Busbecq aurait voulu rentrer dans la vie privée et s'adonner exclusivement aux lettres; mais il céda aux instances de Ferdinand et de Maximilien, qui monta bientôt après sur le trône impérial (1564), et se chargea de l'éducation des jeunes archiducs, Rodolphe et Mathias, chefs futurs de l'empire, et Albert, destiné à devenir l'époux de l'infante Isabelle et à régner sur les Belges. Quand l'éducation des jeunes princes fut achevée, Maximilien II se hâta de confier une nouvelle mission à Busbecq, qui regrettait de nouveau le manoir paternel. Il fut chargé de conduire en France l'archiduchesse Elisabeth, fiancée de Charles IX et de prendre l'intendance de sa maison (1570). Après la mort du roi, Elisabeth retourna en Allemagne, laissant à Busbecq l'administration de ses revenus dans les provinces de Berry, de la Marche, et dans le Forez, où son douaire était assigné; et quelque temps après Rodolphe, qui venait de succéder à son frère, le nomma son ambassadeur auprès de Henri III. La situation des affaires, au point de vue diplomatique, exigeait toute la dextérité, toute la prudence du négociateur qui s'était déjà illustré à Constantinople; le duc Alençon avait été appelé en Belgique, et l'empire était intéressé à combattre dans nos provinces l'influence française. Busbecq avait donc pour instructions de détourner Henri III des vues ambitieuses que les troubles des Pays-Bas auraient pu faire naître en lui et d'empêcher qu'il intervînt en faveur de son frère. L'ambassadeur de Rodolphe réussit complètement : car si le duc d'Alençon échoua en Belgique, ce ne fut pas seulement parce qu'il irrita les principales villes du pays, mais aussi parce qu'il ne put obtenir de son frère des secours suffisants. Tous les détails de cette négociation ont été racontés avec lucidité par Busbecq lui-même dans ses lettres à Rodolphe II[1]. C'est dans ce recueil, digne de figurer à côté du Journal de l'Estoile, que l'on trouve les renseignements les plus curieux sur le règne si agité du duc d'Alençon en Belgique; il contient en outre une peinture exacte et naïve de la cour de France pour les années qu'il embrasse, c'est-à-dire de 1582 à 1585.

En 1592, parvenu à l'âge de soixante-dix ans, Busbecq, toujours désireux de revoir sa patrie, avait enfin obtenu un congé de l'empereur, et il avait commencé son voyage, prenant sa route par la Normandie. Cette province

(1) *Epistolæ ad Rudolphum II imperatorem è Gallià scriptæ.* Ces lettres furent publiées pour la première fois par J. B. Houwaert à Louvain, en 1630. Busbecq avait encore écrit deux autres ouvrages, l'un intitulé : *De verâ nobilitate historiâ*, l'autre : *Historia belgica trium fere annorum quibus dux Alenconius in Belgio est versatus.* Ces deux ouvrages, restés en manuscrit, sont malheureusement perdus.

Digitized by Google

malheureusement était aussi une arène pour les partis qui déchiraient alors la France: quoique Busbecq se fût muni de passeports délivrés par le roi et par les chefs de la Ligue, il fut assailli par les catholiques dans le village de Cailly, à quelques lieues de Rouen. On le relâcha, à la vérité, lorsque sa qualité d'ambassadeur eut été reconnue, mais la secousse avait été trop forte pour ce vieillard exténué de travaux. Atteint d'une fièvre violente, il se fit transporter au château de Maillot, et il y succomba, au bout de quelques jours (18 octobre 1592). Son corps fut enseveli dans l'église du lieu, mais son cœur fut porté au château de Busbecq pour être déposé dans le caveau de ses ancêtres.

Telle fut la fin de cet homme éminent; de ce grand politique, dont les ouvrages, suivant les expressions d'un ancien auteur, doivent être la principale étude d'un ambassadeur, car ils contiennent les meilleurs et les plus amples leçons pour ceux qui sont employés dans ces grandes fonctions.

Digitized by Google

SIMON STÉVIN ET M. DUMORTIER. *Lettre à Messieurs de l'académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Nieuport.* 1845.

On se rappelle qu'il y a quelques mois une discussion d'un caractère assez étrange s'éleva à la chambre des représentants à propos d'une allocation du budget de l'intérieur consacrée à l'érection des statues des hommes célèbres de la Belgique. Un honorable représentant de Tournai crut devoir mettre la ville de Bruges et le gouvernement en cause au sujet du monument que le chef-lieu de la Flandre occidentale s'est proposé d'élever à la mémoire du mathématicien Simon Stévin. L'administration de Bruges et le gouvernement son complice furent tout simplement accusés de vouloir entourer d'une gloire improvisée la mémoire d'une médiocrité inconnue, bien plus d'un traître à la patrie. Simon Stévin étant soupçonné d'avoir été protestant, la discussion ne tarda pas à s'échauffer; déjà la chambre se dessinait en catholiques et en libéraux; M. le ministre de l'intérieur commençait à s'incliner devant la toute-puissante majorité; déjà il s'excusait en quelque sorte d'avoir coopéré au méfait de l'administration brugeoise et prétendait (ce que nous croyons parfaitement faux) avoir fait à la Régence de Bruges des objections contre la statue de Stévin. Le péril semblait grand; si un vote eût dû

Digitized by Google

suivre la discussion, il est probable que la Belgique eût eu de par la loi un grand homme de moins, la majorité et le ministère un ridicule de plus. Heureusement l'attaque était tardive et la discussion un pur hors-d'œuvre; la statue n'était plus un simple projet; les fonds en avaient été faits depuis plusieurs années. Le modèle exécuté, dit-on, avec beaucoup de talent par M. Simonis, était déjà sorti des mains du sculpteur pour passer entre celles de l'artiste chargé de le couler en bronze.

Cette invasion du parlement dans le champ de l'histoire et de la science vient de provoquer les représailles de la science et de l'histoire contre le parlement. Déjà M. Quetelet avait à l'avance, dans une notice pleine d'intérêt, vengé la mémoire de Stévin. Un autre champion vient d'entrer en lice avec d'autres armes; la vivacité de la défense répond à celle de l'attaque; l'épigramme de l'érudit riposte à l'injure de l'homme politique. Cette brochure nouvelle est signée du nom fictif de J. du Fan, élève en sciences. Elle est datée de Nieuport; mais la forme des caractères étrangers avec lesquels elle est imprimée, et certaine odeur bien caractérisée qui s'exhale du papier, font soupçonner qu'elle vient d'un peu plus loin. Une franche vivacité dans l'attaque, de l'esprit et de la grâce dans le style, de piquantes épigrammes mêlées à une patiente érudition, une impression anglaise, des idées parfaitement belges, et une complète connaissance des choses de la Belgique; cela suffit peut-être pour rendre assez transparent le voile d u pseudonyme que nous n'essayerons pas de soulever davantage.

La satire est des plus mordantes; et l'auteur ne se borne pas à plaisanter l'antagoniste parlementaire du savant brugeois. Ces arguments sont de telle nature que la réplique sera difficile.

L'adversaire de Simon Stévin s'était aventuré jusqu'à dire que ce nom, ignoré dans le monde, est à peine connu dans la littérature scientifique. La réponse de M. du Fan est accablante. Il a eu la patience d'extraire des citations de quatre-vingts biographes ou écrivains scientifiques des plus célèbres de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Belgique ; il les reproduit toutes à la suite de sa lettre à l'Académie et montre ainsi, de la manière la plus irréfragable, que, depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours, Simon Stévin n'a cessé d'être un des grands noms de

Digitized by Google

la science aux yeux de tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de ses progrès.

« Où sont, avait dit M. Dumortier, où sont les grandes découvertes faites par Simon Stévin, et qui ont fait la renommée des Archimède, des Copernic, des Galilée, des Newton, des Leibnitz et des La Place ? où sont ces éclairs de génie, ces grandes découvertes qui font époque dans les sciences et qui restent comme les grands jalons de la mesure du progrès ? »

« Je vais avoir l'honneur de vous le dire, répond le pseudonyme; et, sans me piquer de savoir ce que c'est qu'un *grand jalon d'une mesure*, et *de la mesure du progrès*, je planterai quelques jalons qui serviront à vous guider dans ces voies de la science où Stévin a laissé la profonde empreinte de ses pas. Je parlerai avec d'autant plus d'autorité que je ne ferai que répéter les paroles de mes maîtres.

« Depuis deux mille ans, la mécanique était stationnaire. Stévin, le premier après Archimède, a donné la solution des problèmes qui en arrêtaient les progrès.

« Il est le père de la statique moderne.

« Il a exposé tous les grands principes qui constituent aujourd'hui la science de l'équilibre dans les corps solides.

« Il a découvert la théorie des plans inclinés, inconnue aux anciens.

« Il a trouvé le parallélogramme des forces, et posé, en termes exprès, ce principe, devenu le fondement des sciences mécaniques, et révélé ensuite au monde comme une grande découverte de Varignon.

« Il a tenté même quelques pas sur le terrain de la dynamique.

« Il a fait de l'hydrostatique une science tout-à-fait différente et indépendante de la statique.

« Le premier, il ajouté aux découvertes faites par Archimède, et démontré comme une des principales conséquences de l'équilibre des fluides, qu'un liquide peut exercer sur le fond d'un vase une pression beaucoup plus grande que son propre poids, principe fameux connu sous le nom de paradoxe hydrostatique, et dont on a fait honneur à Pascal.

« Il a découvert la loi de la pression d'un fluide sur les parois d'un vase.

Digitized by Google

» Il a employé dans ces recherches des artifices mathémathiques qu'on peut regarder comme le premier acheminement vers le calcul infinitésimal.

« Enfin, il a enrichi la statique et l'hydrostatique d'un grand nombre de vérités nouvelles et importantes.

» Partout, dans son arithmétique et dans son algèbre, ouvrage ingénieux et original, il a déployé un génie inventif, fait de belles découvertes, et étendu la sphère du calcul par de nombreuses améliorations.

» Il a introduit, le premier, la pratique des fractions décimales, quoique Regiomontanus eût fait un grand pas vers ce progrès, et que Ramus même l'eût indirectement employée.

» Il a précédé Descartes dans l'idée de représenter les diverses puissances d'une base quelconque par des exposants numériques appliqués à cette même base écrite une seule fois, au lieu de la répéter autant de fois que les degrés de puissance renferment d'unités.

« Il a connu la conversion des quantités radicales en puissances fractionnaires, que Newton a cru pouvoir s'attribuer depuis.

« Dans sa pratique de la géométrie, il a présenté des propositions nouvelles qui font honneur à son génie inventif, et dont quelques-unes ont pris plus tard de l'extension entre les mains de Lahire et de Newton.

« Il a porté la théorie de l'optique et de la catoptrique aussi loin que le permettaient les connaissances géométriques de son époque.

« Il a traité la perspective d'une manière neuve et savante, en géomètre profond, et peut-être plus complètement qu'aucun autre sous le rapport théorique.

« Il a connu la pesanteur de l'air, et l'on a quelque raison de croire qu'il aurait porté l'aërostatique aussi loin que la science de l'équilibre des solides et des liquides.

Digitized by Google

« Après avoir touché à toutes les branches des sciences mathématiques et leur avoir fait porter à toutes des fruits nouveaux, il a travaillé à populariser ces sciences, et a devancé ainsi son siècle et les siècles suivants dans la noble tentative de les mettre à la portée des plus communes intelligences. Ses ouvrages, traduits dans toutes les langues, trouvent, dans son propre pays, des interprètes que l'histoire place au rang des maîtres de la science : c'est Grotius, dont le nom n'a pas besoin d'éloges; c'est Albert Girard, grand géomètre et l'un des précurseurs de Descartes; c'est le célèbre Willebrord Snellius, qui trouva la véritable loi de la réfraction, et qui, le premier détermina la grandeur de la terre, par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien.

« Ce résumé est textuellement emprunté à Montucla, Whewell, Lagrange, Quetelet, Hutton, Leslie, Playfair, Chasles, Peacock, Kastner, Hallam, Murhart, Budan, etc, etc. »

La réponse qu'on vient de lire est des plus péremptoires. Ce résumé rapide et clair suffirait à lui seul pour rétablir sur son piédestal l'illustre mathématicien belge.

M. Dumortier avait avoué qu'il ne connaissait pas le nom de Stévin avant qu'il fût question de lui ériger une statue; il avait écrit à l'éditeur de l'Observateur qu'il faisait le pari que, parmi les lecteurs de ce journal, il n'en était pas un sur mille qui ne partageât son ignorance. M. du Fan s'égaie très spirituellement sur l'aveu du représentant académicien. M. Dumortier devrait savoir en effet, peut-être par son propre exemple, que les travaux scientifiques ne sont pas souvent de ceux que la popularité entoure. Empruntant le langage de son adversaire, « *je fais le pari*, s'écrie l'impitoyable M. du Fan, que dans la capitale du monde savant, les cinq cent mille lecteurs du *Constitutionnel* connaissent mieux Lablache que Laplace, Elsser qu'Euler, Dekock que Cuvier, Franconi que Francœur; que, dans la docte Allemagne elle-même, les abonnés de la *Gazette d'Augsbourg* s'intéressent plus vivement à Metternich qu'à Copernic, etc »

M. du Fan ne voit dans les reproches qui s'adressent à la vie [illegible]tique de Simon Stévin, qu'une querelle faite à l'hérétique [illegible]ppé du giron de l'église. « M. Dumortier, dit-il, arrange l'his[illegible]pays à la façon du Père Loriquet, et fait de Stévin à la

bataille de Nieuport, un général, un directeur en chef de l'artillerie, un enfonceur de digues et de bataillons. Ne lui demandez point ses autorités, ne lui indiquez point ses anachronismes; Stévin était castramétateur du Prince Maurice (en 1618 à la vérité); donc il était traître à son pays. Mais moi, qui ai lu un peu les historiens du temps, je vous dis que si Stévin est resté en Hollande, c'est que les jésuites l'y ont exilé, ces jésuites qui faisaient adorer comme des reliques à Anvers, les restes des assassins du Taciturne, en l'année même où Stévin y faisait imprimer son arithmétique; ces jésuites qui réclamaient à grands cris l'exécution des édits contre les huguenots; je vous dis que, si l'Archiduc Albert n'était pas persécuteur par caractère, par principes, il était tenu de le devenir par contrat, par traité, que les Pays-Bas ne lui avaient été donnés qu'à la condition de ne tolérer en Belgique d'autre religion que le catholicisme romain; que l'inexécution de cette clause annulait de plein droit la donation de nos provinces; qu'il n'y avait donc pour les protestants belges d'autre alternative que d'abjurer, de mentir à leur conscience, d'être livrés aux bourraux, ou de s'exiler, de mendier le pain de l'étranger ou de conquérir les armes à la main cette liberté qui leur était refusée et de secouer avec leurs frères du nord, leur cause étant commune, le joug affreux de l'Espagnol. Ah! si les protestants n'eussent pas imité eux-mêmes l'intolérance de leurs ennemis, la Belgique, comme la Hollande, serait sortie victorieuse de la lutte, et son indépendance eût été reconnue deux siècles plus tôt! »

Plus loin l'auteur ajoute :

« Nous assi[illegible] un spectacle curieux.

« Le[illegible]isi d'un effort désespéré la société qui lui [illegible]t l'étreinte vigoureuse d'une main sûre [illegible]le mouvement convulsif de gens qui se [illegible]les autres sont animés de ces haines impla[illegible]es se traduisent en faits font souvent gémir [illegible]mmes à la veille d'un combat à outrance; tout [illegible]est que deux vertus essentielles à la société, la [illegible] chrétienne, ne périssent point chez nous dans la [illegible]s la France invoquer contre les jésuites la police et

Digitized by Google

les tribunaux ; la Suisse employer la carabine et les corps francs ; en Belgique, pour nous soustraire à leur despotisme, il suffira de la plume et de la presse, ces deux armes redoutables que Dieu a mises entre nos mains pour défendre les droits de la raison humaine : car, au fond, c'est de cela qu'il s'agit, et le refus d'élever une statue à Stévin n'est qu'une des mille formes que prend cette lutte éternelle entre l'autorité et la liberté de l'intelligence : on s'essaye sur les morts, en attendant qu'on puisse opérer sur les vivants.

« Mais n'oublions point pour cela nos anciens principes. Mieux vaut écrire que proscrire. Les *Provinciales* ont fait aux jésuites plus de mal, à l'esprit humain plus de bien, que tous les arrêts du parlement. Montrons que, si nous leur laissons avec justice la même liberté dont nous entendons jouir nous-mêmes, nous ne leur permettrons jamais de nous parler en maîtres, d'agir en despotes, d'abuser de leur influence pour traîner aux gémonies les plus beaux noms de la science. Nous pouvons tout tolérer, hormis l'intolérance. »

Nous avons emprunté ces extraits à la partie la plus sérieuse de la lettre de M. du Fan; l'autre qui, par la gracieuse malice du style, rappelle par fois de spirituels écrits de Charles Nodier, ne peut être analysée. La renommée scientifique de Simon Stévin est parfaitement défendue par l'auteur. La réponse au grief politique du représentant de Tournai est moins complète. Ce n'est pas seulement parce qu'il appartenait à une religion qui avait été proscrite dans sa ville natale que Stévin est innocent du crime de trahison qu'on lui impute. Nous ne pouvons ici traiter en passant une question historique dont l'examen entraînerait quelques développements, mais nous voudrions voir porter la discussion sur un terrain plus large; nous consentirions à faire abstraction des croyances religieuses, des persécutions auxquelles elles étaient en butte, et à poser nettement la question de savoir si les Belges qui, à cette époque figuraient dans les armées des provinces émancipées, peuvent être accusés d'avoir violé de ce chef un devoir national. Nous prendrions ainsi la position la plus défavorable à Simon Stévin, et nous le jugerions, non pas comme s'il avait été simplement nommé castramétateur de Maurice de Nassau, en 1618, c'est-à-dire, à une époque où durait déjà depuis neuf ans

Digitized by Google

bataille de Nieuport, un général, un directeur en chef de l'artillerie, un enfonceur de digues et de bataillons. Ne lui demandez point ses autorités, ne lui indiquez point ses anachronismes; Stévin était castramétateur du Prince Maurice (en 1618 à la vérité); donc il était traître à son pays. Mais moi, qui ai lu un peu les historiens du temps, je vous dis que si Stévin est resté en Hollande, c'est que les jésuites l'y ont exilé, ces jésuites qui faisaient adorer comme des reliques à Anvers, les restes des assassins du Taciturne, en l'année même où Stévin y faisait imprimer son arithmétique; ces jésuites qui réclamaient à grands cris l'exécution des édits contre les huguenots; je vous dis que, si l'Archiduc Albert n'était pas persécuteur par caractère, par principes, il était tenu de le devenir par contrat, par traité, que les Pays-Bas ne lui avaient été donnés qu'à la condition de ne tolérer en Belgique d'autre religion que le catholicisme romain; que l'inexécution de cette clause annulait de plein droit la donation de nos provinces; qu'il n'y avait donc pour les protestants belges d'autre alternative que d'abjurer, de mentir à leur conscience, d'être livrés aux bourraux, ou de s'exiler, de mendier le pain de l'étranger ou de conquérir les armes à la main cette liberté qui leur était refusée et de secouer avec leurs frères du nord, leur cause étant commune, le joug affreux de l'Espagnol. Ah! si les protestants n'eussent pas imité eux-mêmes l'intolérance de leurs ennemis, la Belgique, comme la Hollande, serait sortie victorieuse de la lutte, et son indépendance eût été reconnue deux siècles plus tôt! »

Plus loin l'auteur ajoute :

» Nous assistons à un spectacle curieux.

» Le jésuitisme a ressaisi d'un effort désespéré la société qui lui échappait. Les uns y voient l'étreinte vigoureuse d'une main sûre de son fait; les autres le mouvement convulsif de gens qui se noient. Mais les uns et les autres sont animés de ces haines implacables qui, lorsqu'elles se traduisent en faits font souvent gémir l'humanité. Nous sommes à la veille d'un combat à outrance; tout ce que je désire, c'est que deux vertus essentielles à la société, la foi et la charité chrétienne, ne périssent point chez nous dans la lutte. Laissons la France invoquer contre les jésuites la police et

Digitized by Google

les tribunaux ; la Suisse employer la carabine et les corps francs ; en Belgique, pour nous soustraire à leur despotisme, il suffira de la plume et de la presse, ces deux armes redoutables que Dieu a mises entre nos mains pour défendre les droits de la raison humaine : car, au fond, c'est de cela qu'il s'agit, et le refus d'élever une statue à Stévin n'est qu'une des mille formes que prend cette lutte éternelle entre l'autorité et la liberté de l'intelligence : on s'essaye sur les morts, en attendant qu'on puisse opérer sur les vivants.

« Mais n'oublions point pour cela nos anciens principes. Mieux vaut écrire que proscrire. Les *Provinciales* ont fait aux jésuites plus de mal, à l'esprit humain plus de bien, que tous les arrêts du parlement. Montrons que, si nous leur laissons avec justice la même liberté dont nous entendons jouir nous-mêmes, nous ne leur permettrons jamais de nous parler en maîtres, d'agir en despotes, d'abuser de leur influence pour traîner aux gémonies les plus beaux noms de la science. Nous pouvons tout tolérer, hormis l'intolérance. »

Nous avons emprunté ces extraits à la partie la plus sérieuse de la lettre de M. du Fan ; l'autre qui, par la gracieuse malice du style, rappelle par fois de spirituels écrits de Charles Nodier, ne peut être analysée. La renommée scientifique de Simon Stévin est parfaitement défendue par l'auteur. La réponse au grief politique du représentant de Tournai est moins complète. Ce n'est pas seulement parce qu'il appartenait à une religion qui avait été proscrite dans sa ville natale que Stévin est innocent du crime de trahison qu'on lui impute. Nous ne pouvons ici traiter en passant une question historique dont l'examen entraînerait quelques développements, mais nous voudrions voir porter la discussion sur un terrain plus large ; nous consentirions à faire abstraction des croyances religieuses, des persécutions auxquelles elles étaient en butte, et à poser nettement la question de savoir si les Belges qui, à cette époque figuraient dans les armées des provinces émancipées, peuvent être accusés d'avoir violé de ce chef un devoir national. Nous prendrions ainsi la position la plus défavorable à Simon Stévin, et nous le jugerions, non pas comme s'il avait été simplement nommé castramétateur de Maurice de Nassau, en 1618, c'est-à-dire, à une époque où durait déjà depuis neuf ans la

Digitized by Google

bataille de Nieuport, un général, un directeur en chef de l'artillerie, un enfonceur de digues et de bataillons. Ne lui demandez point ses autorités, ne lui indiquez point ses anachronismes; Stévin était castramétateur du Prince Maurice (en 1618 à la vérité); donc il était traître à son pays. Mais moi, qui ai lu un peu les historiens du temps, je vous dis que si Stévin est resté en Hollande, c'est que les jésuites l'y ont exilé, ces jésuites qui faisaient adorer comme des reliques à Anvers, les restes des assassins du Taciturne, en l'année même où Stévin y faisait imprimer son arithmétique; ces jésuites qui réclamaient à grands cris l'exécution des édits contre les huguenots; je vous dis que, si l'Archiduc Albert n'était pas persécuteur par caractère, par principes, il était tenu de le devenir par contrat, par traité, que les Pays-Bas ne lui avaient été donnés qu'à la condition de ne tolérer en Belgique d'autre religion que le catholicisme romain; que l'inexécution de cette clause annulait de plein droit la donation de nos provinces; qu'il n'y avait donc pour les protestants belges d'autre alternative que d'abjurer, de mentir à leur conscience, d'être livrés aux bourraux, ou de s'exiler, de mendier le pain de l'étranger ou de conquérir les armes à la main cette liberté qui leur était refusée et de secouer avec leurs frères du nord, leur cause étant commune, le joug affreux de l'Espagnol. Ah! si les protestants n'eussent pas imité eux-mêmes l'intolérance de leurs ennemis, la Belgique, comme la Hollande, serait sortie victorieuse de la lutte, et son indépendance eût été reconnue deux siècles plus tôt! »

Plus loin l'auteur ajoute :

» Nous assistons à un spectacle curieux.

» Le jésuitisme a ressaisi d'un effort désespéré la société qui lui échappait. Les uns y voient l'étreinte vigoureuse d'une main sûre de son fait; les autres le mouvement convulsif de gens qui se noient. Mais les uns et les autres sont animés de ces haines implacables qu
l'humanit
ce que je
foi et la
lutte. Lai

Digitized by Google

les tribunaux ; la Suisse employer la carabine et les corps francs ; en Belgique, pour nous soustraire à leur despotisme, il suffira de la plume et de la presse, ces deux armes redoutables que Dieu a mises entre nos mains pour défendre les droits de la raison humaine : car, au fond, c'est de cela qu'il s'agit, et le refus d'élever une statue à Stévin n'est qu'une des mille formes que prend cette lutte éternelle entre l'autorité et la liberté de l'intelligence : on s'essaye sur les morts, en attendant qu'on puisse opérer sur les vivants.

« Mais n'oublions point pour cela nos anciens principes. Mieux vaut écrire que proscrire. Les *Provinciales* ont fait aux jésuites plus de mal, à l'esprit humain plus de bien, que tous les arrêts du parlement. Montrons que, si nous leur laissons avec justice la même liberté dont nous entendons jouir nous-mêmes, nous ne leur permettrons jamais de nous parler en maîtres, d'agir en despotes, d'abuser de leur influence pour traîner aux gémonies les plus beaux noms de la science. Nous pouvons tout tolérer, hormis l'intolérance. »

Nous avons emprunté ces extraits à la partie la plus sérieuse de la lettre de M. du Fan; l'autre qui, par la gracieuse malice du style, rappelle par fois de spirituels écrits de Charles Nodier, ne peut être analysée. La renommée scientifique de Simon Stévin est parfaitement défendue par l'auteur. La réponse au grief politique du représentant de Tournai est moins complète. Ce n'est pas seulement parce qu'il appartenait à une religion qui avait été proscrite dans sa ville natale que Stévin est innocent du crime de trahison qu'on lui impute. Nous ne pouvons ici traiter en passant une question historique dont l'examen entraînerait quelques développements, mais nous voudrions voir porter la discussion sur un terrain plus large ; nous consentirions à faire abstraction des croyances religieuses, des persécutions auxquelles elles étaient en butte, et à poser nettement la question de savoir si les Belges qui, à cette époque figuraient dans les armées des provinces émancipées, peuvent être accusés d'avoir violé de ce chef un devoir national. Nous prendrions ainsi la position la plus défavorable à Simon Stévin, et nous le jugerions, non pas comme s'il avait été simplement [illegible] castramétateur de Maurice de Nassau, en 1618, c'est [illegible] une épo[illegible] durait déjà depuis neuf ans la

Digitized by Google

bataille de Nieuport, un général, un directeur en chef de l'artillerie, un enfonceur de digues et de bataillons. Ne lui demandez point ses autorités, ne lui indiquez point ses anachronismes; Stévin était castramétateur du Prince Maurice (en 1618 à la vérité); donc il était traître à son pays. Mais moi, qui ai lu un peu les historiens du temps, je vous dis que si Stévin est resté en Hollande, c'est que les jésuites l'y ont exilé, ces jésuites qui faisaient adorer comme des reliques à Anvers, les restes des assassins du Taciturne, en l'année même où Stévin y faisait imprimer son arithmétique; ces jésuites qui réclamaient à grands cris l'exécution des édits contre les huguenots; je vous dis que, si l'Archiduc Albert n'était pas persécuteur par caractère, par principes, il était tenu de le devenir par contrat, par traité, que les Pays-Bas ne lui avaient été donnés qu'à la condition de ne tolérer

en Belgiqu
l'inexécutio
de nos prov
d'autre alt
d'être livré
l'étranger c
leur était r
cause étant
protestants
ennemis, la
de la lutte
plus tôt! »

Plus loin

» Nous a

» Le jésu

échappait. L
de son fait;
noient. Mai
cables qui
l'humanité.
ce que je d
foi et la cl
lutte. Laiss

Digitized by Google

les tribunaux ; la Suisse employer la carabine et les corps francs ; en Belgique, pour nous soustraire à leur despotisme, il suffira de la plume et de la presse, ces deux armes redoutables que Dieu a mises entre nos mains pour défendre les droits de la raison humaine : car, au fond, c'est de cela qu'il s'agit, et le refus d'élever une statue à Stévin n'est qu'une des mille formes que prend cette lutte éternelle entre l'autorité et la liberté de l'intelligence : on s'essaye sur les morts, en attendant qu'on puisse opérer sur les vivants.

« Mais n'oublions point pour cela nos anciens principes. Mieux vaut écrire que proscrire. Les *Provinciales* ont fait aux jésuites plus de mal, à l'esprit humain plus de bien, que tous les arrêts du parlement. Montrons que, si nous leur laissons avec justice la même liberté dont nous entendons jouir nous-mêmes, nous ne leur permettrons jamais de nous parler en maîtres, d'agir en despotes, d'abuser de leur influence pour traîner aux gémonies les plus beaux noms de la science. Nous pouvons tout tolérer, hormis l'intolérance. »

Nous avons emprunté ces extraits à la partie la plus sérieuse de la lettre de M. du Fan ; l'autre qui, par la gracieuse malice du style, rappelle par fois de spirituels écrits de Charles Nodier, ne peut être analysée. La renommée scientifique de Simon Stévin est parfaitement défendue par l'auteur. La réponse au grief politique du représentant de Tournai est moins complète. Ce n'est pas seulement parce qu'il appartenait à une religion qui avait été proscrite dans sa ville natale que Stévin est innocent du crime de trahison qu'on lui impute. Nous ne pouvons ici traiter en passant une question historique dont l'examen entraînerait quelques développements, mais nous voudrions voir porter la discussion sur un terrain plus large ; nous consentirions à faire abstraction des croyances religieuses, des persécutions auxquelles elles étaient en butte, et à

Digitized by Google

bataille de Nieuport, un général, un directeur en chef de l'artillerie, un enfonceur de digues et de bataillons. Ne lui demandez point ses autorités, ne lui indiquez point ses anachronismes; Stévin était castramétateur du Prince Maurice (en 1618 à la vérité); donc il était traître à son pays. Mais moi, qui ai lu un peu les historiens du temps, je vous dis que si Stévin est resté en Hollande, c'est que les jésuites l'y ont exilé, ces jésuites qui faisaient adorer comme des reliques à Anvers, les restes des assassins du Taciturne, en l'année même où Stévin y faisait imprimer son arithmétique; ces jésuites qui réclamaient à grands cris l'exécution des édits contre les huguenots; je vous dis que, si l'Archiduc Albert n'était pas persécuteur par caractère, par principes, il était tenu de le devenir par contrat, par traité, que les Pays-Bas ne lui avaient été donnés qu'à la condition de ne tolérer en Belgique d'autre religion que le catholicisme romain; que l'inexécution de cette clause annulait de plein droit la donation de nos provinces; qu'il n'y avait donc pour les protestants belges d'autre alternative que d'abjurer, de mentir à leur conscience, d'être livrés aux bourraux, ou de s'exiler, de mendier le pain de l'étranger ou de conquérir les armes à la main cette liberté qui leur était refusée et de secouer avec leurs frères du nord, leur cause étant commune, le joug affreux de l'Espagnol. Ah! si les protestants n'eussent pas imité eux-mêmes l'intolérance de leurs ennemis, la Belgique, comme la Hollande, serait sortie victorieuse de la lutte, et son indépendance eût été reconnue deux siècles plus tôt! »

Plus loin l'auteur ajoute :

» Nous assistons à un spectacle curieux.

» Le jésuitisme a ressaisi d'un effort désespéré la société qui lui échappait. Les uns y voient l'étreinte vigoureuse d'une main sûre de son fait; les autres le mouvement convulsif de gens qui se noient. Mais les uns et les autres sont animés de ces haines implacables qui, lorsqu'elles se traduisent en faits font souvent gémir l'humanité. Nous sommes à la veille d'un combat à outrance; tout ce que je désire, c'est que deux vertus essentielles à la société, la foi et la charité chrétienne, ne périssent point chez nous dans la lutte. Laissons la France invoquer contre les jésuites la police et

Digitized by Google

les tribunaux ; la Suisse employer la carabine et les corps francs ; en Belgique, pour nous soustraire à leur despotisme, il suffira de la plume et de la presse, ces deux armes redoutables que Dieu a mises entre nos mains pour défendre les droits de la raison humaine : car, au fond, c'est de cela qu'il s'agit, et le refus d'élever une statue à Stévin n'est qu'une des mille formes que prend cette lutte éternelle entre l'autorité et la liberté de l'intelligence : on s'essaye sur les morts, en attendant qu'on puisse opérer sur les vivants.

« Mais n'oublions point pour cela nos anciens principes. Mieux vaut écrire que proscrire. Les *Provinciales* ont fait aux jésuites plus de mal, à l'esprit humain plus de bien, que tous les arrêts du parlement. Montrons que, si nous leur laissons avec justice la même liberté dont nous entendons jouir nous-mêmes, nous ne leur permettrons jamais de nous parler en maîtres, d'agir en despotes, d'abuser de leur influence pour traîner aux gémonies les plus beaux noms de la science. Nous pouvons tout tolérer, hormis l'intolérance. »

Nous avons emprunté ces extraits à la partie la plus sérieuse de la lettre de M. du Fan ; l'autre qui, par la gracieuse malice du style, rappelle par fois de spirituels écrits de Charles Nodier, ne peut être analysée. La renommée scientifique de Simon Stévin est parfaitement défendue par l'auteur. La réponse au grief politique du représentant de Tournai est moins complète. Ce n'est pas seulement parce qu'il appartenait à une religion qui avait été proscrite dans sa ville natale que Stévin est innocent du crime de trahison qu'on lui impute. Nous ne pouvons ici traiter en passant une question historique dont l'examen entraînerait quelques développements, mais nous voudrions voir porter la discussion sur un terrain plus large ; nous consentirions à faire abstraction des croyances religieuses, des persécutions auxquelles elles étaient en butte, et à poser nettement la question de savoir si les Belges qui, à cette époque figuraient dans les armées des provinces émancipées, peuvent être accusés d'avoir violé de ce chef un devoir national. Nous prendrions ainsi la position la plus défavorable à Simon Stévin, et nous le jugerions, non pas comme s'il avait été simplement nommé castramétateur de Maurice de Nassau, en 1618, c'est-à-dire, à une époque où durait déjà depuis neuf ans la

Digitized by Google

bataille de Nieuport, un général, un directeur en chef de l'artillerie, un enfonceur de digues et de bataillons. Ne lui demandez point ses autorités, ne lui indiquez point ses anachronismes; Stévin était castramétateur du Prince Maurice (en 1618 à la vérité); donc il était traître à son pays. Mais moi, qui ai lu un peu les historiens du temps, je vous dis que si Stévin est resté en Hollande, c'est que les jésuites l'y ont exilé, ces jésuites qui faisaient adorer comme des reliques à Anvers, les restes des assassins du Taciturne, en l'année même où Stévin y faisait imprimer son arithmétique; ces jésuites qui réclamaient à grands cris l'exécution des édits contre les huguenots; je vous dis que, si l'Archiduc Albert n'était pas persécuteur par caractère, par principes, il était tenu de le devenir par contrat, par traité, que les Pays-Bas ne lui avaient été donnés qu'à la condition de ne tolérer en Belgique d'autre religion que le catholicisme romain; que l'inexécution de cette clause annulait de plein droit la donation de nos provinces; qu'il n'y avait donc pour les protestants belges d'autre alternative que d'abjurer, de mentir à leur conscience, d'être livrés aux bourraux, ou de s'exiler, de mendier le pain de l'étranger ou de conquérir les armes à la main cette liberté qui leur était refusée et de secouer avec leurs frères du nord, leur cause étant commune, le joug affreux de l'Espagnol. Ah! si les protestants n'eussent pas imité eux-mêmes l'intolérance de leurs ennemis, la Belgique, comme la Hollande, serait sortie victorieuse de la lutte, et son indépendance eût été reconnue deux siècles plus tôt! »

Plus loin l'auteur ajoute :

» Nous assistons à un spectacle curieux.

» Le jésuitisme a ressaisi d'un effort désespéré la société qui lui échappait. Les uns y voient l'étreinte vigoureuse d'une main sûre de son fait; les autres le mouvement convulsif de gens qui se noient. Mais les uns et les autres sont animés de ces haines implacables qui, lorsqu'elles se traduisent en faits font souvent gémir l'humanité. Nous sommes à la veille d'un combat à outrance; tout ce que je désire, c'est que deux vertus essentielles à la société, la foi et la charité chrétienne, ne périssent point chez nous dans la lutte. Laissons la France invoquer contre les jésuites la police et

Digitized by Google

les tribunaux; la Suisse employer la carabine et les corps francs ; en Belgique, pour nous soustraire à leur despotisme, il suffira de la plume et de la presse, ces deux armes redoutables que Dieu a mises entre nos mains pour défendre les droits de la raison humaine : car, au fond, c'est de cela qu'il s'agit, et le refus d'élever une statue à Stévin n'est qu'une des mille formes que prend cette lutte éternelle entre l'autorité et la liberté de l'intelligence : on s'essaye sur les morts, en attendant qu'on puisse opérer sur les vivants.

« Mais n'oublions point pour cela nos anciens principes. Mieux vaut écrire que proscrire. Les *Provinciales* ont fait aux jésuites plus de mal, à l'esprit humain plus de bien, que tous les arrêts du parlement. Montrons que, si nous leur laissons avec justice la même liberté dont nous entendons jouir nous-mêmes, nous ne leur permettrons jamais de nous parler en maîtres, d'agir en despotes, d'abuser de leur influence pour traîner aux gémonies les plus beaux noms de la science. Nous pouvons tout tolérer, hormis l'intolérance. »

Nous avons emprunté ces extraits à la partie la plus sérieuse de la lettre de M. du Fan; l'autre qui, par la gracieuse malice du style, rappelle par fois de spirituels écrits de Charles Nodier, ne peut être analysée. La renommée scientifique de Simon Stévin est parfaitement défendue par l'auteur. La réponse au grief politique du représentant de Tournai est moins complète. Ce n'est pas seulement parce qu'il appartenait à une religion qui avait été proscrite dans sa ville natale que Stévin est innocent du crime de trahison qu'on lui impute. Nous ne pouvons ici traiter en passant une question historique dont l'examen entraînerait quelques développements, mais nous voudrions voir porter la discussion sur un terrain plus large; nous consentirions à faire abstraction des croyances religieuses, des persécutions auxquelles elles étaient en butte, et à poser nettement la question de savoir si les Belges qui, à cette époque figuraient dans les armées des provinces émancipées, peuvent être accusés d'avoir violé de ce chef un devoir national. Nous prendrions ainsi la position la plus défavorable à Simon Stévin, et nous le jugerions, non pas comme s'il avait été simplement nommé castramétateur de Maurice de Nassau, en 1618, c'est-à-dire, à une époque où durait déjà depuis neuf ans la

Digitized by Google

« Vous avez, lui dit Ferdinand, rempli votre commission suivant mes intentions, et j'ai pour agréable tout ce que vous avez fait ; aussi n'oublierai-je » rien pour vous donner des marques de mon amitié et de ma bienveillance. » Quand on considère quelle était alors la puissance des Turcs, on comprend les félicitations de Ferdinand : une trève de huit années lui était accordée avec la paisible jouissance de la Hongrie, sous condition qu'il payerait tribut à la Porte et qu'il ne troublerait point le fils de Zapoli dans la possession de la Transylvanie.

Non seulement Busbecq avait résussi à arrêter pour quelque temps la lutte entre l'Orient et l'Occident, mais sa pénible ambassade eut un autre résultat non moins utile. Observateur profond, politique prévoyant, Busbecq avait étudié sous toutes ses faces le mystérieux empire des Ottomans, et il eut la gloire de le faire connaître à l'Europe, ne dissimulant ni sa force ni sa faiblesse ; car s'il avait pour but de diminuer la terreur superstitieuse que le nom turc inspirait dans l'Occident, il ne voulait pas cependant que l'on se méprît sur l'ambition et la puissance réelle des sectateurs de Mahomet. Outre les lettres, dans lesquelles il décrit l'empire Ottoman avec tant d'exactitude [1], Busbecq composa, sous le titre de *Projet de guerre contre les Turcs*, un autre ouvrage destiné à démontrer à l'empire que pour vaincre et dominer les Ottomans, la première condition était une bonne organisation militaire. Après avoir tracé un tableau effrayant des conquêtes des Turcs, il continue en ces termes : « Ou il faut que nous nous attendions tous à périr, ou il faut que nous levions d'autres troupes que celles que nous avons : que nous les disciplinions, et qu'enfin nous ne comptions plus de trouver le salut de notre patrie que dans la force de nos armes. »

L'ambassade de Busbecq ne fut pas moins utile aux sciences : il fit présent à l'empereur de beaucoup de médailles, qu'il avait recueillies, rapporta environ deux cent quarante manuscrits grecs qu'il déposa en partie dans la bibliothèque de Vienne ; envoya un grand nombre d'inscriptions antiques aux savants avec lesquels il était en correspondance, Juste Lipse et Gruter, entr'autres, et il eut enfin la joie bien douce d'enrichir les jardins de l'Europe de quelques-unes de ces fleurs qu'il avait tant admirées à Constantinople et dans l'Asie-Mineure. Nous devons à Busbecq le lilas, à l'ombre duquel Bernardin de St-Pierre voulait lui élever un monument ; nous lui devons

[1] Ces lettres sont au nombre de quatre. Les deux premières parurent chez Plantin, à Anvers, en 1582, sous le titre de : *Itinera Constantinopolitarum et Amasianum, et de re militari contra Turcas instituendâ consilium.* En 1589, les quatre lettres parurent ensemble à Paris sous le titre de : *Legationis turcicæ epistolæ* IV. Ces lettres, ainsi que celles dont nous parlerons tout-à-l'heure, ont été traduites en français par l'abbé De Foy, chanoine de Meaux (Paris, 1748, 3 vol. in-12)

Digitized by Google

aussi les tulipes, qu'il fit connaître à son compatriote Charles de l'Escluse médecin de Maximilien II et directeur du jardin impérial de Vienne.

A son retour de Constantinople, Busbecq aurait voulu rentrer dans la vie privée et s'adonner exclusivement aux lettres; mais il céda aux instances de Ferdinand et de Maximilien, qui monta bientôt après sur le trône impérial (1564), et se chargea de l'éducation des jeunes archiducs, Rodolphe et Mathias, chefs futurs de l'empire, et Albert, destiné à devenir l'époux de l'infante Isabelle et à régner sur les Belges. Quand l'éducation des jeunes princes fut achevée, Maximilien II se hâta de confier une nouvelle mission à Busbecq, qui regrettait de nouveau le manoir paternel. Il fut chargé de conduire en France l'archiduchesse Elisabeth, fiancée de Charles IX et de prendre l'intendance de sa maison (1570). Après la mort du roi, Elisabeth retourna en Allemagne, laissant à Busbecq l'administration de ses revenus dans les provinces de Berry, de la Marche, et dans le Forez, où son douaire était assigné; et quelque temps après Rodolphe, qui venait de succéder à son frère, le nomma son ambassadeur auprès de Henri III. La situation des affaires, au point de vue diplomatique, exigeait toute la dextérité, toute la prudence du négociateur qui s'était déjà illustré à Constantinople; le duc Alençon avait été appelé en Belgique, et l'empire était intéressé à combattre dans nos provinces l'influence française. Busbecq avait donc pour instructions de détourner Henri III des vues ambitieuses que les troubles des Pays-Bas auraient pu faire naître en lui et d'empêcher qu'il intervînt en faveur de son frère. L'ambassadeur de Rodolphe réussit complètement : car si le duc d'Alençon échoua en Belgique, ce ne fut pas seulement parce qu'il irrita les principales villes du pays, mais aussi parce qu'il ne put obtenir de son frère des secours suffisants. Tous les détails de cette négociation ont été racontés avec lucidité par Busbecq lui-même dans ses lettres à Rodolphe II[1]. C'est dans ce recueil, digne de figurer à côté du Journal de l'Estoile, que l'on trouve les renseignements les plus curieux sur le règne si agité du duc d'Alençon en Belgique; il contient en outre une peinture exacte et naïve de la cour de France pour les années qu'il embrasse, c'est-à-dire de 1582 à 1585.

En 1592, parvenu à l'âge de soixante-dix ans, Busbecq, toujours désireux de revoir sa patrie, avait enfin obtenu un congé de l'empereur, et il avait commencé son voyage, prenant sa route par la Normandie. Cette province

(1) *Epistolæ ad Rudolphum II imperatorem è Gallià scriptæ.* Ces lettres furent publiées pour la première fois par J. B. Houwaert à Louvain, en 1630. Busbecq avait encore écrit deux autres ouvrages, l'un intitulé : *De verâ nobilitate historiâ*, l'autre : *Historia belgica trium fere annorum quibus dux Alenconius in Belgio est versatus.* Ces deux ouvrages, restés en manuscrit, sont malheureusement perdus.

Digitized by Google

« Vous avez, lui dit Ferdinand, rempli votre commission suivant mes inten-» tions, et j'ai pour agréable tout ce que vous avez fait ; aussi n'oublierai-je » rien pour vous donner des marques de mon amitié et de ma bienveillance.» Quand on considère quelle était alors la puissance des Turcs, on comprend les félicitations de Ferdinand : une trève de huit années lui était accordée avec la paisible jouissance de la Hongrie, sous condition qu'il payerait tribut à la Porte et qu'il ne troublerait point le fils de Zapoli dans la possession de la Transylvanie.

Non seulement Busbecq avait résussi à arrêter pour quelque temps la lutte entre l'Orient et l'Occident, mais sa pénible ambassade eut un autre résultat non moins utile. Observateur profond, politique prévoyant, Busbecq avait étudié sous toutes ses faces le mystérieux empire des Ottomans, et il eut la gloire de le faire connaître à l'Europe, ne dissimulant ni sa force ni sa faiblesse ; car s'il avait pour but de diminuer la terreur superstitieuse que le nom turc inspirait dans l'Occident, il ne voulait pas cependant que l'on se méprît sur l'ambition et la puissance réelle des sectateurs de Mahomet. Outre les lettres, dans lesquelles il décrit l'empire Ottoman avec tant d'exactitude [1], Busbecq composa, sous le titre de *Projet de guerre contre les Turcs*, un autre ouvrage destiné à démontrer à l'empire que pour vaincre et dominer les Ottomans, la première condition était une bonne organisation militaire. Après avoir tracé un tableau effrayant des conquêtes des Turcs, il continue en ces termes : « Ou il faut que nous nous attendions tous à périr, ou il faut que nous levions d'autres troupes que celles que nous avons : que nous les disciplinions, et qu'enfin nous ne comptions plus de trouver le salut de notre patrie que dans la force de nos armes. »

L'ambassade de Busbecq ne fut pas moins utile aux sciences : il fit présent à l'empereur de beaucoup de médailles, qu'il avait recueillies, rapporta environ deux cent quarante manuscrits grecs qu'il déposa en partie dans la bibliothèque de Vienne ; envoya un grand nombre d'inscriptions antiques aux savants avec lesquels il était en correspondance, Juste Lipse et Gruter, entr'autres, et il eut enfin la joie bien douce d'enrichir les jardins de l'Europe de quelques-unes de ces fleurs qu'il avait tant admirées à Constantinople et dans l'Asie-Mineure. Nous devons à Busbecq le lilas, à l'ombre duquel Bernardin de St-Pierre voulait lui élever un monument ; nous lui devons

[1] Ces lettres sont au nombre de quatre. Les deux premières parurent chez Plantin, à Anvers, en 1582, sous le titre de : *Itinera Constantinopolitanum et Amasianum, et de re militari contra Turcas instituendâ consilium.* En 1589, les quatre lettres parurent ensemble à Paris sous le titre de : *Legationis turcicæ epistolæ* IV. Ces lettres, ainsi que celles dont nous parlerons tout-à-l'heure, ont été traduites en français par l'abbé De Foy, chanoine de Meaux (Paris, 1748, 3 vol. in-12)

Digitized by Google

aussi les tulipes, qu'il fit connaître à son compatriote Charles de l'Escluse médecin de Maximilien II et directeur du jardin impérial de Vienne.

A son retour de Constantinople, Busbecq aurait voulu rentrer dans la vie privée et s'adonner exclusivement aux lettres; mais il céda aux instances de Ferdinand et de Maximilien, qui monta bientôt après sur le trône impérial (1564), et se chargea de l'éducation des jeunes archiducs, Rodolphe et Mathias, chefs futurs de l'empire, et Albert, destiné à devenir l'époux de l'infante Isabelle et à régner sur les Belges. Quand l'éducation des jeunes princes fut achevée, Maximilien II se hâta de confier une nouvelle mission à Busbecq, qui regrettait de nouveau le manoir paternel. Il fut chargé de conduire en France l'archiduchesse Elisabeth, fiancée de Charles IX et de prendre l'intendance de sa maison (1570). Après la mort du roi, Elisabeth retourna en Allemagne, laissant à Busbecq l'administration de ses revenus dans les provinces de Berry, de la Marche, et dans le Forez, où son douaire était assigné; et quelque temps après Rodolphe, qui venait de succéder à son frère, le nomma son ambassadeur auprès de Henri III. La situation des affaires, au point de vue diplomatique, exigeait toute la dextérité, toute la prudence du négociateur qui s'était déjà illustré à Constantinople; le duc Alençon avait été appelé en Belgique, et l'empire était intéressé à combattre dans nos provinces l'influence française. Busbecq avait donc pour instructions de détourner Henri III des vues ambitieuses que les troubles des Pays-Bas auraient pu faire naître en lui et d'empêcher qu'il intervînt en faveur de son frère. L'ambassadeur de Rodolphe réussit complètement : car si le duc d'Alençon échoua en Belgique, ce ne fut pas seulement parce qu'il irrita les principales villes du pays, mais aussi parce qu'il ne put obtenir de son frère des secours suffisants. Tous les détails de cette négociation ont été racontés avec lucidité par Busbecq lui-même dans ses lettres à Rodolphe II[1]. C'est dans ce recueil, digne de figurer à côté du Journal de l'Estoile, que l'on trouve les renseignements les plus curieux sur le règne si agité du duc d'Alençon en Belgique; il contient en outre une peinture exacte et naïve de la cour de France pour les années qu'il embrasse, c'est-à-dire de 1582 à 1585.

En 1592, parvenu à l'âge de soixante-dix ans, Busbecq, toujours désireux de revoir sa patrie, avait enfin obtenu un congé de l'empereur, et il avait commencé son voyage, prenant sa route par la Normandie. Cette province

(1) *Epistolæ ad Rudolphum II imperatorem è Gallià scriptæ.* Ces lettres furent publiées pour la première fois par J. B. Houwaert à Louvain, en 1630. Busbecq avait encore écrit deux autres ouvrages, l'un intitulé : *De verâ nobilitate historiâ*, l'autre : *Historia belgica trium fere annorum quibus dux Alenconius in Belgio est versatus.* Ces deux ouvrages, restés en manuscrit, sont malheureusement perdus.

Digitized by Google

malheureusement était aussi une arène pour les partis qui déchiraient alors la France: quoique Busbecq se fût muni de passeports délivrés par le roi et par les chefs de la Ligue, il fut assailli par les catholiques dans le village de Cailly, à quelques lieues de Rouen. On le relâcha, à la vérité, lorsque sa qualité d'ambassadeur eut été reconnue, mais la secousse avait été trop forte pour ce vieillard exténué de travaux. Atteint d'une fièvre violente, il se fit transporter au château de Maillot, et il y succomba, au bout de quelques jours (18 octobre 1592). Son corps fut enseveli dans l'église du lieu, mais son cœur fut porté au château de Busbecq pour être déposé dans le caveau de ses ancêtres.

Telle fut la fin de cet homme éminent; de ce grand politique, dont les ouvrages, suivant les expressions d'un ancien auteur, doivent être la principale étude d'un ambassadeur, car ils contiennent les meilleurs et les plus amples leçons pour ceux qui sont employés dans ces grandes fonctions.

Digitized by Google

SIMON STÉVIN ET M. DUMORTIER. *Lettre à Messieurs de l'académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Nieuport.* 1845.

On se rappelle qu'il y a quelques mois une discussion d'un caractère assez étrange s'éleva à la chambre des représentants à propos d'une allocation du budget de l'intérieur consacrée à l'érection des statues des hommes célèbres de la Belgique. Un honorable représentant de Tournai crut devoir mettre la ville de Bruges et le gouvernement en cause au sujet du monument que le chef-lieu de la Flandre occidentale s'est proposé d'élever à la mémoire du mathématicien Simon Stévin. L'administration de Bruges et le gouvernement son complice furent tout simplement accusés de vouloir entourer d'une gloire improvisée la mémoire d'une médiocrité inconnue, bien plus d'un traître à la patrie. Simon Stévin étant soupçonné d'avoir été protestant, la discussion ne tarda pas à s'échauffer; déjà la chambre se dessinait en catholiques et en libéraux; M. le ministre de l'intérieur commençait à s'incliner devant la toute-puissante majorité; déjà il s'excusait en quelque sorte d'avoir coopéré au méfait de l'administration brugeoise et prétendait (ce que nous croyons parfaitement faux) avoir fait à la Régence de Bruges des objections contre la statue de Stévin. Le péril semblait grand; si un vote eût dû

Digitized by Google

suivre la discussion, il est probable que la Belgique eût eu de par la loi un grand homme de moins, la majorité et le ministère un ridicule de plus. Heureusement l'attaque était tardive et la discussion un pur hors-d'œuvre; la statue n'était plus un simple projet; les fonds en avaient été faits depuis plusieurs années. Le modèle exécuté, dit-on, avec beaucoup de talent par M. Simonis, était déjà sorti des mains du sculpteur pour passer entre celles de l'artiste chargé de le couler en bronze.

Cette invasion du parlement dans le champ de l'histoire et de la science vient de provoquer les représailles de la science et de l'histoire contre le parlement. Déjà M. Quetelet avait à l'avance, dans une notice pleine d'intérêt, vengé la mémoire de Stévin. Un autre champion vient d'entrer en lice avec d'autres armes; la vivacité de la défense répond à celle de l'attaque; l'épigramme de l'érudit riposte à l'injure de l'homme politique. Cette brochure nouvelle est signée du nom fictif de J. du Fan, élève en sciences. Elle est datée de Nieuport; mais la forme des caractères étrangers avec lesquels elle est imprimée, et certaine odeur bien caractérisée qui s'exhale du papier, font soupçonner qu'elle vient d'un peu plus loin. Une franche vivacité dans l'attaque, de l'esprit et de la grâce dans le style, de piquantes épigrammes mêlées à une patiente érudition, une impression anglaise, des idées parfaitement belges, et une complète connaissance des choses de la Belgique; cela suffit peut-être pour rendre assez transparent le voile du pseudonyme que nous n'essayerons pas de soulever davantage.

La satire est des plus mordantes; et l'auteur ne se borne pas à plaisanter l'antagoniste parlementaire du savant brugeois. Ces arguments sont de telle nature que la réplique sera difficile.

L'adversaire de Simon Stévin s'était aventuré jusqu'à dire que ce nom, ignoré dans le monde, est à peine connu dans la littérature scientifique. La réponse de M. du Fan est accablante. Il a eu la patience d'extraire des citations de quatre-vingts biographes ou écrivains scientifiques des plus célèbres de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Belgique; il les reproduit toutes à la suite de sa lettre à l'Académie et montre ainsi, de la manière la plus irréfragable, que, depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours, Simon Stévin n'a cessé d'être un des grands noms de

Digitized by Google

la science aux yeux de tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de ses progrès.

« Où sont, avait dit M. Dumortier, où sont les grandes découvertes faites par Simon Stévin, et qui ont fait la renommée des Archimède, des Copernic, des Galilée, des Newton, des Leibnitz et des La Place ? où sont ces éclairs de génie, ces grandes découvertes qui font époque dans les sciences et qui restent comme les grands jalons de la mesure du progrès ? »

« Je vais avoir l'honneur de vous le dire, répond le pseudonyme; et, sans me piquer de savoir ce que c'est qu'un *grand jalon d'une mesure*, et *de la mesure du progrès*, je planterai quelques jalons qui serviront à vous guider dans ces voies de la science où Stévin a laissé la profonde empreinte de ses pas. Je parlerai avec d'autant plus d'autorité que je ne ferai que répéter les paroles de mes maîtres.

« Depuis deux mille ans, la mécanique était stationnaire. Stévin, le premier après Archimède, a donné la solution des problèmes qui en arrêtaient les progrès.

« Il est le père de la statique moderne.

« Il a exposé tous les grands principes qui constituent aujourd'hui la science de l'équilibre dans les corps solides.

« Il a découvert la théorie des plans inclinés, inconnue aux anciens.

« Il a trouvé le parallélogramme des forces, et posé, en termes exprès, ce principe, devenu le fondement des sciences mécaniques, et révélé ensuite au monde comme une grande découverte de Varignon.

« Il a tenté même quelques pas sur le terrain de la dynamique.

« Il a fait de l'hydrostatique une science tout-à-fait différente et indépendante de la statique.

« Le premier, il ajouté aux découvertes faites par Archimède, et démontré comme une des principales conséquences de l'équilibre des fluides, qu'un liquide peut exercer sur le fond d'un vase une pression beaucoup plus grande que son propre poids, principe fameux connu sous le nom de paradoxe hydrostatique, et dont on a fait honneur à Pascal.

« Il a découvert la loi de la pression d'un fluide sur les parois d'un vase.

Digitized by Google

suivre la discussion, il est probable que la Belgique eût eu de par la loi un grand homme de moins, la majorité et le ministère un ridicule de plus. Heureusement l'attaque était tardive et la discussion un pur hors-d'œuvre; la statue n'était plus un simple projet; les fonds en avaient été faits depuis plusieurs années. Le modèle exécuté, dit-on, avec beaucoup de talent par M. Simonis, était déjà sorti des mains du sculpteur pour passer entre celles de l'artiste chargé de le couler en bronze.

Cette invasion du parlement dans le champ de l'histoire et de la science vient de provoquer les représailles de la science et de l'histoire contre le parlement. Déjà M. Quetelet avait à l'avance, dans une notice pleine d'intérêt, vengé la mémoire de Stévin. Un autre champion vient d'entrer en lice avec d'autres armes; la vivacité de la défense répond à celle de l'attaque; l'épigramme de l'érudit riposte à l'injure de l'homme politique. Cette brochure nouvelle est signée du nom fictif de J. du Fan, élève en sciences. Elle est datée de Nieuport; mais la forme des caractères étrangers avec lesquels elle est imprimée, et certaine odeur bien caractérisée qui s'exhale du papier, font soupçonner qu'elle vient d'un peu plus loin. Une franche vivacité dans l'attaque, de l'esprit et de la grâce dans le style, de piquantes épigrammes mêlées à une patiente érudition, une impression anglaise, des idées parfaitement belges, et une complète connaissance des choses de la Belgique; cela suffit peut-être pour rendre assez transparent le voile du pseudonyme que nous n'essayerons pas de soulever davantage.

La satire est des plus mordantes; et l'auteur ne se borne pas à plaisanter l'antagoniste parlementaire du savant brugeois. Ces arguments sont de telle nature que la réplique sera difficile.

L'adversaire de Simon Stévin s'était aventuré jusqu'à dire que ce nom, ignoré dans le monde, est à peine connu dans la littérature scientifique. La réponse de M. du Fan est accablante. Il

a eu
ou
l'An
tou
mar
jou

Digitized by Google

la science aux yeux de tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de ses progrès.

« Où sont, avait dit M. Dumortier, où sont les grandes découvertes faites par Simon Stévin, et qui ont fait la renommée des Archimède, des Copernic, des Galilée, des Newton, des Leibnitz et des La Place ? où sont ces éclairs de génie, ces grandes découvertes qui font époque dans les sciences et qui restent comme les grands jalons de la mesure du progrès ? »

« Je vais avoir l'honneur de vous le dire, répond le pseudonyme; et, sans me piquer de savoir ce que c'est qu'un *grand jalon d'une mesure*, et *de la mesure du progrès*, je planterai quelques jalons qui serviront à vous guider dans ces voies de la science où Stévin a laissé la profonde empreinte de ses pas. Je parlerai avec d'autant plus d'autorité que je ne ferai que répéter les paroles de mes maîtres.

« Depuis deux mille ans, la mécanique était stationnaire. Stévin, le premier après Archimède, a donné la solution des problèmes qui en arrêtaient les progrès.

« Il est le père de la statique moderne.

« Il a exposé tous les grands principes qui constituent aujourd'hui la science de l'équilibre dans les corps solides.

« Il a découvert la théorie des plans inclinés, inconnue aux anciens.

« Il a trouvé le parallélogramme des forces, et posé, en termes exprès, ce principe, devenu le fondement des sciences mécaniques, et révélé ensuite au monde comme une grande découverte de Varignon.

« Il a tenté même quelques pas sur le terrain de la dynamique.

« Il a fait de l'hydrostatique une science tout-à-fait différente et indépendante de la statique

rtes faites par Archimède,
les conséquences de l'équi-
ercer sur le fond d'un vase
ıe son propre poids, prin-
ıradoxe hydrostatique, et

d'un fluide sur les parois

Digitized by Google

suivre la discussion, il est probable que la Belgique eût eu de par la loi un grand homme de moins, la majorité et le ministère un ridicule de plus. Heureusement l'attaque était tardive et la discussion un pur hors-d'œuvre; la statue n'était plus un simple projet; les fonds en avaient été faits depuis plusieurs années. Le modèle exécuté, dit-on, avec beaucoup de talent par M. Simonis, était déjà sorti des mains du sculpteur pour passer entre celles de l'artiste chargé de le couler en bronze.

Cette invasion du parlement dans le champ de l'histoire et de la science vient de provoquer les représailles de la science et de l'histoire contre le parlement. Déjà M. Quetelet avait à l'avance, dans une notice pleine d'intérêt, vengé la mémoire de Stévin. Un autre champion vient d'entrer en lice avec d'autres armes; la vivacité de la défense répond à celle de l'attaque; l'épigramme de l'érudit riposte à l'injure de l'homme politique. Cette brochure nouvelle est signée du nom fictif de J. du Fan, élève en sciences. Elle est datée de Nieuport; mais la forme des caractères étrangers avec lesquels elle est imprimée, et certaine odeur bien caractérisée qui s'exhale du papier, font soupçonner qu'elle vient d'un peu plus loin. Une franche vivacité dans l'attaque, de l'esprit et de la grâce dans le style, de piquantes épigrammes mêlées à une patiente érudition, une impression anglaise, des idées parfaitement belges, et une complète connaissance des choses de la Belgique; cela suffit peut-être pour rendre assez transparent le voile d u pseudonyme que nous n'essayerons pas de soulever davantage.

La satire est des plus mordantes; et l'auteur ne se borne pas à plaisanter l'antagoniste parlementaire du savant brugeois. Ces arguments sont de telle nature que la réplique sera difficile.

L'adversaire de Simon Stévin s'était aventuré jusqu'à dire que ce nom, ignoré dans le monde, est à peine connu dans la littérature scientifique. La réponse de M. du Fan est accablante. Il a eu la patience d'extraire des citations de quatre-vingts biographes ou écrivains scientifiques des plus célèbres de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la
toutes à la suite de sa lettre à "
manière la plus irréfr
jours, Simon

Digitized by Google

la science aux yeux de tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de ses progrès.

« Où sont, avait dit M. Dumortier, où sont les grandes découvertes faites par Simon Stévin, et qui ont fait la renommée des Archimède, des Copernic, des Galilée, des Newton, des Leibnitz et des La Place ? où sont ces éclairs de génie, ces grandes découvertes qui font époque dans les sciences et qui restent comme les grands jalons de la mesure du progrès ? »

« Je vais avoir l'honneur de vous le dire, répond le pseudonyme; et, sans me piquer de savoir ce que c'est qu'un *grand jalon d'une mesure*, et *de la mesure du progrès*, je planterai quelques jalons qui serviront à vous guider dans ces voies de la science où Stévin a laissé la profonde empreinte de ses pas. Je parlerai avec d'autant plus d'autorité que je ne ferai que répéter les paroles de mes maîtres.

« Depuis deux mille ans, la mécanique était stationnaire. Stévin, le premier après Archimède, a donné la solution des problèmes qui en arrêtaient les progrès.

« Il est le père de la statique moderne.

« Il a exposé tous les grands principes qui constituent aujourd'hui la science de l'équilibre dans les corps solides.

« Il a découvert la théorie des plans inclinés, inconnue aux anciens.

« Il a trouvé le parallélogramme des forces, et posé, en termes exprès, ce principe, devenu le fondement des sciences mécaniques, et révélé ensuite au monde comme une grande découverte de Varignon.

« Il a tenté même quelques pas sur le terrain de la dynamique.

« Il a fait de l'hydrostatique une science tout-à-fait différente et indépendante de la statique.

« Le premier, il ajouté aux découvertes faites par Archimède,
les conséquences de l'équi-
ercer sur le fond d'un vase
ue son propre poids, prin-
ıradoxe hydrostatique, et

d'un fluide sur les parois

Digitized by Google

» Il a employé dans ces recherches des artifices mathémathiques qu'on peut regarder comme le premier acheminement vers le calcul infinitésimal.

« Enfin, il a enrichi la statique et l'hydrostatique d'un grand nombre de vérités nouvelles et importantes.

» Partout, dans son arithmétique et dans son algèbre, ouvrage ingénieux et original, il a déployé un génie inventif, fait de belles découvertes, et étendu la sphère du calcul par de nombreuses améliorations.

» Il a introduit, le premier, la pratique des fractions décimales, quoique Regiomontanus eût fait un grand pas vers ce progrès, et que Ramus même l'eût indirectement employée.

» Il a précédé Descartes dans l'idée de représenter les diverses puissances d'une base quelconque par des exposants numériques appliqués à cette même base écrite une seule fois, au lieu de la répéter autant de fois que les degrés de puissance renferment d'unités.

« Il a connu la conversion des quantités radicales en puissances fractionnaires, que Newton a cru pouvoir s'attribuer depuis.

« Dans sa pratique de la géométrie, il a présenté des propositions nouvelles qui font honneur à son génie inventif, et dont quelques-unes ont pris plus tard de l'extension entre les mains de Lahire et de Newton.

« Il a porté la théorie de l'optique et de la catoptrique aussi loin que le permettaient les connaissances géométriques de son époque.

« Il a traité la perspective d'une manière neuve et savante, en géomètre profond, et peut-être plus complètement qu'aucun autre sous le rapport théorique.

« Il a connu la pesanteur de l'air, et l'on a quelque raison de croire qu'il aurait porté l'aërostatique aussi loin que la science de l'équilibre des solides et des liquides.

« Il a donné un des meilleurs traités de navigation, qui servit de texte dans toutes les écoles chez les nations maritimes.

« Il a entrevu l'importance de la géologie, et indiqué les moyens d'en faire une science.

« Sa fortification par écluses est encore aujourd'hui un ouvrage digne de remarque.

Digitized by Google

« Après avoir touché à toutes les branches des sciences mathématiques et leur avoir fait porter à toutes des fruits nouveaux, il a travaillé à populariser ces sciences, et a devancé ainsi son siècle et les siècles suivants dans la noble tentative de les mettre à la portée des plus communes intelligences. Ses ouvrages, traduits dans toutes les langues, trouvent, dans son propre pays, des interprètes que l'histoire place au rang des maîtres de la science : c'est Grotius, dont le nom n'a pas besoin d'éloges; c'est Albert Girard, grand géomètre et l'un des précurseurs de Descartes; c'est le célèbre Willebrord Snellius, qui trouva la véritable loi de la réfraction, et qui, le premier détermina la grandeur de la terre, par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien.

« Ce résumé est textuellement emprunté à Montucla, Whewell, Lagrange, Quetelet, Hutton, Leslie, Playfair, Chasles, Peacock, Kästner, Hallam, Murhart, Budan, etc, etc. »

La réponse qu'on vient de lire est des plus péremptoires. Ce résumé rapide et clair suffirait à lui seul pour rétablir sur son piédestal l'illustre mathématicien belge.

M. Dumortier avait avoué qu'il ne connaissait pas le nom de Stévin avant qu'il fût question de lui ériger une statue; il avait écrit à l'éditeur de l'Observateur qu'il faisait le pari que, parmi les lecteurs de ce journal, il n'en était pas un sur mille qui ne partageât son ignorance. M. du Fan s'égaie très spirituellement sur l'aveu du représentant académicien. M. Dumortier devrait savoir en effet, peut-être par son propre exemple, que les travaux scientifiques ne sont pas souvent de ceux que la popularité entoure. Empruntant le langage de son adversaire, « *je fais le pari*, s'écrie l'impitoyable M. du Fan, que dans la capitale du monde savant, les cinq cent mille lecteurs du *Constitutionnel* connaissent mieux Lablache que Laplace, Elsser qu'Euler, Dekock que Cuvier, Franconi que Francœur; que, dans la docte Allemagne elle-même, les abonnés de la *Gazette d'Augsbourg* s'intéressent plus vivement à Metternich qu'à Copernic, etc »

M. du Fan ne voit dans les reproches qui s'adressent à la vie politique de Simon Stévin, qu'une querelle faite à l'hérétique échappé du giron de l'église. « M. Dumortier, dit-il, arrange l'histoire du pays à la façon du Père Loriquet, et fait de Stévin à la

Digitized by Google

» Il a employé dans ces recherches des artifices mathémathiques qu'on peut regarder comme le premier acheminement vers le calcul infinitésimal.

« Enfin, il a enrichi la statique et l'hydrostatique d'un grand nombre de vérités nouvelles et importantes.

» Partout, dans son arithmétique et dans son algèbre, ouvrage ingénieux et original, il a déployé un génie inventif, fait de belles découvertes, et étendu la sphère du calcul par de nombreuses améliorations.

» Il a introduit, le premier, la pratique des fractions décimales, quoique Regiomontanus eût fait un grand pas vers ce progrès, et que Ramus même l'eût indirectement employée.

» Il a précédé Descartes dans l'idée de représenter les diverses puissances d'une base quelconque par des exposants numériques appliqués à cette même base écrite une seule fois, au lieu de la répéter autant de fois que les degrés de puissance renferment d'unités.

« Il a connu la conversion des quantités radicales en puissances fractionnaires, que Newton a cru pouvoir s'attribuer depuis.

« Dans sa pratique de la géométrie, il a présenté des propositions nouvelles qui font honneur à son génie inventif, et dont quelques-unes ont pris plus tard de l'extension entre les mains de Lahire et de Newton.

« Il a porté la théorie de l'optique et de la catoptrique aussi loin que le permettaient les connaissances géométriques de son époque.

« Il a traité la perspective d'une manière neuve et savante, en géomètre profond, et peut-être plus complètement qu'aucun autre sous le rapport théorique.

« Il a connu la pesanteur de l'air, et l'on a quelque raison de croire qu'il aurait porté l'aërostatique aussi loin que la science de l'équilibre des solides et des liquides.

« Il a donné un des meilleurs traités de navigation, qui servit de texte dans toutes les écoles chez les nations ma

« Il a entrevu l'importance de la
d'en faire une science.

« Sa fortification
digne de re

Digitized by Google

« Après avoir touché à toutes les branches des sciences mathématiques et leur avoir fait porter à toutes des fruits nouveaux, il a travaillé à populariser ces sciences, et a devancé ainsi son siècle et les siècles suivants dans la noble tentative de les mettre à la portée des plus communes intelligences. Ses ouvrages, traduits dans toutes les langues, trouvent, dans son propre pays, des interprètes que l'histoire place au rang des maîtres de la science : c'est Grotius, dont le nom n'a pas besoin d'éloges; c'est Albert Girard, grand géomètre et l'un des précurseurs de Descartes; c'est le célèbre Willebrord Snellius, qui trouva la véritable loi de la réfraction, et qui, le premier détermina la grandeur de la terre, par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien.

« Ce résumé est textuellement emprunté à Montucla, Whewell, Lagrange, Quetelet, Hutton, Leslie, Playfair, Chasles, Peacock, Kastner, Hallam, Murhart, Budan, etc, etc. »

La réponse qu'on vient de lire est des plus péremptoires. Ce résumé rapide et clair suffirait à lui seul pour rétablir sur son piédestal l'illustre mathématicien belge.

M. Dumortier avait avoué qu'il ne connaissait pas le nom de Stévin avant qu'il fût question de lui ériger une statue; il avait écrit à l'éditeur de l'Observateur qu'il faisait le pari que, parmi les lecteurs de ce journal, il n'en était pas un sur mille qui ne partageât son ignorance. M. du Fan s'égaie très spirituellement sur l'aveu du représentant académicien. M. Dumortier devrait savoir en effet, peut-être par son propre exemple, que les travaux scientifiques ne sont pas souvent de ceux que la popularité entoure. Empruntant le langage de son adversaire, « *je fais le pari*, s'écrie l'impitoyable M. du Fan, que dans la capitale du monde savant, les cinq cent mille lecteurs du *Constitutionnel* connaissent mieux Lablache que Laplace, Elsser qu'Euler, Dekock que Cuvier, Franconi que Francœur; que, dans la docte Allemagne elle-même, les abonnés de la *Gazette d'Augsbourg* s'intéressent plus vivement à Metternich qu'à Copernic, etc »

M. du Fan ne voit dans les reproches qui s'adressent à la vie politique de Simon Stévin, qu'une querelle faite à l'hérétique échappé du giron de l'église. « M. Dumortier, dit-il, arrange l'his-
[illegible] à la Père Loriquet, et fait de Stévin à la

Digitized by Google

» Il a employé dans ces recherches des artifices mathémathiques qu'on peut regarder comme le premier acheminement vers le calcul infinitésimal.

« Enfin, il a enrichi la statique et l'hydrostatique d'un grand nombre de vérités nouvelles et importantes.

» Partout, dans son arithmétique et dans son algèbre, ouvrage ingénieux et original, il a déployé un génie inventif, fait de belles découvertes, et étendu la sphère du calcul par de nombreuses améliorations.

» Il a introduit, le premier, la pratique des fractions décimales, quoique Regiomontanus eût fait un grand pas vers ce progrès, et que Ramus même l'eût indirectement employée.

» Il a précédé Descartes dans l'idée de représenter les diverses puissances d'une base quelconque par des exposants numériques appliqués à cette même base écrite une seule fois, au lieu de la répéter autant de fois que les degrés de puissance renferment d'unités.

« Il a connu la conversion des quantités radicales en puissances fractionnaires, que Newton a cru pouvoir s'attribuer depuis.

« Dans sa pratique de la géométrie, il a présenté des propositions nouvelles qui font honneur à son génie inventif, et dont quelques-unes ont pris plus tard de l'extension entre les mains de Lahire et de Newton.

« Il a porté la théorie de l'optique et de la catoptrique aussi loin que le permettaient les connaissances géométriques de son époque.

« Il a traité la perspective d'une manière neuve et savante, en géomètre profond, et peut-être plus complètement qu'aucun autre sous le rapport théorique.

« Il a connu la pesanteur de l'air, et l'on a quelque raison de croire qu'il aurait porté l'aërostatique aussi loin que la science de l'équilibre des solides et des liquides.

« Il a donné un des meilleurs traités de navigation, qui servit de texte dans toutes les écoles chez les nations maritimes.

« Il a entrevu l'importance de la géologie, et indiqué les moyens d'en faire une science.

« Sa fortification par écluses est encore aujourd'hui un ouvrage digne de remarque.

Digitized by Google

« Après avoir touché à toutes les branches des sciences mathémathiques et leur avoir fait porter à toutes des fruits nouveaux, il a travaillé à populariser ces sciences, et a devancé ainsi son siècle et les siècles suivants dans la noble tentative de les mettre à la portée des plus communes intelligences. Ses ouvrages, traduits dans toutes les langues, trouvent, dans son propre pays, des interprètes que l'histoire place au rang des maîtres de la science : c'est Grotius, dont le nom n'a pas besoin d'éloges; c'est Albert Girard, grand géomètre et l'un des précurseurs de Descartes; c'est le célèbre Willebrord Snellius, qui trouva la véritable loi de la réfraction, et qui, le premier détermina la grandeur de la terre, par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien.

« Ce résumé est textuellement emprunté à Montucla, Whewell, Lagrange, Quetelet, Hutton, Leslie, Playfair, Chasles, Peacock, Kästner, Hallam, Murhart, Budan, etc, etc. »

La réponse qu'on vient de lire est des plus péremptoires. Ce résumé rapide et clair suffirait à lui seul pour rétablir sur son piédestal l'illustre mathématicien belge.

M. Dumortier avait avoué qu'il ne connaissait pas le nom de Stévin avant qu'il fût question de lui ériger une statue; il avait écrit à l'éditeur de l'Observateur qu'il faisait le pari que, parmi les lecteurs de ce journal, il n'en était pas un sur mille qui ne partageât son ignorance. M. du Fan s'égaie très spirituellement sur l'aveu du représentant académicien. M. Dumortier devrait savoir en effet, peut-être par son propre exemple, que les travaux scientifiques ne sont pas souvent de ceux que la popularité entoure. Empruntant le langage de son adversaire, « *je fais le pari*, s'écrie l'impitoyable M. du Fan, que dans la capitale du monde savant, les cinq cent mille lecteurs du *Constitutionnel* connaissent mieux Lablache que Laplace, Elsser qu'Euler, Dekock que Cuvier, Franconi que Francœur; que, dans la docte Allemagne elle-même, les abonnés de la *Gazette d'Augsbourg* s'intéressent plus vivement à Metternich qu'à Copernic, etc »

M. du Fan ne voit dans les reproches qui s'adressent à la vie politique de Simon Stévin, qu'une querelle faite à l'hérétique échappé du giron de l'église. « M. Dumortier, dit-il, arrange l'histoire du pays à la façon du Père Loriquet, et fait de Stévin à la

Digitized by Google

bataille de Nieuport, un général, un directeur en chef de l'artillerie, un enfonceur de digues et de bataillons. Ne lui demandez point ses autorités, ne lui indiquez point ses anachronismes; Stévin était castramétateur du Prince Maurice (en 1618 à la vérité); donc il était traître à son pays. Mais moi, qui ai lu un peu les historiens du temps, je vous dis que si Stévin est resté en Hollande, c'est que les jésuites l'y ont exilé, ces jésuites qui faisaient adorer comme des reliques à Anvers, les restes des assassins du Taciturne, en l'année même où Stévin y faisait imprimer son arithmétique; ces jésuites qui réclamaient à grands cris l'exécution des édits contre les huguenots; je vous dis que, si l'Archiduc Albert n'était pas persécuteur par caractère, par principes, il était tenu de le devenir par contrat, par traité, que les Pays-Bas ne lui avaient été donnés qu'à la condition de ne tolérer en Belgique d'autre religion que le catholicisme romain; que l'inexécution de cette clause annulait de plein droit la donation de nos provinces; qu'il n'y avait donc pour les protestants belges d'autre alternative que d'abjurer, de mentir à leur conscience, d'être livrés aux bourraux, ou de s'exiler, de mendier le pain de l'étranger ou de conquérir les armes à la main cette liberté qui leur était refusée et de secouer avec leurs frères du nord, leur cause étant commune, le joug affreux de l'Espagnol. Ah! si les protestants n'eussent pas imité eux-mêmes l'intolérance de leurs ennemis, la Belgique, comme la Hollande, serait sortie victorieuse de la lutte, et son indépendance eût été reconnue deux siècles plus tôt! »

Plus loin l'auteur ajoute :

» Nous assistons à un spectacle curieux.

» Le jésuitisme a ressaisi d'un effort désespéré la société qui lui échappait. Les uns y voient l'étreinte vigoureuse d'une main sûre de son fait; les autres le mouvement convulsif de gens qui se noient. Mais les uns et les autres sont animés de ces haines implacables qui, lorsqu'elles se traduisent en faits font souvent gémir l'humanité. Nous sommes à la veille d'un combat à outrance; tout ce que je désire, c'est que deux vertus essentielles à la société, la foi et la charité chrétienne, ne périssent point chez nous dans la lutte. Laissons la France invoquer contre les jésuites la police et

Digitized by Google

les tribunaux ; la Suisse employer la carabine et les corps francs ; en Belgique, pour nous soustraire à leur despotisme, il suffira de la plume et de la presse, ces deux armes redoutables que Dieu a mises entre nos mains pour défendre les droits de la raison humaine : car, au fond, c'est de cela qu'il s'agit, et le refus d'élever une statue à Stévin n'est qu'une des mille formes que prend cette lutte éternelle entre l'autorité et la liberté de l'intelligence : on s'essaye sur les morts, en attendant qu'on puisse opérer sur les vivants.

« Mais n'oublions point pour cela nos anciens principes. Mieux vaut écrire que proscrire. Les *Provinciales* ont fait aux jésuites plus de mal, à l'esprit humain plus de bien, que tous les arrêts du parlement. Montrons que, si nous leur laissons avec justice la même liberté dont nous entendons jouir nous-mêmes, nous ne leur permettrons jamais de nous parler en maîtres, d'agir en despotes, d'abuser de leur influence pour traîner aux gémonies les plus beaux noms de la science. Nous pouvons tout tolérer, hormis l'intolérance. »

Nous avons emprunté ces extraits à la partie la plus sérieuse de la lettre de M. du Fan ; l'autre qui, par la gracieuse malice du style, rappelle par fois de spirituels écrits de Charles Nodier, ne peut être analysée. La renommée scientifique de Simon Stévin est parfaitement défendue par l'auteur. La réponse au grief politique du représentant de Tournai est moins complète. Ce n'est pas seulement parce qu'il appartenait à une religion qui avait été proscrite dans sa ville natale que Stévin est innocent du crime de trahison qu'on lui impute. Nous ne pouvons ici traiter en passant une question historique dont l'examen entraînerait quelques développements, mais nous voudrions voir porter la discussion sur un terrain plus large ; nous consentirions à faire abstraction des croyances religieuses, des persécutions auxquelles elles étaient en butte, et à poser nettement la question de savoir si les Belges qui, à cette époque figuraient dans les armées des provinces émancipées, peuvent être accusés d'avoir violé de ce chef un devoir national. Nous prendrions ainsi la position la plus défavorable à Simon Stévin, et nous le jugerions, non pas comme s'il avait été simplement nommé castramétateur de Maurice de Nassau, en 1618, c'est-à-dire, à une époque où durait déjà depuis neuf ans la

Digitized by Google

trève dont Stévin ne devait pas voir la fin, mais comme s'il avait exercé dans la même armée les fonctions les plus actives, au plus fort de la guerre, comme s'il s'y fût trouvé, non par contrainte et en proscrit, mais par le seul effet de son libre choix. Nous eussions permis qu'on apportât à cette discussion non pas seulement les idées de l'époque de Stévin, qui lui seraient trop favorables, mais toute la rigueur de cette susceptibilité nationale dont le développement en Europe est postérieur aux guerres religieuses du XVIe siècle.

La biographie de Simon Stévin est incomplète à beaucoup d'égards. Il est probable qu'il avait adopté les nouvelles opinions religieuses, et qu'il alla s'établir à Leyde, quand les armes d'Alexandre Farnèse, duc de Parme, amenèrent pour l'Espagne des succès décisifs dans les provinces méridionales des Pays-Bas. Assurément ce n'était pas avant cette époque qu'un flamand manquait à ses devoirs nationaux en se rangeant, contre l'armée des dominateurs Espagnols, sous la bannière de l'indépendance, que soutenaient Bruges, Gand, Anvers, Ypres, Audenaerde, Alost, Bruxelles, etc. Toutes ces villes, où le parti de l'indépendance et des idées nouvelles avait dominé pendant plusieurs années, rentrèrent sous le pouvoir de l'Espagne (1584, 1585); mais ce ne fut pas par leur propre volonté, elles cédaient aux armées triomphantes du duc de Parme.

Ces succès étaient-ils tellement décisifs, tellement acceptés par les populations soumises, qu'il y eût folie ou crime à ne pas désespérer de l'indépendance de la Flandre et à en appeler à l'avenir? Non, car l'avenir réservait encore des succès à l'armée du Nord et devait, comme la suite le fit voir, maintenir et accroître les répugnances que la domination Espagnole rencontrait dans les provinces flamandes. En quoi donc le flamand qui conservait l'espoir de rendre l'indépendance à sa province natale et de la soustraire encore au joug de l'étranger, était-il coupable d'exposer sa vie pour cette cause?

Mais survint, il est vrai, en 1598, le règne d'Albert et d'Isabelle, à qui Philippe II avait cédé ses possessions dans les Pays-Bas. Dès lors la question n'était-elle pas tranchée? N'y avait-il pas d'un côté une Belgique indépendante, de l'autre des Hollandais ennemis? Un

Digitized by Google

Flamand pouvait-il se trouver encore sans crime dans leur camp ?

On a commis plusieurs erreurs à la fois en confondant la position de la Belgique sous Albert et Isabelle avec ce qu'elle est aujourd'hui, et en assimilant ses rapports avec les Provinces-Unies à cette époque à ceux de deux États constitués, ayant depuis longtemps leurs intérêts séparés et leur nationalité distincte. Il était loin d'en être ainsi. Les Provinces méridionales des Pays-Bas n'avaient jamais formé de nation à part; le lien venait de se rompre; c'était l'étranger qui, par la force, isolait les provinces flamandes de leurs voisins du nord; la limite entre les deux États n'était pas déterminée; elle restait incertaine et allait flotter au gré des hasards de la guerre. Il y avait assurément plus de rapports entre les Flamands et les Hollandais qu'entre les Flamands et les Wallons. La Belgique et la Hollande n'avaient pas, comme aujourd'hui, vécu séparées, ennemies, pendant près de deux siècles; chacune d'elles n'avaient pas un passé, une gloire, des malheurs, des traditions parfaitement distinctes. Elles en étaient au point de départ d'une séparation qui n'avait encore aucun caractère définitif. Il y a plus : l'avènement d'Albert et d'Isabelle ne constituait pas même une Belgique; ces princes n'étaient pas souverains des Pays-Bas méridionaux érigés en États séparés, mais de tous les Pays-Bas sans distinction, Philippe II leur ayant donné la mission de reconquérir les provinces rebelles. Ce n'était donc que la continuation d'une guerre civile; et la limite même qui pouvait un jour séparer les deux États, si l'un des deux adversaires ne venait à triompher complètement de l'autre, n'était pas encore fixée. Était-ce d'ailleurs l'indépendance nationale que cette situation des provinces gouvernées par Albert et Isabelle, dont les souverains nominaux ne pouvaient faire la paix sans l'assentiment du roi d'Espagne, et ne faisaient la guerre qu'à l'aide d'une armée composée en grande partie de troupes espagnoles et italiennes, commandées par des étrangers qui tenaient la haute main dans le pays? Consultez les écrivains du temps; lisez les historiens des guerres de cette époque; vous verrez, dans leur récit, d'un côté l'armée des provinces émancipées, de l'autre celle qu'ils appellent espagnole; quant aux Belges, aux Flamands surtout, leur rôle est si peu apparent, qu'on ne parle point d'armée belge, et qu'il semble que, dans l'esprit

Digitized by Google

des hommes du temps, l'avènement d'Albert et d'Isabelle n'avait rien changé au caractère de la lutte, que les adversaires des Hollandais n'étaient pas les Belges, mais les Espagnols seuls, appuyés tout au plus d'une partie du pays wallon. C'est qu'en effet la Belgique ne jouit pas d'une véritable indépendance sous le règne d'Albert et d'Isabelle; elle put en avoir un instant l'espoir: mais cet espoir fut bien faible et bien peu durable. Philippe II avait stipulé que si Isabelle n'avait pas d'enfants, les Pays-Bas, à sa mort, retourneraient à l'Espagne. Or, quand Isabelle épousa Albert et vint en Belgique, elle avait trente-deux ans; c'était laisser des chances bien incertaines à l'indépendance future du pays. A peine trois ou quatre années se furent-elles écoulées, on n'y eut plus de doute, l'histoire en fait foi, sur la stérilité du mariage des archiducs. Dès lors le sort futur de la Belgique était décidé; elle allait retomber complètement sous la domination étrangère; en fait, Albert et Isabelle ne pouvaient plus être que des gouverneurs du roi d'Espagne, administrant, en quelque sorte, pour son compte. Aussi, pendant cette trève de douze ans qui commença en 1609 et finit une année après la mort de Stévin, le mécontentement des Belges alla croissant, et l'on tendit de plus en plus à se rapprocher des Hollandais. Nous avons raconté récemment les détails de cette conspiration appelée la conspiration des nobles[1], à laquelle on peut dire qu'en Belgique les États-Généraux eux-mêmes s'associèrent jusqu'à un certain point, à la tête de laquelle se trouvaient l'un des membres les plus considérables de l'aristocratie, le duc d'Aerschot, le Belge le plus élevé en grade de l'armée, le comte de Berg, et le représentant le plus haut placé du clergé, l'archevêque de Malines; conspiration dont le but était de soustraire les Pays-Bas méridionaux à la domination de l'Espagne, et de les faire entrer dans une même confédération avec les provinces du Nord, en proclamant la liberté des cultes.

Ce qu'on reconnaissait clairement à cette époque, à savoir qu'il n'y avait d'autre moyen de soustraire la Belgique à la domination de l'Espagne, que d'unir ses forces avec celles des provinces du Nord, afin de pouvoir résister ensemble à l'étranger, des

[1] V. tom. XII, page 5.

Digitized by Google

hommes intelligents étaient-ils coupables de l'avoir prévu quelques années plus tôt? Et leurs efforts pour arriver à une solution que bientôt l'aristocratie, le haut clergé et les États-Généraux eux-mêmes allaient appeler de leurs vœux, peuvent-ils être accusés d'avoir été hostiles aux intérêts nationaux? Si les armes de Maurice l'avaient emporté avant la trève de douze ans, si les provinces belges à cette époque s'étaient unies aux provinces hollandaises, la liberté des cultes eût probablement fini par triompher dans les unes et les autres, et la Belgique, librement confédérée, eût été délivrée de l'étranger et aurait échappé à cette affreuse série d'invasions et de désastres que, déjà épuisée par tant de malheurs, elle allait avoir à traverser encore.

Nous ne nous plaignons pas de ce qu'une pareille discussion ait été soulevée; il peut être à désirer même qu'elle se prolonge et qu'elle s'étende de Simon Stévin aux faits de son temps. Elle pourra aider à rectifier dans notre histoire plus d'une idée erronée. Quant à la mémoire de Simon Stévin, elle n'a qu'à gagner à ce débat qui servira à faire mieux apprécier le rôle imposant que l'initiative de ce remarquable esprit a rempli dans la science de son siècle.

Digitized by Google

VOYAGE DANS L'INDE et dans le golfe Persique, par l'Egypte et la mer rouge, par V. Fontanier, vice-consul de France à Bassora. Paris. 1844.

Cet ouvrage, dont nous avons la première partie sous les yeux, ne renferme rien qui ressemble aux récits merveilleux du *sport* britannique transporté au milieu de la riche nature des contrées intertropicales ; ce n'est ni le voyage d'un marin, ni le voyage d'un savant, quoique l'auteur fasse assez souvent embarquer son lecteur avec lui, et que la science ne soit pas oubliée dans son livre. C'est le recueil des observations faites par un homme qui a visité une grande partie de l'Asie, avec la mission d'y surveiller les intérêts politiques et commerciaux de la France: c'est donc de politique et de commerce que M. Fontanier entretient spécialement ses lecteurs. Ancien élève de l'école normale, il possède toutes les connaissances nécessaires pour ne pas éviter, quand elles se présentent, les questions de son programme officiel ; son ouvrage n'est dépourvu ni de curieux détails de mœurs, ni de scènes pittoresques ; cependant les affaires y dominent et il nous semble que le vice-consul de France à Bassora, les comprend généralement bien : les intérêts qu'il défend ne l'empêchent pas ordinairement de les discuter avec impartialité.

Parti pour le golfe Persique en 1834, il a vu poindre la question d'Orient, si toutefois elle ne date pas de Catherine la grande. En tous cas, il l'a vue grossir et prendre les proportions qui ont si fort alarmé l'Europe en 1840. Nous n'avons pas été médiocrement étonné de voir M. Fontanier émettre cette opinion, qu'en définitive elle a été résolue d'après les vues de la France. Selon lui, le but que la Russie et l'Angleterre se proposaient depuis long-

Digitized by Google

temps et qu'elles n'ont pas atteint, était de se partager le pouvoir en Asie. Dans ce grand débat, il place d'un côté ces deux grandes puissances, et de l'autre la France et les autres états continentaux... « Le triomphe de la France « et des autres puissances continentales eut été plus complet et plus prompt, « dit-il, si la chambre des Députés n'eût forcé à se retirer le ministre habile « qui, jusqu'en 1840, avait su donner une si grande liberté, une indépen- « dance si parfaite à la politique Française. »

Quoiqu'avec une certaine réserve diplomatique, M. Fontanier se plaint de la mobilité de vues, du défaut de suite qui, en France, fait trop souvent vaciller la direction des affaires étrangères. Il rappelle la triste confession qu'un ministre est venu faire, en pleine chambre, au sujet de l'Egypte : « Messieurs, a dit M. Guizot, nous nous sommes trompé dans l'appréciation que nous avons faite des forces du pacha d'Egypte. »

M. Fontanier accuse ouvertement le pacha d'Egypte d'avoir trompé la France, et juge avec une extrême sévérité le gouvernement Egyptien. Ses opinions sur ce point paraîtront moins étranges; car on commence à croire, en Europe, que l'espèce de popularité dont a joui pendant quelque temps Méhémet-Ali, a été produite par des éloges payés à beaux deniers comptants. « L'Egypte, dit M. Fontanier, sauf une plus grande sécurité pour les Européens et les Chrétiens, est peut-être la province la plus mal gouvernée et incontestablement la plus malheureuse de l'empire. »

» Le séjour que je fis au Caire, ajoute-t-il, ne pouvait m'être fort agréable : mes opinions sur l'Égypte et sur son chef étaient connues, car je les avais publiées peu avant mon arrivée en ce pays. Ce que je voyais ne tendait qu'à les confirmer, et j'aurais rougi de ne pas dire à M. Mimault ce que je croyais la vérité. Par là je ne pouvais plaire à ceux qui entouraient le consul et ne partageaient pas mes sentiments, tandis que la prudence la plus vulgaire défendait à celui-ci de m'approuver hautement. J'avais peu d'estime pour les titres et les décorations accordés par un Turc ignorant; je remarquai que les écoles et les institutions fondées en Égypte, aux applaudissements de l'Europe, n'avaient produit aucun résultat; c'était dans les quartiers les plus isolés qu'il fallait découvrir les élèves les plus distingués, parmi ceux qui avaient reçu, avec tant de pompe et tant de soins, leur éducation en France. Il me semblait étrange d'entendre sérieusement donner le titre d'Altesse aux plus misérables pachas, par des hommes qui n'auraient pas dit votre Majesté au roi des Français. »

Du Caire, M. Fontanier se rend à Thèbes, et de Thèbes à Cosséir, sur la mer Rouge, par le désert.

Un voyage sur le Nil, en Ganja, est chose presque vulgaire; le désert est monotone; nous ne nous arrêterons donc avec notre voyageur que dans le port où il va s'embarquer pour Bombay.

Digitized by Google

VOYAGE DANS L'INDE et dans le golfe Persique, par l'Egypte et la mer rouge, par V. Fontanier, vice-consul de France à Bassora. Paris. 1844.

Cet ouvrage, dont nous avons la première partie sous les yeux, ne renferme rien qui ressemble aux récits merveilleux du *sport* britannique transporté au milieu de la riche nature des contrées intertropicales ; ce n'est ni le voyage d'un marin, ni le voyage d'un savant, quoique l'auteur fasse assez souvent embarquer son lecteur avec lui, et que la science ne soit pas oubliée dans son livre. C'est le recueil des observations faites par un homme qui a visité une grande partie de l'Asie, avec la mission d'y surveiller les intérêts politiques et commerciaux de la France: c'est donc de politique et de commerce que M. Fontanier entretient spécialement ses lecteurs. Ancien élève de l'école normale, il possède toutes les connaissances nécessaires pour ne pas éviter, quand elles se présentent, les questions de son programme officiel ; son ouvrage n'est dépourvu ni de curieux détails de mœurs, ni de scènes pittoresques ; cependant les affaires y dominent et il nous semble que le vice-consul de France à Bassora, les comprend généralement bien : les intérêts qu'il défend ne l'empêchent pas ordinairement de les discuter avec impartialité.

Parti pour le golfe Persique en 1834, il a vu poindre la question d'Orient, si toutefois elle ne date pas de Catherine la grande. En tous cas, il l'a vue grossir et prendre les proportions qui ont si fort alarmé l'Europe en 1840. Nous n'avons pas été médiocrement étonné de voir M. Fontanier émettre cette opinion, qu'en définitive elle a été résolue d'après les vues de la France. Selon lui, le but que la Russie et l'Angleterre se proposaient depuis long-

Digitized by Google

temps et qu'elles n'ont pas atteint, était de se partager le pouvoir en Asie. Dans ce grand débat, il place d'un côté ces deux grandes puissances, et de l'autre la France et les autres états continentaux... « Le triomphe de la France « et des autres puissances continentales eut été plus complet et plus prompt, « dit-il, si la chambre des Députés n'eût forcé à se retirer le ministre habile « qui, jusqu'en 1840, avait su donner une si grande liberté, une indépen- « dance si parfaite à la politique Française. »

Quoiqu'avec une certaine réserve diplomatique, M. Fontanier se plaint de la mobilité de vues, du défaut de suite qui, en France, fait trop souvent vaciller la direction des affaires étrangères. Il rappelle la triste confession qu'un ministre est venu faire, en pleine chambre, au sujet de l'Egypte : « Messieurs, a dit M. Guizot, nous nous sommes trompé dans l'appréciation que nous avons faite des forces du pacha d'Egypte. »

M. Fontanier accuse ouvertement le pacha d'Egypte d'avoir trompé la France, et juge avec une extrême sévérité le gouvernement Egyptien. Ses opinions sur ce point paraitront moins étranges; car on commence à croire, en Europe, que l'espèce de popularité dont a joui pendant quelque temps Méhémet-Ali, a été produite par des éloges payés à beaux deniers comptants. « L'Egypte, dit M. Fontanier, sauf une plus grande sécurité pour les Européens et les Chrétiens, est peut-être la province la plus mal gouvernée et incontestablement la plus malheureuse de l'empire. »

» Le séjour que je fis au Caire, ajoute-t-il, ne pouvait m'être fort agréable : mes opinions sur l'Égypte et sur son chef étaient connues, car je les avais publiées peu avant mon arrivée en ce pays. Ce que je voyais ne tendait qu'à les confirmer, et j'aurais rougi de ne pas dire à M. Mimault ce que je croyais la vérité. Par là je ne pouvais plaire à ceux qui entouraient le consul et ne partageaient pas mes sentiments, tandis que la prudence la plus vulgaire défendait à celui-ci de m'approuver hautement. J'avais peu d'estime pour les titres et les décorations accordés par un Turc ignorant; je remarquai que les écoles et les institutions fondées en Égypte, aux applaudissements de l'Europe, n'avaient produit aucun résultat; c'était dans les quartiers les plus isolés qu'il fallait découvrir les élèves les plus distingués, parmi ceux qui avaient reçu, avec tant de pompe et tant de soins, leur éducation en France. Il me semblait étrange d'entendre sérieusement donner le titre d'Altesse aux plus misérables pachas, par des hommes qui n'auraient pas dit votre Majesté au roi des Français. »

Du Caire, M. Fontanier se rend à Thèbes, et de Thèbes à Cosséir, sur la mer Rouge, par le désert.

Un voyage sur le Nil, en Ganja, est chose presque vulgaire; le désert est monotone; nous ne nous arrêterons donc avec notre voyageur que dans le port où il va s'embarquer pour Bombay.

Digitized by Google

« Cosséir est une méchante ville arabe dont les maisons sont de boue, qui possède une espèce de caravansérail qu'on nomme le château, et, dehors, quelques jardins où croissent péniblement des dattiers rabougris et des bananiers. La ville était pleine de pélerins qui se rendaient à la Mecque, et, dans le port, on voyait les vaisseaux arabes qui font la navigation de la mer Rouge. Il y avait un gouverneur qui, pour le moment, était en tournée, et le pays était provisoirement administré par un Candiote, de ses esclaves, auquel il avait donné ses pleins pouvoirs. Je visitai le château, qui était armé de quelques mauvais canons, et, au milieu de la cour, je remarquai un mortier au chiffre de la République française. Nous avions, en effet, occupé cette place pendant l'expédition d'Egypte; puis les Anglais de l'Inde étaient venus y opérer un débarquement. Les deux nations qui avaient exécuté ces grandes entreprises, pensaient que le souvenir en était gravé dans la mémoire des peuples; l'une croyait qu'on la chérissait pour ses tentatives de civilisation, l'autre qu'on la bénissait pour avoir délivré le pays du joug des étrangers. Hélas! il n'en était rien; on avait considéré les soldats ennemis comme des infidèles de deux tribus différentes qui pouvaient momentanément être en guerre, qui, l'une et l'autre, avaient souillé le sol sacré de l'Égypte, mais toutes deux également odieuses aux vrais croyants. Les Turcs qui gardaient la forteresse ignoraient l'origine du mortier, seul vestige de notre domination. Ils prétendaient l'avoir enlevé aux kafirs, et s'inquiétaient peu si ces kafirs étaient Français ou Anglais. Ceux que j'interrogeai n'étaient pourtant pas aussi ignorants que les Arabes, qu'il eût été dangereux de mettre en garnison dans une ville si isolée: ils appartenaient au corps des Aïtas, des Arnaoutes, en un mot à cette aristocratie sur laquelle se fonde le pouvoir de Méhémet-Ali, aussi bien que celui des autres pachas. »

« C'est à Cosséir que commence à se faire sentir l'influence de la Compagnie anglaise des Indes. J'avais reçu de M. le colonel Campbell, consul-général britannique du Caire, des lettres de recommandation pour les agents de cette compagnie à Khéné et à Cosséir : c'étaient deux frères qui faisaient le commerce, et dont les affaires florissaient grâce à la sécurité que leur assurait leur titre. Le général sir John Malcolm, gouverneur de Bombay, avait nommé ces Arabes, et ils étaient considérés comme des agents consulaires, grâce à la disposition ordinaire de trouver parfaitement convenables les licences que prennent partout les Anglais. Le pacha était reconnu par le gouvernement britannique, qui avait accrédité près de lui un consul général et ses subordonnés, et on ne comprend pas comment un gouverneur de colonie assumait un droit semblable, et nommait, lui aussi, des représentants. Mais sir John Malcolm était alors en Égypte, et connaissait parfaitement les Asiatiques; sa haute stature, d'énormes appointements, l'autorité dont il était re-

Digitized by Google

vêtu, les bâtiments de guerre surtout qu'il pouvait envoyer dans la mer Rouge, lui donnaient une confiance fort légitime. Il ne prenait au sérieux ni les grandes qualités, ni les droits du pacha, et savait le traiter sans trop de cérémonie. Je ne crois pas que l'on ait fait à ce sujet la moindre représentation, et peut-être celles qu'on aurait présentées n'auraient eu aucun succès. Abdullah de Cosséir et son frère, Méhémed de Khéné, formaient donc le corps diplomatique de la Haute-Égypte; le premier recevait les bâtiments et les passagers venant de l'Inde ou qui s'y rendaient, et il s'entendait avec son frère pour préparer les moyens de transport nécessaires aux voyageurs. Ils rendaient des services très-réels, sinon très-désintéressés ou très-réguliers, et on n'avait qu'à se louer de leur hospitalité. C'était l'agent de Khéné qui m'avait annoncé que je trouverais à Cosséir un bâtiment Anglais, et prévenu du temps qu'il pourrait y rester, ce qui m'avait permis d'aller jusqu'à Thèbes: En effet, à peine avais-je découvert la rade, que j'avais vu un beau trois-mâts à l'ancre dans le port; il était entouré de quatre ou cinq lourds *baglos* du pays. Je me rendis chez Abdullah, qui prenait le titre de scheik et paraissait le personnage le plus important du pays. On déchargea chez lui mon bagage, puis je me hâtai d'aller à bord pour convenir des conditions du passage. Le navire portant pavillon Anglais, avait pour chef ce que l'on nomme un *nacoda*, ou capitaine asiatique. Plusieurs matelots paraissaient Européens, et enfin je vis un jeune officier de la marine de l'Inde; tout était remarquable par l'élégance et la bonne tenue, comme aussi par la disposition. Je comparais involontairement ce que je voyais, avec le hideux bateau qui m'avait conduit de Marseille à Alexandrie; je me doutais peu alors des dangers qui m'attendaient plus tard. Le nacoda était la seule personne avec laquelle je pusse m'entendre; il était Persan et se disait bon marin. Je ne parlais pas anglais pour m'entretenir avec l'officier qui se trouvait à bord, et ne pouvais davantage interroger ceux qui étaient vêtus à l'Européenne, parce qu'ils étaient Portugais. Ils servaient au gouvernail, et on les nommait *cigony*. Quant aux matelots appelés *classi*, c'était un mélange d'Arabes et de Musulmans de l'Inde. Chacun parlait sa langue, mais tous savaient l'Indoustani. Il est inutile de rapporter tous les mensonges dont il plut à mon seul interlocuteur de me régaler, et qu'en sa qualité de Persan il ne m'épargnait pas; ce qu'il importe de dire, pour l'instruction des voyageurs qui pourraient me suivre, c'est comment était organisé ce bâtiment anglais.

« Un prince puissant de l'Inde, le Nizam d'Hyderabad, avait, par des motifs religieux, fait construire deux navires semblables, dont l'un était destiné à porter gratuitement les pélerins de l'Inde à la Mecque, et l'autre devait faire le commerce pour couvrir les frais du premier. Tous deux étaient sous la direction d'une maison anglaise chargée de ses affaires à Bombay, à

Digitized by Google

laquelle il avait imposé la condition de choisir des mahométans pour capitaines de ses navires. Cette maison, qui, comme il est d'usage, ne frayait pas avec les indigènes, écrivit en conséquence à un négociant persan, pour demander deux habiles nacodas, et c'est ainsi qu'avait été désigné mon capitaine Méhémed-Ismaël. Ses études pour diriger un navire étaient fort imparfaites. Né à Bouchir, il avait, dans sa jeunesse, accompagné à Bombay son oncle, domestique d'un maquignon, et là avait appris à parler fort bien anglais ; puis il avait servi lui-même comme palefrenier et courtier de chevaux. Il avait suivi son patron dans un voyage à la Mecque, et était revenu de ce voyage, si bien qu'il avait fait en tout trois traversées assez courtes, et ne pouvait supporter le roulis sans être malade. On le présenta à la maison anglaise comme un navigateur fort distingué, et il fut accepté comme tel, grâce à l'effronterie avec laquelle il parlait de marine. »

» Méhémed-Ismaël était nommé Haggi-Ismaël par les dévots, parce qu'il avait été à la Mecque ; Malum-Ismaël par les marchands, parce que Malum signifie navigateur ; Méhémet-Small par les Anglais, qui estropiaient son nom ; ses amis lui donnaient la première de ces appellations. Il était habillé à l'Arabe, avait de grands yeux noirs, et sa figure était assez agréable quand il avait son turban ; s'il l'ôtait, on voyait s'élever des deux côtés de sa tête rasée et couverte d'un bonnet rouge, deux longues oreilles, et si, le temps étant beau, il mettait au lieu de sa robe un habit militaire, laissé à son bord par des passagers, son apparence était fort grotesque. Il buvait aussi beaucoup de vin quand la mer était calme, mais si le vent grondait, il reprenait ses habits et ses pratiques musulmanes, s'enfermait dans sa chambre, lisait dans le Koran, mangeait du riz et buvait de l'eau. L'officier que j'avais aperçu à bord n'y était malheureusement que comme passager ; la Compagnie des Indes avait envoyé du charbon de terre à Cosséir, et l'avait chargé sur le navire de Méhémed-Ismaël, le *Mahomedié*. Elle savait, à ce qu'il paraît, ce que valent les capitaines de sa façon, et si elle s'inquiétait peu de la sécurité des passagers, elle avait plus de souci de sa propriété ; aussi avait-elle envoyé le lieutenant Bukle, muni d'un chronomètre, pour accompagner le charbon et le voir exactement déposé à terre. »

« Le concours de pélerins avait amené, comme d'usage, une foule d'industriels à Cosséir. Outre que le pélerinage n'est pas un obstacle au commerce, et que ceux qui l'entreprennent portent, s'ils en ont le moyen, des marchandises qu'ils vendent où ils s'arrêtent, les marchands de fruits et de provisions abondent de toutes parts. On remarque aussi des bâteleurs de toute espèce, parmi lesquels les conteurs ne tiennent pas le rang le moins distingué. Plusieurs fois, lorsque nous allions nous promener sur le rivage, nous voyions un nombreux auditoire assis en cercle sur le sable et écoutant un homme,

Digitized by Google

qui, debout au centre, faisait des histoires semblables à celles des *Mille et une Nuits*. Comme Scheherazade, il s'interrompait souvent à l'endroit le plus intéressant, mais ce n'était pas pour éviter la mort ; il s'agissait simplement de dire à l'assemblée qu'il ne continuerait pas, s'il n'était récompensé. Alors, il faisait une quête, et reprenait quand la générosité de ses auditeurs l'avait satisfait. D'autres fois nous rencontrions des jongleurs, et l'un d'eux vint un jour, sans être prié, faire quelques tours devant Scheïk-Abdullah, chez lequel nous étions dans ce moment. M. Bukle et moi désirâmes savoir exactement jusqu'où il poussait l'habileté, et nous convînmes du prix auquel il ferait, devant nous et en particulier, toutes ses expériences. Au jour convenu, nous nous trouvâmes au rendez-vous, où notre homme se trouvait portant dans un sac peu volumineux tous ses instruments; il n'était aidé que par un petit garçon de six à sept ans. Il disposa devant lui un tapis vieux et sâle, s'assit devant, puis, tirant de son sac des gobelets et des muscades fit les même tours qu'en Europe. Ses procédés d'escamotage n'avaient rien de bien nouveau non plus, et nous ne remarquâmes que l'habileté de son élocution, l'art avec lequel il savait détourner l'attention des spectateurs. Il n'avait pas non plus la tournure grossière et les formes repoussantes des escamoteurs que l'on trouve en Europe sur les places publiques. Je fus frappé non seulement de la ressemblance des tours, mais aussi de l'identité de la forme; et c'est là surtout ce qui m'engage à parler d'une chose si triviale. Quand il comptait ses muscades, il disait les nombres successivement en six ou sept langues différentes ; quand le petit garçon qui se tenait près de lui à moitié endormi, devait figurer, il l'affublait d'abord d'un bonnet de Paillasse précisément semblable aux nôtres, puis l'interrogeait : « Es-tu Chrétien ? — Non. — Juif ? — Non. — Grec ? — Non, etc. Es-tu mahométan ? — Mahométan, mahométan, mahométan. » Pendant ce dialogue, le petit bonhomme allait et venait en courant devant le tapis de son maître. »

Enfin notre voyageur monte à bord du *Mahomédié*, et l'on met à la voile. Sur le même vaisseau avaient pris passage plusieurs pélerins qui se rendaient à la Mecque. Dès qu'ils purent découvrir le mont Arafat sur la côte d'Arabie, « on les vit sortir de leur chambre en costume de dévotion. Ils s'étaient fait raser la tête, avaient ôté leur turban, et, au lieu de leurs habits ordinaires, ils s'étaient vêtus de deux pièces de toile, l'une roulée autour du corps et l'autre jetée sur les épaules. C'est dans cet équipage que doivent rester tous les *haggi*, depuis qu'ils peuvent apercevoir la montagne sainte, jusqu'à ce que toutes les cérémonies soient terminées. Pendant tout ce temps ils doivent mépriser le soin de leur personne, s'abstenir du bain, laisser croître leur barbe et leurs cheveux, avoir la tête nue et jeûner. »

Djedda, où on les débarqua, est gouvernée pour le pacha d'Egypte. Dans

Digitized by Google

le port de cette ville, M. Fontanier rencontra le *Hugh-Lindsay*, bateau à vapeur de la compagnie des Indes, qui faisait alors les premières expériences nécessaires pour établir par Suez des communications régulières entre Bombay et l'Angleterre. Ce bateau avait à bord le célèbre voyageur Alexandre Burnes, dont la fin a été si déplorable.

Cependant le Ramazan touchait à sa fin, et la fête de Courbanbaïram allait commencer. M. Fontanier eut bien voulu suivre les pélerins et aller assister aux cérémonies qui ont lieu sur le mont Arafat; mais une pareille curiosité pouvait être punie de mort, la chaleur était excessive; il n'eut pas de peine à renoncer à son projet.

Voici ce qu'il apprit plus tard sur la cérémonie, d'un rénégat polonais qui venait d'y assister :

» Ce qui confère le titre de pélerin chez les mahométans, est la présence sur le mont Arafat; lorsqu'on y fait la prière à midi le jour fixé, et qu'on a vu le principal mollah agiter un mouchoir pendant que l'on crie l'*Allah ek ber*, qu'une foule aussi considérable ne pourrait entendre. La visite à la pierre noire, l'eau sacrée, le puits de Zem-Zem et les cailloux qu'on jette pour chasser les démons, comme aussi le pélerinage à Médine, sont des actes pieux mais nullement obligatoires. Voici du reste comment se passent les choses. Un pélerin vient d'ordinaire fort longtemps avant la cérémonie, et, comme je l'ai dit, prend un costume spécial dès qu'il peut apercevoir l'Arafat. Arrivé à la Mecque, s'il est riche, il fait des largesses aux établissements religieux et va prier aux lieux consacrés. Souvent il jeûne avant le premier jour du Ramazan, et toujours pendant ce mois; mais, la nuit venue, il se livre, comme il est ailleurs d'usage à cette époque, à toute sorte d'excès, le vin excepté. La débauche est très-grande à la Mecque, et une grande quantité de filles publiques s'y rend de l'Égypte et d'ailleurs au moment du pélerinage. Il y en a beaucoup dont Djedda est la résidence ordinaire, et qui se sont fixées là pour aller à la Mecque en temps opportun. D'ailleurs un si grand concours d'étrangers fait de cette ville le centre d'un commerce considérable. Toutes les marchandises à l'usage des Asiatiques y sont rassemblées, mais quelquefois les choses les plus nécessaires à la vie manquent entièrement; les dépenses sont considérables et beaucoup de pélerins sont forcés de vendre leurs effets pour vivre. Il en est bon nombre que le gouvernement est obligé de nourrir, et Méhémet-Ali-Pacha s'est fait une haute réputation de bon musulman, en envoyant chaque année une grande quantité de provisions pour les indigents. Une taxe fort lourde leur est imposée par leurs mollahs, soit pour leur permettre d'entrer dans les mosquées, soit pour se procurer des reliques. Le produit de ces taxes est divisé entre le schériff de la Mecque et les chefs des mosquées. On citait comme un des personnages les plus riches de

Digitized by Google

l'Asie, le portier qui, par droit héréditaire, ouvre la grande mosquée et que Méhémet-Ali fit, dit-on, empoisonner. Celui qui vend l'eau de Zem-Zem est aussi un homme d'une haute importance. J'ignore le procédé qu'emploie le gouvernement pour s'emparer, comme il fait très-certainement, des profits des mollahs; pour rançonner le shériff, on suit la méthode ordinaire. Qu'il dépende de la Porte ou du pacha d'Égypte, le moyen est le même; on a toujours à sa disposition un de ses parents qui demande l'investiture et que l'on nomme en lui prêtant quelque secours. Dans les premiers temps de son installation, lorsqu'il ne peut se soutenir seul, on le protége. Le shériff évincé cherche à rentrer en place et offre ses trésors, de façon qu'en appuyant successivement les concurrents, on s'empare de tout ce qu'ils possèdent. Les sectateurs des quatre divisions orthodoxes ont, dans la grande mosquée de la Mecque, une colonne séparée près de laquelle ils se rangent; quant aux sectateurs d'Ali, on les tolère à peine, et on leur fait subir toutes sortes d'avanies. Souvent on les empêche d'entrer dans les mosquées, de visiter les lieux consacrés, ou on ne le leur permet qu'après les avoir rançonnés. Quand la grande caravane sort de la Mecque pour aller en trois jours sur l'Arafat, ils n'ont pas le droit de rester confondus avec les sounnis. Ces humiliations ne sont pas un des moindres griefs de la Perse contre la Turquie.

» Un usage singulier permet aux Arabes bédouins de piller sur toutes les routes quatre jours avant la fête. On dit qu'alors tous les vrais croyants doivent être réunis à la Mecque pour accompagner la procession; que les retardataires sont des mécréants qui ne méritent pas de merci. Alors aussi toutes les autorités de Djedda et tous ceux qui ne sont pas forcés d'y rester, vont à la cérémonie; les boutiques sont fermées; les matelots mahométans quittent leurs navires et on barricade les portes de la ville. Tout ce qui n'a pas pour motif le pélérinage devient impossible, et il y a un grand danger à entreprendre quoi que ce soit à ce moment. Un officier anglais, le capitaine Corner, faillit l'éprouver. Il était venu de l'Inde pour se rendre en Europe par l'Égypte, et, quoiqu'on l'eût averti, il insista pour continuer son voyage avant la fin de l'*hagilik*. Il trouva un bateau qui consentit à le prendre, mais nous le vîmes bientôt reparaître après avoir fait naufrage. Les matelots, désespérés de ne pas assister au Baïran, avaient brisé la barque sur les rochers, puis étaient revenus à la nage. M. Corner put heureusement suivre leur exemple, mais il perdit tout son bagage, et il ne lui restait que sa veste d'uniforme, de façon qu'il fut obligé d'accepter les habits que nous lui offrîmes. Rien n'égale, dit-on, la confusion qui règne pendant cette cérémonie, surtout pendant les derniers jours. La Mecque est une ville d'une tristesse extrême, d'une incroyable aridité; elle est entourée de montagnes nues, et la chaleur y est insupportable. Quand on va à l'Arafat, chacun est obligé d'immoler une victime, et on

Digitized by Google

égorge ainsi une multitude de moutons, dont les entrailles et les ossements répandus çà et là inspirent le dégoût et répandent une odeur infecte. Comme on marche sans ordre, les chameaux se heurtent et tombent, puis succèdent le plus grand tumulte et des batailles où nombre de personnes sont blessées, où il n'est pas rare que des individus soient étouffés par la foule. Notre nacoda, par exemple, revint assez maltraité; il s'était pris de querelle avec son muletier qui, le reconnaissant pour chiite, lui jeta une énorme roche, et, comme il voulait l'éviter, il roula sur le revers de l'Arafat et se fit nombre de blessures. Aussitôt que la prière sur l'Arafat est terminée, des courriers sont expédiés dans toutes les directions pour en porter la nouvelle, et ceux à qui ils l'annoncent leur font des présents. On en dépêche plusieurs à Constantinople, et le premier qui arrive reçoit du sultan une forte récompense. Chacun s'arrange alors pour regagner son pays, mais si la plupart viennent par l'Égypte, la constance des vents du nord, qui rend si difficile de remonter vers Suez par la mer Rouge, les engage à retourner avec la grande caravane de Damas. Quelques-uns, mais en bien petit nombre, traversent l'Arabie et vont gagner l'Euphrate. Le jeune polonais que j'avais vu était venu ainsi; je cherchai inutilement à obtenir de lui quelques notes sur un voyage si intéressant, mais il voulait les publier lui-même, et je crains que la mort, qui le frappa bientôt après, ne l'ait empêché de le faire.

» C'est souvent, à Djedda, un triste spectacle que celui de ces pélerins lorsqu'ils doivent partir. Nous étions au mois de mai quand finit le Ramazan de 1835; la chaleur était parfois suffocante, et on peut penser quel effet produisaient les rayons du soleil tombant d'aplomb sur ces têtes nues, frappant ces corps d'hommes nés, pour la plupart, dans des climats tempérés. Bon nombre mourait de la fièvre cérébrale; d'autres se montraient avec les yeux hagards, la figure bouffie, la bouche écumante. La quantité des mendiants paraissait prodigieuse, même à ceux qui avaient visité l'Égypte. La plupart sollicitaient qu'on les transportât par charité, et Méhémet-Ali avait ordonné qu'on le fit. Mais on comprend comment des Turcs exécutent de pareils ordres, comment on les entassait dans les barques, comment on les traitait, comment on les nourrissait, comment surtout on leur donnait de l'eau. Ce n'est pas en effet une chose sans importance que l'eau dans ces pays. A peu de distance de Djedda, il y a des citernes où on la recueille quand il pleut; ces citernes sont fermées et barricadées comme des forteresses; et à l'époque du pélerinage, on la vend à un prix souvent très-élevé. Malheur au navire qui devrait faire à Djedda une provision d'eau. Quelle que soit la sobriété des mahométans, quelque peu qu'ils tiennent aux douceurs de la vie, le pélerinage de la Mecque est pour eux entouré de tant de privations, de fatigues et de dangers, que le commandant Mari, qui avait résidé plusieurs années dans le pays, prétendait

Digitized by Google

qu'un cinquième environ des pèlerins devait succomber. Cette considération ne peut arrêter leurs successeurs, car la mort qu'ils rencontrent en accomplissant ce devoir est pour eux une absolution de tous leurs péchés. »

De Djedda, le Mahomédié, quoiqu'ayant le vent favorable et une belle mer, courut quelques dangers au milieu des coraux, pour se rendre à Odeida.

« Odeida était une assez grande ville entourée d'une haute muraille, dont les bazars étaient larges et spacieux, les maisons solidement construites, et qui paraissait faire un commerce fort important. Depuis quelque temps elle était sous la domination du pacha d'Égypte, mais il paraissait qu'il n'avait pas encore eu le loisir de s'emparer de ses richesses, ou plutôt qu'elle était trop éloignée pour qu'il le pût faire à son aise. Avant sa nomination elle était administrée par ses propres scheiks, et se trouvait indirectement sous l'influence de l'iman de Senna. Si, comme l'annonce la construction des maisons, les habitants étaient obligés de se mettre à l'abri d'un coup de main, il est évident que nombre d'entre eux avaient eu le moyen d'acquérir de grandes richesses. La ville, lorsque je vins, était gouvernée par Mustapha-Bey, parent éloigné du pacha d'Egypte, auquel il devait son éducation. C'était un jeune homme d'un extérieur agréable ; qui avait eu avec les Européens de nombreux rapports, et n'était pas étranger à nos habitudes. Il paraissait s'occuper spécialement de recueillir les produits de la douane, où il se rendait chaque jour, et d'acheter la quantité de café que se réservait le pacha. Le café connu sous le nom de moka vient, comme le dit Niebuhr, des jardins qui entourent la ville de Senna, qui elle-même est située dans les montagnes au sud-ouest de l'Arabie. La ville la plus rapprochée est Odeida, et c'est là qu'on en porte la plus grande quantité. On peut aller en trois jours d'Odeida à Senna; les caravanes en mettent quinze pour se rendre de cette dernière ville à Moka. Lohéia, autre ville plus au nord, sur la côte d'Arabie, communique aussi directement avec Senna, et en est à huit jours de distance ; enfin Bet-el-Faquir, qui est à moitié chemin entre Odeida et Moka, fait aussi un assez grand commerce, mais est plutôt considérée comme un point de passage. C'est à Moka, que les Européens vont chercher le café ; les navires arabes, qui doivent le répandre dans l'Inde et le golfe Persique, l'achètent à Odeida et à Moka ; celui qui est destiné à l'Égypte et à la Turquie est pris à Odeida et à Lohéia. La meilleure qualité, celle qui se compose de grains si petits et si verts, que l'on choisit quand ils sont bien séchés et qu'ils présentent une surface unie et luisante, se trouve plus facilement à Odeida. »

Parti d'Odeida, M. Fontanier ne fit que toucher à Moka, et de cette dernière ville fit voile directement pour Bombay, où nous le suivrons. Il parle en termes extrêmement honorables de la société Anglaise dans l'Inde.

» Dans les relations particulières que j'ai été assez heureux pour entre-

Digitized by Google

tenir avec les Anglais de l'Inde, pendant un séjour de plusieurs années, j'ai trouvé la plus noble et la plus franche hospitalité, des sentiments élevés et généreux, comme aussi j'ai admiré leur loyauté et l'ordre et la bonne harmonie qui paraissent régner dans leur intérieur. Non-seulement la société dans l'Inde ne m'a pas semblé inférieure à celle de l'Europe, mais on peut, je crois, lui accorder une incontestable supériorité sur elle. Là, il n'est pas un homme qui ne se fît remarquer dans les cercles de Paris et de Londres, soit par ses connaissances acquises dans de longs voyages, soit par sa facilité à parler des langues étrangères. Nulle femme n'y peut venir qui n'ait reçu une éducation au moins aussi bonne que les dames de l'Europe, et qui n'ait acquis des idées plus étendues que celles qui ne sont pas sorties de leur pays. Les loisirs sont plus grands, aussi bien que les fortunes; la régularité de l'existence laisse plus de temps à l'étude; les bibliothèques sont nombreuses, et nul ouvrage important ne parait sur le continent, qu'on ne le trouve dans l'Inde un mois après. Que l'on prenne une publication de Calcutta, de Madras et surtout de Bombay, un journal, par exemple, et l'on est saisi de tristesse. Il est impossible de ne pas remarquer le talent, la science et surtout les vues d'utilité qui ont présidé à la rédaction; alors on les compare involontairement avec les fatras, l'inutile verbiage, la profonde ignorance qui caractérisent les feuilles européennes. Quant à l'administration, je n'étais point accrédité à Bombay, mais quelquefois j'ai été dans la nécessité d'avoir avec elle des rapports semi-officiels, et elle s'est montrée fort obligeante. J'ai remarqué l'extrême simplicité de ses formes, l'accès facile qu'elle permettait à tout le monde, et la promptitude avec laquelle elle expédiait les affaires. C'est avec d'autant plus de plaisir que j'exprime ces sentiments, qu'élevé autrement que ne sont les Anglais, plusieurs de leurs habitudes ne m'étaient point agréables, comme aussi j'étais souvent offensé par certains de leurs préjugés. Quant à leur gouvernement, je n'admire pas tout ce qu'il fait; j'ai dû quelquefois m'opposer à ses projets, déjouer ses intrigues. Sans doute un voyageur n'est pas chargé de donner un jugement définitif sur ce qu'il observe; il doit respecter (à moins que, comme chez les mahométans, ils n'aient rien de respectable) et la société qui l'a accueilli et le gouvernement qui l'a protégé. Mais son devoir est de dire ce qu'il croit la vérité; et si je le remplis, si je critique quelquefois, je ne veux pas plus qu'on m'accuse d'être animé d'un esprit de dénigrement, que je ne pense mériter qu'on me taxe d'une aveugle admiration à cause de ce que je viens de dire. »

Notre voyageur, qui devait se rendre à Bassora en qualité de vice-consul, profitait de toutes les occasions qui se présentaient, pour s'instruire sur la situation des provinces méridionales de la Turquie. D'utiles renseignements lui furent donnés par un certain Ali-Agha, ancien gouverneur de Bassora,

Digitized by Google

dont les aventures sont assez intéressantes pour que nous en communiquions le récit à nos lecteurs : il leur donnera une idée des mœurs politiques de l'Orient.

« Ali-Agha ou Ali-Usta était de Constantinople, et, dans sa jeunesse, avait servi à Saint-Jean-d'Acre, puis dans la guerre contre la Russie, où on l'avait fait prisonnier. Comme il était dans l'artillerie et savait mettre le feu à un canon, on lui avait donné le nom d'*ustu* ou de maître. Échangé à la paix, il était revenu sachant quelques mots russes; et, comme il était peu scrupuleux, il avait appris également à boire de l'eau de vie et connaissait assez bien les mœurs des Européens. A Constantinople, il vécut dans cette alternavive de bonne et de mauvaise fortune qui forme l'existence des Turcs de sa profession, et il trouva enfin l'occasion de se marier avantageusement. Le vent de l'adversité souffla encore sur lui, et, un beau jour, il s'empara de ce que possédait sa femme, la chassa et alla chercher fortune à Bagdad, où Davoud-Pacha avait demandé des canonniers. Je le vis à mon passage en 1824, et l'artillerie excitait, à ce qu'il paraît, peu d'intérêt, car, à cette époque, il changea de fonctions. Des ouvriers européens étaient venus offrir au pacha leurs services, et celui-ci les avait acceptés pour imiter Méhémet-Ali. Cependant il se défiait d'eux et voulait les faire surveiller ; Ali-Usta passait pour avoir, non-seulement la force du lion, mais encore la ruse du serpent; il avait déjà, disait-il, dérobé aux Francs la plupart de leurs secrets pendant sa captivité, et nul ne convenait mieux pour achever cette tâche. En conséquence on logea chez lui les nouveaux arrivés, et il devint l'intermédiaire obligé entre eux et le pacha. J'ignore s'il garda longtemps ce poste, mais il y gagna assez pour acheter plus tard celui de capitan-pacha à Bassora. Il avait là à surveiller le fleuve, à maintenir les Arabes, commandait quatre ou cinq péniches, et se trouvait le premier après le *mutselim*, ou gouverneur. Il devait payer à ce dernier certaines redevances; mais comme il préférait se dispenser de ce soin, il s'embarqua un beau matin pour Bouchir, cacha son argent dans sa ceinture et se mit à mendier dans la Perse jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Téhéran. De là il traita avec son maître Davoud-Pacha, lui dénonça les vols du mutselim de Bassora, le menaça d'aller à Constantinople acheter sa grâce et le dénoncer lui même, si on n'acceptait pas ses propositions. Le mutselim fut chassé et Ali-Usta réintégré dans ses fonctions, après avoir partagé son argent avec Davoud-Pacha. Il retourna donc à son poste, et la peste ainsi que le choléra étant survenus, le gouverneur lui-même succomba. Le fléau faisait d'affreux ravages, ce qui n'empêcha pas Ali-Usta de s'emparer du gouvernement. Il ne craignait ni la contagion ni rien au monde, et dès que quelqu'un était mort, dès qu'une maison était vide, il allait, sans autre forme, prendre ce qu'on avait laissé. Ce soin qu'il ne négligeait jamais l'avait fort enrichi, et, comme on le

Digitized by Google

connaissait, peu de gens étaient tentés d'aller lui arracher son gouvernement. Le pacha, sachant qu'il faisait de si bonnes affaires et désireux d'en avoir sa part, lui demandait en vain les revenus du pays; après bien des négociations inutiles pour les obtenir, il fallut enfin employer la force. Ali-Usta n'attendit point : il chargea ses richesses sur les navires de l'État, se rendit à Mascate, où il vendit la flotte à l'iman, puis alla fort tranquillement faire le pélerinage de la Mecque, et arriva enfin à Alexandrie. Là, il n'était pas sans inquiétude, car il savait que Méhémet-Ali avait des méthodes aussi sûres que variées de débarrasser de leur fardeau les voyageurs trop chargés. Comme, lors de son passage, Méhémet-Ali était presque en hostilité avec le Sultan, Ali-Usta, qui avait la tête un peu échauffée par le vin, tint quelques propos imprudents, et on le dénonça au pacha, qui le fit appeler. Voici, comme on me la rapporta, la conversation de ces deux honnêtes personnages. « J'entrai, me dit Ali-Usta, et je fis mon *téméné* (salut). « Ah ! me dit Méhémet-Ali, tu es le bienvenu; assieds-toi. Qu'on apporte une pipe et du café pour l'haggi. » Quand j'entendis demander la pipe et le café, j'eus peur : cela montrait quelque trahison; je ne pouvais m'échapper, et je résolus de faire bonne contenance. Alors le pacha ajouta : « Haggi, il faut avouer que ton maître, Davoud-Pacha, doit être un grand sot, car il ne peut empêcher les Arabes de voler aux portes de Bagdad. — Votre excellence doit comprendre qu'il n'est pas plus facile d'empêcher de voler aux portes de Bagdad qu'à celles du Caire. » A cette brusque répartie, Méhémet-Ali répliqua : « Haggi, tu parais un homme instruit; tu sais le nombre de mes soldats et celui de notre maître le sultan; » puis il regarda par la fenêtre. Je soupçonnai qu'il donnait des ordres et pris ce moment pour m'évader; j'ôtai mon turban, et ne gardai que mon bonnet; si bien que je sortis, sans être reconnu, de la cour du palais. » Ali-Usta n'était pas, comme on voit, aussi facile à mystifier qu'un Européen, et comprit parfaitement qu'il était perdu s'il rentrait chez lui. Comme suivant l'usage des Turcs, la meilleure partie de sa fortune était sur lui, il abandonna le reste, chercha un bâtiment prêt à partir, et, trouvant un Autrichien dans ce cas, courut chez le consul de sa nation. Là, il dit qu'il était un ignorant, incapable de faire un bon marché; qu'il connaissait la confiance due aux représentants des nations européennes; qu'il priait M. le consul d'arranger son passage comme il l'entendrait. Le consul, fier de l'opinion qu'un barbare lui-même avait de sa moralité, se chargea de tout, et assura Ali-Usta qu'il pouvait aller à bord. Celui-ci n'était pas homme cependant à laisser, entre les mains de Méhémet-Ali, rien de ce qu'il pourrait sauver. Ainsi, après s'être fait conduire au navire par un janissaire du consulat, et se trouvant sous la protection du pavillon, il donna commission à celui qui l'avait accompagné d'aller chercher ses effets. Le jannissaire les

Digitized by Google

lui apporta, et lui dit que des gens du pacha étaient autour de son logement pour le saisir quand il paraîtrait. Arrivé à Constantinople, son premier soin, comme il ne savait pas écrire, fut de dicter pour Méhémet-Ali une lettre d'injures où il disait comment il lui avait échappé. Ce devoir rempli, il s'occupa du pacha de Bagdad, le dénonça comme un voleur, excita contre lui la cupidité du sader-azam, ou grand vizir, dépensa parmi les membres du divan ce qu'il avait apporté, et qui était, disait-il, le bien de la Porte; enfin, il s'arrangea de telle façon que, malgré l'argent qu'il répandait de son côté, Davoud fut destitué, et le pacha d'Alep, Ali-Riza, envoyé à sa place, quoiqu'il s'en souciât peu. Ali-Usta accompagna le nouveau visir comme capidgi-bachi. Après que Davoud eut été renversé, il se chargea d'indiquer ceux qui avaient rempli des fonctions à Bagdad, ou qui avaient de l'argent. Ils furent arrêtés, torturés, quelque fois mis à mort. L'œuvre de spoliation terminée, Ali-Usta dut recevoir le prix de ses services et demanda le gouvernement de Bassora. Sa conduite antérieure n'inspirait pas au pacha une grande confiance, et on craignait qu'il ne s'enfuit de nouveau, lorsque le résident intervint d'une manière au moins étrange pour faciliter sa nomination. Il fut convenu que le juif, qui était banquier du résident, le serait aussi d'Ali-Usta; que ce banquier, aidé de l'agent du résident à Bassora, recevrait les revenus de cette ville et les ferait passer à la résidence de Bagdad, qui les remettrait au pacha. J'ignore exactement de quelle manière cet arrangement fut exécuté, quoique en définitive le pacha ne reçut jamais un sou; s'il réclamait l'arriéré du mutselim, celui répondait l'avoir remis à la résidence, qui niait avoir rien touché. Il est fort probable qu'Ali-Usta était peu disposé à s'acquitter, mais les agents du résident n'étaient pas non plus d'une parfaite intégrité, et il est certain qu'un collier de perles qu'ils avaient reçu fut détourné. Enfin, fatigué de ne rien percevoir, et après une lettre du mutselim trop grossière pour qu'on en donne la traduction (*guiel bizum sic al*), le pacha lui nomma un remplaçant et il avait même ordonné de le mettre à mort. Mais celui-ci était un homme de précaution: il avait fait louer un baglo par un marchand persan; il en avait expédié d'autres chargés de dattes qu'on devait vendre pour son compte; il avait encloué les canons du fort, mouillé les poudres, et quand son successeur arriva, il monta tranquillement à bord avec ses domestiques. Le vent étant contraire, il resta ainsi trois jours dans la rivière; puis, quand il partit, il envoya deux boulets à la ville. Parvenu devant Bouchir, il fit descendre dans un canot le marchand persan, sous prétexte d'aller à terre pour avoir des nouvelles, et continua sa route en s'emparant de ce que son messager laissait à bord. Enfin il arriva à Bombay, et, ignorant si l'on pourrait le rechercher, il se logea d'abord dans une pauvre maison où il ne parvenait à sa chambre que par une corde. Le gouvernement de Bombay refusa cepen-

Digitized by Google

dant, malgré les instances du résident, d'intervenir dans de telles vilenies. Ali-Usta se rassura donc, prit un bel hôtel et mena grand train. Il était surtout inquiet de la manière dont il pourrait regagner Constantinople, pour rendre à Ali-Pacha le même service qu'à son prédécesseur. Il n'espérait échapper une seconde fois ni aux Persans de Bouchir ni au pacha d'Égypte ; et, comme j'étais le seul Européen qui parlât sa langue, il me consultait souvent à ce sujet. Je l'engageai, et il suivit mon conseil, à aller par mer à Londres et à gagner de là Constantinople. Je lui donnai même une lettre pour notre ambassadeur, qui peut-être a vu cet étrange personnage. »

Ce fut encore le Mahomédié qui transporta M. Fontanier de Bombay dans le golfe persique. Il relâcha successivement à Bender-Abbaz et à Bouchir. Dans cette dernière ville, il s'embarqua sur une goëlette anglaise et, après six jours de navigation, arriva à Bassora.

« La ville de Bassora n'est point bâtie sur les bords du fleuve, mais sur un canal, et il faut une demi-heure pour y arriver. Cette disposition paraît générale ; la plupart des villages se trouvent à l'intérieur, et on les a éloignés du rivage dans la crainte évidente de pirates ou d'ennemis. Les bords de l'Euphrate, qui, dans cette partie de son cours et depuis Corna, prend le nom de *Chat-el-Arab*, ou rivière des Arabes, sont ainsi coupés de canaux qui servent à l'irrigation. On n'a pas, comme en Égypte, la peine d'arroser à force de bras ; la marée, comme je l'ai dit, s'élève beaucoup dans le golfe Persique, et elle arrête les eaux du fleuve jusqu'à une distance de près de deux cents milles dans l'intérieur. Alors, quand les écluses ne sont pas fermées, elles se répandent dans les grands canaux, et par eux dans de plus petits, qui forment un vaste réseau sur toute la surface du pays. Sur le fleuve même, les Turcs ont élevé un fort qui en commanderait le cours si leurs canons étaient montés, et, derrière ce fort, ils ont établi ce qu'ils nomment leur arsenal maritime. L'entrée du canal de Bassora est aussi abritée par un fort entouré de quelques maisons arabes ; sur le bord opposé se trouve un poste de douane. Quoique, dans les hautes marées, des barques fort grandes puissent entrer dans le canal et remonter jusqu'au milieu de la ville, on y navigue plus ordinairement dans de petits canots étroits, faits le plus souvent d'un tronc d'arbre que l'on dirige avec de longs bambous. Quant aux navires destinés aux expéditions maritimes, ils restent à l'ancre dans la rivière. Je ne pus, en entrant à Bassora, me dissimuler combien cette ville était déchue depuis l'époque où j'y étais venu pour la première fois. J'avais alors remarqué une certaine élégance dans les costumes et une assez grande activité dans le commerce : on entendait ces cris et ce tumulte particuliers aux ports de mer. Un silence de mort avait succédé, et nous arrivâmes à la résidence anglaise sans avoir presque rencontré personne. Là encore

Digitized by Google

il y avait eu du changement, car le résident était parti pour habiter Bagdad, par crainte du climat de Bassora, et aussi par le désir de se rapprocher du pacha, qui a sur ce pays la suprême autorité. Ainsi, ce palais ou plutôt cette espèce de forteresse où j'avais vu, pour la première fois, des soldats de l'Inde, où régnait tant de luxe et de mouvement, tombait en ruines et était désert. La factorerie française, jolie maison située un peu au delà, était dans un état plus pitoyable encore; partout on voyait des murs écroulés, et quelques rares boutiques étaient seules ouvertes dans un bazar où la foule se pressait dix années avant. Il est vrai que la peste et le choléra avaient récemment ravagé la ville, mais la cause principale de cette décadence était, comme partout en Turquie, le mode de gouvernement et d'administration.

» En voyant Bassora, on ne peut se défendre de penser aux descriptions de Babylone qui sont parvenues jusqu'à nous. Comme cette ville de l'antiquité, et par des raisons probablement pareilles, Bassora est entourée et défendue par des murs dont la vaste circonférence embrasse non-seulement les maisons, mais encore les jardins, et s'étend jusqu'au fleuve. Ces murs, abruptes du côté de la campagne, sont, à l'intérieur, élevés en talus, et on peut parvenir jusqu'à leur sommet. Avec le secours de canaux extérieurs, semblables à celui qui en arrose l'intérieur, ils sont une défense suffisante contre les Arabes du désert. Un mutselim est, sous les ordres et à la nomination du pacha de Bagdad, gouverneur de la ville et des environs; son autorité s'étend ou plutôt devrait être reconnue au nord jusqu'à Corna et au sud jusqu'à la mer; il a à peine quelque pouvoir auprès de son palais. Celui-ci est situé sur une place publique et entouré de murailles crénelées; c'est la propriété de l'État, et la garnison est formée de quelques soldats turcs semblables à ceux que j'ai décrits au sujet de l'Égypte, sous le nom d'Aïta; les domestiques du gouverneur sont assez nombreux pour le défendre de toute surprise, et c'est parmi eux qu'il choisit ses divers fonctionnaires; on les considère comme faisant partie de la garnison. »

Une fois arrivé dans sa résidence, le vice-consul de France songea à s'y établir le plus convenablement possible, et à se mettre au courant de la politique et des affaires. Nous laisserons de côté les détails qu'il donne sur le gouvernement et l'administration de Bassora, sur la situation des chrétiens dans cette partie de l'empire Turc. L'extrait suivant fera connaître la manière dont le commerce se fait dans le golfe Persique, et les principaux produits des provinces qui y touchent.

« M. Lubber, capitaine fort distingué de notre marine marchande, est, je crois, le premier qui, depuis la paix, soit entré dans le golfe Persique dans un but commercial; on l'avait trompé sur un grand nombre de marchandises qu'on lui avait indiquées comme d'une défaite facile, et on ignorait l'impossibilité presque

Digitized by Google

absolue de traiter directement avec les marchands de Bouchir, ville où on l'avait engagé à se rendre. Beaucoup de nos produits trouvent en Perse un débouché ; mais l'économie de ce commerce est telle qu'un étranger, un infidèle, n'y a pas de chances de succès. Les Anglais eux-mêmes ont vainement tenté de s'y établir, et ont été forcés d'abandonner la place. Une maison fort puissante de Bombay, voyant des marchands persans acheter chez elle une quantité d'étoffes pour les vendre dans le golfe Persique, pensa que si elle les envoyait directement, elle aurait l'avantage du marché : ce calcul si évident partout ailleurs, se trouva démenti par l'expérience. Le commerce n'est pas en effet en Perse une chose simple, qu'un particulier puisse faire en grand, d'une façon isolée et indépendante. La loi sans doute ne s'y oppose pas ; mais le despotisme l'empêche. D'ailleurs les princes et les gouverneurs, aussi bien que les mollahs d'un rang élévé, le font sans trop de mystère, et permettent difficilement la concurrence. Les marchands sont obligés de se mettre sous la protection de ces grands personnages ; par ce moyen, en abandonnant une partie de leurs bénéfices, en intéressant leurs protecteurs dans leurs spéculations, ils échappent aux avanies et forment un corps puissant. Le roi de Perse, quel que soit son pouvoir, n'oserait pas faire saisir un négociant comme il ferait un gouverneur. A Tebriz, le prince royal Abbaz-Mirza, ayant voulu tourmenter des négociants liés avec les mollahs, vit fermer devant lui les portes de sa capitale, et n'y put rentrer qu'après avoir fait amende honorable. Beaucoup de personnes ont connu à Paris un Persan, nommé Haggi-Youssouf, esclave de marchands de Tebriz, et qui faisait des affaires considérables. Revenu dans son pays, il fut poursuivi par ses commettants ; mais il se mit sous la protection d'un mollah nommé Mirza-Mehdi, et sous celle du caïmacan ; le prince qui voulait le dépouiller, car il le supposait puissamment riche, n'osa pas le retirer de son lieu de refuge. Les petits marchands, ceux-même qui tiennent dans les bazars les plus misérables boutiques, sont également retranchés derrière un protecteur puissant. Devant une organisation pareille, il devient très évident que les affaires directes des Européens sont à peu près impossibles, et qu'il leur faudrait, pour réussir, l'appui des puissances du lieu ou du prince lui-même. Ce cas s'est présenté quelque fois, mais se renouvellerait difficilement pour un marin étranger qui ne connaît ni la langue ni le pays, et ne saurait faire un long séjour. Pour qu'il ne vende rien, il suffit que le gouverneur ou quelqu'un en crédit fasse défendre secrètement de lui rien acheter. En un mot, ce commerce n'est possible que pour ceux qui se font les facteurs du prince ou des marchands du pays. Certes, les Anglais sont des négociants assez habiles, et si, aujourd'hui même, ils sont forcés de suivre la méthode que j'indique, nous nous flatterions en vain de faire mieux qu'eux. Quand leurs navires vont dans le golfe Persique ou dans la mer Rouge, c'est

Digitized by Google

toujours pour le compte de marchands de la Perse et de l'Arabie, ou pour celui des compatriotes qu'ils ont dans l'Inde. Je crois cette explication d'autant plus nécessaire, que, faute d'avoir été transmise où il convenait, nous nous exposons chaque jour à des mécomptes et à des pertes inutiles. Un voyageur ou un agent du gouvernement, trouvant des produits français à un prix qui laisserait de beaux bénéfices, croit qu'il ne peut mieux faire que d'en donner avis et d'en fournir la preuve ; des expéditions sont faites en conséquence ; puis elles avortent, et on accuse les renseignements d'inexactitude, les marchands de maladresse et les agents de négligence. »

» Ce que je viens de dire montre que le commerce du golfe, tant à Bouchir qu'à Bassora, a surtout un caractère asiatique ; que les Européens ne peuvent le faire directement, sans que les habitants soient intéressés avec eux ; qu'enfin leur navigation est nulle, et qu'ils se bornent à prêter leur pavillon. Du reste, outre les navires qui portent des couleurs étrangères, il y en a un grand nombre d'arabes qui ont le pavillon rouge et ne fréquentent pas l'Inde. C'est qu'en effet le commerce de Bassora est fort considérable et proportionné à l'admirable fertilité de ce pays. J'y étais arrivé au commencement de l'hiver ; mais, quoique je n'y aie jamais vu de glace, le froid était assez vif pour que je fisse du feu. L'été y est d'une chaleur effrayante, et bien plus grande que dans l'Inde ; mais il paraît que ce passage d'une température à l'autre permet d'obtenir les productions de l'Europe et celles des tropiques. Les rives du fleuve, tous les canaux qui les coupent, sont plantés de dattiers, dont les fruits sont les meilleurs du monde. On obtient vers le nord du blé et du riz d'excellente qualité ; le blé vient des environs de Soug-el-Schiouq, capitale des Arabes Montefiks, et se récolte entre le Tigre et l'Euphrate ; le riz vient d'un peu plus haut, de Lemloun. L'un et l'autre sont à grand marché. Tous les fruits d'Europe, excepté la cerise, sont en abondance ; on trouve de plus quelques bananes et des melons d'eau en grande quantité. La végétation est si prompte, que les plantes potagères sont mauvaises et d'espèces peu variées ; je n'ai vu de remarquable en ce genre que des aubergines d'une grosseur extraordinaire. Je ne crois pas qu'on cultive les haricots autant qu'en Egypte ; mais le sol est aussi fertile sur les bords de l'Euphrate que sur ceux du Nil. Comme il y a bien plus de terre cultivable, que les dattiers sont une richesse considérable, nul doute que Bassora n'acquît une grande prospérité si les bras ne manquaient à la culture, ou si l'on osait en entreprendre de nouvelles. Le climat est le même qu'en Égypte, c'est-à-dire que pendant l'hiver on compte quelques jours de pluie, puis que le soleil reparaît chaque jour dans tout son éclat et toute son ardeur. Un Arabe fort riche, et nommé Schcik-Abdullah, avait été dans l'Inde et en avait apporté de l'indigo, qui réussissait aussi bien qu'au Bengale ; le coton

Digitized by Google

d'Egypte venait également bien, mais nul n'osait le cultiver. On craignait que le fisc, qui ne prélevait qu'un droit connu sur les dattiers et les canaux d'irrigation, n'imposât arbitrairement une culture nouvelle. Je pressai Scheik-Abdullah de semer de l'indigo dans une partie de ses vastes propriétés, et lui démontrai que les frais d'expérience ne dépasseraient pas mille francs. « Mille francs ! s'écria-t-il ; mais si le pacha savait que je puis dépenser mille francs en essais, je serais un homme perdu. » Il parlait par expérience, car il avait reçu cinq cents coups de bâton pour un fait moins aventureux, pour avoir été l'ami des Zéir. Malgré le peu d'inclination que j'avais de recourir à notre ambassade, je proposai au scheik de faire solliciter par elle un *bérat* de protection. Il en repoussa bien loin l'idée, car ce n'était pas un préservatif contre le poison ou un coup de couteau, et il pensait qu'il acquerrait, par la protection spéciale de son souverain, une notoriété plus dangereuse qu'honorable. Outre les fruits ordinaires, on trouve près de Bassora des truffes blanches qu'on coupe et qu'on fait sécher comme des champignons. A une époque de l'année, vers le mois de novembre, il entre dans le fleuve une incroyable quantité de poissons ; ils envahissent tous les canaux, et on pourrait les prendre avec la main. Comme il y a près de la ville des salines abondantes, on conserve ce poisson, et le peuple s'en nourrit pendant six mois de l'année, sans qu'il lui coûte pour ainsi dire rien ; il se vend quelquefois deux francs les cent kilogrammes. Pendant six autres mois, les pauvres gens mangent des dattes à discrétion, et c'est au reste la nourriture qu'on préfère généralement ; on ne peut par conséquent citer personne qui souffre de besoins réels. Tout le monde dort à l'air sur les terrasses, ce qui ne rend pas indispensable un appartement ; ce n'est point pour se garantir du froid que l'on s'habille, car la plupart vont nus; enfin, comme on ne fait pas payer les dattes quand on en prend sur l'arbre pour manger, il est évident qu'on ne peut sentir la misère comme dans nos climats. Cette abondance de toutes choses n'empêche pas la main-d'œuvre d'être fort chère, car on n'affronte la fièvre de Bassora que pour faire fortune. Un portefaix ne gagnera guère moins de trois ou quatre francs par jour, et il en est de même de la plupart des autres professions. J'ai vu un mendiant catholique, arrivé en même temps que moi, et qui, en six mois, avait économisé douze cents francs. Les petits marchands, ceux qui par position n'exercent pas d'états manuels, et surtout les chrétiens, qui sont généralement paresseux et fiers, ne réussissent pas aussi bien. Je puis dire que de tous les pays que j'ai visités, il n'en est pas un sur lequel le ciel ait répandu plus de biens naturels que sur Bassora, pas un où les dons de la nature soient plus variés et plus abondants, et que nul ne mérite mieux qu'on l'ait nommé le paradis terrestre. L'islamisme en a fait le séjour le plus odieux du monde. »

Digitized by Google

Après les dattes et les blés, l'exportation la plus considérable est celle des chevaux. Vers le mois de septembre on voit arriver de Bagdad et de Zobéir les arabes qui les viennent vendre. « On considère comme les plus beaux ceux de la province de Nejd, puis ceux de la tribu des Anissé, et en troisième lieu ceux de l'île de Bahrein ; ceux des autres tribus n'ont pas de prééminence marquée. Quoique j'aie vu de ces chevaux, et surtout des juments dont le prix est extravagant et pour lesquels les tribus se font quelquefois la guerre, je ne chercherai point à les décrire. Les représentations faites par H. Vernet en donneraient l'idée la plus exacte, si cet habile peintre avait eu les plus beaux modèles sous les yeux. Quoiqu'il ait saisi mieux que personne le caractère de la race, il fait trop ressortir les muscles et les veines de l'animal. On reproche du reste aux produits des tribus de la Syrie, plus connus chez nous, de les avoir trop proéminents. Le beau cheval Nejd a les veines de la tête bien marquées, mais le reste du corps a la même apparence que celle de la gazelle, et ses contours sont si gracieux que son aspect cause une singulière illusion. Il parait de petite taille, et il faut s'approcher et le mesurer pour reconnaitre que l'on se trompe. J'ai remarqué aussi que les peintres ne donnent jamais aux chevaux arabes, et surtout aux juments, attachés près de leur maitre, cette apparence très-singulière de fatigue et presque de maladie qui cependant est caractérisque. Voyez, près d'une lance qu'elle semble garder, une haridelle dont la queue est mal fournie, qui porte la tête basse, tandis que de son cou s'échappe une longue et rare crinière ; que son maitre l'appelle, et le fidèle animal tressaille aussitôt, ouvre de larges naseaux, redresse ses oreilles ; dès qu'on le monte, il tient la tête et la queue élevées, et part rapide comme le vent Le cheval arabe, au lieu d'incliner la bouche vers le poitrail, porte la tête horizontale ; il ne montre pas de ces ardeurs auxquelles succède l'épuisement ; il prend l'allure que veut son maitre, dont il semble comprendre les ordres ; si son cavalier tombe ou descend, il s'arrête près de lui, même au milieu d'un combat. On considère comme signes de bonne race, que le dos d'un cheval soit parfaitement horizontal depuis le garrot jusqu'à l'origine de la queue, que les cuisses soient bien écartées, que la partie inférieure de la tête ait quelque analogie avec celle du chameau, c'est-à-dire qu'on puisse aisément introduire le poing sous la machoire, ce qui prouve de la facilité dans la respiration. Bien d'autres caractères sont observés que je ne connais pas, et qu'il serait fastidieux d'énumérer. Du reste, les Arabes sont, je crois, tout aussi habiles que nos vétérinaires pour soigner les chevaux. J'en ai vu donner la couleur blanche à des jambes brunes ou noires ; d'autres enlever avec adresse la cornée qui s'épaississait sur l'œil, faire disparaitre, pour quelques jours, le mal incurable que les Anglais nomment *spavent*. Ils s'entendent admirablement à brûler et à arracher les dents pour tromper sur l'âge,

Digitized by Google

d'Egypte venait également bien, mais nul n'osait le cultiver. On craignait que le fisc, qui ne prélevait qu'un droit connu sur les dattiers et les canaux d'irrigation, n'imposât arbitrairement une culture nouvelle. Je pressai Scheik-Abdullah de semer de l'indigo dans une partie de ses vastes propriétés, et lui démontrai que les frais d'expérience ne dépasseraient pas mille francs. « Mille francs ! s'écria-t-il ; mais si le pacha savait que je puis dépenser mille francs en essais, je serais un homme perdu. » Il parlait par expérience, car il avait reçu cinq cents coups de bâton pour un fait moins aventureux, pour avoir été l'ami des Zéir. Malgré le peu d'inclination que j'avais de recourir à notre ambassade, je proposai au scheik de faire solliciter par elle un *bérat* de protection. Il en repoussa bien loin l'idée, car ce n'était pas un préservatif contre le poison ou un coup de couteau, et il pensait qu'il acquerrait, par la protection spéciale de son souverain, une notoriété plus dangereuse qu'honorable. Outre les fruits ordinaires, on trouve près de Bassora des truffes blanches qu'on coupe et qu'on fait sécher comme des champignons. A une époque de l'année, vers le mois de novembre, il entre dans le fleuve une incroyable quantité de poissons ; ils envahissent tous les canaux, et on pourrait les prendre avec la main. Comme il y a près de la ville des salines abondantes, on conserve ce poisson, et le peuple s'en nourrit pendant six mois de l'année, sans qu'il lui coûte pour ainsi dire rien ; il se vend quelquefois deux francs les cent kilogrammes. Pendant six autres mois, les pauvres gens mangent des dattes à discrétion, et c'est au reste la nourriture qu'on préfère généralement ; on ne peut par conséquent citer personne qui souffre de besoins réels. Tout le monde dort à l'air sur les terrasses, ce qui ne rend pas indispensable un appartement ; ce n'est point pour se garantir du froid que l'on s'habille, car la plupart vont nus; enfin, comme on ne fait pas payer les dattes quand on en prend sur l'arbre pour manger, il est évident qu'on ne peut sentir la misère comme dans nos climats. Cette abondance de toutes choses n'empêche pas la main-d'œuvre d'être fort chère, car on n'affronte la fièvre de Bassora que pour faire fortune. Un portefaix ne gagnera guère moins de trois ou quatre francs par jour, et il en est de même de la plupart des autres professions. J'ai vu un mendiant catholique, arrivé en même temps que moi, et qui, en six mois, avait économisé douze cents francs. Les petits marchands, ceux qui par position n'exercent pas d'états manuels, et surtout les chrétiens, qui sont généralement paresseux et fiers, ne réussissent pas aussi bien. Je puis dire que de tous les pays que j'ai visités, il n'en est pas un sur lequel le ciel ait répandu plus de biens naturels que sur Bassora, pas un où les dons de la nature soient plus variés et plus abondants, et que nul ne mérite mieux qu'on l'ait nommé le paradis terrestre. L'islamisme en a fait le séjour le plus odieux du monde. »

Digitized by Google

Après les dattes et les blés, l'exportation la plus considérable est celle des chevaux. Vers le mois de septembre on voit arriver de Bagdad et de Zobéir les arabes qui les viennent vendre. « On considère comme les plus beaux ceux de la province de Nejd, puis ceux de la tribu des Anissé, et en troisième lieu ceux de l'île de Bahrein ; ceux des autres tribus n'ont pas de prééminence marquée. Quoique j'aie vu de ces chevaux, et surtout des juments dont le prix est extravagant et pour lesquels les tribus se font quelquefois la guerre, je ne chercherai point à les décrire. Les représentations faites par H. Vernet en donneraient l'idée la plus exacte, si cet habile peintre avait eu les plus beaux modèles sous les yeux. Quoiqu'il ait saisi mieux que personne le caractère de la race, il fait trop ressortir les muscles et les veines de l'animal. On reproche du reste aux produits des tribus de la Syrie, plus connus chez nous, de les avoir trop proéminents. Le beau cheval Nejd a les veines de la tête bien marquées, mais le reste du corps a la même apparence que celle de la gazelle, et ses contours sont si gracieux que son aspect cause une singulière illusion. Il parait de petite taille, et il faut s'approcher et le mesurer pour reconnaitre que l'on se trompe. J'ai remarqué aussi que les peintres ne donnent jamais aux chevaux arabes, et surtout aux juments, attachés près de leur maitre, cette apparence très-singulière de fatigue et presque de maladie qui cependant est caractérisque. Voyez, près d'une lance qu'elle semble garder, une haridelle dont la queue est mal fournie, qui porte la tête basse, tandis que de son cou s'échappe une longue et rare crinière ; que son maitre l'appelle, et le fidèle animal tressaille aussitôt, ouvre de larges naseaux, redresse ses oreilles ; dès qu'on le monte, il tient la tête et la queue élevées, et part rapide comme le vent Le cheval arabe, au lieu d'incliner la bouche vers le poitrail, porte la tête horizontale ; il ne montre pas de ces ardeurs auxquelles succède l'épuisement ; il prend l'allure que veut son maitre, dont il semble comprendre les ordres ; si son cavalier tombe ou descend, il s'arrête près de lui, même au milieu d'un combat. On considère comme signes de bonne race, que le dos d'un cheval soit parfaitement horizontal depuis le garrot jusqu'à l'origine de la queue, que les cuisses soient bien écartées, que la partie inférieure de la tête ait quelque analogie avec celle du chameau, c'est-à-dire qu'on puisse aisément introduire le poing sous la machoire, ce qui prouve de la facilité dans la respiration. Bien d'autres caractères sont observés que je ne connais pas, et qu'il serait fastidieux d'énumérer. Du reste, les Arabes sont, je crois, tout aussi habiles que nos vétérinaires pour soigner les chevaux. J'en ai vu donner la couleur blanche à des jambes brunes ou noires ; d'autres enlever avec adresse la cornée qui s'épaississait sur l'œil, faire disparaitre, pour quelques jours, le mal incurable que les Anglais nomment *spavent*. Ils s'entendent admirablement à brûler et à arracher les dents pour tromper sur l'âge,

Digitized by Google

à souffler la peau pour figurer l'embonpoint, à teindre le corps et les crins pour donner une apparence plus agréable. Le prix des plus beaux chevaux est d'environ deux mille cinq cents francs, mais j'en ai vu vendre jusqu'à quinze mille dans l'Inde. Le scheik des Ben-Ilam avait une jument qui vivait dans sa tente, et pour laquelle il soutint une guerre contre le pacha de Bagdad, qui voulait s'en emparer, et qui, n'ayant pas réussi, en avait offert vainement vingt-cinq mille francs. »

Bassora reçoit à l'importation des fruits et du tabac de la Perse; de l'indigo, du sucre, des épices, du fer, des étoffes anglaises et indiennes, des diverses parties de l'inde; du café et des esclaves de la mer rouge.

Le livre de M. Fontanier renferme encore de curieux renseignements sur la navigation de l'Euphrate et l'expédition du colonel Chesney. Nous en donnerons comme dernier extrait un épisode de la dernière guerre des Russes contre les Turcs. Cet épisode fut raconté à l'auteur par un médecin arménien qui avait été fait prisonnier à Varna par les Russes.

« Yussuf pacha était gouverneur de la place, et la flotte de Constantinople vint pour le secourir. Il avait quatre mille hommes de troupes irrégulières, et on lui avait amené des soldats réguliers. Varna était une place bien fortifiée, avec plusieurs redoutes, dont l'une commandait toutes les autres, et à la possession de cette dernière était attachée celle de la ville. Le chef de toutes les troupes ottomanes dans cette partie de l'empire ne demeurait point à Varna, mais dans les environs de Schoumla; c'était, je crois, Méhémed-Reschid-Pacha. On évaluait le nombre des combattants à plus de trente mille hommes, composés de la troupe régulière d'Izzet-Méhémed-Pacha, des soldats irréguliers d'Yussuf-Pacha, et enfin de la population mahométane de la ville, qui, comme on sait, prend toujours les armes contre les infidèles. Il faut joindre à ces troupes la population chrétienne de Grecs et d'Arméniens que les Turcs faisaient combattre par force, suivant l'usage, et qu'ils obligeaient à construire des ouvrages de fortification. Au reste, le service que ces derniers rendaient aux assiégés était bien compensé par leurs bons offices envers les assiégeants, qu'ils prévenaient de tout ce qui se passait dans la place, et auxquels ils envoyaient à chaque instant des messages et des avis. La première fois que les Russes se présentèrent, ils étaient au nombre d'environ trois mille, venus en reconnaissance par la grande route. Les Turcs, suivant leur bonne habitude, n'avaient pas placé de sentinelles, si bien que ces trois mille Russes eurent le temps d'élever quelques ouvrages, et de s'approcher de très-près de la place. Ils étaient cependant trop peu nombreux pour rien entreprendre de sérieux, et manquaient d'artillerie, tandis que celle des Turcs était formidable. Ils ne laissèrent pas pour cela d'escarmoucher, et eurent constamment le dessus, jusqu'à ce que les chefs ottomans,

Digitized by Google

sortant enfin de leur apathie, prirent le parti de faire contre eux une attaque définitive. Comme cette attaque était conduite sans ordre, les Russes y perdirent infiniment moins de monde que les Turcs. Voici comment les choses se passaient ordinairement : un des pachas à son audience, disait : « Mais ces infidèles qui sont venus si près sont bien bêtes et bien audacieux ! — Sans doute, sans doute, répondait-on, et si Votre Excellence l'ordonne, nous irons demain leur couper la tête à tous. » En effet, le lendemain, sortait qui voulait pour aller combattre, et qui était fatigué de la bataille rentrait en ville pour fumer ou prendre du café. Rien de plus commun que d'entendre des conversations de ce genre : « Eh ! Méhémed, nous allons lancer une balle aux infidèles; venez vous avec nous ! — Très-bien ; mais asseyez-vous d'abord un moment, fumons une pipe et prenons du café. » D'autres revenaient en grand nombre, accompagnant quelques blessés dont tous ces fuyards se prétendaient les parents ou les amis. « Nous avons été lancer une balle aux infidèles, disaient-ils, et notre parent, notre ami a été blessé ; nous ne pouvions l'abandonner et sommes revenus avec lui. » Quand, enfin, l'attaque générale eût lieu et que les Russes se retirèrent, les Turcs, qui les auraient certainement anéantis, vu leur petit nombre, n'eurent garde de les poursuivre : ils revinrent en ville pour se féliciter. Ils prévirent cependant une nouvelle approche de l'ennemi, et cette fois, pour ne pas être surpris, placèrent des vedettes hors de la ville; mais ils pensèrent que puisque les Russes étaient venus par un chemin, c'était celui-là qu'ils devaient toujours prendre, et n'en gardèrent pas d'autre. Un corps d'armée des assiégeants se logea près de la ville, dans les jardins, tandis que les Turcs l'attendaient sur la grande route. Une vive fusillade, accompagnée de quelques coups de canon, annonça cette approche, dont les Turcs s'inquiétèrent peu. « Nous sommes en hiver, disaient-ils, il n'y a pas de fruits dans les jardins, nous n'avons rien à y faire, que nous importe que les Russes s'y soient ou non établis ? » Pendant ce beau raisonnement, les Russes élevèrent une batterie formidable, et bientôt après, la flotte moscovite se présenta devant la ville et commença à lancer des bombes et des boulets. « Définitivement, dit un jour Izzed-Pacha, il faut chasser ces infidèles et leur couper la tête ; nous irons demain matin les attaquer, mais il le faut faire sans bruit, à l'improviste. » Le lendemain donc les Turcs se mirent en route, et le pacha monta sur les remparts pour voir comment on se comporterait. Comme dans les armées ottomanes chacun marche à sa guise, les lâches et les courageux se divisent bientôt; les uns se lancent avec impétuosité, mais les autres vont plus lentement; les courageux étant en grande minorité, les Russes, qui ont assez de pratique de la manière de combattre des Turcs, ne tirent que lorsque l'ennemi a pu s'approcher de fort près. Alors les plus avancés des assaillants se précipitent

Digitized by Google

tête baissée, pénètrent dans les rangs, et ne tombent pas sans avoir fait quelque acte de bravoure ; mais la masse fuit dès les premières volées d'artillerie. Il en fut ainsi pour les troupes d'Izzed-Pacha. Un de ses domestiques avait pénétré dans la redoute russe, coupé la tête d'un soldat, et était revenu la présenter à son maître. « C'est fini, avait-il dit, la redoute est prise ; j'ai tué un soldat sur sa pièce. » Le pacha se croyait donc triomphant, lorsqu'il vit son armée revenir en désordre ; alors il devint furieux, et se mit à jeter des pierres aux soldats qui voulaient rentrer en ville. « Coquins, fils de chiens, leur criait-il, n'avez-vous pas honte ? Allez, retournez, coupez le cou des infidèles. » Puis, comme il vit que l'on craignait l'artillerie moscovite plus que ses imprécations, il envoya fermer aux fuyards les portes de la ville. Les Turcs perdirent trois mille hommes à cette sortie. Pendant les trois mois que dura le siége, les Russes enlevèrent successivement tous les ouvrages qui défendaient la ville, et toutes leurs attaques réussirent ; ils ne furent pas moins heureux par mer, et non-seulement leurs bâtiments mettaient les maisons en poudre, mais ils s'emparèrent des vaisseaux turcs qui étaient dans le port, par un coup de main que les assiégés ne purent ni prévoir ni empêcher. Enfin, pendant tout le siége, la défense fut tellement conduite que pas un seul projectile n'atteignit les bâtiments russes, bien qu'on fît sur eux un feu continuel. L'artillerie était, en vérité, servie d'une étrange manière. Les Turcs, en nombre plus ou moins considérable, se plaçaient près d'un canon; les uns fumaient, les autres causaient, et, s'il prenait fantaisie à quelqu'un il chargeait la pièce, faisait feu et manquait. Un autre succédait, se croyant plus habile, et souvent des disputes survenaient entre les assistants à propos de munitions que ni les uns ni les autres ne voulaient aller chercher. La seule vertu qu'eussent ces assiégés consistait en une insouciance et une force d'inertie remarquables. Habitués au spectacle des misères humaines, les ayant souvent éprouvées eux-mêmes, ils étaient peu accessibles à la crainte. Ainsi, la famine se faisait sentir après la perte de la flotte, sur laquelle étaient les provisions, et ils ne s'en souciaient guère. Les Russes les avaient si bien enfermés, qu'ils ne pouvaient se servir d'aucun de leurs canons; ils firent peu d'efforts pour y remédier. Une fois ils résolurent d'envoyer travailler aux fortifications, et comme il y avait du danger, les mahometans les dirigeaient de loin.

« Après qu'un ou deux travailleurs eurent été tués, tous retournèrent dire au pacha qu'il était impossible de remédier au mal et de faire jouer l'artillerie. Cette nouvelle était fâcheuse, mais il y a toujours chez les Turcs des hommes à expédients ; l'un deux s'écria : » Eh ! qu'importe si on se sert de canons ou d'autre chose ? nous avons de la poudre et des bombes, si nous ne pouvons tirer le canon, lançons des bombes ; c'est encore plus commode

Digitized by Google

parce qu'on n'a pas besoin de viser.» L'avis de cet habile homme fut approuvé de tous, et on peut deviner quel grand dommage ce moyen de défense causa aux assiégeants.

» Cependant, outre la famine et la pluie de bombes, d'obus et de boulets qui désolait la ville, elle souffrait encore de divisions intestines. Izzet-Méhémed-Pacha était brave et se défendait, mais Yussuf-Pacha et ses quatre mille soldats ne faisaient rien ; ce pacha buvait la plupart du temps, et ses soldats étaient de grands pillards. Quand la défense devint impossible et qu'on somma la ville de capituler, Méhémed-Pacha ne voulut pas se rendre; ce n'était pas qu'il eût de l'honneur ou qu'il s'affectât singulièrement si les Russes prenaient la place ou non, mais il agissait par des motifs personnels. En effet, sa hautesse le sultan Mahmoud ne lui avait pas donné de longues instructions et s'était tout simplement saisi de son harem ; le pacha était averti que l'on vendrait ses femmes et ses enfants s'il capitulait ; aussi ne voulait-il entendre aucune proposition. Quand on lui en faisait, il disait : « Au diable ces ânes de Russes avec leur parlementaires ; ils ne savent faire rien sans bavardages. Ah ! s'ils veulent la ville, qu'ils entrent, qu'ils la prennent; je serai bien content, parce qu'on ne me pourra rien dire à Constantinople, mais je ne suis pas si fou que de signer une capitulation. » Toutefois, il faisait des démarches pour que, dans la capitale, on ne lui attribuât pas le mauvais résultat de la défense. Pour cela, il écrivait à Reschid-Pacha que son collègue Yussuf était toujours ivre, et ne faisait rien, non plus que ses soldats. Pour expédier ces lettres à travers l'armée ennemie, voici quel procédé on suivait : l'on saisissait une famille chrétienne, et ou disait à son chef : « Voici une lettre pour Reschid-Pacha : tu la porteras, et si, dans tant de jours, tu n'es pas revenu avec une réponse, on pendra ou vendra tes enfants, on violera ta femme et tes filles. » Un de ces messagers fut surpris portant un ordre de Reschid-Pacha de tuer l'insolent Yussuf, et le commandant russe communiqua la lettre à ce dernier, qui, un beau matin, ouvrit les portes de la ville, et passa chez les Russes avec ses troupes. Méhémed-Pacha, que l'on avertit, n'eut garde de s'en mêler; il laissa les portes ouvertes, et les Russes entrèrent comme ils voulurent. Leur empereur était présent, et ne manqua pas de triompher avec toute l'emphase usitée dans son pays. »

Digitized by Google

Digitized by Google

HUBERT ET JEAN VAN EYCK [1]

Les Pays-Bas, vers la fin du quatorzième siècle, étaient la contrée la plus riche du monde. L'Italie seule pouvait, à cet égard, soutenir la comparaison avec eux, mais sans briller d'un éclat supérieur. D'habiles princes avaient dès longtemps favorisé l'industrie et le commerce dans ces grasses plaines, où toutes les circonstances leur étaient d'ailleurs propices. Au milieu du treizième siècle, Marguerite de Constantinople, d'abord comtesse de Hainaut, puis de Flandre, abolit la servitude dans ses domaines et releva le front de ses sujets courbé vers la glèbe. Le rustre affranchi travailla plus courageusement ; ni les fatigues, ni les dangers ne le rebutèrent ; il demanda au sol, il chercha sur les flots orageux le bien-être et l'opulence dont il voyait jouir les seigneurs. En 1218, la comtesse Jeanne, sœur aînée de Marguerite, avait accordé aux villes flamandes, surtout à Lille, Damme et Gand, de nombreuses immunités. Lorsque la puissance des communes devint plus grande, elles obtinrent, elles conquirent d'autres priviléges. Les citoyens qui exerçaient le même état, se rapprochèrent et s'entendirent, les corporations d'arts et de métiers se fondèrent, la bourgeoisie s'organisa, défendit ses intérêts et passa même peu-à-peu de la crainte aux menaces. La plus ancienne charte relative à ces corporations, en Belgique, est une ordonnance de Guy, comte de Flandre, promulguée l'an 1294. Elles avaient pour chefs des doyens qui,

[1] Ce travail qui nous est communiqué par l'auteur, fera partie du deuxième volume de l'*histoire de la peinture flamande et hollandaise* par M. Michiels. Ce volume de la composition duquel l'auteur s'occupe en ce moment, sera consacré à l'ancienne école de Bruges.

Digitized by Google

Digitized by Google

HUBERT ET JEAN VAN EYCK [1]

Les Pays-Bas, vers la fin du quatorzième siècle, étaient la contrée la plus riche du monde. L'Italie seule pouvait, à cet égard, soutenir la comparaison avec eux, mais sans briller d'un éclat supérieur. D'habiles princes avaient dès longtemps favorisé l'industrie et le commerce dans ces grasses plaines, où toutes les circonstances leur étaient d'ailleurs propices. Au milieu du treizième siècle, Marguerite de Constantinople, d'abord comtesse de Hainaut,

Digitized by Google

Digitized by Google

HUBERT ET JEAN VAN EYCK [1]

Les Pays-Bas, vers la fin du quatorzième siècle, étaient la contrée la plus riche du monde. L'Italie seule pouvait, à cet égard, soutenir la comparaison avec eux, mais sans briller d'un éclat supérieur. D'habiles princes avaient dès longtemps favorisé l'industrie et le commerce dans ces grasses plaines, où toutes les circonstances leur étaient d'ailleurs propices. Au milieu du trei-

Digitized by Google

gouvernant le populaire, étaient des hommes redoutables, des espèces de seigneurs industriels. La Hanse teutonique, formée au déclin du treizième siècle, en associant les villes les plus importantes du nord de l'Europe, accrut leur pouvoir, leur richesse et leur audace. Lubeck fut la capitale de cette ligue imposante ; Bruges en devint le chef-lieu dans les Pays-Bas ; trois cents marchands s'y établirent afin de diriger tout le commerce néerlandais. Ce comptoire, du reste, ne fut inauguré qu'après l'an 1364 ; la cité flamande comptait alors soixante-huit corps de métiers, et possédait une chambre d'assurance depuis 1310 [1].

Sous Édouard III, selon Peuchet, [2] les fabricants des Pays-Bas exportaient, chaque année, de l'Angleterre cinquante mille ballots de laine. Des flottes de 50, 60 et 100 navires, chargées de cette précieuse dépouille, quittaient souvent les ports de Londres et de Southampton. De Foë assure que, de 1327 à 1377, deux cent trente millions tournois furent dépensés pour les achats. Louvain, au commencement du quatorzième siècle, renfermait plus de quatre mille maisons logeant des drapiers et cent cinquante mille manœuvres [3]. En 1389, Gand contenait cent quatre-vingt mille hommes en état de porter les armes [4] : la draperie occupait quarante mille métiers, et, dans une émeute, sous Louis de Mâle, ceux qui se livraient à cette profession réunirent dix-huit mille combattants [5]. Les ouvriers de cette grande commune ayant fait construire, à la même époque, une église en l'honneur de la Vierge, sur le mont Blandin, ne donnèrent qu'un denier de gros par tête pour couvrir les frais. Les demeures des tisserands formaient vingt-sept quartiers ayant leurs doyens, qui obéissaient à un doyen supérieur. Au son de la grosse cloche, nommée *Roland*, les cinquante-deux états se groupaient sous leur bannière et accouraient sur la place du marché, où il n'était pas rare que vingt-cinq mille hommes fussent assemblés en quelques minutes.

Durant l'année 1370, trois mille deux cents métiers en laine fonctionnaient sur le territoire de Malines, soit dans la ville, soit au dehors [6]. Berthoud, le plus riche négociant de l'endroit, faisait alors un immense commerce avec

grandes cités. Son contemporain, Jean Paty,
ennes, étant allé à Paris pendant qu'on y tenait

ique, dans ses rapports avec la Belgique, par
ue hanséatique.
commerciale.

Annales rerum flandricarum.
ata.
alines.

Digitized by Google

la foire, acheta, d'un seul coup, toutes les denrées qui s'y trouvaient, pour faire parade de son opulence [1]. Dix ans après la date mentionnée tout-à l'heure, « les seuls orfèvres de Bruges étaient si nombreux qu'ils pouvaient marcher en corps de bataille sous leurs propres drapeaux [2]. » Plus d'un siècle et demi auparavant, la prospérité devait y être fort grande : le luxe des dames étonna la reine de France, pendant la cérémonie où Philippe-le-Bel reçut le titre de comte. « J'avais cru, disait la princesse, être la seule reine présente dans ces lieux, mais je m'aperçois que Bruges en renferme plus de six cents [3]. » Les bourgeois de quarante-huit villes s'étant réunis à Tournay, en 1394, pour disputer le prix de l'arbalète, rendez-vous auquel se trouvèrent des Parisiens, ce furent ceux de Bruges qui déployèrent le plus grand luxe; ils étaient au nombre de dix, habillés tout en soie et en damas, et portant de magnifiques chaînes d'or. Leur ville brillait d'une telle splendeur, possédait tant de beaux édifices et de larges places, où circulait la multitude, où le soleil épanchait librement ses rayons, que, pendant le quinzième siècle, Eneas Sylvius la mettait parmi les trois plus belles du monde [4]. Les navires s'y rendaient en foule de tous les pays : cent bâtiments, et même davantage, entraient quelquefois dans le port de L'Écluse, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit tombante. Un canal unissait le port à la ville ; on y amenait donc les marchandises avec une grande facilité [5].

Voilà sur quel théâtre allait se déployer le génie de la première école flamande. Nul autre ne pouvait lui être aussi propice. Il devait y rencontrer l'appui, la fortune, les hommes de loisir, les goûts fastueux, qui permettent aux arts d'atteindre une vigueur inaccoutumée. L'orgueil même des bourgeois l'y appelait : quand le luxe matériel est parvenu à ses dernières limites, on ne saurait l'augmenter qu'en y ajoutant le luxe intellectuel. On recherche alors ces productions dont la valeur n'a, pour ainsi dire, point de bornes.

Un village du Limbourg, appartenant au duché de Gueldre, fut le lieu où naquirent les artistes supérieurs qui devaient féconder les germes encore stériles de la peinture néerlandaise. Eyck était le nom de ce hameau, nom peu agréable changé en celui d'Alden-Eyck, lorsque la petite ville de Maeseyck eut grandi dans le voisinage. Si cette dernière avait été leur berceau, ils se

1 D'Oultreman.

2 *La Gloire belgique*, par Le Mayeur.

3 Meyer.—Waagen, *Ueber Hubert und Johann Van Eyck.*

4 Grammaye *Antiquitates Flandriæ.*

5 La longueur du canal était de 22,500 mètres, ou quatre lieues et demie. On l'avait creusé à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle.

Digitized by Google

gouvernant le populaire, étaient des hommes redoutables, des espèces de seigneurs industriels. La Hanse teutonique, formée au déclin du treizième siècle, en associant les villes les plus importantes du nord de l'Europe, accrut leur pouvoir, leur richesse et leur audace. Lubeck fut la capitale de cette ligue imposante ; Bruges en devint le chef-lieu dans les Pays-Bas ; trois cents marchands s'y établirent afin de diriger tout le commerce néerlandais. Ce comptoire, du reste, ne fut inauguré qu'après l'an 1364 ; la cité flamande comptait alors soixante-huit corps de métiers, et possédait une chambre d'assurance depuis 1310 [1].

Sous Édouard III, selon Peuchet, [2] les fabricants des Pays-Bas exportaient, chaque année, de l'Angleterre cinquante mille ballots de laine. Des flottes de 50, 60 et 100 navires, chargées de cette précieuse dépouille, quittaient souvent les ports de Londres et de Southampton. De Foë assure que, de 1327 à 1377, deux cent trente millions tournois furent dépensés pour les achats. Louvain, au commencement du quatorzième siècle, renfermait plus de quatre mille maisons logeant des drapiers et cent cinquante mille manœuvres [3]. En 1389, Gand contenait cent quatre-vingt mille hommes en état de porter les armes [4] : la draperie occupait quarante mille métiers, et, dans une émeute, sous Louis de Mâle, ceux qui se livraient à cette profession réunirent dix-huit mille combattants [5]. Les ouvriers de cette grande commune ayant fait construire, à la même époque, une église en l'honneur de la Vierge, sur le mont Blandin, ne donnèrent qu'un denier de gros par tête pour couvrir les frais. Les demeures des tisserands formaient vingt-sept quartiers ayant leurs doyens, qui obéissaient à un doyen supérieur. Au son de la grosse cloche, nommée *Roland*, les cinquante-deux états se groupaient sous leur bannière et accouraient sur la place du marché, où il n'était pas rare que vingt-cinq mille hommes fussent assemblés en quelques minutes.

Durant l'année 1370, trois mille deux cents métiers en laine fonctionnaient sur le territoire de Malines, soit dans la ville, soit au dehors [6], Berthoud, le plus riche négociant de l'endroit, faisait alors un immense commerce avec Damas, Alexandrie et autres grandes cités. Son contemporain, Jean Paty, marchand et prévôt de Valenciennes, étant allé à Paris pendant qu'on y tenait

1 *Histoire de la Hanse teutonique*, dans ses rapports avec la Belgique, par M. Altmeyer. Mallet, *De la ligue hanséatique.*

2 *Dictionnaire de géographie commerciale.*

3 *Les Délices des Pays-Bas.*

4 Meyer, *Commentarii sive Annales rerum flan*

5 Sanderus, *Flandri*

6 Azevedo, *Ch*

Digitized by Google

la foire, acheta, d'un seul coup, toutes les denrées qui s'y trouvaient, pour faire parade de son opulence[1]. Dix ans après la date mentionnée tout-à l'heure, « les seuls orfèvres de Bruges étaient si nombreux qu'ils pouvaient marcher en corps de bataille sous leurs propres drapeaux[2]. » Plus d'un siècle et demi auparavant, la prospérité devait y être fort grande : le luxe des dames étonna la reine de France, pendant la cérémonie où Philippe-le-Bel reçut le titre de comte. « J'avais cru, disait la princesse, être la seule reine présente dans ces lieux, mais je m'aperçois que Bruges en renferme plus de six cents[3]. » Les bourgeois de quarante-huit villes s'étant réunis à Tournay, en 1394, pour disputer le prix de l'arbalète, rendez-vous auquel se trouvèrent des Parisiens, ce furent ceux de Bruges qui déployèrent le plus grand luxe; ils étaient au nombre de dix, habillés tout en soie et en damas, et portant de magnifiques chaînes d'or. Leur ville brillait d'une telle splendeur, possédait tant de beaux édifices et de larges places, où circulait la multitude, où le soleil épanchait librement ses rayons, que, pendant le quinzième siècle, Eneas Sylvius la mettait parmi les trois plus belles du monde[4]. Les navires s'y rendaient en foule de tous les pays : cent bâtiments, et même davantage, entraient quelquefois dans le port de L'Écluse, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit tombante. Un canal unissait le port à la ville ; on y amenait donc les marchandises avec une grande facilité[5].

Voilà sur quel théâtre allait se déployer le génie de la première école flamande. Nul autre ne pouvait lui être aussi propice. Il devait y rencontrer l'appui, la fortune, les hommes de loisir, les goûts fastueux, qui permettent aux arts d'atteindre une vigueur inaccoutumée. L'orgueil même des bourgeois l'y appelait : quand le luxe matériel est parvenu à ses dernières limites, on ne saurait l'augmenter qu'en y ajoutant le luxe intellectuel. On recherche alors ces productions dont la valeur n'a, pour ainsi dire, point de bornes.

Un village du Limbourg, appartenant au duché de Gueldre, fut le lieu où naquirent les artistes supérieurs qui devaient féconder les germes encore stériles de la peinture néerlandaise. Eyck était le nom de ce hameau, nom peu agréable changé en celui d'Alden-Eyck, lorsque la petite ville de Maeseyck eut grandi dans le voisinage. Si cette dernière avait été leur berceau, ils se

1 D'Oultreman.

2 *La Gloire belgique*, par Le Mayeur.

3 Meyer.—Waagen, *Ueber Hubert und Johann Van Eyck.*

[illegible] *Antiquitates Flandriæ.*

[illegible]ur du canal était de 22,500 mètres, ou quatre lieues et demie.

[illegible] à la fin du treizième ou au commencement du quator-

Digitized by Google

gouvernant le populaire, étaient des hommes redoutables, des espèces de seigneurs industriels. La Hanse teutonique, formée au déclin du treizième siècle, en associant les villes les plus importantes du nord de l'Europe, accrut leur pouvoir, leur richesse et leur audace. Lubeck fut la capitale de cette ligue imposante ; Bruges en devint le chef-lieu dans les Pays-Bas ; trois cents marchands s'y établirent afin de diriger tout le commerce néerlandais. Ce comptoire, du reste, ne fut inauguré qu'après l'an 1364 ; la cité flamande comptait alors soixante-huit corps de métiers, et possédait une chambre d'assurance depuis 1310 [1].

Sous Édouard III, selon Peuchet, [2] les fabricants des Pays-Bas exportaient, chaque année, de l'Angleterre cinquante mille ballots de laine. Des flottes de 50, 60 et 100 navires, chargées de cette précieuse dépouille, quittaient souvent les ports de Londres et de Southampton. De Foë assure que, de 1327 à 1377, deux cent trente millions tournois furent dépensés pour les achats. Louvain, au commencement du quatorzième siècle, renfermait plus de quatre mille maisons logeant des drapiers et cent cinquante mille manœuvres [3]. En 1389, Gand contenait cent quatre-vingt mille hommes en état de porter les armes [4] : la draperie occupait quarante mille métiers, et, dans une émeute, sous Louis de Mâle, ceux qui se livraient à cette profession réunirent dix-huit mille combattants [5]. Les ouvriers de cette grande commune ayant fait construire, à la même époque, une église en l'honneur de la Vierge, sur le mont Blandin, ne donnèrent qu'un denier de gros par tête pour couvrir les frais. Les demeures des tisserands formaient vingt-sept quartiers ayant leurs doyens, qui obéissaient à un doyen supérieur. Au son de la grosse cloche, nommée *Roland*, les cinquante-deux états se groupaient sous leur bannière et accouraient sur la place du marché, où il n'était pas rare que vingt-cinq mille hommes fussent assemblés en quelques minutes.

Durant l'année 1370, trois mille deux cents métiers en laine fonctionnaient sur le territoire de Malines, soit dans la ville, soit au dehors [6], Berthoud, le plus riche négociant de l'endroit, faisait alors un immense commerce avec Damas, Alexandrie et autres grandes cités. Son contemporain, Jean Paty, marchand et prévôt de Valenciennes, étant allé à Paris pendant qu'on y tenait

1 *Histoire de la Hanse teutonique*, dans ses rapports avec la Belgique, par M. Altmeyer. Mallet, *De la ligue hanséatique.*

2 *Dictionnaire de géographie commerciale.*

3 *Les Délices des Pays-Bas.*

4 Meyer, *Commentarii sive Annales rerum flandricarum.*

5 Sanderus, *Flandria illustrata.*

6 Azevedo, *Chronique de Malines.*

Digitized by Google

la foire, acheta, d'un seul coup, toutes les denrées qui s'y trouvaient, pour faire parade de son opulence [1]. Dix ans après la date mentionnée tout-à l'heure, « les seuls orfèvres de Bruges étaient si nombreux qu'ils pouvaient marcher en corps de bataille sous leurs propres drapeaux [2]. » Plus d'un siècle et demi auparavant, la prospérité devait y être fort grande : le luxe des dames étonna la reine de France, pendant la cérémonie où Philippe-le-Bel reçut le titre de comte. « J'avais cru, disait la princesse, être la seule reine présente dans ces lieux, mais je m'aperçois que Bruges en renferme plus de six cents [3]. » Les bourgeois de quarante-huit villes s'étant réunis à Tournay, en 1394, pour disputer le prix de l'arbalète, rendez-vous auquel se trouvèrent des Parisiens, ce furent ceux de Bruges qui déployèrent le plus grand luxe; ils étaient au nombre de dix, habillés tout en soie et en damas, et portant de magnifiques chaînes d'or. Leur ville brillait d'une telle splendeur, possédait tant de beaux édifices et de larges places, où circulait la multitude, où le soleil épanchait librement ses rayons, que, pendant le quinzième siècle, Eneas Sylvius la mettait parmi les trois plus belles du monde [4]. Les navires s'y rendaient en foule de tous les pays : cent bâtiments, et même davantage, entraient quelquefois dans le port de L'Écluse, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit tombante. Un canal unissait le port à la ville ; on y amenait donc les marchandises avec une grande facilité [5].

Voilà sur quel théâtre allait se déployer le génie de la première école flamande. Nul autre ne pouvait lui être aussi propice. Il devait y rencontrer l'appui, la fortune, les hommes de loisir, les goûts fastueux, qui permettent aux arts d'atteindre une vigueur inaccoutumée. L'orgueil même des bourgeois l'y appelait : quand le luxe matériel est parvenu à ses dernières limites, on ne saurait l'augmenter qu'en y ajoutant le luxe intellectuel. On recherche alors ces productions dont la valeur n'a, pour ainsi dire, point de bornes.

Un village du Limbourg, appartenant au duché de Gueldre, fut le lieu où naquirent les artistes supérieurs qui devaient féconder les germes encore stériles de la peinture néerlandaise. Eyck était le nom de ce hameau, nom peu agréable changé en celui d'Alden-Eyck, lorsque la petite ville de Maeseyck eut grandi dans le voisinage. Si cette dernière avait été leur berceau, ils se

1 D'Oultreman.

2 *La Gloire belgique*, par Le Mayeur.

3 Meyer.—Waagen, *Ueber Hubert und Johann Van Eyck.*

4 Grammaye *Antiquitates Flandriæ.*

5 La longueur du canal était de 22,500 mètres, ou quatre lieues et demie. On l'avait creusé à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle.

Digitized by Google

Digitized by Google

HUBERT ET JEAN VAN EYCK [1]

Les Pays-Bas, vers la fin du quatorzième siècle, étaient la contrée la plus riche du monde. L'Italie seule pouvait, à cet égard, soutenir la comparaison avec eux, mais sans briller d'un éclat supérieur. D'habiles princes avaient dès longtemps favorisé l'industrie et le commerce dans ces grasses plaines, où toutes les circonstances leur étaient d'ailleurs propices. Au milieu du treizième siècle, Marguerite de Constantinople, d'abord comtesse de Hainaut, puis de Flandre, abolit la servitude dans ses domaines et releva le front de ses sujets courbé vers la glèbe. Le rustre affranchi travailla plus courageusement ; ni les fatigues, ni les dangers ne le rebutèrent ; il demanda au sol, il chercha sur les flots orageux le bien-être et l'opulence dont il voyait jouir les seigneurs. En 1218, la comtesse Jeanne, sœur aînée de Marguerite, avait accordé aux villes flamandes, surtout à Lille, Damme et Gand, de nombreuses immunités. Lorsque la puissance des communes devint plus grande, elles obtinrent, elles conquirent d'autres priviléges. Les citoyens qui exerçaient le même état, se rapprochèrent et s'entendirent, les corporations d'arts et de métiers se fondèrent, la bourgeoisie s'organisa, défendit ses intérêts et passa même peu-à-peu de la crainte aux menaces. La plus ancienne charte relative à ces corporations, en Belgique, est une ordonnance de Guy, comte de Flandre, promulguée l'an 1294. Elles avaient pour chefs des doyens qui,

[1] Ce travail qui nous est communiqué par l'auteur, fera partie du deuxième volume de l'*histoire de la peinture flamande et hollandaise* par M. Michiels. Ce volume de la composition duquel l'auteur s'occupe en ce moment, sera consacré à l'ancienne école de Bruges.

Digitized by Google

gouvernant le populaire, étaient des hommes redoutables, des espèces de seigneurs industriels. La Hanse teutonique, formée au déclin du treizième siècle, en associant les villes les plus importantes du nord de l'Europe, accrut leur pouvoir, leur richesse et leur audace. Lubeck fut la capitale de cette ligue imposante ; Bruges en devint le chef-lieu dans les Pays-Bas ; trois cents marchands s'y établirent afin de diriger tout le commerce néerlandais. Ce comptoire, du reste, ne fut inauguré qu'après l'an 1364 ; la cité flamande comptait alors soixante-huit corps de métiers, et possédait une chambre d'assurance depuis 1310 [1].

Sous Édouard III, selon Peuchet, [2] les fabricants des Pays-Bas exportaient, chaque année, de l'Angleterre cinquante mille ballots de laine. Des flottes de 50, 60 et 100 navires, chargées de cette précieuse dépouille, quittaient souvent les ports de Londres et de Southampton. De Foë assure que, de 1327 à 1377, deux cent trente millions tournois furent dépensés pour les achats. Louvain, au commencement du quatorzième siècle, renfermait plus de quatre mille maisons logeant des drapiers et cent cinquante mille manœuvres [3]. En 1389, Gand contenait cent quatre-vingt mille hommes en état de porter les armes [4] : la draperie occupait quarante mille métiers, et, dans une émeute, sous Louis de Mâle, ceux qui se livraient à cette profession réunirent dix-huit mille combattants [5]. Les ouvriers de cette grande commune ayant fait construire, à la même époque, une église en l'honneur de la Vierge, sur le mont Blandin, ne donnèrent qu'un denier de gros par tête pour couvrir les frais. Les demeures des tisserands formaient vingt-sept quartiers ayant leurs doyens, qui obéissaient à un doyen supérieur. Au son de la grosse cloche, nommée *Roland*, les cinquante-deux états se groupaient sous leur bannière et accouraient sur la place du marché, où il n'était pas rare que vingt-cinq mille hommes fussent assemblés en quelques minutes.

Durant l'année 1370, trois mille deux cents métiers en laine fonctionnaient sur le territoire de Malines, soit dans la ville, soit au dehors [6], Berthoud, le plus riche négociant de l'endroit, faisait alors un immense commerce avec Damas, Alexandrie et autres grandes cités. Son contemporain, Jean Paty, marchand et prévôt de Valenciennes, étant allé à Paris pendant qu'on y tenait

1 *Histoire de la Hanse teutonique*, dans ses rapports avec la Belgique, par M. Altmeyer. Mallet, *De la ligue hanséatique.*

2 *Dictionnaire de géographie commerciale.*

3 *Les Délices des Pays-Bas.*

4 Meyer, *Commentarii sive Annales rerum flandricarum.*

5 Sanderus, *Flandria illustrata.*

6 Azevedo, *Chronique de Malines.*

Digitized by Google

la foire, acheta, d'un seul coup, toutes les denrées qui s'y trouvaient, pour faire parade de son opulence [1]. Dix ans après la date mentionnée tout-à l'heure, « les seuls orfèvres de Bruges étaient si nombreux qu'ils pouvaient marcher en corps de bataille sous leurs propres drapeaux [2]. » Plus d'un siècle et demi auparavant, la prospérité devait y être fort grande : le luxe des dames étonna la reine de France, pendant la cérémonie où Philippe-le-Bel reçut le titre de comte. « J'avais cru, disait la princesse, être la seule reine présente dans ces lieux, mais je m'aperçois que Bruges en renferme plus de six cents [3]. » Les bourgeois de quarante-huit villes s'étant réunis à Tournay, en 1394, pour disputer le prix de l'arbalète, rendez-vous auquel se trouvèrent des Parisiens, ce furent ceux de Bruges qui déployèrent le plus grand luxe; ils étaient au nombre de dix, habillés tout en soie et en damas, et portant de magnifiques chaînes d'or. Leur ville brillait d'une telle splendeur, possédait tant de beaux édifices et de larges places, où circulait la multitude, où le soleil épanchait librement ses rayons, que, pendant le quinzième siècle, Enéas Sylvius la mettait parmi les trois plus belles du monde [4]. Les navires s'y rendaient en foule de tous les pays : cent bâtiments, et même davantage, entraient quelquefois dans le port de L'Écluse, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit tombante. Un canal unissait le port à la ville ; on y amenait donc les marchandises avec une grande facilité [5].

Voilà sur quel théâtre allait se déployer le génie de la première école flamande. Nul autre ne pouvait lui être aussi propice. Il devait y rencontrer l'appui, la fortune, les hommes de loisir, les goûts fastueux, qui permettent aux arts d'atteindre une vigueur inaccoutumée. L'orgueil même des bourgeois l'y appelait : quand le luxe matériel est parvenu à ses dernières limites, on ne saurait l'augmenter qu'en y ajoutant le luxe intellectuel. On recherche alors ces productions dont la valeur n'a, pour ainsi dire, point de bornes.

Un village du Limbourg, appartenant au duché de Gueldre, fut le lieu où naquirent les artistes supérieurs qui devaient féconder les germes encore stériles de la peinture néerlandaise. Eyck était le nom de ce hameau, nom peu agréable changé en celui d'Alden-Eyck, lorsque la petite ville de Maeseyck eut grandi dans le voisinage. Si cette dernière avait été leur berceau, ils se

1 D'Oultreman.

2 *La Gloire belgique*, par Le Mayeur.

3 Meyer. — Waagen, *Ueber Hubert und Johann Van Eyck.*

4 Grammaye *Antiquitates Flandriæ.*

5 La longueur du canal était de 22,500 mètres, ou quatre lieues et demie. On l'avait creusé à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle.

Digitized by Google

seraient fait appeler, suivant l'usage de l'époque, Hubert et Jean de Maeseyck, ou Van Maeseyck, pour employer la forme locale. On ne voit pas quel motif aurait pu les induire à garder une syllabe et à rejeter l'autre [1].

Hubert vint au monde en 1366. Quel fut son maître? on l'ignore. [2]. Les peintres n'étant alors regardés que comme des manœuvres, on ne prenait pas note de leurs actions; leur naissance, leurs idées, leurs joies, leurs malheurs, on ne s'en souciait guère; on payait leur travail et on les oubliait. Hubert était agé de vingt ans, lorsque le sort lui octroya un frère, un ami et un disciple. Jean Van Eyck étudia sous lui dans la maison paternelle et tint probablement le crayon dès son enfance [3]. L'amour du beau semble

[1] Le baron de Keverberg a émis le premier cette opinion que Johanna Schoppenhauer et Waagen trouvent fort plausible.

(Nous nous permettrons de soumettre sur ce point une observation à l'auteur. Le nom ou surnom de Van Eyck ne pourrait-il dériver de Maeseyck tout aussi bien que d'Alden Eyck? Maeseyck peut se traduire en quelque sorte par Eyck-sur-Meuse. Serait-il extraordinaire que dans le langage populaire des Maeseyckois, Eyck-sur-Meuse fût devenu tout simplement Eyck, comme Aix-la-Chapelle, Bar-sur-Aube, Châlons-sur-Saône, Francfort sur le Mein ou sur l'Oder, deviennent Aix, Bar, Châlons et Francfort? Rien de moins rare que ces abréviations des noms de villes. C'est ainsi que dans la bouche des habitans du lieu, s'Graven Haag (La Haye-le-Comte) s'est changé en den Haag (la Haie), s'Hertogen Bosch (Bois-le-duc) en den Bosch (le Bois), Dordrecht en Dort, Dendermonde en Termonde etc. Ajoutant suivant l'usage des artistes du tems le nom de leur ville à leur prénom, les deux célèbres peintres belges pourraient ainsi, avant d'avoir adopté la dénomination d'Hubert et Jean de Bruges, s'être assez naturellement appelés Hubert et Jean d'Eyck du nom même de la ville de Maes-Eyck. *Note de la Revue Nationale.*

[2] Descamps le fait instruire par son père; c'est une pure hypothèse que rien ne justifie. L'allégation peut être vraie, mais aucun document ne le prouve.

[3] Sandrart fixe arbitrairement la naissance de Jean Van Eyck a l'année 1370 et Descamps adopte cette erreur. Waagen la réfute d'une manière victorieuse « Je suis convaincu, dit-il, pour plusieurs motifs, qu'il a vu le jour bien après cette date. Karel Van Mander rapporte dans un endroit que Jean Van Eyck fut le disciple d'Hubert, *qui était plus âgé que lui d'un bon nombre d'années* (werd discipel van zijnen broeder Hubertus, die merkelijk meerder jaren, dan hij, bereikte); parlant ensuite d'un volet de l'*Agneau mystique*, où sont représentés les deux frères, il nous apprend que l'aîné paraissait très vieux relativement au cadet (en de beide gebroeders Joannes en Hubertus daar tegen over, den laatstgenoemden, om zijne meerdere jaren, ter rechterhand van zijnen broeder, en ook ouder dan dezen verbeeld) Ce panneau se trouve maintenant à Berlin : Johanna Schopenhauer, qui l'a vu, confirme les assertions de Van Mander : Hubert, suivant elle paraît un vieillard,

Digitized by Google

d'ailleurs avoir distingué toute cette famille : leur sœur Marguerite obtint par ses ouvrages une brillante réputation. Éprise de son art, pleine du fier enthousiasme, auquel le talent doit sa puissance, et qui le console au milieu de la douleur, quand celle-ci n'en éteint pas la flamme divine, elle secoua le joug des penchants vulgaires. Pour que rien ne troublât son cœur et sa pensée, ne détournât son regard des formes sublimes qui lui apparaissaient, elle voulut demeurer vierge; comme les saintes du moyen-âge faisaient vœu de chasteté, dans l'espoir de plaire au céleste époux, elle n'eut de maître que son génie et d'aspiration que vers l'idéal. Son art fut une espèce de cloître, où elle s'enferma, où elle chercha la solitude et le recueillement, où elle mourut de cette douce mort qui achève une tranquille existence.

Quoique l'on n'ait point de détails sur leurs parents, tout prouve qu'ils jouissaient de quelque fortune. L'instruction donnée à leur petite famille ne permet pas de croire qu'ils trainassent leurs jours dans la misère. Leur second fils avait une science peu commune de leur temps. Barthélémy Facius le loue d'avoir étudié soigneusement la géométrie, les livres de Pline et des autres anciens [1]. Il savait en outre le peu de chimie alors connue et l'art de distiller. La composition très souvent profonde de ses tableaux, ses découvertes de plusieurs genres montrent qu'il avait l'habitude de réfléchir. Non-seulement il avait reçu la plus belle éducation, mais il ajouta ses propres vues à l'enseignement de ses instituteurs. Son âme ne fut pas un champ de glace, champ stérile où vient expirer la lumière ; elle se féconda sous le rayon qui la touchait : un suave printemps naquit de cette double influence.

Il révéla dès son bas âge beaucoup de pénétration et de sagacité. Il y joignait un excellent caractère, une élégance naturelle de gestes et de tournure,

tandis que Jean a l'air d'un homme de trente-cinq à trente-huit ans. Les gravures de ces deux portraits suggèrent la même opinion. Celui que Jean nous a laissé de sa femme prouve qu'en 1439 elle avait 33 ans. Or, si le peintre était né en 1370, il aurait eu alors l'âge tout à fait disproportionné de 69 ans. D'une autre part, les plus anciens tableaux que l'on connaisse de lui, portent la date de 1420. Ne serait-il pas bizarre qu'il ne nous restât aucun ouvrage de son pinceau exécuté avant sa cinquantième année ? « Ces arguments que nous abrégeons nous semblent péremptoires. Mais Johanna Schopenhauer et Waagen donnent à Jean vingt-cinq années de moins qu'a son frère : quand le premier inventa la peinture à l'huile en 1410, il n'aurait eu, selon cette hypothèse, que 19 ans. Nous aimons mieux réduire la différence à vingt ans le jeune Van Eyck aurait alors eu vingt-quatre ans, lorsqu'il fit sa découverte —Voyez plus loin ce que nous disons dans le texte même.

[1] *De viris illustribus*; cet ouvrage, composé en 1456, ne fut imprimé qu'en 1745 à Florence.

Digitized by Google

un goût décidé pour les arts. Hubert se fit sans doute une joie d'instruire un pareil élève, et celui-ci l'aima, le respecta toujours avec une sorte de vénération filiale. Ils peignirent ensemble jusqu'à la mort d'Hubert ; plusieurs tableaux de Jean, où il a tracé l'image de ce guide chéri, le soin même de l'exécution et le sentiment qui l'anime, témoignent encore aujourd'hui de son affectueuse reconnaissance. Marguerite travaillait près d'eux, soit à orner des manuscrits, soit à répandre sur des panneaux la grâce de son cœur. Il eût été doux de les voir ainsi réunis, pendant un beau jour d'automne. Contemplé en imagination, ce groupe pieux et méditatif nous explique d'avance l'intime poésie que l'on admire dans les ouvrages de l'époque.

Mais si l'on ne connaît pas le nom de l'artiste qui forma Hubert et vint, comme les beaux anges du quinzième siècle, sous le toit paisible des Van Eyck, on sait quel point du ciel abandonna l'étoile voyageuse qui s'arrêta, plus brillante que jamais, sur la demeure de ces nouveaux élus. Toutes nos recherches ne nous ont point fait découvrir en Belgique les ébauches premières, qui ont pu conduire au style de la peinture immortalisé par l'école de Bruges. Des essais peu remarquables, des badigeonnages historiés, des miniatures sans caractère spécial, un tableau disparu, trois autres que ne distingue aucun mérite transcendant et, pour ainsi dire prophétique [1], sont les seuls ouvrages qui aient précédé la fin du quatorzième siècle. Il y a un abîme entre les créations des frères Van Eyck et ces tentatives imparfaites. Or, les beaux-arts ne procèdent pas à la manière des jongleurs, n'exécutent pas de saut périlleux : ils ont une marche suivie et continue. Les productions intermédiaires que l'on ne trouve point dans les Pays-Bas, on les trouve d'ailleurs en Allemagne, sur les bords du Rhin. En 1370, maître Wilhelm ou Guillaume s'établit à Cologne : il était né au hameau de Herle, près de la ville. Dix ans plus tard il avait déjà une réputation éclatante et passait pour le meilleur peintre de l'empire germanique. Il forma un élève d'un talent admirable, Stephan ou Étienne : celui-ci exécute, en 1410, la fameuse adoration des Mages, où brillent les qualités suprêmes de ce noble style. Charmante vision de la beauté pure et sainte, de la beauté chrétienne par excellence, un moment aperçue à travers les brumes du Nord ! On dirait que le ciel s'entrouvrit aux yeux de l'artiste et lui laissa voir dans ses pro-

[1] Ces trois tableaux sont le Calvaire de 1363, acheté à Utrecht par M. Van Ertborn et qui se trouve dans le musée d'Anvers ; un panneau du même musée, peint à la colle et ayant pour sujet la fête du serment des archers d'Anvers ; un autre panneau de l'église St.-Sauveur, à Bruges, que personne n'a vu ou du moins apprécié. Nous le décrirons plus loin pour la première fois.

Digitized by Google

fondeurs la cohorte angélique des divines fiancées. Il leur donna sur ses panneaux toutes les grâces de l'âme et toutes celles du corps : une gaieté douce, un frais sourire, presque imperceptible, des chairs potelées, arrondies, blanches et virginales, expriment en elles la paix du cœur. Les nuances, les lignes, les attitudes, les figures, les chevelures mêmes épaisses, lustrées, ondoyantes respirent le charme d'une vie harmonieuse. Jamais la piété n'a revêtu des formes plus enchanteresses : nul prédication ne vaut un regard de ces yeux candides, ces bouches muettes ont plus d'éloquence, persuadent mieux que les docteurs de l'Église. Un fond d'or les environne comme une sorte de gloire. Leurs pieds sans tache ont pour appui une terre couverte de fleurs. Un trône avec son dais, une tapisserie, un monument resplendissent parfois derrière elles. La chaste élégance de leur costume aujoute une nouvelle séduction à leur infaillible prestige.[1]

Alden-Eyck est peu éloigné de Cologne ; il n'est pas non plus fort distant de Maestricht, et ces deux villes jouissaient, dès le treizième siècle, d'une grande renommée en fait de beaux-arts. Hubert n'avait que quatre ans, à l'époque où Guillaume vint se fixer dans la première, et sans doute offrir au public un talent déjà mûr. Son école et le petit Van Eyck grandirent à la fois ; lorsque le jeune homme put donner des preuves de mérite, le style de Guillaume régnait sur tout le pays et avait obtenu un succès général. Peut-on admettre, avec la moindre apparence de raison, que l'influence de ce maître célèbre n'atteignit pas le novice habile, mais encore inexpérimenté? Il est donc vraisemblable qu'il imita d'abord sa manière, qu'il erra quelques années dans le jardin merveilleux de l'idéal. Il eut toujours des souvenirs de ce paradis primitif : un rayon, qui s'en est échappé, illumine les vierges du tableau de Gand. Si nous avions pu étudier à Vienne les seules productions qu'il ait peintes sans l'aide de son frère, nous apprécierions dans quelle mesure il se laissa modifier par le génie de Guillaume et d'Étienne.[2]

Quoi qu'il en soit, un jour vint où la maison paternelle ne lui suffit plus.

[1] Pour les peintres de Cologne, voyez : Fiorillo, *Geschichte der zeichnenden Künste in Deutschland und Niederlanden*, Goethe, *Kunstschätze am Rhein, Main und Neckar* ; un article de F. Schlegel, dans le deuxième volume de son *Europa*, et mon *Histoire de la peinture allemande*.

[2] Un petit tableau, qui est en ce moment à vendre chez un marchand de curiosités, rue de la Montagne-aux-Herbes-Potagères, n. 16, à Bruxelles, constate l'imitation des peintres de Cologne par les peintres néerlandais. Il représente la Vierge et son fils, exécutés sur fond d'or. Au bas du panneau se trouve une inscription flamande dont voici le sens : « Cette image a été faite d'après la célèbre Vierge de Cologne que Saint Luc a peinte. »

Digitized by Google

Peut-être avait-il conduit son père et sa mère au champ du dernier sommeil. peut-être vendait-il mal ses tableaux dans le Limbourg et la renommée de Bruges fut-elle comme une trompette qui l'attira vers l'Occident. Pour un motif ou pour l'autre, ou pour tous deux ensemble, il quitta son pays natal. La distance fut bientôt parcourue: les frères et la sœur virent se déployer devant eux la métropole commerciale des régions du Nord.

Ils trouvèrent dans ce second domicile plusieurs avantages. Non-seulement ils se défirent mieux de leurs panneaux historiés, non seulement la présence d'une population active, riche et nombreuse les stimula, mais l'aspect de la ville, de la foule qui s'entre-heurtait au milieu des rues, des places, des promenades et des carrefours excita leur verve par lui même et flatta leur imagination. C'était une résidence agréable et pittoresque. Des portes gothiques avec des tourelles en trompe, de hautes églises, de brillantes chappelles, des canaux où se pressaient les navires immobiles, que des centaines de ponts enjambaient, où les maisons reflétaient leurs vitrages multipliés leurs sculptures, leurs cabinets suspendus, les grandes fenêtres de leurs oratoires, la halle couronnée de son beffroi gigantesque, composaient à n'en pas douter, un ensemble radieux, magnifique, inspirateur. Le long des quais, des monuments, ondoyait une multitude bariolée. L'Anglais aux cheveux roux, les blonds négociants de l'Allemagne, l'Espagnol cuivré, le nègre d'Afrique, l'italien, l'Arabe; les Tures de Smyrne et de Judée, les hommes des nations les plus diverses et les plus lointaines se mêlaient et circulaient parmi les habitants. Ils offrirent à nos voyageurs de précieux modèles qu'ils copièrent avec soin, dans leurs tableaux des rois-mages entr'autres.

Une fois qu'ils eurent choisi une demeure, ils purent travailler sans encombre. La ville ne renfermait point d'artistes célèbres : quelques enlumineurs seulement y ornaient les manuscrits [1] ; des peintres vulgaires y ébau-

[1] On doit, en effet, supposer qu'il y avait à Bruges, comme dans les autres villes des miniaturistes et rubricateurs; mais nulle école spéciale n'y florissait. On n'a pas du moins trouvé, jusqu'à présent, de manuscrits ni des textes qui donnent lieu de le penser. Un volume que cite Mont-faucon (Tome II, page 65) a long-temps faire croire que, dans l'année 1371, un certain Jean de Bruges remplissait en France, près de Charles V, les fonctions de peintre de la cour. Les enluminures qu'il renferme passaient pour être dues à cet artiste. L'ouvrage orne la bibliothèque royale de Paris. Au commencement, on voit le scribe offrant son livre à un personnage assis sous un dais ; l'inscription suivante qui accompagne ce dessin a été cause de l'erreur : *Anno Domini millesimo trecentesimo septuagesimo primo istud opus pictum fuit, ad præceptum ac honorem illustris principis Caroli, regis Franciæ, ætatis suæ vicesimo quinto, et regnisui octavo. Et Johannes*

Digitized by Google

chaient un petit nombre de scènes religieuses. Un de ses tableaux primitifs subsiste encore dans la chambre des marguilliers, à l'église St-Sauveur. Il représente Jésus sur la croix : ses teintes en sont pâles, comme celles de tous les ouvrages à la gomme et à l'eau d'œuf. Le Rédempteur n'est pas mal dessiné, même sous le rapport anatomique. Trois anges verts recueillent le sang que laissent échapper ses blessures. A gauche, deux saintes femmes et saint Jean soutiennent Marie qui tombe en défaillance. La tête de la Vierge est régulière et ne manque pas de beauté. A droite nous apparaissent quatre hommes : l'un d'eux, portant une dalmatique, montre la victime au reste du groupe, en disant : « *Vere Dei Filius erat iste.* » Ces mots sont écrits sur le fond d'or gauffré, où se détachent les personnages. Du même côté, on voit dans une niche sainte Barbe avec sa tourelle et des cheveux crépés, qui s'élargissent en éventail. A l'autre bout du panneau, sainte Catherine occupe également une niche ; une roue charge une de ses mains, un glaive arme l'autre, et elle foule un roi sous ses pieds. Ce morceau n'a pas, à beaucoup près, le fini des Van Eyck. Les chairs sont très blêmes, les doigts effilés outre mesure et d'un mauvais dessin. L'homme qui a exécuté cette page ne pouvait être un concurrent pour les deux frères [1]. Ils ne se virent donc point en butte à la jalousie, à de lâches intrigues : une paix profonde les environna ; ils occupèrent seuls tout le domaine de l'art et furent les princes de la peinture ; merveilleuse situation qui double les forces du génie !

On pourrait s'amuser à reconstruire par la pensée l'intérieur du logis où ils vivaient. En cherchant quelle forme de maison, quelle espèce de mobilier ils ont le plus souvent reproduits, on saurait d'une manière presque infaillible quels étaient ceux qui frappaient habituellement leurs regards. Je ne me suis pas livré moi-même à cet examen, par de bonnes raisons : toutefois il

de Brugis, pictor regis prædicti, fecit hanc picturam propriâ sud manu. Mais l'abbé Rive, dans *La Chasse aux bibliographes et antiquaires mal avisés,* prouve que cette inscription est d'une date plus récente que le volume et exprime un fait imaginaire. On lit au-dessous une pièce de 22 vers français, copiée par le père Lelong et d'où il résulte que l'ouvrage a été écrit pour maître *Jehan Vandetar, servant du roi.* Le peintre y raconte qu'il y a été bien des fois trempé par la pluie, lorsqu'il cheminait soir et matin dans les rues, en allant chez son patron ou en quittant sa demeure. Ce trait ne conviendrait guère à un enlumineur de la cour. Voyez le *Messager des sciences et des arts,* année 1825, page 158 et 159

[1] Personne, jusqu'à présent, n'a eu connaissance de cette œuvre importante pour les origines de l'art dans les Pays-Bas : je suis le premier qui la cite et la décrit. Elle a de grands rapports avec le tableau de la collection Van Ertborn, qui figure le même sujet et date de l'année 1363, comme le témoigne l'inscription placée au bas.

Digitized by Google

m'est permis de dire que l'on remarque dans les salles, dans les ameublements dont leur pinceau fidèle traçait l'image, une propreté, une coquetterie, une poétique élégance qui révèlent les soins d'une femme et sont dus vraisemblablement aux efforts de Marguerite. Ils nous mettent sous les yeux des chambres pittoresques, avec un lit régulièrement drapé, que couronne un dais pompeux et qu'enveloppent de brillantes *custodes*; des poutrelles vernies rayent le plafond, une mosaïque de carreaux forme le sol; des vitres nombreuses, maintenues par un châssis de plomb, étoilent les fenêtres, qui sont munies de volets articulés, où rayonnent des clous métalliques. Un fauteuil en bois sculpté se dresse près du chevet, un prie-dieu dans le même goût orne le devant de la salle. Une petite fontaine de cuivre, luisante comme de l'or, y darde ses minces filets que reçoit une vasque très simple, ou des fleurs s'épanouissent au milieu d'une jardinière, qui n'est autre chose qu'un pot flamand. Tout respire l'aisance, l'ordre et le bien-être.

Mais s'ils ne rencontraient point d'obstacles au-dehors, les frères laborieux en trouvaient un grand nombre dans l'imperfection des moyens employés jusqu'alors par les artistes. Ces moyens étaient réellement très-bornés : on délayait les couleurs dans de l'eau, où on avait fait dissoudre soit de la gomme de cerisier, soit de la gomme de prunier ; puis on les appliquait sur des panneaux, qui avaient reçu une *impression* à la colle. Le vermillon, la céruse et le carmin, ne se mêlant pas à la gomme, étaient seuls broyés avec du blanc d'œuf. On étendait pardessus la peinture un vernis composé de gomme arabique et d'huile de lin bouillies ensemble [1]. La colle de parchemin servait en outre à fixer les ors [2]. Mais ce genre de peinture était peu solide : les couleurs restaient pâles, et quoique les artistes de Cologne en eussent augmenté l'éclat [3], elles ne pouvaient soutenir la comparaison avec les teintes des objets naturels. On faisait aussi usage de l'huile de lin ; les nuances étaient alors plus brillantes; malheureusement ce procédé

[1] Ce vernis à l'huile dont les couleurs se sont pénétrées explique pourquoi des tableaux peints à la gomme trompent souvent les chimistes, sans tromper les connaisseurs.

[2] Les artistes ne peignaient donc pas à la colle. Van Mander emploie mal à propos ce terme et a induit en erreur tous les historiens de l'art. La colle ne servait pas à délayer les couleurs, Theophilus Presbyter ne lui assigne pas une seule fois cet usage. Le *Guide de la peinture*, si heureusement découvert en Grèce par M. Didron, ne le mentionne que dans un chapitre: encore, dit-il, de la mêler avec de l'eau-forte et de la cire blanche. Les orientaux connaissaient, du reste, un plus grand nombre de procédés que les Occidentaux.

[3] L'artiste inconnu qui a exécuté le *Serment du jeu de l'arbalète*, tableau à la détrempe ornant le musée d'Anvers, ne leur était pas inférieur sous ce rapport.

Digitized by Google

exigeait une patience à toute épreuve, car chaque fois qu'on avait appliqué une couleur, on ne pouvait en superposer une autre, si la première n'était pas séchée ; ce qui devenait d'une lenteur fastidieuse et eût glacé le plus ardent génie. Encore fallait-il que l'on pût exposer l'ouvrage aux rayons du soleil [1]. Puis les fonds d'or qui luisaient derrière les personnages groupés ou séparés, les nimbes métalliques environnant les têtes, semblaient découper les figures, leur communiquaient la raideur de la pierre et fatiguaient les yeux de leur pompe inintelligente, monotone, sans proportion avec le coloris [2]. Les deux artistes, mais surtout Jean, luttaient pleins d'impatience contre ces difficultés. Elles ne les empêchèrent pas néanmoins de déployer le rare talent qu'ils devaient à la nature. Ils peignirent, selon la vieille méthode, une foule d'ouvrages, qui excitèrent l'admiration et dans le pays même, et dans tous les royaumes où ils furent transportés. Il est donc présumable qu'un certain nombre de tableaux, qui passent pour avoir été faits à Cologne, sont des produits de leurs mains. On obtiendrait de curieux, d'importants résultats, si on exécutait des recherches, en ne perdant point de vue cette idée. Le génie des Van Eyck était un don naturel, qui précéda l'invention de la peinture à l'huile, et se révéla dès qu'ils touchèrent des crayons [3].

[1] Omnia genera colorum eodem genere olei teri et poni possunt in opere ligneo, in his tantum rebus quæ sole siccari possunt, quia quotiescumque u num colorem imposueris, alterum ei superponere non potes, ni prior exsiccetur, quod in imaginibus diuturnum et tædiosum nimis est. THEOPHILUS PRESBYTER, *Diversarum artium schedulæ*, c. XXVII. Voyez aussi un fragment d'Éraclius, dans l'ouvrage de Raspe inutilé: *A critical essay on oil-painting.*

[2] Les anciens connaissaient les fonds d'or, mais l'usage ne s'en répandit et ne devint très général que pendant l'époque intermédiaire, parmi les peintres grecs et occidentaux. « Il existe au musée du Louvre six fragments de peinture murale sur fond d'or, trouvées en 1740 dans les fouilles du couvent dit *des Mendiants*, près du temple de la Paix, à Rome, et données par M. d'Agincourt. Un septième fragment, dont la provenance est inconnue, représente la partie supérieure d'un centaure, également sur un fond d'or. Le style de celui-ci annonce une belle époque. » LETRONNE, *Lettre d'un antiquaire à un artiste sur l'emploi de la peinture historique murale* ; Paris, 1836.

[3] Le texte de Karel Van Mander est positif, et n'admet pas le plus léger doute: « Verkoos Joannes die stad *Brugge* tot zijne wooning, en schilderde 'er veele stukken met lijm en eiwit op panneelen, die den roem zijner kunst in verscheiden landen, werwaard zijne werken gebragt werden, niet spaarzaam verspreidden. » Les expressions de Vasari sont également concluantes: « Avvenne in questi tempi che esercitandosi in essa in Fiandra Giovanni da Bruggia pittore molto stimato in que' paesi perla buona pratica, che égli in quel mestiero aveva

Digitized by Google

Cependant tous les artistes de l'Europe étaient las comme eux d'avoir à leur disposition de si faibles ressources. Tous ambitionnaient un nouveau procédé, qui leur permit d'obtenir plus d'éclat et de morbidesse, qui rendit leurs lignes plus fermes, leurs couleurs plus attrayantes, qui donnât moyen de les fondre harmonieusement, de ne pas les appliquer à la pointe du pinceau, car c'était ainsi que l'on travaillait. Un grand nombre avaient fait des expériences inutiles: Baldovinnetti et Pesello multiplièrent leurs efforts, avec une obstination glorieuse, mais ne réussirent pas mieux que les autres. Ils voulaient augmenter non-seulement la splendeur, mais encore la solidité des images. Les peintres italiens s'étaient même réunis pour traiter cette question. Ailleurs, le désir n'était pas moins vif: en Espagne, en France, au-delà du Rhin, tous ceux qui reproduisaient la face humaine aspiraient à voir s'opérer dans la technique de l'art de grandes améliorations [1]. L'honneur d'en reculer matériellement les bornes était réservé au pays pratique par excellence.

Jean, comme on le pense bien, s'occupait d'autant plus de la réforme universellement désirée, qu'il savait la chimie. Un jour, ayant terminé un panneau, qui lui avait demandé beaucoup de temps et de soins, mais dont il était d'ailleurs satisfait, il le vernit et l'exposa au soleil. Soit que la chaleur fût très grande, ou que les ais fussent mal joints, ou qu'il eût mal choisi le moment, les planches se désunirent et de larges crevasses sillonnèrent le tableau. Van Eyck, dans son chagrin, résolut de prévenir un second accident de la même espèce. La détrempe lui répugnait déjà ; ce fut le tour du vernis qu'on employait alors. Appelant à son aide les connaissances dont il était pourvu, il chercha s'il ne pourrait point composer un nouvel enduit, qui sécherait à l'ombre. Il essaya de plusieurs substances, pures ou mélangées. Il trouva que l'huile de lin et l'huile de noix perdaient le plus promptement leur humidité, surtout quand on les avait fait bouillir. Il y ajouta des essences, qui, par leur évaporation, accélérèrent encore ce résultat. Mais c'est le propre des âmes fortes de rêver toujours le mieux. Il poursuivit donc ses tentatives et eut la joie d'agrandir sa découverte. Il observa que les couleurs se délayaient très bien dans l'amalgame composé par lui qu'elles en recevaient un éclat extraordinaire, s'étendaient, se maniaient plus facilement et bravaient d'ailleurs les atteintes de l'eau : le vernis même cessait d'être utile. Quelques épreuves lui donnèrent la certitude qu'il ne se trompait point; il exécuta d'abord de petits ouvrages, puis de plus grands et finit par jouir de son secret dans toute sa plénitude. Grâce à lui, un procédé tellement vicieux

acquistata con le fatiche de suoi studii, e con la fréquente imaginazione che del continuo aveva di arrichire l'arte del dipignere, avvenne, dico, etc. »

[1] Vasari, *Vita d'Antonnello da Messina.*

Digitized by Google

qu'on n'en faisait point usage était devenu un moyen admirable, unissant la promptitude à l'excellence [1].

On était alors en 1410. Jean Van Eyck parcourait sa vingt-cinquième année: à cet âge, l'esprit possède une grande force et y joint une souveraine indépendance. L'habitude ne l'a pas engourdi, ne l'a pas plongé dans un sommeil funeste; au moindre obstacle, il se cabre et s'impatiente. Les hommes supérieurs conçoivent presque toutes leurs idées fondamentales entre dix-huit et vingt-cinq ans: ils passent le reste de leur existence à les approfondir, à les mettre en œuvre, à les répandre autour d'eux et à former des adeptes. C'est au printemps que se nouent les fruits dont l'automne voit rougir la pulpe.

La découverte de ce jeune peintre excita bientôt une surprise générale. On transporta de ses panneaux en France, en Allemagne, en Italie, et, dans la disposition où se trouvaient alors les artistes, ces ouvrages produisirent un effet merveilleux. Les frères avaient d'ailleurs gardé habilement leur secret; ils se renfermaient dans leur atelier, de manière à ce que personne ne fût témoin de leur travail. Une sorte de mystère les enveloppait donc, eux et leur invention. Les princes recherchaient leurs tableaux. Le duc d'Urbin, Frédéric II, fit l'acquisition d'un de ces chefs-d'œuvre, qui représentait une salle de bain; Laurent de Médicis acheta un St-Jérôme et d'autres pièces. Des marchands florentins envoyèrent de la Néerlande au roi de Naples, Alphonse 1er, un grand panneau où se pressaient de nombreuses figures: tous les habitants du pays voulurent voir ce prodige. Les hommes du métier s'attroupaient devant les brillantes images; ils les flairaient et s'étonnaient de leur vive odeur; puis, rentrés chez eux, beaucoup essayaient d'obtenir les mêmes résultats: vains efforts qui échouaient l'un après l'autre [2]!

Mais, si le procédé lui-même éveillait l'admiration, l'usage qu'en faisaient

[1] Karel Van Mander.—Vasari, *loco citato*. MM. L. de Bast et Cornelissen ont voulu ravir à Jean van Eyck la gloire de cette découverte pour la transporter à Hubert: nous refuterons plus loin leurs arguments, qui sont d'une extrême faiblesse. On a même voulu en dépouiller les deux frères: Lessing parut avoir cette intention, lorsqu'il publia le traité: *Von Alter der Oelmalerei* (Braunscheig, 1774); Raspe marcha sur ses traces dans le livre, qui a pour titre: *An Essay on Oil-painting*. Beaucoup d'auteurs, que nous ne citerons point, prirent part à ce débat. Émeric David, Waagen et dernièrement M. Marie Guichard, dans la nouvelle édition de Théophile, me semblent avoir résolu le problème. Toutefois, leur solution n'est pas aussi originale qu'on pourrait le croire: si on avait bien lu l'ouvrage de Lessing, on l'aurait trouvée tout entière dans le cinquième paragraphe, pag. 26 et suivantes.

[2] Vasari, *Vita d'Antonello da Messina*. — Karel Van Mander.

Digitized by Google

les deux peintres n'excitait pas moins d'enthousiasme. Au raide éclat des fonds d'or ils substituaient des perspectives pleines d'illusion. La nature s'y réfléchissait avec une telle vigueur que son image l'éclipsait elle-même. Ici l'on voyait une campagne, où se dressent de plantureuses collines, vêtues d'herbe et de mousses couronnées tantôt de feuillages épais, tantôt de constructions féodales : un chemin y passe entre des rocs nus, mais doux à l'œil et finement exécutés; une rivière coule au milieu du paysage, sereine, limpide, bordée de fleurs; quelque ville gothique apparaît dans le lointain et perce de ses clochers le velours bleu du ciel. L'artiste poussait l'exactitude jusqu'à rendre les sentiers presque invisibles qui traversent les champs, et longent ou coupent les voies plus fréquentées. Sur d'autres panneaux se déroulaient de magnifiques intérieurs, soit une église romane aux lourdes colonnes, étalant la broderie de ses chapiteaux, les cintres purement accusés de ses voûtes et l'ombre mystérieuse de ses grandes nefs [1]; soit une cathédrale en arc pointu, légère, svelte, diaphane, groupant ses minces colonnettes, ouvrant ses larges fenêtres, épanouissant l'orbe de ses rosaces, effilant ses ogives téméraires et laissant tomber de ses vitraux un jour mélancolique [2] ; soit une chambre opulente, qui fait rêver le bien-être, assoupit la lumière et verse dans l'âme du spectateur une profonde paix. Si la chimie avait rendu un service éminent au jeune Van Eyck, ses connaissances géométriques lui en rendaient un second : créateur pour la deuxième fois, il trouvait les principes et révélait la magie de la perspective. Chose frappante et qui montre comme à une époque donnée, le flux de la civilisation pousse tous les esprits vers les mêmes plages ! le désir, la nécessité de rendre les effets du lointain préoccupaient alors de nombreuses intelligences. Pietro della Francesca [3], Paolo Uccello [4], Léon Baptiste Alberti [5], contemporains des Van Eyck, songeaient à les reproduire et cherchaient une voie pour atteindre ce but. Vasari loue les perspectives au crayon du premier : il cite du deuxième une hutte vue à distance, qui excita vivement l'attention, parce qu'elle était dessinée d'après

[1] On admire une église de ce genre dans le tableau commandé par le chanoine George de Pala, qui se trouve à l'Académie de Bruges et dont le musée d'Anvers possède une reproduction.

[2] Voyez encore au musée d'Anvers l'église où sont peints les Sept Sacrements. Pierre Neefs et Steenwyck n'ont rien exécuté de plus parfait. Certains critiques attribuent cette production à Rogier de Bruges ; elle n'en montrerait pas moins avec quelle habileté cette école se servait de la perspective.

[3] Né en 1398, mort en 1484.

[4] Né en 1389, mort en 1472.

[5] Né en 1398, on ne connaît pas la date précise de sa mort : De Feller la place vers l'année 1480.

Digitized by Google

les lois de l'optique : mais il relève aussi dans leurs esquisses plusieurs fautes contre ces mêmes lois [1]. Ils traitèrent du reste le sujet par écrit, mais leurs opuscules n'obtinrent pas les honneurs de l'impresseion. Léon Baptiste Alberti composa trois livres sur la peinture, dont la plus ancienne édition parut à Bâle en 1540 [2]. Ils ne devancèrent point toutefois le grand penseur du Nord : deux d'entr'eux étaient à peine sortis de l'enfance, lorsqu'il abordait cette région inconnue ; Paolo Uccello lui-même avait quelques années de moins. La surprise extraordinaire que firent naître en Italie ses derniers plans, surprise attestée par Facius, auteur de l'époque [3], montre d'ailleurs qu'ils y semblaient totalement neufs. L'homme venait de conquérir l'étendue ; près de l'espace réel il pouvait déployer des espaces imaginaires, des espaces sans bornes, et entraîner la rêverie dans l'immensité.

Mais cette découverte n'était pas simple : elle en renfermait deux autres, comme nous l'avons vu ; elle permit à Jean Van Eyck de créer le paysage et de retracer l'intérieur, soit des édifices religieux, soit des monuments civils et des demeures particulières.

Sur ses gazons, sur les plates-bandes de ses jardins, au milieu de ses fraîches campagnes, dans ses beaux vases de cuivre, il dessina des fleurs élégantes, vraies comme la nature, idéales comme la poésie. L'œillet, la pensée, la marguerite, la violette, le mélilot d'or s'épanouirent sous ses doigts ; le lys ouvrit ses blanches pétales pour décorer les *Annonciations*, les rosiers se chargèrent de touffes vermeilles pour couronner les groupes de l'*Agneau mystique* [4].

Entre les herbes, dans le feuillage de ces plantes gracieuses, Jean Van Eyck peignit des animaux de toute sorte ; la pie, le merle, le rouge-gorge, le chardonneret, le paon majestueux, la vive alouette, le lièvre, le lapin, le cerf gambadèrent, trottèrent, voltigèrent au milieu de ses points de vue. Les oiseaux de passage, emblèmes de l'espérance, y traversèrent l'azur du firmament, où le spectateur les suit d'un œil pensif. Les climats lointains fournirent même leur tribut à ces grandes solennités de la nature : la perruche frissonna entre les mains du Christ, sur les genoux de sa mère [5].

Ce n'était pas encore assez pour ce vaste génie. De même qu'il sentait la noblesse, la pureté des sujets chrétiens, il sentait le charme prosaïque des sujets vulgaires. Des hauteurs de l'inspiration il descendait peu à peu,

[1] Vasari, 1er. vol.
[2] Waagen, ouvrage cité.
[3] Son ouvrage : *De viris illustribus*, fut rédigé en 1456.
[4] Voyez, entr'autres preuves, le jardin qui orne le n. 253 au Louvre.
[5] Dans le tableau commandé par le chanoine de Pala.

Digitized by Google

comme un cygne qui reploie ses ailes, dans les vallées fécondes de l'existence commune. Enfant d'une région positive, il n'oubliait pas la vie habituelle. On admirait au quinzième siècle, chez un cardinal Octavien, un tableau de genre assez hardi : on y voyait de très belles femmes, sortant du bain et toutes nues, sauf un léger voile qui cachait leur sexe ; l'une d'elles, aperçue de face, était placée de manière que son dos se réfléchissait dans un miroir, en sorte qu'on la distiguait parfaitement des deux côtés. Une lanterne éclairait la pièce et semblait vraiment lumineuse ; on y remarquait une vieille femme en sueur, un chien qui lappait de l'eau. Une ouverture ménagée habilement laissait découvrir, dans les lueurs du soir, des montagnes, des bois, des villages, des forteresses, des hommes et des chevaux, si bien exécutés qu'ils paraissaient à une grande distance les uns des autres. Mais ce qu'on ne se lassait point d'examiner, c'était un miroir où tous ces objets se trouvaient réfléchis comme dans une glace véritable [1]. Jean avait ausssi fait un paysage, au milieu duquel des pêcheurs poursuivaient une loutre [2]. Même lorsqu'il ne traitait point de semblables données, lorsqu'il exécutait et vivifiait un épisode religieux, le détail de ses fonds tenaient beaucoup du genre. Les formes, les circonstances de la vie journalière y sont reproduites avec le plus grand soin. Ce fut comme une révélation de la poésie intime.

Une espèce de travail bien différent, où l'homme oublie le réel et s'aventure dans les campagnes sans bornes du monde abstrait, l'allégorie tenta le pinceau de Jean Van Eyck. Son ouvrage le plus étendu, la célèbre *Adoration de l'agneau mystique*, n'est qu'un vaste symbole. Il se fit un plaisir de le considérer, de l'exposer dans tous ses détails et dans toute sa profondeur. Les liens qui l'unissent à la Bible, à l'Évangile, aux questions religieuses et à la destinée humaine sont indiqués l'un après l'autre. Karel Van Mander parle d'un tableau où un jeune homme et une jeune fille se tendaient la main en signe d'alliance, et où la Fidélité les rapprochait pour les unir. Ces emblèmes devinrent très-fréquents dans la seconde moitié du seizième siècle [1]. Quoique ce chemin aride soit peu favorable aux arts qu'il détourne de leur vrai but, l'étonnant chercheur eut du moins la gloire de l'ouvrir.

La figure humaine avait jusqu'alors été reproduite d'une manière défectueuse, quand il s'agissait d'en peindre les caractères individuels. On dessinait bien les lignes générales, les formes communes à toute l'espèce, mais les variétés accablaient, mettaient en défaut l'inexpérience de l'artiste. Les

[1] Facius, *De viris illustribus* ; nous avons commenté le passage, en le traduisant.

[2] Anonyme de Morelli.

Digitized by Google

moyens étaient d'ailleurs si bornés qu'on ne pouvait rendre les tons infinis de la chair. Jean Van Eyck créa le portrait. Avec son procédé, il imita les nuances les plus vives, les teintes les plus légères, il dégrada subtilement les couleurs ; la perspective ne lui fut pas d'un moindre secours : il en appliqua les principes à la face de l'homme, il accusa d'une manière fort habile les divers plans qu'on y remarque, les saillies, les biais et les cavités ; sa pénétrante observation lui permit d'ailleurs de l'étudier sous tous les aspects, d'en saisir toutes les modifications. Ses panneaux, pleins d'une admirable exactitude, réfléchirent les traits des princes et des bourgeois, comme une source immobile, qui dort dans l'ombre et le silence, au milieu d'une antique forêt. Les paysages de ses fonds augmentent la similitude. Le chanoine De Pala, Philippe-le-Bon, Isabelle de Portugal, Nicolas de Maelbeke, Jean de Leeuw, Judocus Vydt, sa propre femme, son frère et lui-même brillent ainsi dans le miroir trouvé par son génie.

L'art du peintre verrier lui eut aussi des obligations. Jusqu'alors on coloriait le verre dans la masse et il fallait employer un morceau différent pour chaque teinte du vitrail. On multipliait donc les sinuosités du cadre métallique. Jean Van Eyck empêcha la matière colorante de pénétrer toute l'épaisseur du verre ; il sut l'arrêter, par un coup de feu dirigé à propos, avant qu'elle l'eut assombri d'outre en outre ; elle atteignait la surface, mais épargnait le fond. Il creusait ensuite la première, à l'émeril, jusqu'à la portion demeurée blanche : ce champ recevait un émail d'une autre nuance ou d'une autre couleur ; on obtenait de la sorte des fragments très-étendus, sans avoir besoin de recourir aux châssis de plomb [1]. Ces facilités nouvelles changèrent le goût et les habitudes des peintres verriers ; aux mosaïques transparentes de l'âge antérieur succédèrent les tableaux diaphanes, comme ceux de Cologne et de Sainte-Gudule. Le Limbourgeois fit une révolution complète.

Telles furent les découvertes de cet homme extraordinaire. La peinture à l'huile, la perspective, le paysage, les intérieurs, les animaux, les fleurs, les scènes de genre, l'allégorie, le portrait et l'art du verrier occupèrent tour à tour son esprit. Ces ressources et ces formes acquirent seulement alors une haute valeur : il les introduisit le premier dans le domaine absolu de l'art, où ne pénètrent ni la complaisance, ni les jugements relatifs. Il changea en vérités puissantes d'imparfaites ébauches, en méthodes vigoureuses d'inutiles moyens. Il a parcouru toutes les voies où ont marché plus tard les peintres flamands ; ceux-ci ont été des hommes spéciaux : l'un a

[1] Leviel, *Histoire de la peinture sur verre*; Alexandre Lenoir, *Nouvelles observations sur la peinture sur verre*. Paris, 1821.

Digitized by Google

colorié des paysages, l'autre des intérieurs, le troisième des tableaux de genre, des portraits, le dernier des fleurs, des animaux, des scènes religieuses; chacun a fait son choix, la division du travail a été appliquée à la peinture. Jean Van Eyck, leur maître et leur précurseur, n'a rien divisé; il a conduit de front les talents, les essais les moins pareils; il lança dans la carrière ce noble attelage, le stimula d'une façon égale et le tint réuni d'une main toujours ferme, toujours habile. En lui nous apparaît la synthèse de l'art des Pays-Bas; un rayon divin tombe de sa lumineuse couronne sur le front de tous ses héritiers. Ce qu'Homère fut pour la Grèce, il l'a été pour la Néerlande; les peintres flamands lui durent l'inspiration, comme les poètes antiques l'allaient chercher dans les récits de l'aveugle immortel. C'est une des plus grandes intelligences que Dieu ait armées de sa force créatrice; on peut même dire que, parmi les initiateurs de l'amour du beau, il n'en est pas un seul auquel des renseignements positifs et des preuves matérielles permettent d'attribuer un nombre égal de découvertes. Dans l'empire des beaux-arts, il règne donc, jusqu'à nouvel ordre sur le trône glorieux de l'invention.

Qui le croirait cependant ? Monté si haut, parvenu si loin, après avoir si fort agrandi l'horizon de la peinture, après avoir développé son talent au-delà de toutes les bornes connues, il se trouvait lui-même trop faible pour sa tâche! Plein de cette aspiration illimitée, qui emporte le génie dans les espaces, comme l'oiseau Roc emportait Sindbad le voyageur, il discernait au loin des régions splendides qu'il n'espérait pas atteindre: ses couleurs étaient sans doutes brillantes, ses lignes nettes, ses fonds charmants, son pinceau véridique, mais il ambitionnait, il rêvait bien autre chose ! Au fond de son intelligence rayonnaient de plus merveilleux tableaux : là, les formes paraissaient exquises, les teintes lumineuses comme dans la nature, les campagnes fraîches et vivantes ; le soleil portait un diadème de flamme, la rosée tremblait sur les feuilles, l'herbe croissait et verdoyait, les fleurs entr'ouvraient leurs douces corolles ou penchaient leurs têtes languissantes. Que devenaient les panneaux près de ces magiques visions ? Ils semblaient ternes, froids, insipides. L'artiste écrivait donc au bas de la peinture infidèle, sur le cadre même qui l'environnait : *Als ik kan*, *Comme je puis*, selon mes forces [1]. Mots

[1] Cette devise est écrite sur le petit tableau d'Anvers, sur le portrait qui représente la femme du peintre et orne le musée de Bruges, au bas de la tête du Christ placée dans le même lieu, peut-être encore sur d'autres panneaux que je n'ai point vus et où les critiques ne l'ont point signalée. Van Eyck l'a, au surplus, orthographiée d'une manière bizarre et s'est servi de lettres grecques dont il ne connaissait pas très bien la valeur, ce qui a rendu

Digitized by Google

touchants, devise noble et candide, où étaient exprimées la conscience ingénue du peintre et la grandeur qui lui faisait dominer ses propres ouvrages ! Signe d'une époque de foi, d'amour et de calme ! Souvenir d'un enthousiasme, qui remplissait le cœur de l'artiste et que bien peu d'hommes possèdent maintenant !

l'interprétation difficile. On y a d'abord cherché en vain une phrase hellénique. M. Mertens, le bibliothécaire d'Anvers, y reconnut le premier des termes flamands. M. Wappers, le grand peintre, arriva au même résultat. Passavant et Rathgeber ont adopté cette explication, mais sans y attacher d'importance. On a trouvé la même légende sur un tableau allemand de la galerie de Vienne, qui a pour signature. D. rFEI NING. 1449. Les imitateurs de Jean n'ignoraient donc point sa devise et s'en emparèrent comme de ses procédés.

Digitized by Google

ABÉLARD,

par M. Ch. de Rémusat. [1]

M. Charles de Rémusat, ancien ministre du premier mars, écrivain élégant et sobre à la fois, a conservé au sein de la politique active le goût passionné qui l'a dérigé de bonne heure vers les études philosophiques. Il est du petit nombre des hommes de lettres qui se plaisent encore à composer un volume. Accablé de travaux de toute espèce et suffisant à tous, livrant aux revues, ces recueils périodiques où son talent a pris naissance, des articles qui portent toujours l'empreinte de la méditation, en même temps qu'il veille aux intérêts du centre gauche dont il n'est pas le membre le moins influent, l'ancien collègue de M. Thiers semble se reposer de la fatigue des affaires dans la fatigue des recherches historiques, et encore est-ce sur une des plus obscures époques du ténébreux moyen-âge, le douzième siècle, sur la plus rebutante peut-être de toutes les sciences humaines, la scolastique que ses laborieux loisirs ont répandu la lumière. L'intention de M. de Rémusat n'était pas d'abord d'écrire simplement l'histoire de la vie et de la philosophie d'Abélard; il avait pensé à faire de ce personnage populaire

[1] Paris, 1845, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

le héros ou plutôt le prétexte d'un ouvrage « où la puissance de l'esprit, devenue supérieure à celle du caractère, serait mise en présence des fortes réalités du monde social, des épreuves de la destinée, des passions mêmes de l'âme.» C'est dans la préface d'où nous avons extrait cette phrase, que l'auteur fait comme l'aveu de son premier plan; mais à mesure qu'il a inscrit, connu son sujet, la fiction lui a semblé moins attachante que la réalité, l'imagination a fini par faire place à l'esprit de réflexion et de critique. Nous avons gagné à cette déviation de la pensée primitive une biographie précieuse d'Abélard, *jusqu'alors moins connu qu'il n'était célèbre,* et sous ce rapport, M. de Rémusat n'a pas rendu seulement service aux lettres; il a aussi achevé un travail qui était nécessaire à l'histoire des sciences, quoique peu de personnes eussent eu le courage de l'entreprendre, et dont les philosophes devront lui tenir compte. Mais laissons le parler lui-même:

« Après la première partie, qui renferme la vie d'Abélard et qui peut donner aussi une vue générale de son talent et de ses idées, il me restait à faire connaître ses écrits. A l'exception de quelques lettres sur ses malheurs, ils sont tous philosophiques ou théologiques : j'ai donc joint au livre premier un livre sur la philosophie, un livre sur la théologie d'Abélard. Cette partie de mon travail pour être la plus neuve, n'était pas la plus attrayante, et j'ignore si ce n'est point une témérité que d'avoir voulu rendre de l'intérêt à la science si longtemps décriée sous le nom désastreux de scolastique.

« . . . . . Il ne faut rien dissimuler, ce livre est très-sérieux. Nous ne nous sommes point arrêtés à la surface. Rassembler en passant quelques traits de la physionomie d'un homme et d'une époque, offrir de rares extraits, piquants par leur singularité, choisis à plaisir dans les débris d'une littérature à demi-barbare, aurait suffit peut-être pour donner à quelques pages un intérêt de curiosité. Ce n'était pas assez pour nous. Notre ambition a été de faire connaître, avec les ouvrages d'Abélard, le fond et les détails de ses doctrines, les procédés de son esprit, les formes de son style, d'éclairer ainsi, à sa lumière, toute une période encore obscure de la vie intellectuelle de la société française. Qu'on ne s'attende donc point à trouver seulement ici des fragments épars de philosophie ou de théologie; mais bien une philosophie, une théologie, chacune avec ses principes, sa méthode et son langage, chacune telle qu'un vieux passé l'a connue, admirée, célébrée, alors que l'*école* était pour nos aïeux ce que la *presse* est devenue pour leurs enfants. Au lieu de considérations générales sur l'esprit de notre philosophe, nous suivrons cet

Digitized by Google

esprit dans sa marche, nous le décrirons dans ses monuments. Ce ne sera pas une simple critique, mais, s'il est possible, une reproduction du génie d'un homme. Ce sera en même temps, si nos forces ne trahissent pas nos desseins, une introduction utile à l'étude de la scolastique, et par conséquent à l'histoire de l'esprit humain dans le moyen-âge. »

Ainsi, il y a deux parties bien distinctes dans l'ouvrage de M. de Rémusat, une histoire, et l'exposition ou plutôt la réédification d'une science; la vie du philosophe et sa philosophie. L'une embrasse presque les deux tiers du premier volume, le seul qui ait été publié jusqu'à présent; c'est ce que nous voudrions uniquement examiner quand même l'autre volume aurait paru. La biographie d'Abélard, telle que l'a tracée la plume distinguée de M. de Rémusat, forme déjà un ensemble complet, et que tous les esprits curieux des belles choses littéraires voudront connaître, tandis que les deux autres divisions du livre, la philosophie, la théologie d'Abélard, s'adressent à une classe beaucoup plus restreinte de lecteurs au nombre desquels celui qui écrit ces lignes, comme la plupart des lecteurs auxquels il s'adresse, ne sauraient sans présomption se compter.

Ce fut une existence étrange que celle d'Abélard, et le siècle qui lui servit de cadre, ne l'a pas été moins; existence où domine l'empire de l'intelligence pure, siècle où le spiritualisme chrétien commande à la société matérielle. Alors il n'y avait pour les âmes ambitieuses que deux choses possibles, de dominer par la force ou de dominer par l'esprit. Abélard prit le second parti qui était le plus élevé, puisque c'était l'esprit en définitive qui dirigeait la force dans l'ère des croisades, au milieu de laquelle il apparut. Né en 1079, dans un bourg de l'extrémité sud-est de la Bretagne, fils aîné d'un gentilhomme, et destiné à suivre la carrière des armes, le jeune Pierre (il n'avait pas encore reçu le surnom d'Abélard) renonce à son droit d'aînesse pour se dévouer à la science, quitte le toit paternel, et, chevalier errant de la philosophie, pour rappeler une expression de M. de Rémusat, à peine âgé de vingt ans, arrive à Paris où semble l'avoir attiré l'instinct de sa célébrité future. Paris se préparait déjà à devenir ce que cette grande métropole fut plus tard, l'Athènes moderne, le centre vers lequel rayonnaient toutes les intelligences.

Digitized by Google

Il y a des villes, dont la destinée est marquée dès leur berceau. L'Université n'existait pas encore ; aux écoles palatines fondées par Charlemagne, avaient succédé en France les écoles épiscopales; la plus célèbre et la plus fréquentée de toutes, avaient pris racine sur le terrain de l'antique Lutèce. On y accourait de tous les points de l'Ancienne Gaule, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie ; la population des èlèves y égalait celle de la ville même. Nous ne pouvons résister au désir de reproduire la description animée de la cité savante, telle que M. de Rémusat l'a tracée :

« Sur cette île fameuse, qui partage la seine au milieu de notre capitale, se concentraient toutes les grandes choses, la royauté, l'église, la justice, l'enseignement. Là, ces divers pouvoirs avaient leur principal siége. Deux ponts unissaient l'île aux deux bords du fleuve. Le grand-pont conduisait sur la rive droite, à ce quartier qu'entre ses deux antiques églises de saint Germain l'Auxerrois et de saint Gervais commençait à former le commerce, et qu'habitaient les marchands étrangers, attirés par l'importance et la renommée déjà considérable de la Lutèce gauloise. C'étaient eux qui devaient, confondus sous le nom d'une seule nation, le transmettre à une partie de cette ville nouvelle qui allait s'appeler le quartier des lombards. Vers la rive gauche, le petit-pont menait au pied de cette colline dont l'abbaye de sainte Geneviève couronnait le faîte, et sur le flanc de laquelle l'enseignement libre avait plus d'une fois dressé ses tentes. Les plaines voisines se couvraient peu à peu d'établissements pieux ou savants, destinés à une grande renommée, à l'est, la communauté de saint Victor venait d'être fondée, à l'ouest, la vieille abbaye de saint-Germain-des-Prés attestait, dans sa grandeur, le souvenir de ce saint évêque de Paris dont la mémoire le disputait à celle de saint Germain d'Auxerre ; car les deux plus anciens monuments de Paris sont dédiés au même nom. Là aussi, la jeunesse de la ville et ses écoliers, ses clercs qui n'étaient pas tous jeunes alors, venaient sur des prés, devenus des lieux historiques, chercher les exercices et les rudes jeux qui convenaient à la robuste nature des hommes de ce temps. Leur résidence était surtout dans le voisinage du Petit-Pont, et leur foule toujours croissante ne pouvant tenir dans l'île, s'était répandue sur le bord de la rivière, au pied de la colline, qui devait par eux s'appeler *le pays latin*, et opposer d'une rive à l'autre la ville de la science et à ville du commerce.

Dans la cité, vers la pointe occidentale de l'île, s'élevait le palais souvent habité, théâtre de leur puissance et surtout de ce pouvoir judiciaire qui y règne encore en leur nom, et qui alors même, exercé par leurs délégués, paraissait la plus populaire de leurs prérogatives et le signe reconnaissable

Digitized by Google

de leur souveraineté. Un jardin royal, comme on pouvait l'avoir en ce siècle, un lieu planté d'arbres entre le palais et le terre-plein où Henri IV a sa statue, s'ouvrait en certains jours comme promenade publique au peuple, à l'école, au clergé et à ce peu de nobles hommes qui se trouvaient à Paris. En face du palais, l'église de Notre Dame, monument assez imposant quoique bien inférieur à la basilique immense qui lui a succédé, rappelait à tous, dans sa beauté massive, la puissance de la religion qui l'avait élevée, et qui delà protégeait en les gouvernant les quinzes églises dont on ne voit plus les vestiges, environnant la métropole comme des gardes rangés autour de leur reine. Là, à l'ombre de ces églises et de la cathédrale, dans de sombres cloîtres, en de vastes salles, sur le gazon des préaux, circulait cette tribu consacrée, qui semblait vivre pour la foi et pour la science, et qui souvent ne s'animait que de la double passion du pouvoir ou de la dispute. A côté des prêtres, et sous leur surveillance, parfois inquiète, souvent impuissante, s'agitait, dans le monde des études sacrées et profanes, cette population de clercs à tous les degrés, de toutes les vocations, de toutes les origines, de toutes les contrées, qu'attirait la célébrité européenne de l'école de Paris...»

Quelles étaient ces études profanes et sacrées? Les premières consistaient dans la science de la dialectique, c'est-à-dire la philosophie proprement dite, qui comprenait une grande partie de ce que contient la logique d'Aristote : c'est là ce que l'on entend par la *Scolastique*. Presque toutes les connaissances profanes en ce temps-là étaient contenues dans ce que l'on appelait le *trivium*, c'est-à-dire la rhétorique, la grammaire, la dialectique ; le cercle entier en était renfermé dans le *quadrivium* où l'on enseignait l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Le nombre des auteurs qui, au douzième siècle, avaient échappé au naufrage de l'antiquité, était bien inférieur à celui qu'y vint ajouter le siècle de la renaissance; la littérature grecque n'était connue que par les commentateurs latins. Abélard, doué d'une aptitude merveilleuse, eut bientôt parcouru le champ des connaissances humaines. L'arithmétique seule le rebuta, c'était une science cabalistique, *fort suspecte*, dit M. de Rémusat, et non la science exacte, qui porte aujourd'hui ce nom. Si l'on excepte le droit auquel l'on croit qu'il était étranger, comme le Faust de Goethe, il avait dévoré le fruit du savoir humain, et comme lui, il voulut connaître même *la théologie*. Du reste les études profanes et les études sacrées se touchaient par tous les points. L'art des lettres, la phi-

Digitized by Google

losophie aboutissaient toujours au dogme, car la religion régnait en souveraine dans les âmes. Ce que l'on demandait à la science, c'était la preuve de la foi. De là cette ardeur pour la dispute qui alors s'exerçait dans les limites impérieuses de l'orthodoxie et qui, étendant de plus en plus les questions délicates et nombreuses que le christianisme souleva, devait conduire irrésistiblement à l'examen, pont redoutable jeté sur l'abîme du doute. Quand Abélard parut sur le théâtre de l'enseignement, deux systèmes fameux divisaient l'école. L'un s'est appelé *le nominalisme* : Jean Roscelin, chanoine de Compiègne, qui en était le propagateur soutenait que les noms abstraits ne représentaient point des réalités, des substances, et n'étaient que des produits ou des éléments du langage, des mots enfin. D'un autre coté, saint Anselme, plus tard archevêque de Cantorbéry, défendait à outrance la réalité de ce qu'exprimaient les termes abstraits généraux ou ce qu'on appelle *la réalité des universaux*; doctrine connue sous le nom de *réalisme*. Cette dispute a été la grande affaire de la science du moyen-âge. Gardons-nous de la trouver frivole : il y allait des plus graves questions de dogme, et c'est toujours quelque chose de sérieux et de grand qu'une querelle qui émeut les passions, qui agite les croyances. Le concile de Soissons qui en 1092 condamna le nominalisme, savait où il tendait, en le déclarant incompatible avec le dogme de la Trinité, « parce qu'en n'attribuant l'existence qu'aux individus, il annulait celle des trois personnes, ou les réalisait en trois essences individuelles, ce qui était admettre trois dieux. »

Abélard, soumis à cette décision des gardiens de la foi, avait senti les erreurs du nominalisme ; mais il trouva dans le chef de l'école de Paris, Guillaume de Champeaux, un défenseur outré du réalisme. Impatient d'entrer dans la vie où le sentiment de sa supériorité l'appelait, il osa combattre les excès de son système et le força à revenir sur ses pas. Dès ce jour, Abélard, proclamé maître par ses condisciples, devint chef d'école à son tour; et c'est lui en effet qui est le créateur d'une troisième doctrine, connue sous le nom de *conceptualisme*, doctrine que nous n'essaierons pas d'expliquer, nous contentant de dire, pour en faire comprendre la portée, qu'elle frayait un chemin étroit entre les erreurs où étaient tombées les deux autres.

Digitized by Google

esprit dans sa marche, nous le décrirons dans ses monuments. Ce ne sera pas une simple critique, mais, s'il est possible, une reproduction du génie d'un homme. Ce sera en même temps, si nos forces ne trahissent pas nos desseins, une introduction utile à l'étude de la scolastique, et par conséquent à l'histoire de l'esprit humain dans le moyen-âge. »

Ainsi, il y a deux parties bien distinctes dans l'ouvrage de M. de Rémusat, une histoire, et l'exposition ou plutôt la réédification d'une science; la vie du philosophe et sa philosophie. L'une embrasse presque les deux tiers du premier volume, le seul qui ait été publié jusqu'à présent; c'est ce que nous voudrions uniquement examiner quand même l'autre volume aurait paru. La biographie d'Abélard, telle que l'a tracée la plume distinguée de M. de Rémusat, forme déjà un ensemble complet, et que tous les esprits curieux des belles choses littéraires voudront connaître, tandis que les deux autres divisions du livre, la philosophie, la théologie d'Abélard, s'adressent à une classe beaucoup plus restreinte de lecteurs au nombre desquels celui qui écrit ces lignes, comme la plupart des lecteurs auxquels il s'adresse, ne sauraient sans présomption se compter.

Ce fut une existence étrange que celle d'Abélard, et le siècle qui lui servit de cadre, ne l'a pas été moins; existence où domine l'empire de l'intelligence pure, siècle où le spiritualisme chrétien commande à la société matérielle. Alors il n'y avait pour les âmes ambitieuses que deux choses possibles, de dominer par la force ou de dominer par l'esprit. Abélard prit le second parti qui était le plus élevé, puisque c'était l'esprit en définitive qui dirigeait la force dans l'ère des croisades, au milieu de laquelle il apparut. Né en 1079, dans un bourg de l'extrémité sud-est de la Bretagne, fils aîné d'un gentilhomme, et destiné à suivre la carrière des armes, le jeune Pierre (il n'avait pas encore reçu le surnom d'Abélard) renonce à son droit d'aînesse pour se dévouer à la science, quitte le toit paternel, et, chevalier errant de la philosophie, pour rappeler une expression de M. de Rémusat, à peine âgé de vingt ans, arrive à Paris où semble l'avoir attiré l'instinct de sa célébrité future. Paris se préparait déjà à devenir ce que cette grande métropole fut plus tard, l'Athènes moderne, le centre vers lequel rayonnaient toutes les intelligences.

Digitized by Google

Il y a des villes, dont la destinée est marquée dès leur berceau. L'Université n'existait pas encore ; aux écoles palatines fondées par Charlemagne, avaient succédé en France les écoles épiscopales; la plus célèbre et la plus fréquentée de toutes, avaient pris racine sur le terrain de l'antique Lutèce. On y accourait de tous les points de l'Ancienne Gaule, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie ; la population des élèves y égalait celle de la ville même. Nous ne pouvons résister au désir de reproduire la description animée de la cité savante, telle que M. de Rémusat l'a tracée :

« Sur cette île fameuse, qui partage la seine au milieu de notre capitale, se concentraient toutes les grandes choses, la royauté, l'église, la justice, l'enseignement. Là, ces divers pouvoirs avaient leur principal siége. Deux ponts unissaient l'île aux deux bords du fleuve. Le grand-pont conduisait sur la rive droite, à ce quartier qu'entre ses deux antiques églises de saint Germain l'Auxerrois et de saint Gervais commençait à former le commerce, et qu'habitaient les marchands étrangers, attirés par l'importance et la renommée déjà considérable de la Lutèce gauloise. C'étaient eux qui devaient, confondus sous le nom d'une seule nation, le transmettre à une partie de cette ville nouvelle qui allait s'appeler le quartier des lombards. Vers la rive gauche, le petit-pont menait au pied de cette colline dont l'abbaye de sainte Geneviève couronnait le faîte, et sur le flanc de laquelle l'enseignement libre avait plus d'une fois dressé ses tentes. Les plaines voisines se couvraient peu à peu d'établissements pieux ou savants, destinés à une grande renommée, à l'est, la communauté de saint Victor venait d'être fondée, à l'ouest, la vieille abbaye de saint-Germain-des-Prés attestait, dans sa grandeur, le souvenir de ce saint évêque de Paris dont la mémoire le disputait à celle de saint Germain d'Auxerre ; car les deux plus anciens monuments de Paris sont dédiés au même nom. Là aussi, la jeunesse de la ville et ses écoliers, ses clercs qui n'étaient pas tous jeunes alors, venaient sur des prés, devenus des lieux historiques, chercher les exercices et les rudes jeux qui convenaient à la robuste nature des hommes de ce temps. Leur résidence était surtout dans le voisinage du Petit-Pont, et leur foule toujours croissante ne pouvant tenir dans l'île, s'était répandue sur le bord de la rivière, au pied de la colline, qui devait par eux s'appeler *le pays latin*, et opposer d'une rive à l'autre la ville de la science et à ville du commerce.

Dans la cité, vers la pointe occidentale de l'île, s'élevait le palais souvent habité, théâtre de leur puissance et surtout de ce pouvoir judiciaire qui y règne encore en leur nom, et qui alors même, exercé par leurs délégués, paraissait la plus populaire de leurs prérogatives et le signe reconnaissable

Digitized by Google

de leur souveraineté. Un jardin royal, comme on pouvait l'avoir en ce siècle, un lieu planté d'arbres entre le palais et le terre-plein où Henri IV a sa statue, s'ouvrait en certains jours comme promenade publique au peuple, à l'école, au clergé et à ce peu de nobles hommes qui se trouvaient à Paris. En face du palais, l'église de Notre Dame, monument assez imposant quoique bien inférieur à la basilique immense qui lui a succédé, rappelait à tous, dans sa beauté massive, la puissance de la religion qui l'avait élevée, et qui delà protégeait en les gouvernant les quinzes églises dont on ne voit plus les vestiges, environnant la métropole comme des gardes rangés autour de leur reine. Là, à l'ombre de ces églises et de la cathédrale, dans de sombres cloîtres, en de vastes salles, sur le gazon des préaux, circulait cette tribu consacrée, qui semblait vivre pour la foi et pour la science, et qui souvent ne s'animait que de la double passion du pouvoir ou de la dispute. A côté des prêtres, et sous leur surveillance, parfois inquiète, souvent impuissante, s'agitait, dans le monde des études sacrées et profanes, cette population de clercs à tous les degrés, de toutes les vocations, de toutes les origines, de toutes les contrées, qu'attirait la célébrité européenne de l'école de Paris...»

Quelles étaient ces études profanes et sacrées? Les premières consistaient dans la science de la dialectique, c'est-à-dire la philosophie proprement dite, qui comprenait une grande partie de ce que contient la logique d'Aristote : c'est là ce que l'on entend par la *Scolastique*. Presque toutes les connaissances profanes en ce temps-là étaient contenues dans ce que l'on appelait le *trivium*, c'est-à-dire la rhétoriqne, la grammaire, la dialectique ; le cercle entier en était renfermé dans le *quadrivium* où l'on enseignait l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Le nombre des auteurs qui, au douzième siècle, avaient échappé au naufrage de l'antiquité, était bien inférieur à celui qu'y vint ajouter le siècle de la renaissance ; la littérature grecque n'était connue que par les commentateurs latins. Abélard, doué d'une aptitude merveilleuse, eut bientôt parcouru le champ des connaissances humaines. L'arithmétique seule le rebuta, c'était une science cabalistique, *fort suspecte*, dit M. de Rémusat, et non la science exacte, qui porte aujourd'hui ce nom. Si l'on excepte le droit auquel l'on croit qu'il était étranger, comme le Faust de Goethe, il avait dévoré le fruit du savoir humain, et comme lui, il voulut connaître même *la théologie*. Du reste les études profanes et les études sacrées se touchaient par tous les points. L'art des lettres, la phi-

Digitized by Google

losophie aboutissaient toujours au dogme, car la religion régnait en souveraine dans les âmes. Ce que l'on demandait à la science, c'était la preuve de la foi. De là cette ardeur pour la dispute qui alors s'exerçait dans les limites impérieuses de l'orthodoxie et qui, étendant de plus en plus les questions délicates et nombreuses que le christianisme souleva, devait conduire irrésistiblement à l'examen, pont redoutable jeté sur l'abîme du doute. Quand Abélard parut sur le théâtre de l'enseignement, deux systèmes fameux divisaient l'école. L'un s'est appelé *le nominalisme* : Jean Roscelin, chanoine de Compiègne, qui en était le propagateur soutenait que les noms abstraits ne représentaient point des réalités, des substances, et n'étaient que des produits ou des éléments du langage, des mots enfin. D'un autre coté, saint Anselme, plus tard archevêque de Cantorbéry, défendait à outrance la réalité de ce qu'exprimaient les termes abstraits généraux ou ce qu'on appelle *la réalité des universaux*; doctrine connue sous le nom de *réalisme*. Cette dispute a été la grande affaire de la science du moyen-âge. Gardons-nous de la trouver frivole : il y allait des plus graves questions de dogme, et c'est toujours quelque chose de sérieux et de grand qu'une querelle qui émeut les passions, qui agite les croyances. Le concile de Soissons qui en 1092 condamna le nominalisme, savait où il tendait, en le déclarant incompatible avec le dogme de la Trinité, « parce qu'en n'attribuant l'existence qu'aux individus, il annulait celle des trois personnes, ou les réalisait en trois essences individuelles, ce qui était admettre trois dieux. »

Abélard, soumis à cette décision des gardiens de la foi, avait senti les erreurs du nominalisme ; mais il trouva dans le chef de l'école de Paris, Guillaume de Champeaux, un défenseur outré du réalisme. Impatient d'entrer dans la vie où le sentiment de sa supériorité l'appelait, il osa combattre les excès de son système et le força à revenir sur ses pas. Dès ce jour, Abélard, proclamé maître par ses condisciples, devint chef d'école à son tour; et c'est lui en effet qui est le créateur d'une troisième doctrine, connue sous le nom de *conceptualisme*, doctrine que nous n'essaierons pas d'expliquer, nous contentant de dire, pour en faire comprendre la portée, qu'elle frayait un chemin étroit entre les erreurs où étaient tombées les deux autres.

Digitized by Google

Pour ceux qui ne sont point préparés à comprendre les questions subtiles de la philosophie catholique, l'intérêt d'une vie agitée, comme le fut celle d'Abélard, est tout entier dans le récit de ses aventures et dans l'étude de son caractère. Nous ne pouvons suivre sa vie pas à pas; car plus un livre est bien fait, moins il est possible de le condenser en quelques pages. C'est à force de combats qu'Abélard conquit enfin la place dont ses hautes facultés le rendaient digne. Ses rivaux humiliés cédèrent à son ascendant; il domina l'école de Paris, et, par sa célébrité comme par son incomparable talent, éclipsa bientôt la réputation de tous les maîtres qui l'y avaient précédé.

A cette époque même, commence la longue suite de ses malheurs. Ils ont tout l'intérêt d'un roman et débutent par une passion dont les poètes se sont emparés à l'envi. Mais les poètes ne tiennent pas assez compte des caractères, quand ils ont à chanter de célèbres amours. Dans les aventures de la passion d'Héloïse et d'Abélard, la légende pâlit devant l'histoire, la réalité est plus attrayante que la fiction. Ce n'est pas un des moindres mérites de M. de Rémusat d'avoir, en rétablissant des faits si étrangement défigurés d'âge en âge, fourni des éléments précieux à l'étude éternellement nouvelle du cœur humain. Il est rare que le partage de la passion et du dévouement dans l'amour soit égal : Abélard séduisit d'abord Héloïse et finit par être sérieusement épris d'elle; Héloïse l'aima dès qu'elle le vit et ne cessa de l'aimer jusqu'à sa mort. Moins âgée que lui de vingt ans, cette jeune fille admirable était douée de facultés aussi surprenantes que celles de son amant: car, à seize ans, il n'y avait presqu'aucune science qui lui fût étrangère, et Abélard en devenant son maître, eût bien peu à ajouter à ce trésor de connaissances si rarement réunies chez une femme. Héloïse eut sur lui, et presque sur toutes les grandes intelligences féminines qui ont brillé après elle, l'avantage de posséder en outre toutes les charmantes qualités de son sexe. Si elle était presque l'égale de maître Pierre par l'érudition et par l'esprit, elle lui était infiniment supérieure par le cœur. M. de Rémusat nous la montre prête toujours à sacrifier sa réputation et son avenir à la gloire de l'homme qu'elle admirait autant qu'elle l'aimait. Ainsi elle refusa longtemps de contracter avec lui un lien légitime,

Digitized by Google

et chercha à lui prouver par des arguments puisés dans les auteurs profanes et sacrés que le mariage serait un obstacle à ses grandes destinées. Plus tard quand une infortune cruelle les aura séparés à jamais et l'aura forcée de cacher sa douleur dans le cloître, ce port ouvert alors à toutes les âmes blessées, elle lui avouera dans des lettres admirables que l'auteur a reproduites et qui sont mille fois plus touchantes que celles qu'on lui a prêtées, qu'elle ne l'a jamais oublié, qu'elle ne l'oubliera jamais, que sa pensée est toute remplie de lui jusqu'au pied de l'autel même, et qu'abbesse honorée de la considération des hommes, elle ne mérite pas sa renommée de sagesse et de piété, aveu bien étonnant que la passion vraie pouvait seule arracher surtout au temps où elle a osé le faire. Quand on a lu ces beaux passages des lettres réelles d'Héloïse, on ne peut s'empêcher de reconnaître en elle le type le plus élevé de son sexe. Il fallu que cette double grandeur de la pensée et du sentiment qu'on voit en elle, qui se rencontre si rarement chez l'homme, encore moins chez la femme, fût bien puissante, puisque les rudes contemporains d'Héloïse eux-mêmes l'ont admirée, et que l'abbesse du Paraclet, si célèbre par la passion qui l'avait jetée dans le cloître, fut entourée jusqu'à sa mort de l'estime des plus saints évêques et des religieuses les plus austères.

Peut-être est-ce à l'infériorité de son cœur qu'Abélard a dû les persécutions auxquelles il fut en butte, dès l'instant qu'une épouvantable vengeance (dont, disons-le en passant, même après les explications de M. de Rémusat, on ne démêle pas bien la cause), dès qu'un forfait célèbre l'eut contraint à embrasser la vie monastique pour laquelle il ne se sentait aucune vocation. Abélard était une splendide intelligence, mais rien de plus; comme dans son commerce avec Héloïse, ce qui nous frappe dans toutes les autres épreuves de sa vie, c'est l'absence d'une forte et vive passion. Orgueilleux à l'excès, mécontent de tous et jamais satisfait de lui-même, il promène de cloître en cloître son humeur inquiète et accuse la méchanceté de ses ennemis de malheurs qui proviennent le plus souvent de sa vanité et de la sécheresse de son âme. S'il entre à Saint-Denis, c'est pour en dénoncer les moines et se mettre en état de révolte ouverte vis-à-vis de son abbé. Est-il dispensé par

Digitized by Google

le pouvoir royal de l'obligation de la résidence, il ne fonde une école dans la solitude qui prit le nom de Paraclet que pour l'abandonner aussitôt. Les moines de St.-Gildas en Bretagne le choisissent pour abbé; il accepte, sans en avoir calculé les ennuis, cette dignité qui lui devient bientôt insupportable. A l'âge de cinquante-six ans, il semble vouloir recommencer sa vie et va reprendre son enseignement sur la montagne de Ste.-Geneviève, comme au temps où il était apparu dans l'école. Enfin, vaincu dans la lutte qu'il a eu le malheur de devoir soutenir contre l'un des plus grands hommes que l'Église ait produits, Saint-Bernard, c'est dans les murs de Cluni qu'il vient cacher sa défaite, c'est dans un autre couvent (St.-Marcel, près de Châlons) qu'il ira mourir.

Loin de nous la pensée de chercher au fond des défauts d'Abélard la raison de toutes lesinjustices dont il fut le malheureux objet. S'il montre souvent de la témérité, de l'étourderie même dans sa façon d'aborder les plus graves questions théologiques, il est évident que la méthode qui lui était familière et qui consistait à expliquer la foi par le raisonnement, exposait à trop de dangers les dogmes mêmes qu'il voulait défendre pour ne pas attirer vers lui les soupçons des esprits politiques et les réprimandes des conciles. Nous conviendrons volontiers que Saint-Bernard, qui était un de ces esprits politiques qui avait l'ambition légitime alors de gouverner la chrétienté par l'autorité morale des croyances, et qui s'alarmait de tout ce qui pouvait y porter atteinte, a usé dans le concile de Sens (1140) vis-à-vis d'Abélard de procédés assurément excessifs. Ce concile, aussi bien que celui de Soissons qui, dix-neuf ans auparavant, avait livré une théologie d'Abélard aux flammes, ont manqué d'équité et d'indulgence envers un homme illustre qui, loin d'attaquer l'Église comme Arnauld de Bresce, son compétiteur et son ami, ne demandait qu'à être orthodoxe.

Pourtant nous persistons à croire que le caractère d'Abélard a eu sur la direction de sa vie, sur les vicissitudes dont elle fut traversée, une influence beaucoup plus grande que les persécutions dont il fit tant de bruit. Et en cela, nous trouvons une analogie singulière entre lui et Rousseau. Tous deux dévorés d'un orgueil extrême, impatients, ombrageux, s'imaginent qu'ils possèdent seuls

Digitized by Google

la vérité, que ceux qui les entourent, envieux de leur génie, veulent les perdre afin d'étouffer leur gloire. Jamais ils ne se reposent; à peine ils semblent jouir du calme qu'ils ont appelé de tous leurs vœux, qu'eux-mêmes s'acharnent à le troubler. Les puissants du siècle les défendent : Abélard a su trouver des protecteurs dans le roi de France, l'abbé Suger, le pape, Pierre le vénérable; ils semblent les mettre au défi de les protéger contre eux-mêmes. Ce qui rend l'analogie plus frappante, c'est que tous deux ont laissé le gémissant récit de leurs malheurs, comme les voyaient leur imagination : Rousseau a écrit ses *Confessions*; Abélard, l'histoire de ses infortunes, *Historia calamitatum*; trop heureux, Abélard, d'avoir trouvé ce qui manqua toujours à Rousseau, une femme aimante, dévouée, qui ajoutât à sa gloire au lieu de l'avilir ! Car si le nom d'Abélard est destiné à se perpétuer dans la mémoire des hommes, ce sera toujours grâce à l'incomparable Héloïse.

Ce qui nous confirme en effet dans ce parallèle, dont un mot dit en passant par M. de Rémusat nous a tout-à-coup suggéré l'idée, c'est que par la faute même de son excessive vanité, la grande intelligence d'Abélard en définitive ne marque que comme phénomène dans le douzième siècle. Admettons qu'il ait fixé la scolastique et que la philosophie du moyen-âge, partagée entre le nominalisme et le réalisme, lui ait dû sa doctrine mitoyenne du conceptualisme : un esprit tel que le sien, s'il avait reçu l'impulsion d'une ambition énergique et d'un grand caractère, pouvait laisser des traces plus durables à travers les âges, venant à une époque où l'esprit donnait l'absolue puissance. Voyez St.-Bernard qui avait des passions fécondes, s'il avait moins de lumières : sa querelle avec Abélard n'est qu'un étroit épisode de sa vie si pleine et si vaste; il prend à peine garde à son adversaire; il faut qu'on le lui dénonce pour qu'il l'attaque; et il le terrasse en passant. Mais, dans les lettres qu'il écrit aux cardinaux sur cette affaire, ne voit-on pas quelle place immense cette vie impétueuse, infatigable, occupe dans le siècle ? On devine aussitôt une de ces forces expansives qui animent une époque entière, qui la soulèvent, qui la conduisent, au lieu de se replier en soi et de se consumer dans une activité solitaire et presque stérile.

Quoi qu'il en soit, M. de Rémusat a mis en lumière une des per-

Digitized by Google

sonnalités les plus curieuses du moyen-âge. Les hommes du monde voudront la connaître ; les moralistes l'approfondir. Quant aux philosophes, après l'étude patiente et singulièrement ingénieuse à laquelle il a eu le courage de se livrer, de leur aveu même, il n'a plus laissé rien à dire sur la science perdue dont il est le Champollion, nous voulons parler de la scolastique.

Digitized by Google

LETTRES SUR LA CHIMIE et sur ses applications à l'industrie, à la physiologie et à l'agriculture, par J. Liebig. [1]

Ce qui prouve la bonté de la méthode que suivent les sciences naturelles, c'est sa fécondité. A chaque pas que la théorie fait en avant, elle découvre et révèle une application utile. Nulle science n'est plus progressive que la chimie, nulle aussi, par les services qu'elle a rendus, n'est devenue plus populaire. Tantôt elle dénonce la falsification des substances alimentaires ; tantôt elle poursuit et découvre l'empoisonneur, qui se croyait sûr de l'impunité. Nous la voyons pénétrer dans les ateliers pour y faciliter les opérations auxquelles l'ouvrier se livre, ou descendre dans nos cuisines et dans nos celliers pour y donner des conseils toujours profitables. Elle a déjà fourni à la thérapeutique, aux arts et aux professions industrielles, une foule de produits et de procédés nouveaux ; en portant ses investigations sur les composés organiques, elle annonce, dans un avenir prochain, la régénération de la physiologie et peut-être de l'art de guérir. Enfin, dans l'intérêt du cultivateur elle se fait aujourd'hui campagnarde ; après avoir étudié les phénomènes intéressants de la vie végétale, elle promet à l'agriculture les principes rationnels sur lesquels désormais la pratique devra se baser.

Au premier rang des savants dont les travaux produisent les résultats les

[1] Traduites de l'allemand par Bichon, Paris 1845, 1 vol. in-12.

Digitized by Google

plus utiles à la société, il faut placer le Dr Justus Liebig. Le célèbre chimiste de Giessen a fait paraître, dans la *Gazette universelle* d'Augsbourg, une suite de vingt-six lettres qui, selon ses expressions, avaient pour but « de » diriger l'attention du monde éclairé sur l'état et sur la signification de la » chimie, sur les problèmes dont les chimistes cherchent la solution, sur » la part qu'elle a prise aux progrès de l'industrie à ceux de la mécani- » que', de la physique, de l'agriculture et de la physiologie.

Ces lettres ont été récemment traduites en français et nous allons en présenter à nos lecteurs une rapide analyse.

Les sciences spéciales qui constituent la science générale de la nature se touchent et tendent à se confondre dans l'unité de leur objet. Comme elles travaillent sur le même champ d'observations elles ne se diversifient qu'en se plaçant à différents points de vue : leur ensemble embrasse toutes les forces et toutes les lois du monde physique.

Les éléments simples et indivisibles des corps étant donnés dans la matière, le chimiste en étudie l'action intime et réciproque, et recherche les lois de leurs combinaisons. La terre, avec son écorce solide, sa liquide ceinture, son enveloppe aériforme, voilà la totalité qu'il se propose de décomposer pour en reconnaître les éléments primitifs.

L'expérience a montré que certains corps soumis à tous les moyens d'analyse ou de décomposition que la chimie possède, ne fournissent jamais que des particules de même nature : ce sont les corps simples. D'autres, dans le même cas, se séparent en éléments de nature différente : ce sont les corps composés.

On connait aujourd'hui cinquante-six corps simples; mais il est clair que ce nombre n'est ni fixe ni arrêté.

La force qui rapproche les particules des corps et qui les maintient dans leur situation, s'appelle cohésion ou attraction moléculaire : c'est la force résistante et conservatrice. En opposition avec elle, nous voyons agir dans la nature, une autre force, cause perpétuelle de variété et de transformations, qui tend sans cesse à changer les propriétés des corps, à en combiner diversement les parties constituantes : cette force, c'est l'affinité. Son caractère chimique se montre en ce qu'elle n'agit qu'au contact direct des corps et qu'elle ne produit plus d'effet toutes les fois que ceux-ci sont placés à une distance appréciable.

Le fer se rouille à l'air, le soufre et le mercure forment le cinabre : cela veut dire que l'affinité agit sur une partie constituante de l'air (l'oxigène) et sur les particules du fer, sur les particules du soufre et sur celles du mercure ; et qu'il en résulte de nouveaux corps avec des propriétés nouvelles. L'affinité, dans les deux cas, a donné lieu à une combinaison chimique.

Digitized by Google

Tous les corps n'ont pas une égale tendance à se combiner l'un avec l'autre. L'affinité entre le soufre et le fer est plus grande que celle qui existe entre le mercure et le soufre ; de sorte qu'en chauffant du cinabre avec du fer, le soufre se combine avec ce dernier et l'on obtient de nouveau du mercure. Le cinabre a été décomposé par le fer.

Ce fait donne une idée suffisante de la manière dont le chimiste emploie l'affinité plus ou moins grande des corps l'un pour l'autre, afin d'en découvrir les éléments, c'est-à-dire, afin de les analyser.

Plusieurs causes, la lumière, l'électricité, la chaleur surtout, favorisent l'action de l'affinité en diminuant la force de cohésion. D'un autre côté, comme la combinaison nouvelle qui accompagne presque toujours une décomposition ne peut apparaître que sous l'empire de cette dernière force, on pourrait concevoir une chaleur si intense, que tous les corps, réduits à l'état de gazéiforme, fussent mélangés sans se combiner. Lorsqu'à une certaine température, on chauffe du mercure avec de l'oxigène, il se forme un composé assez stable, qui, à une température plus élevée, se décompose immédiatement.

Les corps sont, ou solides, ou liquides ou aériformes. Cependant la science n'admet rien d'absolu à cet égard. La température et la pression atmosphérique exerçent une influence déterminante sur l'état des corps : le froid de nos hivers suffit pour solidifier autour ne nous l'eau que nous voyons si mobile dans son état ordinaire de fluidité.

Des 28 gaz que nous connaissons, il y en a 25 que l'on peut réduire à l'état liquide; il y en a même un, l'acide carbonique, que l'on peut solidifier. L'état des corps peut donc être considéré comme relatif à des circonstances extérieures qui influent sur l'écartement de leurs molécules.

Il y a plus : leurs propriétés, leurs qualités semblent n'avoir aucune réalité dans l'essence même de la matière ; les mêmes éléments pris dans le même rapport de poids, produisent un médicament ou un poison, un corps dur ou mou, transparent ou opaque, dont la couleur et la saveur varient, selon la disposition intime des atomes qui les composent. Nous sommes aujourd'hui forcés d'admettre qu'un seul et même corps peut être de plusieurs manières différentes.

La nature organique fournit un grand nombre de combinaisons qui, avec une constitution égale possèdent des propriétés extrêmement différentes : on leur a donné le nom de corps isomères. Telle est la grande classe des huiles essentielles à laquelle appartiennent l'huile volatile de térébenthine, l'huile de citron, le baume de copahu, l'huile de romarin, celle de genièvre et plusieurs autres, lesquelles huiles, quelles que soient les différences qu'elles offrent dans leurs odeurs, dans leurs effets médicaux, dans leurs points d'ébulli-

Digitized by Google

tion etc., renferment toutes les mêmes proportions de carbone et d'hydrogène, sans qu'aucune d'elles renferment plus de la même partie intégrante que l'autre. Ces faits suffiraient seuls pour prouver que les atomes ne se pénètrent pas.

Toute combinaison doit être attribuée, selon le Dr Liebig, à la force chimique : la force vitale organise ; mais, de même qu'elle ne peut prendre la matière organisable que parmi les cinquante-six corps simples, elle ne peut produire aucune combinaison qu'en provoquant dans les organes l'action de l'affinité ; s'il en était autrement les produits animaux et végétaux présenteraient dans leur composition, des lois particulières : or l'expérience y découvre constamment les mêmes rapports fixes et invariables de combinaison que dans la nature inorganique.

C'est donc toujours en vertu de l'affinité que les atomes se combinent ; mais la force vitale agit au-dessus de l'affinité comme cause déterminante en appelant à la combinaison certains atomes plutôt que d'autres et en décidant du mode de leur groupement. Le chimiste ne peut produire un seule atome organique ; mais une fois que les atomes organiques sont produits, il en dispose comme des autres combinaisans chimiques. Avec du bois et de l'amidon il produit du sucre ; avec du sucre il produit de l'acide oxalique, de l'acide lactique, de l'alcool et de l'acide formique ; et cependant il lui est impossible de produire aucune de ces combinaisons avec leurs éléments inorganiques.

Quand une fois l'activité vitale s'est éteinte, les atomes organiques ne conservent leur état, leur forme et leurs propriétés qu'en vertu de leur inertie ; mais le simple contact de l'air, l'influence des agents extérieurs, l'action chimique la plus simple suffit pour amener leur décomposition. Les phénomènes remarquables qui se produisent alors sont appelés fermentation, putréfaction, combustion lente : ils ont pour derniers résultats, de ramener les éléments des corps organisés à l'état où ils se trouvaient avant d'être entraînés dans la sphère de la force vitale. Par suite de réactions successives, les atomes organiques les plus composés, sont réduits à ne plus former que les combinaisons les plus simples possibles.

Il est bien constaté qu'aucune substance organique ne passe d'elle-même à l'état de putréfaction ou de fermentation, qu'il faut que la chaleur ou une action chimique, que le contact de l'hydrogène ou celui de l'oxigène, intervienne pour que la décomposition ait lieu.

Le jus de raisin, tant qu'il est préservé du contact de l'air par la pellicule qui l'enveloppe, n'éprouve qu'un changement à peine sensible ; le grain se réduit successivement à l'état de raisin sec. Une piqûre faite à l'enveloppe avec la pointe d'une aiguille, suffit pour changer toutes ses qualités. Pour entrer en fermentation dans la cuve, le moût à besoin du contact de

Digitized by Google

l'air ; sous l'influence de l'oxigène et à une température convenable, il s'établit un vif dégagement de gaz, tout le sucre contenu dans le liquide disparait et il est remplacé par une quantité d'alcool qui lui correspond. Il en est de même des liquides animaux : le lait, dans le pis de la vache, n'éprouve à l'état normal aucun changement dans ses propriétés; mais, au contact de l'air, il se coagule;il s'en sépare, sans aucun dégagement de gaz, du fromage,sous la forme d'une masse gélatineuse ; la liqueur devient acide et à mesure que l'acidification avance, le sucre de lait (la lactine) disparait.

Au point de vue de la science, la distinction entre la fermentation et la putréfaction n'existe pas. La putréfaction n'est que la fermentation des matières organiques azotées et sulfurées, pendant laquelle se forment ordinairement des produits fétides.

Les atomes organiques abandonnés à la décomposition sont extrêmement complexes. Les atomes simples qui les forment ne sont maintenus à l'état d'atomes composés que par un très faible degré d'attraction : il en résulte que l'influence de la vie venant à cesser, ils se désunissent très-promptement. Les sucs des plantes et certains liquides animaux contiennent des matières qui éprouvent une altération aussitôt qu'elles viennent en contact avec l'oxigène de l'air. Lorsque nous coupons une pomme en tranches, la surface blanche de chaque tranche se teint en brun en quelques minutes.

Une chose extrêmement remarquable dans le phénomène de la fermentation, c'est qu'il n'y a aucune matière, aucune substance étrangère qui vienne du dehors prendre part à la formation des nouveaux produits. C'est une simple séparation qui s'opère, par suite d'un dérangement d'équilibre dans les attractions. L'atome de sucre par exemple, se décompose en deux atomes d'acide carbonique et en un atome d'alcool ; ces trois atomes pris ensemble renferment, sous le double rapport de la quantité et de la qualité, tous les éléments de l'atome de sucre.

Les substances animales et végétales qui ne renferment pas d'azote, telles que le sucre, l'amidon, la gomme, la graisse, prises isolément, ne passent pas à l'état de fermentation au contact de l'oxigène. La faculté de fermenter n'appartient ordinairement qu'aux atomes plus composés qui, outre le carbone, l'oxigène et l'hydrogène renferment encore de l'azote et du soufre. Ce sont ces derniers corps qui, agissant sur les substances non azotées en causent la transformation. Si dans la fermentation du moût on empêche l'intervention de l'oxigène, la transformation du sucre et celle du corps sur lequel l'oxigène agit d'abord dans le liquide et qui devient l'agent de la fermentation, s'arrêtent simultanément. Dans les conditions ordinaires il peut arriver que la transformation du sucre soit terminée avant celle de l'agent ; il reste alors dans le liquide une certaine quantité de cet agent qui n'éprouve

Digitized by Google

tion etc., renferment toutes les mêmes proportions de carbone et d'hydrogène, sans qu'aucune d'elles renferment plus de la même partie intégrante que l'autre. Ces faits suffiraient seuls pour prouver que les atomes ne se pénètrent pas.

Toute combinaison doit être attribuée, selon le Dr Liebig, à la force chimique : la force vitale organise ; mais, de même qu'elle ne peut prendre la matière organisable que parmi les cinquante-six corps simples, elle ne peut produire aucune combinaison qu'en provoquant dans les organes l'action de l'affinité ; s'il en était autrement les produits animaux et végétaux présenteraient dans leur composition, des lois particulières : or l'expérience y découvre constamment les mêmes rapports fixes et invariables de combinaison que dans la nature inorganique.

C'est donc toujours en vertu de l'affinité que les atomes se combinent ; mais la force vitale agit au-dessus de l'affinité comme cause déterminante en appelant à la combinaison certains atomes plutôt que d'autres et en décidant du mode de leur groupement. Le chimiste ne peut produire un seule atome organique ; mais une fois que les atomes organiques sont produits, il en dispose comme des autres combinaisans chimiques. Avec du bois et de l'amidon il produit du sucre ; avec du sucre il produit de l'acide oxalique, de l'acide lactique, de l'alcool et de l'acide formique ; et cependant il lui est impossible de produire aucune de ces combinaisons avec leurs éléments inorganiques.

Quand une fois l'activité vitale s'est éteinte, les atomes organiques ne conservent leur état, leur forme et leurs propriétés qu'en vertu de leur inertie ; mais le simple contact de l'air, l'influence des agents extérieurs, l'action chimique la plus simple suffit pour amener leur décomposition. Les phénomènes remarquables qui se produisent alors sont appelés fermentation, putréfaction, combustion lente : ils ont pour derniers résultats, de ramener les éléments des corps organisés à l'état où ils se trouvaient avant d'être entraînés dans la sphère de la force vitale. Par suite de réactions successives, les atomes organiques les plus composés, sont réduits à ne plus former que les combinaisons les plus simples possibles.

Il est bien constaté qu'aucune substance organique ne passe d'elle-même à l'état de putréfaction ou de fermentation, qu'il faut que la chaleur ou une action chimique, que le contact de l'hydrogène ou celui de l'oxigène, intervienne pour que la décomposition ait lieu.

Le jus de raisin, tant qu'il est préservé du contact de l'air par la pellicule qui l'enveloppe, n'éprouve qu'un changement à peine sensible ; le grain se réduit successivement à l'état de raisin sec. Une piqûre faite à l'enveloppe avec la pointe d'une aiguille, suffit pour changer toutes ses qualités. Pour entrer en fermentation dans la cuve, le moût à besoin du contact de

Digitized by Google

l'air; sous l'influence de l'oxigène et à une température convenable, il s'établit un vif dégagement de gaz, tout le sucre contenu dans le liquide disparait et il est remplacé par une quantité d'alcool qui lui correspond. Il en est de même des liquides animaux : le lait, dans le pis de la vache, n'éprouve à l'état normal aucun changement dans ses propriétés; mais, au contact de l'air, il se coagule; il s'en sépare, sans aucun dégagement de gaz, du fromage, sous la forme d'une masse gélatineuse; la liqueur devient acide et à mesure que l'acidification avance, le sucre de lait (la lactine) disparait.

Au point de vue de la science, la distinction entre la fermentation et la putréfaction n'existe pas. La putréfaction n'est que la fermentation des matières organiques azotées et sulfurées, pendant laquelle se forment ordinairement des produits fétides.

Les atomes organiques abandonnés à la décomposition sont extrêmement complexes. Les atomes simples qui les forment ne sont maintenus à l'état d'atomes composés que par un très faible degré d'attraction : il en résulte que l'influence de la vie venant à cesser, ils se désunissent très-promptement. Les sucs des plantes et certains liquides animaux contiennent des matières qui éprouvent une altération aussitôt qu'elles viennent en contact avec l'oxigène de l'air. Lorsque nous coupons une pomme en tranches, la surface blanche de chaque tranche se teint en brun en quelques minutes.

Une chose extrêmement remarquable dans le phénomène de la fermentation, c'est qu'il n'y a aucune matière, aucune substance étrangère qui vienne du dehors prendre part à la formation des nouveaux produits. C'est une simple séparation qui s'opère, par suite d'un dérangement d'équilibre dans les attractions. L'atome de sucre par exemple, se décompose en deux atomes d'acide carbonique et en un atome d'alcool; ces trois atomes pris ensemble renferment, sous le double rapport de la quantité et de la qualité, tous les éléments de l'atome de sucre.

Les substances animales et végétales qui ne renferment pas d'azote, telles que le sucre, l'amidon, la gomme, la graisse, prises isolément, ne passent pas à l'état de fermentation au contact de l'oxigène. La faculté de fermenter n'appartient ordinairement qu'aux atomes plus composés qui, outre le carbone, l'oxigène et l'hydrogène renferment encore de l'azote et du soufre. Ce sont ces derniers corps qui, agissant sur les substances non azotées en causent la transformation. Si dans la fermentation du moût on empêche l'intervention de l'oxigène, la transformation du sucre et celle du corps sur lequel l'oxigène agit d'abord dans le liquide et qui devient l'agent de la fermentation, s'arrêtent simultanément. Dans les conditions ordinaires il peut arriver que la transformation du sucre soit terminée avant celle de l'agent; il reste alors dans le liquide une certaine quantité de cet agent qui n'éprouve

Digitized by Google

pas de transformation : le vin, si l'on y ajoute du sucre, passe de nouveau à l'état de fermentation, c'est le cas des vins pauvres en sucre. Si, au contraire, la transformation de l'agent est achevée avant celle du sucre, celui-ci reste dans la liqueur : c'est ce qui a lieu pour les vins du midi.

La présence de l'agent de la fermentation dans le vin, lui communique la faculté de passer à l'état de vinaigre, au contact de l'air. Si l'agent a été transformé jusques dans ses moindres particules, on peut exposer le vin à l'air, soit à de hautes, soit à de basses températures, sans qu'il devienne acide.

Les agents de fermentation que l'on trouve dans le suc de raisin, comme dans la sève des plantes, sont, sans exception, des substances, qui possèdent une constitution égale à celle du sang ou à celle de la matière caséeuse du lait (la caséine). La production de ces substances dans les végétaux, dans la vigne, par exemple, peut être augmentée par le fumier animal. Le fumier de vache est riche en alcalis, qui ont de l'influence sur l'augmentation de la quantité de sucre ; il ne contient qu'en petite quantité l'azote et les phosphates qui donnent lieu à la formation des parties constituantes du sang, et, par conséquent, de l'agent de la fermentation dans les plantes.

On voit aisément que, par la culture, par le choix du fumier, on peut exercer une influence décisive sur la qualité de la sève des végétaux.

La fermentation, tout en décomposant les substances organiques, donne lieu à des combinaisons nouvelles ; ces combinaisons dépendent beaucoup de la chaleur qui, de même que dans les actions chimiques ordinaires, a, sur le mode d'arrangement des atomes, la plus grande influence.

Les jus de carottes, de betteraves, d'oignons sont riches en sucre : ils fournissent, à la température ordinaire, les mêmes produits que le jus de raisin : on en obtient de l'acide carbonique, un liquide riche en alcool et une partie constituante azotée qui se dépose sous forme de lie. A une température de 40 à 45 degrés, la marche de la transformation change tout-à-fait. On observe un dégagement de gaz beaucoup plus faible ; il ne se forme pas d'alcool ; le sucre disparait entièrement ; il s'est formé des principes de celui-ci une quantité abondante d'acide lactique, un corps entièrement semblable à la gomme et en outre une substance cristalline qui, par ses propriétés et sa composition, est identique avec la partie constituante douce de la manne.

A la température ordinaire les atomes de sucre se transforment en atomes d'alcool et d'acide carbonique ; à une température plus élevée, ils produisent de l'acide carbonique, de l'acide lactique, de la mannite et de la gomme.

Avec le même jus de raisin, quand on le fait fermenter à des températures différentes, on obtient des vins qui diffèrent par leurs propriétés et leurs

Digitized by Google

qualités. L'odeur et la saveur du vin, changent suivant la profondeur de la cave et suivant la température de celle-ci, pendant la fermentation. Les vins vieux du Rhin, renferment de l'éther acétique; plusieurs d'entre-eux contiennent de petites quantités d'éther butyrique, qui leur communique un bouquet et une saveur agréables. Tous les vins renferment de l'éther œnanthique dont la présence donne généralement au vin son odeur.

La caséine animale, comme agent de fermentation, produit des effets moins remarquables qu'une substance analogue qui se trouve dans le lait d'amandes et que l'on a nommée caséine végétale.

La salicine est la partie de l'écorce du saule qui donne à celle-ci la saveur si amère qu'on lui connaît. Quand on met de la salicine dans du lait d'amandes la saveur amère disparaît très promptement et elle est remplacée par une saveur tout-à-fait douce. Dès ce moment la salicine a disparu, et l'on a du sucre de raisin et un nouveau corps tout différent de la salicine, savoir : la saligénine. Le sucre et la saligénine contiennent les éléments de la salicine: un atome de salcine se décompose, par son contact avec la caséine végétale, du lait d'amandes, en un atome de sucre et un atome de saligénine.

Lorsqu'on fait bouillir des amandes amères dans de l'alcool on obtient une belle substance, blanche, cristalline qui se dissout facilement dans l'eau, d'une saveur faiblement amère et qui se distingue du sucre et de la salicine en ce qu'elle contient une petite quantité d'azote : c'est l'amygdaline. Si l'on mêle, dans de l'eau, une solution d'amygdaline avec du lait d'amandes récent, en peu d'instants l'amygdaline se décompose et, par suite d'un nouvel arrangement, l'atome d'amygdaline se divise en acide prussique, en huile volatile d'amandes amères, en sucre, en acide formique et en eau. Tous les éléments de ces composés nouveaux (formant en tout quatre-vingt-dix atomes) se réunissaient en un seul groupe dans l'atome d'amygdaline.

Dans presque toutes les graines des plantes, les parties constituantes qui renferment du soufre et de l'azote, exercent une action décomposante comme la caséine végétale : tel est le gluten qui se rencontre dans les diverses espèces de céréales. C'est au gluten qu'il faut attribuer la formation du sucre dans la germination du blé.

La maturation des fruits dans les fruitiers est l'effet d'une véritable fermentation. Les pommes et les poires qui ne sont pas mûres renferment une quantité considérable de fécule qui est réduite en sucre par l'action de la partie constituante du jus qui est azotée et qui provoque la décomposition.

La peau animale, la membrane muqueuse de l'estomac, celle des intestins ont beaucoup de propriétés communes avec le gluten et le ferment de la bière et du vin. Ces substances, lorqu'elles ont été tenues pendant quelque

Digitized by Google

temps dans l'eau, passent à un état de décomposition qui les rend capables de transformer avec une promptitude extraordinaire l'amidon en sucre et le sucre de lait en acide lactique.

On a encore observé que la membrane muqueuse de l'estomac des animaux possède la propriété de rendre solubles ou de liquéfier des substances animales solides, en présence de l'acide chlorhydrique faible, et cette découverte a répandu une lumière inattendue sur l'acte de la digestion dans le corps des animaux vivants. Enfin il paraît démontré que les transformations et les décompositions qui s'opèrent pendant la fermentation, sont produites, par une matière dont le plus petites particules communiquent leur mouvement aux groupes d'atomes placés le plus près d'elles, de manière qu'il en résulte une perturbation générale dans l'équilibre de l'attraction chimique et des combinaisons nouvelles dans le groupement des atomes des corps au sein desquels s'opère le phénomène.

Toutes les matières organiques deviennent des agents de fermentation ou des ferments, dès qu'il se détermine dans leur constitution un mouvement de décomposition, et tous les phénomènes dont nous venons de parler démontrent le principe établi depuis longtemps par Laplace et Berthollet : qu'un atome mis en mouvement par une force quelconque peut communiquer son propre mouvement à un autre atome qui se trouve en contact avec lui.

La combustion lente peut-être regardée comme la seconde phase de la fermentation. Les éléments qui entrent dans la composition des corps organisés, sont primitivement des combinaisons d'oxigène. Lorsque les fonctions vitales ont cessé, le carbone et l'hydrogène reprennent leurs formes de combinaisons oxigénées. Dans le blanchiment de la toile sur le gazon, on fait, sur une grande échelle, l'application technique de la combustion lente. La toile n'est qu'un tissu composé de fibres ligneuses ordinaires, plus ou moins colorées par des substances organiques étrangères, qui sont renfermées dans le lin, ou qui s'ajoutent pendant la préparation. Lorsqu'on l'arrose avec de l'eau et qu'on l'expose à la lumière solaire, la combustion lente s'établit à l'instant sur toute sa surface ; l'oxigène de l'air qui se trouve en contact avec l'étoffe se transforme continuellement en acide carbonique. A chaque seconde le poids de l'étoffe diminue ; les matières colorantes, disparaissent successivement et avec elles une portion considérable de la fibre ligneuse. Si l'action se continue trop long-temps, le tissu perd sa consistance, il finit par se transformer en une matière semblable à la pâte du papier.

La propriété que possèdent les substances organiques de passer à l'état de fermentation et de combustion lente, au contact de l'air, et, par suite de cet état, de produire le même phénomène dans d'autres substances, est détruite dans tous ces corps, sans exception, par la chaleur d'ébullition. C'est là cer-

Digitized by Google

tainement la preuve la plus évidente que la facile instabilité de ces matières se trouve liée à un certain mode d'arrangement de leurs atômes. On n'a qu'à se rappeler la coagulation de l'albumine de l'air par la chaleur pour concevoir l'action de la température de l'eau dans le cas dont nous parlons. La plupart des ferments proprement dits ont une composition semblable à celle de l'albumine et un certain degré de chaleur les fait passer dans un nouvel état.

En montrant sous un jour plus vrai la composition, la décomposition et la transformation des corps organiques, la chimie est venue au secours de la physiologie et l'alliance de ces deux sciences a jeté une lumière inattendue sur les fonctions de la vie dans l'animal et dans la plante.

Deux actes importants entretiennent la vie de l'animal, la nutrition et la respiration.

L'homme aspire de l'oxigène, à chaque instant de la vie, par les organes de la respiration. Le corps d'un homme qui a atteint toute sa croissance prend à l'atmosphère, dans un an, de 750 à 800 livres d'oxigène. Que devient ce gaz absorbé en si grande quantité? aucune de ses parties ne reste dans le corps, la totalité en sort sous la forme d'une combinaison carbonée ou hydrogénée. La carbone et l'hydrogène de certaines parties de l'organisme s'unissent avec l'oxigène qui est absorbé par la peau et par les poumons et ils sont ensuite rejetés au-dehors à l'état d'acide carbonique et de vapeur d'eau. A chaque mouvement de la respiration et, pendant toute la durée de la vie, certaines quantités des parties constituantes de l'organisme animal se séparent de celui-ci, après s'être combinées dans le corps même avec l'oxigène atmosphérique. La respiration userait donc infailliblement les organes si, par les aliments, l'homme n'établissait pas une compensation à la perte d'hydrogène et de carbone que la respiration fait constamment, subir à son organisme. A une basse température, dans un même nombre de mouvements pulmonaires, nous aspirons plus d'oxigène et par conséquent nous aspirons plus d'acide carbonique. Il s'ensuit qu'il faut prendre plus d'aliments en hiver qu'en été, et qu'en Suède, par exemple, l'alimentation doit être plus abondante qu'en Sicile.

Lors même que l'homme consommerait, dans les pays froids et dans les pays chauds, des quantités de nourriture égales en poids, son alimentation pourrait être extrêmement différente sous le rapport du carbone et de l'hydrogène ingérés. Les fruits que consomme l'habitant des pays méridionaux, ne contiennent pas, à l'état frais, plus de 12 pour cent de carbone; tandis que le lard et l'huile de poisson dont se nourrit l'habitant des régions polaires, en renferment de 66 à 80 pour cent. La sobriété, extrêmement facile sous

Digitized by Google

l'équateur pourrait tuer, dans les contrées soumises aux froids intenses des climats septentrionaux.

L'absorption de l'oxigène est pour tous les êtres vivants une cause de chaleur indépendante du milieu dans lequel ils vivent. Quelle que soit la forme sous laquelle le carbone se combine avec l'oxigène, il est impossible que la combinaison ait lieu sans production de chaleur. Un enfant dont la température est de 39° degrés, doit évidemment consommer plus d'oxigène qu'un adulte chez qui elle est de 37° 5.

Le corps de l'animal est un corps chauffé qui se comporte, quant à ce qui l'entoure, comme le font tous les corps chauds : il reçoit de la chaleur, si la température extérieure est plus élevée que la sienne ; il en cède au contraire. si cette température est au-dessous de sa température propre. Or, l'expérience démontre que, le sang d'un habitant des régions polaires, n'a pas une température inférieure à celle du sang de l'habitant des pays chauds. Ce fait, compris dans son véritable sens. prouve que la chaleur perdue se trouve remplacée dans l'organisation animal avec une rapidité égale à celle de la perte.

La quantité d'aliments à consommer se règle d'après ce que nous venons d'exposer, sur le nombre des mouvements des organes respiratoires, sur la température de l'air que nous respirons, sur la quantité de chaleur que le corps cède à l'extérieur. Il faut qu'il y ait un juste équilibre entre l'alimentation et la production de l'acide carbonique dans l'acte respiratoire. Si cet équilibre est rompu, la maladie doit en résulter : aussi chez nous, en été, les maladies qui prédominent sont les maladies de foie (maladies de carbone) et, en hiver, les maladies des poumons (maladies d'oxigène.)

Le carbone et l'hydrogène absorbés dans les aliments, avons-nous dit, sont destinés à se combiner avec l'oxigène et à produire la chaleur animale. En effet, l'abstinence et la faim font d'abord disparaître la graisse, dont le carbone et l'hydrogène sont évacués par la peau et par les poumons. La manière d'exister des animaux hibernants prouve que l'oxigène, dans l'acte de la respiration, ne fait aucun choix quant aux matières susceptibles de se combiner avec lui, et, chez les individus qui endurent la faim, non-seulement la graisse, mais insensiblement toutes les matières solides susceptibles de se dissoudre finissent par disparaître.

Les aliments ont donc un rôle de la plus grande importance à remplir dans l'organisme puisqu'ils lui fournissent les moyens de résister à l'action destructive de l'oxigène.

C'est le sang qui répare les pertes de l'animal ; c'est dans le sang que les organes puisent les éléments qui les renouvellent, qui peuvent même augmenter leur masse. On ne doit donc donner le nom d'aliments qu'aux subs-

Digitized by Google

tances qui sont susceptibles de se transformer en sang. Deux parties essentielles constituent le sang, la *fibrine* et l'*albumine*. La fibrine est cette substance gélatineuse qui s'attache, sous forme de filaments mous et élastiques, aux baguettes avec lesquelles on fouette le sang frais. L'albumine se trouve dans le liquide jaunâtre auquel on donne le nom de *serum*. C'est elle qui lui communique toutes les propriétés du blanc d'œuf. L'analyse chimique a conduit à ce résultat remarquable, que la fibrine et l'albumine renferment les mêmes éléments, unis entre eux dans les mêmes proportions de poids. Un chimiste distingué est même parvenu à transformer artificiellement la fibrine en albumine.

Dans l'acte de la nutrition, l'albumine et la fibrine du sang peuvent l'une et l'autre devenir fibre musculaire : cette transformation a été depuis longtemps mise hors de doute par les physiologistes.

Toutes les parties du corps animal renferment de l'azote ; or, comme l'expérience a prouvé que l'action vitale ne peut produire aucun élément chimique, il est évident que les substances alimentaires destinées à la sanguification, doivent renfermer une certaine proportion d'azote.

L'eau et la graisse constituent les principes non azotés de l'économie animale, aussi ne prennent-elles part à la vie qu'en tant qu'elles servent d'auxiliaires aux fonctions vitales.

La nutrition du carnivore est fort simple : ce qui lui sert de nourriture est identique aux parties de ses organes qui doivent être renouvelées. La nutrition des herbivores paraît plus compliquée. Trouvent-ils dans les matières dont ils se nourrissent les éléments nécessaires à la réparation et au développement de leurs organes? On ne peut pas en douter. Les recherches chimiques ont montré que les parties des végétaux qui servent d'aliments aux animaux, renferment certains principes riches en azote; on rencontre ces principes azotés en abondance, surtout dans la graine des céréales, dans les pois, les lentilles, les fèves, dans les racines et dans le suc des plantes légumineuses.

Ces aliments azotés peuvent se réduire à trois substances que l'on obtient en traitant convenablement les produits végétaux : ce sont la fibrine, l'albumine et la caséine végétales.

Ces substances renferment les mêmes éléments organiques, dans le même rapport de poids; et, ce qui est plus remarquable encore, elles sont identiques, quant à leur composition, avec les principes essentiels du sang, de la fibrine et de l'albumine animales. L'herbivore ne ferait donc que les concentrer pour les approprier à l'alimentation des carnivores.

Pourquoi s'étonnerait-on de voir la plante produire les principes du sang, quand certains végétaux produisent la graisse du bœuf ou celle du mouton (la fève de cacao), la graisse humaine (l'huile d'olive), les principes essentiels

Digitized by Google

du beurre de vache (beurre de palme), la graisse de cheval et l'huile de poisson, (certaines graines oléagineuses) ?

Les substances non azotées, le sucre, l'amidon, la gomme, la pectine, etc., ne sont pas moins nécessaires à l'entretien de la vie, surtout chez les herbivores, que les substances dans lesquelles l'azote est contenu : elles fournissent à l'organisme le carbone nécessaire à l'entretien de la respiration et sans lequel l'animal succomberait promptement à l'action de l'oxigène.

Chez l'homme carnivore, chez le chasseur indien par exemple, c'est le carbone de la chair qui doit remplacer le carbone de l'amidon et du sucre. Cependant quinze livres de chair ne renferment pas plus de carbone que quatre livres d'amidon; et, tandis que l'indien, en consommant un seul animal et un poids égal de fécule, pourrait conserver sa vie et sa santé pendant plusieurs jours, il lui faut consommer cinq animaux pour se procurer le carbone qui est indispensable à sa respiration pendant le même temps.

Cette seule observation suffit pour faire concevoir la liaison intime qui existe entre l'agriculture et la multiplication de la race humaine. En effet l'agriculture n'a d'autre but que d'obtenir dans le plus petit espace possible la plus grande production possible de substances propres à la respiration et à l'assimilation.

Les substances alimentaires peuvent donc être divisées en deux classes : en aliments azotés et en aliments non azotés. Ceux de la première classe ont la propriété de se convertir en sang ; ceux de la seconde n'ont pas cette propriété. Les substances alimentaires qui sont propres à la sanguification donnent naissance aux parties constitutives des organes ; les autres servent à l'entretien de la respiration, c'est-à-dire, à la production de la chaleur animale.

Les aliments propres à la sanguification sont :

La fibrine végétale,
L'albumine végétale,
La caséine végétale,
La chair,
Le sang des animaux.

Les aliments qui servent à l'entretien de la respiration sont :

La graisse,
L'amidon,
La gomme,
Les diverses espèces de sucre,
La pectine,
La bassorine,
Le vin,

Digitized by Google

La bière ,

L'eau-de-vie.

La totalité des aliments compris dans cette énumération ne convient qu'à l'homme ; il est facile de s'en apercevoir. L'homme puise ses aliments dans le règne végétal et dans le règne animal , et d'après ce que nous avons dit du besoin qu'il éprouve de réparer à la fois des pertes en azote et en carbone on peut concevoir le double but de l'économie rurale.

L'agriculture en particulier ne doit plus demander qu'à la science les principes qui sont sa véritable base.

L'expérience, en agriculture, démontre que l'augmentation des matières dans les plantes, sur une surface donnée, est en proportion de l'apport de certaines substances dont les éléments tirent leur origine de la superficie du sol où ils ont été puisés par les plantes elles-mêmes. En effet, les excréments des hommes et ceux des animaux, que l'on transporte dans les champs sous forme de fumier, proviennent des plantes. Tout l'art agricole doit donc reposer sur la réparation des pertes éprouvées par le sol : point de produits à attendre de la terre, si elle est privée des éléments constitutifs des végétaux que l'on veut obtenir. Par l'importation et l'emploi des os (phosphate de chaux) , les terres labourables de l'Angleterre, épuisées de tous leurs phosphates , ont doublé leur revenu comme par magie. Lorsque nous nous proposons de produire sur une surface donnée plus que le sol et l'atmosphère ne produiraient naturellement, il faut que nous apportions dans le sol les parties constituantes qui lui manquent ou qu'il ne renferme pas en assez grande abondance. Nous devons créer, dans le sol même, une atmosphère artificielle d'acide carbonique et d'ammoniaque. Et encore l'ammoniaque et l'acide carbonique ne suffisent pas : sans les alcalis, il ne peut se produire d'albumine ; de même que sans acide phosphorique ou sans sel terreux, il ne peut se former ni fibrine ni caséine végétales. Les principes scientifiques de l'agriculture doivent donc comprendre la connaissance de toutes les circonstances de la vie des végétaux, celle de l'origine de leurs éléments et des sources de leur alimentation.

Que les méthodes d'agriculture varient d'un pays à l'autre, suivant la constitution géologique du terrain, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Le changement même de la méthode est ordonné par la science.

Le blé, le trèfle, les navets exigent dans le sol certains principes ; ils ne prospèrent pas dans un terrain où ces principes manquent. La science nous apprend à découvrir ces éléments par l'examen des cendres végétales, et lorsque l'analyse d'un terrain nous montre leur absence, la cause de sa stérilité est reconnue.

Mais il ne faut jamais oublier que le végétal vit dans deux milieux dont l'un (la terre) doit renfermer les principes qui manquent dans l'autre.

Digitized by Google

Toutes les plantes cultivées ont besoin d'alcalis ou de terres alcalines. Les blés ne prospèrent pas, si, dans le sol, il n'y a pas d'acide silicique à l'état de dissolution. Il y a des terrains qui sont si riches en silicates facilement désagrégeables que, dans l'espace d'une ou de deux années, il s'y trouve autant de silicate de potasse soluble et assimilable que peuvent en exiger les tiges et les feuilles de toute une récolte en blé. Il y en a d'autres dans lesquels la quantité de silicate de potasse nécessaire pour une seule récolte de froment ne devient soluble qu'après un plus grand nombre d'années. Lorsque nous cultivons sur un terrain des pommes de terre et des navets, qui n'enlèvent au sol aucune des particules désagrégées de silice, ce terrain conserve nécessairement sa fertilité pour le blé qu'on y cultive après.

Ce serait une grave erreur que d'attribuer tout le succès de la culture aux opérations mécaniques. C'est en divisant, en ameublissant la surface du sol que le labourage produit d'heureux effets. Mais il existe encore d'autres moyens indiqués par la chimie, pour arriver au même but. Tel est, par exemple, l'emploi de la chaux calcinée : répandue sur le sol, elle le désagrège et met en liberté les alcalis nécessaires au développement des plantes.

L'argile plastique ordinaire appartient aux terrains les plus stériles, bien qu'elle offre dans sa composition toutes les conditions qui peuvent donner lieu à une végétation luxuriante, pour beaucoup de plantes ; mais cela ne suffit pas ; il faut encore que le sol soit rendu perméable à l'air, à l'oxigène, à l'acide carbonique et ces propriétés manquent à l'argile plastique. Une faible calcination suffit pour les lui donner.

Pour comprendre l'effet des engrais proprement dits, il faut remonter à leur origine. Les aliments introduisent de l'azote dans le corps de l'animal ; cet azote est restitué chaque jour à l'état d'urée, dans l'urine. Dans les excréments solides se retrouvent aussi beaucoup de parties constituantes des substances alimentaires qui n'ont pas éprouvé d'altération dans l'organisme, telles que le ligneux, la chlorophylle et la cire. Il n'est pas douteux qu'en reportant sur le sol les excréments des hommes et des animaux qui vivent des productions de la terre, nous ne rendions à ce sol les principes qui lui ont été enlevés par les récoltes.

Les excréments liquides et solides d'un animal ont la plus grande valeur pour la culture des plantes dont il a été nourri. La fiente des porcs nourris avec des pois et des pommes de terre convient surtout pour fumer les pois et les pommes de terre. On donne à une vache du foin et des navets et l'on en obtient un fumier qui renferme les principes minéraux des navets et des graminées.

C'est par l'intervention de l'eau que le végétal reçoit du sol les alcalis, les terres alcalines et les phosphates nécessaires à la formation de ses organes ;

Digitized by Google

et, chose étonnante, mais bien constatée, par l'absorption de ces principes, la plante acquiert à un plus haut degré d'énergie la faculté d'absorber le carbone de l'atmosphère.

Le passage de l'acide carbonique de l'air dans l'organisme de la plante s'effectue par les feuilles. La quantité d'acide carbonique absorbée dans un temps donné, est donc en raison de la surface des feuilles et de la quantité du même acide qui se trouve dans l'air.

Il est aussi démontré que la plante peut encore absorber, par ses radicules, de l'acide carbonique, s'il lui en est amené dans le sol; et de là résulte, pour les plantes cultivées, l'effet utile de l'humus et de tous les détritus de matières organiques en état de combustion lente.

Les quantités de grains et de paille récoltées sur une même terre, dans des années différentes, sont fort inégales. Cette inégalité de récolte correspond, dans tous les cas, à la proportion différente des principes minéraux qui ont été absorbés pour la formation du grain et de la paille. La paille renferme et exige des phosphates, aussi bien que le grain, mais en proportion beaucoup moindre : sans un excès de phosphate le grain ne se forme pas bien. Il est même possible, par la simple exclusion de ces sels, de provoquer le cas où le froment atteindra une hauteur de plusieurs pieds et fleurira sans porter de graines.

Quant aux parties constituantes azotées des végétaux cultivés, il est plus que probable que leur formation se trouve liée à la présence de certains principes minéraux, à la potasse, à la soude, au phosphate de soude et au phosphate de chaux.

L'introduction artificielle d'ammoniaque comme source d'azote, de même que celle de l'humus comme source d'acide carbonique, n'est donc qu'un moyen d'obtenir dans un temps donné un développement plus rapide des plantes cultivées.

Par la détermination précise des quantités de cendres fournies par les plantes cultivées qui se seront développées sur les terrains les plus divers, et par leur analyse, nous apprendrons quelles sont les parties constituantes qui varient dans la même plante et quelles sont celles qui y sont constantes. Nous arriverons à une connaissance exacte de la somme de toutes les parties constituées que nous enlevons au sol par les récoltes.

L'agriculteur sera alors en état, comme dans une manufacture bien organisée, de tenir un registre pour chacune de ses terres, de déterminer d'avance avec exactitude quelles substances et en quelle quantité il devra y apporter pour la maintenir après la récolte dans son état primitif de fertilité.

Ces recherches sont un besoin de notre époque ; et c'est seulement quand elles auront été faites avec exactitude, qu'il sera possible, en unissant les lumières des chimistes à l'expérience des agriculteurs, d'arriver à un système rationnel, inébranlable dans sa base, pour l'art agricole et pour l'économie rurale de tous les terrains et de tous les pays.

Digitized by Google

RETRAITE DE M. NOTHOMB.

Le chef du cabinet vient de se retirer. Devant le succès si décidé, si complet de l'opposition dans les élections d'Anvers et de Bruxelles, les expédients lui on fait défaut ; sa politique s'est avouée vaincue et a rendu les armes. L'histoire des quatre années qui viennent de s'écouler, conservera à jamais une haute importance dans les annales de notre jeune Etat; car elle marque le passage de la prépondérance politique d'un des grands partis du pays à l'autre ; l'avenir y lira les symptômes curieux du rapide déclin d'une opinion qui, il y a peu de temps, passait encore, aux yeux de l'Europe et d'une fraction de la Belgique elle-même, pour avoir une espèce de droit de propriété sur la révolution belge. Mais ce n'est pas pour l'histoire seule que ces quatre années auront un puissant intérêt; leur influence sera grande sur la marche ultérieure de notre politique contemporaine.

Ce qui s'est passé depuis 1841 a eu des effets bien funestes. Le pouvoir est bien meurtri. Sous le poids d'une situation forcée, bien des hommes se sont amoindris; et la Belgique qui a eu tout à refaire depuis quinze ans, n'en avait pas de trop. De mauvais sentiments ont été excités. Le pouvoir a propagé le culte de l'intétérêt personnel. Le dévouement, le patriotisme désintéressé, les

Digitized by Google

instincts nobles et généreux ont été refoulés dans les âmes. Le ressort national s'est relâché. Au ministère tombé survit, avec de déplorables traditions, un triste héritage de difficultés intérieures et extérieures.

Mais ne nous plaignons pas trop amèrement. Dans ce qui a eu lieu, tout n'est pas encore irréparable. Que l'opinion libérale se souvienne de ce qu'elle était il y a quatre ans, et contemple ce qu'elle est aujourd'hui; pour elle, au moins, les années ne se sont pas écoulées en vain. Ce progrès de ses forces se serait peut-être accompli dans des circonstances toutes différentes, car le temps lui-même est pour elle. Mais ce qui appartient bien en propre à la situation que nous venons de traverser, c'est une imposante et décisive expérience, un enseignement clair comme le jour, intelligible pour les moins clairvoyants, une série d'immenses leçons pour les partis, pour le pouvoir, pour les hommes politiques de tous les rangs et de toutes les nuances d'opinion. L'éducation politique du pays a grandi d'un demi-siècle. Les lumières qui jaillissent de cette période, sont assez vives peut-être pour former le point de départ des mœurs politiques de l'avenir et des traditions véritables de notre gouvernement représentatif. Que de faits, enveloppés d'incertitude et de vague, se sont précisés. Que de vérités contestées, obscures il y a quatre ans, se sont éclaircies à tous les yeux.

La voie régulière et pratique d'une opposition parlementaire a été tracée. Pour la première fois, une minorité compacte, acceptant le nom et le rôle d'opposition, s'est franchement posée en adversaire du cabinet, au nom d'une des deux opinions qui divisent le pays. Elle ne s'est point cachée derrière des prétextes administratifs; c'est sur le terrain de la politique que, deux ou trois fois par an, elle est venue, la face découverte, se mesurer avec le ministère. Tout a été franc, constitutionnel, régulier dans sa marche. Elle n'a demandé ses succès qu'à l'effet moral des discussions et au progrès du temps. Hors de la politique, le pouvoir n'a pas trouvé en elle un obstacle incessant à la marche des affaires; elle n'a pas entravé les mesures utiles; en matière d'administration et pour les intérêts gouvernementaux, c'est quelquefois chez elle que les ministres ont trouvé leurs plus puissants auxiliaires. Ses principes

Digitized by Google

ont été tels qu'elle peut les porter au pouvoir, et qu'en y arrivant, elle n'aurait qu'une chose à demander à ses adversaires, descendus dans l'opposition à leur tour, c'est qu'ils acceptent son héritage et suivent l'exemple qu'elle leur a donné.

Il y a cinq ans, on en était encore dans les chambres à n'oser ni avouer, ni nommer les partis. Dans le pays, ils n'étaient pas en petit nombre ceux qui s'imaginaient qu'un gouvernement peut passer à côté des opinions politiques et faire semblant de ne pas les apercevoir. C'est sur cette base même qu'on feignit de vouloir fonder un prétendu gouvernement d'affaires. Le temps a balayé ces niaiseries ; personne n'essayera plus de dire à la tribune qu'il n'y a en Belgique ni libéraux, ni catholiques. On sait désormais que les partis qui existent, il faut les reconnaître. On a pu constater que les cabinets non-politiques sont de honteuses hypocrisies, qu'il n'en est pas en réalité de plus dominés par la politique, de plus tyrannisés par elle dans les affaires, de plus disposés à lui sacrifier tous les intérêts administratifs.

Il y a quatre ans, on jugeait l'opinion publique si peu éclairée, on avait une si faible idée de ses exigences, que le chef du cabinet ne craignit point de se présenter sur la scène parlementaire, entouré d'hommes dont le défaut de capacité était notoire. L'expérience a été si instructive et si claire, que, malgré l'appui d'une complaisante majorité, ce cabinet n'a pas osé se présenter aux électeurs. Le premier ministère de M. Nothomb a décidé pour jamais en Belgique que la capacité n'est pas de trop chez les ministres. Il restait une question à résoudre, et c'est son second cabinet qui s'en est chargé. On avait pu penser qu'il ne manquait à sa première administration que quelques ministres moins insuffisans dans les rôles secondaires. Il fallait qu'il fût démontré par une éclatante épreuve que, sous l'empire de nos institutions, la moralité politique est aussi indispensable au gouvernement que le mérite administratif. Là est le signalé service qu'a rendu au pays, à l'avenir de nos institutions et de nos mœurs politiques, le cabinet qui vient de périr.

Il faut bien le reconnaître, cette idée de la nécessité de la probité politique, de la dignité morale dans le gouvernement était naguère peu arrêtée, et en quelque sorte même nouvelle en Bel-

Digitized by Google

gique. Habituée aux gouvernements étrangers, la Belgique, depuis des siècles, n'a guère vu dans les places élevées et dans la haute administration, que des positions lucratives dont elle était tenue de faire les frais, un moyen de fortune à l'usage des privilégiés de cour. Sous la dépendance de l'étranger et sous l'influence des institutions qu'il lui a laissées, elle n'a pu se former à de grandes exigences en fait de caractères politiques. Il n'eût pas été étonnant qu'il eût fallu quelque temps aux esprits pour arriver à d'autres idées. Grâce à ce qui s'est passé, cet apprentissage a été singulièrement abrégé. La leçon a parlé si haut qu'elle a suppléé au temps. Tant de mépris s'est amassé; chacun a pu si bien reconnaître de ses yeux ce que c'était que l'immoralité dans la politique, que les plus aveugles ont dû finir par se rendre à l'évidence. Il restait peut-être quelques hommes faibles pour qui le succès extérieur est tout, dans l'esprit desquels la politique des expédients n'était pas condamnée, tant que son habile chef était debout. Aujourd'hui qu'il est tombé, le prétendu système des habiles perd ses derniers adhérents. Qui sait si quelques-uns d'entr'eux n'en sont pas déjà d'ardents adversaires? Car ils voient aujourd'hui où elle a conduit ceux qui l'ont professée. C'est une triste fin de tomber entre les deux partis, accablé du triomphe de ses adversaires, du mépris ou de l'indifférence de ses alliés; et, après avoir épuisé vainement tant d'expédients pour conserver une position au pouvoir, de ne savoir encore où en découvrir une dans d'autres rangs.

C'en est fait aujourd'hui de cette école politique pour laquelle il n'y a que des rôles et point de convictions, qui niait la conscience et la sincérité, qui pour se légitimer avait besoin de rabaisser les âmes au niveau de ses intérêts. Non, la société n'est pas descendue au scepticisme moral qu'elle lui prêtait. Nous lui avons prédit souvent le démenti qu'elle devait en recevoir : « On se ré»veillera un jour, lui disions-nous, il y a un an, tout confus d'ap»prendre que, si les individus sont faibles, faciles à aveugler ou à »séduire, la nation ne se laisse point en quelques années arracher »le sentiment du bien et du mal, que pour elle le devoir est resté »devoir, le vice est encore vice. » Ce jour a lui : le pays ne s'est pas laissé calomnier impunément. Non, la droiture, le désintéres-

Digitized by Google

sement, le patriotisme ne sont pas détrônés au profit de l'astuce et de l'intérêt. Les rêveurs ne sont pas ceux qui se fiaient aux bons sentiments du cœur humain, mais ceux qui n'avaient foi que dans ses faiblesses. Non, grâce au ciel, la palme n'est pas au plus rusé. Nous avons vu la ruse à l'œuvre, dans toute son audace et dans toute son habileté, et il a suffi de la montrer toute nue, de la traîner sous ce soleil de publicité qui vivifie nos institutions, pour la réduire aux convulsions de l'agonie. Ce n'est pas la palme qui gît à côté d'elle maintenant, mais le fouet vengeur sous lequel elle a succombé. Jeunes hommes qui vous préparez à la vie politique et aspirez à exercer un jour une influence utile sur les destinées de votre patrie, non, sachez-le bien, il n'est pas vrai qu'il faille vous étudier à éteindre en vous les plus nobles inspirations de votre âme, apprendre à vous passer de votre propre estime et vous habituer au mépris de vos concitoyens. N'énervez pas votre caractère; fortifiez-le; laissez sans crainte les germes généreux se développer dans vos cœurs. Ce sont les sentiments forts et élevés qui font les grands gouvernements comme les grands peuples. Voilà ce qui ressort des derniers événements. Voilà la puissante moralité du drame qui vient de s'accomplir. L'immense auditoire qui en suivait la péripétie, en a accueilli le dénouement avec transport. Une commotion électrique s'est communiquée partout avec la rapidité de l'éclair. Les bonnes convictions se sont senties affermies, les mauvaises accablées. C'est cette réaction instantanée de la conscience publique trop longtemps méconnue, qui en un jour a foudroyé le ministère. On voudrait faire croire aujourd'hui qu'il s'est retiré devant des exigences nouvelles du parti catholique. Il en eut accepté bien d'autres, s'il y eut vu son salut; mais il s'est senti frappé au cœur, il a vu se briser sa seule espérance. Il avait voulu gouverner par les intérêts privés auxquels seuls il croyait, et les intérêts ont été vaincus par les convictions auxquelles il ne croyait pas.

Qu'il nous soit permis maintenant de le rappeler à quelques hommes de notre opinion. Tout en s'indignant de ce qui se passait, plus d'une fois ils ont été près du découragement; plus d'une fois ils s'en sont pris au pays et lui ont fait en secret des reproches bien amers. Pour nous, sans citer toutes nos

Digitized by Google

prévisions sur l'issue du régime des quatre dernières années, nous ne demandons à pouvoir nous féliciter que d'une seule chose, c'est de n'avoir jamais douté de l'avenir, de n'avoir pas laissé s'ébranler un seul instant notre confiance dans les sentiments et l'intelligence du pays et dans la vertu de nos institutions. La Belgique, personne, il faut l'espérer, n'en doutera plus désormais, sent et comprend; mais elle ne s'émeut pas au premier cri d'alarme. Elle comprend plus lentement que ses voisins méridionaux; mais ce qu'elle a compris, elle ne l'oublie pas; et, comme elle avance sans précipitation, elle ne revient pas sur ses pas. Quand elle a eu le temps d'avoir l'intelligence nette d'une situation, elle ne s'agite pas pour proclamer ce qu'elle pense; mais qu'elle soit appelée à se prononcer, et, au jour marqué, sa voix et son bon sens ne feront pas défaut. Le chef du cabinet, renouvelant la faute que le roi Guillaume avait expiée avant lui, s'était reposé sur cette prétendue inintelligence de la Belgique; il avait cru qu'elle se paierait de mots et ne reconnaîtrait pas le fond des choses. De là, et de sa méprise sur la puissance des convictions réelles, était né son dédain pour l'opinion libérale qui ne faisant appel à aucun intérêt privé, n'ayant ni places, ni honneurs, ni salut éternel à promettre, lui paraissait une puérilité, un rêve destiné à s'évanouir sous le premier effort d'un homme d'état à esprit positif. De là aussi, le projet de créer, entre le parti catholique et le parti libéral, non pas une opinion véritable, mais un semblant d'opinion sur lequel on ferait mine de s'appuyer. On ne croyait pas soi-même à ce parti intermédiaire; mais qu'importe? croyait-on beaucoup plus à la sincérité des autres partis? Dans cette sphère d'idées où est la différence entre une opinion réelle et une opinion factice? Ce prétendu parti intermédiaire n'a ni sauvé ni masqué le ministère. Le pays ne l'a jamais pris au sérieux; il sentait bien qu'entre l'opinion catholique et celle du ministère de 1840 il n'y avait pas eu place pour un autre parti; et il savait que c'était entre ces deux mêmes opinions que la lutte avait continué. On a eu beau feindre de ne voir dans l'opposition qu'un ramassis de démagogues et d'artisans de désordres; le pays ne s'y est pas trompé; il a bien compris que le débat n'était

Digitized by Google

pas là, et qu'en donnant gain de cause à l'opposition, ce n'était pas à l'anarchie qu'il tendait la main.

Aussi, avec le chef du cabinet, est tombée la feinte de ce prétendu parti intermédiaire. Et personne jusqu'à présent n'a consenti à mettre la main à l'œuvre pour reconstruire quelque chose de semblable sur cette base ruinée. Il n'y aurait en effet qu'un changement de noms propres. La position restant la même, d'autres hommes seraient entraînés dans les mêmes voies. Ils trouveraient devant eux les obstacles singulièrement grossis par l'échec de leurs prédécesseurs. Moins faciles sur les moyens, plus jaloux de leur considération personnelle, ils seraient réduits à s'arrêter plus tôt, et n'auraient que le temps de constater l'inanité de leurs efforts. S'il existait encore à ce sujet des doutes quelque peu sérieux, nous eussions voulu, au risque de voir encore quelques hommes descendre, que l'expérience en fût faite. Les lumières que l'opinion a acquises aujourd'hui, auraient rendu la tâche facile à l'opposition ; elle eût pu en quelque sorte se croiser les bras, et laisser faire la force des choses.

Mais nous en sommes venus à ce point qu'explicitement ou implicitement, de gré ou de nécessité, par les actes sinon par les paroles, chacun semble forcé de reconnaître qu'il n'y a aujourd'hui de lutte sérieuse pour la direction des affaires qu'entre deux opinions véritables.

Faut-il que ces deux partis arrivent ensemble au pouvoir, et se le partagent, non en feignant de ne pas apercevoir leur dissentiment, ou en se laissant absorber l'un par l'autre, mais en s'avouant leurs prétentions et en transigeant dans des termes honorables et publiquement reconnus? ou bien est-il nécessaire que la direction des affaires appartienne à l'un d'eux ? Voilà ce qu'il faut examiner sans prévention comme sans imprévoyance.

L'idée d'un cabinet de coalition sérieuse, loyale, hautement avouée, n'excite en nous ni indignation ni passion aucune. Nous n'avons jamais exclu cette combinaison d'une manière absolue. Mais, à moins de circonstances particulièrement favorables, nous l'avons toujours crue difficile à réaliser, plus difficile encore à maintenir dans les conditions honorables qui seules peuvent la

Digitized by Google

légitimer. Faire dans un cabinet une égale part d'influence à deux opinions rivales et en pleine lutte dans le pays, est presque une chimère, tant sont nombreuses les difficultés qu'y opposerait la pratique journalière des affaires. Tiraillée en sens opposé par deux forces égales, l'administration incessamment divisée se verrait à chaque instant condamnée à l'inaction la plus stérile et parfois la plus ridicule. Si, au contraire, la composition du cabinet reconnaît et constate la prépondérance de l'un des deux éléments, que devient la position de celui qui s'y avoue le plus faible? La limite entre la transaction et l'absorption sera-t-il en état de la maintenir? La force d'un ministre dans un cabinet est dans la menace de sa retraite; or, quelle influence cette menace peut-elle avoir de la part du plus faible sur ceux que lui-même reconnaît les représentants des plus forts? Il est donc bien difficile qu'une telle combinaison ne soit frappée de mort par ses divisions intérieures, ou qu'elle ne cesse d'être honorable et ne devienne un mensonge, l'un de ces deux éléments absorbant l'autre. Une des conditions indispensables de son existence, c'est d'ailleurs qu'elle soit acceptée par la partie la plus influente des deux opinions. Or, cela n'est possible que dans des circonstances particulières : il faut de deux choses l'une, ou que les partis soient peu dessinés, peu animés à la lutte, ou qu'ajournant leurs anciens dissentiments, ils en viennent à se réunir à la poursuite d'un but nouveau.

Si, en 1840, on avait formé un cabinet de coalition réelle, nous doutons qu'il eût eu la vie longue et facile, mais il n'y a pas de doute qu'à son origine au moins il eût été accepté, qu'il l'eût été surtout par l'opinion libérale. La situation du moment semblait le comporter, et, pour quelque temps, il aurait pu espérer de lui suffire. A cette époque, la lutte et la démarcation des deux opinions n'avaient encore été ni bien générales ni bien nettes. L'opinion libérale se faisait une haute idée de la force réelle de ses adversaires; elle doutait de la sienne; ses espérances étaient vagues et lointaines; elle n'osait croire aux rapides progrès qui l'attendaient. Mais les choses sont bien changées depuis cette époque. En renversant le ministère de 1840, l'opinion catholique a donné elle-même à la division des partis une précision et une énergie toutes nouvelles. La lutte est devenue claire, générale; chacun l'a comprise;

Digitized by Google

durant quatre années, elle n'a cessé de s'étendre. Pendant que les symptômes de la décadence de l'opinion catholique se multipliaient, sa rivale prenait chaque jour plus de confiance en elle-même et marchait de succès en succès. A cette heure, ce n'est plus dans un avenir éloigné que l'opinion libérale espère; déjà elle se croit sûre du présent. Aujourd'hui que les ministères bigarrés sont d'ailleurs décrédités par le souvenir de celui qui vient de se retirer, elle n'accepterait plus ce qu'elle eût accepté en 1840. Nous croyons qu'elle a raison. Depuis l'ouverture de la crise ministérielle; pas le moindre doute n'est venu à cet égard changer notre conviction.

Où sont les circonstances du moment qui légitimeraient un nouveau cabinet mixte? En vue de quel but sincère, précis, urgent, les partis se réuniraient-ils? Ah! si un grand danger extérieur venait à menacer notre existence nationale, si à l'intérieur l'ordre public était gravement compromis, si quelque crainte, quelque espérance, quelque intérêt pressant, quelque émotion subite venait à s'élever au-dessus des partis, un ministère de coalition pourrait se motiver à l'instant même. Ce seraient les partis eux-mêmes qui s'effaceraient pour quelque temps; leur position serait changée; la politique serait reportée sur un terrain nouveau. Mais qu'y a-t-il de semblable? la division des deux partis n'a cessé d'être flagrante et de s'élargir; chambres, élections, presses, grandes et petites localités, grands et petits pouvoirs, elle domine tout, elle a tout envahi. Par quel coup de baguette la fera-t-on disparaître?

Comment les deux opinions s'entendraient-elles pour frayer ensemble dans un ministère et se faire l'une à l'autre la part d'influence à laquelle elles croient avoir droit, alors qu'elles sont tellement éloignées encore d'être d'accord sur l'état respectif de leur force, que l'une et l'autre à la fois se prétendent majorité. Que l'opinion catholique ait conservé beaucoup moins de confiance en elle-même que n'en affecte dans ce moment le ton de plusieurs de ses journaux, cela est probable. Mais qu'elle ait renoncé à toutes ces illusions d'hier et à son espoir de dominer le gouvernement, nous ne le croyons pas. Le seul changement qui s'est opéré sous ce rapport depuis quelques années, c'est qu'elle se contenterait d'une action moins ostensible, moins directe; mais le fond des

Digitized by Google

prétentions restera le même, tant qu'on entreverra quelque moyen de les réaliser. Qu'on fasse entrer aujourd'hui dans un ministère libéral un ou deux hommes de l'opinion catholique, et on entretiendra toutes les prétentions et toutes les espérances. L'opinion catholique, quelque réserve qu'elle essaie de s'imposer au début, finira par vouloir dominer le pouvoir comme auparavant ; peu-à-peu elle pèsera d'un poids insupportable sur les ministres, de sa couleur; et si elle est deçue dans son attente, ceux-ci passeront pour traîtres à ses yeux et seront réduits tôt ou tard, s'ils ne veulent avouer leur absorption, à quelque chose de semblable au pitoyable rôle de M. Dechamps dans l'affaire du jury d'examen.

D'autre part, un ministère libéral qui s'adjoindra une fraction catholique, inspirera une confiance plus limitée à sa propre opinion. Ses rapports avec elle s'en ressentiront. De la réserve, de la froideur à la défiance, la voie ne sera pas longue à franchir, sous l'impression surtout des souvenirs récents. Et en raison de la défiance, les exigences croîtront infailliblement. La modération prendra un air de faiblesse ; les transactions passeront pour des concessions imposées ; et ainsi cette précieuse action modératrice du pouvoir sur l'opinion dont il possède les sympathies, sera perdue. Placez un whig influent dans le ministère de sir Robert Peel, et l'immense influence que celui-ci exerce, depuis plusieurs années, sur les tories va se briser. Ils l'accuseront de s'être laissé dominer par la partie whig du cabinet, d'agir par déférence pour leurs adversaires dont il veut se ménager l'appui. Ce qu'ils acceptent de la main de celui qui a leur confiance politique, ils le refuseraient à une influence hostile. Impuissant et affaibli, sir Robert Peel tomberait bientôt entre les deux opinions plus aigries et plus exigeantes qu'elles ne l'étaient avant cet essai de rapprochement.

Ainsi en serait-il chez nous : un nouveau cabinet mixte n'aboutirait dans ce moment qu'à exciter contre le pouvoir la défiance des deux partis, à annuller cette influence heureuse que les affaires exercent naturellement sur l'opinion qui se sent en contact avec elles, à augmenter les prétentions et les aspérités des partis et par conséquent à les séparer de plus en plus.

Digitized by Google

Toutes les plantes cultivées ont besoin d'alcalis ou de terres alcalines. Les blés ne prospèrent pas, si, dans le sol, il n'y a pas d'acide silicique à l'état de dissolution. Il y a des terrains qui sont si riches en silicates facilement désagrégeables que, dans l'espace d'une ou de deux années, il s'y trouve autant de silicate de potasse soluble et assimilable que peuvent en exiger les tiges et les feuilles de toute une récolte en blé. Il y en a d'autres dans lesquels la quantité de silicate de potasse nécessaire pour une seule récolte de froment ne devient soluble qu'après un plus grand nombre d'années. Lorsque nous cultivons sur un terrain des pommes de terre et des navets, qui n'enlèvent au sol aucune des particules désagrégées de silice, ce terrain conserve nécessairement sa fertilité pour le blé qu'on y cultive après.

Ce serait une grave erreur que d'attribuer tout le succès de la culture aux opérations mécaniques. C'est en divisant, en ameublissant la surface du sol que le labourage produit d'heureux effets. Mais il existe encore d'autres moyens indiqués par la chimie, pour arriver au même but. Tel est, par exemple, l'emploi de la chaux calcinée : répandue sur le sol, elle le désagrège et met en liberté les alcalis nécessaires au développement des plantes.

L'argile plastique ordinaire appartient aux terrains les plus stériles, bien qu'elle offre dans sa composition toutes les conditions qui peuvent donner lieu à une végétation luxuriante, pour beaucoup de plantes ; mais cela ne suffit pas ; il faut encore que le sol soit rendu perméable à l'air, à l'oxigène, à l'acide carbonique et ces propriétés manquent à l'argile plastique. Une faible calcination suffit pour les lui donner.

Pour comprendre l'effet des engrais proprement dits, il faut remonter à leur origine. Les aliments introduisent de l'azote dans le corps de l'animal ; cet azote est restitué chaque jour à l'état d'urée, dans l'urine. Dans les excréments solides se retrouvent aussi beaucoup de parties constituantes des substances alimentaires qui n'ont pas éprouvé d'altération dans l'organisme, telles que le ligneux, la chlorophylle et la cire. Il n'est pas douteux qu'en reportant sur le sol les excréments des hommes et des animaux qui vivent des productions de la terre, nous ne rendions à ce sol les principes qui lui ont été enlevés par les récoltes.

Les excréments liquides et solides d'un animal ont la plus grande valeur pour la culture des plantes dont il a été nourri. La fiente des porcs nourris avec des pois et des pommes de terre convient surtout pour fumer les pois et les pommes de terre. On donne à une vache du foin et des navets et l'on en obtient un fumier qui renferme les principes minéraux des navets et des graminées.

C'est par l'intervention de l'eau que le végétal reçoit du sol les alcalis, les terres alcalines et les phosphates nécessaires à la formation de ses organes ;

Digitized by Google

et, chose étonnante, mais bien constatée, par l'absorption de ces principes, la plante acquiert à un plus haut degré d'énergie la faculté d'absorber le carbone de l'atmosphère.

Le passage de l'acide carbonique de l'air dans l'organisme de la plante s'effectue par les feuilles. La quantité d'acide carbonique absorbée dans un temps donné, est donc en raison de la surface des feuilles et de la quantité du même acide qui se trouve dans l'air.

Il est aussi démontré que la plante peut encore absorber, par ses radicules, de l'acide carbonique, s'il lui en est amené dans le sol; et de là résulte, pour les plantes cultivées, l'effet utile de l'humus et de tous les détritus de matières organiques en état de combustion lente.

Les quantités de grains et de paille récoltées sur une même terre, dans des années différentes, sont fort inégales. Cette inégalité de récolte correspond, dans tous les cas, à la proportion différente des principes minéraux qui ont été absorbés pour la formation du grain et de la paille. La paille renferme et exige des phosphates, aussi bien que le grain, mais en proportion beaucoup moindre : sans un excès de phosphate le grain ne se forme pas bien. Il est même possible, par la simple exclusion de ces sels, de provoquer le cas où le froment atteindra une hauteur de plusieurs pieds et fleurira sans porter de graines.

Quant aux parties constituantes azotées des végétaux cultivés, il est plus que probable que leur formation se trouve liée à la présence de certains principes minéraux, à la potasse, à la soude, au phosphate de soude et au phosphate de chaux.

L'introduction artificielle d'ammoniaque comme source d'azote, de même que celle de l'humus comme source d'acide carbonique, n'est donc qu'un moyen d'obtenir dans un temps donné un développement plus rapide des plantes cultivées.

Par la détermination précise des quantités de cendres fournies par les plantes cultivées qui se seront développées sur les terrains les plus divers, et par leur analyse, nous apprendrons quelles sont les parties constituantes qui varient dans la même plante et quelles sont celles qui y sont constantes. Nous arriverons à une connaissance exacte de la somme de toutes les parties constituées que nous enlevons au sol par les récoltes.

L'agriculteur sera alors en état, comme dans une manufacture bien organisée, de tenir un registre pour chacune de ses terres, de déterminer d'avance avec exactitude quelles substances et en quelle quantité il devra y apporter pour la maintenir après la récolte dans son état primitif de fertilité.

Ces recherches sont un besoin de notre époque ; et c'est seulement quand elles auront été faites avec exactitude, qu'il sera possible, en unissant les lumières des chimistes à l'expérience des agriculteurs, d'arriver à un système rationnel, inébranlable dans sa base, pour l'art agricole et pour l'économie rurale de tous les terrains et de tous les pays.

Digitized by Google

RETRAITE DE M. NOTHOMB.

Le chef du cabinet vient de se retirer. Devant le succès si décidé, si complet de l'opposition dans les élections d'Anvers et de Bruxelles, les expédients lui on fait défaut ; sa politique s'est avouée vaincue et a rendu les armes. L'histoire des quatre années qui viennent de s'écouler, conservera à jamais une haute importance dans les annales de notre jeune Etat; car elle marque le passage de la prépondérance politique d'un des grands partis du pays à l'autre ; l'avenir y lira les symptômes curieux du rapide déclin d'une opinion qui, il y a peu de temps, passait encore, aux yeux de l'Europe et d'une fraction de la Belgique elle-même, pour avoir une espèce de droit de propriété sur la révolution belge. Mais ce n'est pas pour l'histoire seule que ces quatre années auront un puissant intérêt; leur influence sera grande sur la marche ultérieure de notre politique contemporaine.

Ce qui s'est passé depuis 1841 a eu des effets bien funestes. Le pouvoir est bien meurtri. Sous le poids d'une situation forcée, bien des hommes se sont amoindris; et la Belgique qui a eu tout à refaire depuis quinze ans, n'en avait pas de trop. De mauvais sentiments ont été excités. Le pouvoir a propagé le culte de l'intétérêt personnel. Le dévouement, le patriotisme désintéressé, les

Digitized by Google

instincts nobles et généreux ont été refoulés dans les âmes. Le ressort national s'est relâché. Au ministère tombé survit, avec de déplorables traditions, un triste héritage de difficultés intérieures et extérieures.

Mais ne nous plaignons pas trop amèrement. Dans ce qui a eu lieu, tout n'est pas encore irréparable. Que l'opinion libérale se souvienne de ce qu'elle était il y a quatre ans, et contemple ce qu'elle est aujourd'hui; pour elle, au moins, les années ne se sont pas écoulées en vain. Ce progrès de ses forces se serait peut-être accompli dans des circonstances toutes différentes, car le temps lui-même est pour elle. Mais ce qui appartient bien en propre à la situation que nous venons de traverser, c'est une imposante et décisive expérience, un enseignement clair comme le jour, intelligible pour les moins clairvoyants, une série d'immenses leçons pour les partis, pour le pouvoir, pour les hommes politiques de tous les rangs et de toutes les nuances d'opinion. L'éducation politique du pays a grandi d'un demi-siècle. Les lumières qui jaillissent de cette période, sont assez vives peut-être pour former le point de départ des mœurs politiques de l'avenir et des traditions véritables de notre gouvernement représentatif. Que de faits, enveloppés d'incertitude et de vague, se sont précisés. Que de vérités contestées, obscures il y a quatre ans, se sont éclaircies à tous les yeux.

La voie régulière et pratique d'une opposition parlementaire a été tracée. Pour la première fois, une minorité compacte, acceptant le nom et le rôle d'opposition, s'est franchement posée en adversaire du cabinet, au nom d'une des deux opinions qui divisent le pays. Elle ne s'est point cachée derrière des prétextes administratifs; c'est sur le terrain de la politique que, deux ou trois fois par an, elle est venue, la face découverte, se mesurer avec le ministère. Tout a été franc, constitutionnel, régulier dans sa marche. Elle n'a demandé ses succès qu'à l'effet moral des discussions et au progrès du temps. Hors de la politique, le pouvoir n'a pas trouvé en elle un obstacle incessant à la marche des affaires; elle n'a pas entravé les mesures utiles; en matière d'administration et pour les intérêts gouvernementaux, c'est quelquefois chez elle que les ministres ont trouvé leurs plus puissants auxiliaires. Ses principes

Digitized by Google

ont été tels qu'elle peut les porter au pouvoir, et qu'en y arrivant, elle n'aurait qu'une chose à demander à ses adversaires, descendus dans l'opposition à leur tour, c'est qu'ils acceptent son héritage et suivent l'exemple qu'elle leur a donné.

Il y a cinq ans, on en était encore dans les chambres à n'oser ni avouer, ni nommer les partis. Dans le pays, ils n'étaient pas en petit nombre ceux qui s'imaginaient qu'un gouvernement peut passer à côté des opinions politiques et faire semblant de ne pas les apercevoir. C'est sur cette base même qu'on feignit de vouloir fonder un prétendu gouvernement d'affaires. Le temps a balayé ces niaiseries ; personne n'essayera plus de dire à la tribune qu'il n'y a en Belgique ni libéraux, ni catholiques. On sait désormais que les partis qui existent, il faut les reconnaître. On a pu constater que les cabinets non-politiques sont de honteuses hypocrisies, qu'il n'en est pas en réalité de plus dominés par la politique, de plus tyrannisés par elle dans les affaires, de plus disposés à lui sacrifier tous les intérêts administratifs.

Il y a quatre ans, on jugeait l'opinion publique si peu éclairée, on avait une si faible idée de ses exigences, que le chef du cabinet ne craignit point de se présenter sur la scène parlementaire, entouré d'hommes dont le défaut de capacité était notoire. L'expérience a été si instructive et si claire, que, malgré l'appui d'une complaisante majorité, ce cabinet n'a pas osé se présenter aux électeurs. Le premier ministère de M. Nothomb a décidé pour jamais en Belgique que la capacité n'est pas de trop chez les ministres. Il restait une question à résoudre, et c'est son second cabinet qui s'en est chargé. On avait pu penser qu'il ne manquait à sa première administration que quelques ministres moins insuffisans dans les rôles secondaires. Il fallait qu'il fût démontré par une éclatante épreuve que, sous l'empire de nos institutions, la moralité politique est aussi indispensable au gouvernement que le mérite administratif. Là est le signalé service qu'a rendu au pays, à l'avenir de nos institutions et de nos mœurs politiques, le cabinet qui vient de périr.

Il faut bien le reconnaître, cette idée de la nécessité de la probité politique, de la dignité morale dans le gouvernement était naguère peu arrêtée, et en quelque sorte même nouvelle en Bel-

Digitized by Google

gique. Habituée aux gouvernements étrangers, la Belgique, depuis des siècles, n'a guère vu dans les places élevées et dans la haute administration, que des positions lucratives dont elle était tenue de faire les frais, un moyen de fortune à l'usage des privilégiés de cour. Sous la dépendance de l'étranger et sous l'influence des institutions qu'il lui a laissées, elle n'a pu se former à de grandes exigences en fait de caractères politiques. Il n'eût pas été étonnant qu'il eût fallu quelque temps aux esprits pour arriver à d'autres idées. Grâce à ce qui s'est passé, cet apprentissage a été singulièrement abrégé. La leçon a parlé si haut qu'elle a suppléé au temps. Tant de mépris s'est amassé; chacun a pu si bien reconnaître de ses yeux ce que c'était que l'immoralité dans la politique, que les plus aveugles ont dû finir par se rendre à l'évidence. Il restait peut-être quelques hommes faibles pour qui le succès extérieur est tout, dans l'esprit desquels la politique des expédients n'était pas condamnée, tant que son habile chef était debout. Aujourd'hui qu'il est tombé, le prétendu système des habiles perd ses derniers adhérents. Qui sait si quelques-uns d'entr'eux n'en sont pas déjà d'ardents adversaires? Car ils voient aujourd'hui où elle a conduit ceux qui l'ont professée. C'est une triste fin de tomber entre les deux partis, accablé du triomphe de ses adversaires, du mépris ou de l'indifférence de ses alliés; et, après avoir épuisé vainement tant d'expédients pour conserver une position au pouvoir, de ne savoir encore où en découvrir une dans d'autres rangs.

C'en est fait aujourd'hui de cette école politique pour laquelle il n'y a que des rôles et point de convictions, qui niait la conscience et la sincérité, qui pour se légitimer avait besoin de rabaisser les âmes au niveau de ses intérêts. Non, la société n'est pas descendue au scepticisme moral qu'elle lui prêtait. Nous lui avons prédit souvent le démenti qu'elle devait en recevoir : « On se ré»veillera un jour, lui disions-nous, il y a un an, tout confus d'ap»prendre que, si les individus sont faibles, faciles à aveugler ou à »séduire, la nation ne se laisse point en quelques années arracher »le sentiment du bien et du mal, que pour elle le devoir est resté »devoir, le vice est encore vice. » Ce jour a lui : le pays ne s'est pas laissé calomnier impunément. Non, la droiture, le désintéres-

Digitized by Google

durant quatre années, elle n'a cessé de s'étendre. Pendant que les symptômes de la décadence de l'opinion catholique se multipliaient, sa rivale prenaît chaque jour plus de confiance en elle-même et marchait de succès en succès. A cette heure, ce n'est plus dans un avenir éloigné que l'opinion libérale espère; dèjà elle se croit sûre du présent. Aujourd'hui que les ministères bigarrés sont d'ailleurs décrédités par le souvenir de celui qui vient de se retirer, elle n'accepterait plus ce qu'elle eût accepté en 1840. Nous croyons qu'elle a raison. Depuis l'ouverture de la crise ministérielle; pas le moindre doute n'est venu à cet égard changer notre conviction.

Où sont les circonstances du moment qui légitimeraient un nouveau cabinet mixte? En vue de quel but sincère, précis, urgent, les partis se réuniraient-ils? Ah! si un grand danger extérieur venait à menacer notre existence nationale, si à l'intérieur l'ordre public était gravement compromis, si quelque crainte, quelque espérance, quelque intérêt pressant, quelque émotion subite venait à s'élever au-dessus des partis, un ministère de coalition pourrait se motiver à l'instant même. Ce seraient les partis eux-mêmes qui s'effaceraient pour quelque temps; leur position serait changée; la politique serait reportée sur un terrain nouveau. Mais qu'y a-t-il de semblable? la division des deux partis n'a cessé d'être flagrante et de s'élargir; chambres, élections, presses, grandes et petites localités, grands et petits pouvoirs, elle domine tout, elle a tout envahi. Par quel coup de baguette la fera-t-on disparaître?

Comment les deux opinions s'entendraient-elles pour frayer ensemble dans un ministère et se faire l'une à l'autre la part d'influence à laquelle elles croient avoir droit, alors qu'elles sont tellement éloignées encore d'être d'accord sur l'état respectif de leur force, que l'une et l'autre à la fois se prétendent majorité. Que l'opinion catholique ait conservé beaucoup moins de confiance en elle-même que n'en affecte dans ce moment le ton de ses journaux, cela est probable. Mais qu'elle toutes ces illusions d'hier et à ment, nous ne le croyons ce rapport depu d'une action

Digitized by Google

prétentions restera le même, tant qu'on entreverra quelque moyen de les réaliser. Qu'on fasse entrer aujourd'hui dans un ministère libéral un ou deux hommes de l'opinion catholique, et on entretiendra toutes les prétentions et toutes les espérances. L'opinion catholique, quelque réserve qu'elle essaie de s'imposer au début, finira par vouloir dominer le pouvoir comme auparavant ; peu-à-peu elle pèsera d'un poids insupportable sur les ministres, de sa couleur; et si elle est deçue dans son attente, ceux-ci passeront pour traîtres à ses yeux et seront réduits tôt ou tard, s'ils ne veulent avouer leur absorption, à quelque chose de semblable au pitoyable rôle de M. Dechamps dans l'affaire du jury d'examen.

D'autre part, un ministère libéral qui s'adjoindra une fraction catholique, inspirera une confiance plus limitée à sa propre opinion. Ses rapports avec elle s'en ressentiront. De la réserve, de la froideur à la défiance, la voie ne sera pas longue à franchir, sous l'impression surtout des souvenirs récents. Et en raison de la défiance, les exigences croîtront infailliblement. La modération prendra un air de faiblesse ; les transactions passeront pour des concessions imposées ; et ainsi cette précieuse action modératrice du pouvoir sur l'opinion dont il possède les sympathies, sera perdue. Placez un whig influent dans le ministère de sir Robert Peel, et l'immense influence que celui-ci exerce, depuis plusieurs années, sur les tories va se briser. Ils l'accuseront de s'être laissé dominer par la partie whig du cabinet, d'agir par déférence pour leurs adversaires dont il veut se ménager l'appui. Ce qu'ils acceptent de la main de celui qui a leur confiance politique, ils le refuseraient à une influence hostile. Impuissant et affaibli, sir Robert Peel tomberait bientôt entre les deux opinions plus aigries et plus exigeantes qu'elles ne l'étaient avant cet essai de rapproche-

...uveau cabinet mix-
...iter contre le pou-
...uller cette influence
...lement sur l'opinion
...nenter les prétentions
...ent à les séparer de

Digitized by Google

C'est qu'au fond un ministère mixte serait encore aujourd'hui la continuation de cette idée sans franchise, qui a subi son épreuve et fait son temps, à savoir qu'il ne faut pas reconnaître les partis, les régulariser, mais aspirer à les éteindre ou à ne pas les apercevoir. Deux grandes opinions divisent le pays. Un ministère appartient inévitablement à l'une ou à l'autre. Si sa politique dit le contraire, si, comme Sosie, elle se prétend l'amie de tout le monde, sa politique est un mensonge qui ne servira qu'à avilir le pouvoir. L'opinion à laquelle il appartient, il faut qu'il ose l'avouer et qu'il se résigne à n'être pas appuyé par les adhérents de l'opinion contraire; c'est la seule voie digne et loyale, la seule par conséquent de la politique durable, de celle qui exerce quelque action efficace sur les esprits. Sous le régime de la publicité et de la discussion libre, on ne gouverne pas avec des équivoques. Nos institutions veulent que l'opinion prépondérante dans la nation, celle qui exerce le plus d'influence sur les esprits, possède la même supériorité d'influence sur les affaires. C'est une nécessité contre laquelle on se débat en vain; il n'y a aucun moyen de la vaincre; le parti, le pouvoir, les hommes qui l'essaieront, ne feront que s'user et s'amoindrir dans la lutte. Les choses ne seront dans leur état régulier, le pouvoir ne sera respecté, il ne cessera de s'abaisser et d'abaisser ceux qui l'exercent, que lorsqu'elle sera reconnue. Est-ce l'influence morale de l'opinion catholique ou celle de l'opinion libérale qui prévaut dans le pays? Voilà toute la question. Croit-on que ce soit celle de l'opinion catholique? Eh ! bien, qu'on la mette à l'épreuve; qu'elle prenne dignement et ouvertement la direction du pouvoir. L'opinion libérale ne redoute pas la lutte. Pour notre part, nous désirons que l'expérience, puisqu'elle est commencée, épuise toutes les incertitudes. Nous préférerions pour notre opinion qu'il fût constaté aux yeux de tous, qu'elle n'arrive au pouvoir ni par faveur, ni par surprise, mais par nécessité, et nous ne nous offenserons pas pour elle de la voir traitée en pis-aller. Elle luttera avec la nouvelle énergie et la nouvelle confiance qu'elle puise dans ses récents succès; elle se resserrera, et surtout elle en viendra à s'organiser; car jusqu'ici l'organisation chez elle a été presque nulle, et ce n'est, pour ainsi dire, qu'à sa bonne étoile qu'elle doit ses victoires.

Digitized by Google

Mais l'opinion catholique recule devant l'épreuve. Le pouvoir qu'elle dispute à ses adversaires, elle n'ose pas le prendre ouvertement. Elle n'ose point paraître sous ses propres couleurs devant les chambres, moins encore devant les électeurs; car ce qu'elle redoute avant tout, c'est un appel au pays. Elle en est depuis quatre ans à n'oser avouer ses chefs. Elle va jusqu'à déguiser son propre nom, elle s'ingénie à inventer des dénominations de parti, sous lesquelles elle puisse se cacher.

Qu'est-ce que cela veut dire? Que l'opinion catholique, quoiqu'elle en ait, sent elle-même que son influence morale n'est pas celle qui prédomine dans le pays; que, quelque effort qu'elle fasse pour le cacher aux autres et pour se le dissimuler à elle-même, elle ne se sent plus qu'une influence de minorité; à défaut de son langage, ses actes en sont l'éclatant aveu.

L'opinion libérale, au contraire, qui ne désespérerait pas d'elle-même si elle voyait le pouvoir aux mains de ses adversaires, qui les provoque à s'en saisir et à lutter à ciel ouvert, est prête à soumettre à toutes les épreuves la prépondérance morale dont elle fait son seul titre. Elle ne se couvre d'aucun manteau; elle ne craint de se présenter à personne sous son véritable nom; elle est prête à demander au parlement et au pays s'ils sont pour ou contre elle. Que si on lui dit que depuis quatre ans l'opposition s'est trouvée en minorité dans les votes du parlement, elle répond que le ministère libéral de 1840, lui aussi, avait obtenu une majorité dans la chambre prépondérante; ce qui prouve que ce n'est pas par sa propre force que l'opinion catholique a résisté, mais avec l'aide de l'influence du gouvernement. Le pouvoir lui-même a prouvé que cette majorité factice ne lui suffisait pas pour gouverner, tant elle manquait de force morale. N'a-t-on pas vu en effet, en 1843, le ministère qu'elle avait soutenu, la répudier en quelque sorte avant les élections, et, aussitôt après la session, changer son personnel presqu'en entier pour faire croire à un revirement vers la gauche? Et aujourd'hui encore, cette majorité qui, à en juger par les votes, était des deux tiers des voix, ne voyons-nous pas le chef du cabinet, lui si peu exigeant, si prêt à se contenter de la moindre planche de salut, en désespérer, reconnaître qu'elle ne lui suffit plus, se retirer à la suite de l'élection de sept députés

Digitized by Google

nouveaux. Et, après lui, aucun homme considérable du parlement n'a jusqu'aujourd'hui plus de foi en elle que lui-même; aucun ne se représente pour recueillir son œuvre et la continuer. Qu'est-ce donc qu'une majorité qui ne peut ni faire vivre un ministère ni en créer un autre, que le pouvoir même qui s'est appuyé sur elle, juge impuissante et trop faible pour le soutenir devant le pays? C'est à cette source même des pouvoirs parlementaires que l'opinion libérale se prétend la plus forte; et ce n'est pas avec l'aide du gouvernement, mais par ses seules forces, qu'elle y remporte les succès qui mettent les ministères en fuite. Si les chambres n'étaient pas en harmonie avec leur origine, elle pourrait légitimement réclamer le droit de toute opinion qui arrive au pouvoir, celui de consulter le pays. Serait-il étonnant que les élections s'étant faites depuis tant d'années sous des ministères qui lui étaient hostiles, il en résultât un désavantage pour elle dans la composition du parlement, et que quelques-uns des obstacles qu'elle y rencontrerait, fussent l'œuvre, non du parti catholique lui-même réduit à sa propre influence, mais de l'assistance qu'il avait reçue du pouvoir?

Si donc l'opinion catholique confesse par ses actes qu'à elle seule elle ne trouve d'appui suffisant ni dans la chambre ni dans le pays si le pouvoir lui-même reconnaît épuisée la tentative de politique mixte qu'on a essayée depuis quatre ans, s'il n'est plus même possible de réunir des éléments quelque peu sérieux pour renouveler l'expérience, que ce qui est au fond des choses ne soit dès lors plus dissimulé; que l'opinion libérale soit reconnue majorité et l'opinion catholique minorité. Le changement pourra paraître grave à ceux qui depuis plusieurs années n'ont pas vu la situation réelle des choses. Ce qui est grave, ce n'est pas la reconnaissance du fait, mais le fait lui-même, c'est-à-dire l'affaiblissement de l'opinion catholique dans le pays et le progrès de l'opinion libérale. Or, ce fait est accompli; il n'est au pouvoir de personne de le détruire. On a pu voir depuis quatre ans ce qu'il en coûtait de le méconnaître. Qu'a gagné l'opinion catholique à vouloir à toute force maintenir sa prépondérance dans le pouvoir, à se dissimuler que pour elle la véritable question n'est plus de savoir si elle restera majorité, mais si elle conservera long-temps encore les forces d'une minorité imposante? Assurément elle sera

Digitized by Google

moins forte dans la minorité aujourd'hui qu'elle ne l'eût été il y a quatre ans, si alors elle avait accepté ce rôle, ou si elle y avait été réduite par la dissolution des chambres. Le temps qui s'est écoulé depuis cette époque n'a servi qu'à affaiblir chez elle cette puissance morale qui est la vie des minorités. Mais si elle peut réparer ce mal, ce n'est que dans la minorité qu'elle y réussira. Que gagnera-elle à prolonger une situation si fatale, si ce n'est d'élargir la plaie qu'elle s'est faite et de hâter le moment de sa propre dissolution, qui serait un malheur pour tout le monde. Car, nous l'avons dit plus d'une fois, nous ne souhaitons pas à notre opinion qu'elle ne trouve devant elle aucune résistance et ne rencontre que des adversaires épuisés; nous ne demandons pas qu'elle puisse triompher sans effort ni réflexion et agir sans contrôle.

Nous le savons, on affecte d'écrire aujourd'hui que l'opinion libérale arrivera au pouvoir l'écume à la bouche et la hâche à la main, qu'elle va déchaîner sur le pays l'extravagance, l'anarchie, le despotisme de l'irréligion, etc., etc. Nous ignorons si ce langage de convention fait quelques dupes dans les rangs du parti catholique; mais nous inclinons à croire que, là comme ailleurs, les hommes sensés savent fort bien qu'au pouvoir, l'opinion libérale ressemblerait beaucoup aujourd'hui à ce qu'elle s'est montrée en 1840, et que les plus exigeants ont avoué à cette époque qu'après une année d'administration, ils n'avaient aucun grief sérieux à articuler contre ses actes. Aujourd'hui comme en 1840, les libertés et les droits des catholiques seraient hors de cause et tout aussi sacrés pour un ministère libéral, que le sont en Angleterre, pour l'administration tory, les droits et les libertés des whigs. Un cabinet libéral, dignement composé, serait encore cette fois un cabinet, non de modération feinte, mais de cette modération réelle qui s'adresse aux convictions, qui s'allie avec la franchise des opinions, avec le respect de soi et l'honneur des partis.

Et quant à ceux qui prétendent qu'une administration de ce caractère serait bientôt suivie d'un ministère d'énergumènes, nous leur demanderons si c'est en déclarant une opinion puissante indigne du pouvoir, en n'opposant à ses progrès qu'un aveugle dédain et une injuste proscription, qu'on espère la modérer; si c'est

Digitized by Google

en s'usant soi-même dans une position insoutenable qu'on espère élever, contre les excès qu'on en redoute dans l'avenir, des barrières bien redoutables. Nous leur demanderons si, dans les temps où nous vivons, le pouvoir, loin d'aigrir ou d'exaspérer les opinions, ne les calme pas par le contact des affaires. Nous leur dirons que leurs craintes d'aujourd'hui, comme leurs espérances d'hier, montrent qu'ils ignorent et la vertu de nos institutions et le véritable esprit du pays. Qu'ils se rassurent; contre des folies du genre de celles qu'ils prédisent la nation ne les laisserait pas dans l'isolement, où ils se voient aujourd'hui; ils trouveraient contre elles des alliés qui ne se feraient pas attendre, auxquels ils n'auraient pas besoin de prêcher une feinte conciliation, qui, s'appuyant sur le bon sens public, ne craindraient pas d'y faire appel et ne s'y fieraient pas en vain. C'étaient aussi là les prévisions des royalistes de France sous la restauration: à la suite de l'opposition de l'époque, c'était 93, disaient-ils, qui allait envahir le gouvernement. L'opposition libérale est arrivée aux affaires, et, malgré tous les hasards d'une révolution qu'il a fallu traverser, elle a su, mieux que ses prédécesseurs, maintenir le pouvoir à l'abri des exagérations et des folies.

Qu'on laisse là la politique des fantômes, celle-là aussi a fait son temps.

10 Juillet 1845.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DOUZIÈME.

Politique, Administration, Statistique.

Correspondance étrangère. — France. 61
Lettres sur la liberté d'enseignement et sur le rapport de M. Thiers. 86
Mortalité et longévité dans les diverses parties de la Belgique. 108
Le pouvoir et la majorité. 116
Sur la condition des laboureurs et des ouvriers belges par J. Arrivabene. — Lettres à M. le comte J. Arrivabene sur la condition des travailleurs, par Ch. De Brouckère. 180
Retraite de M. Nothomb. 300

Histoire.

La conspiration des nobles belges. 5
Histoire de dix ans, par Louis Blanc (derniers volumes). 26
La sœur de Pascal. 133
L'Espagne depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avènement des Bourbons, par Ch. Weiss. 164
Busbecq. — Un diplomate flamand du XVIe siècle à la cour de Constantinople. 203
Simon Stévin et M. Dumortier. Lettres à l'Académie de Bruxelles. 219
Abélard, par Ch^les^. de Rémusat. 274

Voyages.

Voyage dans l'Inde et dans le Golfe Persique, par V. Fontannier. 230

Digitized by Google

Sciences, Littérature, Beaux-Arts.

De la langue flamande, son passé et son avenir, par H. Vandenhooen. 45
Le chansonnier Hoffmann von Fallersleben. 69
Histoire de la peinture flamande et hollandaise, par A. Michiels. 152
La fécondation des fleurs, leurs croisements ou mariages forcés. 193
Hubert et Jean Van Eyck. 255
Lettres sur la chimie et sur ses applications à l'industrie, à la physiologie et à l'agriculture. 285

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DOUZIÈME.

Politique, Administration, Statistique.

Correspondance étrangère. — France. 61
Lettres sur la liberté d'enseignement et sur le rapport de M. Thiers. 86
Mortalité et longévité dans les diverses parties de la Belgique. 108
Le pouvoir et la majorité. 116
Sur la condition des laboureurs et des ouvriers belges par J. Arrivabene. — Lettres à M. le comte J. Arrivabene sur la condition des travailleurs, par Ch. De Brouckère. 180
Retraite de M. Nothomb. 300

Histoire.

La conspiration des nobles belges. 5
Histoire de dix ans, par Louis Blanc (derniers volumes). 26
La sœur de Pascal. 133
L'Espagne depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avènement des Bourbons, par Ch. Weiss. 164
Busbecq. — Un diplomate flamand du XVIe siècle à la cour de Constantinople. 203
Simon Stévin et M. Dumortier. Lettres à l'Académie de Bruxelles. 219
Abélard, par Ch^les^. de Rémusat. 274

Voyages.

Voyage dans l'Inde et dans le Golfe Persique, par V. Fontannier. 230

Digitized by Google

Sciences, Littérature, Beaux-Arts.

De la langue flamande, son passé et son avenir, par H. Vandenhooen. 45
Le chansonnier Hoffmann von Fallersleben. 69
Histoire de la peinture flamande et hollandaise, par A. Michiels. 152
La fécondation des fleurs, leurs croisements ou mariages forcés. 193
Hubert et Jean Van Eyck. 255
Lettres sur la chimie et sur ses applications à l'industrie, à la physiologie et à l'agriculture. 285

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Sciences, Littérature, Beaux-Arts.

De la langue flamande, son passé et son avenir, par H. Vandenhooen. 45
Le chansonnier Hoffmann von Fallersleben. 69
Histoire de la peinture flamande et hollandaise, par A. Michiels. 152
La fécondation des fleurs, leurs croisements ou mariages forcés. 193
Hubert et Jean Van Eyck. 255
Lettres sur la chimie et sur ses applications à l'industrie, à la physiologie et à l'agriculture. 285

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google